





Ex Libris Joannis Nencini
1874



LA MESSIADE.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER.

VICTOR HUGO.

Notre-Dame de Paris, 2 vol.
Le Dernier jour d'un Condamné,
Bug-Jargal, } 1 vol.
Han d'Islande, 1 vol.
Odes et Ballades, 1 vol.
Orientales, 1 vol.
Feuilles d'Automne,
Chants du Crépuscule, } 1 vol.
Voix intérieures,
Les Rayons et les Ombres. } 1 vol.
Théâtre, 2 séries.
Cromwell, 1 vol.
Littérature et Philosophie mêlées, 1 vol.

DE BALZAC.

Physiologie du Mariage, 1 vol.
Scènes de la Vie privée, 2 séries.
Scènes de la Vie de province, 2 séries.
Scènes de la Vie parisienne, 2 séries.
Le Médecin de Campagne, 1 vol.
Le Père Goriot, 1 vol.
La Peau de Chagrin, 1 vol.
César Birotteau, 1 vol.
Le Lys dans la Vallée, 1 vol.
La Recherche de l'Absolu, 1 vol.
Histoire des Treize, 1 vol.
Eugénie Grandet, 1 vol.

ALFRED DE VIGNY.

Cinq-Mars, 1 vol.
Stello, 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.
Théâtre complet, 1 vol.
Poésies complètes, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET.

Poésies complètes, 1 vol.
Comédies et Proverbes, 1 vol.
Nouvelles, 1 vol.
Confession d'un Enfant du Siècle, 1 vol.

CHARLES NODIER.

Romans (Jean Sbogar, Thérèse, etc.), 1 vol
Contes (Trilby, La Fée, etc., etc.), 1 vol
Nouvelles (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 vol
Souvenirs de la Révolution, 1 vol.

GOETHE.

Le Faust complet, trad. Henri Blaze, 1 vol
Werther, suivi de *Hermann*, trad. Leroux, 1 v.
Théâtre, trad. X. Marmier, 1 vol.

MADAME DE STAEL.

Corinne, 1 vol.
Delphine, avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol.
De l'Allemagne, avec préface de X. Marmier, 1 v.

CASIMIR DELAVIGNE.

Messéniennes et Poésies diverses, 1 vol.
Théâtre complet, 3 séries.

SAINTE-BEUVE.

Poésies complètes, 1 vol.
Volupté, 1 vol.

AIMÉ MARTIN.

De l'Education des Mères de famille, 1 vol.
Lettres à Sophie sur la Physique, etc., 1 vol.

OUVRAGES DE CHOIX.

Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol
Adolphe, etc., etc., par Benjamin Constant, 1 v.
Du Pape, par Joseph de Maistre, 1 vol.
Essais sur l'Histoire de France, par Guizot, 1 v.
Satyre Ménippée, avec notes, par C. Labitte, 1 v.
Œuvres de la comtesse de Souza, 1 vol.
Physiologie du goût, par Brillat-Savarin
La Gastronomie, poème par Berchoux. } 1 v.
Obermann, par de Senancour, 1 vol.
Manon Lescaut, par l'abbé Prevost, 1 vol.
Poésies complètes d'André Chénier, 1 vol.
Valérie, par Mme de Krudner, 1 vol.
Poésies de Millevoye, 1 vol
Nouvelles Genevoises, par Töpffer, 1 vol.
Poésies d'Antoine de Latour, 1 vol

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Théâtre de J. Racine, 1 vol.
Caractères de La Bruyère, 1 vol.
Pensées de Pascal, 1 vol.
Fables de La Fontaine, 1 vol.
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol.
Discours sur l'Histoire univ. de Bossuet, 1 v.
Confessions de J.-J. Rousseau, 1 vol.
Gil Blas, 1 vol.
Œuvres de Rabelais, 1 vol.
Les Cent Nouvelles Nouvelles, 2 vol.

CLASSIQUES ÉTRANGERS TRAD. EN FRANÇAIS.

Dante. — Divine Comédie, tr. A. Brizeux.
— — La Vie Nouvelle, tr. Delecluze. } 1 v.
Le Paradis Perdu, trad. Pongerville
Voyage sentimental de Sterne, trad. } 1 vol.
Théâtre de Schiller, trad. X. Marmier, 2 v.
Guerre de Trente ans, par Schiller, 1 vol.
La Jérusalem délivrée, tr. A. Desplaces, 1 vol.
Lord Byron, trad. Benj. Laroche, 4 séries.
Œuvres de Silvio Pellico, tr. A. de Latour, 1 v.
Le Koran, trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol.
Mémoires d'Alfieri, trad. Ant. de Latour, 1 vol.
La Messiade de Klopstock, trad. en fr., 1 vol.
Le Vicaire de Wakefield, tr. Mme Belloc, 1 v.
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres, 1 vol.
Histoire générale des Voyages, 3 séries.
Tom Jones, trad. Léon de Wailly, 2 vol.
Confucius, traduit par M. Pauthier, 1 vol.
Confessions de S. Augustin, tr. S.-Victor, 1 vol.
Les Lusiades, de Camoëns, trad. nouv., 1 vol.
Les Fiancés, de Manzoni, tr. R. Dussueil, 1 vol.
Théâtre et Poésies, de Manzoni, t. de Latour, 1 v.
Tristram Shandy, de Sterne, tr. Wailly, 1 vol.
Simple Histoire, tr. par L. de Wailly, 1 vol.

CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS.

Comédies d'Aristophane, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre de Sophocle, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre d'Eschyle, tr. par Alex. Pierron, 1 v.
République de Platon, trad. nouvelle, 1 v.
Romans grecs, trad. nouv. 1 v.
Histoire d'Hérodote, 2 vol.
Moralistes anciens (Socrate, Epictète, etc.), 1 v.
Histoire de Thucydide, 1 vol.
Diogène-Laërce, Vies des Philosophes, 1 v.
Lucien, Dialogues, satir. philosop., etc., 1 vol.
Petits poëmes (Hésiode, etc., etc.), 1 vol.
L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, 1 vol.
L'Odyssée d'Homère, trad. nouv. 1 vol.
Lyriques, 1 vol.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

Descartes, 1 vol.
Leibnitz, 2 séries.
Bacon, 2 séries.
Malebranche, 2 séries.
Spinosa, 2 séries.
Poésies et Chants du Nord, p. X. Marmier, 1 v.
Romancero espagnol, tr. par F. Denis, 2 séries.
Poésies de Mme de Girardin, 1 vol.
Nouvelles Parisiennes, par *la même*, 1 vol.
Poésies de Goëthe, tr. par Henri Blaze, 1 vol.
Poésies de Henri Blaze, 1 vol.
Tableau de la Littérature, par Barante, 1 vol.
Éducation des Femmes, p. Mme de Remusat, 1 v.
Hist. de Philippe-Auguste, par Capefigue, 2 v.

Novembre 1841.) **122 volumes sont en vente.** Imp. par Béthune et Plon

LA MESSIADE,

POÈME EN VINGT CHANTS,

PAR KLOPSTOCK.

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR,

PAR MADAME LA BARONNE A. DE CARLOWITZ.



PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1842.



NOTICE SUR KLOPSTOCK.

Frédéric-Gottlob Klopstock naquit à Quedlinbourg le 2 juillet 1724. Dès l'âge de seize ans, le génie poétique qui venait de s'éveiller en lui le plongea dans une rêverie méditative dont personne ne connaissait ni l'objet ni le but; aussi l'accusa-t-on d'indolence et de paresse. Le jeune poëte (il n'avait pas encore vingt ans) répondit à ces accusations en publiant les trois premiers chants de *la Messiade*. Il serait difficile de décrire l'effet que produisit cette poésie nouvelle, et par le sujet qu'elle osait célébrer, et par l'harmonie inaccoutumée des hexamètres et des vers iambiques non rimés qui donnent tant de liberté à l'imagination. Tous les écrivains de l'époque, dont les efforts et l'ambition se bornaient à refléter avec plus ou moins d'éclat et de fidélité la littérature de la France et de l'Angleterre, furent éclipsés par l'étudiant obscur, qui se trouva tout à coup à la tête de l'école d'où sortirent plus tard Goëthe et Schiller. Mais au milieu de tant de gloire, il était dans la misère, et, pour se procurer des moyens d'existence, il fut obligé de se faire précepteur d'enfants. En 1749, le roi de Danemark, Frédéric V, ami éclairé et protecteur généreux des arts et des lettres, lui offrit un logement dans son palais et une pension d'environ trois mille francs. Klopstock accepta avec reconnaissance et partit pour Copenhague, où il acheva en peu d'années les dix premiers chants de *la Messiade*, et publia, sous le titre de *Bardites, Hermann et Thusnelda*, la *Bataille de Hermann, etc., etc.* Par ces chants héroïques, basés sur une mythologie nationale qui avait sur celle des Grecs et des Romains l'avantage d'offrir des divinités que les premiers peuples de la Germanie avaient adorées, et qui toutes sont des modèles de la

morale la plus sévère et de l'héroïsme le plus noble, il s'était flatté d'éveiller dans son pays des sentiments patriotiques. Mais il s'adressait à un peuple qui avait oublié son origine; car les Allemands, familiarisés avec les dieux d'Hésiode et d'Homère, et accoutumés à plier sous le jong des différents maîtres qui les gouvernent avec plus ou moins d'humanité et de justice, ne se souvenaient ni de leurs anciens dieux ni des héros qui s'étaient immortalisés en défendant le sol de la Germanie contre l'invasion romaine. Presque à la même époque, la mort lui enleva sa femme, Marguerite Moller, plus connue sous le nom de Metta. La douleur que lui causa cette perte, dont il ne s'est jamais consolé, suspendit ses travaux. La raison et le besoin de remplir sa vocation lui donnèrent enfin la force de les reprendre; il acheva *la Messiade* et dirigea la publication des deux premières éditions, dont l'une parut à Halle, en 1769, et l'autre à Altona, en 1780.

Cédant à son penchant pour la retraite, il s'était entièrement isolé du monde, quand la révolution française éclata et parut lui offrir la réalisation des sentiments patriotiques qu'il s'était vainement flatté d'éveiller en Allemagne. Toujours passionné pour la liberté, qu'il regardait comme une des plus saintes conséquences du christianisme, il composa des odes qui lui valurent le titre de citoyen français, titre qu'il abdiqua à l'époque de la terreur, mais sans cesser de s'intéresser au sort de la France. Charlotte Corday n'eut point d'admirateur plus passionné, de chantre plus zélé que Klopstock.

Le 4 mars 1803, il mourut à Hambourg, et cet événement réveilla l'enthousiasme dont il avait été l'objet pendant sa jeunesse. L'Allemagne comprit la perte qu'elle venait de faire, et les restes de Klopstock furent inhumés, avec une pompe royale, à Altona, près de sa chère Metta. La France n'avait pas attendu la mort du grand poëte pour lui donner un nouveau témoignage de son estime: dès 1802, l'Institut l'avait nommé membre-associé. En l'admettant dans son sein, l'Académie française avait été guidée par le généreux désir d'offrir des consolations au mérite délaissé et méconnu; et ce mérite, elle avait pour ainsi dire été réduite à le deviner, car les traductions françaises de *la Messiade* étaient si loin de l'original, que Klopstock lui-même les regardait comme une des plus grandes calamités de sa vie, et certes il avait le droit de s'en plaindre. MM. Anthelmi et Junker, qui, en 1772, publièrent à Paris une traduction des dix premiers chants de *la Messiade*, semblaient avoir pris à tâche d'en faire disparaître cette poésie grandiose et téméraire à force de sainteté, ce cachet d'inspiration divine qui a fait dire à madame de Staël: « Lorsqu'on commence ce « poëme, on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle « un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et le recueillement « que les temples du Seigneur inspirent s'emparent de l'âme en lisant « *la Messiade*. » Dans la traduction dont je viens de parler, ce poëme admirable est devenu une complainte plate et bizarre; et Petit-Pierre,

qui, trois ans plus tard, publia à Neufchâtel une nouvelle traduction de ces mêmes chants, ne fut pas plus heureux. Ces deux essais firent craindre à Klopstock de n'être jamais compris par les Français, et ce fut pour eux qu'il traduisit lui-même son poëme en prose latine; mais ce travail, qui l'avait occupé pendant plusieurs années, n'obtint aucun résultat; on n'essaya pas même de le consulter, car une traduction qui a passé par deux langues ne saurait plus être qu'une ombre vague et imparfaite de l'original.

Madame la chanoinesse de Kourzrock publia la première à Aix-la-Chapelle, en 1801, une traduction des vingt chants de *la Messiade.* Cette dame possédait peut-être toutes les qualités nécessaires pour comprendre et apprécier Klopstock; mais elle ne connaissait ni le génie ni le mécanisme de la langue française; aussi sa traduction n'est-elle qu'un assemblage de barbarismes, de phrases inintelligibles, d'images grotesques, et de mots qui semblent s'étonner de se trouver si bizarrement réunis. Ce jugement, qui pourra paraître sévère, l'est beaucoup moins que celui de Klopstock. J'ai eu plusieurs fois le bonheur de le voir pendant mon enfance, car mon père était un de ses meilleurs amis et un de ses plus zélés admirateurs. Je me rappelle que, dans son indignation de poëte blessé dans ses plus chères affections, il n'appelait pas cette dame Kourzrock, mais *kourtzrock* (jupon court), et il ajoutait que Dieu lui avait mesuré son talent de traducteur sur la longueur de ses jupons. Ce jeu de mots est peu digne de l'auteur de *la Messiade,* mais il était alors bien vieux et moi bien jeune; mon intelligence me permettait de comprendre sa plaisanterie, mon approbation flattait le bon vieillard, et je crois qu'en ce moment il me trouvait beaucoup plus d'esprit qu'à mon père, qui le voyait à regret descendre au niveau d'un enfant. Si j'ai eu tort de rapporter cette particularité, j'espère trouver mon excuse dans le plaisir que j'éprouve en me la rappelant, plaisir qui sera compris sans peine par toutes les personnes qui ont été assez heureuses pour entrevoir, dans leur enfance, et peu de temps avant sa mort, un homme célèbre.

Je m'abstiendrai de parler de la traduction que M. J. d'Horer fit publier à Paris, en 1825, car je ne pourrais m'appuyer sur l'autorité de Klopstock. Il est facile de se procurer cette traduction, et je crois qu'il suffit d'en lire quelques passages pour se convaincre qu'elle n'a rien de commun avec *la Messiade* qui enthousiasma l'Allemagne, et qui valut à son auteur l'admiration de tous les littérateurs de l'Europe. Ce poëme, unique dans son genre, peut donc être regardé comme n'ayant pas encore été traduit en français. Cette conviction seule a pu me décider à entreprendre un travail hérissé de difficultés sans nombre.

Pour se familiariser avec l'esprit et le style de l'Ancien et du Nouveau Testament, Klopstock avait suivi un cours de théologie; et, loin de s'appliquer à être clair pour les lecteurs qui n'avaient pas fait les

mêmes études, il semble avoir voulu procurer aux théologiens le plaisir d'expliquer aux profanes les passages empruntés aux livres saints, et qu'il n'a pas jugé à propos d'éclaircir par des notes. Aussi n'est-il pas rare de trouver en Allemagne des personnes de mérite avouant fort ingénument qu'elles n'ont pas eu le courage et la persévérance de suivre la pensée, toujours noble et élevée, de ce poëte, à travers les allusions bibliques qu'une phraséologie brillante, de nombreuses inversions, et une foule de néologismes, rendent souvent tout à fait inintelligible. Il est, au reste, fort peu de vers, dans *la Messiade*, que le lecteur le plus accoutumé à ce genre de poésie puisse comprendre à la première lecture; il en est un grand nombre dont chacun m'a coûté plusieurs heures de méditation avant de pouvoir en saisir le véritable sens. J'ai cherché à remédier à ces inconvénients en ajoutant des notes à tous les passages qui m'ont paru en avoir besoin, et à exprimer, avec autant de netteté et de précision qu'il m'a été possible, les pensées et les images que Klopstock aime à envelopper d'un voile mystérieux. Cette profondeur un peu ténébreuse a beaucoup de charmes pour les Allemands, mais elle épuiserait bientôt la patience des lecteurs français, qui regardent, à juste titre, la clarté comme un des premiers mérites d'un écrivain. Rendre ce poëte intelligible pour tout le monde, n'était que la moitié de la tâche que je me suis imposée et qui est celle de tous les traducteurs, dont M. de Pongerville a si bien tracé les devoirs dans l'avant-propos qui précède sa traduction du *Paradis perdu* : « Ce ne « serait pas assez pour lui, dit-il, d'être profondément versé dans la « connaissance des deux langues : c'est la langue poétique qu'il a be- « soin d'étudier, c'est à cette langue qu'il doit surtout sa fidélité. Mal- « heur au traducteur qui asservirait son art à une sorte de procédé « matériel ! sa version ne serait qu'un calque dénué de vie..... La « conscience rigide d'un traducteur le dirige dans un sentier étroit, « où le moindre faux pas le fait passer du sublime au ridicule. En se « prêtant à tous les tons d'une langue étrangère, il ne doit jamais ou- « blier les conditions imposées par la sienne. »

Il est rare de trouver ainsi réunis l'exemple et le précepte; j'ai cherché à me pénétrer de l'un et de l'autre, et je ne pouvais choisir un guide plus sûr, puisque *la Messiade* est, en quelque sorte, la continuation du *Paradis perdu* : d'après l'opinion la plus généralement admise, elle est même regardée comme une imitation de ce poëme célèbre; mais cette opinion est erronée, car, tout en partant du même point, ces deux grands poëtes ont pris chacun une route différente et sont arrivés à un autre but.

Milton peint le triomphe de l'esprit du mal et la perte de l'espèce humaine; Klopstock chante la victoire du Dieu de miséricorde et l'espèce humaine réconciliée avec son Créateur. Milton, né et élevé au milieu des guerres civiles, façonné aux controverses religieuses, aux discussions politiques et à tous les orages de la vie publique, a fait de

Satan la personnification de l'esprit d'indépendance, et de l'Éternel l'image de ces monarques débonnaires qui deviennent inexorables, et parfois même cruels, dès que leur peuple ne se contente pas du bonheur sous la forme qu'il leur plait de le lui octroyer. Aussi ne peut-on s'empêcher d'admirer Satan ; on l'aime presque, car on sent qu'il est trop grand, trop noble, pour obéir à un maître qui, pour être meilleur et plus fort que lui, n'a pas cette audace de pensée qui, à force d'élever l'esprit, l'égare, et qui nous charme toujours, parce qu'elle se trouve en harmonie avec nos propres tendances. Klopstock, qui n'avait jamais connu d'autres orages que ceux que soulevaient les émotions qu'il puisait en lui-même, et qu'il renfermait en son cœur comme un pieux mystère, a donné à Satan le seul rôle que la philosophie de la religion doive et puisse lui accorder : il en a fait un être malfaisant, qu'un sot orgueil et l'amour du désordre ont poussé à se révolter contre la justice divine, qu'il hait, non parce qu'elle veut l'asservir, mais parce qu'elle veut faire régner sur la terre la paix, la liberté, et toutes les vertus qui marchent à la suite de ces deux filles du ciel. Ce poëte, à la fois si sensé et si enthousiaste, s'abstient autant que possible de montrer la divinité considérée comme être abstrait; et quand la nature de son sujet l'y force, il l'entoure de saintes ténèbres, car il sent que le génie humain, quelque sublime qu'il puisse être, en voulant peindre cette divinité, la ravale aux mesquines proportions de la terre. Il n'en est pas de même du Dieu qui s'est fait homme ; en prenant un corps d'os et de chair, il a voulu se rendre accessible à nos sens. C'est de ce Dieu que Klopstock a fait le héros de son poëme, et c'est en développant l'incarnation de ce principe d'amour et de miséricorde qu'il élève l'âme de ses lecteurs à une hauteur qui, pour être presque idéale, ne dépasse pas les limites de l'intelligence humaine. La même différence qui existe entre la pensée fondamentale du *Paradis perdu* et de *la Messiade* se fait remarquer dans les détails. Comme Milton, Klopstock étonne et effraye par le grandiose et la hardiesse des descriptions qu'il fait des regions celestes, où l'imagination des grands poëtes se complait toujours. Mais chez Milton, le ciel doit son étonnante beauté au reflet de l'éclat gigante que que la révolte de Satan jette sur l'infini ; chez Klopstock, la création, comme enfermée dans le réseau de l'harmonie céleste, est un immense tableau dont chaque détail offre l'image du bonheur noble et calme qui résulte naturellement du règne de la justice ; et cette justice, dont Milton a fait un pouvoir arbitraire, est, chez le poëte allemand, la conséquence de la perfection qu'une bonté infinie fait pencher vers l'indulgence pour tout ce qui n'est que faiblesse et erreur, pensée qu'il a développée avec un talent admirable dans les scènes du jugement qui précèdent l'ascension du Christ, et surtout dans le caractère d'un ange déchu, qui figure dans *la Messiade* sous le nom d'Abdiel-Abbadona. Cette création est une des plus consolantes qui soit jamais sortie du cerveau d'un poëte phi-

losophe : elle place le repentir jusque dans les enfers, et étend l'action de la clémence divine même sur le gouffre de la damnation. Milton excelle dans la peinture des passions, mais il se borne à nous les montrer grandioses ou enivrantes, car il ne veut que fasciner ou émouvoir. Klopstock ne s'est jamais permis d'écrire une seule ligne dans un autre but que celui de rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Aussi, voyez quelles couleurs opposées ces deux grands peintres du cœur humain trouvent sur leurs palettes. Chez Milton, l'amour est une divinité couronnée de roses dont le voluptueux sourire fait de la vie terrestre un jour de fête et de bonheur : c'est de cet amour que s'aiment Adam et Ève, et leurs entretiens, qu'on admire à juste titre, exaltent l'imagination et font battre le cœur. Chez Klopstock, l'amour est une émanation de la divinité, qui, en nous rappelant sans cesse la noblesse de notre origine, nous élève, nous sanctifie : c'est de cet amour que s'aiment Cidlie, la fille de Jaïrus, et Sémida, l'orphelin de Naïm, tous deux ressuscités par le Christ. Dans cette jeune fille, qu'il nous représente douée d'une beauté aérienne, d'une bonté et d'une candeur angéliques, il peint sa chère Metta lorsqu'elle n'osait pas encore espérer qu'un jour elle pourrait devenir sa femme ; et il nous fait deviner ce qu'alors il éprouvait lui-même quand il décrit la passion non moins pure, mais plus énergique, de Sémida. Cet épisode, qui semble emprunté à la vie des anges, paraît plus touchant encore quand on en connaît l'origine ; l'effet qu'il produit est doux et bienfaisant, tandis que l'épisode d'une autre Cidlie et de Gédor, qu'on trouve dans le quinzième chant, éveille un sentiment douloureux, car le poëte y raconte la mort de Metta, que dans presque tous ses poëmes il a chantée sous le nom de Cidlie. On sent qu'en composant ce morceau il humectait le papier de ses larmes ; on pleure avec lui, mais on n'ose le plaindre : la douleur, quand elle est si noblement religieuse, repousse la pitié pour nous laisser tout entiers à l'admiration et au respect. L'amitié ne pouvait pas trouver place dans le *Paradis perdu* ; dans *la Messiade*, comme dans tout ce que Klopstock a écrit, ce sentiment est un culte sacré, et l'oubli des devoirs qu'il impose, le plus grand des crimes.

Suivre plus longtemps ce parallèle serait analyser *la Messiade*, et ce poëme veut être lu ; l'analyse n'en donnerait qu'une idée imparfaite, et souvent même fausse.

Si j'ai réussi à faire passer une partie des beautés de *la Messiade* dans la langue française, elle doit avoir en France le même succès qu'elle a eu en Allemagne, et alors la morale publique y gagnera beaucoup. *Les Martyrs*, de M. de Chateaubriand, *les Méditations*, de M. de Lamartine, ont ramené plus d'un jeune cerveau égaré : l'œuvre de Klopstock produira le même effet ; et certes jamais on n'a eu, autant qu'aujourd'hui, besoin d'un livre qui puisse servir de contre-poison aux écarts de la littérature du jour. Tous les esprits ont été plus

ou moins indignés ou faussés, tous les cœurs ont été plus ou moins blessés ou corrompus par ces productions dangereuses qui, sous prétexte de s'élever contre les préjugés et les abus, font du vice une conséquence inévitable de nos institutions sociales, et du crime le plus puissant et presque le plus noble emploi de la force morale.

BARONNE DE CARLOWITZ.

Paris, 18 mai 1840.

LA MESSIADE.

CHANT PREMIER.

Le Messie s'éloigne du peuple qui vient de le proclamer roi, et gravit le mont des Oliviers, où il va promettre de nouveau à son père d'accomplir l'œuvre de la rédemption. — Les souffrances de la passion commencent pour lui. Gabriel, qui le sert sur la terre, remonte vers les cieux pour y porter ses prières. Après avoir traversé le soleil et la route aérienne qui, jadis, rattachait la terre au ciel, l'ange arrive au sanctuaire. — Eloha, le plus grand des séraphins, l'introduit, et Gabriel pose l'encens sur l'autel de la rédemption. — L'Eternel allume le feu du sacrifice, et donne des ordres à Eloha, qui les communique à tous les immortels, afin qu'ils célèbrent le second sabbat de la création. — Gabriel va porter un message aux anges gardiens de la terre, qui habitent un soleil placé dans l'intérieur du globe terrestre. — Il y trouve les âmes des jeunes enfants morts, qui apprennent dans ce mystérieux séjour à mériter les béatitudes célestes. Gabriel se rend ensuite au soleil, où les âmes des patriarches se sont réunies autour d'Uriel, sur le pinacle du temple solaire.

—

Ame immortelle! chante le Dieu qui s'est fait homme pour racheter les enfants d'Adam! chante le Messie qui a bravé les souffrances et la mort pour initier de nouveau l'espèce humaine au culte de l'amour divin! Vainement Satan se leva contre le fils de l'Éternel, la volonté éternelle se fit, et il s'accomplit le grand œuvre de la rédemption.

O secret sublime de la miséricorde divine! la poésie osera-t-elle te célébrer? Dans le lointain ténébreux où tu la retiens, elle frémit de crainte et d'espérance. Sanctifie-la, Esprit créateur; donne-lui ton regard de feu qui sonde les profondeurs de la Divinité, et fait du cœur de l'homme, en dépit de son enveloppe de poussière, un temple digne de toi. Et quand tu l'auras armée de ta force, embellie de ta beauté, cette poésie qui, elle aussi, est une fille du ciel, oh! alors conduis-la au-devant de moi, pauvre poëte au cœur pur; et ma voix, quoique toujours la voix tremblante d'un mortel, chantera l'Homme-

Dieu, et j'entrerai dans l'arène d'un pas chancelant, mais soutenu par le noble espoir d'atteindre le but.

Mortels ennoblis par le souffle de majesté qui passa sur l'espèce humaine lorsque son créateur s'immola pour la sauver, âmes pieuses qui comprenez la personnification du principe d'amour et de charité, écoutez-moi, et que la pureté de votre vie célèbre le fils de l'Éternel !

Quel vertige funeste vient de frapper Jérusalem? la ville sainte, l'ancienne nourrice des patriarches, l'antique cité des gloires surhumaines, va jeter loin d'elle sa couronne d'élu; bientôt elle ne sera plus qu'un autel sanglant où des mains meurtrières sacrifieront une victime innocente.

Non loin des murs de Jérusalem, Jésus s'est séparé d'une foule de peuple qui, tout en l'honorant, lui prouve qu'il ne sait pas le comprendre. Ces hommes aveuglés par le péché ont jonché sa route de branches de palmiers et l'ont accueilli par des cris de triomphe. Le ciel s'est voilé de nuages, et du fond de ces nuages une voix mystérieuse a dit à la Judée : « Regarde, voici celui que j'ai glorifié, que je glorifierai de nouveau [1]. »

Et le peuple de la Judée n'a rien vu, rien entendu; il ne reconnait pas dans le Messie la plus noble émanation de la Divinité; il croit lui rendre tous les hommages qu'il mérite en le proclamant son roi. Mais lui, triste et pensif, s'est dirigé vers les montagnes qui s'élèvent à l'est de Jérusalem. C'est là qu'il va de nouveau promettre à son père d'accomplir l'œuvre expiatoire de la rédemption.

Plus d'une fois déjà ces montagnes l'avaient reçu sur leurs cimes élevées. Il y venait passer des nuits entières en pieuses méditations et se reposer des angoisses sans nombre que la fragile enveloppe mortelle fait éprouver à l'âme qu'elle captive, lors même que cette âme est un Dieu.

Le crépuscule enveloppe les collines d'alentour, et Jésus s'avance vers le mont des Oliviers : Jean l'évangéliste l'a suivi; mais il s'arrête près des tombeaux. Là, le pieux disciple va consacrer la nuit à la prière; car son maître lui défend de l'accompagner plus loin.

[1] Evangile selon saint Jean, chap. 12, vers. 28. C'est dans ce même chapitre qu'il est parlé de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, telle que Klopstock la décrit ici. (*Note du Traducteur.*)

Seul et creusant l'abîme de l'éternité de toute la force de sa pensée divine, le Messie s'élève vers l'extrémité du mont. Sa tête s'entoure d'une auréole céleste, reflet du sacrifice qui doit s'accomplir. De hauts palmiers lui prêtent leurs ombres ; un souffle mystérieux, précurseur de l'approche de l'Éternel, soulève sa chevelure.

Gabriel, l'ange envoyé sur la terre pour y servir le fils de Dieu pendant son exil, est debout entre deux cèdres majestueux. Il rêvait à l'ineffable félicité qui doit enfin devenir le partage des hommes, lorsqu'il voit l'Homme-Dieu s'avancer lentement vers lui. Le séraphin sait que le jour terrible et solennel qui rachètera les péchés du monde n'est point éloigné : cette pensée remplit son âme d'une satisfaction mêlée de tristesse.

« Mon divin maître ! dit-il à voix basse, ton corps épuisé a-t-il besoin de repos ? Regarde ! pour ombrager ta tête immortelle, le cèdre étend ses rameaux verdoyants ; pour recevoir tes membres accablés, le baume plie ses tiges soyeuses. Au pied du mont, dans la fente des rochers où dorment les morts, croît une mousse fine et parfumée : veux-tu que ton serviteur t'en prépare une couche ? Fils de l'Éternel ! la fatigue, la douleur sont empreintes sur tes traits divins. Ah ! combien tu souffres sur cette terre par amour pour les enfants d'Adam ! »

Le Messie répond par un regard qui renferme toutes les bénédictions du ciel, et gravit péniblement la dernière pointe du rocher, la plus proche des nuages, la plus proche de Dieu ! Il se prosterne, il prie, il parle à son père.

Au son de la voix de Jésus, la terre frémit d'espérance. Ce n'est plus la voix puissante et terrible de l'anathème qui lui arrive des régions célestes ; c'est le doux accent du Sauveur promis, qui demande grâce pour elle et qui déjà lui rend une partie de l'éclat dont elle brillait quand le péché de son premier homme ne l'avait pas encore souillée.

La pensée du Messie sonde les profondeurs de l'infini, et ces paroles sortent enfin des lèvres mortelles d'un Dieu :

« Ils approchent, ô mon père ! les jours d'une éternelle et sainte alliance ; les jours de l'accomplissement d'un grand œuvre, arrêté depuis l'instant où, d'accord avec ton fils, tu conçus la création ; où, dans le silence de l'éternité, nos regards, perçant le temps et l'avenir, découvraient les hommes qui n'é-

taient pas encore, les hommes destinés à l'immortalité, et devenus la proie du péché et de la mort !... Je voyais leurs malheurs, leurs souffrances ; toi, mon père, tu voyais mes larmes ! Et tu promis d'incarner une seconde fois l'image de ta divinité dans l'homme déchu ! Tu le sais, ô mon père ! les cieux le savent aussi, combien de fois, depuis cet instant, j'ai soupiré après mon abaissement ! Je m'estime heureux aujourd'hui, depuis trente-trois ans je suis homme. Beaucoup de justes se sont rangés autour de moi, mais c'est le genre humain qu'il faut sauver ! J'attends tes arrêts. Qu'ils me jettent parmi les morts, qu'ils me réduisent en cendres, je supporterai tout avec respect, avec soumission. Aucun être créé ne saurait comprendre ni ta clémence ni ta colère : Dieu seul peut réconcilier Dieu ! Apprête-toi, juge de l'univers ! je suis libre encore, je puis retourner aux cieux; le chœur des anges m'y ramènerait en triomphe. Je m'offre une seconde fois ! mon front prosterné se relève vers le tien, ma main touche aux nuages; je le jure par moi-même, qui suis Dieu comme toi, je veux racheter les péchés du monde ! »

La voix de l'Éternel répond ; elle n'est intelligible que pour le Messie :

« J'étends ma tête sur l'univers, mon bras sur l'infini ! Je l'ai juré, mon fils, moi qui suis l'Éternel, les péchés du monde seront remis ! »

Il dit et se tait.

Un doux frémissement agite la nature, une sainte extase saisit tous les habitants du ciel; au fond des enfers l'orage gronde.

Jésus est resté debout devant l'Éternel, qui n'est plus pour lui qu'un juge terrible, et les angoisses de la rédemption commencent ; car le pressentiment, quand il touche de si près à la réalité, se confond avec elle.

Gabriel s'était prosterné dans une muette adoration. Tout à coup il se sent revivre d'une vie nouvelle, même pour lui, dont le souvenir plane sur un passé qu'aucune pensée humaine ne saurait embrasser. Il se relève ; son âme nage dans une mer de délices, et de son corps aérien s'échappent des rayons éblouissants. La cime des monts étincelle, et la terre semble vouloir se dissoudre sous l'influence de cette corruscation céleste. Jésus s'en aperçoit, et se tourne vers le séraphin :

« Voile ton éclat ! tu oublies que tu me sers sur une terre d'exil ! Pars, va répéter mon humble prière aux cieux réunis ; là seulement il t'est permis de briller de ta splendeur d'ange. »

Gabriel obéit en silence ; le Messie le suit du regard, et déjà sa pensée le voit au pied du trône de l'Éternel, où se prépare pour l'espècc humaine un avenir plus beau que l'espérance n'oserait le rêver.

Rapide et diaphane comme une suave matinée de printemps, le séraphin s'est élevé vers les sphères célestes. Là des soleils seuls remplissent l'espace, et leur reflet s'étend sur l'infini, semblable à un voile pourpré, tissé par une main divine avec les rayons de la lumière primitive. Au-dessous de cette atmosphère étincelante que pas un globe ténébreux n'ose aborder, la nature nuageuse passe en fuyant, et les mondes et leurs habitants paraissent et s'abîment comme les flots de poussière, avec leurs populations d'insectes imperceptibles, se soulèvent et s'affaissent sous les pas du voyageur.

Mille routes partent en tous sens de ce foyer de lumière. Au milieu de la plus belle de ces routes, qui descend vers la terre, coulait jadis un torrent aux flots d'or. Sa source partait du trône de l'Éternel. Les anges, et parfois Dieu lui-même, suivaient son cours pour aller s'entretenir avec les enfants de la terre sur des rives où les rayons de l'arc-en-ciel et les nuées matinales formaient des contrées enchantées. Mais, quand l'homme perdit son innocence, le fleuve remonta vers sa source, et ils restèrent déserts les monts dont les formes aériennes portent encore les traces de la présence de l'Éternel ; et ils restèrent déserts les bosquets dont le feuillage embaumé avait frémi sous le souffle de Dieu ; le silence et la solitude étendirent leurs voiles de deuil sur les vallées que les habitants du ciel aimaient à visiter, et sur les berceaux où les enfants de la terre avaient goûté ces délices ineffables qui se traduisent par des larmes de joie.

Quand, après le jugement universel, les étoiles s'élèveront dans des orbites infinis, quand le regard de Dieu, en embrassant tous les mondes à la fois, les fera tous rentrer dans l'harmonie céleste, alors le torrent aux flots d'or reprendra son cours, et, sur son rivage rajeuni, les fils aînés de l'immortalité accueilleront avec un sourire fraternel les nouveau-nés de leur mère commune.

C'est sur cette route sainte et solennelle que le séraphin s'avance vers le sanctuaire des cieux, archétype de l'univers, source de cette beauté universelle qui, semblable aux mille bras d'un fleuve rapide, sillonnent l'infini et reflètent tout ce qui est.

Le bruissement des ailes de l'ange voyageur, porté par un souffle embaumé, arrive jusque sur les plages des soleils. A ce doux murmure, les cordes des harpes célestes vibrent sous des doigts immortels, et des chants harmonieux résonnent à travers l'espace.

Compagne des anges, ô toi qui peux contempler la Divinité, toi qui peux écouter des voix immortelles, muse de Sion [1], soutiens-moi; je vais redire l'hymne envoyée par les habitants des cieux vers les régions saintes que le messager du Messie va franchir :

« Salut, sphère sacrée des apparitions divines! Là les ombres que projettent les mondes, faibles émules des cieux, replient leurs sombres voiles, car là tu te montres tel que tu es, tel que tu fus, tel que tu seras, toi que nous appelons Jéhova, quoique tu sois inexprimable. Nos chants, dans leurs élans primitifs, cherchaient en vain ton image : ta perfection est trop vaste, même pour l'intuition des immortels. Toi seul tu peux te pénétrer de ta pensée incommensurable; pour agir sur les choses créées, elle est forcée de descendre jusqu'à elles, et pourtant tu as voulu qu'il existât des êtres en dehors de toi. Ton souffle passa sur le néant, et le ciel en sortit brillant et beau ! Ta voix créatrice commandait au premier mugissement des mers qui venaient de naître ; les plages où les mondes s'amoncelaient en masses arrondies et s'enfuyaient en roulant à travers l'espace l'entendirent cette voix; l'âme universelle y répondit; mais les étincelles échappées de ce grand tout n'existaient pas encore. Tu te contemplas sur ce nouveau trône; tu y restas debout, solitaire et pensif. Gloire à la Divinité rêveuse, car ce fut alors qu'elle nous créa, nous séraphins, enfants aériens de la pensée immuable, nés pour adorer cette pensée! L'Éternel dit à la solitude : Ne sois plus ! et aux êtres : Soyez ! et la solitude se peupla, et les êtres sortirent du chaos! »

[1] Petite montagne de la Palestine sur laquelle est bâtie Jérusalem. Les prophètes et les évangélistes désignent souvent cette ville sous le nom de Sion. Klopstock a imité leur exemple. (*Note du Traducteur.*)

Le chœur des anges se tait, et Gabriel continue à s'avancer dans l'océan de lumière qui l'entoure; il s'approche du sanctuaire et se prosterne; Dieu le regarde, et les cieux après lui. Le divin Éloha vient à sa rencontre; Éloha, le plus grand des êtres créés, le plus proche de l'Incréé. Sa pensée est belle comme l'âme humaine, quand, par de sublimes méditations, elle se rend digne de son immortalité. Son regard est plus doux que l'aube matinale, plus brillant que les astres lorsque, au sortir du néant, ils décrivirent pour la première fois leurs étincelantes paraboles. Ce fut du fond d'un océan de nuées que Dieu l'appela à l'existence. Pour former son corps, il choisit la plus douce des lueurs qui précèdent le lever du soleil, puis il lui tendit les bras à travers l'empirée, et dit : « Première de mes créatures, regarde, me voici! » Éloha le vit et se perdit dans la contemplation; mais bientôt il put exprimer à son créateur ses pensées et ses sensations. Les mondes s'écrouleront et sortiront de nouveau de leurs débris; mille et mille siècles s'abîmeront dans l'éternité avant qu'il soit donné au plus sublime des mortels de connaître de semblables pensées, de semblables sensations.

A l'aspect d'Éloha, Gabriel se sent inondé d'une joie ineffable. Ces deux immortels, qui, longtemps avant la naissance du globe terrestre et de ses habitants, avaient exécuté ensemble de périlleuses et sublimes entreprises, se jettent dans les bras l'un de l'autre en frémissant de bonheur. C'est ainsi que s'enlacent deux frères héroïques, qui, encore couverts du sang qu'ils ont versé pour la patrie, se retrouvent sous les yeux de leur noble père.

Dieu bénit les anges fraternels. Embellis par cette bénédiction et par le doux éclat de leur sainte amitié, ils s'avancent ensemble et s'arrêtent sur le mont sacré qui porte le sanctuaire des gloires célestes. Autour de ce mont, l'obscuration divine étend son empire; calme et puissante comme tout ce qui émane de Dieu, elle enveloppe l'étincelante clarté qui veille autour du mystère des cieux. Parfois cette clarté sillonne les ténèbres, frappe les regards des anges, et leur dévoile un roc diaphane qui scintille à l'entrée du sanctuaire.

Gabriel reconnaît l'autel que les cieux ont élevé à la rédemption; il s'en approche avec la gravité imposante d'un souve-

rain pontife, y dépose deux vases d'or remplis d'un encens céleste, et reste plongé dans de sublimes méditations.

Debout près de lui, Éloha laisse errer ses doigts sur les cordes de sa harpe; les accords solennels qu'il en tire soutiennent la voix du séraphin sacrificateur. Cette voix redit aux cieux la prière du Messie, et son chant résonne à travers l'infini comme les gémissements de l'Océan, quand la tempête, messagère de la volonté suprême, le soulève en vagues écumantes.

Dieu fait tomber une étincelle sur l'encens, il s'allume, et une vapeur embaumée s'étend et monte vers la Divinité; c'est ainsi que les montagnes de la terre s'élèvent, s'étendent et montent vers les nuages.

Le regard de l'Éternel était resté incliné sur la montagne, où le médiateur continue à lui dévoiler les souffrances et les joies de sa double nature. Tout à coup son regard se relève; il domine l'infini. Les cieux attendent dans un silence solennel les ordres de leur maître, et, sur la terre, le cèdre suspend son bruissement, l'Océan se tait, et, sur ses rives hérissées de rochers, les ouragans, muets et immobiles, déploient leurs larges ailes prêtes à porter par tout l'univers la parole de Dieu. La voix du tonnerre les effleure ces ailes puissantes, et cependant elles restent immobiles encore, car cette voix n'est pas celle de l'Éternel, elle n'en est que le précurseur.

Le sanctuaire s'ouvre, et les immortels se préparent à écouter Jéhova. Urim, le plus grand des chérubins, le confident de l'Esprit créateur, se tourne vers Éloha. Son geste est imposant et grave, sa voix est pleine d'une céleste rêverie.

« Que vois-tu, Éloha? » lui demande-t-il.

Et Éloha s'avance et dit :

« Là-bas, contre ces colonnes d'or, je vois les tables de la providence et le livre de vie. Le souffle de l'immortalité soulève les feuillets sacrés, où mes yeux lisent les noms des chrétiens à venir. Plus loin, s'ouvre le code qui réglera les arrêts du jugement universel; ces pages terribles s'agitent, semblables aux drapeaux sacrés qui jadis guidaient au combat, contre les anges révoltés, les séraphins héroïques et fidèles. Sous ces voûtes d'argent, brillent mille et mille flambeaux, symbole des générations rachetées. Urim, tu peux compter leur nombre, les mondes peuvent contempler les hauts faits des anges; nous

comprenons les ineffables délices des immortels, mais la rédemption est un mystère même pour les cieux!... J'aperçois le trône du juge suprême, et le feu dévorant, exécuteur des arrêts qui tombent de ce trône... La tempête vivante l'élève sur son estrade de nuages orageux... Grâce, Messie! juge de l'univers, toi qui disposes de la mort éternelle, grâce!... »

La foudre entr'ouvre pour la septième fois le voile impénétrable du sanctuaire, et la voix de l'Éternel se fait entendre et dit :

« Je suis le principe d'amour; je me suis révélé par la création, je me révélerai de nouveau par la mort de mon fils ! A l'heure de cette mort, je vous soutiendrai tous, afin qu'elle ne vous anéantisse pas, vous pour qui le temps peut finir ! »

Il se tait, et sa pensée donne au divin Éloha des ordres que le séraphin communique aussitôt aux habitants du ciel.

« Soyez bénis, dit Éloha, vous qui pouvez contempler votre créateur dans sa miséricorde; osez lever les yeux, lisez votre bonheur sur son front, qui s'incline vers vous avec une condescendance paternelle. Tournez vos regards vers Gabriel; c'est pour vous qu'il est venu devant l'autel de la rédemption; le fils de l'Éternel a voulu que vous fussiez tous témoins de son sacrifice. Vous allez le célébrer avec nous, âmes vertueuses qui jadis avez habité la terre. Parmi ceux de vos frères encore enchaînés dans leur enveloppe de poussière, il en est qui persécuteront, qui trahiront le fils de l'homme; leurs noms sont, depuis longtemps, rayés du livre de vie. Un rayon céleste dessillera les yeux des amis dévoués de Jésus, et ils ne verront plus, dans le sang de la rédemption, qu'un fleuve sacré qui conduit du temps à l'éternité! Partez, anges et séraphins; allez dire aux exécuteurs de la volonté suprême qu'ils se préparent à célébrer les fêtes de la lumière et de la paix éternelle. Et vous, âmes rachetées d'avance par le Messie, et vous qui êtes ses pères, puisqu'il s'est fait un corps mortel avec les cendres des corps que vous avez laissés sur la terre, afin qu'ils mûrissent pour la résurrection, rendez-vous dans le soleil qui éclaire le point de l'infini où doit s'accomplir le mystère de la réconciliation universelle. Descendez sur ce rayon lumineux, et contemplez l'Homme-Dieu dans son abaissement, dans ses souffrances ! Jéhova le veut ainsi. Cieux, écoutez-moi; il est arrivé



le deuxième jour de repos, le second sabbat [1], plus grand, plus solennel que le premier... Vous ne l'avez pas oublié, mes frères, ce moment où la nature, à peine achevée, vierge et mère en même temps, devint la nourrice de tous les êtres créés : l'instant où le Messie accomplira son œuvre sera plus grand encore. Hâtez-vous de l'annoncer à l'infini, cet instant que l'Éternel nomme le sabbat de l'alliance. »

A la voix d'Éloha, les anges et leurs frères immortels, les âmes des patriarches et des bienheureux, se dispersent à travers l'espace; Gabriel seul est resté près du trône. Dieu lui donne des ordres pour l'ange Uriel, le plus grand des génies protecteurs de la terre, et le séraphin s'éloigne pour aller remplir son message.

A mesure qu'il s'approche des régions terrestres, Gabriel entend des voix plaintives qui demandent le salut de l'espèce humaine, et, parmi ces voix, celle du premier homme est la plus touchante. Plongé dans de profondes méditations sur sa chute, sa pensée embrasse les aéones [2] du passé et celles de l'avenir.

Gabriel vient de descendre sur l'autel terrestre de la rédemption, dont le prophète de la nouvelle alliance verra l'image céleste pendant son exil sur les rives de Pathmos [3], tandis que les rochers de ces rives lui rediront les plaintes des martyrs et les larmes des âmes sauvées, qui demanderont au juge suprême de retarder le jour de la vengeance [4].

[1] Tout le monde sait que *sabbat* est un mot hébreu qui signifie *repos*, *cessation*, et que les Juifs ont donné ce nom au septième jour de la semaine, jour que Dieu bénit lui-même après avoir achevé la création, ainsi qu'il est dit dans la Genèse, chap. 2. (*N. du Tr.*)

[2] Aéone signifie *continuel*, *qui coule toujours*, *sans fin*. Il vient d'ἀέναος, ου ἀέναων, adj. Klopstock l'emploie substantivement pour remplacer le mot *siècle*, dont il ne se sert que pour marquer le temps dans ses rapports avec le monde et ses habitants. Par le mot *aéone*, qui revient fort souvent dans le poème, il désigne les diverses phases de la création, telles qu'elles existent dans la pensée de la Divinité, et que les habitants du ciel les comprennent et les mesurent. La langue française n'ayant point d'expression qui rende d'une manière aussi claire et aussi précise la pensée de Klopstock, on a cru devoir conserver ce mot tel qu'il l'a composé. (*N. du Tr.*)

[3] Petite île de l'archipel grec. Saint Jean l'évangéliste, que Klopstock nomme souvent le prophète de la nouvelle alliance, y fut exilé par l'empereur Domitien, l'an 95 de Jésus-Christ. Ce fut pendant son séjour dans cette île qu'il écrivit son Apocalypse, dans une grotte située au bord de la mer. Près de cette grotte les chrétiens bâtirent plus tard un couvent qui porte encore aujourd'hui le nom de *Couvent de l'Apocalypse*. (*N. du Tr.*)

[4] Allusion au chapitre 6 de l'Apocalypse, où saint Jean l'Évangéliste parle de l'autel de

Le corps qui enveloppe l'âme d'Adam n'est qu'une nuée vaporeuse, et cependant il est suave et beau comme l'image qui flottait dans la pensée éternelle, quand la terre d'Éden, exhalant avec un doux frémissement la surabondance de sa vie nouvelle, se transforma sous la main du Créateur pour réaliser sa pensée.

Agité par l'espérance et par la crainte, Adam s'avance vers Gabriel d'nn pas incertain, et dit :

« Salut, bienheureux séraphin ; à ton aspect, mon âme se gonfle de bonheur, car je connais la mission que tu vas remplir. Ah ! que ne puis-je te suivre et contempler à tes côtés le Messie sous l'humble forme qu'il a choisie pour racheter les hommes que j'ai perdus ! Que ne puis-je arroser de mes larmes la place où il prie, où il souffre pour eux ! Que ne puis-je la revoir cette terre où j'ai reçu la vie ! Je les trouverais plus belles que les vallées d'Éden, ces plages dévastées par l'anathème de la mort, car elles portent l'empreinte des pas du Rédempteur. »

Et Gabriel répond :

« Je lui ferai part de tes vœux ; j'espère qu'il daignera te permettre de contempler la gloire céleste dans son abaissement volontaire pour sauver ta race. »

Adam le remercie par un sourire mélancolique, et le séraphin reprend son vol vers la terre.

Terre bienheureuse ! des voix sortant de l'infini la proclament la reine des mondes, l'amie des cieux, la confidente du Messie, qui l'a choisie pour y accomplir son sublime sacrifice. Déjà les étoiles voyageuses l'entourent de leurs douces clartés matinales ; mais la fraîcheur et le sommeil séjournent encore dans les vallées, et d'épais nuages couronnent la cime des montagnes que Gabriel effleure de ses pieds. Repliant aussitôt ses ailes d'azur, il marche, il s'avance, il cherche le fils de l'Éternel, et le trouve endormi dans un des plus sombres ravins du mont des Oliviers. Frappé d'admiration, il s'arrête et l'adore en silence. Le calme et l'amour céleste respirent sur le visage du Messie, embelli de tout l'éclat que le reflet de la Divinité peut donner à la forme humaine. Un sourire mélanco-

la rédemption qui, dans ses visions, lui apparut tel que Klopstock le décrit ici. (*N. du Tr.*)

lique et bienveillant effleure ses lèvres, une larme étincelle à sa paupière fermée, et décèle l'ami des hommes. Le sommeil, en le couvrant de ses pavots aux nuances douteuses, cache le Dieu, même aux yeux de Gabriel. C'est ainsi que la terre, quand le crépuscule d'une soirée printanière l'enveloppe, apparaît à l'étoile polaire, qui s'élève au-dessus d'un horizon désert, et invite le sage à quitter sa retraite paisible pour la contempler et puiser dans ses rayons mystérieux le pressentiment de l'immortalité.

S'arrachant enfin à son extase, le séraphin s'adresse au médiateur :

« O toi qui m'entends, quoique ton enveloppe mortelle soit assoupie, j'ai ponctuellement exécuté tes ordres. J'ai rencontré sur mon passage le premier homme, et je t'apporte son humble prière ; puisse ta miséricorde te permettre de l'exaucer ! »

Puis il s'éloigne doucement pour annoncer le jour du grand sacrifice à l'auguste assemblée des génies de la terre, qui, réfugiés dans l'asile le plus mystérieux de leurs domaines, y exécutent en silence les décrets de l'Éternel. Mais avant de quitter les lieux sanctifiés par la présence du Messie, Gabriel leur ordonne de respecter son repos ; et sa pensée d'ange dit à la nature :

« Vous tous qui existez ici-bas, soyez attentifs et silencieux, car les instants rapides que le Sauveur doit encore passer parmi vous pèseront davantage dans la balance du temps que les siècles incalculables qui les ont précédés. Retenez votre haleine, brise matinale ; tais-toi, solitude des tombeaux, ou du moins ne fais entendre qu'un doux murmure ; voûte des rochers, que vos échos soient muets, et que votre sein exhale une fraîcheur plus suave ; cèdres majestueux, bosquets fleuris, ne bruissez pas en répandant vos ombres embaumées. Silence, univers ! silence, devant la divinité qui sommeille ! »

Terre sanctifiée que j'habite, ô toi mère féconde qui, plaçant tes innombrables enfants sur les ailes des siècles, ces sublimes oiseaux de passage de l'éternité, les envoie chercher dans l'infini l'accomplissement de leur mystérieux destin, tandis que tu ensevelis les formes que tu leur avais prêtées sous des tertres funèbres où jamais le voyageur fatigué ne vient se reposer ! que tes anges gardiens, que le divin Éloha, protecteur de ces anges, me pardonne, si j'ose dévoiler aux mortels le sanctuaire

des esprits bienfaisants qui veillent sur eux. La muse de Sion a daigné m'en montrer les détours. Si jamais, dans les ineffables voluptés des contemplations solitaires, ma pensée a touché au cercle lumineux des pures extases, si elle a parlé et compris le langage des âmes, oh ! alors, divin Éloha, écoute-le un instant, le poëte, si audacieux dans sa timidité. Il n'essaye pas de célébrer dans ses chants les gloires éphémères des mortels, permets-lui d'introduire les initiés de la mort, les initiés de la résurrection dans l'assemblée solennelle des gardiens du point de l'infini qu'habite la race d'Adam.

Non loin du pôle arctique, le silence, le froid et l'inaction ont creusé un lit profond et ténébreux. De sombres nuages en découlent sans cesse et vont se perdre dans l'infini, semblables aux vagues d'un fleuve qui se précipite dans la mer. C'est là que dort minuit ! tels, sous les ténèbres que jadis Moïse étendit sur l'Egypte, dormaient et le Nil dans ses quatorze rivages, et les Pyramides éternelles, orgueilleuses tombes des rois. Jamais aucun œil mortel n'a plané sur ces contrées inhabitées, jamais aucune voix humaine n'a troublé le silence de sa nuit sans fin; pas un mort n'y sommeille, pas un mort ne s'y réveillera. Les séraphins seuls les visitent parfois : semblables aux astres nageant dans un ciel orageux, ils jettent de longues traînées de lumière à travers ces ténèbres, quand ils y marchent plongés dans de prophétiques rêveries sur les futures félicités de l'espèce humaine.

Au milieu de cet immense désert s'élève un portique mystérieux; c'est l'entrée du domaine des génies de la terre.

Quand, après une longue suite de journées brumeuses, le soleil d'hiver, pour donner une fête à la terre attristée, se montre tout à coup, oh ! alors le voile qui enveloppait les diamants et les rubis que les frimas sèment à pleines mains, tombe, et les montagnes glacées, et les champs couverts de neige, et les forêts avec leurs festons de givres étincellent d'un éclat surnaturel, et la terre s'embellit d'un reflet de la beauté universelle. C'est ainsi que sous les pas de Gabriel brillent les monts nocturnes dont les gouffres profonds renferment la couche ténébreuse de minuit. Il les traverse, il franchit le portail mystérieux dont les battants se sont ouverts d'eux-mêmes, et qui se referment aussitôt. Maintenant il marche dans les entrailles de la terre. Des océans amoncelés roulent lentement

devant lui vers des rives où rien ne se meut, où rien ne respire; leurs fils, les fleuves rapides, les suivent en mugissant comme les orages qui s'élèvent au-dessus des déserts et se perdent dans l'espace.

Le séraphin se présente à l'entrée d'un second portique construit avec des nuages grisâtres. L'édifice recule devant lui, ses nuées se dilatent en rayons célestes, et les ténèbres flottantes qui servent de routes au séraphin reproduisent l'empreinte de ses pas en flammes vacillantes, dont le reflet lui montre l'entrée d'une voûte immense qui s'arrondit dans le centre du globe terrestre. Un souffle divin a formé l'atmosphère de cette voûte, au milieu de laquelle se meut doucement un soleil dont les rayons portent la vie et la chaleur dans les veines de la terre. C'est à ce soleil mystérieux qu'elle doit les fleurs dont elle s'émaille au printemps, les épis que l'été courbe sous le poids des trésors qu'il mûrit, et les pampres aux fruits pourprés dont l'automne décore les monts et les collines. Jamais ce soleil ne quitte son horizon; une matinée éternelle découle de son sourire éternel. Les génies qui l'habitent lisent dans la forme des nuages les ordres et les consolations que Dieu leur envoie. Jéhova parle à ces esprits bienfaisants comme il parle à leurs jeunes frères établis sur la surface du globe, quand, après l'orage, il trace l'arc-en-ciel sur la voûte azurée.

Gabriel est arrivé sur ce soleil inconnu aux enfants d'Adam. Les immortels qui l'habitent se pressent au-devant de lui.

A leur visage sévère, à leur allure imposante et sombre, le séraphin reconnaît les génies de la guerre et de la mort. Leurs bras inexorables conduisent à travers les labyrinthes du destin le fil mystérieux qui rattache à la volonté divine les actions que dans leur aveugle orgueil les rois et les héros attribuent à leur propre force.

Un maintien plus doux, un sourire mélancolique révèlent à Gabriel les gardiens des mortels vertueux. Quand le sage, fuyant le tumulte et les joies éphémères du monde, interroge les livres de l'avenir et médite sur les hautes destinées de l'humanité, ces génies bienfaisants veillent près de lui. Parfois aussi ils se mêlent aux réunions solennelles où de fervents chrétiens célèbrent le pacte fraternel cimenté par le sang de la rédemption. Et quand la mort, après une lutte cruelle, imprime enfin le cachet de sa victoire sur l'enveloppe dont l'âme

qu'elle captive ne se sépare jamais qu'avec douleur, ces anges gardiens la consolent en lui annonçant que la nature, vaincue par la mort ici-bas, trouvera dans les débris de sa destruction les éléments d'une vie nouvelle.

Guidés par leurs célestes protecteurs, des âmes jeunes et timides viennent se placer à l'ombre des ailes du séraphin, pour l'entendre parler de la terre où souffre Jésus leur divin ami. Cette terre, leurs regards craintifs l'ont à peine entrevue; elles n'avaient connu encore de la vie que les pleurs et le sourire du premier âge, quand le glaive du plus redouté des anges est venu les arracher de leurs corps d'enfants. Les génies de la terre ont conduit, dans leur soleil mystérieux, ces jeunes âmes trop faibles encore pour paraître devant l'Eternel. Là, les cordes des harpes d'or et les chants sublimes qui se mêlent à ces douces mélodies leur apprennent de quel divin foyer l'âme humaine s'est échappée, à quelle perfection elle peut atteindre, et avec quelle impatience les âmes des pères, mûries par le temps, attendent leurs enfants dans les régions élevées des cieux. C'est ainsi que les candides élèves de ces bienfaisants génies arrivent à cette haute sagesse dont les hommes ne poursuivent souvent sur la terre que l'ombre éblouissante et trompeuse.

Gabriel transmet aux génies de la terre les ordres de l'Éternel, et la joie, la douleur et la reconnaissance les plongent dans une douce extase. Mais deux jeunes âmes fraternelles expriment ainsi leurs sensations avec la naïveté de leur âge :

« L'homme divin dont le séraphin vient de parler, demande l'une d'elles, n'est-il pas le même Jésus que nous avons vu sur la terre, l'ami bienveillant qui m'a pressé sur son sein, tandis que ses yeux laissaient échapper des larmes que mes baisers faisaient disparaître ? »

Et l'âme du jeune frère répond :

« Oui, c'est le même Jésus ! J'entends encore sa douce voix dire à nos mères rangées autour de nous : En vérité, je vous le dis, devenez comme des enfants, ou vous n'hériterez pas du royaume de mon père [1] ! Il était notre frère sur la terre, il sera notre père dans les cieux. »

Les deux enfants s'embrassent en pleurant de joie, et Ga-

[1] Évangile selon saint Matthieu, chap. 18. (*N. du Tr.*)

briel déploie ses ailes pour aller porter à d'autres mondes son message de paix et d'alliance. Les lumineuses émanations qu'il laisse après lui le rendent longtemps encore visible aux génies de la terre. C'est ainsi que les habitants de la lune distinguent les rayons que notre globe projette sur la cime de leurs montagnes, à travers les nuées transparentes de leurs nuits.

Bientôt le séraphin atteint une atmosphère plus vaste. Rapide comme la flèche lancée par l'arc d'or de la victoire, il traverse les constellations, effleure les étoiles, plane au-dessus du soleil, et s'arrête sur le pinacle du plus beau de ses temples. Là sont réunies les âmes des patriarches, dont les regards impatients se mêlent aux rayons du soleil et descendent avec eux dans les vallées de Canaan [1], pour y réveiller la première heure du jour, encore doucement assoupie sur le duvet diaphane du crépuscule. Adam, fils de la pensée de Dieu et du reveil de la terre, préside cette auguste assemblée. En attendant l'instant où le mont des Oliviers se dévoilera à leurs regards, Gabriel et le génie du soleil s'entretiennent avec lui des sublimes destinées qui attendent l'espèce humaine.

[1] Nom sous lequel on désignait d'abord la Palestine, parce qu'elle était habitée par les Cananéens, c'est-à-dire par les descendants de Cham, troisième fils de Noë Elle fut aussi appelée *terre promise*, parce que Dieu en avait assuré la possession à Abraham et à sa postérité. Après avoir défait les Cananéens et *les autres peuples*, qui alors étaient établis dans la terra promise, Josué la partagea en douze tribus, et elle prit alors le nom de *terre des Hébreux*. Les Grecs et les Romains l'ont appelée *Palestine*, parce que ce fut avec les Palestins ou Philistins qu'ils établirent leurs premières relations commerciales. Au retour de la captivité de Babylone, les Hébreux, qui étaient presque tous de la tribu de Juda, donnèrent à l'ancienne terre de Canaan le nom de Judée. Les chrétiens l'appelèrent *terre sainte*, parce que ce fut là que naquit et mourut Jésus-Christ. D'après les livres saints, cette contrée célèbre a servi deux fois de berceau au genre humain, car c'est là que fut le paradis terrestre, et ce fut là aussi que s'arrêta l'arche de Noé après le déluge. (*N. du Tr.*)

CHANT II.

Les âmes des patriarches aperçoivent le Messie, et le saluent par des chants solennels. — Jésus arrive dans les tombeaux et chasse Satan du corps de Samma. — Satan retourne aux enfers, assemble tous les esprits des ténèbres et arrête avec eux la mort de Jésus. — Abdiel-Abbadona, un des anges déchus, proteste contre ce nouveau crime de l'enfer; mais Adramelech, un des princes des ténèbres, le réduit au silence, et se rend sur la terre avec Satan. — Abbadona aussi quitte les enfers. — Poussé par le remords, et tourmenté par l'idée que jamais il ne trouvera grâce devant le Dieu qu'il a combattu lors de la révolte des anges, il cherche à s'anéantir. — Ses efforts sont vains, et il tombe sur la terre presque au même moment où Satan et Adramelech arrivent sur le mont des Oliviers.

—

Le jour vient de paraître au-dessus des cèdres que la brise du matin agite doucement; et Jésus se réveille et se lève. Les patriarches, assemblés sur le pinacle du temple solaire, l'aperçoivent, et Adam exprime par un chant solennel le bonheur que lui cause cette vue.

« O toi la plus belle des journées, d'innombrables chœurs d'anges et d'âmes bienheureuses te chanteront quand le temps te ramènera en déroulant les anneaux de sa chaîne. Pendant que tu descendras sur la terre, l'éclat d'Orion [1] te reproduira dans le ciel, et quand tu passeras près du trône de l'Éternel, le hosanna des séraphins te précédera; journée immortelle, qui nous montres le Messie dans son abaissement sur la terre. Il est là sous la forme d'un simple mortel, mais le Dieu se dévoile sur son front, que caresse le premier sourire du matin. »

Et la douce voix d'Ève répond au chant du premier homme :

« Elle est heureuse la mère qui t'a donné le jour, divin Sauveur, plus heureuse que moi, mère de l'espèce humaine! Le nombre de mes enfants est infini, mais ils sont coupables et mortels! Toi, Marie, tu n'as qu'un fils, il est innocent et éternel! En vain mes yeux te cherchent sur la terre, paradis

[1] Constellation méridionale. (*N. du Tr.*)

perdu, englouti sous les eaux du déluge [1]! Bethléem, où Jésus naquit, sois désormais mon Éden; cabane où coulèrent ses premières larmes d'enfant, deviens le berceau de mon innocence. Si à la suite de ma faute je t'avais donné le jour, fils de Marie, j'aurais été avec toi me présenter à mon juge sous l'arbre de la science, dont le doux bruissement est devenu la voix tonnante de l'anathème; je t'aurais embrassé en pleurant, et je lui aurais dit, au Dieu terrible : Regarde, celui-ci me doit la vie! ô mon père! plus de colère, plus de châtiment! »

Et Adam reprend :

« Dieu a vu mes larmes, les séraphins les ont comptées! Les myriades d'enfants que j'ai livrés au glaive de la mort ont été témoins du repentir de leur coupable père. Même au sein du repos éternel j'ai gémi! la clémence divine n'a pu calmer mes remords! Toi seul, médiateur sublime, tu adoucis mes souffrances, puisque tu me permets de t'adorer sous l'humble forme que tu as prise pour nous sauver tous! Accomplis ton sacrifice, rachète l'humanité, sanctifie ma terre natale et la tienne, et reviens dans les cieux impatients de te glorifier dans ta miséricorde infinie. »

Jésus entend ces voix comme le pieux solitaire entend les pleurs et les soupirs des malheureux qu'il a laissés dans le tourbillon du monde, pour aller demander à Dieu dans le désert le terme de leurs souffrances.

Plongé dans de divines méditations, le fils de l'homme descend le mont des Oliviers.

Sur le penchant de ce mont s'élève une touffe de palmiers au-dessus de laquelle les vapeurs de la terre étendent encore les festons diaphanes qui réfractent la lumière naissante et retombent en perles transparentes. En passant sous ces arbres,

[1] Klopstock fait ici allusion à une tradition des Arabes qui placent le Paradis terrestre au pied du mont Liban, dans la vaste plaine de Sabbel, une des plus fertiles de la Syrie. D'après cette même tradition, les eaux du déluge ont entièrement défiguré ce paradis. Le village qui s'élève à la place où on suppose qu'il était, porte encore aujourd'hui le nom d'*Éden*. Sa situation pittoresque, ses vergers remplis d'arbres à fruits, ses sources qui serpentent à travers des prairies émaillées, son atmosphère embaumée par le parfum des cèdres du Liban, justifient ce nom. Cette délicieuse contrée est habitée aujourd'hui par les Maronites, peuple arabe qui prétend tirer son nom de l'abbé *Maran*, qui vécut au quatrième siècle, et dont les disciples convertirent à la foi chrétienne une partie de la Syrie. (*N. du Tr.*)

Jésus aperçoit Raphaël, l'ange gardien de Jean, son disciple chéri, et lui dit :

« Viens, marche à mes côtés, invisible aux regards des humains ; et dis-moi quelles ont été les pensées de Jean pendant la nuit. Où est-il ?

Et le séraphin répond :

« J'ai veillé sur lui comme sur le premier des élus. Je l'ai bercé de rêves sacrés ; il te voyait en dormant, et un sourire plus suave que le sourire du printemps quand il vide sa corbeille de noces sur la terre rajeunie, reposait sur ses lèvres. J'ai vu jadis Adam et sa douce compagne dormir leur premier sommeil dans le jardin d'Éden ; mais ce couple céleste était moins beau que Jean ton bien-aimé. Il est en ce moment dans les tombeaux près d'un possédé. Ah ! combien il souffre, ton aimable disciple, à l'aspect de ce malheureux dont les membres livides se tordent dans la poussière des morts ; dont les hurlements effrayent jusqu'aux vers rongeurs, ces rois lugubres des sépulcres ! Des larmes compatissantes inondent le visage de Jean, son cœur contient à peine sa tendre pitié, il tremble, il prie. Je n'ai pu rester insensible à sa douleur, mes yeux se sont mouillés, et je suis venu pour te redire ses souffrances. »

Le Messie jette un regard étincelant vers les cieux.

« Il est temps de m'exaucer, mon père, que je tombe victime de l'ennemi des hommes ; que ce sacrifice apaise enfin le ciel et qu'il dompte l'enfer ! »

Des nuages pourprés portent cette pensée aux pieds de l'Éternel, et Jésus s'approche des tombeaux creusés dans des rochers humides et noirs. Une sombre forêt cache l'entrée de ces voûtes aux regards du voyageur qui passe ; un crépuscule éternel y règne. Seulement quand le soleil du midi inonde Jérusalem de ses feux, quelques rayons timides et pâles s'égarent parfois dans la sombre et froide cité des morts, mais ils n'y portent ni clarté ni chaleur.

C'est ce lieu lugubre que Satan a choisi pour torturer l'infortuné Samma. Ses deux fils et leur mère s'étaient empressés de lui porter des consolations. Bénoni, le plus jeune de ces enfants, encore inaccessible à la peur, parce qu'il ignorait le danger, s'était précipité dans les bras de son père, qui tressaillit de joie, le pressa sur son cœur, et l'accabla de caresses. Mais



au moment où Bénoni lui souriait avec toute la candeur angélique de son âge, Samma retomba sous l'empire de son maître infernal, et lança le gracieux enfant contre la voûte du roc. Son crâne vola en éclats, et son âme candide et pure s'échappa de sa frêle enveloppe.

Depuis ce jour funeste, Samma ne quitte plus la tombe de son enfant ; il l'enlace, il s'y cramponne quand Satan le torture ; il y reste anéanti et mourant quand il lui accorde quelques instants de repos. C'est pendant une de ces courtes trêves que le Messie paraît à l'entrée des tombeaux. A sa vue, Joël, le fils aîné de Samma, qui adressait à Dieu ses prières et ses larmes, s'écrie :

« Renais à l'espérance, ô mon père ! celui qui vient vers nous est Jésus de Nazareth, le prophète des prophètes ! »

A ce nom, Satan s'enfonce plus profondément dans la poussière des morts. C'est ainsi que l'insensé, qui niait l'existence de Dieu lorsque le ciel était serein, se cache en tremblant au fond d'une caverne, quand le char du juge parcourt l'univers sur les nuées d'où s'échappent de tous côtés l'ouragan, la foudre et la mort.

Mais, ranimé tout à coup par la fureur, le prince des ténèbres se précipite sur Samma. L'infortuné se relève, retombe, se tord, et tantôt supplie son ennemi, et tantôt invoque la miséricorde de Dieu. Satan appelle la démence ; elle arrive, elle effleure le possédé de son souffle empesté ; elle lui suggère des pensées folles et lui prête des forces surnaturelles. Semblable au chat sauvage poursuivi par le chasseur, il monte la pente verticale des rochers, et se cramponne à la voûte qui s'arrondit au-dessus des sépulcres. Satan l'a poussé sur ce point élevé pour donner au Messie une preuve de sa puissance. Fier de son triomphe, sa volonté cesse de soutenir le malheureux Samma ; il va tomber et se briser contre la pierre des tombeaux !... Jésus a levé les yeux sur lui ! Sous l'influence de ce regard, les hallucinations qui fascinaient sa raison disparaissent, son visage livide reprend les teintes de la vie ; ses traits, qui n'avaient plus rien d'humain, se raniment et se calment. Il craint, il souffre encore, mais il espère, et des larmes de joie inondent son visage, car il sent qu'il est sous la protection du prophète divin.

Parfois le sage, effrayé des maux qui désolent l'espèce humaine, craint que la vie ne soit un jeu capricieux du hasard, et

l'immortalité un rêve. Alors un sombre désespoir torture son âme, car cette fille mystérieuse du ciel a horreur du néant. Mais quand l'espérance au sourire céleste se place à côté de la méditation au front triste et sombre ; quand elle approche de ses lèvres flétries par la soif d'un savoir impossible, la coupe enchantée où les humains boivent à longs traits la douce rosée que Dieu fait tomber sur la terre pour soutenir le courage de ses enfants, oh ! alors le doute s'enfuit ; le sage, sûr de son immortalité, redevient fier de lui-même et adore avec confiance les cieux qui voilent à sa raison un secret que son cœur comprend. C'est ainsi que Samma se sent renaître en entendant la voix du Messie dire à Satan :

« Toi qui, sous mes yeux même, oses poursuivre les hommes, mes frères bien-aimés, parle, qui es-tu ? »

« Je suis le roi de la terre ! le chef suprême d'esprits libres et puissants ! Ma volonté les occupe à des travaux plus nobles que ceux des séraphins qui usent leur immortalité en remplissant les cieux de chants et d'hymnes inutiles. Ton apparition sur ce globe a réveillé les échos de l'enfer ; je suis descendu de mon trône pour te voir, t'entendre et te parler. Enorgueillis-toi de cet honneur, je te le permets ! Les esclaves du ciel t'ont proclamé le Sauveur du monde, toi, visionnaire audacieux et faible comme tous ceux qui t'ont précédé, comme tous ceux qui te suivront, et qui tous m'appartiennent d'avance. Me voilà satisfait, je t'ai vu, je t'ai montré ce que je fais des hommes que tu appelles tes frères. Les cendres et les ossements entassés autour de toi t'offrent l'image de leur immortalité; les cris et les hurlements de Samma te donnent une idée des joies célestes que je leur prépare dans mon royaume. Je retourne aux enfers ! Que la terre et l'océan s'abîment sous l'empreinte de mon talon, et si tu pouvais le reconstruire, ce monde que je vais bouleverser, si tu pouvais le repeupler une seconde fois, j'y reviendrais de nouveau, car il est mon empire, et ses enfants sont mes esclaves ! »

Il dit, et s'élance vers Samma pour l'entraîner avec lui. L'infortuné pousse un cri d'horreur, tend les bras vers le Messie, et, soutenu par sa puissance divine, il tombe doucement à ses pieds. Satan reconnaît en tressaillant de fureur le pouvoir d'un maître ! Il s'enfuit, et la rage et l'effroi qui le poussent lui font oublier d'abîmer en passant et la terre et les mers.

Prosterné dans la poussière des tombeaux, Samma enlace de ses bras tremblants les genoux de Jésus :

« Achève ton ouvrage, ô le plus saint des hommes! permets-moi de te suivre et de te consacrer la vie que tu viens de me rendre. »

« Tu dois rester avec les tiens... Reviens souvent dans cette cité des morts, et tes yeux, dessillés par l'espérance, y verront l'accomplissement des secrets de l'Éternel ! »

Ainsi parle le Messie.

Joël supplie Jean de le présenter à son maître. Le bienveillant disciple le conduit à ses pieds, et le cœur pur et reconnaissant de Joël exhale cette douce prière :

« Grand prophète ! tu as défendu à mon père de te suivre, c'est me le défendre aussi. Mais pourquoi restons-nous au milieu de ces trophées de la destruction, dont la vue glace mon jeune sang? Viens habiter la maison de Samma ! En lui ramenant son mari, tu rendras le bonheur à ma mère désolée! Elle réservera pour toi le lait de la meilleure de nos brebis, le miel de la plus embaumée de nos ruches; c'est pour toi qu'elle cueillera les fruits les plus doux de nos vergers; et pour tisser tes vêtements, elle choisira la laine des plus jeunes agneaux qui bondissent dans nos prairies. Et moi je te conduirai le soir sous les arbres que mon père a plantés le jour de ma naissance, et là je te dirai : Sois béni, toi qui me l'as rendu ce père bien-aimé. »

Et, tendant les bras vers la tombe de son jeune frère, il ajoute en sanglotant :

« Cher Bénoni, gracieux enfant, adieu ! il faut que je te laisse sous la froide pierre qui te couvre ! Tes bras caressants ne me réveilleront plus pour m'annoncer le retour du jour; tu ne viendras plus, après le coucher du soleil, puiser avec moi dans notre ruisseau limpide l'eau qui rend aux fleurs fanées par les chaleurs de l'été leur fraîcheur printanière ! Jésus !... élu de Dieu, mon frère Bénoni est-il pour toujours étendu sans vie au milieu de la cendre des morts? »

Le Messie ne répond que par un sourire de miséricorde et d'amour; il ordonne à Jean d'essuyer les larmes du naïf adolescent, et s'enfonce plus avant dans les tombeaux.

Vaincu par le fils de l'Éternel, Satan a traversé la vallée de

Josaphat [1], caché dans un tourbillon de vapeurs empestées. Bientôt il franchit la mer Morte, s'élève au-dessus du mont Carmel [2], et s'élance dans les régions célestes. Là, son regard courroucé plane avec une fureur concentrée sur cet univers dont il cherche vainement à troubler l'harmonie éternelle. L'éclat des astres lui montre toute sa difformité; il a horreur de lui-même et s'entoure d'une aurore boréale. Mais les anges purs et sans tache peuvent seuls se voiler ainsi aux regards des êtres créés; pour lui cette enveloppe brillante est un supplice devant lequel s'évanouit toute la magie de sa puissance satanique. Haletant, écumant de rage, il tombe sur la rive la plus escarpée, où les vagues de l'infini viennent baigner le pied des noirs rochers qui terminent le globe terrestre. Il a reconnu son domaine à la flamme vacillante qui jette sa clarté lugubre à travers les ténèbres du vide. Ce vide cependant n'est pas l'enfer, il n'en est que la route. Pour le séjour de la damnation, conséquence terrible de sa justice immuable, l'Éternel n'a pas trouvé de place dans les cieux, il n'en a pas même trouvé sur la terre. C'est loin de lui, loin de tout ce qui existe, que, pendant trois horribles nuits, il a creusé cet affreux séjour dans le sein des ténèbres éternelles; puis il en a pour toujours détourné ses regards! Deux anges héroïques en gardent l'entrée. En leur confiant cette tâche pénible, Dieu les bénit et leur donna le pouvoir de maintenir dans ses limites les enfers que Satan cherche à étendre sans cesse. Près du portail où veillent ces deux anges, un rayon de lumière divine s'élève vers l'empirée. Ce rayon, semblable à un fleuve dont le cours rapide n'est ralenti par aucun détour, les rattache à toutes les beautés de la création, et leur apporte leur part des béatitudes célestes.

Satan a suivi les sombres bords de cette route de feu. Arrivé au portail infernal, il le franchit avec fureur, et, toujours invisible, même aux yeux de ses sujets, il va s'asseoir sur son

[1] Vallée de la Palestine. (*N. du Tr.*)

[2] Ce mont fameux dans les livres saints est situé en Galilée, et fait partie de la chaîne de l'Anti-Liban. Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, des milliers de religieux y vivaient dans des grottes taillées dans le roc. Plus tard, il se couvrit de couvents et de chapelles, dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines. Du sommet de ce mont l'œil domine d'un côté sur la Méditerranée, et de l'autre sur la fertile province de Galilée. (*N. du Tr.*)

trône d'airain. Zophiel, le héraut des enfers, aperçoit les sombres vapeurs qui montent les degrés du trône, et se tourne vers un des esprits des ténèbres :

« Le chef suprême serait-il revenu parmi nous ? oh ! alors, tremblons, car c'est le retour mystérieux et terrible depuis ongtemps annoncé par le destin. »

Il dit; tout à coup la vapeur se dissipe, et Satan apparaît dans tout l'éclat de son courroux. Zophiel, en esclave agile et soumis, s'élance aussitôt vers les montagnes de feu chargées d'annoncer l'arrivée du souverain maître, et qui cette fois ont oublié leur devoir. Porté par le souffle de la tempête, il traverse le flanc des rochers et sort par la gueule béante de leurs cratères, qui vomissent aussitôt des torrents de flammes dont le reflet pénètre jusque dans les gouffres les plus profonds du séjour de la damnation.

Muse de Sion, prête-moi ta voix tonnante pour décrire l'abîme qui punit et que tu contemples avec une sérénité tranquille, car tu vois en même temps le ciel qui récompense.

L'incendie qui annonce une fête aux esprits des ténèbres dore la cime du temple du destin, construit par Adramelech, grand-prêtre de cette divinité inflexible.

Adramelech est un esprit plus cruel, plus perfide que Satan lui-même; il le hait, il le méprise et lui envie l'honneur de l'avoir devancé dans la révolte contre l'Éternel. Ce projet, il l'avait conçu le premier, et, s'il le seconda, ce ne fut point pour fonder un trône à Satan, mais pour s'assurer à lui-même une puissance indépendante. Forcé de suivre les anges déchus dans le gouffre horrible où les relégua la colère de Dieu, il s'y rendit le dernier, revêtu d'une armure brillante et portant devant lui des tables d'or chargées d'une inscription en lettres de feu.

« Princes immortels, dit-il alors aux démons consternés, pourquoi tremblez-vous ainsi ? C'est en triomphateurs que nous devons faire notre entrée en ces lieux, où nous trouverons l'indépendance et la grandeur pour lesquelles nous avons combattu. Pendant que les esclaves de Jéhova vous poursuivaient avec les foudres qu'il venait d'inventer, je me suis glissé dans le sanctuaire abandonné, j'y ai trouvé les tables du destin, qui nous annoncent un glorieux avenir; je m'en suis emparé; les voici. Écoutez ce que dit le destin :

« Un des esprits sublimes que Jéhova retient encore dans l'esclavage reconnaîtra un jour qu'il est Dieu ! Il sera chassé du ciel avec ses divins amis et repoussé dans un des plus affreux déserts de l'espace, où il ne trouvera qu'horreur et désespoir ! Qu'il y entre avec courage, qu'il y reste avec patience. Son vainqueur aussi a longtemps gémi et souffert au milieu du chaos avant qu'il plût à ma volonté suprême de convertir ce chaos en myriades de mondes. Un sort semblable attend les enfers. Un jour Satan en fera un univers plus vaste et plus brillant que celui de son rival, car je lui donnerai moi-même le plan de cette nouvelle création. Telle est ma volonté, moi dont la demeure est l'archétype de la perfection, moi qui suis le seul maître de l'infini, des mondes qu'il contient et des dieux que je leur ai donnés. »

Ainsi parla le perfide Adramelech, et l'enfer n'eut pas même la consolation d'ajouter foi à son mensonge, car déjà Dieu l'avait entendu ; il confondit le blasphémateur.

Le globe de feu, ce soleil de l'abîme, qui chaque matin sort de l'océan de la mort et s'y replonge chaque soir, interrompit brusquement son cours, tourbillonna dans l'espace, saisit l'imposteur et le précipita avec lui dans les noires eaux de sa couche glacée. Ils y restèrent pendant sept jours et sept nuits, puis le globe de feu reprit paisiblement sa marche accoutumée, et Adramelech sortit de l'océan de la mort ! Plus perverti, plus audacieux que jamais, il construisit un palais au mensonge, qu'il appela le temple du destin, s'en proclama le grand prêtre, et y suspendit les tables d'or qu'il avait fabriquées. A chaque réunion solennelle, il les détache, les porte devant lui et contraint les démons à les adorer.

Chargé de ces tables, dont les princes des enfers eux-mêmes se moquent, Adramelech vient s'asseoir près de Satan.

Molloch aussi a quitté les montagnes, où il entasse sans cesse des rochers nouveaux, pour les lancer contre l'Éternel, s'il voulait poursuivre les anges rebelles dans leur ténébreux empire. Chaque matin, quand le globe de feu sort de l'océan de la mort, les habitants des enfers voient le redoutable Molloch surcharger les montagnes par d'immenses rochers qui, presque aussitôt, retombent dans l'abîme, où le bruit de leur chute est répété par mille et mille échos ; le soir le trouve encore occupé

à ce travail inutile. C'est d'un air fier et menaçant qu'il vient prendre sa place sur les degrés du trône.

Le silencieux et sombre Beliel traverse d'un pas soucieux les plages infernales, où il s'efforce en vain de faire éclore la verdure et les fleurs qui embellissent la terre. Le sol maudit ne produit point de moissons, et du sein de ses forêts sans feuillage s'échappent des sources bouillantes, dont les flots de vapeur entremêlés de flammes se précipitent en mugissant jusqu'au pied du trône de Satan. Et cependant Beliel le fouille et le bouleverse sans relâche, ce sol maudit; et quand il compare sa stérilité hideuse aux charmes que le printemps répand sur la nature vivante, il verse des larmes de rage, mêle ses soupirs à la voix terrible des ouragans qui hurlent autour de lui, maudit l'Éternel qui l'a précipité dans cet abîme, et jure d'en augmenter la stérilité à chaque siècle qui viendra s'y engouffrer.

Magog arrive le dernier. Avant de frapper sa vue, les flammes qui annonçaient l'arrivée de Satan ont dû se faire jour à travers les flots épais et noirs de l'océan de la mort, où il a fixé sa demeure. Agités par les blasphèmes qu'il hurle contre le Dieu qui l'a vaincu, les vagues maudites bondissent sans cesse, soit qu'elles le cachent dans leur sein, soit qu'elles le portent sur leurs bords escarpés. Dès que Magog les foule de son pied, il lance des contrées entières dans l'océan de la mort, car dans sa rage aveugle il se flatte de pouvoir anéantir les enfers; mais les vallées et les monts qu'il a détruits reparaissent aussitôt.

D'innombrables esprits maudits suivent leurs princes, et tous chantent leurs crimes et leurs forfaits. Des harpes d'ébène aux cordes détendues accompagnent leurs chants, qui résonnent à travers la Géhenne [1] comme la foudre quand elle éclate et tombe.

C'est ainsi que chantent les batailles, quand à l'heure solennelle de minuit, les ombres des conquérants les conduisent à travers les airs sur des chars d'airain qui, poussés par le vent du nord, se choquent et se brisent au-dessus du sol encore teint du sang de leurs innombrables victimes.

Le concert infernal, en frappant les oreilles de Satan, lui cause une joie sauvage; il se lève d'un bond, et son regard plane sur tous ses sujets. Au dernier rang il aperçoit les in-

[1] Nom que les Hébreux donnaient à l'enfer. Il vient du mot *Ghchinnam*, qui signifie *torture, prison*. (*N. du Tr.*)

sensés qui cherchent à se persuader qu'un Dieu qui punit et qui récompense n'est que le jeu de notre imagination malade ; que la vie n'est qu'un rêve dont la fin conduit au néant. Gog, esprit audacieux que l'orgueil a perdu, est à la tête de cette horde que les démons eux-mêmes accablent de railleries amères, car au milieu de leur perversité ils n'oublient pas que l'Éternel existe.

Satan s'est laissé retomber sur son trône, et des pensées sombres comme les nuées orageuses qui, à la fin d'une brûlante journée d'été, se groupent sur la cime des monts, s'amoncellent autour de sa tête appesantie. Mais, s'arrachant bientôt à cette méditation rêveuse, il se redresse, et dit :

« Cohortes intrépides, vous qui avez soutenu avec moi trois jours de luttes terribles dans les plaines de l'empirée, j'aime à croire que vous êtes encore aujourd'hui ce que vous étiez alors. Apprenez donc ce que j'ai été faire sur la terre, et quelle est la résolution que j'ai prise. Oui, les enfers s'écrouleront avant qu'on parvienne à vous dompter! Et *Lui!* Lui qui jadis tira l'univers du chaos, détruira ses propres créatures avant que je lui cède mon pouvoir sur elles ! Qu'il envoie, s'il le veut, des milliers de Messies; qu'il vienne en personne, s'il l'ose, pour racheter les enfants d'Adam ; nous braverons sa puissance ; nous resterons des divinités invincibles ! Mais qu'avons-nous à craindre? Son prétendu fils n'est-il pas sorti du flanc d'une mortelle que la destruction réclame? Et cependant, ô honte éternelle!... il faut que les princes des enfers le sachent!... à la voix de cet imposteur, plusieurs d'entre vous se sont enfuis du corps des hommes que je les avais chargés de mûrir pour notre royaume! Misérables lâches ! prosternez-vous dans la poussière! Ce Jésus qui vous a tant effrayés, je l'ai vu!... j'aurai le courage de le terrasser, si toutefois il y a du courage à châtier un rêveur mortel qui se divinise sur la terre. »

Ainsi parle Satan, et les cicatrices dont la foudre a sillonné son front rougissent et se gonflent; ses traits annoncent que d'affreuses douleurs le torturent, et pourtant le mensonge et le blasphème continuent à couler de ses lèvres :

« Un vieux dire, vous le savez tous, berce depuis un temps immémorial le peuple d'Israël de rêves de gloire et de prospérité; et certes, de tous les peuples de la terre, celui-là est le plus rêveur. Ce dire antique lui promet un sauveur qui l'af-

franchira du joug de ses ennemis, et fera de son petit pays rocailleux et pauvre le plus puissant empire du monde. Vous n'avez pas oublié le jour où nous apprîmes que des anges s'étaient réunis sur le mont Thabor [1], en criant : *Jésus ! Jésus !* et qu'à ce nom, les cèdres et les palmiers s'étaient inclinés. On ajouta qu'au sortir de cette réunion, Gabriel, tout gonflé d'orgueil, s'était rendu chez une jeune Israélite, pour lui annoncer qu'elle donnerait le jour à un roi dont la puissance serait éternelle, et qu'il faudrait nommer Jésus. J'ai voulu être témoin de la naissance de ce prodige. Je croyais qu'au sortir du sein de Marie, il croîtrait plus vite que la pensée, qu'un de ses pieds couvrirait la terre, et l'autre l'océan ; que dans sa droite il pèserait le soleil, et dans sa gauche l'étoile du matin. Le voilà, me dis-je, il arrive avec la tempête ! irrésistible comme elle, il va t'anéantir !... Fuis, Satan, fuis avant qu'il te réduise en cendres ! Mais je n'ai vu qu'un faible enfant qui, pour premier signe de vie, semblable à tous les fils de la terre, pleurait le malheur de sa naissance... Il est vrai qu'un chœur d'anges a chanté autour de son berceau ; mais les anges descendent souvent sur la terre, car ils oublient que l'ancien Éden n'est plus qu'un vaste cimetière ; et quand l'aspect des tertres funèbres le leur rappelle, ils s'enfuient vers les cieux en s'enveloppant de longs voiles de deuil. C'est ainsi qu'ils abandonnèrent le berceau de Jésus. L'enfant disparut de la Judée ; ma dignité ne me permit pas de suivre les traces d'un si faible ennemi, et, pour me désennuyer, je fis égorger quelques milliers de nourrissons. A l'aspect de leur sang, grossi par les larmes des mères au désespoir, les enfers se réjouirent... Hérode, tu m'entends, parle ! N'est-ce pas moi qui t'ai suggéré l'idée du massacre des nouveau-nés ? Jéhova a-t-il voulu, a-t-il pu sauver une seule de ces victimes innocentes ? Toi-même n'es-tu pas parmi nous, où tes gémissements attestent ma toute-puissance ?... Lorsqu'il mourut, ce roi mon esclave, l'enfant revint d'Égypte. Les premières années de sa jeunesse, il les passa dans le giron de sa mère ; la noble ardeur, l'audace indomptable qui poussent aux grandes actions lui restèrent inconnues. Ne pouvant croire à tant d'insignifiance, à tant de lâ-

[1] Cette montagne, où l'Évangile place la transfiguration de Jésus-Christ, est située en Galilée, dans la plaine d'Ezdrelon. Son sommet, couronné d'oliviers et de sycomores, forme un vaste plateau couvert de blé sauvage. (*N. du Tr.*)

cheté chez celui que les cieux avaient annoncé avec emphase, je demandai aux forêts du Liban, aux plages désertes de la mer Morte, s'il ne leur avait pas confié quelques projets contre les enfers et leurs princes; et la Judée entière me répondit qu'elle ne l'avait jamais vu que plongé dans la contemplation des fleurs et des étoiles, ou bien entouré d'enfants, et chantant avec eux les louanges de Jéhova. Votre roi, mes élus, se serait abîmé dans l'ennui, s'il n'avait pas trouvé moyen d'arrêter quelques âmes dans leurs élans vers les cieux, pour les envoyer ici grossir notre cour. Un jour, cependant, que Jésus se promenait seul sur les bords du Jourdain, je crus un instant qu'il allait devenir digne de mon attention, car des rayons célestes l'entouraient. Ce n'était pas une folle illusion!... Ces rayons, je les ai vus, vus de mes yeux immortels!... ils descendaient des régions éthérées que nous avons habitées jadis, et leurs frémissements répétaient à mes oreilles et les hymnes des séraphins, et l'harmonie de leurs harpes d'or. Il me fut impossible de décider si ces rayons brillaient ainsi pour glorifier l'enfant de la terre, ou si c'était une ruse de Jéhova pour intimider les esprits courageux qui ont osé s'affranchir de ses chaînes. Le tonnerre gronda; au milieu de ses mugissements, j'entendis ces paroles: *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir. Écoutez-le* [1]!... Ces mots furent sans doute prononcés par Éloha ou par quelque autre esclave de Jéhova. Sa voix, à *Lui*, est plus imposante et plus terrible, vous le savez, car vous l'entendîtes tous lorsqu'elle nous précipita dans cet abîme!... J'oubliais de vous dire que ce prétendu sauveur avait été annoncé par un prophète sauvage. Habitant les déserts, où l'avait jeté sa haine pour les hommes, il leur criait du haut des rochers, à travers lesquels le poussait le plus sombre des esprits prophétiques: *Voici venir l'agneau de Dieu chargé de tous les péchés du monde! O toi, qui es aussi ancien que l'éternité, je te salue! Dans ton sein, qui est la plénitude de la miséricorde, nous puisons la grâce par la grâce. Moïse nous a fait*

[1] Évangile selon saint Matthieu, chap. 17, vers. 5. Dans ce même chapitre il est dit que Jésus se rendit avec Pierre, Jean et Jacques dans un endroit écarté, où il parut tout-à-coup resplendissant de lumière, et que les paroles qu'on vient de citer sortirent d'une nuée. Les disciples, saisis de terreur, se prosternèrent à terre; Jésus les rassura, reprit sa forme habituelle, et continua sa route avec eux. C'est à cette transfiguration de Jésus-Christ que Satan fait allusion ici. (*N. du Tr.*)

3.

connaître la loi; c'est par l'oint du Seigneur que nous arrive la vérité et l'amour[1]. Que pensez-vous de cette prophétie? N'est-ce pas ainsi que parlent les fous quand ils redisent les hallucinations qui viennent parfois porter une clarté mensongère dans les ténèbres de leur esprit? Croit-on les princes des enfers impuissants pour pénétrer le mystère des cieux? Ce Messie qui nous combattit jadis sous une armure invulnérable, pense-t-on le dérober à nos regards en le cachant sous une enveloppe que nous pouvons anéantir au gré de nos caprices? Il se croit quelque chose, cependant, l'atome qui fait mouvoir cette enveloppe; il réveille les malades endormis, et puis il dit: Voyez, je leur ai rendu la vie. Mais ce n'est là que le commencement de ses prestiges; il ose soutenir qu'il rachètera l'espèce humaine du péché et de la mort!... Du péché, qui naît avec l'homme, qui grandit avec lui, qui sans cesse s'élève et se révolte contre l'esclavage honteux où le devoir cherche en vain à le retenir; de la mort, de notre plus fidèle alliée, qui, au moindre de nos gestes, égorge des générations entières! Il va même jusqu'à prétendre qu'il vous rachètera toutes, vous, sombres âmes, mes sujettes, vous que j'ai été chercher à travers la création pour peupler mon vaste empire, comme les vagues de la mer couvrent leurs rivages en y déposant les grains de sable qu'elles ont arrachés aux contrées les plus lointaines. Et vous, anciens esclaves de Jéhova, vous qui avez si chèrement acheté votre liberté, vous prosternerez-vous dans la poussière devant l'Homme-Dieu? Ce que la toute-puissance des cieux n'a pu obtenir de nous, il nous l'arracherait, *Lui*, pétri de vils éléments soumis à la destruction!... Fils de Marie, tu perceras la nuit éternelle de l'abîme, dit-on, tu éteindras les flammes de la damnation, tu briseras mon sceptre!... Songe à toi, téméraire! Avant de ressusciter les morts, commence par t'affranchir toi-même des chaînes de l'ange exterminateur! Déjà son glaive est suspendu sur ta tête, toi qui as osé lui disputer la pâture que j'avais jetée sur son passage! Eh bien! tu vas tomber sans

[1] Ces paroles sont une imitation des prophéties de saint Jean-Baptiste, dit le Précurseur, rapportées dans l'évangile de saint Jean, l'apôtre, chap. 1er. Satan ne les cite pas textuellement, il les défigure et les obscurcit afin de ranimer le courage de ses sujets, en leur montrant sous un jour ridicule l'homme choisi par Dieu pour précéder et annoncer le Messie. On a pu voir qu'il dédaigne même de le nommer, et qu'il se borne à le désigner par l'épithète injurieuse de *prophète sauvage*. (*N. du Tr.*)

vie dans la poussière qui tourbillonne sous les pieds du plus terrible de mes agents. Alors je dirai à tes yeux qui auront cessé de voir : Regardez, les morts se lèvent; je dirai à tes oreilles qui auront cessé d'entendre : Écoutez, les morts chantent leur réveil; et l'ouragan, en emportant ton âme, te criera : En avant ! en avant ! les portes des abîmes ont hâte de s'ouvrir devant toi; leurs princes t'ont préparé une entrée triomphale !... Si Jéhova n'enlève pas à l'instant même dans les cieux la terre et ses habitants, il en adviendra ce que je viens de vous dire. Oui, Jésus mourra ! et sous les yeux des cohortes célestes, je sèmerai ses cendres sur la route qui conduit aux enfers ! C'est ainsi que se venge Satan !... »

Le prince des ténèbres se tait; l'enfer lui répond par des hurlements de joie; ces hurlements font retentir les voûtes sépulcrales de Jérusalem, et la tempête, qui les apporte en ce lieu funèbre, dépose aux pieds du Messie une feuille morte. Un faible vermisseau s'y était attaché, il allait périr; l'Homme-Dieu lui conserve la vie par un regard, et de ce même regard il lance la terreur et l'effroi dans l'âme de Satan. Et au même instant, ce roi des ténèbres, muet et tremblant sur son trône d'airain, voit dans les princes infernaux rangés autour de lui des rocs vacillants prêts à l'engloutir sous leurs ruines.

Abdiel-Abbadona, forcé d'obéir à l'appel de son maître, es venu se ranger avec tous les habitants de la géhenne autour du trône infernal. Préoccupé sans cesse par de sombres pensées, il cherche toujours la place la plus solitaire. L'avenir l'effraye, le passé ne lui offre que des remords; le regret cuisant du temps heureux où il lui était permis de se dire l'ami, le frère de cet autre Abdiel, séraphin resté digne de sa sublime destinée, met le comble à ses angoisses.

Au jour terrible de la révolte des anges, Abdiel avait été le premier se placer à la droite de l'Eternel. Sous son ombre, Abbadona, qui le suivait de loin, était devenu invisible aux regards des rebelles; il allait se trouver à l'abri de leurs séductions, quand tout à coup le bruit du char de Satan, les cris de guerre de ses bataillons retentirent à son oreille. L'attrait du péril enflamma son cœur héroïque; l'espoir d'acquérir une divinité indépendante égara son esprit ardent. En vain son céleste ami le supplia de le suivre : sourd à la voix de l'amitié, altéré de gloire, enivré d'orgueil, il rentra dans les rangs en-

nemis, lui, séraphin, appelé à l'existence par le sourire de Jéhova, sourire indicible, qui éveilla pour l'éternité deux anges à la fois. En s'élançant de leur berceau d'azur, que les ailes pourprées du matin balançaient mollement dans l'infini, les célestes jumeaux se regardèrent dans une joyeuse extase, enlacèrent leurs bras, et se prosternèrent ensemble aux pieds de l'Éternel ; et les séraphins, du haut de leurs nuages d'argent, les saluèrent du doux nom de frères ; et leur créateur, se dévoilant devant ces nouveau-nés, les bénit en leur donnant à tous deux le nom d'Abdiel.

Ce souvenir, en flottant sans cesse dans la pensée d'Abdiel-Abbadona, augmente pour lui les tourments de la damnation, et le nouveau crime que Satan veut faire partager à ses sujets le fait tressaillir d'horreur. Il va protester, ses lèvres s'agitent, et par trois fois sa poitrine oppressée ne laisse échapper qu'un long soupir. Tel gémit un guerrier tombé sur le champ de bataille, quand une dernière fois il tourne son regard mourant vers les vainqueurs, autrefois ses amis, ses frères, et qu'il a trahis, égaré par une coupable ambition. Cependant l'ange rebelle a retrouvé la force d'exprimer sa pensée :

« Vous tous qui siégez ici, vous me serez éternellement opposés, je le sais ; n'importe, je veux parler. Satan ! je te hais plus encore que je ne me hais moi-même ! Que le Créateur te redemande éternellement cet esprit immortel que tu as détaché de lui ! qu'il te les redemande tous, les malheureux que tu as perdus ! Que du haut des régions célestes la voix du tonnerre lance l'anathème dans le fond des abîmes ! Que le rugissement de l'océan de la mort réponde : Malheur ! malheur ! malheur ! Que ses vagues noires et glacées t'engloutissent avant que tu aies pu réaliser le plus grand, le dernier de tes crimes, le meurtre du Messie ! Que les cieux et les enfers m'entendent : je proteste contre cet affreux projet ! Misérable Satan ! la foudre vengeresse n'a-t-elle donc pas encore assez profondément labouré ton front ? Oserais-tu croire que l'Éternel n'a plus le pouvoir de nous dompter, nous, esprits malfaisants, qui entraînons sans cesse dans le séjour de la mort éternelle les humains créés pour l'immortalité ? Et tu voudrais t'élever contre celui qui doit les racheter tous ? Ah ! ne nous enlève pas ainsi à jamais l'espoir d'un léger adoucissement à nos maux ! Satan ! toi dont la vue seule suffit pour me rendre les tourments de la damnation plus

insupportables, je te le prédis; un seul regard du Messie te clouera au fond de la géhenne, chargé de honte et de malédictions nouvelles. »

Il dit, et le prince des ténèbres, bouillant de rage, lève la main pour lancer contre l'audacieux Abbadona un des rochers d'airain amoncelés autour de son trône. Mais son bras, paralysé par la fureur, retombe, et un sourd gémissement s'échappe de sa poitrine. Adramelech s'enorgueillit de l'impuissante colère de Satan, qui lui permet de prendre la parole à sa place.

« Lâche! s'écrie-t-il, puisse ma voix t'arriver à travers le plus noir de nos nuages, toi qui du fond de ta poussière oses insulter Satan et moi son égal! S'il est vrai que tu souffres, vil esclave! c'est que la peur te torture. Fuis les régions des indomptables, abandonne les princes et les génies qui te traitaient en frère, va chercher un refuge dans le vide; que Jéhova t'y construise un royaume consacré aux sottes lamentations du repentir! Là ton immortalité s'écoulera d'une manière digne de ton grand cœur! Va, va donc, te dis-je, va te prosterner devant ce Dieu que tu as combattu jadis, parce qu'alors tu sentais que tu étais Dieu comme lui!... Viens, Satan! viens, que le triomphe que nous allons remporter sur la terre frappe d'épouvante les esprits pusillanimes qui doutent de notre puissance. Labyrinthe de la ruse, ouvre-toi devant le Messie; il n'est point de fil protecteur pour celui que ma main a poussé dans tes détours sans issues! Lors même que, pour sauver Jésus, Jéhova lui aurait prêté sa prescience, le feu de l'abîme nous vengerait encore de lui. Tremble, terre maudite! nous allons te porter et la mort et l'enfer. »

Les habitants de la géhenne hurlent de joie; le trépignement de leurs pieds ébranle le sol, et l'écho de leurs cavernes répète le cri unanime qui demande la mort du Messie. Le cadran de l'éternité tressaille; pour la première fois depuis que Dieu peupla l'infini, son aiguille s'arrête pour marquer l'instant où l'esprit des ténèbres osa concevoir un aussi noir forfait.

Satan et Adramelech descendent de leur trône, et sous leurs pas les degrés craquent comme les fondements d'un monde qui s'écroule. Les rugissements de la foule des maudits accompagnent les deux princes jusqu'aux portes des abîmes.

Abbadona les a suivis de loin. Il espère encore qu'ils renonceront à leur criminelle entreprise, ou qu'un gouffre béant les engloutira tous deux. Arrivé près du dernier portail, il aperçoit les anges qui en gardent l'entrée. Infortuné Abdiel-Abbadona! quel est ton désespoir en reconnaissant dans l'un d'eux cet autre Abdiel, jadis ton ami, ton frère, la moitié de toi-même!... Il baisse les yeux en soupirant; il veut retourner sur ses pas, et s'avance malgré lui; une seule pensée distincte lui reste, celle de s'élancer dans l'infini pour y chercher une place où il puisse pleurer seul et toujours. Son cœur bat avec violence; sur son visage coulent des larmes que les anges qui souffrent peuvent seuls répandre; sa poitrine se gonfle de soupirs plus douloureux que le dernier souffle d'un mourant.

Abdiel détourne les yeux du triste Abbadona, et les lève vers les cieux.

« Abdiel! mon frère! soupire l'ange déchu, tu t'es donc à jamais séparé de moi? Oh! oui, mon châtiment est éternel!... Pleurez, oh! pleurez sur moi, sublimes enfants de la lumière, c'est pour toujours qu'il a cessé de m'aimer, lui qui fut la moitié de mon âme! Berceaux embaumés qui nous prêtiez votre ombrage pendant nos doux entretiens, ne fleurissez plus; cessez de couler, ruisseaux célestes, qui mêliez vos murmures à nos chants de bonheur, Abdiel est mort pour son malheureux frère! Nuit éternelle, pleure avec moi; abîmes ténébreux, que l'écho de vos montagnes répète avec moi: Abdiel est mort pour son malheureux frère! »

Cette plainte touchante qu'il n'avait osé adresser au séraphin resté pur et sans tache, il l'a exhalée dans l'espace immense qui se déroule devant lui. La foudre étincelante et rapide l'effraye; le doux éclat des astres qui se bercent dans leurs lits d'azur à franges d'argent l'éblouit. Sa douleur l'avait poussé à s'enfermer dans les solitudes les plus ténébreuses de l'enfer, et depuis bien des siècles il n'avait pas vu une seule fois le spectacle de l'univers qu'en ce moment il contemple avec une admiration mêlée de terreur.

« Je vous revois donc encore une fois, s'écrie-t-il, mondes innombrables, bienheureux enfants de votre créateur et du mien! que ne puis-je m'élancer dans vos sphères et ne revenir jamais dans ces antres de la damnation! Soleil! lampe éter-

nelle de l'empirée, et vous, étoiles, diamants merveilleux de la nature, parlez, n'étais-je pas déjà plus étincelant que vous quand la main de l'Éternel vous suspendit dans l'infini? Et maintenant me voilà noir et difforme!... Cieux! que votre aspect me remplit d'épouvante! C'est là que j'habitais naguère, c'est là que je me suis révolté contre mon Dieu!... Calme de l'innocence, ma compagne chérie dans les vallées de paix et de bonheur, où es-tu maintenant? Mon juge t'a remplacé dans mon âme par la terreur, par le désespoir; à peine me permet-il de contempler les merveilles de sa création. Si je pouvais du moins me prosterner devant mon maître offensé, car le doux nom de père, ma pensée même n'ose plus le lui donner. Juge éternel et terrible! le réprouvé ne peut-il te supplier de laisser tomber un regard sur lui? L'espérance est-elle à jamais bannie du gouffre où je gémis? Ah! si du moins je pouvais ne plus être!... Sois maudit, jour brillant où les séraphins saluèrent leurs frères nouveau-nés! Éternité! pourquoi l'as-tu tiré du néant, ce jour solennel? Et s'il fallait qu'il fût pour compléter les anneaux de ta chaîne, que ne l'as-tu rendu triste et sombre comme la nuit éternelle qui passe et repasse vide de créatures, précédée par l'orage et la mort, suivie par la colère et la malédiction de Dieu!... Tais-toi, oh! tais-toi, blasphémateur! tu te révoltes une seconde fois contre le souverain de la création! Écroulez-vous, soleils, étoiles, couvrez-moi de vos débris; dérobez-moi aux regards du juge qui m'épouvante! Et pourtant j'ose t'interroger, Inexorable, parle! Est-il vrai que dans ton éternité tu n'aies pas laissé de place à l'espérance? Est-il vrai que tu sois sourd aux cris du repentir, toi, notre père à tous, principe d'amour et de miséricorde?... Qu'ai-je dit? j'ai appelé Jéhova par des noms qu'un pécheur ne doit pas lui donner. Déjà sa foudre me menace, fuyons!... mais où? comment?... N'importe, fuyons... »

Il dit, et son regard, plongeant dans l'abîme du vide, supplie le Dieu vengeur d'y allumer un feu qui consume les esprits immortels; mais il supplie en vain, pas une étincelle ne sillonne les ténèbres. Il s'en détourne avec horreur et s'élance au milieu des paraboles immenses où se meuvent des globes sans nombre, s'abat sur un soleil et contemple les étoiles qui se pressent, se heurtent, se soulèvent comme les vagues enflammées d'une mer de feu.

Un monde errant et sombre s'avance au hasard ; il s'allume, il pétille, il éclate ! Abbadona se précipite au milieu de ses débris enflammés, espérant y trouver la mort; mais la mort le repousse, et il tombe lentement dans un profond ravin du mont des Oliviers. C'est ainsi qu'une montagne, formée sur un champ de bataille par les ossements blanchis des guerriers qui s'y sont égorgés, s'abîme au milieu du sol entr'ouvert par une commotion de la nature.

Satan et Adramelech aussi viennent de s'approcher de la terre. Adramelech l'aperçoit le premier dans un lointain bleuâtre. Cette vue l'arrache aux noires pensées qui pressaient son âme comme jadis les vagues de l'Océan pressèrent le globe terrestre lorsqu'elles détachèrent des trois anciens mondes les plages immenses de la lointaine Amérique.

« Oui, la voilà, se dit Adramelech, la voilà cette terre où je régnerai seul dès que j'aurai éloigné Satan et vaincu le Messie, qui le glace de crainte. Mais pourquoi ne régnerai-je que sur ce globe? pourquoi épargnerai-je ces milliers d'autres mondes qui, depuis trop longtemps, jouissent d'une paix inaltérable? Que la mort voyage enfin d'étoile en étoile; que la nature entière ne soit plus que la tombe de tous ses enfants. Seul et triomphant, je m'asseoirai sur cette tombe; mon regard en mesurera la profondeur avec le rire indicible de la vengeance satisfaite, et mes mains sèmeront la cendre des morts et la poussière des mondes à travers les plaines de l'infini... S'il plaisait à Jéhova de reconstruire ces mondes et de les peupler de créatures nouvelles, je reporterais de nouveau de monde en monde le péché, la mort et la damnation !... Adramelech, voilà ce que tu peux... Et si tu réussissais enfin à inventer un trépas pour les immortels, un trépas pour Satan !... Esprit puissant qui animes Adramelech, je te maudis si tu ne peux trouver le moyen de tuer Satan !... Oui, il faut que Satan s'anéantisse ! qu'il ne soit plus rien, quand je devrais mourir avec lui, car il vaut mieux ne pas être que de partager le pouvoir suprême !... Rassemblez-vous, mes pensées; délibérez comme les dieux quand ils tiennent conseil; trouvez le moyen d'anéantir un esprit !... Le temps est venu enfin d'exécuter ce que je rêve depuis l'éternité !... Si Satan ne se trompe pas, Dieu s'est réveillé; il vient d'envoyer un médiateur pour nous arracher l'empire que nous avons conquis sur les hommes... Non, il ne se trompe pas, Satan; Jésus,

depuis Adam, est le plus grand des prophètes, il est le Messie ! Eh bien, que sa défaite me rende digne de régner seul sur tous les esprits infernaux !... Satan, c'est assez pour toi de tuer l'enveloppe mortelle de l'Homme-Dieu ; avant de l'effacer de la création, je te procurerai ce faible triomphe ; et, tandis que tu disperseras péniblement la poussière de son corps, moi je tuerai son âme !... »

C'est ainsi que sa pensée, tourmentée par des désirs gigantesques, se perd en noirs projets. Dieu, qui lit dans l'avenir, l'entend et se tait.

Sombre et rêveur, Adramelech s'est arrêté sur un nuage porté par la nuit. Immobile, le front brûlant et crispé par la fureur, il écoute le bruissement de la terre, qui, dans son mouvement nocturne, chasse les ténèbres devant elle. Ce bruissement le rappelle à lui-même ; il se tourne vers Satan, et tous deux s'élancent, volent et se précipitent sur le mont des Oliviers pour y chercher le Messie et ses disciples : c'est ainsi que des chars armés de faux tranchantes, lancés par des ennemis perfides, roulent dans la vallée où de nobles guerriers attendaient avec calme le signal du combat.

CHANT III.

Le Messie est toujours dans les tombeaux ; les souffrances de la rédemption augmentent dans son âme. Éloha descend du ciel pour compter ses larmes. — Un séraphin du soleil, envoyé par les patriarches, vient voir Jésus sur le mont des Oliviers. — Il y rencontre les anges gardiens des apôtres, qui lui apprennent à connaître le caractère et la vie de chacun de ces élus du Sauveur. — Satan abuse Judas Ischariote par un songe qui l'affermit dans ses criminels desseins. Jésus, qui s'était endormi, se réveille et vient parler à ses disciples. — Judas se tient à l'écart et finit par s'éloigner. — Satan le suit, et continue à le pousser au crime.

Je te salue, ô toi que je revois enfin, terre chérie où j'ai reçu le jour ! Sois béni, sol natal, toi qui me couvriras avec une tendre sollicitude quand j'irai dormir dans la tombe que tu me

prépares dans ton sein frais et pur. Mais cette tombe, j'ose l'espérer, ne s'ouvrira pour moi que lorsque j'aurai terminé l'hymne de la nouvelle alliance. Oh ! alors elles pourront rester muettes, les lèvres du poëte qui ont osé chanter le Messie; ils pourront se fermer, les yeux de l'enfant d'Adam qui ont versé tant de larmes de joie quand ils s'égaraient dans les nuages qui nous voilent la gloire des cieux; et ses fidèles amis pourront déposer ses restes glacés dans le berceau de l'éternité ! Vous tous qui un jour me donnerez cette dernière preuve de votre affection, puissiez-vous entourer ma tombe de palmiers toujours verts, de lauriers aux fleurs suaves et pures comme le premier sourire de l'innocence. Le réveil me paraîtrait plus beau si, en secouant les cendres de la mort, je me trouvais sous un ombrage dont le doux parfum me rappellerait les tendres soins de l'amitié.

Et toi, muse de Sion, sévère comme la Justice, et bienveillante pourtant, tu m'as conduit aux enfers et ramené à la lumière, mais tu n'as rien fait si tu ne rassures pas mon âme ébranlée par les affreuses images qui viennent de passer devant elle. Qu'un seul de tes célestes accords la pénètre, et elle retrouvera la force de chanter le sublime mystère de la rédemption.

Le Messie est encore seul avec Jean sous les lugubres voûtes où Jérusalem dépose ses morts. Assis sur des ossements blanchis, à l'ombre des ailes de la nuit, il médite sur lui-même, immortel comme son père, et sur l'espèce humaine vouée à la mort. Il voit les péchés des temps passés et des temps à venir, et Satan, qui commande en maître à cette infernale cohorte. L'esprit des ténèbres entraîne les enfants d'Adam toujours plus loin du regard protecteur de Dieu; il les attire vers lui, il les engloutit comme le gouffre qui tourbillonne au sein d'une mer que des rives indomptables ont enfermée dans un lit trop étroit, attire et engloutit les flots d'une mer voisine, et le navigateur imprudent qui les parcourait avec la sécurité trompeuse que donne l'ignorance du danger.

L'âme déchirée par cette vision prophétique, Jésus lève sa pensée suppliante vers son père, qui „en ce moment suprême, le contemple du haut de son trône de souverain juge. Une majesté sévère brille dans le regard de l'Éternel; il va prononcer sur le Messie le plus terrible des arrêts. Mais un sourire d'inef-

fable bonté, de tristesse divine, adoucit cette effrayante sévérité, un sourire, une larme diaphane, immense, une larme de l'Éternel !... la seconde que les cieux aient vue étinceler à la paupière de leur créateur : la première, il la versa quand le péché d'Adam perdit le genre humain !...

L'orage gronde, la terre tremble, les vents mugissent, les mers tressaillent dans leurs vastes bassins, les astres se voilent de nuages, la nature entière frémit devant la muette douleur du père, devant la sublime résignation du fils, et les mondes, saisis de respect et de terreur, s'arrêtent dans leurs immenses paraboles.

Porté sur des nuages d'argent, Éloha, le plus grand des séraphins, descend sur la terre ; il arrive dans les tombeaux, s'arrête près du Messie, compte ses soupirs et ses pleurs, et remonte vers les cieux.

Jésus se relève de la poussière où il s'était prosterné ; il touche les yeux de Jean et leur prête pour un instant le pouvoir de contempler les immortels. Le bienheureux disciple distingue le séraphin dans tout son éclat céleste ; il tressaille, sa poitrine semble se briser sous le poids du bonheur qui l'accable ; ses bras enlacent les genoux du Messie, et, pour la première fois, ses lèvres tremblantes le nomment le sauveur du monde, le Dieu éternel.

Depuis plusieurs heures, les autres disciples de Jésus, inquiets de sa longue absence, se sont réunis au pied du mont des Oliviers. Un seul d'entre eux a cessé d'être digne de sa haute vocation ; les autres, pleins d'innocence et de candeur, ignorent tous les trésors de vertu que renferme leur cœur ; mais Dieu le sait, il les a créés pour la gloire éternelle. Avant de les envoyer sur la terre il leur a fait préparer des siéges d'or entre les quarante places d'honneur qu'occupent les patriarches des cieux. Un jour, de sombres nuages s'amoncelèrent au-dessus d'un de ces siéges, puis les nuages se dilatèrent en brillants rayons, et la voix d'Éloha prononça ces paroles terribles : Il a perdu le trône des élus ! un plus digne que lui viendra s'y asseoir.

Les anges, gardiens des disciples du Messie, sont venus les rejoindre sur le mont des Oliviers. Invisibles à leurs regards, ils s'apprêtaient à les suivre, quand un séraphin, arrivant du soleil, se présente au milieu d'eux. C'est un des quatre génies

qui, après le sublime Uriel, dirigent le mouvement des astres ; les cieux lui ont donné le nom de Sélia.

« Mes célestes amis, dit Sélia aux anges gardiens, n'est-ce pas sur cette montagne que souffre le Messie? Les âmes des patriarches m'ont envoyé vers lui. Hélas! pourquoi la terre a-t-elle sitôt dérobé à la clarté du soleil le point sanctifié par son sauveur? C'est en vain qu'Uriel continue à laisser tomber ses rayons vivifiants, ils éclairent un autre hémisphère ; cet hémisphère n'a point d'attrait pour nous, car ce n'est pas là que l'Homme-Dieu s'avance vers l'autel du sacrifice : indiquez-moi, mes frères, la vallée où je dois le rencontrer. Je recueillerai ses paroles, ses soupirs et ses larmes pour les porter au soleil, d'où nos saints patriarches ne peuvent plus le voir, puisque la nuit jalouse le dérobe à leurs regards. »

Et Orion, l'ange de Simon Pierre, répond :

« Celui que tu cherches, ne le vois-tu pas au pied du mont, à l'entrée des tombeaux? »

Sélia aperçoit le fils de l'Éternel, et reste dans une douce extase. Les heures nocturnes déploient leurs sombres voiles au-dessus de sa tête. Déjà deux de ces fugitives messagères du temps se sont perdues dans l'éternité, et le séraphin est toujours immobile à sa place.

Un sommeil léger et doux, le dernier dont Jésus doit sentir l'influence sur la terre, s'approche lentement, et la paix du juste, envoyée par l'Éternel, répand aussitôt sur son élu ses plus suaves parfums et l'entoure de ses plus indicibles bruissements ; le Messie s'endort !...

Sélia se rapproche des anges, et leur adresse la parole avec un sourire fraternel :

« Dites-moi, je vous prie, quels sont ces hommes qui se promènent à pas lents au pied du mont? Une douleur douce, profonde, voile leurs traits et ne les obscurcit point ; c'est ainsi que s'affligent les belles âmes. Ils pleurent sans doute la mort d'un ami vertueux. »

« Félicite-toi, répond Orion ; tu vois les douze bienheureux disciples que le Rédempteur a daigné choisir pour amis, et dont il nous a confié la garde. Nous le voyons, nous l'entendons quand, avec une tendre condescendance, il emprunte aux choses de la terre les images par lesquelles il cherche à les initier aux vertus immortelles. Ah! Sélia, si tu pouvais le con-

templer dans toute la plénitude de sa divine amitié, ton cœur se dilaterait de bonheur ! Qu'il est doux de les entendre les aimables disciples quand ils s'entretiennent de leur maître bien-aimé ! Plus d'une fois, ils m'ont fait regretter de n'être pas de la race d'Adam. Oui, si mon âme pouvait habiter un corps périssable comme celui que le Messie a emprunté à la terre, je pourrais du moins mourir pour lui; et, quand mon dernier soupir s'élèverait triomphant vers le trône céleste, toi, Sélia, tu me ramènerais dans les cieux par le plus beau de tes soleils. »

Sélia est resté absorbé dans la contemplation des apôtres.

« Les voilà donc, s'écrie-t-il, ces amis de Jésus dont les anges envient la gloire ! Oui, elle est digne d'envie cette gloire; le fils de l'Éternel les traite en frères... Un jour, ils seront assis près de son trône sur des siéges d'or, d'où ils jugeront avec lui les peuples et les rois de la terre ! Depuis longtemps j'ai vu leurs noms briller sur les pages sacrées du livre de vie. Que j'apprenne par vous à connaître ceux qui portent ces noms. Quel est celui dont les regards étincelants semblent demander à tout ce qui l'entoure le maître chéri dont la longue absence l'inquiète ? »

« Ce disciple, répond Orion, est le plus grand des douze : c'est Simon Pierre, confié à ma garde. Je suis près de lui quand il écoute avec un saint ravissement les leçons du Messie ; je l'observe quand loin de lui son cœur s'abandonne aux pressentiments des mystères sublimes qui vont s'accomplir. Pour l'apprécier tout entier, il faudrait comme moi pouvoir lire au fond de son âme, et cependant Jésus l'a dit, il le reniera trois fois !... Révélation funeste ! Pierre ! mon ami, mon frère, quand tu l'entendis sortir de la bouche de ton maître, tu juras que jamais tu ne te rendrais coupable d'un pareil crime ! Le fils de l'Éternel répéta les mêmes paroles, et son regard s'arrêta sur toi plein d'une ineffable bonté ; le pardon déjà brillait dans ce regard sublime !... Infortuné Pierre, ta faute est donc certaine? Quel esprit parfait peut répondre de lui, puisque tu dois faillir ! Mais quel pécheur aussi doit désespérer de la miséricorde d'un Dieu graciant d'avance le disciple qui doit le renier ! »

Touché de la douleur d'Orion, Sélia cherche à le consoler.

« S'il faut qu'il tombe, dit-il, ce mortel noble et généreux, il se relèvera plus beau, plus fort que jamais. Mais nomme-moi cet homme qui s'approche de lui avec une tendre sollicitude. »

« C'est son frère, André, répond l'ange gardien de cet apôtre; il fut d'abord disciple de Jean le Précurseur; un seul mot du Messie suffit pour l'attacher à lui; il est prêt à verser son sang pour son maître. »

L'ange Libaniel désigne un troisième apôtre qui s'avance vers les deux frères :

« Regarde, ami Sélia, c'est Philippe. Quelle sérénité céleste embellit son visage! Son cœur est tout amour, sa pensée est un hymne continuel à la gloire de l'Éternel! Sa vue seule suffirait pour toucher, pour convaincre, et cependant il a reçu le don de l'éloquence! Les douces paroles qui charment, consolent, persuadent, découlent de ses lèvres, comme la rosée tombe du ciel dès les premières heures du jour, comme les plus suaves parfums s'échappent le soir du calice des fleurs. »

« Et cet autre qui se promène silencieux et solitaire à l'ombre des cèdres? »

« C'est Jacques, le fils de Zébédée, répond son ange gardien. L'ambition du sage n'aspire qu'à des triomphes célestes; paraître grand et sans tache à la face de toutes les générations le jour où les morts sortiront de leurs linceuls, tel est l'unique désir de Jacques. Il suit les pas du Messie, moins en simple mortel qu'en saint qui déjà pressent ses hautes destinées. Touché des vœux que forme son âme divine, le ciel ne tardera pas à les exaucer. Bientôt il remportera une victoire éclatante à la vue de l'univers; Jacques jouira le premier, parmi les douze apôtres, de la gloire du martyre. »

« Ami Sélia, dit l'ange Megidon, jette un regard bienveillant sur le jeune homme que tu vois assis là-bas sur cette pierre; c'est Simon le Chananéen, autrefois humble berger de la vallée de Saron [1]. Jésus s'étant arrêté dans sa modeste chaumière, Simon se hâta de tuer le plus aimé de ses agneaux, et prépara un repas au divin prophète. Et quand le Messie lui dit : *Suis-moi*, il abandonna son troupeau, et se donna tout entier

[1] Vallée de la Palestine, célèbre dans les livres saints. (*N. du Tr.*)

au maître dont son cœur sent la divinité sans que son esprit puisse la comprendre. »

L'ange Adoram prend la parole à son tour :

« Celui qui s'approche en ce moment des autres disciples est Jacques, fils d'Alphée. Son air sévère, son maintien grave, annoncent une vertu rigide, un caractère silencieux. Sa bouche donnera peu de leçons aux siècles à venir, mais sa vie leur léguera de grands exemples. Les hommes pourront l'oublier, mais l'Éternel lui réserve ses plus belles couronnes. »

Et l'ange gardien de Thomas dit :

« Voilà mon jeune protégé qui sort du milieu des sombres rochers, où souvent il se perd en méditations au-dessus de ses forces; dans chaque pensée son esprit trouve toujours une pensée nouvelle. Il se serait égaré dans ce chaos si le Messie n'avait daigné l'appeler à lui; mais sa tête méditative cherche encore à sonder les profondeurs de l'inconnu. »

« Je vais t'instruire à mon tour du rare mérite de Mathieu, dit son divin protecteur à Sélia. Elevé au sein de l'opulence, formé à l'amour de l'or, un regard du Messie l'a relevé de cet état abject. C'est ainsi qu'un héros, quand la patrie l'appelle, s'arrache aux charmes dangereux de la mollesse; mais ce n'est point une gloire mortelle qu'attend Mathieu! Dans l'arène où la vertu combat avec le péché, chaque victoire de ce disciple sera inscrite dans les cieux. »

L'ange Siona désigne à Sélia un vieillard vénérable dans l'attitude de la méditation, et dit :

» C'est Barthélemy. La piété, le calme qu'annoncent ses traits sont en harmonie parfaite avec sa tête blanche, siége de pensées sublimes, de vertus célestes! Sa vie et plus encore sa mort attireront les regards de peuples nombreux. Au milieu d'une cruelle agonie, il sourira à ses frères et à ses meurtriers. Oh! alors, mes célestes amis, nous nous hâterons d'essuyer son visage ensanglanté, afin que les hommes voient le sourire du martyr, et que ce sourire leur fasse connaître le Dieu qui mourut pour eux. »

« Et ce jeune homme, au front pâle, aux lèvres silencieuses, c'est Lebbée, dit l'ange de ce disciple; il n'est point d'âme plus tendre plus aimante que la sienne, pas même celles des anges! Quand l'Éternel m'ordonna de la faire sortir des régions qu'elles habitent toutes avant de descendre sur la terre, je me

rendis sous l'ombrage épais et mystérieux que vous connaissez. Là, je trouvai l'âme de Lebbée enveloppée d'un nuage paisible ; elle avait plus d'une fois écouté nos plaintes, vu couler nos larmes sur les vices et les misères humaines ; et cette impression de tendresse, de mélancolie céleste, resta sa faculté dominante ! Je la confiai en soupirant au souffle d'une brise matinale qui l'apporta sur le lit de douleur où gémissait une mère expirante, et Lebbée naquit ! En vain j'écartai de son berceau tous les maux qui assiégent l'enfance, il pleura beaucoup plus que ne pleurent ordinairement les mortels. L'adolescence, la jeunesse, au lieu de la gaieté folâtre qui les caractérise, n'avaient pour lui que douleurs et regrets. Insensible à ses propres souffrances, celles des autres déchiraient son cœur. Aujourd'hui, disciple du Messie, son excessive sensibilité s'est augmentée encore par l'attachement sans bornes qu'il porte à son divin maître. Je te l'avoue, Sélia, je tremble pour lui. Les tourments cruels, la mort terrible que doit souffrir le fils de l'Éternel briseront le cœur de Lebbée !... Le voici qui dirige vers nous ses pas chancelants, il cherche Jésus ; de profonds soupirs soulèvent sa poitrine ; ses regards, mouillés de larmes, ne sauraient nous voir, lors même qu'il nous serait permis de nous montrer à des yeux mortels. »

Lebbée arrive au milieu des anges, qui se dispersent devant ce disciple, dont la bouche exhale des gémissements plaintifs. C'est ainsi que dans une douce nuit de mai se divise l'air embaumé que frappent les accents mélancoliques du rossignol.

Se croyant seul, Lebbée lève les bras vers le ciel, et sa douleur laisse échapper ces paroles entrecoupées :

« Jésus ! mon maître, mon ami, mon frère, où es-tu ? Serais-tu tombé au pouvoir de tes ennemis ?... Oui, les hommes pervers que la vertu effraie t'ont immolé à leur fureur !... Tu n'es plus ! et je n'ai pu adoucir ton agonie par les soins, les consolations de l'amitié !... Mes yeux n'ont pu voir ton dernier sourire d'amour, de miséricorde, et se fermer pour toujours avec les tiens ! Ce cœur, que torturent des angoisses cruelles, ne peut-il cesser de battre ? Mon âme, créée pour les tourments comme la sombre nuée pour l'orage, ne peut-elle s'endormir du sommeil de la mort ?... »

Il dit ; et, brisé par la souffrance, il tombe évanoui au pied d'un olivier. Détachant aussitôt une branche de cet arbre de la

paix, les anges l'agitent au-dessus de la tête du disciple. Son visage glacé se réchauffe, une légère teinte d'incarnat anime ses traits; il revient à la vie, et bientôt un sommeil bienfaisant ranime son corps épuisé, et un rêve prophétique, en lui montrant le Messie entouré d'une gloire céleste, rend à son âme l'espérance et le bonheur. Sélia le contemple avec une tendresse fraternelle; mais tout à coup la vue d'un disciple qu'il ne connaît point encore attire son attention.

« Quel est cet homme, demande-t-il, qui se promène sur le penchant du mont? La beauté mâle de son visage sévère est imposante; sa tête s'élève au-dessus des autres disciples, comme le sombre pin s'élève au-dessus du bouleau embaumé. Son épaisse chevelure bouclée tombe avec grâce sur ses robustes épaules; tout en lui annonce la force et l'énergie... Cependant, dois-je vous le dire, mes frères, il y a de l'orgueil dans la noblesse de son maintien. Une expression d'inquiétude farouche se mêle à sa fierté, et cette inquiétude semble plutôt appartenir aux combats intérieurs d'une conscience alarmée, qu'à la crainte de perdre le maître chéri qu'il n'a pas même l'air de chercher... Vous ne répondez point, mes frères?... Vous aurais-je offensé en osant douter de la vertu de ce disciple?... Moi-même, déjà, je me reproche mes injustes soupçons; je lui en demanderai pardon devant vous quand, entouré de la gloire des martyrs, je le verrai près du trône de l'Éternel. »

L'ange Ithuriel répond en soupirant :

« Hélas! le silence peut-être conviendrait mieux à ma douleur; mais tu le veux, Sélia, eh bien, je te parlerai de lui : Judas Ischariote est le nom de ce jeune orgueilleux; je détournerais avec indignation mes yeux du coupable, si jadis il n'avait pas aimé la vertu, si le Messie ne l'avait pas choisi pour disciple. Je comprends enfin pourquoi l'Éternel ordonna au plus grand des séraphins d'étendre un nuage épais sur un des siéges d'or destinés aux douze apôtres du Messie qui n'étaient pas encore nés. Je comprends pourquoi Gabriel se voila le visage lorsque je passai près de lui emportant sur la terre l'âme d'Ischariote, dont l'enveloppe mortelle allait être mise au monde par une mère délaissée au moment de l'enfantement... Infortuné Judas! pourquoi as-tu reçu le jour, puisque tu devais flétrir le nom sublime de disciple du Christ! »

Ithuriel se tait, Sélia l'interroge de nouveau.

« Achève, mon frère, tes révélations me font frémir, et pourtant je brûle de tout savoir. »

« L'amour de l'or et des distinctions l'a perdu, reprend Ithuriel; cette passion a fait naître en lui l'envie et tous les vices corrupteurs qui marchent à sa suite. Il hait les autres disciples, et Jean surtout, parce qu'il s'imagine que c'est lui que le Messie préfère. Que dis-je, il hait le Messie lui-même! Persuadé que le Fils de l'homme est venu fonder un empire terrestre, il craint qu'il ne distribue à d'autres les richesses, les dignités, la puissance, qui, seules, flattent sa coupable ambition. Je cherche à le détourner des criminels projets que forme son esprit fasciné; mais Satan le suit partout, il l'inspire, il le guide, et rit de mes efforts pour lui disputer cet infortuné. Ah! s'il pouvait entrer dans les décrets de l'Éternel de retenir Satan captif au fond des abîmes, Ischariote redeviendrait digne de la miséricorde du Messie, du Messie qui l'aime encore et qui cependant connaît le crime horrible dont il doit se rendre coupable!... Éloignons-nous; je ne puis supporter plus longtemps l'aspect du traître! »

L'âme remplie de tristesse, les séraphins se rapprochent des tombeaux; Salem les suit de loin. Cet habitant du ciel est le second protecteur de Jean, car Jésus a voulu donner deux anges gardiens à son disciple chéri. Raphaël, noble séraphin du trône, veille sur lui; mais quand parfois il est forcé de le quitter, il le confie au jeune et doux Salem.

Touché de la douleur d'Ithuriel, l'adolescent des cieux se jette dans ses bras. La candeur de l'innocence respire sur ses traits, et ses lèvres, semblables aux portes du printemps qu'entr'ouve un premier sourire de la nature, laissent échapper ces consolantes paroles :

« Essuie tes larmes, noble séraphin, regarde l'aimable Jean assoupi près de son maître, et tu ne penseras plus à Ischariote. Jean est pur comme un habitant des cieux, Jésus l'aime et en est aimé comme s'aiment Éloha et Gabriel, comme s'aimaient Abdiel et Abbadona avant la révolte de ce dernier contre l'Éternel. Quand l'âme de Jean fut confiée à la garde de Raphaël et à la mienne, nous savions que la vertu découlerait de l'essence de cette âme comme la lumière s'échappe des premières teintes pourprées qui annoncent le retour du soleil. Toutes les

jeunes âmes du ciel le savaient aussi, et je vais vous redire l'hymne solennel par lequel elles célébrèrent sa naissance :

« Salut, âme immortelle ! Salut, fille divine du souffle de Jéhova ! De la plénitude de ton être s'échapperont des pensées suaves et bienfaisantes comme la rosée qu'une nuée matinale laisse tomber sur la terre ; de ton cœur émaneront des sensations ineffables comme les larmes de joie que versent les anges à l'aspect d'un mortel vertueux. Fille divine du souffle de Jéhova ! va, descends, va sur la terre habiter un corps aussi parfait que la matière peut l'être. Cette gracieuse enveloppe redeviendra poussière ; mais ton Salem te retrouvera parmi les morts, il t'ornera d'une beauté nouvelle, et te conduira dans les bras du Messie. »

Salem cesse de chanter, et les deux séraphins contemplent avec lui le disciple bien-aimé de Jésus. C'est ainsi que de tendres frères regardent leur jeune sœur endormie sur une couche de fleurs fraîchement écloses, belles et suaves comme elles. La jeune fille ignore qu'en ce moment son père est étendu pâle et livide sur un lit de mort ; ses frères, venus pour lui apprendre ce malheur, en la voyant endormie avec le calme de l'innocence, se taisent, et retiennent leurs sanglots.

Épuisés par la fatigue et par la douleur, les autres disciples se sont assoupis sur les divers points du mont ; les uns ont choisi l'olivier aux branches évasées qui forment des berceaux sombres et bas ; d'autres se sont étendus dans d'étroites vallées, entrecoupées de verts monticules ; la plupart ont préféré l'ombrage du cèdre majestueux dont la cime, légèrement agitée par la brise, parsème leurs longues chevelures de perles diaphanes. Jean, seul, repose près de son maître sous les voûtes sépulcrales, où brillent des larmes glacées qui tombent lentement sur la cendre des morts.

Ischariote s'est endormi non loin de Lebbée, dont il est le parent et l'ami ; son sommeil est pénible et agité. Satan, qui, pendant l'entretien des séraphins, s'était caché dans une caverne voisine, s'élance dans les airs, s'arrête au-dessus de Judas, et l'enveloppe de son ombre. Sous cette influence infernale, le cœur du disciple bat plus vite, il se façonne au crime, et son cerveau s'enflamme du feu terrible des passions haineuses.

C'est ainsi qu'au-dessus d'une cité endormie, à l'heure solen-

nelle qui marque un jour écoulé, qui commence un jour nouveau, la peste déploie lentement ses ailes sombres, immenses, terribles ! Sur l'extrémité de ces ailes, soutenues par les murs qui ferment la ville, la mort s'est accroupie ; elle souffle autour d'elle des vapeurs empoisonnées, et la ville dort toujours ! A la faible clarté de sa lampe nocturne, le sage veille et médite. Près du flacon rempli d'un vin généreux dont l'usage modéré épanouit le cœur, de nobles amis s'entretiennent de la douceur du sentiment qui les unit. Le jour paraît enfin, et avec lui la désolation, le désespoir ! Les gémissements de la jeune fiancée suivant le convoi funèbre de celui qui devait la conduire à l'autel remplissent l'air ; les orphelins délaissés demandent en vain de douces caresses, un abri, du pain, au corps glacé qui fut leur père ! En expirant au milieu des restes inanimés de ses enfants, la mère maudit le jour qui les vit naître, le jour où elle naquit elle-même ! Le fossoyeur pâle et défait, les yeux enfoncés dans leurs orbites, se promène lentement à travers les monceaux de cadavres que ses bras n'ont plus la force d'enfouir ! Il meurt le dernier, et du haut des nuées menaçantes l'ange exterminateur descend sur cette tombe immense ; il s'y arrête pensif, silencieux, seul et satisfait !...

Prévoyant l'horrible tentation que le prince des ténèbres prépare à Judas, Ithuriel s'approche de lui. Il lève les yeux vers l'Éternel, et sa pensée le supplie de lui pardonner un dernier effort pour sauver l'infortuné confié à sa garde. Trois fois son aile touche le cèdre sous lequel Ischariote est endormi ; le feuillage s'agite et murmure comme le mugissement de la tempête à travers une épaisse forêt ; le tronc, ébranlé dans ses racines, frémit et craque comme la foudre quand elle éclate et tombe ; mais Judas dort toujours ! Trois fois l'ange passe près de lui ; sous ses pas puissants le sol tremble et gronde, mais Judas dort toujours ! A chaque instant la pâleur de son front devient plus effrayante, ses traits s'altèrent, et une froide sueur couvre son front.

Ithuriel s'éloigne, un long et sourd gémissement lui échappe ; c'est l'hymne de deuil et de mort que les cieux chantent sur l'âme immortelle prête à devenir la proie de Satan.

Abusé par un songe infernal, Judas croit voir son père ; il croit l'entendre lui adresser ces perfides paroles :

« Tu dors, mon fils, tu dors d'un sommeil paisible comme si tu n'avais rien à redouter de l'avenir! Apprends donc à le connaître, je vais le dévoiler à tes regards! Viens, suis-moi, je te soutiendrai... Nous voilà sur le sommet du mont... Regarde comme il se déroule à tes yeux, le vaste empire que le Messie va fonder pour lui et ses bien-aimés. Vois-tu sous tes pieds cette chaîne de montagnes boisées dont l'ombre rafraîchit une riante vallée? La fertilité de ce sol enchanté t'étonne? Tu le serais davantage si tu pouvais distinguer les monceaux d'or renfermés dans le sein de ces montagnes verdoyantes! Cette source inépuisable de richesses est le partage de Jean, le disciple chéri du Messie. Et ces collines chargées de grappes pourprées, et ces champs couverts de moissons, que le plus léger souffle fait ondoyer comme les vagues de l'Océan, c'est l'héritage de Simon Pierre. Arrête tes regards sur cette vaste étendue de pays. Quelle population nombreuse s'agite dans ces brillantes cités, dignes sœurs de la royale Jérusalem! Les cent bras d'un nouveau Jourdain baignent leurs remparts, et ses flots paisibles leur amènent, sans efforts et sans dangers, les trésors immenses que l'univers leur apporte en tribut. C'est là que le Messie choisira les royaumes qu'il destine à ses autres disciples. Maintenant examine cette contrée lointaine; elle est sauvage, inculte, déserte! De longues nuits, des vents glacés enveloppent sans cesse son sol rocailleux, qui nourrit à peine une végétation languissante et rare; une neige éternelle dort dans les ravins, et les oiseaux de nuit gémissent sans cesse dans les crevasses des rochers noircis par la foudre! C'est là, Judas, le partage qui t'attend! Tu frémis de colère et de rage!... Eh bien! ose devenir l'artisan de ta fortune, de ta grandeur! Les chefs d'Israël haïssent le nouveau roi, qui s'obstine trop longtemps à rester pauvre et méprisé! Ils projettent sa mort!... Feins de seconder leurs desseins, livre-leur le Messie! Ne crains point qu'ils l'immolent, n'a-t-il pas dit lui-même qu'il était le fils de l'Eternel! Force-le à se montrer dans sa toute-puissance, qu'il anéantisse ses ennemis et qu'il fonde enfin cet empire florissant dont il vous parle sans cesse. Alors tu seras le disciple d'un maître redouté, il te donnera la part qu'il te destine. Quelque misérable qu'elle soit, tu la rendras brillante, car l'or des chefs d'Israël t'aura enrichi d'avance, et tôt ou tard ton royaume surpassera en puissance, en splendeur, celui de

tes rivaux. Ne repousse point cet avis paternel, ne me réduis pas à retourner parmi les morts le cœur navré de douleur; ne me condamne pas à pleurer éternellement la honte, l'opprobre de mon fils. »

La vision disparaît. Satan se redresse fièrement; Judas s'éveille et se lève avec précipitation.

« C'est mon père que je viens de voir, s'écrie-t-il, mon père enseveli depuis longtemps!... C'était sa voix, ses traits!... C'est lui que j'ai vu, que j'ai entendu!... Il est donc vrai, Jésus me hait, les morts même le savent!... Oui, je ferai ce que les morts m'ordonnent, puisque eux seuls s'intéressent à moi... Trahir Jésus! mon maître!... et sur la foi d'un songe!... Ce fantôme qui vient de me conseiller un crime, était-ce en effet mon père?... Depuis longtemps des pensées envieuses, coupables, me poursuivent, m'agitent malgré moi. Si le prince des ténèbres, jaloux de la gloire destinée aux disciples du Messie, m'entourait de séductions?... Eloignez-vous, doutes pusillanimes! Timides enfants de la crainte, je ne succomberai point à vos molles attaques. La soif de la gloire, de la vengeance, dévore mon âme énergique! Un rêve est venu lui promettre la gloire, lui commander la vengeance, et les rêves sont sacrés!... »

Il se tait. Le visage de Satan brille d'une joie sauvage, et son regard s'arrête avec l'expression du triomphe sur le disciple qu'il est sûr maintenant de pousser au crime. C'est ainsi qu'un roc suspendu au-dessus de l'Océan menace d'engloutir l'île flottante qui, poussée par les vagues, passe et repasse sous son ombre. Mais la foudre saisit le roc et le lance au fond d'un gouffre caché par les eaux. Au bruit de sa chute, l'île tressaille de joie, et ses plus hauts arbres s'inclinent pour saluer la foudre vengeresse.

Empressé d'achever son ouvrage, Satan quitte le mont des Oliviers, plane sur Jérusalem et s'arrête au-dessus du palais de Caïphe. Le cœur de ce grand-prêtre ne lui paraît pas encore assez perverti; il va l'effrayer et le séduire par un de ces songes que la perfidie enfante au fond des enfers.

Judas est resté immobile et pensif au pied du mont. Un jour nouveau vient de naître, Jésus s'éveille et sort des tombeaux; Jean le suit, et tous deux vont rejoindre les disciples encore

endormis. S'arrêtant près de Lebbée, le Messie lui presse doucement la main.

« Tendre et pieux ami, dit-il, c'est moi, regarde, je vis ! »

Le disciple enlace les genoux de son maître en pleurant de joie, puis il va réveiller ses amis, qui accourent avec empressement. Le Messie les accueille par un sourire mélancolique, et leur adresse la parole d'une voix pleine de douce majesté.

« Venez, troupe sainte, nous célébrerons ensemble cette journée ; sa fin sera le plus triste des baisers d'adieu. Venez, Saron [1] nous est encore ouvert, le ciel verse encore sur cette contrée riante la douce bénédiction de sa rosée matinale, le cèdre étend encore sur la terre qui le nourrit son frais ombrage ; je vois encore l'empreinte de la divinité sur les visages humains ! Bientôt tout cela ne sera plus, bientôt le ciel s'obscurcira, bientôt les abîmes ébranlés dans leurs fondements engloutiront cette plage fertile ; bientôt les hommes n'auront plus pour moi que des regards de haine et des paroles de malédiction !... Ne pleure pas ainsi, Pierre, et toi, cher Lebbée, toi qui m'as tant pleuré cette nuit, essuie tes larmes. Ne suis-je pas près de toi ? La jeune vierge s'afflige-t-elle à côté de son fiancé ?... Vous me reverrez tous, et alors votre joie sera semblable à celle des tendres fils qui retrouvent leur mère bien-aimée après une longue séparation. »

Il dit, et une sérénité céleste respire sur son visage, mais dans son cœur les angoisses et les souffrances de la rédemption deviennent toujours plus poignantes.

Jésus s'est dirigé vers Jérusalem ; ses disciples l'accompagnent, Judas seul excepté. Il s'est tenu éloigné de son maître, et cependant il n'a pas perdu une seule de ses paroles.

« Eh quoi ! se dit-il, en le suivant des yeux, il sait que ce jour sera pour lui un jour de malheur ? Puisqu'il prévoit l'avenir, il aura le pouvoir d'échapper à ses ennemis et d'achever

[1] Ancienne ville de la terra de Canaan. La vallée où elle était située portait le même nom. Il en est plusieurs fois question dans la Bible, aux livres des Rois et aux livres des Chroniques, à l'occasion du partage des terres entre les diverses tribus d'Israël. Isaïe, dans sa *Rejection des Juifs*, dit que l'Éternel donnara leur pays à ses élus, que Saron sera pour les cabanes du menu bétail, et la vallée de Hacor pour le gros bétail. *Voir* Isaïe, chap. 65. C'est à ce passage du prophète que Jésus fait allusion, puisque les calamités qui doivent chasser le peuple d'Israël du pays de leurs pères ne sont pas encore arrivées. (*N. du Tr.*)

son œuvre... Mais sait-il aussi ce que je veux faire?... Ah! si mon rêve m'avait abusé!... si Jésus n'avait parlé de sa mort prochaine que pour augmenter mes tortures! car il me hait... Qu'elle soit maudite la place où je me suis endormi! que là un fils égorge son père! que là une victime de l'enfer éteigne elle-même le flambeau de sa vie! Qu'il soit maudit, le jour où Jésus me reçut au nombre de ses disciples! Seul jour riant de mon affreuse existence, qu'aucun mortel ne te nomme jamais; que l'Éternel lui-même t'oublie!... L'Éternel!... à ce nom redouté quelle terreur ébranle mes os!... Judas! qui donc es-tu? Judas! souviens-toi de ton noble orgueil, et ton ambition royale t'élèvera au-dessus de l'amitié partiale de Jésus, au-dessus des piéges du démon!... »

C'est ainsi que Judas exhale sa rage et sa terreur. Depuis la vision que Satan lui a envoyée pour le perdre, il s'est rapproché de l'éternité, de deux heures terribles, irréparables!

CHANT IV.

Caïphe se réveille. Poussé par le souvenir du songe que Satan lui a envoyé, il fait assembler le sanhédrin pour le décider à prononcer l'arrêt de mort de Jésus. — Philon, prêtre pharisien, se déclare ouvertement l'ennemi du Messie, et combat Gamaliel et Nicodème qui le défendent. — Judas vient dire à Caïphe qu'il est prêt à lui livrer son maître. Il reçoit une somme d'argent et s'éloigne pour accomplir sa trahison. — Le Messie s'est approché de Jérusalem, où il envoie Simon-Pierre et Jean pour faire préparer l'agneau pascal. Marie, Lazare, Marie, sœur de Lazare, Sémida, l'orphelin de Naïm, Cidlie, la fille de Jaïrus, viennent chercher Jésus. — Amours de Cidlie et de Sémida. — Marie, dominée par une crainte secrète, va au-devant de son fils. Jésus la voit et prend une autre route pour ne pas la rencontrer. — Il s'arrête près de la tombe que Joseph d'Arimathie a fait creuser, et médite sur sa mort prochaine et sur sa résurrection. — La nuit est venue, et il entre à Jérusalem avec ses disciples; Judas vient se joindre à eux. — Le Messie se rend dans la maison où l'agneau pascal a été préparé. — Il se met à table et célèbre la cène avec ses disciples. — Jean se prosterne devant le calice, Judas l'imite; le Messie lui ordonne de se relever et lui dit qu'il l'a trahi. — Judas s'éloigne pour aller trouver Caïphe. — Après son départ, Jésus dévoile à ses disciples une partie du mystère de la rédemption, et prédit à Simon-Pierre qu'avant la fin de la nuit il le reniera trois fois; puis il part et se rend au mont des Oliviers. — Après avoir passé le torrent de Cédron, il s'arrête dans la vallée de Gethsémané,

et désigne à Gabriel une touffe de palmiers où il doit faire assembler les anges descendus du ciel pour être témoins de la passion.

—

Caïphe se réveille, mais le songe satanique qui a troublé son repos fascine encore sa raison. S'agitant sur sa couche moelleuse, il s'affaisse et se redresse tour à tour sous le poids des sensations qui l'accablent. C'est ainsi que s'agite l'impie tombé sur un champ de bataille. Les cris de triomphe des vainqueurs qui poursuivent leur victoire; le hennissement des chevaux qui se cabrent à l'aspect des morts dont le sol est jonché; le bruit des armes et le roulement du tonnerre auxiliaire du génie des batailles, passent sur sa tête entr'ouverte et appuyée sur un monceau de cadavres. Il se sent mourir, il croit toucher au néant, un reste de vie se ranime en lui et lui prouve qu'il existe encore; un tremblement convulsif tord ses membres livides; sa pensée confuse maudit l'âme immortelle qui torture son enveloppe avant de la quitter; elle maudit jusqu'au Dieu dont il n'ose plus renier l'existence.

Caïphe se lève, ordonne de faire assembler le sanhédrin [1], et aussitôt les prêtres et les anciens de la Judée se réunissent dans une vaste salle du palais, dont les riches boiseries exhalent les suaves parfums des cèdres du Liban [2].

Joseph d'Arimathie, le plus vertueux du petit nombre des descendants d'Abraham restés dignes de leur aïeul, est à la tête des anciens de Jérusalem. Il entre dans la salle, silencieux et calme comme un rayon de lune, quand, après une journée brûlante, cet astre vient jeter sa clarté mélancolique à travers les ténèbres de la nuit. Nicodème, son noble ami, marche à ses côtés.

[1] Le mot *sanhédrin* vient du grec συνέδριον, et signifie *assemblée*. L'origine de ce consistoire juif remonte à Moïse, qui choisit soixante-dix personnes, entre les anciens d'Israël, pour lui aider à administrer les affaires du gouvernement. Les membres de ce conseil, ou *sanhédrin*, étaient désignés sous le nom d'*anciens*; ils n'ont jamais eu d'autre titre. (*N. du Tr.*)

[2] Les cèdres du Liban fournissent une résine odoriférante; les plus petits portent un fruit semblable à la pomme de pin, d'où découle à certaines époques de l'année un baume épais et transparent. Le bois de cèdre, même employé, conserve toujours une odeur agréable. Tout le monde sait que pour la construction du temple et du palais que Salomon fit bâtir à Jérusalem, on n'employa d'autre bois que celui des cèdres du Liban. (*N. du Tr.*)

Après s'être assis à la place qui lui a été préparée, le grand-prêtre prend la parole. Son geste est arrogant, ses yeux étincèlent de colère.

« Prêtres et anciens de Jérusalem, s'écrie-t-il, exterminons Jésus de Nazareth, ou ce conseil sera le dernier qu'il nous sera permis de tenir en ce monde! Oui, le sacerdoce que l'Éternel lui-même a confié au plus grand des prophètes sur le mont Sinaï [1]; le sacerdoce que Babylone, avec ses tours redoutables, s'était en vain flattée de détruire par une longue captivité; le sacerdoce que la valeur héroïque de la ville aux sept collines n'a pu ébranler [2]; ce sacerdoce, un visionnaire mortel de la race d'Israël le détruira à notre honte et à celle du Seigneur! N'est-il pas déjà le maître à Jérusalem? Toutes les villes de la Judée ne sont-elles pas ses esclaves soumises? Le peuple, dans son aveuglement stupide, ne délaisse-t-il pas le temple de ses pères pour être témoin des prétendus miracles de Jésus? Eh! comment ne le séduirait-il pas, ce peuple sot et crédule? En réveillant les malades endormis, ne prétend-il pas qu'il ressuscite les morts? Et nous le laissons faire, et nous attendons que la révolte et le meurtre s'organisent, afin qu'on vienne nous égorger sous les yeux de ce prétendu prophète, car alors, peut-être, il daignera nous ressusciter aussi! Vous m'écoutez avec une muette surprise?... Vous ne voyez aucun danger, vous ne connaissez pas même l'ennemi prêt à fondre sur nous! Et cependant déjà la Judée l'a proclamé son roi; déjà le peuple a jonché de palmes le sol qu'il foulait de ses pieds; déjà il a chanté *hosanna* sur son passage!... Chétif enfant de Bethléem! ah! que n'as-tu entendu au lieu de ces cris de triomphe la voix de l'anathème portée sur les ailes du tonnerre! que n'es-tu déjà descendu aux enfers, où les rois, quittant leurs trônes d'airain, déposeront devant toi leurs couronnes flamboyantes avec le ricanement moqueur qui convient à ta folle arrogance! Prêtres et anciens d'Israël, vous vous êtes rendus indignes de votre noble vocation!... Pardonnez ce mot que m'arrache une sainte fureur, mais il faut que vous le sachiez enfin, ce n'est pas seulement la prudence et l'intérêt du sacerdoce, c'est Jéhova lui-

[1] Montagne de l'Arabie Pétrée, célèbre dans l'histoire sainte. Ce fut sur cette montagne que Dieu s'entretint avec Moïse, et lui donna les Tables de la Loi. (*N. du Tr.*)

[2] Allusion à la situation politique de la Palestine, qui, à cette époque, était une province romaine. (*N. du Tr.*)

même qui vous ordonne de faire mourir Jésus de Nazareth. Il fut un temps, vous le savez tous, où l'Éternel daigna se révéler aux patriarches par des songes ; écoutez-moi, et vous déciderez si une pareille faveur n'a pas été faite à Caïphe :

« Étendu sur ma couche, je méditais tristement sur les idées nouvelles qui menacent d'anéantir l'ancienne loi. Au milieu de ces douloureuses pensées, un songe m'a transporté dans le temple, où j'allais essayer de fléchir le Dieu d'Abraham par un pieux sacrifice. Déjà le sang coulait sur l'autel, déjà ma main soulevait un des plis du rideau qui voile le sanctuaire aux regards des profanes !... Qu'ai-je vu, grand Dieu, au fond de ton mystérieux asile !... O terreur ! ô vision prophétique ! à ton seul souvenir, je tremble comme la feuille desséchée sous le souffle de la tempête !... J'ai vu, oui, j'ai vu s'avancer vers moi, revêtu de ses habits sacerdotaux, le frère du divin Moïse, le grand prêtre Aaron ! Son front était menaçant ; sous son regard de feu arrêté sur moi, je me sentais mourir ! et sur l'arche sainte les séraphins agitaient leurs ailes avec un bruissement sinistre ; et ma robe de lin et tous mes insignes sacrés réduits en cendres formaient autour de moi un nuage grisâtre ! Puis la voix tonnante d'Aaron m'a fait entendre ces paroles terribles : « Fuis, « honte du sacerdoce ! fuis, misérable ! tu as souillé le temple du « Seigneur ! tu as souffert qu'un mortel indigne insultât impunément mon frère Moïse, Abraham et moi ! Fuis, te dis-je, « avant que le feu du ciel ne te consume ! »

« Les cheveux épars et couverts de cendres ignominieuses [1], le front stigmatisé par l'anathème du pontife Aaron, dépouillé de mes saints vêtements, j'ai cherché un refuge au milieu du peuple, et le peuple a voulu me lapider !... Je me suis réveillé couvert d'une froide sueur. Après avoir commencé ce rêve pendant trois horribles heures, je vous ai convoqués pour vous dire que le ciel demande la mort de Jésus !... Délibérez sur le genre de son supplice, c'est là ce que j'attends de votre sagesse. »

Une puissance surnaturelle semble avoir glacé sa langue ; il reste muet, immobile, le regard fixe, et c'est avec un effort pénible qu'il parvient à ajouter ces mots d'une voix presque éteinte :

[1] Se couvrir les cheveux de cendres était chez les Juifs une marque de douleur et de honte. (*Note du Tr.*)

« Ne vous semble-t-il pas plus juste de sacrifier un seul homme que de souffrir qu'il nous perde tous? Mais la prudence nous défend de l'immoler pendant les fêtes de Pâques que nous allons célébrer. Le peuple, que cette solennité attire toujours à Jérusalem, pourrait essayer de le soustraire à notre juste vengeance. »

Pas un mot, pas un geste ne répond à ce discours; les prêtres et les anciens ressemblent à des corps inanimés que la foudre a frappés. Joseph d'Arimathie retrouve le premier la voix et la pensée; il fait un mouvement pour se lever : il va défendre Jésus; mais le prêtre Philon[1], le plus savant, le plus orgueilleux des pharisiens, s'avance pour prendre la parole, et Joseph se retire modestement devant un orateur dont Caïphe lui-même craint et respecte le talent. Personne encore ne sait ce que Philon pense du Messie : aussi prudent que fier, il n'exprime jamais son opinion que lorsqu'il s'agit de la faire triompher.

Ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, brillent d'un éclat sinistre; et, portée sur les ailes de la colère, la parole sort sèche et brève de sa poitrine oppressée :

« Audacieux Caïphe! tu oses nous parler d'un rêve que l'Éternel aurait fait descendre sur toi ! As-tu donc oublié qu'il ne prodigue pas ainsi ses révélations à l'âme qui se vautre dans les voluptés terrestres, au cerveau dont les perfides combinaisons favorisent en secret les doctrines impies du saducéisme ? Le rêve dont tu viens de nous parler est une invention digne d'un lévite lâche assez pour s'être vendu aux Romains! d'un pontife éhonté au point d'avoir acheté à ces vainqueurs du monde le sacerdoce avec l'argent extorqué au peuple d'Israël! Et, lors même que Dieu serait descendu jusqu'à t'honorer d'une vision, souviens-toi, Caïphe, qu'il a souvent envoyé aux faux prophètes des esprits mensongers. As-tu oublié que l'ange de la mort quitta son trône pour aller tromper les prêtres de Baal

[1] Dans les annales du premier siècle de l'ère chrétienne, on trouve deux Philon. L'un est un célèbre écrivain surnommé le Platon des Juifs, parce qu'il avait fait une étude spéciale du style et des doctrines de ce philosophe. L'autre, quoique moins connu, a laissé des ouvrages estimés, sur lesquels Fourmont et plusieurs autres savants ont fait des commentaires très-curieux. Le pharisien fougueux dont il est question ici ne saurait être ni l'un ni l'autre de ces deux Philon. C'est une création qui appartient entièrement à Klopstock; le nom seul est historique. (*Note du Tr.*)

et leur inspirer les fausses prédictions qui perdirent Achab, le perfide époux de l'impie Jézabel? Vois ce roi maudit, pâle et mourant sur son char d'airain qui s'arrête de lui-même dans le champ où l'innocent Nabot avait rendu l'âme sous une grêle de pierres! Pour attirer Achab à cette place, l'Éternel lui avait fait promettre des triomphes éclatants [1] !.... Tu tressailles, au nom de l'Éternel? Tu sens donc que déjà le plus terrible de ses anges pèse devant lui ton sang prêt à s'échapper pour toujours de tes veines, où l'effroi seul, en ce moment, le retient immobile et glacé? Ce n'est pas que Jésus de Nazareth me paraisse innocent : oh! non; près de lui tu n'es qu'un malfaiteur vulgaire: tu as souillé le sanctuaire; il veut le détruire! Longtemps avant son apparition sur cette terre, les forfaits dont il devait l'effrayer ont fait pencher vers le gouffre de la perdition éternelle la balance redoutée dans laquelle plus d'un illustre criminel, plus d'un vaillant oppresseur des peuples a été trouvé trop léger. Que Jésus meure! Je veux le voir expirer, je veux voir ses membres se roidir sous mes yeux! Et du haut de la colline où il aura rendu le dernier soupir, je prendrai de la terre rougie de son sang et je la déposerai au pied de l'arche sainte comme le plus beau triomphe de la race d'Adam sur l'esprit du mal! Cesse donc, cesse surtout, indigne pontife, de nous parler de la versatilité du peuple : quiconque ne veut pas être écrasé par la foudre vengeresse doit la devancer! Le prophète de Thesbe [2] craignait-il le peuple quand il faisait égorger sous ses yeux les prêtres de Baal, de ce dieu endormi qui avait oublié de donner une preuve de sa puissance en allumant le bûcher du sacrifice! Non, non, il ne craignait rien; il se sentait fort de l'appui de l'Éternel, qui avait mis la foudre à sa disposition!

[1] Achab régna 918 ans avant Jésus-Christ. Ce fut un des rois les plus impies d'Israël. Il fit lapider Nabot, qui avait refusé de lui vendre une vigne dont il voulait faire un jardin. Ce crime, auquel il avait été poussé par sa femme Jézabel, combla la mesure de ses iniquités. Dieu lui envoya de faux prophètes qui le poussèrent à la guerre. Il y fut tué à la même place où il avait fait lapider Nabot. *Voir* le livre 1er des Rois, chap. 21 et 22. (*N. du Tr.*)

[2] Élie. Klopstock le nomme le prophète de Thesbe, parce qu'il était né à Thesbe, ville du pays de Galaad, dans la terre de Canaan. Ce prophète avait défié les prêtres de Baal de faire allumer par leurs dieux le feu du sacrifice. Le bois qu'on avait mis sur l'autel de l'idole y resta tel qu'on l'y avait placé, malgré les cris et les invocations des prêtres. Mais à la voix d'Élie, le feu du ciel embrasa le bûcher qu'on avait dressé sur l'autel du vrai Dieu. Après ce miracle, le peuple reconnut la puissance de l'Éternel, et égorgea les prêtres de Baal. *Voir* le livre 1er des Rois, chap. 18. (*Note du Tr.*)

Je n'en dispose pas, moi, de cette foudre redoutée, et pourtant j'irai, fier et tranquille, me montrer au peuple d'Israël, quand coulera le sang de Jésus ; et malheur à celui qui oserait dire que ce sang n'est pas versé pour la gloire du Dieu d'Abraham ! Je vous le dis à tous, un seul de mes regards suffirait pour forcer la foule à lapider le Nazaréen ! Qu'il périsse donc, le traître ! qu'il périsse sous les yeux d'Israël, sous les yeux des Romains ! Soyons dignes de nous-mêmes, et ne quittons nos siéges de juges que pour aller rendre grâce au Seigneur, dont nous aurons conservé le temple pur et sans tache. »

Et, levant ses bras vers la voûte de la salle, il ajoute, d'une voix d'inspiré :

« Ombre de Moïse ! soit que tu sommeilles en ce moment sous ton manteau d'azur dans la sainte vallée où tu as retrouvé Abraham et tous les vrais prophètes ; soit qu'invisible à tes enfants, tu aies daigné assister à ce conseil, je jure, au nom de l'éternelle alliance que tu nous as apportée du haut des nuées enflammées, de ne prendre de repos qu'après avoir vu égorger l'ennemi de ta loi ! qu'après avoir élevé au-dessus de ma tête blanchie par l'âge mes mains teintes de son sang abhorré ! »

Et, comme effrayé de tant de blasphèmes, Philon, pâle et tremblant, se tait. Cependant il cherche encore à se persuader que le regard de Dieu ne saurait pénétrer le vernis dont le mensonge couvre la tombe où le crime ensevelit ses victimes.

Quand, au milieu d'un combat, le chef qui le dirigeait du haut de son char d'airain tombe frappé par une lance ennemie, ses coursiers, ne sentant plus le poids de la main qui les guidait, se cabrent et hennissent, leurs yeux étincellent, une épaisse vapeur s'échappe de leurs narines, et la terre tremble sous les trépignements de leurs pieds, qui font voler au loin les débris du char brisé.

C'est ainsi que les saducéens allaient venger l'affront fait au grand prêtre par l'audacieux Philon, quand Gamaliel, vénéré de tous pour sa sagesse et pour sa douceur, se lève et réclame le silence par un geste imposant :

« Prêtres et vous pères d'Israël, écoutez-moi ! Que la tempête des passions haineuses s'apaise devant la raison et la justice ! Écoutez-moi, car je vais vous faire entendre des paroles de

raison et de justice. Les noms de pharisien et de saducéen[1] vous divisent en deux camps opposés; comment pourrez-vous triompher de l'ennemi qui vous menace tous deux! Mais Jésus est-il en effet l'ennemi d'Israël? et l'Éternel n'aurait-il pas envoyé la discorde parmi vous, afin de vous empêcher de décider du sort de celui qu'il s'est réservé seul le droit de juger? Débiles enfants de la terre, laissez passer la justice de Jéhova, ne cherchez pas à soulever sa foudre; cette arme, qui fait tressaillir les cieux, vous réduirait en cendres! Attendez en silence l'arrêt du juge suprême; sa voix se fait entendre sur tous les points de l'univers à la fois. Si elle dit au tonnerre : Écrase le coupable! si elle dit à la tempête : Porte de l'orient à l'occident, du nord au midi, la poussière de ses ossements broyés par ton souffle! si elle dit au glaive : Arme un bras vengeur et fais couler le sang du coupable! si elle dit à la terre : Entr'ouvre-toi et ferme sur lui tes gouffres béants! Oh! alors, le Nazaréen est l'ennemi de Dieu et le vôtre! Mais si, par de bienfaisantes merveilles, il continue à répandre autour de lui de douces joies et de célestes consolations; si par lui l'aveugle revoit les cieux qu'il doit habiter un jour, et l'ami fidèle qui lui servait de guide ici-bas; si par lui le sourd entend la voix caressante de sa fiancée, les doux accents d'une tendre mère et les bénédictions des ministres des autels; si par lui les morts marchent parmi nous animés d'une vie nouvelle en nous montrant du regard la tombe qu'ils ont quittée et le juge que déjà ils ont vu de près; s'il continue surtout à nous donner, ainsi qu'il l'a fait jusqu'ici, l'exemple de toutes les vertus : oh! alors,

[1] Ces deux sectes étaient les plus puissantes de celles qui divisaient alors le peuple d'Israël. Les croyances du saducéisme sont tirées des principes du philosophe Antigone, qui enseigna qu'il fallait pratiquer la vertu pour elle-même et sans aucun espoir de récompense. Sadoc, docteur juif, son disciple, enseigna publiquement cette doctrine environ deux siècles avant Jésus-Christ, et fonda la secte des saducéens. Ce mysticisme ne pouvait manquer d'être mal compris par un peuple aussi corrompu que l'était alors celui d'Israël, et l'on tira bientôt des principes d'Antigone la conséquence qu'il n'y avait ni peines ni récompenses après la mort; que l'âme aussi était mortelle, et que dès lors il fallait rendre cette vie aussi agréable que possible. Les pharisiens ont commencé à se faire connaître au temps des Machabées, environ 150 ans avant Jésus-Christ. Leur doctrine consistait à feindre des mœurs et des vertus austères, et une dévotion outrée. Ils ne se bornaient pas à la loi écrite, ils y ajoutaient, comme tradition orale, tout ce qui pouvait leur être favorable. Leur hypocrisie leur acquit une grande influence sur le peuple, et c'est dans cette secte que le Christ rencontra ses ennemis les plus acharnés. (*Note du Tr.*)

je vous en conjure au nom du Dieu vivant, nobles juges d'Israël, ne le condamnez pas ! »

Ainsi parle Gamaliel, et un morne silence règne dans l'assemblée.

Déjà le soleil du midi darde ses rayons brûlants sur les rues de Jérusalem et les rend désertes. En ce moment, Judas les traverse pour se rendre au sanhédrin. Satan et le triste Ithuriel marchent devant lui et le devancent dans la salle. Invisibles à tous les regards, ils prennent place dans le conseil des prêtres et des anciens, qui tremblent comme le meurtrier lorsqu'il entend gronder l'orage au-dessus de sa tête, car la parole de Gamaliel a porté la terreur jusque dans les âmes de Caïphe et de Philon.

Nicodème se lève, leur jette un regard de mépris et s'avance au milieu de la salle. Sa haute taille est légèrement courbée sous le poids de la douleur qui l'accable. Son maintien cependant est noble, de graves pensées ont sillonné son front ; mais son visage est empreint de la douceur d'un cœur aimant et du calme d'une conscience sans reproche. Ses yeux, miroirs fidèles de son âme, versent des larmes qu'il ne cherche pas à cacher, car il croit encore que c'est devant des hommes, devant des frères qu'il va parler.

« Sois béni, Gamaliel, dit-il, sois mille fois béni pour les paroles que tu viens de prononcer; elles ont ébranlé la moelle de mes os. Le Seigneur a mis dans ta bouche un glaive tranchant; tu nous as rappelé sa puissance et notre néant! Que l'Éternel, qui t'a donné ce sublime courage, te protége! que son Messie soit aussi le tien et celui de ta race! Mais toi, Philon, et toi, Caïphe, que vous dirai-je?... Je ne puis que pleurer sur vous!... Puissent-elles toucher vos cœurs endurcis, ces larmes que m'arrache la crainte de vous voir répandre le sang du plus grand des prophètes! Ce sang, croyez-le bien, demanderait vengeance au ciel, et le ciel irrité vous jugerait sans miséricorde; il crierait à la Judée : Qu'as-tu fait du Messie? et il répondrait au silence de la Judée consternée : Mort et malédiction sur les assassins du Messie! »

La colère et l'orgueil offensé ont un instant enchaîné la langue de Philon, mais il se ranime tout à coup, s'élance au milieu de l'assemblée, où il reste immobile et menaçant, comme la sombre nuée qui se détache d'un ciel orageux et

s'arrête au-dessus du roc le plus élevé : portée par la tempête, elle tourne, s'allume, éclate, et, dédaignant le cèdre majestueux, elle répand la mort et l'incendie dans les cités royales qui s'élèvent orgueilleuses et brillantes sur le penchant des monts.

Satan sourit à la fureur de Philon, et l'encourage ainsi de la pensée :

« Que ta parole, ô mon digne ministre, soit puissante comme les torrents de l'enfer, qu'elle enflamme comme son océan de feu, qu'elle anéantisse comme le souffle qui sort de ma poitrine! Que ta voix ressemble à la mienne lorsque, du sommet de mes monts les plus élevés, je me penchais sur l'abîme et lui parlais de Jéhova, de ma colère, de ma haine! Alors les fleuves attentifs apprirent ce langage, et les fleuves leurs voisins le répétèrent en mugissant de joie. Inspire ainsi tous les peuples esclaves de Jéhova, et Adramelech lui-même enviera ton triomphe! Fais prononcer l'arrêt de mort de Jésus! Quand son sang coulera, je mettrai dans ton cœur toutes les joies de l'enfer, et quand tu descendras dans mon empire, je te placerai au-dessus des héroïques conquérants qui ont fait égorger des générations entières! »

Pour Ithuriel seul la pensée de Satan est intelligible; mais Philon en subit toute l'influence et s'écrie :

« Saints autels où brûle l'encens, où coule le sang de l'agneau pascal, arche de l'alliance, temple sacré où nous adorons l'Eternel, et toi, Moria [1], reine des montagnes bienheureuses où il aimait à faire entendre sa voix aux enfants de la terre, trône terrible du Juge suprême, que le Nazaréen vous anéantisse! Déjà les prêtres et les anciens d'Israël l'approuvent, bientôt ils le seconderont; moi seul, parmi tant de coupables, je resterai innocent et pur! Quand vos enfants, le regard inquiet, les genoux tremblants, les bras tendus vers le ciel, chercheront le sanctuaire du Dieu de leurs pères et ne le trouveront plus; quand le Nazaréen se sera élevé au trône; quand à la face du monde ses esclaves lui offriront des sacrifices; quand le voile sacré que nos pontifes ne soulèvent qu'en tremblant sera déchiré par des mains impies; oh! alors, moi je pourrai

[1] Petite montagne sur laquelle Salomon fit construire le célèbre temple de Jérusalem. Une partie de la ville était située sur cette montagne, que l'on désigne également sous le nom de Sion. (*Note du Tr.*)

me dire : Malheurs inouïs! sacriléges effroyables! anathèmes de l'enfer! passez, passez sur la tête du seul homme que vous êtes forcés de respecter, car lui, du moins, ne s'est jamais vautré dans votre fange empoisonnée! Que dis-je? ô Dieu d'Israël! s'il faut que tant de forfaits s'accomplissent, fais que mes yeux se ferment pour toujours! Oui, que le désespoir brise mon cœur, que ma langue se glace, si tu ne dois pas exaucer cette prière que je t'adresse : Dieu de Moïse! si jamais la voix suppliante d'un mortel s'est élevée de la poussière de ce monde jusqu'au pied de ton trône d'azur; si à la voix d'Élie le feu du ciel dévora sur le mont Carmel les assassins qu'un roi sacrilége avait envoyés vers lui [1]; si à la voix de Moïse la terre engloutit dans ses mystérieux abîmes Dathan, Coré et Abiram [2]; oh! alors, tu dois m'écouter, car je maudis les impies qui te méconnaissent et qui défendent ton ennemi et l'ennemi de ta loi!... Nicodème! le supplice du visionnaire Jésus sera aussi le tien; tes restes comme les siens seront jetés au milieu des ossements épars des criminels qu'on lapide loin du temple. Ton agonie sera sans prières et sans larmes : le cœur qui s'est ouvert au Nazaréen s'est à jamais fermé à l'Éternel; les yeux qui ont pleuré sur le Nazaréen resteront secs quand ils chercheront ces larmes de repentir qui adoucissent la sévérité du Juge suprême! Et toi aussi, Gamaliel, tu veux protéger Jésus? Eh bien, que ton regard se ferme à la lumière et tes oreilles à la voix humaine! que ton dernier râle soit un cri de rage! et puis dors et attends que ton Messie te réveille! et le vil peuple, se souvenant que dans ton dernier rêve tu lui avais dit : Il me réveillera! foulera aux pieds tes restes à demi rongés par les vers, et se rira de toi et de ton prophète! Lève ton bras redouté, toi dont seul ici je soutiens la gloire et la puissance! Frappe, Jéhova! accomplis les malédictions que je viens de prononcer en ton nom! anéantis Nicodème et cet autre, plus coupable encore, car il a le premier fait entendre ici la

[1] Le roi Ochosias voulut faire descendre Élie du mont Carmel où ce prophète s'était réfugié. Trois fois il envoya vers lui un capitaine avec cinquante soldats, et trois fois ces troupes furent renversées par le feu du ciel qu'Élie avait appelé à son secours. *Voir* livre 2 des Rois, chap. 1er. (*Note du Tr.*)

[2] Noms des trois chefs qui se révoltèrent contre Moïse et son Dieu. A la voix de Moïse la terre s'entr'ouvrit et les engloutit avec leurs troupes. *Voir* Nombres, chap. 16. (*Note du Tr.*)

voix du blasphème! Mais ta colère terrible, cette colère qui, lorsqu'elle s'annonce, fait trembler sous ses ailes foudroyantes les montagnes de la terre, les gouffres de l'enfer et les voûtes du ciel, celle-là, réserve-la pour le plus grand des criminels, réserve-la pour le Nazaréen!... Je fus jeune et beau, me voilà vieux et flétri; mais je t'ai toujours adoré comme t'adoraient nos pères! Si tu souffres que Jésus triomphe, que ton sanctuaire ne soit plus rien, plus rien le serment qu'Abraham reçut de toi pour lui et pour sa race, alors je renonce à toi, je te renie à la face de toute la Judée! Je vivrai sans toi, sans toi ma tête blanchie se posera sur la froide pierre du tombeau pour y dormir son dernier sommeil, sans rêves et sans lendemain! Oui, si tu n'écrases pas l'audacieux qui t'insulte et qui séduit tes enfants, tu n'apparus jamais à Moïse!... Un vain prestige l'abusa quand il crut te voir dans le buisson ardent et sur le mont Sinaï, et nos pères et nous, nous ne sommes qu'un misérable peuple de dupes! Honte et malheur sur ce peuple si Jésus ne meurt pas, car alors il n'a point de loi, il n'a point de Dieu! »

Il dit, et retourne en triomphe à sa place.

Plongé dans une profonde rêverie, Nicodème sent combien la pureté de son âme l'élève au-dessus des persécutions injustes qui l'attendent, et son cœur aimant l'engage à supporter avec calme la fureur de ses ennemis. Le ciel, qui l'inspire, lui retrace la sainte nuit que naguère il a passée près du Messie[1]. Pendant cette nuit, le Fils de l'homme l'initia aux secrets de l'éternité, moins encore par ses paroles que par l'expression de son regard, où se peignaient à la fois et la sublime innocence du premier habitant d'Éden, et la douce majesté d'un Dieu. Ce souvenir le soutient, et sa pensée le place au milieu de toutes les générations du passé et de l'avenir réunies sur un seul point par la trompette terrible qui annoncera la fin du temps et le réveil de ses victimes. Fort du témoignage de sa conscience, il reprend la parole, et l'assemblée l'écoute avec ce respect religieux que la vertu courageuse inspire toujours au crime le plus farouche.

[1] Allusion à l'entretien que Nicodème, l'un des principaux d'Israël, eut avec le Messie, et qui se prolongea pendant toute une nuit. Ce fut à la suite de cet entretien que Nicodème embrassa ouvertement la doctrine de Jésus. *Voir* l'Évangile selon saint Jean, ch. 3. (*Note du Tr.*)

« Divin Messie! je me glorifie avant tout de t'avoir vu, toi que les yeux d'Abraham cherchèrent vainement dans les bosquets solitaires de Mambré [1], toi que les prières de David, de ce roi né pour prier, supplièrent en vain de descendre des bras de ton père vers les enfants d'Adam; toi que les prophètes appelaient avec de pieuses larmes que les anges ont recueillies, que l'Éternel a comptées! Il t'a envoyé enfin vers nous! Tu as quitté les cieux, tu es descendu sur la terre pour sauver tes enfants et bénir ton peuple; et les chefs de ce peuple t'appellent un visionnaire, un rebelle, un criminel! Quel mensonge a souillé sa bouche, Philon, je te le demande? Tu étais présent lorsque, dans une de nos assemblées publiques, il s'est écrié avec le courage de l'innocence et avec la majesté d'un Dieu : Qui de vous pourra me prouver que j'ai commis un péché, un seul [2]?... Où était alors ton éloquence fougueuse, si prodigue de blasphèmes? Pourquoi ta langue et ton regard, comme la langue et le regard de tous ses ennemis, sont-ils restés muets de terreur? Alors, tu dois t'en souvenir, le peuple, voyant qu'aucune voix ne s'élevait contre lui, fit entendre des cris de bénédiction. Et la tête chauve de Moria, et la cime verdoyante du mont des Oliviers, tressaillirent de joie, et les aveugles et les sourds qui voyaient et qui entendaient par lui, et les affamés qu'il avait miraculeusement nourris dans le désert, se pressèrent autour de lui pour baiser le bas de sa robe, et du milieu de cette foule un jeune homme, beau comme le dernier frère des séraphins, le même qu'aux portes de Naïm [3] Jésus avait réveillé du sommeil éternel, lui tendit les bras et s'écria : « Non, tu n'es pas un simple mortel, tu es le fils de

[1] Allusion à l'alliance que l'Éternel ferma avec Abraham, quand il lui apparut dans la plaine de Mambré, que l'on nomme aujourd'hui Hébron, où ce patriarche avait dressé ses tentes. *Voir* Genèse, chap. 19. C'est dans cette même plaine, située dans le pays de Canaan, que se trouve la ville d'Hébron, l'une des villes royales de refuge instituées par Josué. (*Note du Tr.*)

[2] Allusion à la discussion que Jésus eut avec les pharisiens, qui, en face du peuple, l'accusèrent de se rendre témoignage à lui-même, et déclarèrent que ce témoignage n'était pas digne de foi. Ce fut alors que Jésus répondit qu'il méritait d'être cru, puisque personne ne pouvait l'accuser d'avoir commis un seul péché. *Voir* l'Évangile selon saint Jean, chap. 8. (*Note du Tr.*)

[3] Ville de la Palestine. En entrant dans cette ville, Jésus rencontra le convoi du fils unique d'une pauvre veuve. Touché des larmes et du désespoir de la mère, il ressuscita le jeune homme. *Voir* l'Évangile selon saint Luc, chap. 7. (*Note du Tr.*)

Dieu ! Cette main si ardente maintenant à toucher un pan de tes vêtements, elle était glacée ! Ces yeux, qui pleurent de joie en te revoyant, ils étaient fermés ; mon âme, qui s'élance au-devant de toi pour t'adorer, elle ne m'appartenait plus ! On le portait vers la sombre et froide demeure où trône la destruction, le jeune homme à peine entré dans la vie ! Une seule de tes paroles a rappelé son âme ; le sentiment et la chaleur ont ranimé ses membres, ses yeux ont revu une mère éplorée, la terre, le ciel ! Et on ne le portait plus vers la sombre demeure où trône la destruction, le jeune homme à peine entré dans la vie ! Non, tu n'es pas un simple mortel, tu es le fils de Dieu!... » Mais pourquoi vous raconter ce que vous savez ? Vous étiez tous présents, vous avez des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, vos cœurs seuls sont fermés ; vous en avez banni tous les sentiments humains, et les passions haineuses qui vous animent, vous voulez les couvrir du manteau de la religion ; vous voulez immoler le plus vertueux des hommes sous prétexte de donner à Dieu une preuve de votre respect, de votre amour... Amour sacré de la divinité, religion sainte et douce, fille de Dieu, sœur des anges, mère de toutes les vertus, tu es belle comme tes augustes frères, bienfaisante comme Dieu ton père, quand, sur un pur rayon du ciel, tu descends dans un noble cœur. Mais quand tu t'enveloppes d'un nuage noir comme la nuit éternelle, et exhalant l'effroi comme la vapeur du sang d'une victime innocente ; quand tes pieds foulent l'abîme tandis que ta tête menace le ciel ; quand ton bras armé d'un glaive homicide plane sur les autels que tu as surchargés de cadavres, quand ta main ravit à la justice éternelle la foudre dont elle seule sait et doit se servir, quand le crime fournit à ton âme ses affreuses perceptions, quand la haine règle les battements de ton cœur, oh ! alors tu n'es plus qu'une création monstrueuse de l'esprit du mal, qu'une prêtresse de l'enfer ! Tu demandes la mort de celui sans qui tu ne serais pas ? de celui dont tu as chanté la gloire avant d'avoir été jetée sur la terre pour y être méconnue et blasphémée comme lui ? Non, non, tu ne veux pas même la mort du pécheur ; le sang te fait horreur !... Religion sainte et douce, fille chérie de l'Éternel ! messagère de paix et de bénédiction, nouvelle alliance de Dieu, pressentiment de l'éternité, c'est par toi que je sens vivre mon âme, c'est par toi que je me prosterne devant la majesté

suprême! Hélas! plus tu te dévoiles à mes yeux, religion consolante et sainte, plus je frémis de pitié pour ces hommes qui m'entourent, qui m'écoutent sans me comprendre. Prêtres et pères de Jérusalem, relevez-vous de l'abaissement où vous êtes tombés, ouvrez vos cœurs à la simple humanité, elle suffira pour vous faire distinguer le crime de la vertu! Il importe peu à Jésus d'être reconnu par vous, car son père le connaît. Si vous le condamnez, les séraphins rangés autour de lui entonneront des chants de triomphe, et l'Éternel lui sourira du haut des cieux. Que sommes-nous, hélas! pauvres vermisseaux! nous qui, en nous tordant dans la poussière de la corruption, osons immoler nos frères à nos misérables passions? Que serons-nous, qu'éprouverons-nous, lorsqu'au jour du jugement général, Dieu appellera ses élus sans que nous entendions prononcer notre nom? Ce sera en vain qu'alors nous dirons à la terre de nous couvrir de nouveau, que nous demanderons aux montagnes de se précipiter sur nous, que nous appellerons les vagues de la mer pour nous engloutir, afin de nous dérober aux regards de nos victimes et à la colère de notre juge!

« Image terrible du dernier jour de l'univers, tu soutiendras mon courage quand Jésus laissera tomber sur moi son regard mourant!... Son regard mourant!... A cette seule pensée mon cœur se glace, mon âme se brise, un glaive à double tranchant pèse sur ma tête! J'aurai donc vécu assez pour te voir mourir, toi que j'ai si souvent pressé dans mes bras quand tu n'étais encore qu'un faible enfant. Mais déjà ta sagesse surpassait la science de nos vieux docteurs; debout autour de toi, ils t'écoutaient avec admiration, et des légions d'anges célébraient entre eux les bienfaits de ton mystérieux exil. Devenu homme, tu as ressuscité des morts, ton regard a commandé à la tempête, et la tempête a obéi, et les vagues de la mer se sont inclinées devant toi, et leurs montagnes écumantes se sont changées en une plaine mobile, et tu as marché sur cette plaine, et les cieux ont soutenu et compté tes pas! On veut que tu meures! ton père le veut-il aussi? Oh! alors, il ne me reste plus qu'à aller mêler mes larmes à l'eau sainte de la source solitaire de Bethléem, où Marie t'a donné cette vie d'un jour, triste partage des enfants d'Adam; c'est là que je veux te pleurer, que je veux mourir! Que le même instant marque ta fin et la mienne, que tes ossements et les miens dorment

dans une seule tombe, et qu'ensemble ils se réveillent à la vie éternelle ! »

Et, se prosternant au milieu de la salle, il lève ses bras vers le ciel :

« Juge de l'univers, daigne m'appeler à toi ; je suis innocent du crime qui va souiller Israël ! Jésus de Nazareth, plus ancien qu'Abraham, éternel comme ton père, c'est devant toi que je me prosterne, c'est toi que j'adore, tu es mon Dieu ! Puisses-tu, le jour du dernier jugement, te souvenir que j'ai su lire ta divinité à travers ton enveloppe mortelle. »

Il se relève, regarde autour de lui avec la sérénité bienveillante d'un séraphin, et se tourne vers Philon :

« Tu as appelé sur moi toutes les malédictions de l'enfer, et moi je te bénis ! Voilà ce qu'il m'a enseigné, le Dieu que je viens d'adorer devant toi. Je n'ai plus qu'un mot à te dire, Philon : quand, à ta dernière heure, tu verras le sang du Messie rouler au-devant de toi, terrible comme le torrent de Cédron ; quand, à travers les mugissements de ce sang vengeur, tu distingueras le pas de fer du juge suprême ; quand tu entendras le glaive redouté frapper contre la balance où se pèsera ta part d'éternité ; quand tu te tordras dans la poussière devant le Dieu que tu méconnais aujourd'hui ; quand tes yeux, voilés par les dernières larmes de l'agonie, demanderont une grâce que ton âme torturée par le remords n'osera plus espérer, oh ! qu'alors il t'entende le Dieu de miséricorde, et qu'il te pardonne ! »

Il dit, et traverse lentement la salle du conseil ; Joseph d'Arimathie marche à ses côtés. Ithuriel, toujours invisible, agite ses ailes d'azur et les suit d'un vol silencieux. Un sourire céleste brille sur le front du séraphin, ses yeux étincellent de joie, et sa pensée se partage entre le ciel et la terre. C'est ainsi que sourit l'ange chargé de veiller sur deux amants qui s'aiment d'un amour noble et pur, quand il les suit sur la colline boisée où ils aiment à se confier les innocents secrets de leur douce tendresse ; car il voit en même temps le divin Éloha, debout près du trône de l'Éternel ; il entend l'harmonie céleste de sa harpe d'or qui promet aux âmes vertueuses le seul bonheur digne d'elles, celui de retrouver dans l'éternité les objets qu'elles chérissaient sur la terre.

« Bienheureuse espèce humaine, se dit Ithuriel, j'entre-

vois les brillantes couronnes que te prépare la mort du Messie. Oui, bientôt tous les enfants d'Adam, sous le doux nom de chrétiens, seront pieux et bons comme Nicodème, ce modèle du juste. »

Satan frémit de terreur, car il comprend la pensée de l'ange, et pressent le triomphe prochain des habitants du ciel.

Avant de franchir le seuil de la salle, Nicodème se tourne vers Joseph d'Arimathie, et lui adresse ces paroles :

« Pourquoi, cher Joseph, as-tu gardé le silence? Ton dévouement pour Jésus ne serait-il plus à tes yeux qu'une faiblesse que tu n'oses avouer sans rougir? »

Arimathie déplore au fond de son âme la timidité qui a paralysé sa langue; le reproche de son ami met le comble à sa douleur. Triste et pensif, il le quitte en silence, et lève ses yeux pleins de larmes vers le ciel, qui seul lit au fond de son cœur.

Les prêtres et les anciens sont restés dans une muette consternation. Appelant l'impiété et la corruption à leur secours, ils étouffent le sentiment qui leur dit que Nicodème vient de les marquer du sceau de la réprobation, non pour cette vie éphémère, mais pour le jour du réveil à la vie éternelle. Avec ce jour terrible, les stigmates de l'âme s'ouvriront pour saigner toujours, et la voix secrète que Dieu a mise dans le cœur de chacun de ses enfants deviendra leur juge et leur bourreau, car le mensonge et l'hypocrisie ne pourront plus le forcer au silence.

Le sanhédrin allait se séparer, lorsque Judas Ischariote demande à être introduit. Un long murmure de surprise accueille le disciple du Juste, dont l'arrêt de mort vient d'être prononcé dans la pensée de chaque membre du conseil.

Loin de se troubler en se voyant l'objet de l'attention générale, Judas se croit un personnage important; il s'avance vers le grand prêtre, et lui parle à voix basse. Caïphe l'écoute et sourit avec une vive satisfaction. Quand le disciple a fini de parler, le grand prêtre relève la tête, promène un regard de triomphe sur l'assemblée étonnée, et dit :

« Réjouissez-vous, il est encore en Israël des hommes qui ne plient pas le genou devant l'idole. Celui que vous voyez près de moi est un disciple du Nazaréen, et pourtant il a le courage de rester fidèle à la loi de Moïse. Il mérite une récompense, qu'on la lui donne à l'instant. »

Ischariote s'éloigne enivré d'orgueil, car il vient de s'entendre louer publiquement. L'argent qu'il reçoit ne répond pas à son attente, mais il se flatte que, pour lui prodiguer les richesses et les dignités, on attend qu'il ait livré son maître.

L'âme hautaine de Philon s'est révoltée en apprenant qu'un homme du peuple partagerait avec lui l'honneur d'avoir assuré la perte de Jésus, et cependant il l'encourage par un sourire approbatif à accomplir sa trahison, et le suit longtemps du regard.

Quand le conquérant vole aux combats, l'ombre du premier des meurtriers le précède et lui répète que la cruauté réfléchie est la vertu du héros, et l'humanité compatissante le défaut du lâche. Puis ce fantôme farouche fait voltiger autour de lui des rêves brillants qui le couronnent des lauriers immortels de la victoire. Sous cette fascination le conquérant se sent heureux en commandant le carnage, et le mugissement des bouches d'airain qui vomissent la mort sous mille formes différentes lui semble une douce harmonie. Sourd aux cris des blessés au râle des mourants, il oublie que lui aussi a été convié par le Sauveur au pacte d'amour et de charité, et que pour lui aussi elle sonnera la trompette du dernier jugement.

C'est ainsi qu'Ischariote, accompagné des vœux funestes du pharisien, et plongé dans les séduisantes illusions de l'orgueil, cherche, à travers les rues de Jérusalem, Jésus qui, en ce moment, remonte la vallée de Cédron, où le haut palmier étend son ombrage au dessus de l'écume du torrent.

La pensée divine du Messie, franchissant les barrières qui bornent l'intelligence humaine, voit Jérusalem et son temple; elle voit le conseil des prêtres et des anciens, dont plusieurs seront bientôt les premiers chrétiens. Se tournant vers ses disciples, qui le suivent en silence, il leur adresse ces paroles :

« La voici devant vous, l'infortunée Jérusalem! mes yeux ont cessé de pleurer sur elle. Regardez les tombes où dorment tant de mortels vertueux, c'est Jérusalem qui les a tués; mais, parmi ses fils vivants, il en est beaucoup qui viendront à moi, et seront un jour, avec vous, mes témoins pour les temps à venir. Ces temps approchent, exécutons avec calme et confiance les arrêts de mon père; sous peu, mes fidèles amis, tout vous sera dévoilé!... Pierre, et toi, Jean, précédez-moi tous deux à la ville, vous y rencontrerez un jeune homme portant

un vase plein d'eau, et qui vous regardera avec bienveillance, car il vous aime. Suivez ses pas, entrez avec lui dans la maison où il entrera, et dites : Jésus nous envoie en ce lieu pour y célébrer la Pâque. Et le maître de la maison, homme pieux et pauvre, vous introduira dans une salle déjà préparée pour nous recevoir. »

Les disciples s'éloignent, et tout arrive comme le Messie le eur avait annoncé. Tandis que le maître de la maison fait rôtir l'agneau pascal, Pierre monte sur la terrasse, et ses yeux se dirigent avec une attente inquiète vers la route de Béthanie [1]. Au lieu du maître chéri qu'il attend avec impatience, il aperçoit Marie et quelques-uns de ses amis. Depuis plusieurs jours elle a été privée du bonheur de voir son fils; son visage pâle et languissant porte encore les traces de larmes récentes, mais cette vive douleur n'a point obscurci l'auréole céleste qui l'entoure à son insu. Marie doit son charme surnaturel à la pureté d'un cœur qui ignore même l'existence des penchants blâmables : tel serait le partage de toutes les filles d'Ève, si Ève avait conservé son innocence.

Lazare marche à côté de la mère de Jésus, Lazare le ressuscité! Son regard est baissé vers la terre, mais sa pensée appartient au ciel; elle lui retrace l'instant où, secouant les chaînes de la mort, il se leva de la poussière et parut devant le Messie avec ce saint frémissement que cause l'aspect de la divinité. Sûr enfin de son immortalité, son visage porte l'empreinte du calme sublime que peint le dernier sourire du chrétien mourant, et qu'aucune langue ne saurait exprimer.

Marie-Magdelaine [2], l'amie de Jésus, la sœur de Lazare, les suit de près. La pensée de la naïve jeune fille flotte entre Nathanaël [3], son bien-aimé, surnommé *le Loyal* par le Messie, et

[1] Bourgade aux environs de Jérusalem, dont il est fort souvent parlé dans les évangiles. (*Note du Tr.*)

[2] C'est la même qui, après avoir versé des parfums sur les pieds de Jésus, resta à genoux devant lui pour écouter ses leçons. Sa sœur Marthe, préoccupée des soins du ménage, la blâma de cette inaction apparente. Mais Jésus dit à Marie-Magdelaine *qu'une chose seulement étoit nécessaire, et qu'elle avait choisi la bonne part. Voir* l'Évangile selon saint Luc, chap. 10. (*Note du Tr.*)

[3] Ce jeune Israélite refusa longtemps de suivre Jésus, parce qu'il croyait qu'il *ne pouvait rien venir de bon de Nazareth.* Philippe le décida à aller écouter son maître, dont il devint dès ce moment un des amis les plus zélés. *Voir* l'Évangile selon saint Jean, chap. 1er. Nathanaël fit partie des fidèles désignés dans les Actes des Apôtres sous le nom des *Soixante-Dix.* (*Note du Tr.*)

son pieux frère. Depuis qu'elle l'a vu se relever d'entre les morts, la vie ne lui semble plus qu'un rêve mystérieux. Un secret pressentiment lui dit que, pour elle, ce rêve touche à sa fin, et la pâleur mortelle de son beau visage l'apprend à ses jeunes compagnes. Souvent elles lui parlent avec une tendre sollicitude de sa santé languissante, et alors on voit briller à sa paupière une larme involontaire et touchante comme celle d'un ange, une larme de regret pour son frère et pour Nathanaël. C'est avec une bonté angélique qu'elle prête le faible appui de son bras tremblant à la timide Cidlie, la fille de Jaïrus [1]. Douze fois à peine la jeune enfant avait vu fleurir l'amandier, lorsque, s'échappant du banquet bruyant de la vie, elle était allée s'endormir dans le champ du repos éternel. Jésus la vit, il entendit les gémissements de sa mère désolée et réveilla la jeune fille. Sous le souffle sacré de la résurrection, sa jeunesse et sa beauté se sont développées avec la rapidité d'une fleur qui puise la vie dans un sol brûlant; mais un reflet de l'éternité ennoblit cette beauté précoce et couronne sa vie nouvelle de palmes immortelles. Elle seule ignore le charme qui l'entoure et le trésor d'amour que renferme son noble cœur.

Telle était Sulamite, la plus belle des Israélites, lorsqu'à la fin d'une brûlante journée d'été, elle s'endormit sous le pommier qui l'avait vue naître, et que, réveillée par la voix de sa mère, elle la suivit sous l'ombre épaisse des arbres d'où découle la myrrhe. Là elle s'arrêta au milieu d'un nuage de doux parfums et aspira à longs traits l'amour céleste et pur qui embrasa son âme. Là elle apprit à soupirer en chants ardents après le noble jeune homme digne de répondre aux saints tressaillements de son cœur aimant [2].

Telle marche Cidlie appuyée sur le bras de Marie-Magdelaine, et suivie par Sémida, l'orphelin de Naïm.

Sémida est beau comme David, lorsque, assis près de la source de Bethléem, il écoutait avec ravissement la voix de l'Éternel [3]; mais il ne sourit pas comme souriait alors David,

[1] La fille de Jaïrus n'avait que douze ans lorsque Jésus la ressuscita. *Voir* l'Évangile selon saint Luc, chap. 8. (*Note du Tr.*)

[2] Allusion à la Sulamite chantée par Salomon. *Voir* le Cantique des Cantiques. (*Note du Tr.*)

[3] Tout le monde sait que, pour fuir la colère de Saül, David fut obligé de se cacher dans des lieux solitaires. Tandis qu'il cherchait ainsi à se soustraire à ses assassins, il

car pour lui, comme pour la jeune Cidlie, la vie n'est plus qu'un mystérieux exil, depuis que tous deux ont dormi le sommeil de la mort, et que tous deux ont été réveillés par le Messie.

Les deux disciples vont au-devant de Marie et l'accueillent avec un tendre respect mêlé de surprise. Jamais encore le reflet de divinité que le Messie avait imprimé à l'enveloppe mortelle de sa mère ne s'était montré avec tant d'éclat.

Le mont des Oliviers a été plus d'une fois sanctifié par la présence du Fils de l'homme; Sion, fière de sa gloire, se repose avec un calme imposant sous le regard protecteur de l'Éternel, et la noble tête de Moria porte avec un juste orgueil le sanctuaire de Dieu vers les nuages; mais, parmi toutes les saintes montagnes de la Palestine, le Thabor sera toujours le plus saint, car il est prédestiné à être l'heureux témoin de la transfiguration du médiateur. C'est ainsi que Marie surpasse en vertu et en beauté céleste toutes les femmes d'Israël.

Elle vient d'entrer dans la salle du festin. Ses yeux, après y avoir vainement cherché Jésus, se baissent tristement vers la terre; puis, souriant à Jean à travers les larmes qu'elle cherche vainement à retenir, elle lui adresse la parole :

« Oh! je t'en supplie, dis-moi où il est, *Lui* que j'ai porté sur mes bras, *Lui* qui tant de fois s'est appuyé sur mon cœur avec tout l'abandon de la tendresse filiale... Et cependant je n'ose le nommer mon fils, car il est trop grand, trop sublime, pour être né d'une mère mortelle... Depuis plusieurs jours je le cherche en vain pour le prier de ne pas entrer à Jérusalem, cette ville jadis sainte, aujourd'hui impie et furieuse. Ils veulent le faire mourir, le prophète que mon sein a nourri, que mes yeux contemplaient avec des larmes de joie alors qu'il n'était encore qu'un faible enfant. »

Et Jean répond avec une douce émotion :

« Rassure-toi, Marie, il ne tardera pas à venir ici, où il nous a envoyés pour faire préparer l'agneau pascal. Attends-le, tu lui exprimeras toi-même tes tendres inquiétudes, mère si digne d'un tel fils. »

consultait souvent l'Éternel, qui répondait à son appel en lui traçant la conduite qu'il devait tenir. C'est à cette position de David, dont on trouve tous les détails dans le livre I[er] de Samuel, que Klopstock fait allusion ici. (*Note du Tr.*)

Cidlie s'appuie plus fortement sur le bras de la sœur de Lazare; un tremblement involontaire la saisit, car Sémida s'est approché d'elle. Leurs regards se sont un instant rencontrés, mais ils les ont aussitôt reportés vers la terre, muette confidente des secrètes souffrances dont leurs traits portent l'empreinte. Le mystère de leur existence nouvelle les a placés audessus de toutes les faiblesses humaines; ils comprennent que la vie terrestre ne doit plus avoir de charmes pour eux, et se reprochent comme un crime l'amour qui les unissait naguère; car, dans leur dévouement sans bornes pour le Messie, ils voudraient ne plus aimer que lui et n'avoir ni pensée ni désir dont il ne fût le but et l'objet. Ils s'évitent, ils tremblent de se rencontrer et de se communiquer les pieuses craintes qui leur font un devoir de se fuir, et le vague espoir qui leur promet le bonheur éternel dans le lien idéal qui, malgré eux, confond leurs âmes dans les mêmes rêves, dans les mêmes vœux. Leur tendre inquiétude pour Jésus vient de les réunir, ils n'osent se parler; aucun langage humain ne saurait rendre ce qu'ils éprouvent, leurs pensées seules s'entendent [1] :

« C'est pour moi, se dit Cidlie, que sa vie se consume en langueur. Oh ! mon Sémida, ai-je mérité que tu m'aimes ainsi ?... Mon âme t'appartient, je devrais apprendre de toi combien la vie est belle... Je voudrais pouvoir t'aimer comme les filles de Jérusalem aimaient aux temps de nos pères. Semblable à l'agneau docile que le jeune pâtre conduit dans la prairie, je voudrais pouvoir suivre tes pas, partager tes jeux, ton repos; je voudrais pouvoir m'épanouir sur ton sein comme la rose de la vallée s'épanouit aux premiers rayons du jour naissant; je voudrais être à toi, te chérir éternellement!... En me voyant sortir des bras de la mort, ma mère m'a vouée au seul amour de l'Éternel !... Mère imprudente! pourquoi ta reconnaissance t'a-t-elle arraché ce vœu sacrilége?... Tais-toi, fille rebelle, obéis sans regrets à la voix de ta mère, à celle de Dieu : tu es ressuscitée! tu appartiens trop peu à la terre pour lui donner des fils mortels !... Cher Sémida, je suis résignée... je le serais, du moins, si je voyais le sourire renaître sur tes lèvres, si un seul instant nous pouvions revenir tous deux à cette époque

[1] L'amour de ces deux jeunes ressuscités est une fiction, mais elle est si gracieuse et si pure, que les esprits les plus orthodoxes la pardonneront sans peine au pieux chantre du Messie. (*Note du Tr.*)

heureuse où nous ne connaissions d'autres larmes que des larmes de joie, où je ne m'échappais des bras caressants de ma mère que pour voler dans les tiens !... Vain espoir, je suis ressuscitée !... »

Ainsi pense Cidlie, et pour cacher les pleurs dont ses beaux yeux se remplissent, elle baisse le voile virginal qui flotte sur ses épaules. A cette vue, Sémida n'a plus la force de maîtriser sa douleur, il sort de la salle avec précipitation.

« Elle pleure, se dit-il ; pourquoi pleure-t-elle?... Ses larmes sont si belles, si douces... Ah! si une seule pouvait couler pour moi, je retrouverais peut-être le bonheur !... Mon existence mystérieuse n'est toujours qu'une seule pensée : toi, Cidlie !... tu es immortelle en moi... Noble souveraine de ce corps périssable, image du Créateur, héritière de l'éternité, âme ! si c'est ainsi en effet que tu fus nommée quand tu t'échappas des lèvres de ton créateur, je t'interroge ; parle, éclaircis les ténèbres de ma destinée, disperse cette nuit profonde qui m'entoure ; je suis las de consumer ma vie en plaintes inutiles. Pourquoi, quand ma bouche prononce le mot éternité, ma tête forme-t-elle des rêves inconnus, des rêves grands, sublimes, palpitants de bonheur et d'amour? Pourquoi les doux accents, les tendres regards de Cidlie, qui peut-être ne s'est relevée de la tombe que pour ne jamais mourir, font-ils naître dans mon cœur des sensations fortes, enivrantes, mais pures comme l'innocence, nobles comme la sagesse? Et quand je me dis : Elle a cessé de m'aimer, la douleur m'enveloppe de ses sombres ailes, et me porte près du sépulcre que l'on avait creusé pour moi, et j'écoute son silence lugubre... Puis, je gémis comme le ramier fidèle qui a perdu sa compagne chérie... Parfois aussi je demande à l'Éternel le courage de l'oublier, la fille céleste qui devait m'appartenir. Vains efforts ! une voix divine sans doute, car elle est si douce, m'ordonne de l'adorer toujours, ma Cidlie. Quelle ineffable félicité remplissait mon cœur lorsqu'il m'était permis encore de croire que tu fus créée pour moi, que tu répondais à ma tendresse... Suave pensée, je veux te rêver de nouveau... N'est-ce pas toi qui naguère m'as rendu docile aux accents timides de la vertu, aux lois sévères du devoir? N'est-ce pas toi qui m'as fait comprendre que la plus légère faute me rendrait indigne de ma Cidlie? Oui, ma Cidlie, porté sur les ailes de ton innocence, je me sentais meilleur. Mais

lorsque tu t'endormis du sommeil terrible qu'on appelle la mort, je me trouvai seul sur la terre et sans force pour le bien. Au nom de la vertu, du bonheur, au nom de ta beauté, et, ce qui est plus sacré encore, au nom de ta résurrection et de cette immortalité dont tu brilles parmi les vierges d'Israël, comme une étoile mystérieuse lancée par la main de l'Éternel au milieu des astres paisibles de la voie lactée; dis-moi, ton cœur a-t-il pu se détacher de mon cœur? Le Messie t'a ressuscitée de la mort, et moi aussi j'ai été ressuscité par lui. Tous deux, peut-être, nous sommes réservés à de hautes destinées... Espérance audacieuse, désir téméraire, éloignez-vous! Cet amour qui remplit mon âme est trop ardent pour être pur... Non, non, je ne puis trop t'aimer, Cidlie; ce n'est point cette misérable existence, c'est la vie plus noble qui ne connaît point la mort que je voudrais partager avec toi, afin que tu m'apprennes à l'adorer dignement celui qui créa l'univers, qui t'a créée toi, ange chéri... Mais est-ce le moment de m'abandonner à des regrets qui ne blessent que mon cœur? Jésus est en danger, ses jours sont menacés peut-être... Pourrait-il donc mourir le prophète divin qui commande au trépas, qui m'a ressuscité? Combien de fois déjà n'a-t-il pas échappé à la rage insensée des impies qui osent le poursuivre! N'importe, à lui seul appartiennent toutes mes pensées, lui seul doit m'occuper. »

Ainsi pense Sémida. Plongé dans une sombre rêverie, il s'approche des sépulcres et s'arrête près d'une tombe nouvellement taillée dans le roc. Elle est vide, il la reconnaît, c'est pour lui qu'elle a été creusée; la destruction l'y attendait quand la voix du Messie l'a rappelé à la vie. Les nobles et pieuses pensées que la vue de cette tombe éveille dans son âme le détachent entièrement de la terre, et il se promet de nouveau de consacrer l'existence presque surnaturelle qui l'anime à son divin bienfaiteur.

Les amis de Jésus restés dans la salle du festin attendent son arrivée dans un morne silence. Marie, surtout, est en proie à la plus vive inquiétude.

« Il ne vient point, dit-elle; je vais aller au-devant de lui. Si ses ennemis ne l'ont pas déjà immolé à leur haine sanguinaire, s'il vit encore mon fils bien-aimé, je veux le contempler; enhardie par la douce majesté de son regard, j'enlacerai

ses genoux. Marie-Magdelaine, en se jetant à ses pieds, a trouvé grâce devant lui, et pourtant elle n'est pas sa mère; il ne me repoussera point, il m'écoutera quand je lui dirai : Au nom des premières larmes que tu as versées sur cette terre, au nom des joies célestes qui inondèrent mon âme quand les anges vinrent t'adorer au berceau; au nom de ce moment suprême où, après t'avoir cherché pendant plusieurs jours, je te retrouvai dans le temple entouré de docteurs dont le vieux savoir s'humiliait devant la science divine du jeune enfant; au nom de l'esprit saint qui habite en toi, et qui te fait le bienfaiteur de l'humanité, aie pitié de ta mère, promets-lui que tu vivras. »

Et, prompte comme la pensée quand elle s'élève vers les cieux qui l'ont inspirée, Marie court sur la route de Béthanie, par où son fils doit arriver. Jésus la voit, non avec ses yeux mortels, mais avec ce regard divin qui lui dévoile la pensée des séraphins, et lui fait apercevoir chaque atome qui naît ou meurt dans la création.

« Oui, j'aurai pitié de toi, Marie; elle sera brillante et belle la grâce que tu trouveras devant ton fils quand il sera ressuscité. »

Ainsi pense le Messie, et, pour éviter la rencontre de sa mère, il prend un sentier détourné; ses disciples, et les anges invisibles qui l'accompagnent, le suivent en silence.

Arrivé près du Golgotha [1], Jésus s'arrête à l'entrée d'une tombe que Joseph d'Arimathie avait fait creuser dans la pente d'un rocher solitaire. C'est là qu'il voulait un jour faire déposer ses restes, car sa pensée appartenait encore trop à la terre pour qu'elle pût deviner quel sanctuaire il avait fait construire et quel mort y dormirait.

Plongé dans une profonde méditation, le Fils de l'homme porte tour à tour ses regards sur cette tombe et sur la colline du Golgotha, qu'enveloppe déjà le crépuscule du soir.

« Elles s'évanouissent enfin les dernières lueurs du jour, et avec elles les peines et les souffrances de la vie, se dit-il; la

[1] Colline hors des murs de Jérusalem. C'est là que se faisaient les exécutions des criminels, et que leurs restes étaient abandonnés aux oiseaux de proie. Cette colline, qu'on nomme aussi *Calvaire*, c'est-à-dire élévation plantée d'une croix, est souvent désignée dans les évangiles sous le nom de *lieu du test*, qui veut dire *supplice*, *épreuve*.

(*N. du Tr.*)

nuit et le sommeil réparateur arrivent avec la brise embaumée de l'ouest, les ombres des nuages déploient leurs voiles fantastiques au-dessus du Golgotha. Colline redoutée dont le voyageur se détourne avec effroi, parce que ta poussière ne couvre que les ossements des malfaiteurs que la justice humaine immole au repos de la société, bientôt tu brilleras d'un éclat céleste, car tu vas devenir l'autel du plus grand des sacrifices. La victime est prête, elle attend la mort avec joie. Mort sublime, qui va racheter l'espèce humaine et l'initier à la vie éternelle, je te salue! Approche, que le ciel et la terre soient témoins du coup que tu vas me porter! Assis à la droite de mon père, j'étais comme lui le créateur et l'ami des hommes, je me suis fait leur frère; c'est par amour pour eux que tout mon sang va couler; puis, je viendrai dormir sous cette voûte fraiche et sombre que des mains prévoyantes ont creusée! Mon sommeil sera plus doux que le repos qu'appelaient les vœux d'Adam, lorsque, à travers le bruissement d'une mélancolique soirée d'automne, une voix mystérieuse lui dit : Cette terre qui se couvre de feuilles flétries, elle t'a ouvert une tombe; prépare-toi à dormir pendant une longue suite de siècles sans entendre la voix de tes neveux qui viendront folâtrer sur cette tombe et y descendre à leur tour. Les siècles se sont perdus dans l'éternité, de nombreuses générations ont disparu dans le sein de la terre, sourdes aux pas fugitifs des générations nouvelles qui glissent sur les ruines du passé, et se confondent avec lui pour céder la place à un avenir non moins éphémère. Elles vont enfin se réveiller toutes et pour toujours, parce que je me suis fait un instant périssable comme elles. Les cieux n'ont rien de comparable à la joie que me cause la pensée de ce réveil universel. Le doute, l'inquiétude, les larmes seront à jamais bannis de la terre régénérée, pas un tertre funèbre ne hérissera sa surface fleurie, et la mort ne sera plus que le doux sourire d'une belle victoire... Ils arrivent mes ressuscités! Je vois briller leurs vêtements aériens et leurs nobles cicatrices! J'entends leurs cris de triomphe, ils appellent le Fils de l'homme qui se fit leur frère! Qui peut les compter sur la terre, qui peut les compter dans les cieux? Leur nombre est infini, et ils sont à moi! J'ai anéanti le passé, j'ai rendu à la création sa pureté primitive!... Cette régénération, elle n'est pas accomplie, elle le sera quand tu auras bu tout mon sang, lugubre Golgotha, quand

tu m'auras servi de repos, tombe maintenant ouverte et vide!... »

Au milieu de ces pensées prophétiques, le Messie s'est approché de Jérusalem. Non loin des murs de cette ville, déjà voilée par les ténèbres, Judas vient en silence se glisser parmi les disciples. En vain il affecte un air calme et tranquille, un sentiment douloureux accélère les battements de son cœur. Ithuriel, qui l'avait suivi, s'est arrêté sur la cime d'un haut palmier. Au moment où Jésus passe sous cet arbre, l'ange descend, marche invisible à ses côtés, et tous deux s'entretiennent dans cette langue mystérieuse de l'âme que l'homme le plus vertueux ne sait parler que lorsque, avec son dernier soupir, il envoie sa dernière pensée vers les cieux, où il est attendu.

« Fils de l'Éternel, dit le séraphin, tes yeux ont lu dans le livre de la vie de Judas; tu sais qu'il t'a trahi, lui, que tu as daigné instruire et par ta parole et par ton exemple. Il a vu tes merveilles, il a entendu ta voix qui lui annonçait l'immortalité, et il t'a vendu!... Je ne suis plus son ange gardien! Quand, entouré de tes disciples fidèles, tu jugeras le monde, je me présenterai au pied de ton trône, j'étendrai ma main sur la nuit éternelle, j'armerai ma voix de la force du tonnerre, et je dirai : Au nom de celui qui a répandu tout son sang sur la croix, Ischariote s'est rendu indigne de contempler le Fils de l'homme dans sa gloire! Les stigmates du crime sillonnent son front, et l'accusent avec moi; il m'a repoussé, je l'abandonne à l'abîme de la damnation qui le réclame. »

Et, regardant le Messie, il lit dans sa pensée qu'il peut sans l'offenser s'abandonner à sa douleur.

« Hélas! continue-t-il, que sont devenues les douces espérances que j'avais fondées sur toi, malheureux Judas! Tu étais destiné à entendre les hymnes célestes qui accompagnent le martyr au supplice, et célèbrent son triomphe. Déjà, je me préparais à voler au-devant de ton âme, séparée de ton corps par un trépas glorieux, et à la conduire aux pieds du Messie. Là, je t'aurais placé sur le siége brillant que les cieux t'avaient réservé; j'aurais partagé ton saint ravissement; je t'aurais appelé mon ami, mon frère, et tu m'aurais initié aux pieux mystères des chrétiens, en me racontant comment elle leur vint cette foi qui rend le péché impossible, et fait trouver les

joies de l'âme dans les souffrances du corps. Ils se sont évanouis ces rêves heureux comme le sourire du printemps vaincu par l'été, comme la fleur de la vie du jeune adolescent que le souffle de la mort a touché. J'étais naguère l'ange gardien d'un saint, me voilà seul et repoussé ; les séraphins, mes frères, détourneront de moi leurs regards affligés. Parle, fils de l'Éternel, faut-il m'enfuir vers les cieux, ou daigneras-tu m'accorder la grâce de rester témoin de ta divine mission ? »

Et Jésus répond :

« Jean a deux anges gardiens, j'accorde la même faveur à Simon-Pierre, il a besoin d'appui, car bientôt l'esprit du mal le visitera ; veille sur lui. »

L'heureux séraphin se précipite aussitôt dans les bras d'Orion, et tous deux se promettent d'éloigner toute pensée coupable du disciple confié à leur garde.

O toi qui m'as soutenue jusqu'ici, Muse de Sion, fais que mon chant soit solennel et doux, car je vais redire les adieux du maître divin à ses disciples chéris ; je vais peindre le plus saint de ses disciples, lorsque, appuyé sur la poitrine de Jésus, il leva sur lui ses yeux baignés de larmes, comme il les leva, plus tard, vers les cieux lorsque, sur les plages désertes de Patmos, le Sauveur daigna dicter la plus sublime de ses révélations[1] à l'apôtre chéri qui partagea avec le noble Jacques l'honneur d'avoir été surnommé par lui le *Fils du Tonnerre*[2].

Jésus vient d'entrer à Jérusalem ; il passe près du palais du riche sans y jeter un regard, et entre dans la demeure du pauvre, où il veut prendre son dernier repas sur la terre. Les deux disciples qui l'avaient précédé font servir l'agneau pascal, et tous prennent place autour de la table.

Assis près de son maître, Jean s'appuie sur son épaule, et lui sourit doucement.

L'éclat pénétrant d'un esprit prophétique qui lit dans l'avenir, et la douce tristesse d'un ami qui voit pour la dernière fois réunis autour de lui les objets chers à son cœur, se peignent dans le regard et sur les traits de Jésus.

[1] L'Apocalypse de saint Jean.

[2] Jean l'évangéliste et Jacques le Majeur étaient frères. Ils furent appelés à l'apostolat par Jésus, qui les trouva raccommodant leurs filets avec leur père Zébédée, qui était pêcheur. Le Messie les surnomma tous deux *Boanergès*, c'est-à-dire fils du tonnerre.

(*N. du Tr.*)

« Je suis heureux, leur dit-il, de vous voir tous près de moi; j'avais besoin de vous réunir une dernière fois, car bientôt il faudra nous séparer !... Jadis un saint prophète fut admis à contempler l'Éternel, il entendit les hymnes des séraphins, il sentit tressaillir sous ses pieds les marches du temple que l'écho de leurs voix avait frappé, il vit le sanctuaire se remplir d'un nuage embaumé comme la douce vapeur qu'exhale la myrrhe quand elle brûle sur l'autel [1]. J'étais assis près de mon père, et ce fut en mon honneur que trembla le temple, que chantèrent les séraphins, que se consuma l'offrande des cieux. Ce monde, que vous habitez, dormait encore dans le chaos, et moi déjà je régnais sur les immortels !.... Il ne vous est pas encore donné de comprendre cette haute vérité ; mais souvenez-vous que le même prophète, admis à contempler son Dieu, reçut de lui le don de lire dans l'avenir. Il vit un homme qui, par sa forme, paraissait un enfant d'Adam comme vous ; or voici sur cet homme les paroles du prophète : Elle s'est évanouie la beauté céleste du Fils de l'homme; le doux sourire de sa jeunesse, le calme imposant qui témoignait de la paix de son âme, l'ont fui pour toujours. Toutes les misères humaines se sont accumulées sur sa tête; en le voyant passer devant eux, triste et souffrant, les hommes détournent les yeux, ils croient qu'il se courbe sous le poids de ses crimes, et que les angoisses du remords le torturent. Hommes, reconnaissez votre erreur : s'il souffre, s'il gémit, s'il se tord sous la main de l'anathème, c'est pour vous ! Le coupable, le réprouvé, c'est l'espèce humaine tout entière ! elle a voulu se faire elle-même sa loi et sa sagesse : elle s'est éloignée de son Créateur, et l'esprit du mal la réclame, et le Créateur a jeté tous les péchés de l'espèce humaine sur le Fils de l'homme, et le Fils de l'homme va expier tous ces péchés. Il est jugé, il est condamné, il souffre, il meurt sans se plaindre comme l'agneau sans tâche sur l'autel du sacrifice. Ses plaies qui vous font frémir, c'est en votre nom qu'il les a reçues ; et, avec chaque goutte du sang qu'il verse pour vous, la paix et le bonheur étendent plus largement leurs ailes bienfaisantes afin d'abriter sous leur ombrage sacré la race d'Adam tout entière. Voyez ! il est sorti triomphant du plus terrible des jugements.

[1] Allusion à la vision qu'eut le prophète Isaïe : pendant cette vision Dieu lui apparut sur son trône dans toute sa gloire. *Voir* Isaïe, chap. 6. (*N. du Tr.*)

Qui pourra compter les nombreux pécheurs qu'il a rachetés ? Qui pourra compter les générations qui, un jour, sortiront à sa voix de la poussière de la mort pour entrer dans la vie éternelle[1] ? »

Jésus se tait et lève les yeux vers son père. Après un long et pieux silence, qu'aucun de ses disciples n'ose interrompre, il leur adresse de nouveau la parole :

« Désormais, mes bien-aimés, vous mangerez sans moi l'agneau qui bondit dans la prairie, vous boirez sans moi le jus du fruit qui embellit le pampre joyeux ; mais dans la vallée de la paix éternelle il y a de douces habitations pour tous mes amis ; c'est là que vous me retrouverez avec les pères de l'alliance nouvelle, et nous célébrerons ensemble des fêtes que n'attristera aucune pensée de séparation. »

Frappés d'une sainte admiration, les disciples gardent un silence religieux ; c'est ainsi que le peuple d'Israël resta muet et tremblant lorsque, réuni sur la cime de Moria, il passa sous le portique du temple, et vit le jeune et beau Salomon déposer sa couronne d'or sur l'autel qu'il venait de faire élever au Seigneur avec tant de magnificence, et qu'il ne voulait consacrer qu'après s'être dépouillé des insignes qui le distinguaient du reste des hommes[2].

Lebbée croit avoir deviné le sens des paroles de Jésus. Dominé par la douleur, il se penche à l'oreille d'Ischariote, et lui dit à voix basse :

« Nous n'en pouvons plus douter, l'instant dont il nous a parlé si souvent, est venu ; le Fils de l'homme va mourir ! Quand ils le conduiront au supplice, le plus grand des prophètes, ange de la mort, aie pitié de moi, ouvre-moi le sanctuaire où le malheureux trouve le repos, où le voyageur épuisé de fatigues dort en paix. »

Ces paroles, entrecoupées de profonds gémissements, ont frappé l'oreille du Messie : son regard, plein d'une bienveillance divine, s'arrête sur le jeune Lebbée, glisse sur Judas, et plane sur l'assemblée avec une tristesse rêveuse.

[1] Tout ce passage est une imitation de la prophétie d'Isaïe sur la passion du Messie. *Voir* Isaïe, chap. 53. (*N. du Tr.*)

[2] Allusion à l'inauguration du temple de Jérusalem, par Salomon. *Voir* livre 1er des Rois, chap. 8. (*N. du Tr.*)

« Je vais vous affliger, mes bien-aimés, mais je dois vous l'apprendre, il en est un parmi vous qui me trahira. »

Jésus se tait, et tous ses disciples, saisis de crainte et d'indignation, s'écrient en même temps :

« Maître, est-ce moi ? »

« C'est un de vous. Il est vrai que rien ne saurait détourner le Fils de l'homme de la route que les prophètes lui ont tracée; mais malheur au disciple qui va le trahir ! En vérité, je vous le dis, il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né. »

En prononçant ces mots, la figure de Jésus a pris l'expression d'un juge sévère ; Judas pâlit, tremble, se penche vers lui, et dit :

« Serait-ce Judas qui doit te trahir ? »

« Tu l'as nommé, » répond le Messie avec tristesse, et d'une voix si basse, que le coupable seul a pu l'entendre.

Et, s'arrachant tout à coup au regret douloureux que lui cause la perte d'un des siens, ses traits reprennent l'expression d'une douce majesté, d'une bonté divine; il se lève et se dispose à consacrer le pacte de la nouvelle alliance.

Cœurs endurcis qui profanez audacieusement cette fête sacrée, ce n'est pas pour vous qu'il est mort sur la croix; il ne vous connaît pas, il repousse votre feint hommage.

Le Messie prononce les paroles sublimes qui éternisent la mémoire de sa mort, et présente à ses disciples le pain et le vin, que chacun d'eux reçoit successivement avec une pieuse humilité.

A la vue du calice, image du sang de la rédemption, Jean ne peut plus contenir sa douleur. Se prosternant aux pieds de son maître, il enlace ses genoux, sanglote et se voile le visage avec les longues boucles de sa chevelure flottante. La pensée de Jésus s'élève vers l'Éternel, et dit :

« Qu'il soit permis à mon disciple chéri de contempler ma gloire. »

Et aussitôt Jean aperçoit au fond de la salle une réunion de séraphins témoins invisibles de cette scène. Il les contemple avec ravissement, et bientôt l'éclat de Gabriel, la beauté rayonnante de Raphaël l'éblouissent; le doux Salem, dont la splendeur est plus à la portée d'un mortel, lui tend les bras en souriant; mais Jean ne voit que son maître chéri : épuisé de

bonheur et d'espérance, il s'appuie en soupirant sur sa poitrine et l'entoure de ses bras.

Porté par un souffle embaumé, Gabriel s'approche de Jésus :

« Ah ! que ne puis-je t'embrasser ainsi ! s'écrie-t-il; pour obtenir cette faveur, je me résignerais à devenir un simple mortel. »

« Ta place, Gabriel, répond Jésus, est au pied de mon trône, près d'Éloha, sur la première marche du sanctuaire des cieux. »

Le séraphin se prosterne et l'adore en silence.

Judas croit devoir imiter l'exemple de Jean : il se jette aux pieds de son maître, qui lui ordonne de se relever en lui présentant le calice; le traître le reçoit avec calme. Tant de perversité attriste de nouveau le Messie, et son regard mélancolique erre sur l'assemblée.

« Vous que j'ai appelés à moi, je vous aime tous avec une égale tendresse; cependant rappelez-vous que je l'ai prédit, un de vous me trahira... Il faut aussi que vous sachiez la haute destinée que je réserve à ceux qui me sont restés fidèles. Partout où je les enverrai, ils seront reçus comme je l'eusse été moi-même; le bien ou le mal qui leur sera fait me sera fait à moi-même. Tant de gloire ne saurait être le partage d'un traître. Je vous le dis pour la dernière fois, un de vous trahira le Fils de l'homme. »

Il se tait, et les disciples se regardent avec une défiance inquiète. Jean, toujours appuyé sur le sein du Messie, lui parle à voix basse :

« Maître, demande-t-il, lequel de nous se souillera de ce crime ? »

« Celui pour lequel je casse ce pain, » répond le Messie.

Et, souriant à Judas avec une bonté fraternelle, il lui présente le symbole de la réconciliation du pécheur avec son Dieu.

Jean tressaille et garde le silence; il craint de dénoncer le traître à la vengeance des autres disciples.

Judas a quitté la salle avec précipitation. Poursuivi par le souvenir de ce qu'il vient de voir et d'entendre, il court, hors de lui, à travers les ténèbres, et sa rage s'exhale enfin en paroles :

« Il connaît mon crime !... Tous le connaissent !... Eh bien,

qu'ils tremblent tous !... Lève-toi, Judas ! m'a-t-il dit... Quelle dure parole !... Ce n'est point ainsi qu'il parle aux autres... Il est vrai qu'on ne commande pas aux rois... Mais que signifiaient ces sinistres adieux, ces apprêts de mort ?... Une ruse nventée pour flé chir ma colère... Ne t'attendris point, Judas ; souviens-toi que tu es dédaigné. Comment pourrait-on faire mourir Jésus ? il est immortel ! Qu'un instant du moins il soit chargé de fers ! alor s peut-être il aura un sourire gracieux, une prière pour le disciple qu'il a méprisé !... Les maîtres d'Israël m'attendent ; je suis leur confident : hâtons-nous d'aller les rejoindre. »

Il dit, et, poussé par Satan, il se dirige vers le palais de Caïphe.

Depuis le départ d'Ischariote, un calme imposant et doux s'est mêlé à la pieuse émotion des disciples ; Jesus leur parle avec plus d'abandon et une tendresse plus expansive. C'est ainsi que plus tard il sourira à Pierre et à ses nouveaux chrétiens quand ils auront fait enlever de leur sainte réunion le corps d'Ananias, frappé de mort pour avoir menti devant Dieu [1].

L'approche de l'instant du sacrifice répand sur le Messie un éclat surnaturel. Déjà il n'appartient plus à la terre, et il cherche à le faire comprendre à ses disciples.

« La voilà accomplie, la mission du Fils de l'homme. Quoiqu'il ne soit encore qu'un mortel, les cieux célèbrent sa gloire ; car c'est par lui que le secret de l'éternité se dévoilera aux enfants de la terre... Vos gémissements me déchirent le cœur... Pourquoi pleurez-vous, mes enfants ? Il est vrai que nous allons nous quitter ; mais quand vous me chercherez, vous me trouverez, quoiqu'en ce moment il ne vous soit pas permis de me suivre sur la route que je vais prendre. Je vous le répète, ne pleurez pas ; mes regards resteront fixés sur vous... Je vous laisse un commandement plus noble que tous ceux que les traditions vous ont appris : *Aimez-vous les uns les autres*,

[1] Voulant donner une preuve publique de sa piété, Ananias vendit ses biens et en apporta le prix aux apôtres. Quoiqu'il en eût réservé une partie, il assura qu'il apportait tout le prix de la vente. Saint Pierre, qui lisait dans sa pensée, lui reprocha ce mensonge, et Ananias tomba frappé de mort. L'apôtre ordonna aux jeunes chrétiens qui se trouvaient présents d'emporter le corps et de l'enterrer. Ils obéirent et revinrent auprès de Pierre pour louer la justice et la toute-puissance de Dieu. *Voir* les Actes des Apôtres, chap. 5. (*N. du Tr.*)

aimez-vous comme votre médiateur vous aime. Que l'univers entier apprenne que vous êtes à lui et vous demande à entrer dans votre pacte d'amour et de charité. »

Il dit, se lève et se dispose à sortir. Pierre se presse au-devant de lui :

« Maître, où vas-tu ? » lui demande-t-il.

« Je te l'ai dit; je te le répète, tu ne peux me suivre; mais un jour viendra où tu marcheras sur la trace de mes pas. »

« Pourquoi me repousses-tu ? s'écrie Pierre avec feu ; je suis prêt à donner ma vie pour toi. »

« Ta vie? répète Jésus avec un soupir douloureux ; en vérité, Pierre, je te le dis, tu m'auras renié trois fois avant qu'un jour nouveau vienne éclairer la Judée. »

Après avoir prononcé ces paroles, il pose un genou en terre, et ses disciples se prosternent autour de lui.

Êtes-vous tous présents? demande-t-il avec une émotion douloureuse. »

« Tous ! tous ! s'écrient les disciples. »

« La voix d'un d'entre vous n'est point arrivée jusqu'à moi; je vous le demande de nouveau, êtes-vous tous à mes côtés? »

« Judas Ischariote n'y est pas, » répond Lebbée en tremblant.

Jésus lève les yeux vers le ciel, et prie :

« O mon père ! elle a sonné l'heure solennelle qui va montrer ton fils dans tout l'éclat de sa puissance. C'est sous sa loi que tu as placé les innombrables enfants d'Adam, afin qu'il les éveille à la vie éternelle... La vie éternelle est de te connaître, de t'aimer... Ma pensée embrasse dans toute son immensité l'œuvre de la rédemption. Le décret de l'éternité va s'accomplir ! La couronne m'attend à ta droite; car tu me la rendras la majesté qui fut en moi avant la création des cieux et des mondes ! Je t'ai fait connaître à tes élus; ils resteront fidèles à mes leçons : ils savent que tout ce que je leur ai enseigné vient de toi... Maintenant, mon père, je t'implore pour eux ! Je vais quitter la terre; ils y resteront après moi : fais qu'ils soient dignes de la nouvelle alliance, et qu'à l'exemple des habitants du ciel, leur communauté ne soit qu'une association de frères ! Tant que je n'ai été qu'un homme comme eux, j'ai veillé sur la pureté de leur âme... Les voici, je te les

rends... ; un seul m'a abandonné... Hélas ! les prophéties devaient s'accomplir !... Enlève-les de la terre, mes disciples bien-aimés, ou du moins garantis-les contre les séductions de l'esprit du mal : ils n'appartiennent plus au péché; tout en eux est innocence et pureté. Mais ce n'est pas pour eux seuls que je t'implore ! Leurs paroles, douces comme la rosée du ciel, éveillera d'innombrables enfants à la vie éternelle. Que ces nouveaux enfants de la rédemption soient égaux à leurs frères aînés ; qu'un jour ils se réunissent tous autour de moi pour jouir d'une félicité sans fin .. Le monde ne peut te concevoir ; moi seul je te comprends ! J'ai révélé à tes enfants ta justice et ta clémence : que le saint amour qui me confond avec toi enflamme leurs cœurs. »

Jésus se tait, quitte la salle et sort de Jérusalem. Les disciples le suivent en silence jusque dans la sombre vallée de Cédron, où la voix mugissante du torrent couvre le bruissement de l'olivier, dont le souffle de la nuit agite mollement le feuillage mélancolique.

Arrivé au jardin des Oliviers, le Messie se sépare de ses disciples, gravit la pente rapide du mont, et adresse ces paroles à Gabriel, qui marche invisible à ses côtés :

« Vois-tu cette place solitaire dans la vallée de Gethsémané[1]? vingt palmiers l'ombragent, et la nuit plane sur leurs cimes majestueuses, semblables à de hautes montagnes qui se penchent sur un abîme : que sous cet ombrage solennel les anges se rassemblent et prient. »

Il dit, et se dispose à l'accomplissement de l'œuvre de la rédemption, le plus grand, le plus sublime de tous ceux qui, depuis l'éternité, se sont passés dans l'infini. Le silence et la solitude l'entourent; les applaudissements, les cris d'admiration de la foule, si agréables à l'oreille des héros de cette misérable terre, répugnent à l'Éternel et à son fils : ils étaient seuls quand leur pensée créatrice fit sortir du néant les cieux et les mondes !

[1] Cette vallée est située au delà du torrent de Cédron, non loin du Jardin des Oliviers. C'est dans cette même vallée que Jésus fut arrêté pour être conduit devant le sanhédrin. (*N. du Tr.*)

CHANT V.

L'Éternel descend sur le mont des Oliviers; Éloha le suit. — Il rencontre les âmes des six sages venus jadis d'Orient pour adorer l'enfant de Bethléem. — En traversant la voie lactée, l'Eternel passe auprès d'une étoile habitée par une race d'hommes immortels. — Le père de cette race fortunée s'entretient avec ses enfants, et adresse un hymne à l'Eternel. — Éloha arrive au-dessus du mont des Oliviers; il somme Jésus de se présenter devant son juge; Jésus répond à cet appel. — Adramelech, caché près du Messie, vent le rallier, mais il est forcé de fuir. — Le Messie revient près de ses disciples. — La première heure des angoisses passée, il se présente de nouveau à son juge. — Abdiel-Abbadona, qui cherche le Messie, le voit sans le reconnaître, et s'éloigne l'âme déchirée par les souffrances dont il a été témoin. — Après la deuxième heure d'angoisses, Jésus retourne une troisième fois vers son juge. — Les tourments qui l'accablent sont si terribles que les anges eux-mêmes ne peuvent plus en supporter l'aspect. — Éloha, seul, reste près de lui. — Jésus se relève enfin; la troisième heure d'angoisses est passée, et l'Éternel remonte vers son trône.

Jéhova est assis sur son trône dans tout l'éclat de sa majesté suprême; debout près de lui, le divin Éloha exprime les saintes terreurs que lui cause la sévérité inaccoutumée de son maître par ce chant solennel :

« Dieu de justice! qu'ils sont terribles les éclairs que tes yeux lancent vers la terre! qu'elles sont effrayantes les mille voix du tonnerre qui mugissent à travers les vallées de l'ancien Éden! Des étoiles voyageuses y laissaient tomber leurs douces clartés; tu les as regardées, elles ne sont plus!... Sous ce regard menaçant, ils s'arrêtent les mondes innombrables qui célèbrent ta gloire dans leurs éternelles paraboles! ils se taisent les séraphins et les myriades d'anges nés pour te chanter! tous se sont voilé le visage de leurs ailes, et attendent que tu leur permettes d'entonner un hymne en l'honneur de ton fils. Incommensurable! quelle est l'immense pensée qui te préoccupe? est-ce une pensée de destruction? veux-tu juger l'univers et anéantir l'empire de Satan? Oh! alors, donne-moi du sein de tes orages le plus redouté des tonnerres! donne-moi la nuit la plus sombre! donne-moi surtout une étincelle de ta toute-puis-

sance, et j'irai les exterminer ces esprits maudits qui ne connaissent pas le repentir ! et que leur prince soit effacé du livre de la vie des éternels ! que ses derniers cris de désespoir s'élèvent du fond des enfers jusqu'au haut des cieux ! que les mondes le voient, l'entendent et se redisent les uns aux autres : Une pensée de l'Éternel a fait disparaître l'esprit du mal de l'infini !... Pardonne, Seigneur, si j'ose te supposer de semblables desseins ; mais tout en toi respire l'indignation d'un juge, d'un juge sans miséricorde !... En vain je fais remonter mes souvenirs jusqu'à l'époque où les mondes n'existaient pas encore, jamais tu ne me parus aussi redoutable. Toi, naguère tout amour, tu n'es que vengeance et colère, et j'ai osé te parler, moi nuage éphémère animé par ton souffle divin !... Pardonne à mon audace, je suis ton enfant, l'enfant de ta pensée !... Père céleste, ne tourne pas vers moi les regards terribles que tu arrêtes sur la terre, ils m'anéantiraient si tu ne m'avais pas créé pour l'éternité ! »

Et Jéhova répond :

« Je vais juger le Messie, lui qui s'est interposé entre son père et l'espèce humaine, lui qui est homme et Dieu en même temps ! Suis-moi, Éloha. »

Il dit et se lève. Le trône qu'il vient de quitter résonne comme les harpes des séraphins quand ils célèbrent une fête céleste ; les montagnes des cieux tremblent, et avec eux l'autel de la rédemption ; trois fois les saintes ténèbres passent et repassent devant le sanctuaire, et en dévoilent les marches sacrées ; l'Éternel les descend et plonge vers la terre.

Au même instant un séraphin la quitte, suivi par les âmes des sages, qui, dirigés par une étoile merveilleuse, étaient venus des contrées lointaines de l'Orient pour adorer le divin enfant de Marie.

Hadad, le premier de ces sages, a laissé après lui sur la terre la plus ravissante des femmes, dont la beauté fraîche et pure se développe sous l'ombrage épais de la majestueuse forêt embaumée de Bathrum [1]. Et la jeune femme ne le pleure point ;

[1] Nom d'un arbre des Indes qui fournit la substance aromatique si recherchée par les Romains, qui la connaissaient sous le nom de *malabathrum*. Plusieurs naturalistes prétendent que la résine odorante du malabathrum est l'almugghim des Juifs, parfum que Salomon faisait venir des Indes avec les autres objets précieux qu'il tirait de cette riche contrée. (*N. du Tr.*)

car, certains de l'immortalité, ces époux ne voyaient dans la mort que le passage de la vie d'un jour à la vie éternelle, où le mot cruel de séparation ne vient jamais déchirer les cœurs épris d'un chaste et noble amour.

Sélima a supporté avec courage toutes les angoisses d'une existence longue et orageuse ; son dernier moment a été pour lui une première étincelle de bonheur.

Simri s'est fait l'ami, le guide des hommes, qu'il aimait comme ses frères, et les hommes l'ont méconnu et repoussé. Un seul, touché par la voix mourante du sage, a promis de vivre comme lui, et Simri a quitté la terre avec la douce certitude d'y avoir été utile.

Mirja est mort pauvre et ignoré ; cinq fils cependant bénissent sa mémoire, car il les a élevés pour la vertu et pour la sagesse.

Digne du trône où le ciel l'avait fait naître, Beled savait pardonner l'injure. En partageant son royaume avec son plus cruel ennemi, il l'a rendu noble et grand comme lui, et s'est assuré un ami dont la tendre sollicitude a embelli ses derniers instants.

Sunith apprit aux bergers des bosquets des rives de Parpar [1] à chanter l'enfant de Bethléem ; ses trois filles l'ont chanté avec lui. Assises maintenant sur la tombe de leur père, enveloppées dans de longs voiles de deuil, elles mêlent les sons lugubres de leurs harpes au murmure plaintif des cèdres et des ruisseaux de Jedidoth [2].

Telles sont les âmes que le séraphin, après les avoir revêtues d'un corps aérien, conduit vers la céleste demeure. A la vue de Jéhova, qui passe rapide et terrible, il s'écrie : Voici l'Éternel !... Ce nom fait tressaillir Sélima, et pour la première fois il ose se servir de sa voix d'immortel, dont lui-même admire l'harmonie céleste lorsqu'elle porte à travers l'espace ces paroles qu'il adresse à son Créateur :

« O toi ! que mes yeux contemplent avec ravissement, quel nom te donnerai-je ? Faut-il t'appeler Éternel ? Jéhova ? Juge créateur de l'univers ? Père du Dieu qui s'est fait homme à Bethléem, et que mes amis et moi nous avons adoré les pre-

[1] Rivière de la Syrie, dans les environs de Damas. (*N. du Tr.*)

[2] Contrée de la Syrie, au pied du mont Liban. (*N. du Tr.*)

miers sur la terre ? C'est avec des cris de joie et de bonheur qu'elle te salue, mon âme immortelle, cette douce émanation de ton souffle divin ! elle sent que tu es tout amour, tout miséricorde, et pourtant en ce moment tu lui parais terrible et menaçant. Ce n'est pas moi que tu vas juger : en soutenant mon agonie, ton séraphin m'a annoncé que j'avais trouvé grâce devant toi. Voudrais-tu prononcer l'arrêt de mort de tous les enfants d'Adam qui méconnaissent encore ton fils, et les anéantir avec la terre qu'ils habitent? Non, non, tu n'es pas inexorable, et ton Messie s'offre en holocauste pour l'espèce humaine, qui sera rachetée par lui ! Salut ! salut ! père du sauveur des hommes ! »

Il se tait et se prosterne avec ses pieux amis devant l'Éternel, qui poursuit sa route à travers les étoiles. Éloha le suit sur le char de feu qui jadis enleva Élie de la montagne de Dothan[1], d'où le regard émerveillé d'Élysée le suit jusqu'à l'entrée des cieux.

Debout sur ce char redouté, le divin Éloha soutient avec le calme de la force la tempête qui mugit au-devant de lui. Sous son souffle furieux, le char s'ébranle, l'essieu d'or plie et gémit, et la chevelure et les vêtements de l'ange semblent fuir derrière lui comme des nuées orageuses que tourmente l'aquilon. Sa main droite soutient la foudre, et, à chaque sublime pensée qui sillonne son front, le tonnerre résonne à travers l'infini.

C'est ainsi que le plus grand des séraphins parcourt des millions de lieues solaires, lieues incommensurables pour la pensée humaine et que les immortels règlent d'après les distances qui séparent les soleils.

Jéhova vient d'arriver dans l'océan d'étoiles que nous appelons la voie lactée et que les cieux désignent sous le nom de Champ-du-Repos ; car ce fut là que s'arrêta l'Éternel lorsqu'il donna à la création nouvelle son premier sabbat. Dans sa marche rapide vers la terre, il effleure en ce moment une de ces myriades d'étoiles paisibles qu'habitent des êtres revêtus d'un corps semblable à celui des enfants de la terre, mais immortel comme l'âme qu'il enveloppe ; car cette âme est restée digne de son origine céleste.

[1] Montagne de la Palestine. (*N. du Tr.*)

Déjà un nombre infini de siècles ont passé sur la tête du père de cette race fortunée, et cette tête brille encore de tout l'éclat d'une beauté mâle et imposante. Son regard ne s'est point affaibli ; il plane avec une protection bienveillante sur ses innombrables neveux, et la source des larmes d'amour et de joie ne s'est point tarie pour lui. Son oreille ne s'est pas fermée aux accents de sa joyeuse famille, aux hymnes des séraphins, à la voix de l'Éternel quand elle daigne éveiller les échos de l'infini.

Cette voix, répétée par les cantiques des cieux, vient de le frapper ; il écoute et sourit à sa bien-aimée, qui, toujours belle et fraîche, ne se distingue des jeunes femmes et des douces vierges, dont elle est l'aïeule fortunée, que par la majesté maternelle répandue sur toute sa personne, qui inspire l'amour et commande le respect.

Leur premier-né, imposant et beau comme eux, est assis à leurs pieds, et, sur les riantes collines d'alentour, de jeunes amants se confient de tendres secrets ; des enfants à la chevelure flottante et enlacée de fleurs sautent et dansent, et leurs gracieuses mères viennent, les unes après les autres, les enlever à leurs jeux innocents pour les poser sur les bras de leur père à tous, qui les bénit, les rend aux jeunes femmes, arrête ses regards sur la route que suit l'Éternel, la désigne de la main, et s'écrie d'une voix puissante :

« Le voici, le Dieu qui nous a tous appelés à la vie, moi votre père, vous mes enfants bien-aimés, et ces vallés parsemées de fleurs et ces monts couronnés de nuages. Si, comme à nous, il avait donné à ces vallées, à ces monts, des yeux pour contempler l'espace, des oreilles pour écouter les harmonies célestes, une voix pour se mêler à ces harmonies, une âme pour comprendre et adorer son Créateur, je leur dirais : Cèdres majestueux qui l'avez vu disparaître sous votre sombre verdure, flots impétueux du torrent qui l'avez vu marcher sur vos rives, redites-nous comment il quitta ces lieux après m'y avoir appelé à l'existence, moi et ma douce compagne ! Brise embaumée, que ton léger murmure nous retrace le bruit de ses pas lorsqu'il traversa les collines boisées que caresse maintenant ton souffle timide ! Globe terrestre, peins-nous l'Éternel tel que tu le vis lorsqu'il passa au-dessus de toi, semant dans l'immensité de l'espace d'une main les soleils, de l'autre les étoiles !... Permets-moi, ô Jéhova ! de te contempler une se-

conde fois ! disperse la nuit orageuse qui t'entoure ! éclaircis ton front chargé de foudres vengeresses ! Quel est, hélas ! le peuple perverti, la horde maudite qui a pu ainsi exciter ta colère ?... Un soupçon, une crainte terrible se présentent à ma pensée !... Écoutez-moi, mes enfants bien-aimés, je vais vous confier un secret que je vous aurais révélé depuis longtemps, si je n'avais pas craint de troubler la douce paix de vos âmes naïves : Loin, bien loin de nous, sur un de ces globes presque imperceptibles qui semblent dormir dans un coin obscur de l'infini, vivent des êtres dont la forme extérieure est semblable à la nôtre ; mais ils ont perdu leur innocence innée, et avec elle le cachet de la divinité. A peine leur vie a-t-elle la durée d'une de nos pensées rapides, puis ils vont s'anéantir dans les bras de la destruction... Vous doutez, il vous paraît impossible qu'une créature de l'Éternel puisse cesser d'être ? Vous avez raison, car leur âme est immortelle ; leur corps seul, rendu à la terre dont il était formé, redevient un peu de poussière, et cette transfiguration, ils l'appellent la mort ! L'étincelle divine qui animait ce corps s'échappe et paraît devant le trône de l'Éternel, où trop souvent elle ne trouve qu'un juge irrité... Fuis loin de nous, image terrible ; la pensée du Créateur seule peut te soutenir. Pour une faible émanation de cette pensée, c'est trop déjà de s'arrêter près du lit de mort d'un enfant de Dieu, de contempler son œil qui se voile, s'obscurcit et ne voit plus rien, rien sur la terre, rien dans les cieux ! Tout est ténèbres et silence autour de lui, aucune voix humaine n'arrive plus à son oreille, pas même celle de l'amitié, pas même celle de l'amour ! En vain sa langue glacée veut balbutier un dernier adieu ; un long gémissement s'échappe de sa poitrine, une froide sueur baigne son front, les battements de son cœur deviennent toujours plus lents, toujours plus rares, puis ils s'arrêtent à jamais !... C'est ainsi que la jeune fille expire dans les bras de sa mère désolée qui demande en vain à mourir avec elle ; c'est ainsi que le jeune adolescent exhale son dernier soupir sur la poitrine du malheureux père dont il était l'unique espoir ; c'est ainsi que de tendres parents sont arrachés du sein de leurs jeunes familles qui restent sans guides et sans soutiens ; c'est ainsi qu'une vierge aimante et pure meurt sous les yeux de son futur époux ; c'est ainsi que le jeune homme s'éteint sous les yeux de sa fiancée au déses-

poir. Amour! essence de la divinité, il est parmi les enfants de cette terre infortunée des cœurs généreux qui, sans te comprendre, sont du moins restés assez purs pour te deviner comme nous devinons le passage d'un séraphin par l'ombre que les nuées projettent sur nos montagnes, et pourtant, ô Jéhova ! tu es sans pitié pour les malheureux que ce reflet d'amour élève parfois aux plus sublimes vertus! tu es sourd à leurs cris de désespoir quand ils te supplient de retarder d'une heure, d'une seconde, l'instant terrible de la séparation!... »

Il se tait, car les sanglots de ses enfants couvrent sa voix; les hommes pressent la main de leurs fils, les jeunes femmes entourent leurs filles de leurs bras tremblants, les enfants appuient leurs lèvres sur les yeux humides de leurs pères, de leurs mères chéries ; le frère échange un regard triste et pensif avec la tendre sœur, qui s'efforce de lui sourire à travers ses larmes; accablé par une sainte douleur, le fiancé laisse tomber sa tête sur le cœur de son amante, comme s'il craignait que ce cœur aussi pût un jour cesser de battre.

Le père de cette race immortelle attire sa compagne sur sa poitrine, et continue d'une voix attendrie :

« Serait-ce en effet vers les enfants de la terre que l'Éternel dirige son courroux?... Oh ! si vous saviez combien nous vous aimons, frères malheureux, nés comme nous pour l'immortalité, combien nous souffrons de vos maux, vous auriez eu pitié de nous, et vous n'auriez pas irrité votre Créateur. Si le globe que vous habitez doit devenir votre tombe, si l'abîme doit à son tour engloutir cette tombe immense, notre éternité ne sera plus pour nous qu'un deuil sans terme... Père miséricordieux, non, tu ne les anéantiras pas, tu leur as envoyé ton fils pour les racheter de la mort éternelle, ils ressusciteront, et nous les verrons un jour. Ah! daigne me dire que le Messie, dont les séraphins m'ont tant de fois parlé, n'est allé habiter parmi eux que pour les sauver... Tu ne réponds pas, et, toujours menaçant, tu continues à descendre vers la terre. Ta volonté est incompréhensible; qu'elle soit faite, Dieu de justice ! Les immortels, dans leurs régions sacrées, t'adorent en silence ; les enfants du globe terrestre se prosternent devant toi dans la poussière ; les sublimes séraphins te contemplent dans l'éclat de ta puissance, et lisent tes ordres éternels sur ton front divin ; que ta volonté soit faite, ô Jéhova ! »

Il dit, et son regard suit de loin l'Éternel, qui déjà effleure l'épaisse atmosphère de la terre.

Du haut de son char de feu, flottant sur une masse de nuages amoncelés comme des montagnes immenses, Éloha aperçoit le Messie, s'arrête, fait gronder le tonnerre, et dit :

« Ta puissance est infinie, ô fils de l'Éternel, puisque tu te sens la force de supporter l'arrêt que va prononcer ton père ! Ah ! si je pouvais faire descendre sur les hommes un rayon de cette lumière qui dévoile les mystères de l'infini !... Prosterne-toi, Éloha, et adore en silence... Enfants de la terre, réjouissez-vous; bientôt votre bonheur égalera celui des séraphins. »

Il se tait, étend son bras sur la terre, et la bénit de la pensée.

L'Éternel est arrivé sur le mont des Oliviers enveloppé dans cette heure solennelle de la nuit que l'airain annonce par douze frémissements mystérieux. A travers ce voile transparent pour tout ce qui n'est pas mortel, il voit la terre couverte de péchés et hérissée d'autels élevés aux faux dieux. Les crimes passés et les crimes à venir sortent des abîmes, où ils entraînent les générations qu'ils flétrissent, tandis que la main sévère de la conscience les conduit au pied du tribunal suprême. Un murmure plaintif descend du ciel; sur l'aile tremblante des vents arrivent les soupirs de la vertu qui souffre sur la terre, et les gémissements des victimes expirant sur les champs de bataille. Le tonnerre a prêté sa voix au sang innocent, au sang des martyrs; il crie vengeance à travers l'immensité des cieux.

Dieu pense !... sa main soutient l'univers prêt à se réduire en poussière, à se perdre dans l'infini !... Il se tourne vers Éloha; le séraphin comprend l'Éternel, et remonte aussitôt vers les cieux. Mais son regard reste fixé sur le mont des Oliviers ; sa main élève la trompette terrible qui doit un jour réveiller les morts de tous les siècles, et trois fois il en tire des sons qui font tressaillir la terre. A cet appel effrayant, le séraphin ajoute ces mots :

« Au nom de celui qui tient les clefs de l'immensité, qui donne les flammes à l'enfer, la toute-puissance à la mort, est-il sous les cieux un être qui veuille comparaître devant lui, à la place du genre humain ? S'il existe, qu'il vienne, Dieu l'appelle ! »

A la voix de l'ange, le Messie, debout au pied du mont des

Oliviers, frémit ; il s'avance, il entre au sanctuaire où l'Éternel l'attend.

Si j'avais la pénétration des prophètes et la voix des séraphins, si la trompette du dernier jugement était à mes ordres pour redire les pensés divines, alors peut-être j'aurais la force de te chanter, Sauveur du monde, quand tu luttas contre la mort, contre la colère de ton père, de ton père inexorable pour toi par amour pour nous ! Esprit du Père et du Fils, je ne suis qu'un faible mortel ; éclaire et dirige ma pensée, et, en dépit de mon néant, je verrai, je comprendrai les souffrances et l'agonie d'un Dieu !

Le Messie est prosterné dans la poussière formée par les ossements des enfants d'Adam morts dans le péché. Il voit l'enfer entre son père et lui ; il gémit, tord ses bras avec désespoir ; il combat, il lutte contre la mort, contre le néant !... L'immensité des péchés de tous les siècles l'accable ! Agité par les terreurs de l'agonie, son sang circule plus vite, et son front et sa face divine s'inondent de larges gouttes rouges et brillantes.

Ce ne fut point une sueur ordinaire qui mouilla les membres du Messie, lorsqu'il souffrit pour nous ; la sueur glacée qui couvrit son enveloppe mortelle, c'était du sang !

Reprenant tout à coup le sentiment de sa divinité, Jésus se relève de la poussière, des larmes se mêlent au sang qui coule sur ses joues, et, le regard fixé sur le ciel, il prie à haute voix :

« Le monde, ô mon Père, n'était pas encore. A peine l'avions-nous fait sortir du néant, que nous vîmes mourir le premier homme, et bientôt chaque seconde fut signalée par la mort d'un pécheur... Des siècles entiers s'écoulèrent ainsi chargés de ta malédiction ! Mais elle est arrivée enfin, l'heure solennelle des souffrances mystérieuses, l'heure marquée par nous avant que l'univers se mît en mouvement pour sa marche éternelle, avant que la mort immolât ses victimes ! Vous qui dormez en Dieu, je vous salue ; je vous salue au fond de vos tombes silencieuses ! Vous vous réveillerez !... Ah ! combien je souffre en ce moment, chargé du poids de votre fragilité ; car moi aussi, je suis *né*, moi aussi, je dois mourir !... O toi qui suspends au-dessus de ma tête ton bras de juge, toi qui fais frémir mes os pétris de boue, accélère le vol de cette heure affreuse ! rends-la plus rapide... Tu le peux, tout est possible à toi, Éternel !... Cette coupe terrible que tu as remplie de ta colère, de tes

effrayantes terreurs, tu l'as versée sur moi ! Ne la vide point jusqu'à la dernière goutte, détourne-la... Je suis seul, isolé des anges et des hommes qui me sont plus chers encore, des hommes, mes frères ! et je suis repoussé par toi !... Père céleste ! en nous jugeant, daigne te souvenir que nous sommes les enfants d'Adam, et que je suis ton fils !... Mais que *ta volonté soit faite, et non la mienne !* »

Ainsi parle le Messie, et sa droite chancelante s'appuie sur la nuit ; le jour fuit à sa gauche. Les images horribles d'une mort eternelle passent devant lui, les âmes maudites maudissent la toute-puissance, et les mugissements des cataractes d'où découlent les terreurs infernales, et le bruit des ruisseaux dont le murmure perfide invite au sommeil trompeur du néant, sortent des entrailles de la terre. Le soupir infini du désespoir accuse la création près du Créateur ; il maudit le passé, le présent, l'avenir !... L'Homme-Dieu a compris ce soupir.

Adramelech, qui s'était accroupi sur un rocher noir comme lui, détourne un instant le regard qu'il tenait fixé sur Jésus, et le laisse errer sur la terre. Là, il voit une des victimes qu'il a poussée à verser son sang de ses propres mains. Les cris de désespoir du suicide, les gémissements que lui arrache le remords, hélas ! trop tardif, font retentir les collines d'alentour. Précédé par ces sons déchirants, le prince des enfers quitte son rocher. Son visage étincelle de haine et d'orgueil, sa pensée sonde l'abîme des malédictions, et sa bouche allait laisser échapper des paroles menaçantes comme le roulement lointain du tonnerre, railleuses comme les consolations que les démons adressent aux damnés ; mais le Messie arrête sur lui ses yeux où brille la majesté imposante et terrible d'un juge suprême, et Adramelech recule épouvanté. Cependant il croit encore qu'il pourra dominer son maître : appelant à son secours une nuée de vapeurs infernales, il s'élève dans l'espace avec elle ; mais au même instant cet appui mensonger s'évanouit, et le prince des ténèbres tombe sans force, sans mouvement aux pieds du Messie ; et alors il ne voit plus ni le Messie, ni la terre, ni l'espace... Vaincu et tremblant, il s'enfuit au hasard.

Le fils de l'Éternel a quitté l'humble posture d'un pécheur, et s'approche de ses disciples endormis. En revoyant des hommes, des frères, il se sent consolé des maux qu'il vient de souffrir.

Les séraphins savent que l'œuvre de rédemption touche à son instant suprême, car jadis Éloha leur avait dit : « Quand la tempête et l'orage s'élanceront des deux pôles à la fois, quand dans leurs orbites immenses les mondes mugiront comme les vagues d'une mer en fureur, quand les étoiles remonteront en frémissant les paraboles de l'infini, quand vous sentirez vos couronnes d'or vaciller sur vos têtes, et vos ailes d'azur se voiler d'un nuage grisâtre, c'est alors qu'elles commenceront pour le Fils de l'homme les angoisses de la rédemption. »

Et tous ces pronostics sont devenus des réalités, et les cieux chantent :

« Elle est passée la première heure d'épreuve ; la première heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée ! »

Ainsi chantent les cieux !

Le Messie, debout devant ses disciples endormis, les contemple en silence.

« Pierre, mon ami, dit-il enfin, tu dors, et mon âme est accablée d'angoisses cruelles ! Ne peux-tu donc veiller une heure avec moi ? Tu le voudrais, je le sais, mais tu es fils de la terre et sa fange grossière te domine encore. »

Il se tait, et va de nouveau présenter au juge inexorable sa tête innocente qu'il a volontairement chargée des péchés du monde.

Enveloppé dans le sombre voile de la nuit, Abbadona, semblable à une ombre fugitive, passe sur la cime des montagnes qui s'élèvent à l'ouest de Jérusalem ; ses regards inquiets cherchent le Messie, et les paroles que murmure sa bouche tremblante prouvent qu'il craint de le rencontrer presque autant qu'il le désire.

« Moi, dit-il, misérable ange déchu, j'ose aspirer au bonheur de contempler le fils de l'Éternel ! Coupable audace, tu achèveras sans doute ma perte... Non, non ; que puis-je craindre, puisque Satan a pu le voir impunément ?... Mais où pourrai-je le trouver ?... J'ai parcouru tous les déserts, je suis remonté à la source de tous les fleuves, mon pas timide a troublé la sévère solitude des sombres forêts et le doux silence des bosquets fleuris. J'ai dit au cèdre : Si tes branches l'ombragent, que leur bruissement daigne me l'apprendre ; j'ai dit aux montagnes penchées sur l'abime : Inclinez-vous plus for-

tement vers mon visage baigné de larmes, afin que je puisse voir l'Homme-Dieu s'il dort dans un de vos ravins... Puis, je me suis dit à moi-même : La tendre sollicitude de son père le conduit sans doute à travers les nuées matinales, ou bien la sagesse et la méditation le retiennent sous des voûtes souterraines, et pourtant je ne l'ai pas trouvé dans les nuages, je ne l'ai pas trouvé dans le sein de la terre... Hélas ! je suis indigne d'arrêter mon regard sur tes traits, divin Sauveur ! Je suis indigne de m'enivrer de ton sourire de miséricorde; tu ne rachètes que les enfants d'Adam ! Pour l'ange déchu, il n'est point de rédemption ; pour l'ange déchu, il n'est point d'espoir ! »

Il dit, et aperçoit les disciples endormis. Frappé de la jeunesse et de la beauté de Jean, il s'approche de lui; mais, saisi d'un saint respect en reconnaissant sur ce visage si doux le reflet de la divinité, il s'arrête en tremblant, et sa pensée s'adresse au disciple.

« Es-tu le Fils de l'homme ? Oh ! oui, tu dois l'être, car une âme divine se peint sur tes traits... Que ton sommeil est calme ! Ce repos sublime est le partage de la vertu ; l'infortuné Abbadona ne peut plus jamais le connaître !... »

Pierre, se réveillant à demi, se tourne vers Jean et dit :

« Mon ami, mon frère, quel rêve cruel vient de m'effrayer ! Jésus était devant moi et me regardait avec sévérité ; j'ai voulu lui parler, mais il a détourné son visage, comme si je m'étais rendu indigne de son amitié. »

En entendant ces paroles, l'ange déchu tombe dans une profonde et douloureuse méditation. Tout à coup, une voix plaintive, portée sur les ailes de la nuit à travers le silence de la nature, vient frapper son oreille. Il se dirige vers la vallée de Gethsémané, d'où part cette voix ; à mesure qu'il s'avance elle lui paraît toujours plus triste et plus déchirante.

« C'est ainsi que gémissent les mourants, se dit-il ; ce malheureux est sans doute un voyageur égaré tombé sous les coups d'un assassin. Peut-être hâtait-il joyeusement sa marche à travers les vallées ténébreuses, afin d'arriver plus vite à la demeure où l'attendaient les douces caresses de sa famille, lorsque le fer meurtrier l'a frappé. Son âme peut-être était noble et pure, et sa vie une suite d'actions vertueuses ! Oserai-je m'approcher de cet infortuné, moi, prince des enfers ? Non, non, je

ne pourrais voir sans frémir une victime des passions criminelles qui fermentent au fond du ténébreux empire, et débordent sur cette terre pour perdre l'espèce humaine! Oh! tortures inouïes! tout le sang innocent que les enfants d'Adam ont versé depuis la chute de leur père, tout le sang innocent qu'ils verseront encore jusqu'à la fin des temps, je le sens peser sur ma tête, je l'entends crier vengeance vers l'Éternel, je vois l'Éternel punir sans miséricorde!... Je veux me rassasier de désespoir, je veux contempler les ossements des enfants de Dieu, car moi aussi j'ai travaillé à leur perte!... Silence du tombeau, devant toi ma pensée recule d'horreur! Et, cependant, ce n'est pas au milieu de ce silence qu'il m'apparaîtra un jour, le Juge terrible! Sa démarche, c'est la foudre qui frappe; sa parole, c'est la foudre qui anéantit! »

En suivant la direction de la voix qui l'émeut si profondément, Abbadona s'est approché du Messie; il le voit prosterné dans la poussière, se tordre et lutter contre les angoisses de l'agonie. En ce moment, Gabriel secoue le nuage qui le voilait, et s'incline vers Jésus; des larmes célestes étincellent à la paupière du séraphin, et son oreille, qui, du point le plus éloigné de l'infini, entend la marche de l'Éternel et le bruissement des soleils qui s'inclinent sur son passage, écoute le sang du Fils de l'homme couler à travers ses veines contractées par la douleur; il compte les battements de son cœur, il compte ses gémissements et ses prières, et sa pensée immortelle comprend les souffrances de la rédemption. Incapable de supporter plus longtemps l'aspect de ces souffrances inouïes, il lève son visage baigné de larmes vers le ciel, et demande grâce pour le Messie. Tout à coup des légions d'anges déchirent les nuages et joignent leurs prières aux prières de Gabriel. Abbadona les voit, et un sombre désespoir l'accable; il sent plus vivement que jamais l'abaissement où il est tombé. Un seul instant il arrête son regard sur Jésus, qui relève lentement son front baigné d'une sueur de sang, et cette vue met le comble à son désespoir.

« O toi, se dit-il, qui souffres ici des tortures que la langue des immortels ne saurait peindre, es-tu un fils de la poussière? un maudit qui reconnaît trop tard qu'il est une justice au ciel?... Non, non, ta forme humaine brille d'un éclat divin, ton regard s'élève plus haut que les tombes de cette terre et

les nuages qui leur servent de dôme... Il y a en toi un mystère dont je ne puis sonder la profondeur! Une pensée, rapide comme l'éclair, menaçante comme l'ouragan, s'éveille en moi... Fuis, fuis, pensée terrible! tu n'es qu'un spectre enfanté par ma terreur! Non, ce n'est pas là le fils de l'Eternel que j'ai vu assis à la droite de son père; non, ce n'est pas là le fils de l'Éternel qui, invulnérable et sans pitié, vint fondre sur les anges rebelles et les précipita dans l'abîme! Non, ce n'est pas là le fils de l'Éternel que j'ai vu debout sur son char flamboyant! La nuit et la mort mugissaient sous ses pieds, et la vengeance et la destruction s'échappaient de ses yeux! je le vois encore lorsqu'il lança sur moi un de ces regards destructeurs! Tous les abîmes de l'infini tressaillirent, et je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien que la nuit et la malédiction!... Et ce vainqueur sans pitié serait cet homme prosterné dans la poussière teinte du sang qui s'échappe par tous ses pores?... J'ai épuisé toutes les douleurs, mon corps est couvert de tous les stigmates de la damnation, et pourtant elles sont nouvelles pour moi les angoisses qui le torturent!... Devant cet homme, une sainte terreur fait tressaillir la moelle de mes os!... Oui, tout en lui est mystère, merveille!... Doux souvenirs des cieux! m'avez-vous abandonné pour toujours? Ne pourrai-je réveiller un seul d'entre vous? Oui, oui, il me semble que jadis j'ai entendu annoncer un mystère sublime!... Aux enfers même ils en ont parlé... Satan s'est vainement efforcé d'en faire une fable absurde... Cet homme qui semble ainsi chargé de toutes les douleurs, de toutes les souffrances de la terre, n'est pas un simple mortel!... Un chœur d'anges l'entoure, la nature entière, comme sanctifiée par une pensée divine, frémit et prie!... Ah! je te reconnais enfin, Sauveur du monde; ne tourne pas ton regard vers le misérable Abbadona! L'horreur que te causerait sa vue te ferait peut-être remonter trop tôt vers ton trône, et j'aurais une seconde fois causé la perte de l'espèce humaine!... Cependant, tu lis au fond de mon âme, tu vois mes tourments, mais ils ne te touchent point; tu es le Messie des hommes! Ah! si tu avais daigné devenir un séraphin, si tu souffrais ainsi pour racheter les anges déchus! Oh! alors, il me serait permis de t'entourer de mes chants d'amour et de reconnaissance. Enfants d'Adam, puisque c'est pour vous qu'il meurt, adorez le sang qu'il va verser pour vous. Si



jamais vous veniez à le profaner, je briserais les entrailles d'airain des enfers ! Je me précipiterais aux pieds de votre Médiateur, et je lui crierais d'une voix intelligible pour les cieux et pour les mondes : Les pécheurs, que tu as voulu racheter, ont repoussé tes bienfaits ; qu'ils profitent au moins aux anges déchus. L'enfer peut te haïr, mais l'infortuné Abbadona t'adore ! Ne jetteras-tu jamais sur son repentir un regard de miséricorde ! Ses larmes de sang couleront-elles toujours inaperçues ? Il n'ose te demander grâce ; mais, las de son immortalité, il te supplie de le soumettre à la mort !... »

Effrayé de l'espoir audacieux qui vient de le surprendre, Abbadona s'enfuit épouvanté.

Jésus, prosterné dans la poussière, se relève une seconde fois ; il tourne ses regards vers ses disciples toujours endormis, et les cieux chantent :

« Elle est passée la deuxième heure d'épreuve ; la deuxième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée. »

Ainsi chantent les cieux.

L'Éternel tient encore la balance redoutée ; l'écho du cie répète des paroles de mort, d'anathème, et pas une voix de miséricorde, de grâce, d'espérance ! De profondes ténèbres pèsent sur la terre. Tels pèseront sur l'univers la dernière nuit, et le dernier jour qui la suivra de trop près, et l'appel de l'ange, et le bruissement des nouveau-nés de la tombe !

Le Messie se courbe pour la troisième fois sous la main puissante qui lui fait expier les péchés du monde. C'est ainsi que se tord l'agneau sur l'autel où le sacrificateur vient de l'immoler ; c'est ainsi qu'Abel, appelant en vain son père à son secours, tomba sous les coups d'une main chérie.

Voilé d'un sombre nuage, Éloha est debout au pied du mont des Oliviers. Le tonnerre gronde, les eaux du Jourdain mugissent ; à travers ce bruit menaçant, l'Éternel envoie ses ordres au séraphin, qui se dirige aussitôt vers le Messie. Le vent glacé de la nuit lui apporte les soupirs étouffés de l'Homme-Dieu, et bientôt il le voit étendu sur la terre et brisé par la douleur. Devant la divinité ainsi torturée, Éloha sent son éclat d'ange s'évanouir, il est devenu semblable à un simple mortel. Jésus tourne vers lui des yeux mourants, et, sous l'influence de ce regard divin, le séraphin reprend à l'instant sa force et sa

splendeur. Et, s'élevant sur un nuage d'or, il étend ses ailes d'azur au-dessus du Messie.

« Fils de l'Éternel, dit-il, ton regard divin m'a rendu digne de toi; il m'a initié au secret des cieux, moi qui ne suis qu'un souffle éphémère de l'esprit créateur, qu'une goutte de rosée dans l'océan de l'infini! Semblable à ces soleils qui se lèvent pour éclairer les grains de sable qui nagent dans l'espace, et qu'on appelle les mondes, je devais servir à l'accomplissement de tes desseins sans les connaître, et tu m'as trouvé digne de me révéler ta pensée! Sois béni, regard immense de mon divin maître, il m'a élevé au-dessus de mon être, il m'a rapproché de l'Incréé! Ce bonheur qui m'inonde, les enfants d'Adam le connaîtront quand tu auras contraint la mort à déposer à tes pieds son glaive de feu! Oui, quand finira le monde et le temps, quand commencera l'éternité, alors seulement la race humaine comprendra le mystère de la rédemption, son bonheur, ton amour et ta gloire. »

Cependant, les angoisses du Messie redoublent, le chœur des séraphins s'envole; Éloha seul reste immobile, et se voile le visage.

Trois fois l'Éternel parle, et trois fois la terre, ébranlée dans ses fondements, s'élance pour se perdre dans l'espace; trois fois l'Éternel la retient!

Le Fils de l'homme se relève de nouveau de la poussière; il a vaincu, et les cieux chantent :

« Elle est passée la troisième heure d'épreuve; la troisième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée! »

Ainsi chantent les cieux, et Jéhova remonte vers son trône.

CHANT VI.

Judas Ischariote, suivi d'une troupe armée, vient à Gethsémané pour arrêter son maître.— Effroi des soldats quand ils entendent la voix de Jésus. — Baiser de Judas. — Le Messie se laisse emmener sans résistance et blâme l'emportement de Simon-Pierre. — L'assemblée des prêtres attend Jésus avec la plus grande anxiété. — Trois messagers viennent successivement apporter des nouvelles de l'expédition de Judas. — Philon va chercher Jésus chez le prêtre Anne, où il a d'abord été conduit, et le fait mener chez Caïphe. — Porcia, la femme de Pilate, s'est rendue au palais du grand-prêtre pour voir le prophète, auquel elle prend un vif intérêt. — Le calme et la résignation qu'il oppose à la fureur de ses ennemis achèvent de le disposer en sa faveur. — Poussé par Satan, Philon se fait l'accusateur du Messie. — Déposition des témoins. — Jésus est condamné à mort. — Simon-Pierre renie son maître, mais il se repent presque aussitôt, et erre à travers les rues de Jérusalem, en proie aux plus cruels remords.

—

Le sage qui touche au terme de sa carrière attache plus de prix aux courts instants qui lui restent qu'aux longues années qu'il a vécu, car il sent que ce délai ne lui est accordé que pour couronner par de belles et nobles actions une vie consacrée à la vertu. C'est ainsi que les heures de la rédemption paraissent aux habitants des cieux plus imposantes et plus sacrées à mesure que la victime s'approche de l'autel du sacrifice.

Pénétrés de la sainteté de ces heures sublimes, Éloha et Gabriel s'entretiennent avec une douce émotion des bienfaits qu'elles répandront sur l'espèce humaine.

Tout à coup une clarté vacillante, qui scintille à travers les ténèbres dont la vallée de Gethsémané est encore enveloppée, frappe leurs regards.

« Quelle est cette horde sauvage? demande Gabriel. Elle s'avance précédée de torches, c'est l'enfer qui l'envoie. »

« Qu'elle arrive, mon frère. Telle est la volonté de celui qui commande à la mort et à la vie, et dont la puissance se manifeste dans la petitesse d'un grain de sable comme dans l'immensité de l'univers. »

« Éloha, reconnais-tu le perfide qui commande cette horde ? Sa démarche perdra cette fierté insultante, quand, à la voix de son Juge, il se lèvera de la poussière de la mort ; ce n'est pas avec ce regard de triomphe qu'il entendra prononcer son arrêt. »

La troupe arrive au pied du mont des Oliviers. Jésus reconnaît ses assassins.

Le nuit la plus noire qui ait jamais enveloppé la terre commence à s'élever au-dessus du triste feuillage de l'olivier ; mais, avant de fuir, elle répand toutes ses vagues frayeurs, toutes se craintes indécises sur la troupe meurtrière. Cet effroi mystérieux et salutaire, qui arrêta plus d'un malfaiteur sur la ronte du crime, paralyse un instant l'audace des soldats envoyés à la recherche de Jésus ; mais Satan leur rend aussitôt leur funeste courage. Ischariote laisse errer ses regards autour de lui : il cherche son maître.

« Où est-il ? se dit-il à lui-même. Ses disciples bien-aimés prétendent qu'ils l'ont vu souvent sur le mont Thabor enveloppé de nuages étincelants, mais ils ne l'ont pas vu encore chargé de chaînes ; je veux leur procurer ce spectacle, avant qu'ils aillent s'installer dans les royaumes que leur donnera ce maître tout-puissant. Pourquoi trembles-tu, Judas ? Parce que la nuit est froide et sombre comme la tombe des morts, doit-elle ébranler le courage de l'homme ? Non, non, j'achèverai ce que j'ai commencé, et moi, du moins, je serai riche et puissant. »

Au milieu de ces infernales pensées, il s'enfonce sous les arbres les plus touffus ; les soldats le suivent en élevant leurs torches et en brandissant leurs armes. Jésus les voit et les entend.

« Les voici, dit-il. Ah ! qu'il est immense le gouffre qui les sépare des cieux !.... Ils étaient creusés dans la fange des sentiers qu'il m'a fallu suivre sur cette terre ; mais ils brilleront comme les voies solaires de l'infini, quand les arrêts du dernier jugement auront brisé le voile mystérieux de la rédemption. »

Les soldats trouvent les disciples endormis, et les entourent avec des cris de joie ; car, dans leur impatiente fureur, ils oublient que Judas doit leur faire connaître leur victime par un

signal convenu. Tout à coup le Messie paraît, et leur demande d'un ton doux et calme : « Qui cherchez-vous ? »

« Jésus de Nazareth ! » s'écrient-ils tous à la fois.

A ce nom, les disciples se réveillent, les anges les entourent, et Jésus dit, de cette voix puissante qui impose silence aux vagues de la mer, qui commande aux reptiles de mourir, qui tire du néant l'âme immortelle des séraphins :

« Jésus de Nazareth, c'est moi ! »

A ces accents surhumains, les soldats tombent anéantis; Ischariote tombe avec eux, mais il se relève aussitôt. Satan veille près de lui ; invisible et triomphant, il suspend au-dessus de la tête du traître une couronne de feu ; elle effleure son front, et le marque du sceau de la réprobation au moment où ses lèvres impriment sur les joues de Jésus le baiser infernal. La plus horrible des trahisons est accomplie : les soldats connaissent la victime qu'ils doivent saisir.

« Judas, dit le Messie, en le regardant avec une tendre compassion, tu me trahis par une marque de tendresse !... Malheureux ! pourquoi cette heure terrible a-t-elle sonné pour toi !... »

Et, se tournant vers les soldats, il leur tend les mains pour qu'ils les chargent de chaînes. A cette vue, l'intrépide Simon-Pierre ne peut plus contenir son indignation ; tirant son glaive, il blesse le soldat qui a osé porter une main sacrilége sur son maître. Mais Jésus guérit aussitôt cette blessure.

« Si je demandais des secours à mon père, dit-il au vaillant disciple, des légions d'anges descendraient des cieux pour me servir. Résigne-toi, mon ami, il faut que les prophéties s'accomplissent... Et vous, instruments aveugles de la Providence, vous qui êtes venus ici armés comme s'il s'agissait de prendre un malfaiteur redoutable, ne m'avez-vous pas vu chaque jour au temple au milieu de vous ? ne m'avez-vous pas à chaque instant rencontré sur votre passage, seul et sans armes ? »

Il dit, et se laisse conduire par les soldats, qui repassent le torrent de Cédron pour se rendre à Jérusalem.

Dès le commencement de la nuit, les prêtres et les anciens se sont assemblés au palais de Caïphe, où ils attendent avec inquiétude le résultat de la mission dont ils ont chargé Judas. Des hommes du peuple, instruits du motif de cette réunion extraordinaire, se sont attroupés sur la place, et s'abandon-

nent aux sentiments les plus opposés : tantôt ils se souviennent des bienfaits du Messie, et tantôt ils ajoutent foi aux calomnies que les prêtres répandent contre lui. Cette double influence les rend insensibles à la beauté du palais, monument digne de la magnificence de Salomon, et dont l'éclat est rehaussé, en ce moment, par les lampes d'or suspendues aux colonnes de porphyre qui soutiennent les voûtes des salles et des galeries.

Certains d'exploiter à leur profit, quand ils le voudront, la sourde agitation qui règne parmi le peuple, les prêtres ne s'occupent en ce moment que du retour des messagers qu'ils ont envoyés au-devant des soldats chargés de leur amener Jésus. « Qui les retient? se demandent-ils les uns aux autres. Judas, assez lâche pour vendre son maître, nous aurait-il trahi à son tour? ou se seraient-ils laissé éblouir par un de ces prestiges dont le Nazaréen nous a donné tant d'exemples? »

Pendant qu'ils s'adressent ces questions, un messager se précipite dans la salle. Ses cheveux flottent en désordre, son visage est livide, une froide sueur couvre son front; et, levant les mains jointes au-dessus de sa tête, il s'écrie :

« Grand prêtre, lévites, et vous, pères d'Israël, couvrez-vous de vêtements de deuil, tout est perdu!... Remplis de zèle et d'ardeur, nous traversions la vallée de Cédron; nous avions franchi le torrent, et nous étions arrivés près des sépulcres. L'air glacé des tombeaux n'a pas refroidi notre courage. Nous avons continué à nous avancer, et cependant les nuages qui nous entouraient devenaient toujours plus noirs, toujours plus épais. Jamais aucun mortel n'a marché à travers des ténèbres aussi effrayantes. Les soldats ont continué leur route d'un pas audacieux; je les suivais de loin. Tout à coup j'ai aperçu le prophète... A cette vue... comment, pourquoi? je ne saurais vous le dire, mais le fait est certain... à cette vue j'ai senti un froid mortel presser la moelle de mes os; mon sang s'est arrêté, mes cheveux se sont dressés sur ma tête!... Les soldats ne le voyaient pas encore, ils allaient garrotter les disciples; alors il est venu se montrer à eux, et leur a dit : Qui cherchez-vous? Le courage des soldats ne s'est point démenti; ils ont répondu tous à la fois : Nous cherchons Jésus de Nazareth! Et *Lui*... ah! comment ai-je pu survivre à ce moment!...

il s'est écrié d'une voix terrible comme le tonnerre : C'est moi!... Et ils sont tous tombés la face contre terre, sans mouvement, sans vie!... Moi seul j'ai échappé à la mort. J'étais prédestiné sans doute à vous apporter la nouvelle de ce malheur..... Où trouver maintenant un refuge? Notre dernière heure est venue! »

Il se tait, et l'assemblée tressaille comme un roc que la foudre sillonne. Philon seul, inaccessible à la crainte, lance un regard foudroyant au messager, et dit :

« Misérable! tu t'es vendu au Nazaréen, ou tu as été dupe d'une vision enfantée par la nuit et par la peur; l'aspect des sépulcres ouverts a troublé ton cerveau : tu as confondu nos vaillants soldats avec les cadavres qui dorment sous ces voûtes. Apprends, lâche, que ce n'est pas avec des paroles qu'on tue des hommes envoyés par nous. »

Ces derniers mots retentissaient encore dans la salle, quand un second messager arrive hors d'haleine, et jette ces paroles à l'assemblée :

« Nous avons beaucoup souffert!... Sa voix foudroyante, son regard tranchant comme le glaive de la mort, nous ont renversés! Je ne sais combien de temps nous sommes restés dans cet état; mais à peine avions-nous retrouvé l'usage de nos sens, qu'il a tendu volontairement ses mains à nos fers. Les soldats l'amènent en tremblant; car ils craignent qu'il ne les anéantisse par quelque prestige nouveau. Cependant il les suit avec calme, et déjà la troupe vient d'arriver aux portes de Jérusalem. »

Il dit. Un troisième messager entre aussitôt, et, d'une voix qu'il s'efforce de rendre solennelle, il s'écrie :

« Honneur et gloire vous soient rendus, défenseurs de la sainte loi de Moïse! et que tous ceux qui désormais oseraient se lever contre vous périssent comme périra le Nazaréen! On vous l'amène chargé de fers que la magie de son regard et de sa langue ne saurait faire tomber. Déjà tous les siens l'ont délaissé. Seul, au milieu des soldats, il s'avance vers ce palais. Le Dieu de nos pères vous le livre : son sang vous appartient. »

Satan vient de se glisser dans le conseil, et, avec lui, toutes les joies de l'enfer. Des visions passent sous les yeux des prêtres, et leur peignent l'agonie du Messie et la puissance et les

richesses que sa mort fera pleuvoir sur eux. Malgré ces vertiges il leur semble que leur victime se fait attendre trop longtemps, et ils envoient de nouveaux messagers à sa rencontre. Philon se met à leur tête.

Après avoir arrêté Jésus, les soldats romains l'ont conduit dans la maison du prêtre Anne. Réveillé par le tumulte que cette arrestation causait dans la ville, le vénérable vieillard a voulu voir l'homme qui troublait ainsi le repos public.

Le cœur brisé et le visage inondé de larmes, Jean a suivi son maître de loin. En le voyant entrer chez Anne, qui passe pour être plus humain et plus juste que Caïphe, il sent renaître quelque espoir, et se hasarde à le suivre; mais il s'arrête sur le seuil de la porte, car déjà l'interrogatoire de Jésus est commencé.

« Caïphe te jugera, dit le vieux prêtre. Puisse la pureté et la sainteté de tes actions égaler la célébrité qu'elles ont acquise en Israël! alors tous les peuples de la terre te béniront. Parle : qu'as-tu enseigné? Quels sont tes disciples? Leur as-tu dit de prêcher la loi de Moïse, et toi-même ne t'en es-tu jamais écarté? »

Il se tait, et admire le calme divin répandu sur toute la personne de Jésus, qui répond avec douceur :

« Pourquoi m'interroges-tu? J'ai prêché sans mystère et sans artifice, à la face du peuple, à la face des prêtres. Demande à ceux qui m'ont entendu ce que j'ai enseigné. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que Philon se présente. Sa fureur s'est communiquée aux vils satellites qui le suivent : un d'eux frappe le Messie au visage, et fait pressentir ainsi les traitements qu'on lui prépare. Sur un signe du pharisien, les soldats entraînent le prophète, et le conduisent au palais de Caïphe.

Jean connaît le caractère haineux de Philon, et la perte de Jésus lui paraît certaine; ses genoux fléchissent, sa vue se trouble, une pâleur mortelle couvre son visage. Forcé de quitter la maison d'Anne, il marche au hasard et d'un pas chancelant dans les rues de Jérusalem. Bientôt il voit briller dans le lointain les torches qui éclairent la marche du cortége de son maître. Il se traîne péniblement dans cette direction, et s'arrête tout à coup au milieu des ténèbres et du silence, car

il ne lui reste plus que la force de prier et de gémir, et sa douleur s'exhale en ces mots :

« O toi, le meilleur des hommes, il est donc vrai, tu vas mourir ! Dieu le veut ainsi.... Tu es pour moi plus qu'un frère, saint prophète ; souffriras-tu que je sois condamné à voir tes dernières larmes, à entendre ton dernier soupir ? Non, non, tu permettras que je meure avant toi. Terre, n'as-tu donc point de protecteur pour lui ? Et vous, cieux, ne le sauverez-vous pas ? Dorment-ils tous, les anges qui chantaient sur son berceau ?... Mère infortunée ! en lui donnant une vie qui s'annonçait si brillante et si belle, tu ne croyais pas qu'elle se terminerait par une mort affreuse !... Père de tout ce qui est, c'est toi que j'implore ; ne souffre pas qu'il meure ! Donne des entrailles à ses bourreaux, donne-leur un cœur humain !... Hélas ! je ne la vois plus sillonner les ténèbres, la flamme des torches qu'on portait devant lui.... Ils l'ont entraîné dans l'assemblée des prêtres.... Qu'avant de le juger, le glaive de la justice éternelle passe une seule fois sur leur tête, et ils se prosterneront devant lui pour l'adorer... J'entends marcher dans l'obscurité... on s'avance... Pierre, mon ami, est-ce toi ? Connais-tu déjà l'arrêt qu'ils ont prononcé contre lui ? Viens-tu me l'apprendre ?... Approche, oh, par pitié, approche !... Je n'entends plus rien... Qu'elle est longue et sombre cette nuit terrible !... Pourquoi ce tumulte subit ? veulent-ils le traîner au supplice au milieu des ténèbres, afin de le soustraire aux regards du peuple, qui, s'il pouvait le voir, briserait ses fers et le porterait en triomphe ?... Précaution inutile, si vous cachez son sang aux mortels, les anges le verront, et vous en demanderont compte... Miséricorde, miséricorde, Père de l'univers ! aie pitié de moi, aie pitié de tous tes enfants ; ne souffre pas que Jésus meure ! »

Épuisé de fatigue, égaré par la douleur, il s'appuie contre le mur du palais de Caïphe, où il est arrivé sans le savoir, et reste muet et immobile.

Philon a devancé sa victime dans la salle du conseil. A son air triomphant, à son regard enflammé, les prêtres devinent l'arrivée de Jésus, qui entre presque aussitôt.

L'absence de toute espèce d'orgueil donnerait au Messie un air humble et craintif, si son regard ne planait pas sur l'assemblée avec cette satisfaction paisible qu'éprouve le voya-

geur fatigué, quand, du haut du rocher où il a trouvé un point de repos, il contemple la contrée sauvage qui s'étend à ses pieds. Le cachet de la divinité empreint sur son front n'est visible en ce moment que pour les anges : telle est la volonté de l'Éternel.

En sa qualité de grand prêtre, Caïphe veut parler le premier; Philon a le même désir: il croit que son éloquence fougueuse lui en donne le droit,... et pourtant tous deux se taisent. Ils doutent encore du témoignage de leurs yeux, et se demandent à eux-mêmes si c'est en effet le prophète qu'ils haïssent avec tant de fureur qui se trouve enfin en leur pouvoir. Pendant qu'ils sont en proie aux hallucinations dont Satan trouble leur cerveau, Porcia, la femme de Pilate, arrive sur une terrasse qui conduit de la salle du conseil au palais du préteur. La belle et jeune Romaine n'a de son sexe et de son âge que les grâces et la candeur. Sa raison est puissante, son âme est noble et forte comme celle d'un sage mûri par les plus dures épreuves de la vie. Cette tendre fleur eût, sans doute, donné à sa patrie une nouvelle race de Gracques, qui l'eussent tirée de son avilissement, si la chute de Rome n'eût pas déjà été arrêtée dans les décrets de l'Éternel.

Poussée par le désir de voir en présence de ses juges le prophète dont elle admire la haute sagesse, Porcia a quitté son palais accompagnée de la plus fidèle de ses esclaves. La crainte de blesser par cette démarche les exigences de son rang ne s'est pas même présentée à son esprit. Une puissance au-dessus des considérations humaines la guide. Appuyée sur la balustrade de marbre qui entoure la terrasse, elle suit avec anxiété chaque mouvement du divin accusé. Le courage tranquille qu'il oppose à la haine des prêtres l'affermit dans la haute opinion qu'elle avait conçue de l'homme dont la parole puissante ressuscite les morts, et dont la vie donne à un peuple corrompu l'exemple de toutes les vertus.

Philon rompt enfin le silence, et s'écrie avec l'emportement de la colère:

« Qu'on amène le coupable aux pieds de ses juges, qu'on le garrotte plus fortement; mais avant de prononcer son arrêt, levons nos bras vers l'Éternel, remercions-le d'avoir terminé enfin l'épreuve de patience qu'il nous a fait subir en nous condamnant à voir errer si longtemps parmi nous un faux pro-

phète, un vil imposteur ! Jéhova le livre enfin à notre vengeance. Que telle soit désormais la destinée de tous les audacieux qui oseraient marcher sur les traces du Nazaréen ; que leurs noms et leur mémoire soient effacés pour toujours et partout, excepté à la place où coule le sang des criminels, où roulent leurs crânes avec les plumes des vautours qui s'enfuient quand ils ne trouvent plus de pâture sur leurs ossements desséchés ! Que des actions de grâce s'élèvent de nos autels ; que la Judée entonne des chants de triomphe ! Frappée d'un vertige infernal, elle avait cessé de voir et d'entendre, elle a retrouvé des yeux, elle a retrouvé des oreilles. Durant son époque de délire, le peuple d'Israël a eu des moments lucides, et alors des bras robustes ont saisi des pierres sacrées pour les lancer contre le Nazaréen, mais de nouveaux prestiges ont paralysé ce zèle éphémère. Elle a sonné, la dernière heure de nos hallucinations et de tes impiétés, prétendu vainqueur de la mort ! Il est encore peu nombreux, le peuple assemblé sous ces murs pour entendre ton arrêt ; n'importe, on y trouvera assez de témoins qui déposeront contre toi ; que le grand prêtre les fasse appeler. Moi je t'accuse ! je prends à témoin la Judée tout entière, et pour juges la terre, les cieux ! Je t'accuse de blasphème et de mensonge, car tu t'es dit Dieu, toi qui as versé tes premières larmes dans une crèche ! Tu prétends avoir ressuscité des morts ! je soutiens qu'ils n'étaient qu'endormis ! Leurs mères, leurs sœurs les avaient vus expirer ? Eh bien ! soit, tu pourras te ressusciter à ton tour ; mais songe que ton agonie sera surveillée par des yeux d'hommes moins sujets que des yeux de femmes à voir ce qui n'est pas ! Ton sommeil sera plus lourd que celui des prétendus morts que tu as réveillés, et ce sommeil de fer, tu le dormiras là où le soleil levant et la lune fugitive ne trouvent jamais que les vapeurs empestées qu'exhale la décomposition, jusqu'à ce qu'elle ait blanchi les crânes que le Golgotha a reçus teints de sang ! S'il existait un anathème plus terrible, un anathème que les tombes entr'ouvertes hurlent à travers le vide, que minuit apporte au milieu des vivants, que la peste et le désespoir éternisent, oh ! que celui-là te frappe et t'anéantisse ! »

A peine cette imprécation s'est-elle échappée de ses lèvres tremblantes, qu'il devient muet et froid, et une pâleur livide couvre son visage ; le Dieu qu'il a osé braver s'est retiré de lui

pour toujours. L'ange de la destruction, désormais son ange à lui, l'enveloppe de son regard pétrifiant, et, d'une voix qui n'est intelligible que pour les immortels, il dit :

« L'anathème que tu viens de prononcer est retombé sur toi. Je lève mes yeux et mon glaive flamboyant vers le Dieu rémunérateur, et je te voue à la mort éternelle ! Te frapperai-je à l'instant ?... Non, ton heure n'est point venue encore, mais elle presse son vol lugubre. Quand elle aura jeté loin d'elle la dernière parole consolante, le dernier rayon d'espoir, la dernière pensée de pardon et de miséricorde qu'elle apporte parfois au plus grand criminel ; quand, déchirant le sombre rideau de minuit, elle viendra briser sous tes yeux le sablier de ta vie ; quand les hurlements des enfers auront répondu à ton dernier râle ; quand la mort t'aura frappé de son plus terrible coup, alors tu verras ma face dans la vallée de Benhinon [1], c'est là que je t'attends ! »

Il se tait. Son front, agité par la colère, ondoie comme l'Océan qui pressent la tempête. De ses yeux s'échappent des étincelles dévorantes comme la foudre vengeresse ; sa longue chevelure flotte sur ses épaules, semblable aux nuées vaporeuses qui ornent de leurs festons diaphanes le vert manteau des montagnes, et ses pieds sont immobiles et fermes comme le roc que les siècles ont rivé dans le sein de la terre. Il ne frappe pas le misérable, mais il fait bruire autour de lui les sons effrayants de la mort.

Honteux de la terreur qui l'a forcé d'interrompre son discours, Philon le reprend d'une voix sourde et étouffée :

« Tout ce que j'ai passé sous silence, dominé par la sainte colère que m'inspire l'impiété du prétendu prophète, l'avenir vous l'apprendra. Caïphe, interroge le coupable et prononce son arrêt ! »

Le discours de Philon a effrayé l'auditoire, toutes les langues restent muettes, tous les yeux sont fixés vers la terre. Porcia seule ose regarder l'accusé, et une douce joie fait palpiter son cœur, car le calme inaltérable, la tranquillité majestueuse de son divin visage lui prouvent qu'il est innocent. Ses yeux, qui cherchent en vain dans la foule une âme compatissante et généreuse digne de partager son émotion, s'arrêtent sur

[1] L'un des lieux les plus horribles de la géhenne. (*N. du Tr.*)

un groupe d'hommes réunis autour du feu allumé dans la cour. La figure noble et imposante d'un de ces hommes l'a frappée, et les regards expressifs qu'il jette sur Jésus lui prouvent que ce prophète est l'objet de la vive discussion dans laquelle il paraît engagé.

« C'est un de ses amis, sans doute, se dit elle à elle-même, il cherche à convaincre ceux qui l'entourent qu'en laissant périr l'homme le plus sage, le plus vertueux d'Israël, ils se couvriraient de honte et d'opprobre... Loin de l'écouter, on le menace du sort qu'on prépare à celui qu'il ose défendre, et la crainte de la mort le rend muet... Hélas ! l'infortunée mère de Jésus a peut-être enlacé les genoux de cet homme, et lui a fait promettre de disputer son fils à ses bourreaux. Quelle serait sa douleur si elle voyait son découragement !... Son cœur serait brisé si elle avait entendu les féroces paroles du pharisien... Mais qu'est-ce donc qui se passe dans mon âme ? Pourquoi cette tendre inquiétude sur le sort d'une famille qui m'est étrangère, inconnue ?... Envierais-je à Marie le bonheur d'avoir donné le jour à un fils si grand, si généreux ?... Non, non ; mais je comprends son bonheur, et je tremble qu'il ne lui soit enlevé... La mort de Jésus, on le dit du moins, doit commencer pour le monde une nouvelle ère de bonheur... Ce vague espoir ne saurait consoler une mère... Ah ! que les dieux cléments daignent lui épargner l'horrible spectacle du supplice de son fils ! »

Le grand prêtre s'agite sur son siége de juge et dit :

« La Judée tout entière gémit sous le poids des maux qu'attira sur elle l'accusé qui est devant nous ! La terre entière sait qu'il s'est révolté contre le Dieu vengeur qui trône sur la cime des monts, et contre le grand César qui, du haut de ses sept collines indomptables, commande à l'univers ! Ce n'est donc point la voix faible et solitaire de Caïphe, c'est celle du peuple d'Israël, qui dit au glaive exterminateur : Frappe le coupable !... Que tous ceux qui aiment la justice et la patrie se présentent, qu'ils parlent, qu'ils disent ce qui est notoire et vrai. »

A cette interpellation de Caïphe, des hommes prévenus d'avance viennent répéter les noires calomnies qui leur ont été suggérées par les agents de Philon. Le plus ardent de ces faux témoins s'avance d'un pas hardi vers les juges. Malgré

son regard féroce et l'assurance de son maintien, il est facile de voir que les mensonges qu'il va prononcer l'effraient lui-même.

« Vous savez tous, dit-il, que Jésus fait métier de profaner le temple. Si vous l'aviez oublié, il suffirait de vous rappeler le jour où il chassa les marchands qui ont l'habitude de s'y réunir pour vendre les victimes que nous offrons au Dieu de Moïse. S'il n'était pas l'ennemi de Dieu, s'il ne voulait pas renverser son sanctuaire, chercherait-il à priver nos saints pontifes du plus clair de leurs richesses? »

Un second témoin parle à son tour, et prête aux sublimes actions du Messie des intentions viles et perfides :

« Je l'ai entendu proclamer roi par le peuple d'Israël, et certes il serait venu s'emparer de Jérusalem et de son temple, si le zèle de ses partisans, effrayés de leur audace, ne s'était pas relâché tout à coup. Honteux et délaissé, ce roi détrôné, avant d'avoir commencé son règne, s'est enfui dans les sauvages vallées de Cédron. Là, nobles pères d'Israël, il se croyait à l'abri de votre vengeance. »

Un lévite se présente, et feint un profond mépris pour le prophète qu'il accuse.

« C'est un blasphémateur, dit-il, car il s'attribue le droit de remettre les péchés. Il fait plus, il permet de glaner le jour du Sabbat; lui-même a, pendant ce jour sacré, rendu le mouvement à des membres paralysés. »

Un quatrième témoin s'avance d'un air dédaigneux; le sourire grimaçant de l'ironie altère ses traits :

« Vous voulez, nobles chefs d'Israël, que je parle du Nazaréen? Qu'avez-vous besoin de mon témoignage contre un homme qui s'éblouit lui-même par les rêveries sur lesquelles il fonde son empire? Voici les paroles que son arrogance lui a fait dire au peuple assemblé : « Détruisez votre temple, et au bout de trois jours je ferai sortir de la poussière de cette merveille du monde, un sanctuaire plus vaste et plus beau. » Et le peuple l'écoutait dans une muette admiration; moi j'étais présent. »

Il dit. Un vieillard se présente à son tour et déshonore ses cheveux blancs par ces paroles mensongères :

« J'ai eu le malheur d'être publicain, et je connais leur perversité. Le prétendu prophète fait de ces misérables pécheurs



sa société intime, c'est avec eux qu'il a appris à mépriser la loi de Moïse, à profaner le saint jour du Sabbat. »

Pendant que les témoins déposent ainsi, la foule cherche à lire sur les traits de Jésus s'il espère détruire tant de graves accusations. C'est ainsi que s'assemblent les impies autour du chrétien mourant, et qu'ils se disent tout bas : Il les perdra avec le sentiment de son être, les rêves orgueilleux d'une vie immortelle qui lui donnent tant de force. Mais le chrétien prie pour les malheureux qui le méconnaissent, et sourit à sa tombe entr'ouverte.

L'Homme-Dieu garde le silence. Entraîné par le sentiment de la colère, Caïphe s'écrie :

« Misérable blasphémateur! essaie du moins de démentir les accusations qui s'élèvent contre toi. »

Jésus continue à garder le silence, et Caïphe reprend avec une fureur toujours croissante :

« Parle, je te l'ordonne au nom du Dieu vivant! Es-tu le Messie? es-tu le fils de celui que nous adorons? »

Et, dominé par Satan, toujours invisible au milieu de l'assemblée, il arrête sur Jésus un regard infernal.

Obbadon, l'ange exterminateur, l'ange de Philon, promène son glaive flamboyant sur cette réunion de pécheurs, et se dit :

« Ils demandent une réponse au fils de l'Éternel?... Cette réponse ne saurait être qu'un geste de miséricorde, inutile et vaine, car déjà il gronde au-dessus de leurs têtes, le tonnerre le plus terrible qu'ait jamais annoncé la vengeance du ciel; il amène avec lui la foudre qui frappe et châtie! O toi, la plus noire, la plus meurtrière des journées, je te salue et m'incline devant ton effroyable beauté! Journée de justice, tu es la plus imposante de toutes les filles de l'éternité! Je vois ouvrir le compas qui mesure ta durée; j'entends le bruit de la balance où seront pesés les mondes; je vois la miséricorde cachée sous les palmes qu'agitent les saintes cohortes du ciel! Mais vous sortis depuis hier de la poussière du péché, vous qui portez l'audace jusqu'à la révolte contre l'Éternel; elle viendra la journée du tonnerre qui vous précipitera dans l'abîme! Je serre plus fortement mes sombres ailes autour de moi, et je me tais; mais, sachez-le bien, le nuage qui m'enveloppe



c'est l'annonce de la destruction; mon silence, c'est le néant !... »

Le Messie tient ses regards fixés vers le ciel, mais son calme est toujours celui d'un simple mortel. Les séraphins eux-mêmes ont peine à reconnaître le roi des cieux à cette résignation patiente qui attend sans émotion que le torrent de la corruption ait versé sur elle jusqu'à la dernière goutte des flots empoisonnés que lui apporte l'interminable cours des siècles passés. Se tournant enfin vers Caïphe, il dit :

« Je suis celui que tu viens de nommer, et je touche au moment d'accomplir mon œuvre. Apprenez-le, vous tous qui m'écoutez ; l'homme qui vous paraissait poussière comme vous, l'homme né d'une mère mortelle, vous le verrez assis à la droite de Dieu, vous le verrez descendre vers vous porté par les nuages du ciel. »

C'est ainsi qu'il daigne un instant soulever le rideau de l'avenir, l'Homme-Dieu qui à la fin des temps viendra planer sur les débris de l'univers, plus terrible que l'ange exterminateur, quand au milieu de la plus noire des nuits il fait résonner les lugubres cordes du psaltérion de la mort.

Entraîné par la colère comme le roseau par les vagues qui l'ont déraciné, Caïphe se lève, s'avance dans la salle, déchire ses vêtements, promène autour de lui des regards farouches, et s'écrie avec l'accent de la rage :

« Vous venez de l'entendre blasphémer ; tout autre témoignage devient inutile maintenant ! Quelle punition mérite-t-il, celui qui viole la loi de Moïse, celui qui insulte l'Éternel en se disant Dieu comme lui ? Parlez. »

« La mort ! la mort ! » s'écrie l'assemblée d'une voix unanime.

A ce cri de fureur, qui lui semble parti de son propre cœur, Philon se lève triomphant et dit :

« Oui, qu'il meure ! qu'il meure de la mort des criminels ! qu'il soit condamné au supplice lent et terrible de la croix ! Pour lui, point de tertre funèbre qui se couvre de verdure et de fleurs ; je voue ses restes à la tempête, qu'elle les disperse à travers le néant, afin qu'au dernier jour du jugement il ne puisse entendre le signal du réveil. »

Excité par ces paroles, le peuple se précipite sur Jésus et l'entraîne.

Gabriel et le divin Éloha, cachés dans un sombre nuage, planent au-dessus du fils de l'Éternel.

Muse de Sion, prête-moi le voile dont tu t'enveloppes lorsque dans ton vol sublime tu effleures le sanctuaire des cieux, car je vais redire le doux entretien des deux séraphins qui suivent le Messie.

« Qu'ils sont profonds, mon frère, les secrets de la divinité, soupire Éloha. J'ai vu naître les étoiles, j'ai été témoin de toutes les merveilles de la création, mais ce qui vient de se passer sous nos yeux les surpasse toutes. Le voilà abandonné à la fureur du rebut des hommes, le Messie que Jéhova a jugé sur le mont des Oliviers, le Fils de l'homme qui a soutenu ce jugement avec la force d'un Dieu, et qui d'un seul regard m'a rendu l'éclat immortel dont l'aspect de ses souffrances m'avait dépouillé ! »

« Lui, ajoute Gabriel, Lui qui commandera à la tempête de réunir la poussière des ossements humains, Lui qui, au milieu des cris de douleur que ce nouvel enfantement arrachera à la terre agonisante, viendra avec la chute des étoiles juger l'univers !... Te souvient-il, Éloha, de l'instant où il dit à la lumière, sois, et que la lumière fut ? de l'instant où, précédé d'un souffle vivifiant, il sema les astres sur sa route et créa les cieux ? »

« Oh ! oui, il m'en souvient ! Et toi, te souvient-il du jour terrible où il amoncela la nuit éternelle en une masse informe, semblable à des soleils en ruines ou aux débris de mille mondes détruits ! Alors il dit à la flamme dévorante : Éclaire, anime ce cadavre du chaos ! Et le feu destructeur sillonna les champs de la mort et de la damnation, et du fond de cet abîme effroyable des cris de désespoir s'élevèrent vers l'infini ! L'enfer venait de naître ! »

Tandis que les deux séraphins se retracent ainsi, dans tout l'éclat de sa puissance, le Dieu que de vils mortels viennent de condamner à une mort ignominieuse, Porcia lève ses bras vers le ciel et lui adresse cette douce prière :

« O toi le plus grand des dieux ! toi qui as créé les mondes ! toi qui as donné à l'homme un cœur pour t'adorer et pour aimer ses frères, Jupiter ou Jéhova, quel que soit le nom qu'on te donne, tu n'es ni le dieu de Romulus ni le dieu d'Abraham, tu es le Dieu de l'espèce humaine ! nous sommes tous tes en-

fants ! Promets-moi d'implorer ta miséricorde en faveur de l'homme que je viens d'entendre condamner. Est-ce donc un spectacle agréable pour toi que celui de l'innocence lâchement immolée par la haine et par l'injustice? Non, non, les hommes corrompus applaudissent à tout ce qui les émeut fortement; mais celui qui commande aux étoiles ne peut vouloir que le bien, il le protége, il le récompense ! Je n'ai que des larmes pour l'homme vertueux qu'on veut sacrifier ! Dieu de l'univers, récompense-le, tu le peux; et si l'admiration n'est pas incompatible avec ton essence divine, admire-le, car sa résignation et sa patience l'élèvent au-dessus de l'espèce humaine. »

A la prière touchante de la noble Romaine se mêle un lugubre gémissement qui part d'un coin obscur de la cour du palais. C'est là que Simon-Pierre s'est réfugié. Jean, arrêté sous le portique, reconnaît la voix de son ami, et accourt vers lui.

« Oh ! je t'en supplie, dit-il, apprends-moi ce qu'ils ont fait de notre maître ? Tes pleurs, tes gémissements me font frémir ! ah ! par pitié, parle ! »

« Jésus est perdu ! Je le suis plus encore que lui, répond Pierre; laisse-moi mourir seul et désespéré ! Ischariote, l'affreux Ischariote l'a vendu, et moi je l'ai renié ! renié en face de tous ceux qui m'avaient vu à sa suite. Fuis, bienheureux Jean, toi qui lui es resté fidèle; fuis, laisse-moi mourir seul et désespéré ! »

Il dit, et se précipite à travers les rues qu'enveloppent encore les ombres de la nuit. Poursuivi par les cuisantes tortures du remords, l'infortuné disciple ne sait où il porte ses pas; il heurte l'angle d'un édifice et tombe anéanti. Loin de chercher à se relever, il appuie sa tête brûlante contre les pavés qu'humecte déjà la rosée matinale, et les angoisses de son âme s'exhalent en plaintes entrecoupées :

« Disparaissez, visions horribles qui me percez de mille glaives tranchantes; détournez les regards foudroyants que je sens peser sur moi depuis que je l'ai renié, le maître divin, l'ami adoré, lui que j'aimais naguère comme jamais aucun mortel n'aima. Ame pusillanime, qu'as-tu fait ? Il ne te reconnaîtra plus lorsque, entouré de ses disciples fidèles, il jugera l'univers ! Hélas ! je me suis déjà jugé moi-même. Aie pitié de mon repentir, de ce repentir qui imprime lentement le cachet de la mort sur mes membres meurtris, sur mes membres qui se

tordent et frémissent, et qui pourtant ne se glacent point. »

La parole meurt sur ses lèvres tremblantes, mais Dieu jette sur lui un regard de miséricorde, et lui envoie la consolation des larmes. Un sourire d'Orion, son ange gardien, qui se tient debout près de lui, le ranime; il lève les yeux vers le ciel, et dit :

« Père des hommes et des anges, père du Messie, tu lis dans mon cœur, tu comprends le tressaillement qui le déchire depuis que ma bouche à renié ton fils ! Je suis indigne de mourir avec lui, mais permets du moins qu'avant de sanctifier ses disciples fidèles par sa dernière bénédiction, il laisse descendre sur moi un regard de clémence; je suis tombé trop bas pour lui demander une parole d'amour. Qu'il me pardonne, et j'irai dire au monde entier : Je suis l'indigne serviteur du Fils de l'homme, et je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir. Tant qu'il te plaira, ô mon Créateur, de me laisser un souffle de vie, j'irai chercher les âmes pieuses, et je leur dirai d'une voix entrecoupée de larmes : Je l'ai connu, le meilleur, le plus grand des hommes; je l'ai vu, le fils de l'Éternel ! moi, vil pécheur, j'ai été son disciple; il m'a aimé comme il aime tous ses enfants; je n'étais pas digne de son amour, je l'ai renié à l'heure du danger, et cependant je l'avais vu nourrir les affamés, guérir les malades et ressusciter les morts ! C'est pour ces grandes et belles actions qu'ils l'ont fait mourir, les ennemis de Dieu, et l'Eternel l'a permis, car son fils avait offert sa vie à l'espèce humaine. Venez, suivez-moi, vous tous qui m'écoutez, marchons au supplice après lui; qui pourrait survivre à la certitude de sa mort ?... Jésus ! homme divin ! où es-tu ? quelle est la tombe où tu dormiras, si tes ennemis t'accordent une tombe ? »

C'est ainsi qu'il gémit, le disciple dont les mortels se plaisent à citer l'erreur d'un moment pour excuser leurs faiblesses. Mais où sont-ils, les hommes qui pourraient comme lui racheter leurs fautes par des actions sublimes, et gagner comme lui la couronne du martyre ?

CHANT VII.

Le jour marqué pour la mort de Jésus commence à paraître, et Éloha le salue par un hymne de deuil. — Les prêtres conduisent Jésus devant Pilate. — Philon et Caïphe l'accusent de blasphème et de rébellion. — Mort de Judas. — Pilate, qui a fait passer Jésus dans une autre pièce pour l'interroger, revient avec lui dans l'assemblée ; il déclare qu'il ne le trouve point coupable et qu'il faut le conduire à Hérode. — Marie arrive dans la salle et reconnaît son fils. — Son désespoir et ses larmes. — Elle implore la protection de Porcia. — La noble Romaine cherche à la consoler, et envoie un esclave dire à Pilate de ne pas condamner Jésus. — Songe de Porcia, dans lequel Socrate est venu lui faire connaître la nature divine de Jésus.—Hérode demande au Messie d'opérer quelques miracles devant lui : le Messie garde le silence, et Hérode indigné le raille et le renvoie à Pilate. — L'esclave de Porcia vient s'acquitter du message dont sa maîtresse l'avait chargée. — Pilate a fait venir un brigand célèbre nommé Barrabas, et le présente au peuple avec Jésus, pour le décider à demander la délivrance du Messie. — Philon devine les intentions de Pilate, et harangue le peuple, qui, égaré par ses discours, absout le meurtrier. — Pilate se lave solennellement les mains devant l'assemblée. — Jésus est emmené pour être flagellé et couronné d'épines. — Après cette cruelle exécution, Pilate demande de nouveau grâce pour Jésus ; mais les prêtres l'intimident en lui reprochant de défendre l'ennemi de César. — Le préteur, effrayé, leur livre Jésus, qui est conduit au supplice.

—

Entouré des célestes gardiens de la terre, et porté par la plus souriante des nuées matinales, le divin Éloha plane au-dessus de la Judée. Sous ses doigts puissants les cordes de sa harpe frémissent comme frémiront un jour les membres des ressuscités, quand ils secoueront de leurs vêtements aériens les derniers atomes des cendres de la mort ; et à ses sublimes accords sa voix marie cet appel des cieux :

« Éveille-toi, création de l'éternité ! Jour du sacrifice, déchire le rideau du passé et de l'avenir qui entoure ta couche ! quitte le duvet argenté sur lequel tu reposes mollement dans le sein de l'infini !... Silence ! il arrive ce jour tant désiré ; son nom est miséricorde ; c'est ainsi que le saluent les orions des cieux. Et les mondes et leurs soleils et leurs étoiles, malgré

leur petitesse infinie, reconnaissent en lui un messager de sang et de pardon, de vengeance et d'amour ! O ma harpe divine, mêle ton harmonie à toutes les voix de l'univers qui célèbrent ce grand jour. Les rayons naissants de ce jour en tombant sur la poussière y feront éclore des anges, et à son déclin le repos et le bonheur éternel formeront son cortége!... Mes regards plongent sur la terre, j'y vois un tertre funèbre, et ce tertre est un autel, et l'autel frémit à l'approche de la victime ! Devant une pareille victime l'autel tressaillirait encore, lors même que pour le construire Jéhova eût puisé des étoiles dans l'infini comme les mortels puisent des cailloux dans leurs ruisseaux pour bâtir leurs chétives demeures. Partout, autour de moi, les mondes courent et nagent plus joyeusement dans l'empyrée ; les harpes du sanctuaire de Dieu résonnent d'elles-mêmes; les couronnes des séraphins s'inclinent. La création tout entière se prosterne devant l'accomplissement d'une pensée qu'après des milliers de siècles de méditation les séraphins n'entrevoient qu'à travers un voile ténébreux ; d'une pensée que l'Éternel a conçue, et que lui seul peut embrasser dans toute son étendue. »

Les cieux répètent en triomphe le chant d'Éloha, mais sur la terre ce chant ne trouve point d'échos. Là une troupe de misérables altérés de sang s'apprête à réaliser le plus noir des forfaits qu'enfanta jamais l'enfer.

Caïphe a réuni les prêtres et les anicens dans une salle intérieure, et délibère avec eux sur les mesures à prendre pour faire exécuter le Messie sans offenser Pilate, sans pousser le peuple à la révolte.

Fatigué des précautions que le conseil croit indispensables, Philon descend dans la cour où Jésus, entouré de gardes, est assis près d'un feu mourant. Là il se promène à grands pas et avec une vive agitation. La douce résignation, le calme divin du Messie excitent plus fortement la haine sauvage du pharisien. Jamais encore il n'avait rien donné au hasard, et plus d'une fois il sacrifia une vengeance personnelle à la crainte de voir échouer son éloquence et son crédit contre la versatilité populaire. Mais en ce moment il se promet de périr plutôt que de laisser à sa victime la plus légère chance de salut. En vain un faible mouvement d'humanité cherche à revivre dans les plus secrets replis de son âme; il l'étouffe par une pensée de blasphème et retourne au conseil.

« Vous delibérez toujours, s'écrie-t-il avec un ricanement infernal. Déjà le jour commence à paraître; voulez-vous qu'à son déclin il vive encore, l'ennemi d'Israël que vous avez condamné à expier ses forfaits sur le Golgotha ? »

Ces mots ont suffi pour terminer les irrésolutions des prêtres et des anciens; tous se lèvent pour suivre Jésus, que les gardes conduisent chez Pilate. A chaque pas la foule grossit, car déjà tout Jérusalem connaît l'événement de la nuit.

Le Messie monte les degrés du palais de Gabatha [1]; ses accusateurs le suivent, le reste du peuple s'attroupe sur la place.

Averti de l'arrivée d'un accusé, Pilate s'est placé sur son tribunal. Ce Romain dégénéré, mais assez prudent pour affecter les dehors des antiques vertus de sa patrie, s'étonne de voir tous les chefs d'Israël à la suite d'un coupable dont les vêtements annoncent un rang obscur.

« Nobles pères de la Judée, dit-il, quel est donc cet homme que vous daignez suivre ainsi?...... En croirai-je mes yeux ? Caïphe aussi est parmi vous?

Et le grand prêtre s'avance, et dit :

« Les prêtres et les anciens d'Israël se flattent que tu les crois incapables d'accuser un innocent. L'homme que nous t'amenons est le plus grand criminel qui ait paru devant ton tribunal depuis que tu gouvernes la Judée. Il a profané le temple,. il veut renverser notre culte, il égare et séduit le peuple par des paroles magiques et des prestiges infernaux: Plus de cent fois déjà il a mérité la mort!... »

« Et pourquoi, interrompt Pilate avec un sourire moqueur, ne le condamnez-vous pas d'après vos lois? »

Cette allusion au joug que Rome a imposé au peuple d'Israël blesse l'orgueil de Caïphe; mais, accoutumé depuis longtemps à feindre et à ramper, il répond d'un air soumis et caressant :

« Tu veux sans doute éprouver mon respect pour César, car tu sais que cette haute justice qui dispose de la vie d'un coupable ne nous appartient plus, et que nos maîtres s'en sont réservé le droit exclusif. Je n'en murmure pas ; j'ai juré obéissance au grand Tibère, le père du peuple, le maître du monde et celui d'Israël. Je lui serai fidèle : je fais des vœux sincères

[1] Nom du palais du préteur romain qui gouvernait la Judée. (*N. du Tr.*)

pour sa gloire et pour son bonheur, et, si je hais ce Jésus qui est là, devant toi, c'est parce qu'il est encore plus votre ennemi que le nôtre. Par son éloquence puissante et séditieuse, il attire le peuple dans les déserts où, à l'aide de sa noire magie, il nourrit leurs corps, tandis qu'il fascine leur esprit en leur répétant qu'il est le prophète annoncé par les écritures, qu'il est le roi d'Israël. A l'aide de ses coupables machinations, le peuple est sur le point de s'affranchir de la domination bienfaisante de Rome, pour faire de cet imposteur téméraire son souverain et son dieu. Tu as été témoin de son entrée triomphale à Jérusalem; tu as entendu les acclamations et les *hosanna* qui l'ont accueilli; ils n'ont pas seulement fait tressaillir la cime sacrée de Moria, ils ont ébranlé aussi les bases de ce palais, siége de la puissance romaine en Judée. »

Pilate ne répond que par un sourire de pitié à cette accusation outrée. Philon sent la nécessité de réparer la maladresse du grand prêtre; il s'approche du préteur, et dit:

« Illustre représentant de César, tu puniras le coupable, non parce que tu le crains, mais parce qu'il faut que justice se fasse. Que pourrais-tu redouter de lui? Trop pénétrant pour ne pas deviner son ambition en dépit de sa feinte humilité, tu sais que cet homme, si faible maintenant qu'on te l'amène chargé de fers, est à la fois le plus audacieux et le plus perfide des rebelles. A peine avait-il, par ses faux miracles, poussé le peuple à le proclamer roi, qu'il fuyait son hommage afin de lui donner une haute idée de sa modestie, car il connaît tous les obstacles qui s'opposent à ses projets; il ne lui suffirait pas de chasser les Romains de la Judée, il faudrait encore qu'il nous égorgeât tous. Oui, les prêtres et les anciens d'Israël verseront jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de Rome et pour la tienne, Pilate. Tu n'en doutes pas, tu connais notre dévouement. Mais tu nous épargneras les dangers qui nous menacent, tu condamneras ce prétendu roi. Jamais il n'aurait eu le funeste honneur de troubler le repos de Jérusalem, si tu ne l'avais pas trop longtemps dédaigné comme un ennemi indigne de ta colère. »

L'Homme-Dieu, tout entier à l'accomplissement de sa haute mission, garde le silence, et ne fait aucune attention aux misérables mortels qui s'agitent autour de lui. C'est ainsi que le héros, qui veut affranchir sa patrie des hordes conquérantes

qui l'ont envahie, marche au combat sans voir la poussière qui tourbillonne à ses pieds. Étonné de sa contenance calme et digne, Pilate lui adresse la parole :

« Tu viens d'entendre de quels crimes on t'accuse, et tu ne dis rien? Craindrais-tu de te défendre devant une assemblée aussi nombreuse? Viens, je veux t'interroger seul, j'espère que tu me répondras. »

Il dit, se lève, quitte le prétoire, et Jésus le suit.

L'incertitude au pas chancelant, au visage pâle, au regard inquiet, se glisse au milieu des prêtres et des anciens. Un tremblement involontaire les saisit, ils restent muets et immobiles, et se livrent aux conjectures les plus alarmantes.

Effrayé du sort qu'il a préparé à son maître, Judas cherche à percer la foule qui encombre toutes les rues de Jérusalem. Il veut se rendre au palais de Pilate, dans quel but? lui-même l'ignore; aussi se laisse-t-il facilement détourner par les flots du peuple qui le poussent en tous sens. Arrivé près du temple, il s'y précipite hors de lui. Ce n'est pas le repentir, ce n'est pas le remords, c'est le désespoir qui a remplacé dans son cœur la fureur du crime. A peine a-t-il passé le sombre portique, qu'il aperçoit sous les voûtes sacrées les prêtres chargés par Caïphe de veiller, en ce moment de trouble, à la sûreté du sanctuaire. A leur aspect, le visage du traître devient livide, ses dents se choquent, tout son corps tremble, il jette avec rage à leurs pieds la somme qu'il avait reçue pour prix de sa trahison, et s'écrie :

« Le voilà, votre argent infernal!... L'homme que je vous ai vendu est innocent; il est le plus grand, le plus divin des prophètes! Déjà son sang crie vengeance, déjà l'anathème de l'enfer pèse sur ma tête! »

Il dit et fuit loin du temple, loin de Jérusalem; l'aspect d'un visage humain l'épouvante, sa frénésie le pousse vers le même lieu où l'esprit des ténèbres l'égara par un songe perfide. Là, il s'arrête, aucun être vivant ne se meut autour de lui, aucun son, aucun bruit ne frappe son oreille, tout est solitude, tout est silence. Au lieu du calme qu'il espérait trouver dans cet isolement complet, ses angoisses deviennent toujours plus déchirantes; il gémit, il se parle à lui-même :

« Meurs, misérable! tes tourments finiront avec la vie... Le Dieu de Moïse a dit : Tu ne tueras point!... Que m'importe le

Dieu de Moïse, je ne le connais plus !... le désespoir, voilà le Dieu du traître ! il m'ordonne de mourir !... meurs donc, lâche!... Tu trembles! l'amour de la vie se réveille en toi, tu veux vivre, toi, vil assassin ! vivre quand une tombe creusée par tes mains t'enveloppe de toutes parts !... Et toi, mon âme, qui oses te révolter, tu te crois immortelle!... n'espère point vivre après ma mort pour perpétuer mes souffrances; tu périras avec moi!... un dernier crime va te vouer au néant !... »

Ithuriel, son protecteur céleste, et Obaddon, l'ange de la mort, l'ont suivi ; ils l'observent en silence. Affligé de la perte certaine de l'infortuné confié à sa garde, Ithuriel soupire profondément.

« Je te l'abandonne, dit-il au sombre Obaddon, il le faut, je connais le sort qui l'attend. J'ai voulu le voir une dernière fois, car je l'aimais, je l'aime encore, et cependant je te l'abandonne, l'Éternel le veut. Accomplis ses décrets immuables, toi le terrible agent de sa colère. Il t'appelle quand il punit ; ma tâche à moi est de bénir et de protéger ; elle finit quand tu parais. »

Il dit, et s'enfuit en se voilant le visage.

Obaddon arrête des regards menaçants sur Ischariote, et lui adresse ces paroles terribles :

« Que le sang que tu vas verser retombe sur ta tête! Homme de terre, tu vas éteindre ton soleil ! La mort et la vie étaient devant toi, tu as choisi. Éteins-toi, brillant soleil de la vie ! arrivez, terreurs des agonisants ! tombe ténébreuse et glacée, entr'ouvre-toi ! destruction, reçois le suicide! que son sang retombe sur lui-même ! »

Judas entend la voix de l'immortel; dans son délire, il croit reconnaître les accents du Messie mort sur la croix.

« Tu demandes mon sang ?... prends-le, le voici !...

Et, le regard fixe, la poitrine haletante, les cheveux hérissés, les lèvres contractées par un sourire satanique, il serre le nœud fatal qui déjà entourait son cou [1]... L'air manque à sa poitrine !...

[1] Il existe plusieurs traditions sur le genre du suicide de Judas. D'après les unes, il se serait déchiré les entrailles ; d'après les autres, il se serait pendu à un sureau. C'est sans doute d'après cette dernière tradition que les Yonatz, habitants des hautes Karpates (montagnes de la Hongrie), regardent le sureau comme un arbre maudit, dont un seul jet peut porter malheur à tout un village. Klopstock n'admet aucune de ces versions ; Judas

L'ange de la mort recule, saisi d'horreur. Le cœur de Judas se brise, il cesse de battre, et son âme ébranlée se cramponne plus fortement au corps qui lui servait de demeure. Obaddon la force d'un geste à quitter le front du mourant. Le principe de la vie se sépare du cadavre, il devient un être léger, faible, imparfait; il retrouve la faculté de penser et de sentir, mais il n'est accessible qu'à la douleur.

« Qui suis-je? s'écrie-t-il. Judas vient de mourir, et Judas vit de nouveau!... Elle est encore là, froide, inanimée, mon affreuse dépouille!... mes formes nouvelles sont vagues, ténébreuses, sinistres comme mes sensations... Suis-je le fils de la nuit et du chaos?... Quelle est sur ce tertre cette ombre menaçante?... elle brille d'un éclat effroyable!... Anathème sur toi, Judas! c'est le juge de l'univers!... Fuis, fuis, malheureux, fuis dans les entrailles de la terre! »

Obaddon, toujours debout sur le tertre, lui crie de sa voix terrible :

« Je ne suis pas ton juge, je suis le plus implacable de ses messagers, je suis l'ange exterminateur! Voici ton arrêt sur la terre; un plus terrible t'attend là-haut. Tu as trahi l'Homme-Dieu; tu t'es révolté contre celui qui tient d'une main la balance, et de l'autre la mort; tu viens de te ravir à toi-même la vie qu'il t'avait donnée. Les tourments réservés aux traîtres sont incommensurables! Suis-moi sous la croix; il faut que tu voies expirer le Messie; il faut que tu voies le séjour des félicités éternelles, et puis je te précipiterai dans l'abîme!... »

Il dit. L'ombre tremblante de Judas s'obscurcit; un nuage épais et noir l'entoure, l'enlève et l'entraîne à la suite de l'ange exterminateur.

Elle est prompte et terrible, la justice de l'Éternel!...

Déjà Judas est effacé de la liste des vivants, et Pilate interroge encore le Messie dans l'appartement où il s'est retiré avec lui. Plus que jamais convaincu quà les prêtres d'Israël veulent sacrifier à leur hainc personnelle un homme aussi vertueux que pacifique, il l'engage avec bienveillance à repousser les accusations que l'on fait peser sur lui.

« Parle sans détour, lui dit-il, es-tu roi de la Judée? »

ne se pend point, il ne se déchire pas les entrailles : il s'étrangle. Cette mort douloureuse et ignoble lui a paru sans doute plus en harmonie avec le crime du traître. (*N. du Tr.*)

Et Jésus répond avec une douceur rêveuse et grave :

« Si j'étais un roi de ce monde, un roi comme tous ceux que les Romains ont soumis à leur empire, j'aurais un peuple et des armées pour défendre mes droits. Non, je ne suis pas un roi de ce monde. »

« Tu te dis roi, pourtant ? »

« Je le suis ! Je suis descendu sur la terre pour y apporter la vérité. Celui qui se voue à cette vérité sainte, fille du ciel, celui-là me comprend. »

« Qu'est-ce que la vérité ? » demande Pilate.

Et avec le sourire suffisant d'un homme du monde qui, pour éviter une discussion au-dessus de sa portée, feint de la dédaigner, il fait signe à Jésus de le suivre et rentre avec lui au prétoire.

« J'ai interrogé cet homme, dit-il aux prêtres, et, selon moi, il n'a rien fait qui puisse entraîner la peine de mort. Il a soulevé le peuple de la Galilée, dites-vous ? eh bien ! la Galilée est sous les ordres d'Hérode, je vais lui envoyer l'accusé ; c'est à lui qu'il appartient de le juger. »

Il dit, et les gardes s'apprêtent à conduire le Messie au palais du prince. En ce moment, Marie cherche à percer la foule. Agitée d'un funeste pressentiment, elle a passé la nuit dans les larmes, et, avec les premières lueurs du crépuscule, elle est arrivée à Jérusalem pour y chercher son fils bien-aimé. Le tumulte qui règne dans toutes les rues de la ville l'a étonnée, et le mouvement de la foule l'a poussée dans le palais des Romains. Cette mère infortunée est loin de soupçonner la cause de l'agitation du peuple, et cependant elle est inquiète et oppressée. Tout à coup elle aperçoit Lebbée, qui, non loin d'elle, s'appuie contre une colonne. Cette vue la rassure, elle s'avance vers lui ; mais le disciple s'enfuit aussitôt.

« Pourquoi m'évite-t-il ? » se demande Marie.

Et le glaive de douleur qui, dans cet instant, devait lui faire épuiser toutes les tortures d'une longue vie de misères, traverse son âme : elle vient de voir son fils debout devant le tribunal du préteur.

Une pâleur mortelle couvre le visage de Marie, son regard est fixe, ses traits sont altérés, ses genoux fléchissent. Son ange gardien comprend sa souffrance, et se couvre d'un voile de deuil. L'excès du malheur ranime la mère de Jésus ; elle re-

trouve la force de voir et d'entendre. Une seconde fois son regard s'arrête sur l'accusé, sur Pilate et sur les prêtres. Les cris du peuple qui demande avec rage la mort de l'homme que quelques jours plus tôt il avait proclamé son roi, frappent l'oreille de la malheureuse mère, et ses yeux cherchent en vain autour d'elle un regard de pitié, un visage sur lequel elle puisse lire que son fils n'est pas perdu encore. Abandonnée des hommes, son âme s'élève vers le ciel :

« O toi qui m'envoyas le plus beau de tes anges pour m'annoncer le fils que tu me destinais, toi qui, dans la vallée de Bethléem, m'inonderas de toutes les joies maternelles, toi qui exauças la mère de Samuel lorsqu'elle arrosa de ses pieuses larmes les marches de ton autel [1], écoute mes cris de désespoir, prends pitié de moi. Ne m'as-tu épargné les douleurs de l'enfantement que pour me condamner à des souffrances mille fois plus cruelles ? N'as-tu mis dans mon cœur le plus ardent amour de mère pour le meilleur des fils que pour me réduire à pleurer sa mort ? Sauve-le, tu le peux, toi qui donnes aux cieux des hymnes éternels pour célébrer ta gloire, toi qui donnes aux mortels des larmes brûlantes pour implorer ta miséricorde. »

Ainsi gémit la mère du Messie, et le ciel est sourd à sa prière ; il ne lui envoie ni consolations ni espoir.

Éperdue, hors d'elle, Marie s'est réfugiée dans une galerie solitaire qui conduit aux appartements du préteur, et des larmes abondantes soulagent enfin sa poitrine oppressée.

« Hélas ! se dit-elle, si ce palais doré pouvait renfermer un être généreux ! si, au milieu de ce luxe, de cette magnificence, je pouvais rencontrer un cœur de mère, si Porcia était bonne et compatissante !... on le dit... Séraphins, vous qui avez célébré par vos chants célestes l'enfant qui venait de naître dans une étable, faites que ce que l'on dit de la femme du préteur soit vrai. »

Une figure de femme paraît au fond de la galerie ; c'est Porcia. Elle est pâle, ses cheveux flottent en boucles sur son sein gracieux, et, à travers les vêtements qui la drapent avec cette

[1] Anne, une des femmes d'Elkana, était stérile ; mais elle pria si longtemps et avec tant de ferveur au pied de l'autel, que le grand prêtre en fut touché ; il lui dit que ses vœux seraient exaucés. Elle devint, en effet, enceinte, et donna le jour au prophète Samuel. *Voir* livre 1er de Samuel, chap. 1er. (*N. du Tr.*)

élégance imposante qui caractérise les nobles Romaines, on voit qu'un léger tremblement agite ses membres délicats. Absorbée par une agitation inquiète, elle s'avance rapidement. Tout à coup elle aperçoit Marie, et s'arrête saisie d'admiration. La beauté de la mère de Jésus brille de cet éclat céleste que la douleur seule peut donner, et qui commande le respect et l'amour à tous les cœurs généreux, car il leur rappelle que, pendant cette vie d'un jour, la douleur seule est une fille du ciel, et que la joie, lors même qu'elle est innocente et pure, n'est qu'une vaine illusion. La noble Romaine contemple Marie avec une pieuse vénération, et lui adresse ces mots :

« Oh ! parle, qui es-tu ? Jamais encore je n'ai vu tant de dignité unie à tant de douceur, jamais encore je n'ai vu dans des yeux mortels des larmes aussi touchantes. Tu souffres, mais ta douleur est si divine, qu'on ose à peine t'offrir des consolations. »

Et Marie répond :

« Si la douce pitié qui respire dans ton regard et dans tes paroles est aussi dans ton cœur, conduis-moi près de Porcia, car c'est elle que je cherche. »

« Elle est devant toi ; je suis Porcia. »

Une joie douce et vive évanouit un instant le visage de la mère de Jésus.

« C'est toi, toi-même ! s'écrie-t-elle. Dès que mes yeux t'ont aperçue, mon âme a volé au-devant de la tienne, et je n'avais plus qu'un seul désir, celui que l'illustre compagne de Pilate pût te ressembler... Tu comprends la douleur d'une mère, quoiqu'elle appartienne à un peuple que le tient hait et méprise!... Apprends-le donc, ô Porcia! l'homme que Pilate vient d'interroger, que de vils calomniateurs accusent de crimes odieux et dont la vie n'a été qu'une suite d'actions sublimes, cet homme est mon fils ! »

Une émotion plus noble, plus grande que celle de la simple pitié, retient Porcia muette et immobile.

« Femme trop heureuse, dit-elle enfin, tu es Marie, la mère de Jésus de Nazareth ! »

Et, levant les mains vers le ciel, elle ajoute avec une pieuse exaltation :

« Divinités bienfaisantes, divinités sans nom, vous qui avez troublé mon repos par un songe solennel, je vous bénis, car

c'est vous qui l'avez envoyée vers moi, la mère du plus grand des hommes. Cesse d'implorer ma pitié, bienheureuse Marie, je réclame la tienne : conduis-moi près de ton noble fils, que son regard dissipe les ténèbres de ma raison, que sa parole m'enseigne comment il faut adorer les dieux. »

De ces deux pieuses femmes, l'une marche déjà, sans le savoir, dans la voie du salut, tandis que l'autre la cherche avec toute l'ardeur d'un cœur rempli de l'amour divin. Cette sympathie secrète suffit pour les unir, mais elles ne savent pas encore se comprendre.

« Tu m'aimes, dit Marie, en regardant la jeune Romaine avec une expression ineffable de tendresse et de confiance. Oui, je le sens, tu comprends, tu partages les angoisses de la plus malheureuse des mères. Mais, pour adoucir ces angoisses, n'invoque pas tes dieux impuissants. S'il entre dans les décrets de l'Éternel que mon fils soit sauvé, c'est par toi, par toi seule qu'il peut l'être. Toi seule tu peux empêcher le préteur de se souiller du sang du plus juste des hommes. Fais qu'il épargne ce sang divin, il pèserait trop cruellement sur lui le jour où il sera forcé de comparaître devant le tribunal du Dieu des dieux.

Un sourire mystérieux et mélancolique effleure les traits de Porcia. Elle se penche vers Marie, et lui dit, avec cet accent timide qui caractérise les confidences intimes :

« Je vais te laisser lire dans mon cœur; des émotions nouvelles pour moi l'agitent. Avant tout, rassure-toi : pour sauver ton fils, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir; je l'aurais fait lors même que tu ne serais pas venue me le demander. Une puissance surnaturelle, supérieure à ces dieux dont tu as cru que j'implorais le secours, m'a envoyé cette nuit un songe qui m'a rempli d'une sainte terreur. Ses visions étaient d'abord mystérieuses et douces, puis elles sont devenues effrayantes.... Je me suis réveillée brusquement, et je me rendais au prétoire pour y défendre l'homme qui m'était apparu pendant mon sommeil, quand je t'ai rencontrée, toi, sa mère.... »

Et, se tournant vers la fidèle esclave qui l'avait suivie :

« Va trouver Pilate, dis-lui de ma part qu'un songe m'a révélé que Jésus est le plus grand, le plus vertueux des hommes, et que les dieux veulent qu'il soit absous ! »

Elle dit, prend le bras de Marie et descend avec elle le grand escalier de marbre qui conduit au jardin.

« Viens, viens, lui dit-elle ; dans cette galerie, le tumulte de la foule arrive jusqu'à nous. C'est ici, au milieu du silence embaumé des fleurs, c'est sous l'aile souriante de l'aurore qui déjà laisse tomber ses douces larmes sur la terre qu'elle embellit, que je veux t'initier aux merveilles de ma vision prophétique. »

Elle se tait et reste abîmée dans une profonde rêverie. Son ange gardien, en lui envoyant un songe revêtu de formes familières à ses croyances, a fait vibrer dans son cœur une fibre divine, et, à son insu, la pensée de la noble Romaine s'est ouverte à la lumière céleste. S'arrachant tout à coup à ses méditations, elle reprend :

« J'ai vu Socrate ! Tu ne le connais pas, Marie, ce sage dont je ne puis prononcer le nom sans tressaillir de respect et d'amour. La vie d'aucun mortel ne fut aussi noble que la sienne, et cette vie si belle, il l'a couronnée par une mort plus belle encore. Ce sage, que depuis ma plus tendre jeunesse je révère comme on révère les dieux, a daigné m'apparaître ; il m'a parlé : « Je viens, m'a-t-il dit, des contrées lointaines qui, au delà de la tombe, s'étendent dans l'infini. Cesse de m'admirer : en m'élevant dans les nuages de ma vaine sagesse, je me suis égaré. La divinité n'est pas telle que je l'ai rêvée ; elle ressemble bien moins encore aux dieux que vous adorez quand vous vous prosternez au pied des autels élevés par une crédulité aveugle. Je ne puis te dévoiler les secrets de cette divinité sublime, mais je te conduirai du moins sur les premières marches de son temple. Peut-être ton âme pieuse mérite cette grâce, peut-être seras-tu introduite dans le sanctuaire avant la fin de cette journée, journée de gloire et de bonheur, marquée pour l'accomplissement d'un grand œuvre. Écoute ce qu'il m'est permis de te dire : Je n'ai pas été jeté dans le séjour de la douleur et des larmes. Cependant au delà de la tombe, il n'y a point de Champs-Élysées, point de sombre fleuve à passer dans une barque fragile, point de juges infernaux ! ce ne sont là que de trompeuses et vagues rêveries : l'erreur a allumé les pâles étoiles de l'Élysée et créé le tribunal du Tartare. Le flambeau de la vérité entretient les soleils éternels au milieu desquels siége le Juge de l'univers. Une

Elle se tait. Marie lève son regard inspiré vers le ciel, puis le reporte sur la noble Romaine et dit :

« Que te répondrai-je, ô Porcia ? pour moi aussi ton songe est incompréhensible; mais je sens qu'il t'ennoblit, qu'il te rapproche des cieux... Des êtres au-dessus de la faible espèce humaine, des anges, se disposent sans doute à éclairer ton esprit... Le seul espoir qu'ils pourront te parler devrait suffire pour me faire garder un silence respectueux : j'oserai pourtant te dire sur la divinité ce que ma faible raison a pu comprendre. Cette divinité qui d'un regard tire du néant des milliers de mondes et ordonne au germe fragile d'un brin d'herbe de percer la terre qui pesait sur lui comme les monuments de marbre pèsent sur les cadavres des rois ; cette divinité qui a jeté l'homme sur la terre, où la joie est aussi trompeuse que la douleur, afin que l'âme n'oublie jamais qu'au delà de la tombe seulement commence le règne de la justice et de la vertu ; cette divinité s'appelle Jéhova, créateur, juge de l'univers ! C'est le Dieu d'Adam, le premier des hommes, c'est le Dieu de ses fils, c'est le Dieu d'Abraham, leur neveu, et notre père à tous. En dépit de l'orgueil de nos docteurs, la manière dont ce Dieu veut être adoré est encore un mystère ; mais il a promis de nous le dévoiler un jour, et cette sainte promesse s'accomplira aujourd'hui par Jésus, par ce grand prophète, par ce médiateur divin, que je ne puis appeler mon fils sans que de saintes terreurs et des félicités inconnues ne me fassent tressaillir. C'est dans mon sein qu'il devait se développer à la vie humaine, et Jésus est le nom qu'il devait porter parmi nous. Voilà ce qui me fut dit par les immortels qui vinrent me visiter. Ces immortels, que nous appelons anges, ne sont que des êtres créés comme nous, et cependant près d'eux les dieux de la Grèce et de ta patrie toute-puissante ne seraient que de misérables mortels. Des légions entières de ces anges sublimes sont venues chanter l'enfant de Béthléem quand une mère pauvre et mortelle lui donna le jour sous l'humble asile qu'une froide commisération lui avait accordé. »

A chaque parole de Marie, le cœur de Porcia s'est élevé vers des régions plus hautes et plus pures ; elle se prosterne, et sa pensée adore l'Éternel, dont elle n'ose pas encore prononcer le nom. Ranimée par un doux espoir, elle se relève, sourit à la mère divine et lui dit à voix basse :

« Sois tranquille, il ne peut mourir ! »

« Hélas ! il mourra, répond Marie ; lui-même l'a dit. Ce secret terrible pour moi, et pour tous ceux qui l'aiment, déchire, meurtrit mon âme... Tes douces paroles, ô Porcia, ont endormi un instant les blessures de mon cœur ; elles saignent de nouveau... tu ne peux plus rien pour moi. Je te bénis ; puisse le Dieu d'Abraham te bénir aussi... Détourne tes regards baignés de larmes ; tu ne saurais me consoler : mon fils veut mourir, il mourra ! »

Accablée sous le poids de son immense douleur, Marie reste muette et tremblante. Porcia lui tend les bras et s'écrie en sanglotant :

« Laisse-moi te suivre, mère divine ; je veux pleurer avec toi sur la tombe de ton fils ! »

Prévenu de la décision de Pilate qui renvoie devant lui le prophète de Galilée, qu'il n'a pas osé condamner, Hérode se place sur son trône, sourit à ses courtisans, et dit :

« Quelle mémorable journée !... Ce Jésus, lui dont la parole guérit les malades et réveille les morts, souffre qu'on le traîne devant un juge mortel !... En vérité, ma surprise est égale à la vôtre. »

Et, craignant de laisser deviner combien son cœur se gonfle d'orgueil en songeant que l'homme qui passe pour le plus grand des prophètes va venir se prosterner au pied de son trône, il garde le silence ; mais il continue à se parler à lui-même.

« Je suis son juge, se dit-il ; je lui ordonnerai d'opérer sous mes yeux quelque miracle éclatant... Et s'il allait m'obéir ? Les miracles sont impossibles ; et lors même qu'ils ne le seraient pas pour lui, j'aurai du moins la gloire de l'avoir réduit à m'obéir. Si le merveilleux est au-dessus de son pouvoir, il n'en restera pas moins le rebelle fameux que le peuple a proclamé roi, et je le verrai, pâle et tremblant, chercher son arrêt dans mes yeux. »

Un bruit confus l'arrache à ses pensées : les prêtres viennent d'entrer dans la salle du trône ; mais Jésus est encore au milieu du peuple, dont la foule grossit à chaque instant. On l'entoure, on le presse ; des cris de surprise et de douleur, des sanglots, des bénédictions et des anathèmes retentissent de toutes parts. Le Fils de l'homme traverse ces flots en fureur,

qui tantôt le menacent et tantôt le caressent, avec cette tranquillité sublime que l'esprit humain peut admirer, mais qu'il ne lui est pas donné d'éprouver. Les disciples, une partie des *soixante-dix* élus et toutes les pieuses amies de Jésus cherchent à pénétrer jusqu'à lui. La sœur de Lazare seule n'est pas avec les saintes femmes. La maladie dont elle portait depuis longtemps le germe dans son sein l'a jetée sur un lit de douleur, et pourtant en ce moment elle souffre moins que ses compagnes. Jésus voit les angoisses des siens, mais il voit aussi les célestes consolations qui les attendent dans un avenir peu éloigné, et déjà il compte leurs larmes de joie, tandis que le désespoir déchire encore leurs cœurs.

Persuadés qu'ils souffriraient moins s'ils pouvaient entendre la voix de leur maître, toucher un pan de ses vêtements, ils redoublent d'efforts pour approcher de lui ; mais le mouvement de la foule les pousse plus loin, toujours plus loin. Pierre, dont le remords avait épuisé les forces, se laisse aller au plus sombre abattement.

Brusquement séparée de ses compagnes, Magdelaine réclame l'assistance d'un malheureux à qui Jésus avait rendu la vue et qui se trouve près d'elle.

« Si tu te souviens encore de l'heure où il a ouvert tes yeux à la lumière, lui dit-elle, prête-moi l'appui de ton bras, afin qu'à travers cette foule curieuse je puisse arriver jusqu'à lui. »

Et le malheureux cherche en vain à procurer à l'amie de son bienfaiteur une consolation que lui-même désire ardemment.

Jean s'est arrêté sur une hauteur où ses yeux peuvent suivre Jésus ; il le regarde, pleure et prie. Lebbée soutient les pas chancelants de la mère des Zébédée, et lui dit :

« Regarde le ciel avec reconnaissance ; tu es une mère bienheureuse, car tes fils vivent. Mais Marie !... Elle voit traîner devant ses assassins le juste à qui elle a donné le jour !... Infortunée Marie ! mon cœur comprend tout ce que le tien doit souffrir. Et toi, ange exterminateur, si tu n'es pas inflexible comme ton glaive, prends pitié de la plus malheureuse des mères ; ne la réduis pas à voir le supplice de ton fils ! »

Pendant que les amis de Jésus s'abandonnent ainsi à leur juste douleur, le divin accusé franchit le seuil du palais d'Hérode ; on le conduit au pied du trône. C'est ainsi que les esprits

verte couronne du mont des Oliviers. Eh quoi ! tu restes muet encore ? »

Ainsi parle Hérode. Ce prince aveugle ne saurait comprendre que les plus hautes montagnes de la terre, les rois les plus puissants, ne sont que poussière et que fange devant le prophète qu'il défie avec une ironie si insultante. Cette ironie cependant est prête à éclater en colère, et il répète d'une voix agitée :

« Eh quoi ! tu restes muet encore ? »

L'Homme-Dieu ne répond que par un regard majestueux et tranquille. Hors de lui, le prince se lève ; ses yeux étincellent, mais aucun son ne s'échappe de ses lèvres tremblantes de fureur. Caïphe s'empresse de lui adresser la parole :

« Tu viens de te convaincre par toi-même de la puissance de ce prétendu prophète. Le peuple et même quelques-uns de nos prêtres croyaient à la vérité de ses miracles : tu lui en as demandé, et il est resté anéanti. L'imposture et la noire magie de l'enfer, voilà sa science à lui. Vous le savez tous maintenant, l'homme qui s'élève contre la loi de Moïse, l'homme qui veut renverser le sacerdoce institué par le grand Aaron, ne saurait être un envoyé du Seigneur. L'arche de l'alliance, la terrible flamme de Sinaï, l'appel de la trompette redoutée, Moïse lui-même crie vengeance, et cette vengeance, Caïphe ne se la fera pas demander en vain. Mais le sacrilége n'est pas le seul crime de Jésus : il a soulevé la Judée, et c'est en roi triomphant qu'il a paru dans Jérusalem, et le peuple lui a jeté des palmes, et il l'a appelé fils de David, oint du Seigneur, et les entrailles de Sion et les portiques de Moria ont frémi d'horreur ! Au nom du grand David, que tant de blasphèmes font tressaillir dans sa tombe, au nom du grand Hérode, ton père, ne souffre pas que tant de profanations, tant de crimes restent impunis ! »

Il dit, et pour un instant Philon oublie la haine qu'il a vouée à Caïphe ; il lui sourit avec satisfaction, presque avec amitié. Le discours du grand prêtre a calmé l'agitation d'Hérode, et il reprend le ton de froide moquerie qui lui paraît plus propre à triompher du silence obstiné de Jésus que l'insulte et la menace.

« Qu'on lui passe la robe blanche, qui, pour les Romains, est une marque de haute dignité, et qu'on le ramène à Pilate ; c'est un juge équitable, il appréciera le mérite du Nazaréen ; aux

hosanna, aux palmes que le peuple lui a prodiguées, il ajoutera la pourpre royale. »

Il dit et s'éloigne. Ses gardes exécutent l'ordre qu'il vient de donner. Une foule plus nombreuse suit Jésus, car elle s'est accrue de tous les habitants de la Judée venus à Jérusalem pour célébrer les fêtes de Pâques. Cette multitude compacte qui bourdonne à travers les rues attire l'attention de Philon, mais elle ne le décourage pas; semblable au pilote expérimenté qui, loin de s'effrayer d'un courant d'eau, n'y voit que l'indice des écueils qu'il faut éviter, il observe, étudie [chaque mouvement, chaque acclamation de ce peuple, et reconnaît que si beaucoup encore vénèrent et chérissent le prophète, il sera facile de les corrompre ou du moins de les intimider. Pour atteindre ce but, il ordonne à ses zélés pharisiens de se glisser dans la foule et d'y répandre d'adroites et de perfides calomnies contre Jésus, et des prédictions alarmantes s'il échappait au supplice. C'est ainsi que chaque goutte qui coule d'un vase empoisonné donne la mort. Les premiers mille entraînent d'autres mille, et bientôt il ne reste plus dans cette foule immense qu'une faible partie qui doute de la réalité des crimes de Jésus, et les fidèles, restés inébranlables, sont plus rares encore. Telle on voit ondoyer l'épaisse forêt qui couvre les flancs d'une longue chaine de montagnes; mais une main perfide y dépose un brandon; les arbres morts s'allument les premiers, la flamme dévore tous ceux dont la séve est moins abondante; elle s'étend, elle pétille, elle triomphe. Quand elle s'arrête, le vert manteau des montagnes n'est plus qu'un amas de cendres! Honneur et gloire aux cèdres isolés restés debout, et qui portent leurs têtes majestueuses vers les nuages encore teints du reflet de l'incendie.

A mesure que Jésus s'approche de Gabatha, la foule témoigne plus hautement la haine qu'on a su lui inspirer contre son Sauveur. Au moment de franchir le seuil du palais des Romains, cette foule frénétique se trouve en face d'un criminel dont les forfaits ont épouvanté la Judée. Pilate a fait retirer de son cachot ce malfaiteur redouté, afin de réduire le peuple à choisir entre lui et le Messie pour exercer son droit de grâce; car, d'après un antique usage, un condamné à mort est délivré chaque année à l'occasion des fêtes de Pâques. Par cette mesure, le préteur croit avoir sauvé la vie de Jésus sans s'aliéner

l'esprit des prêtres, et il attend avec confiance le résultat d'une ruse dont le succès lui paraît certain.

Barrabas, c'est le nom du brigand sanguinaire, laisse errer autour de lui des regards obliques et sinistres. Sa poitrine est oppressée, sa tête s'incline vers la terre; mais ce n'est pas le repentir, c'est la rage qui l'agite et le courbe ainsi. Cette rage, réduite à l'impuissance, cherche à s'exercer contre les fers qui chargent ses bras robustes; il les secoue avec violence. A la vue du Messie, ses traits se contractent plus fortement, et une écume blanchâtre couvre ses lèvres : en dépit de sa perversité, il a compris qu'en face d'un pareil condamné, l'arrêt du peuple ne saurait être en sa faveur.

Jésus est de nouveau devant Pilate, qui l'a fait ranger à sa droite; Barrabas a été placé à sa gauche. Et, désignant Jésus de la main, il adresse la parole à l'assemblée :

« J'ai interrogé cet homme, que vous accusez du crime de rébellion contre César; je ne l'ai point trouvé coupable. Hérode a aussi reconnu son innocence, puisqu'il ne l'a pas condamné. Pourquoi prononcerai-je son arrêt de mort? Votre fête de Pâques vous autorise à gracier un coupable; usez de ce droit en faveur du Nazaréen..... Vous murmurez; c'est son sang qu'il vous faut!... la fureur vous aveugle! Eh bien! préférez-vous Barrabas, ce scélérat dont le nom seul fait frémir, au prophète que naguère vous appeliez l'Oint du Seigneur? C'est entre eux que je renferme votre choix. Parlez; lequel des deux vous paraît digne de votre pitié? »

En ce moment, l'esclave de Porcia vient s'acquitter du message dont sa maîtresse l'avait chargée.

« La noble Porcia m'envoie vers toi, seigneur. Va, m'a-t-elle dit, va trouver Pilate; dis-lui de ma part qu'un songe m'a révélé que Jésus est le plus grand, le plus vertueux des hommes, et que les dieux veulent qu'il soit absous! »

L'esclave s'éloigne, et le peuple reste plongé dans une muette surprise. L'intérêt qu'une noble Romaine prend à Jésus, et le récit du songe, qui le lui a montré comme un être au-dessus de la nature humaine, réveille dans la plupart des esprits le souvenir des vertus et des bienfaits de ce prophète. Les malades et les infirmes qu'il a guéris murmurent son nom avec l'accent de la reconnaissance; ils le nomment de nouveau l'ami des hommes, le consolateur des malheureux; mais les cris de la



multitude couvrent aussitôt leurs voix timides. C'est ainsi que les mugissements de la tempête étouffent la voix plaintive d'un enfant égaré au milieu d'une sombre forêt; c'est ainsi que les douces et modestes vertus du sage sont effacées par les brillants forfaits du conquérant.

Philon connaît toute l'étendue du danger; son audace cependant ne l'abandonne pas. Sûr du pouvoir de son éloquence, il promène un sombre regard sur la multitude, et dit :

« Enfants d'Israël, que ne puis-je donner des ailes à ma parole, afin qu'elle passe plus vite de ma pensée à la vôtre, car les moments sont précieux. Au reste, vous me connaissez : quiconque insulte Moïse et viole sa loi, celui-là, je le hais, je le maudis! C'est animé par ces sentiments que je vais vous faire connaître où est le salut, où est la perte d'Israël. On vous montre Barrabas, on vous montre Jésus, et on vous dit : Choisissez! Barrabas est un brigand féroce, nous le savons tous; Pilate aussi le sait; et s'il vous l'offre, c'est pour vous forcer à gracier le Nazaréen, dont toute la magie consiste à feindre l'innocence et la vertu avec une perfection infernale, et cette magie est la plus dangereuse de toutes. Mais cessons de nous occuper des intentions de Pilate : nous sommes un peuple vaincu, et devant nos maîtres le silence est un devoir. Quelle que soit notre dépendance, il doit être permis à Philon de montrer à son peuple chéri le danger qui menace la foi de ses pères. Je ne vous parlerai pas de tous les sacriléges dont Jésus s'est rendu coupable; je les ai exposés devant le sanhédrin. Alors la vie du blasphémateur était suspendue au souffle de ma voix, et ma voix l'a précipité dans le néant! Vos prêtres et vos anciens ont prononcé l'arrêt de mort du Nazaréen, et déjà le Golgotha aurait bu son sang, si le peuple d'Israël avait conservé le droit de punir les misérables qui offensent son Dieu. Souffrirez-vous que l'abaissement où nous sommes tombés assure l'impunité à Jésus, à ce redoutable ennemi de notre gloire, qui, si vous ne l'arrêtez pas, fera ce que Rome n'a pas osé faire? Les Césars nous ont laissé nos temples et nos autels; le Nazaréen brûlera nos temples, il renversera nos autels!... »

Les trépignements de la foule lui prouvent que son discours a produit l'effet qu'il en attendait. Pour achever de porter la terreur dans tous les esprits, il peint avec des couleurs terribles Jérusalem livrée au pillage, à l'incendie, au meurtre, à la

peste, à la famine, et réduite à un amas de ruines désertes. Mais, comme effrayé du tableau qu'il vient de tracer, il s'arrête un instant, et reprend avec une amère ironie :

« Le Nazaréen connaît la désolation de Jérusalem, et voyez s'il se repent. Ayez donc pitié de lui, car il est tout miséricorde! Que faut-il pour le satisfaire? Rien, oh ! rien, vous dis-je : Que le temple s'abîme dans les entrailles de Moria, que le sang et la poussière ensevelissent nos autels, que la cité sainte s'enveloppe dans un manteau de cendres, que les enfants d'Israël, échappés à la peste, à la famine, au désespoir, deviennent la proie de guerriers farouches, qui, pour célébrer dignement leur victoire, briseront les crânes de leurs captifs contre les débris des palais en ruines de l'antique Jérusalem ; et que ces tristes et dernières victimes ne laissent pas après elles un père, un fils, pour pleurer leur trépas, pour raconter leur malheur! Et quand il verra tout cela, il sera satisfait! Hâtez-vous donc de prononcer sa grâce ! »

Les prêtres et les pharisiens, répandus dans la foule, applaudissent avec fureur, et des voix féroces qui demandent la mort de Jésus retentissent de toutes parts.

Plongé dans une profonde rêverie depuis qu'il a reçu le message de Porcia, le préteur n'a point écouté le discours de Philon. Les cris du peuple le rappellent à lui-même ; il relève la tête, et demande une seconde fois :

« Parlez ; lequel des deux vous paraît digne de pitié? »

Et la foule hurle le nom de Barrabas.

Les anges rangés autour du Messie se voilent le front, et Pilate, indigné, s'écrie d'une voix tonnante :

« Que voulez-vous donc que je fasse de votre Jésus, de votre prophète? »

Et la foule répond :

« Qu'il soit crucifié! »

Pilate frémit; mais, espérant encore pouvoir apaiser ces tigres altérés de sang, il dit :

« Quel crime a-t-il commis? Je le répète; je l'ai interrogé, je ne l'ai pas trouvé coupable : il ne mérite pas la mort! »

La rage de la foule ne connaît plus de bornes ; tous les yeux flamboient, l'incarnat ou la pâleur de la colère sont sur tous les visages, et, à travers des trépignements de pieds et des grincements de dents, s'élève de nouveau ce cri de sang :

« Qu'il soit crucifié ! »

Un nuage de poussière obscurcit la salle, les voûtes du palais tressaillent, et un mouvement confus, semblable au roulement lointain du tonnerre, résonne à travers la ville, et l'écho de ses montagnes sacrées le répètent d'une voix plaintive. Indigne du nom romain, Pilate cède enfin à la peur ; mais il veut décliner la responsabilité du crime dont le peuple va se souiller. Il donne un ordre secret à un de ses esclaves, qui sort, et revient presque aussitôt, portant d'une main une fontaine d'argent et de l'autre un vase de Corinthe. Le peuple regarde avec une muette surprise. L'esclave s'approche de son maître ; une eau limpide s'échappe de la fontaine, et coule sur les mains du Préteur, qui, par cette vaine formalité, croit échapper au cri de sa conscience et aux reproches de la postérité.

« Vous le voulez, hommes féroces ! s'écrie-t-il ; eh bien, assouvissez votre rage ! Je ne m'associe pas à votre forfait ; mes mains resteront pures du sang de Jésus. »

Il dit, et se lave solennellement les mains devant le peuple.

L'ange qui jadis, dans Gosen [1], passa, sans y entrer, devant les cabanes marquées du sang de l'agneau, plane sur la Judée, et voue ses enfants au jugement de l'Éternel, en laissant tomber sur eux les paroles d'anathème qui anéantissent les nations, quand elles ont épuisé la longanimité de Dieu. Et ces paroles terribles, le glaive flamboyant du sombre chérubin les grave sur des tables d'airain, qu'il va déposer au pied du trône de Jéhova.

L'ange d'Israël pâlit, détourne les yeux et s'envole. Ainsi abandonnés et maudits, les indignes descendants d'Abraham prononcent eux-mêmes leur arrêt.

« Qu'il meure ! s'écrient-ils, et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Et la pâle terreur, et le silence des tombeaux étendent leurs sceptres sur cette foule effrénée ; le repentir seul se tient à l'écart.

[1] Ce fut dans la contrée de Gosen, une des plus fertiles de l'Égypte, que Joseph établit son père et ses frères, avec l'autorisation de Pharaon. *Voir* Genèse, chap. 47. C'est dans cette même contrée que les Hébreux célébrèrent, pour la première fois, la fête de Pâques, que Moïse institua au départ de l'Égypte. Ce prophète savait que pendant la nuit l'ange du Seigneur devait exterminer tous les premiers-nés, et il ordonna aux siens de marquer leur porte avec le sang de l'agneau pascal. A ce signe l'ange reconnut les demeures des Israélites et passa sans y entrer. *Voir* Exode, chap. 12. (*N. du Tr.*)

Les gardes conduisent Jésus dans un vestibule du palais, où des hommes armés de verges l'attendent. Barrabas est remis au peuple. Dès que ses membres ne sentent plus le poids des chaînes, dès que ses oreilles n'entendent plus le bruit sinistre qu'elles produisaient, au moindre de ses mouvements, il pousse des hurlements de joie, court, s'arrête, court de nouveau et se précipite au milieu de la foule, et la foule recule épouvantée à l'approche du féroce meurtrier qu'elle vient de délivrer.

Muse de Sion, détends les cordes de ta lyre, qu'elle ne rende que des sons plaintifs et lugubres en se mariant à la voix tremblante du poëte qui ose chanter la flagellation, le manteau de pourpre et la couronne d'épines.

Les gardes et les hommes les plus féroces du peuple, qui ont suivi Jésus, se pressent autour de lui, et le dépouillent de ses vêtements, comme la tempête dépouille le palmier solitaire qui croît dans un désert aride, et dont le frais ombrage était le dernier espoir du voyageur égaré.

Jésus a été traîné vers un pilier; on l'y attache, et les verges sacriléges se teignent du sang du Fils de Dieu. Éloha le voit; la douleur l'arrache des cieux et l'entraîne vers la terre.

Un manteau de pourpre enveloppe le corps meurtri du Messie; un roseau, emblème moqueur du sceptre des rois, a été mis dans sa main droite; des épines, enlacées en forme de couronne, déchirent son front.

Le divin Éloha, prosterné dans la poussière comme un simple mortel, adore le Sauveur du monde dans son abaissement volontaire...

Ma main reste immobile sur les cordes de ma harpe, ma voix défaillante s'arrête... Il est au-dessus du pouvoir humain de chanter les souffrances d'un Dieu !

Pilate a retrouvé assez de courage pour hasarder un dernier appel à la pitié du peuple. Conduisant lui-même Jésus sur la place, devant le palais, il dit :

« Je vous l'amène, afin de vous redire une dernière fois qu'il n'a pas mérité la mort. Regardez-le ; est-ce ainsi qu'un criminel se pose devant ses bourreaux? »

Les anges qui entourent le Messie lisent sur son visage les vœux qu'il forme pour ses disciples et pour ses élus, dont il voit

le désespoir, et les immortels se dispersent pour aller leur porter des consolations.

L'aspect de Jésus, épuisé par les souffrances, le front couvert de sang et revêtu des insignes d'une royauté dérisoire, loin d'attendrir le peuple, augmente sa rage, et des milliers de voix hurlent de nouveau :

« Qu'il soit crucifié ! »

« Eh bien ! faites-le si vous l'osez ; moi, je le proclame innocent ! »

Ainsi parle Pilate, puis il s'éloigne à grands pas. Caïphe le suit, l'arrête et lui dit :

« Notre loi l'a condamné, il faut qu'il meure, lui qui ose se dire le fils de Dieu ! »

A ce nom, le Romain se sent saisi d'un tremblement involontaire ; il retourne vers Jésus et lui demande d'une voix altérée :

« Quelle est ton origine ? »

Le Fils de l'homme garde le silence, et Pilate offensé s'écrie :

« Oublies-tu que ta vie dépend de moi ? »

Et Jésus répond :

« Ce pouvoir, tu ne l'aurais point si Dieu ne te l'avait pas donné. Quel que soit l'usage que tu pourras en faire, ceux qui m'ont accusé seront toujours plus coupables que toi. »

Alors les prêtres, enhardis par la colère qu'ils lisent sur le visage du préteur, s'écrient tous à la fois :

« Si tu ne nous livres pas Jésus, tu n'es pas l'ami de César, car quiconque se déclare roi d'un pays soumis aux Romains se révolte contre César et mérite la mort ! »

Pilate sent toute la perfidie de ces paroles ; mais, trop lâche pour s'exposer à un danger réel en faveur d'un homme dont l'innocence lui est démontrée, il l'abandonne à ses ennemis, leur jette quelques paroles de dédain et de mépris, et se retire dans son palais.

Et la foule, ivre de haine et de vengeance, pousse des cris de triomphe et traîne Jésus vers le lieu du supplice.

CHANT VIII.

Les anges et les âmes des patriarches forment un cercle autour du Golgotha. — Adam salue la terre.—Satan et Adramelech, qui planaient triomphants au-dessus du Messie, sont chassés par Éloha. —Jésus, chargé de sa croix, s'approche du Golgotha.—Il monte la colline et la terre tremble. — Adam adore le Sauveur de l'espèce humaine. — Les étoiles arrivent au point marqué pour l'accomplissement de l'œuvre de la rédemption. — Les mondes s'arrêtent dans leur marche. — Jésus est sur la croix. — Son sang coule; il regarde le peuple et prie pour lui. — Conversion d'un des deux malfaiteurs crucifiés avec Jésus. — Uriel place une étoile devant le soleil et d'épaisses ténèbres enveloppent la terre.—Les âmes des premiers chrétiens prêts à naître sont amenées près de la croix par leurs anges gardiens. — Le Messie les regarde avec amour; ses souffrances augmentent, et le tremblement de terre devient plus violent. — Éloha remonte vers les cieux; il rencontre deux anges de la mort qui descendent vers la terre et font sept fois le tour de la croix. — Angoisses du Messie, qui comprend ce message prophétique. — Douleur des anges et des âmes des bienheureux. — Ève aperçoit Marie au pied de la croix et partage ses souffrances cruelles. — Jésus console Ève par un regard de miséricorde.

—

Muse sacrée, toi que j'invoque, tu l'entendis, le plus saint des chantres de Jéhova, lorsqu'au pied de la montagne de Sion il chanta le Rédempteur délaissé par son père à son heure suprême. C'est en l'écoutant que tu as appris les hymnes célestes que ma voix timide répète en tremblant. Achève de m'initier à tes saints mystères, conduis-moi au milieu des ténèbres qui enveloppent la croix où souffre un Dieu. Je veux que les terreurs de l'éternité ébranlent la moelle de mes os; je veux voir le Sauveur du monde lutter contre la plus cruelle des agonies; je veux arrêter mes regards sur ses yeux éteints, sur ses joues livides; je veux compter chaque goutte du sang de la rédemption, et contempler la tête divine qui, affaissée sous le poids des péchés du monde, se courbe, se penche, et se couvre des nuages de la mort!

Le divin Éloha passe de la terre aux cieux et des cieux sur la terre avec tant de rapidité, que la pensée des immortels

peut à peine le suivre. Arrêtant son vol inquiet au-dessus du Golgotha, il étend sa main gauche, qui tient la couronne céleste; sa main droite soutient la trompette terrible et l'approche de ses lèvres. Le métal sonore éveille tous les échos de l'infini; la création entière écoute, et le séraphin lui jette ces mots:

« Étalez vos pompes les plus solennelles, cieux et terre! Sabbath de la nouvelle alliance, que ta sainte flamme s'élève de soleils en soleils jusqu'au trône du Juge suprême! L'heure a sonné, étalez vos pompes les plus solennelles, cieux et terre; l'ange exterminateur déploie ses sombres ailes, la victime marche au supplice! »

Éloha se tait, et les anges gardiens de la terre viennent se ranger autour de lui. Le plus grand des séraphins franchit leurs rangs étincelants, descend sur le Golgotha, prosterne trois fois son front dans la poussière, se relève, et tend les bras vers le Messie, qu'il aperçoit dans le lointain, suivi de tout le peuple de la Judée. Le Fils de l'homme porte sa croix, dont le poids énorme est pourtant moins accablant pour lui que celui des péchés du monde, dont il s'est volontairement chargé. Saisi d'admiration, Eloha s'écrie :

« Que tout ce qui est m'écoute et m'entende! Golgotha, tertre sacré, au nom du Dieu à réconcilier, au nom du Dieu réconciliateur, au nom du Dieu qui porte dans l'âme du pécheur la lumière céleste, je te voue au sang de la rédemption! Saint, trois fois saint, celui qui était et qui sera toujours! »

C'est ainsi que le plus grand des séraphins consacre le lieu du supplice; mais, profondément affligé de la tâche qui lui reste à remplir, il s'entoure d'un sombre nuage, et envoie au-devant du Messie cette humble prière :

« Ami des hommes, créateur et sauveur de l'espèce humaine, fils de l'Éternel, incommensurable comme ton père, toi qui vas surpasser tout ce qui a été fait de plus grand, de plus merveilleux dans les cieux, toi qui vas ressusciter sur la terre l'innocence primitive et en bannir la mort éternelle, écoute la voix du séraphin prosterné dans la poussière qui va s'humecter de ton sang. Quand tes yeux se fermeront à la lumière, quand ton dernier soupir voilera les cieux, quand Jéhova seul osera encore arrêter son regard de juge sur ta face

livide, oh! alors, si tu ne veux pas que pour moi la création s'évanouisse, si tu ne veux pas qu'une tombe de ce monde me serve de couche éternelle, daigne me dire, du fond de la nuit où se perdra ta vie d'homme, que par ta mort la race entière d'Adam sera rachetée. Si tu ne veux que pour moi la création s'évanouisse, si tu ne veux pas qu'une tombe de ce monde me serve de couche éternelle, daigne me dire, du fond de la nuit où se perdra ta vie d'homme, que tu reviendras régner dans les cieux quand tu l'auras prononcé ce mot sublime : *Tout est consommé!...* Salut, salut, sang de la rédemption ! salut, âmes rachetées ! Elles approchent, elles arrivent, j'entends leurs cris de joie, je vois briller leurs vêtements purifiés d'avance par le sang qui va couler. »

Il dit, dissipe le nuage dont il s'était enveloppé, et ordonne aux anges gardiens de la terre de se ranger autour du Golgotha. Ils obéissent aussitôt : les uns s'attachent au bord des nuages qui flottent dans les airs, les autres planent au-dessus des flancs boisés des montagnes, d'autres encore s'arrêtent sur la cime ondoyante des cèdres.

Éloha s'est placé sur le haut du temple : il domine du regard et de la pensée les innombrables agents des décrets de la Providence, instruments de justice et de mort, gardiens des mortels, anges tutélaires des futurs chrétiens et des martyrs.

Après avoir traversé les régions les plus élevées, Gabriel, qui a été envoyé dans le soleil par le Messie, arrive sur le pinacle du temple solaire, où il a laissé les âmes des patriarches, et leur dit :

« Pères des hommes, suivez-moi! Déjà le Rédempteur porte sa croix au lieu du supplice ! Tournez vos regards vers la Judée, arrêtez-les sur Jérusalem... C'est sur le haut de cette colline aride et chauve qu'il doit mourir ! Plus loin, voyez ce mont qui porte dans les nues sa double tête verdoyante, c'est là que la justice éternelle s'est appesantie sur lui ; placez-vous sur ce mont, et de ce point élevé vous verrez couler son sang, sang sacré qui rachètera les générations passées et celles que l'ange de la vie n'a pas encore jetées sur la terre où elles doivent mûrir pour l'éternité ! »

En proie aux angoisses de la douleur, Gabriel reprend son vol vers la terre. Les âmes des patriarches le suivent rapides

comme la pensée d'un mortel vertueux, quand d'étoiles en étoiles elle s'élève vers l'Éternel.

Déjà l'aile du séraphin effleure la cime du mont des Oliviers ; les pères des hommes s'y laissent descendre doucement. Adam arrive le premier : il se prosterne, il baise le sol avec respect, et le salue par ce chant d'amour et de reconnaissance :

« Terre chérie ! Depuis la triste soirée d'automne[1] où tu reçus dans ton sein maternel mes débris glacés, les siècles se sont accumulés sur les siècles, et les générations ont mêlé leurs cendres aux cendres des générations éteintes, et je dormais toujours. Avec quel bonheur je vous revois, plages fleuries qui couvrez les ossements de mes innombrables enfants, car, je le sais maintenant, ils ressusciteront tous ! Mes larmes de joie te bénissent, heure sainte, toi qui affranchiras ma terre natale de l'anathème dont je l'ai souillée, toi qui sanctifieras sa poussière avilie en l'humectant du sang de la rédemption !... Tressaillez, cieux et mondes, il vient, il vient le divin enfant de la terre; le fils de l'Éternel marche au-devant de la mort ! »

Ainsi chante le premier homme, et son cœur est prêt à se dissoudre dans un océan de joie douloureuse.

Le divin Éloha, toujours debout sur le haut du temple de Jérusalem, aperçoit Satan et Adramelech qui planent d'un air de triomphe au-dessus de la croix qui porte Jésus. D'un vol audacieux, le séraphin dépasse la sphère terrestre et mesure les orbes où se meuvent les étoiles. L'éclat du plus solennel des jours l'enveloppe, de saintes terreurs le suivent et le précèdent, et autour de lui la brise timide et légère emprunte à la tempête sa voix mugissante. Au bruit de ses pas, l'espace tressaille, semblable aux rochers que d'innombrables guerriers traversent avec leurs chars d'airain et leurs lourdes armures. Les deux princes des ténèbres le voient, l'entendent, et s'arrêtent, immobiles et sombres comme deux noirs rochers lancés au fond des abîmes par la main du Dieu vengeur. Plus brillant que le soleil, plus rapide que l'éclair, le divin Éloha se présente

[1] Klopstock fait allusion ici à une de ses tragédies intitulée : *La Mort d'Adam.* Dans cette pièce, qui n'a jamais été traduite, l'auteur peint avec son génie religieux la longue agonie du premier homme, qu'il fait mourir avec les dernières lueurs d'une soirée d'automne. La nature semble s'être mise en harmonie avec la douloureuse surprise de la famille d'Adam, qui voit, pour la première fois, s'éteindre par degrés un être créé pour l'immortalité. (*N. du Tr.*)

devant eux ; il parle ; sa voix a l'accent sec et bref du commandement suprême :

« Vous dont l'enfer seul prononce les noms maudits, quittez les régions de la lumière, elles se fatiguent de vous porter ! Fuyez jusqu'à ce que vous ayez cessé de voir les reflets des limites du ciel. Ne vous confondez pas avec les nuages de la terre, ne rampez pas dans sa poussière ; fuyez, maudits !... »

Il dit, et les deux anges rebelles se redressent ; sur les rides de leurs fronts, ondoyantes comme les vagues de la mer, et dans leurs yeux qui jettent des flammes comme la gueule béante des volcans, se peignent tout ce que la rage et la vengeance ont de plus horrible. Tels deux sombres nuages descendent le flanc des Alpes, et avant que la tempête, plus puissante qu'eux, ne les dissipe, ils cherchent à répandre sur les vallées paisibles le fléau destructeur qu'ils portent dans leur sein.

Debout devant Éloha, Satan et Adramelech s'apprêtent à lui répondre. Le séraphin leur jette un regard foudroyant :

« Silence ! s'écrie-t-il. Ne me reduisez pas à déployer la foudre de Jéhova, cette foudre toute-puissante dont jadis il arma mon bras quand je vous précipitai dans l'abîme !... Au nom du fils d'Adam qui maintenant porte sa croix vers l'autel du sacrifice, au nom du vainqueur des enfers, fuyez ! »

Et les deux princes des abîmes, plus noirs que leur ténébreux empire, fuient le royaume de la lumière. Les mille aiguillons de la terreur et de l'effroi s'attachent à leurs talons, et les poussent au milieu des ruines de Gomorrhe [1], au sein de la mer Morte ! Les anges les voient fuir, les âmes des patriarches les voient aussi, et le divin Éloha, triomphant et calme, redescend sur le pinacle du temple de Jérusalem.

Jésus vient d'arriver au pied du Golgotha. Le fardeau surhumain que le Juge éternel a jeté sur sa tête a épuisé ses forces, il s'arrête, il chancelle. En ce moment, un voyageur tourne la colline redoutée d'un pas craintif ; la foule l'arrête et le contraint à porter la croix du Fils de l'homme.

Les souffrances de Jésus ont rallumé des sentiments de com-

[1] La mer Morte fut jadis une vallée appelée *Siddim*. La Genèse parle souvent de sa fertilité et de ses *puits* de bitume. C'est là que s'élevaient les villes de Sodôme et de Gomorrhe. Lorsque le feu du ciel engloutit ces deux villes, la vallée devint une nappe d'eau désignée depuis sous les noms de *mer Morte*, *mer de Lot*, *mer Asphaltite*. (*N. du Tr.*)

passion dans plus d'un cœur ; mais ces cœurs, faibles et enivrés des vains plaisirs de la terre, ne connaissent que la pitié d'instinct : cette autre pitié qui part de l'âme, et qui inspire des actes d'abnégation et de dévouement sublimes, leur est inconnue. Les plaintes étouffées qui, çà et là, se font entendre dans la foule, arrivent jusqu'à Jésus ; il se tourne vers le peuple et dit :

« Enfants de Jérusalem, pourquoi pleurez-vous ma mort? C'est sur vous-mêmes, c'est sur vos descendants qu'il faut gémir, car ils approchent les ours d'angoisses et de terreur, les jours terribles où vous bénirez les femmes qui n'ont jamais conçu, où vous direz aux montagnes : Tombez sur nous ; où vous direz à la terre : Entr'ouvre-toi sous nos pieds !... Voyez ce qui m'arrive, et jugez de ce qui arrivera au pécheur ! »

Il se tait, lève les yeux vers le ciel, et gravit lentement la colline.

La croix est dressée au milieu d'ossements humains. Le jour répand sur la Judée sa clarté céleste et douce, et les myriades d'atomes, dont la petitesse infinie atteste la puissance du Créateur, tourbillonnent joyeusement dans le labyrinthe des airs. Mais déjà les profondeurs mystérieuses de la terre s'ébranlent, l'ouragan rompt les chaînes qui l'attachaient au bord des nuages, et passe en hurlant au-dessus des gouffres et des fentes des rochers.

L'Homme-Dieu est debout au pied de la croix. Adam le voit, lui tend les bras et s'élance vers lui ; ses cheveux flottants caressent les nues, son visage brille de l'éclat du soleil, mais ses genoux fléchissent : il se prosterne, et ses yeux, toujours fixés sur le Sauveur, reflètent le ciel. Adam n'est plus un simple mortel, et pourtant il verse des larmes ; les sensations les plus douces et les plus douloureuses l'accablent à la fois : il les exhale dans un hymne solennel ; les anges l'entourent et l'écoutent :

« La langue des séraphins n'a pas de nom digne de toi, les immortels n'ont point de pleurs, point de prières assez nobles pour célébrer ton amour et ta gloire! Moi, je t'appelle mon fils, car tu t'es fait enfant de la terre. Jésus, mon fils adoré, à qui demanderai-je la force de supporter la douleur qui m'accable? Vous qui avez existé avant moi, et que pourtant il a créés comme il nous créa, archanges, séraphins, contemplez-le,

il est mon fils! Je te bénis, terre bienheureuse, poussière sainte dont je suis sorti, je te bénis, car lui aussi porte un corps de terre et de poussière !.... Plénitude de bonheur, toi qui comblerais les désirs d'un immortel, c'est à toi, Jéhova, que je la dois, car, en me créant, tu me fis le père de ton fils ! Arrête-toi, ô mon âme ! Qu'est-ce que mon avenir sans fin, qu'est-ce que l'avenir de la création devant les instants que vivent en ce jour les cieux et les mondes ! Sur ses ailes d'or, chacun de ces instants porte dans l'infini des éternités de repos et de bonheur, et ces éternités, Adam les traversera, et tous ses enfants avec lui.... Instants sublimes! déjà vous vous êtes évanouis ; des instants plus imposants vous succèdent; il approche, il arrive, le plus grand de tous !... Orbes célestes, donnez-moi vos voix puissantes : je veux dire à tout ce qui existe que la victime vient de s'arrêter sous l'ombre de l'aile terrible du plus terrible des anges ! .. Espèce humaine, relève-toi de la poussière, redresse la tête, embellis-toi de larmes divines, il marche vers sa tombe ouverte, le saint des saints ! Mes enfants, ô mes enfants chéris ! vous êtes ses élus, c'est vous qu'il rachète; entourez-le, votre divin Sauveur ! Que celui qui habite un palais doré dépose sa couronne, et qu'il vienne; que tous ceux qui gémissent sous un humble toit de chaume oublient leurs souffrances, et qu'ils viennent ! Hélas ! ils n'entendent pas mon appel, ceux qui vivent sur la terre; ils ne l'entendent pas, les morts qui dorment dans leur tombe ; mais toi qui t'immoles pour eux, ils t'entendront, quand, à la fin des temps, tu les réuniras tous !... Quelle immense douleur brise mon âme ! Il approche, il approche de la mort, le Rédempteur... Me soutiendras-tu, moi, le premier des pécheurs, moi qui ai subi le premier les lois de la destruction, toi, Jéhova, toi qui abandonnes ton fils au moment suprême?.... »

Ainsi chante Adam, et l'Homme-Dieu est toujours au pied de la croix. Il porte la main à son front, il s'incline profondément et parle à son père, qui n'est plus pour lui qu'un juge inexorable. La réponse de l'Éternel fait tressaillir les cieux....

Les bourreaux ont saisi le Messie.

Les mille et mille mondes qui errent dans l'infini entrent dans les paraboles qu'ils doivent prescrire pour annoncer la mort du Fils de l'Éternel. Ils s'arrêtent ; leurs pôles tonnent, tonnent encore, et redeviennent silencieux ; la création entière

reste muette, immobile, et son ombre marque sur le cadran du ciel l'heure du sacrifice! La terre s'agite, son axe plie et gémit; elle va se précipiter dans le néant; Jéhova la retient, et ses yeux s'arrêtent sur le Golgotha : il y voit son fils attaché sur la croix!...

O mon âme immortelle! toi qui verras un jour les plaies du Messie, prosterne-toi au pied de cette croix, enveloppe-toi d'un crêpe funèbre, et attends que ta voix défaillante ait retrouvé la force de chanter le mystère des cieux.

Les anges et les patriarches gardent un morne silence. Le souffle de l'Ange exterminateur a-t-il passé sur l'univers? Les mondes dorment-ils dans le sein de la destruction? Et aucun être vivant ne sortira-t-il plus jamais de ce sein poudreux?

Les anges et les séraphins voient la vie immortelle lutter contre la plus cruelle des agonies. Ils voient couler le sang du Fils de l'Homme, et leur douleur s'exhale en pleurs et en chants que l'écho des cieux répète avec un saint tressaillement. Le divin Éloha, le plus grand des séraphins, le plus proche de l'Incréé, jette un dernier regard sur le Messie mourant, s'élance dans l'espace, et sa voix, semblable aux rayons des astres célestes qui éclairent l'infini, crie aux régions les plus élevées :

« Son sang coule!... »

Elle répète aux abîmes les plus profonds :

« Son sang coule!... »

A mesure qu'Éloha se rapproche de la terre, les anges des soleils, qui les premiers ont entendu sa voix, allument le feu du sacrifice, et la flamme sacrée, brillante et pure comme la rosée qui précède le lever du soleil de la terre, s'élève vers les cieux. Et chaque monde qui voit passer Eloha offre son holocauste, image de la victime qui expie sur la croix les péchés de la terre. Tel brilla jadis devant le peuple de Dieu, pour le guider à travers les déserts, la colonne enflammée sortie du tabernacle.

L'Homme-Dieu laisse errer des regards attendris sur le peuple aveuglé, dont la foule compacte s'étend depuis les portes de Jérusalem jusqu'au pied de sa croix. Il prie pour lui, lève ses regards vers le ciel et s'écrie :

« *Pardonne-leur, mon Père! ils ne savent pas ce qu'ils font!* »

A cette voix d'amour, une muette admiration s'empare de tous ceux qui l'entendent ; ils regardent le Messie avec effroi ; ils voient sa pâleur, ses souffrances : des yeux mortels ne pouvaient voir davantage. Les esprits célestes, seuls, comprennent les tortures du Fils de l'Éternel, et la source intarissable de salut et de bonheur qui s'ouvre pour le genre humain avec les plaies palpitantes du Christ.

Deux criminels ont été crucifiés aux côtés du Messie ; la volonté du Tout-Puissant l'avait condamné à ce dernier degré d'ignominie.

A sa gauche est un assassin ; vieillard endurci dans le péché, il raille et insulte le Dieu qui meurt pour lui :

« Tu te prétends le Sauveur des hommes ? lui dit-il. Ah ! si tu l'étais, tu nous sauverais, tu te sauverais d'abord toi-même en descendant de ce bois maudit ! »

A sa droite est un jeune homme que des exemples et des conseils perfides ont entraîné au mal. Jetant un regard indigné au vieillard perverti, il lui dit :

« Eh quoi ! si près de la mort tu ne crains pas encore le Juge suprême ? tu ne crains pas sa vengeance terrible ? Ce que nous souffrons en ce moment n'est qu'un faible châtiment de nos forfaits ! Mais ce juste, condamné à mourir au milieu de nous... de quoi les hommes le punissent-ils, lui qui les a accablés de bienfaits ?... »

Et par un effort pénible, il se penche vers le Messie. A ce mouvement, son sang coule plus vite, ses souffrances augmentent ; mais un rayon d'espérance l'éclaire tout à coup, et il s'écrie d'une voix d'inspiré :

« Seigneur, quand tu seras dans toute ta gloire, daigne te souvenir de moi. »

Et le Messie répond, avec un sourire plein de miséricorde et d'amour :

« *En vérité, je te le dis, tu entreras aujourd'hui dans les cieux avec moi.* »

Ces mots portent dans l'âme du pécheur repentant une félicité inconnue :

« Où suis-je ? s'écrie-t-il. A quelle vie nouvelle m'a-t-il ressuscité, l'homme divin qui meurt près de moi ?... Il m'a créé de nouveau !... Sois adoré, toi que je ne puis comprendre... Tu es plus que le premier des anges... Un ange n'au-

rait pu rapprocher ainsi de Dieu mon âme repentante... Sois adoré, je suis à toi éternellement! »

Il dit, et reste plongé dans une sainte extase; le repos du Seigneur est descendu sur lui.

Un ange exterminateur a remplacé Abdiel aux portes des enfers, et le séraphin est venu prendre place dans le cercle lumineux que les immortels forment autour du Golgotha. A un signe du Rédempteur, il s'élève au-dessus de la croix, y reste un instant immobile, puis il revient près de ses frères, et dit :

« Notre maître m'ordonne de conduire au-devant de lui, après sa mort, l'âme du premier pécheur que le sang de la rédemption vient de sauver. Réjouissez-vous avec moi de la tâche sublime qu'il m'a confiée. »

Uriel, l'ange du soleil, debout sur la cime des monts, attendait l'instant marqué pour l'exécution des ordres qu'il a reçus de l'Éternel. Tout à coup il s'élance dans les cieux, et cherche l'étoile solitaire qu'il est chargé de placer entre le soleil et la terre, afin que des ombres plus terribles que celles de la nuit qui, à la fin de chaque jour, étend son calme bienfaisant sur la nature entière, reçoivent le dernier soupir du Messie.

Déjà le séraphin touche à l'atmosphère d'Adamida, nom que les cieux donnent à l'étoile mystérieuse où, dans le plus pur éther, nagent les âmes avant que l'ange de la vie ne les transporte sur la terre. Souriant d'un air fraternel à ces germes aériens des générations futures, Uriel fixe ses regards sur leur vaste berceau et dit :

« Adamida! au nom de celui qui te sema dans l'infini, sors de ton orbite, entre dans l'immense parabole qui descend vers le soleil de la terre! place-toi devant son disque et absorbe ses rayons. »

La voix de l'ange a été entendue au fond des vallées et sur les montagnes d'Adamida. L'étoile soulève ses pôles et se précipite à travers l'espace; les océans se gonflent et mugissent; les tempêtes se déchaînent et hurlent; les montagnes craquent et s'entr'ouvrent; les nuages volent, se choquent, se heurtent, et leurs flancs déchirés vomissent et des torrents d'eau et la foudre avec ses carreaux horribles et ses flammes dévorantes.

Debout sur le cercle arctique d'Adamida, Uriel la dirige et la conduit sous le soleil, qu'elle couvre de son globe immense. Les ombres que projettent ses bords ténébreux descendent vers la terre; et, cachés dans leurs plis mystérieux, le Silence et l'Effroi y descendent avec elles. Les oiseaux cessent de chanter et s'enfuient dans l'épaisseur des forêts; et, depuis le taureau fougueux, ce roi de la prairie, jusqu'à l'insecte qui rampe sur un brin d'herbe, tout cherche un refuge dans les cavernes et les fentes des rochers! La brise retient son haleine, et l'homme; oppressé, respirant à peine, lève les yeux vers le ciel. Le crépuscule devient plus sombre, et la Terreur déroule ses mille formes fantasques au milieu de la nuit épaisse, noire, terrible, qui déploie son lourd manteau sur toutes les plages de la terre.

L'étoile d'Adamida est immobile devant le soleil, qu'elle semble avoir éteint pour toujours; ses pâles ombres bruissent sourdement, et les mondes s'arrêtent, frappés de respect et d'admiration, devant le sang qui coule de la croix divine : tel le voyageur s'arrête immobile et pensif devant le marbre qui couvre les restes d'un grand homme.

Uriel adresse la parole aux habitants aériens d'Adamida, et ces âmes humaines pour lesquelles l'heure de la naissance n'a pas encore sonné et qui, en attendant un corps mortel, s'enveloppent des plus douces teintes du ciel, écoutent le séraphin avec un pieux recueillement.

« Suivez-moi, leur dit-il; je vais vous conduire sur le globe que l'ombre de votre monde vient de plonger dans les ténèbres. En dépit de ces ténèbres, vous verrez le Fils de l'Éternel. Vous ne le connaissez pas encore; sa vue vous fera pressentir le bonheur ineffable qui doit un jour devenir votre partage. Voyez! dans les cieux mêmes tous les genoux fléchissent, toutes les couronnes s'inclinent devant le Fils de l'homme!... Sauveur du monde! c'est pour toi que tu les as créées, c'est pour toi que tu les rachètes, les âmes des générations passées, des générations à venir. »

Il dit, déploie ses ailes et se dirige vers la Judée. Les âmes le suivent comme les nobles et pieuses pensées suivent le sage quand, éclairé par les doux rayons de la lune, il se rend à la forêt solitaire où il aime à méditer sur les secrets de l'éternité.



Les patriarches qui planent au-dessus du Golgotha reconnaissent avec une joyeuse surprise, dans les célestes voyageurs que leur apportent les nuages, les mille et mille cohortes d'êtres humains que l'avenir mûrit dans son sein maternel. Pour la première fois la mère des hommes détourne ses regards de la croix. Elevant une main vers le ciel, elle appuie l'autre sur l'épaule d'Adam et lui montre les futurs enfants des siècles qui ne sont pas encore.

« Les voici, lui dit-elle, les innombrables générations de l'avenir, les futurs chrétiens appelés à l'immortalité!... Quel nom te donnerai-je, ô toi qui meurs pour eux? quel *hosanna* pourrait dignement chanter ta puissance et ta miséricorde?... O mes enfants à naître! que n'êtes-vous déjà entrés dans la vie d'épreuves, afin que vos mères puissent vous conduire au pied de la croix pour vous apprendre à adorer votre Sauveur!... Ils l'apprendront... Oui, Adam, j'entrevois leur avenir. Les plus dignes d'entre eux tomberont sous le fer du bourreau, semblables au lis royal dont la tempête a brisé la tige. Déjà je vois briller vos plaies, saints martyrs; l'éclat de votre front glacé, de vos yeux éteints m'éblouit! Votre dernier soupir est un hymne de joie; souffrez, ah, souffrez que votre mère vous bénisse! »

Le Médiateur laisse tomber un regard sur ces myriades d'âmes, et une larme de vie et de bonheur éternel brille dans leurs yeux. Un éclair de joie passe sur les joues pâles du Messie; mais presque aussitôt les sombres voiles de la mort l'enveloppent de nouveau; sa tête s'incline sous le poids des péchés du monde, et c'est en vain qu'il cherche à la relever vers le ciel.

Le Golgotha est toujours entouré de nuages épais et sombres. C'est ainsi que les voûtes sépulcrales s'arrondissent au-dessus des cercueils. Le plus noir de ces nuages s'étend sur la croix, et, avec lui, le silence du néant, silence qui effraie même les immortels. Une pensée, et ce silence n'est plus!... Un tumulte sinistre, que n'a précédé aucun son, aucun murmure, lui succède tout à coup. Du fond de la terre, qu'elle sillonne de gouffres béants, la tempête inattendue, puissante, terrible, mugit; les ossements des morts s'agitent, le temple frémit, s'incline, se relève et s'incline de nouveau. Les sourds gémissements des entrailles des montagnes annoncent l'arrivée de

l'ouragan, ce fils aîné de la destruction, que sa mère a doté de ses plus affreux fléaux, et l'ouragan arrive. Il hurle à travers les cèdres majestueux, et les cèdres tombent; il hurle à travers la fière Jérusalem, et Jérusalem balance ses palais et ses chaumières, comme les vagues d'une mer en fureur balancent les débris d'une flotte naufragée. Les hurlements de l'ouragan annoncent l'arrivée de la foudre, et la foudre arrive; elle éclate et tombe dans la mer Morte, et ses noires ondes se soulèvent et se couvrent d'une blanche écume; elle éclate, et tombe sur la terre, et la fumée des forêts embrasées s'élève avec les nuages.

Une grande et audacieuse pensée a sillonné le front d'Éloha, et déjà cette pensée est une action. Le plus grand des séraphins adore trois fois la victime céleste, puis il s'élance vers la route solaire qui traverse les cieux. Près des sept étoiles qui forment l'entrée de cette route, il rencontre deux anges de la mort; à sa vue, les sinistres messagers se voilent le visage de leurs noires ailes. Éloha frémit, et poursuit son vol rapide : il veut contempler l'Éternel au milieu des ténèbres impénétrables dont il s'est enveloppé sur son trône de juge.

Tout est redevenu morne et silencieux autour du Golgotha. Les vivants et les morts, les âmes qui ne sont pas encore nées, les âmes des patriarches et les légions de séraphins contemplent le Messie dans une muette adoration. Ève aussi adore le Fils divin; mais, à l'aspect de ses souffrances, son cœur se déchire, elle détourne les yeux, et voit, au pied de la croix, une femme chancelante, la tête baissée, le regard fixe et sans larmes. A cette muette angoisse, elle reconnaît la douleur d'une mère.

« C'est toi, Marie, se dit-elle; ton désespoir me le prouve. Ce que tu ressens en ce moment, je le sentis comme toi, lorsque je vis Abel baigné dans son sang. Oui, tu es la mère de l'Homme-Dieu qui meurt pour nous! »

Et sa pensée se détache tout à coup de la plus chère, de la plus malheureuse de ses filles, car elle aperçoit les deux anges de la mort qu'Éloha a rencontrés à l'entrée de la route solaire. Ils entrent dans l'atmosphère de la terre par les portes de l'orient, et, d'un vol majestueux et lent, ils se dirigent vers le Golgotha. Les plus noires ombres de la nuit leur servent de

vêtements ; leurs yeux lancent des flammes ; la destruction trône sur leur front solennel ; deux longues ailes les soutiennent dans les airs, deux autres enveloppent leur tête, et deux autres encore forment autour de leurs pieds une noire et sombre draperie.

Saisis d'une sainte terreur, les âmes des patriarches s'abaissent, et touchent presque à la terre, qui semble une seconde fois préparer une tombe à ces pères de l'espèce humaine. Les anges lugubres s'arrêtent en face du Messie, le saluent du plus terrible de leurs regards, et reprennent leur vol sinistre. Sept fois ils font le tour de la croix, en se voilant le visage de leurs noires ailes, et par tout l'univers le bruit de leur vol retentit, triste et lugubre comme la cloche des morts qui jette son glas funèbre à travers les joies bruyantes des fêtes mondaines.

Semblable au voyageur paisible, qui, forcé de traverser un champ de bataille où gisent des milliers de guerriers, redouble d'efforts pour hâter sa marche, quand il entend le râle de l'un, le dernier soupir de l'autre ; tel le Christ dresse la tête à l'approche des anges exterminateurs. Il les regarde, lève les yeux vers le ciel, et dit au fond de son cœur :

« Juge suprême ! mon enveloppe terrestre est blessée à mort ! Cesse de l'effrayer ! Je connais le battement de ces noires ailes, je comprends le langage prophétique de ce vol horrible... Juge suprême, mon enveloppe terrestre est blessée à mort ! Cesse de l'effrayer ! Grâce, grâce pour le Fils de l'homme ! »

Ainsi pense le Messie. Son sang coule avec plus d'abondance, et les anges exterminateurs remontent vers le ciel ; laissant après eux de vagues inquiétudes, des terreurs incertaines.

Au moment de s'accomplir, l'œuvre de la rédemption se replie plus avant dans son voile mystérieux.

Ils sont innombrables les témoins de la terre et du ciel rangés autour du Golgotha, et, parmi ces témoins innombrables, Ève est la plus fortement émue. Pour elle, les souffrances du Fils de l'homme sont des tortures personnelles. L'auréole qui entourait sa tête s'éteint, elle se prosterne sur la terre, cette tombe immense de tous ses enfants, son front foule la poussière des morts, ses mains jointes sont tendues vers le ciel : elle se relève à demi, et son regard d'immortelle cherche à percer les téné-

bres du tombeau, qu'elle a franchi depuis tant de siècles, et dont les ossements blanchis et le terrible silence l'épouvantent de nouveau. Touché de ses gémissements, l'ange des harmonies célestes porte au pied de la croix cette douce plainte de la mère du genre humain :

« O toi que j'ai appelé mon fils, puis-je encore te donner ce nom si doux?... Ne détourne point de moi tes regards qui se brisent et s'éteignent! N'es-tu pas mon Rédempteur, le Rédempteur de tout ce qui est né?... Les cieux retentirent de joie quand ta voix d'amour annonça à la première pécheresse le pardon et la vie éternelle. Mais ce pardon, tu le payes de ta vie!... Cette pensée terrible refoule l'âme immortelle sur la tombe qu'elle a franchie... Oh! permets-moi de pleurer sur toi, fils divin! Les larmes, je le sais, sont un hommage peu digne de ta gloire; mais tu prends pitié de la faiblesse, toi qui es tout amour, tout miséricorde! Et vous, enfants de mes enfants, nés pour mourir, cessez d'accuser votre malheureuse mère! Pour vous, elle a passé sa vie dans la douleur; pour vous, ses yeux ont trouvé au delà de la tombe de ces larmes brûlantes qui fondent les glaces de la mort. Maintenant, ô mes enfants chéris, c'est le sang du fils de Dieu, qui vous garantit du néant.... Vous ne mourrez plus; vous vous endormirez pour vous réveiller dans les bras de votre Sauveur... Mais, hélas! il meurt, ce Sauveur, dont aucun mot ne peut exprimer la puissance et la miséricorde. Heure terrible, heure suprême, hâte-toi de t'envoler sur les ailes rapides de la lumière, qui te balancent si lentement dans l'infini!.. Terreurs de l'agonie, ne vous lasserez-vous pas d'assiéger cette tête, qui s'incline toujours plus avant dans les ombres de la mort? Jésus, ô mon fils divin! ton visage devient toujours plus pâle, le sang jaillit encore de tes blessures; mais ton souffle, hélas! c'est le râle du mourant... Ton regard voilé s'arrête sur moi... Séraphins, célébrez mon bonheur; que les voûtes du ciel répètent : Le Rédempteur a jeté sur la mère du genre humain un regard de miséricorde!... Elle est rentrée dans mon cœur la douce quiétude de l'immortalité! Je lève mes yeux et ma pensée vers le Créateur, et je vous bénis, mes enfants; je vous bénis au nom de celui qui vous rend votre innocence primitive, qui jugera le monde, et qui vous initie à la mort par ses souffrances et par son sang! Je vous bénis au nom de sa tête penchée, de ses yeux éteints,

au nom de son front obscurci par tout ce que la terre a de tourtures et d'angoisses ! »

CHANT IX.

Éloha revient des cieux sans avoir pu s'approcher du trône de l'Éternel. — Souffrances du Messie sur la croix. — Regrets de Simon-Pierre. — Il parcourt les environs du Golgotha, et rencontre plusieurs de ses amis qui pleurent avec lui sans oser ni le consoler ni lui reprocher sa faute. — Entretien et prière des patriarches. — Jésus adresse la parole à sa mère et à Jean. — Le tremblement de terre augmente toujours. — Abdiel Abbadona, qui s'était réfugié dans les entrailles des montagnes, s'étonne de ces commotions qui semblent vouloir bouleverser la nature.— Il s'affermit dans le dessein de voir le Messie, prend la forme céleste qu'il avait avant sa chute, et va se mêler parmi les anges qui entourent la croix. — Les séraphins le reconnaissent, mais ils lui permettent d'approcher. — La vue du séraphin Abdiel, son ancien ami, lui fait perdre son éclat d'emprunt, et il s'enfuit épouvanté. — Obaddon, l'ange de la mort, conduit l'âme de Judas près de la croix. — Il lui fait contempler les cieux d'où sa trahison l'a banni, le précipite dans les enfers, et va prendre les ordres de l'Éternel.

Éloha revient du trône de l'Éternel; son vol est grave et silencieux. Arrivé au-dessus du temple de Jérusalem, il descend lentement au milieu des patriarches, et dit :

« Prosternez-vous, et adorez avec moi notre maître à tous. »

Les patriarches obéissent, et tous prient avec ferveur. Le séraphin se relève; mais de profondes méditations l'absorbent toujours. Après un long silence, il reprend la parole :

« J'ai voulu le contempler au milieu de sa gloire ténébreuse et terrible, celui qu'aucune langue ne saurait exprimer, celui qu'aucune pensée ne saurait comprendre ! Je me suis élevé vers les soleils, et les soleils ne brillaient plus que d'un éclat faible et vacillant; je suis arrivé aux pôles des cieux, et les pôles des cieux étaient enveloppés d'une nuit profonde. Je me suis approché du trône... Je chercherais en vain une expression pour vous décrire les ombres qui sont venues m'entourer, les ter-

reurs qu'elles ont répandues sur moi ! Du fond de la création s'élevaient les mugissements des fleuves des enfers, et, du haut des nuages, une voix m'a dit : Ce bruissement d'ailes est celui d'un être créé ; quel est cet être ?... Saisi d'épouvante, car cette voix était celle de l'ange exterminateur, je me suis prosterné, je l'ai adoré, celui qui juge au milieu des ténèbres de sa justice immuable. »

Ainsi parle le séraphin. Il frémit, et se voile le visage.

Le Messie a laissé tomber sa tête accablée sur sa poitrine : il paraît sommeiller.

La fureur du peuple s'est apaisée ; semblable aux flots irrités d'une mer en fureur, qui, après s'être brisés contre un rivage inébranlable, rentrent paisiblement dans leur lit.

Les amis du Messie errent isolément autour du Golgotha ; ils craignent de se rencontrer et de se livrer à des plaintes qui ne serviraient qu'à augmenter leur douleur. Jean et la mère de Jésus ont eu seuls le courage de rester au pied de la croix. Le disciple qui a renié son maître est le plus malheureux de tous.

Le triste naufragé, jeté sur la plage couverte des restes inanimés de ses compagnons d'infortune, la parcourt dans un morne désespoir ; il marche, il gémit, il s'arrête ; il marche de nouveau, et arrive enfin près du rocher où les flots ont déposé le corps de son père ; à cette vue, il se tord les bras, il s'accuse d'être son meurtrier ; car au moment du danger il l'a abandonné pour ne songer qu'à lui-même. C'est ainsi que Simon-Pierre a passé le reste de la nuit et une partie de la matinée, dans les réduits les plus sauvages et les plus déserts de la contrée. Il s'arrête enfin sur une colline non loin du Golgotha, d'où il contemple la croix. Mais bientôt le peu de forces qui lui restaient l'abandonnent, et il tombe anéanti la face contre terre. Ithuriel fait descendre sur lui un rayon de vague espérance ; il ne lui est pas permis de faire davantage ; l'influence des anges chargés de veiller sur la destinée des mortels est soumise à la volonté de Dieu.

La faible consolation que Simon-Pierre vient de recevoir de son céleste protecteur le ranime. Il relève la tête, et ses yeux cherchent les nobles amis que naguère il trouvait toujours à ses côtés. Il voudrait leur confesser son crime ; car il sent que leurs reproches adouciraient ses remords ; mais il ne voit rien,

pas même la fière Jérusalem : la royale cité est enveloppée de ténèbres, au milieu desquelles se dessinent bizarrement les ombres du temple et de la montagne de Moria. Tout à coup un murmure confus frappe son oreille ; il écoute : on marche, on parle à peu de distance de lui. Ce sont des étrangers venus à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, et que le bruit du supplice de Jésus amène près du Golgotha. Un de ces étrangers se fait remarquer par l'éclat de son costume, par la couleur noire de sa peau et par sa contenance pleine de dignité qui annonce un rang élevé. Cet inconnu est en effet un personnage illustre, c'est le confident de Candace, reine d'Éthiopie, le même que, plus tard, Philippe initiera aux saints mystères de l'alliance nouvelle [1]. Le hasard l'a placé près d'un vieillard vénérable, qui marche appuyé sur le bras d'un adolescent. Enhardi par l'affabilité du vieillard, l'Éthiopien lui adresse la parole :

« Je t'en supplie, dit-il, apprends-moi quel crime a commis le prophète que l'on fait mourir. De quel forfait s'est-il souillé pour être condamné au plus affreux des supplices ? »

Samma, c'est le nom du vieillard, pousse un profond soupir, et dit :

« Ils le font mourir, parce qu'il a rendu la santé aux malades, l'ouïe aux sourds, la lumière aux aveugles; parce qu'il a ressuscité les morts et délivré les malheureux possédés. J'étais naguère un de ces malheureux ! »

En prononçant ces mots, il aperçoit Simon-Pierre, et le désigne à l'Éthiopien.

« Voici, noble étranger, un des disciples de cet homme divin, un de ses bien-aimés, qui pourront attester un jour qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont entendu ; un de ces mortels privilégiés qui ont appris de Jésus comment l'Éternel veut être adoré. »

Et, se tournant vers le disciple, il lui dit :

« Daigne nous éclairer ; apprends-nous pourquoi il meurt, ton divin maître. Ne détourne pas ainsi ton visage, homme

[1] La présence de cet Éthiopien à Jérusalem pendant la mort du Christ est un anachronisme. Ce ne fut que deux ans plus tard que cet eunuque, premier ministre de la reine d'Éthiopie, puisa dans la lecture du prophète Isaïe le désir de voir la ville sainte. Il s'y rendit, trouva Philippe sur sa route, et le fit monter dans son chariot. L'apôtre lui expliqua les prophéties et le persuada tellement de la sainteté des doctrines du Christ, que l'Éthiopien se fit baptiser par Philippe dans l'eau du premier ruisseau qu'ils trouvèrent sur leur passage. *Voir* Actes des Apôtres, chap. 8. (*N. du Tr.*)

chéri de Dieu; parle nous du grand prophète que vous aimez si tendrement, toi et l'aimable Jean ! »

Pierre laisse tomber sa tête dans ses mains, et gémit profondément, non parce qu'il a été reconnu; maintenant il est prêt à mourir pour son maître; mais parce que Samma lui attribue une vertu qu'il n'a pas.

« Hélas ! mes amis, dit-il, il va mourir, le plus grand, le meilleur des hommes ! Ne m'en demandez pas davantage.... »

Il dit, et se perd dans la foule. Samma, son fils Joël et l'Éthiopien continuent à s'avancer vers le Golgotha. Simon-Pierre les suit de loin; bientôt il s'arrête près de Lebbée, qui, debout sous un arbre mort, semble être devenu étranger à tout ce qui l'entoure, et lui adresse cette question d'une voix entrecoupée :

« Tu l'as vu sur la croix ! ce bonheur t'est permis, cher Lebbée. Oui, malgré la profonde affliction qui t'accable, tu peux lever les yeux sur lui... Tandis que moi.... ô souffrances terribles ! c'est là, au fond de mon cœur, qu'elle saigne la blessure où le remords retourne sans cesse son glaive tranchant.... Accorde-moi un mot, un regard de pitié, toi, naguère mon ami... Vain espoir, tu restes muet... »

Lebbée n'a pas la force d'exprimer ses sensations par des paroles; mais ces larmes sont éloquentes, et cependant ces larmes, qu'une tendre compassion fait couler, ne soulagent point la douleur de Simon-Pierre : l'heure du pardon céleste n'a pas encore sonné pour lui.

Toujours agité par le remords, il s'abandonne de nouveau aux mouvements de la foule qui le pousse au milieu d'un groupe où il trouve son frère André. Effrayé de cette rencontre, il s'enfuit avec précipitation. André le suit; Pierre le repousse d'abord, puis il se jette dans ses bras, non plus avec l'ardente satisfaction qui naguère caractérisait le disciple impétueux, mais avec tout l'abandon du désespoir. Ses lèvres tremblantes ne peuvent articuler que ce mot : *Mon frère!* Et André le serre plus fortement, et dit d'une voix étouffée :

« Mon frère chéri !.... Hélas ! je voudrais me taire; je ne le puis : mon cœur saigne plus douloureusement que le tien.... Toi, mon frère, toi que j'aime, qu'as-tu fait ? Le meilleur des hommes, le plus parfait des amis, le fils de Dieu, tu l'as renié !... »

Ainsi parle André, et une douce tristesse et des larmes fraternelles voilent ses yeux. Les deux disciples se tiennent longtemps embrassés en silence, puis ils marchent la main dans la main, et sans oser se regarder ; puis ils se séparent sans proférer une seule parole.

Toujours altéré de consolations, et plus que jamais convaincu qu'il n'en est point pour lui, Simon-Pierre a pris un sentier solitaire. A peine y a-t-il fait quelques pas, qu'il rencontre deux hommes vénérables dont, la veille encore, il recherchait la société, et qu'en ce moment il voudrait pouvoir éviter. Mais déjà ils l'ont reconnu, et l'un d'eux lui tend la main, et dit :

« Vaillant disciple de notre divin maître, Joseph d'Arimathie te serait-il devenu étranger ? Ne reconnais-tu pas notre ami commun, le noble Nicodème ? Nous aussi, nous sommes les disciples du prophète. Jusqu'ici nous l'étions en secret ; nous voilà prêts à prendre ce nom à la face du monde. Il sera suivi par tous les amis de Jésus, le noble exemple que Nicodème leur a donné. Ah ! si tu avais entendu avec quel courage il a défendu notre maître devant le sanhédrin, tandis que moi, misérable, j'étais resté muet !.... »

« Tu t'exagères ta faute, interrompt Nicodème ; n'as-tu pas quitté avec moi l'assemblée des prêtres ? En fallait-il davantage pour te déclarer publiquement l'ami, le disciple de Jésus ? »

Joseph lui sourit doucement, et lève les yeux vers le ciel.

« Dieu de Jésus, Dieu d'Abraham, dit-il, exauce ma prière ; fais qu'après m'être montré si faible, je trouve la force de braver les tortures, et que ma mort du moins serve à prouver combien je l'ai aimé. »

Touché de cette prière, Dieu laisse tomber sur Joseph d'Arimathie un rayon de cette grâce qui fait les martyrs. Il reste plongé dans une sainte extase, et Nicodème adresse la parole à Simon-Pierre.

« Pourquoi détournes-tu ainsi tes regards ? lui dit-il. Nous comprenons, nous partageons ce que tu souffres en ce moment où le plus saint des hommes expire sur la croix. Pardonne-nous d'avoir tardé si longtemps à nous déclarer hautement pour lui ; au moment du danger, du moins, le courage ne nous a pas manqué : nous l'avons hautement proclamé notre maître. »

Le chêne tourmenté par la tempête résiste, mais sa cime se penche au gré du souffle impétueux. C'est ainsi que Simon-Pierre reste immobile à sa place, la tête penchée vers la terre. Ses angoisses augmentent, elles le dominent, elles l'entraînent; il fuit, et comme s'il espérait trouver le repos dans l'excès du désespoir, il se dirige vers le Golgotha.

Arrivé au pied de la croix, il cherche en vain à lever ses regards sur Jésus : la vue de Jean et de l'infortunée Marie l'absorbe tout entier. La douleur semble les avoir enracinés à leur place; leurs yeux sont sans larmes, leur poitrine est oppressée, et, non loin d'eux, les fidèles, dont aucune crainte, aucune considération humaine n'a pu réprimer le zèle, forment un groupe serré. Leur naissance est obscure; ils ont vécu pauvres et ignorés, mais l'histoire perpétuera leurs noms, que déjà les anges ont gravés au pied du trône de l'Éternel.

Magdelaine, Marie, mère de Jude et de Jacques, Marie, mère des Zébédée, et cette autre Marie, sœur de la mère du Messie, sont au milieu de ce groupe. Égarée par la douleur, Magdelaine repousse le souvenir des miracles de Jésus et l'espoir qu'il triomphera de ses ennemis; elle se prosterne au pied de la croix, et remplit l'air de ses gémissements. La mère de Jacques veut la consoler; mais les sanglots étouffent sa voix. La mère des Zébédée se tord les bras, et, n'osant plus rien espérer de la miséricorde divine, elle l'accuse d'exécuter trop lentement les arrêts de sa terrible vengeance.

Le jeune criminel qui expie ses fautes à côté de Jésus voit la douleur des fidèles; il y compatit avec toute l'ardeur d'une âme qui vient de trouver grâce devant son Dieu, parce qu'elle s'est ouverte à la foi et au repentir. Les immortels, réunis autour du Golgotha, partagent les souffrances qui déchirent tant de nobles cœurs; mais ils s'applaudissent en même temps de la conversion du pécheur, et admirent la tendre pitié qui fait oublier à ce jeune homme ses propres douleurs, pour s'initier à celles du Messie. Abraham cède au besoin de communiquer à ses amis les sensations qu'il éprouve. Il se tourne vers Moïse, et le père des douze tribus d'Israël dit au fondateur du tabernacle :

« L'éternité, ô mon fils ! nous suffira-t-elle pour sonder les profondeurs des merveilles qui se passent sous nos yeux?

Qu'elles soient l'unique sujet de nos entretiens, et nous puiserons du moins goutte à goutte dans cet océan sans bords. Jadis nous vîmes tous deux le Médiateur dans toute sa gloire. Tu le vis sur Horeb [1]; il daigna se montrer à moi dans les bosquets sacrés de Mambré. Là, sa voix mélodieuse et douce était tout amour, tout miséricorde; c'est de cette même voix que Jésus vient d'annoncer le pardon du ciel à son compagnon de supplice. Ah! grâces te soient rendues, à toi qui rachètes ainsi les pécheurs, et puisse mon hymne de reconnaissance se mêler aux cris de triomphe des cieux. Regarde, Moïse, comme il sourit doucement à la mort, ce jeune criminel, ce pécheur repentant que Jésus vient de ranimer! La certitude de la vie éternelle a fait descendre sur lui un calme bienfaisant. Je te salue, pécheur converti : tu es mon fils bien-aimé. Hélas! ils sont aussi mes enfants, les meurtriers du fils de l'Éternel; mais, inaccessibles au repentir, ils s'applaudissent de leur crime. Leur perversité briserait mon cœur, si j'étais encore mortel comme eux. J'habite les régions de paix et de bonheur, et pourtant une pensée terrible m'y poursuit; qu'elle passe, qu'elle passe rapidement, et qu'elle se perde dans les vagues de l'oubli! Les bourreaux du Messie ont eux-mêmes prononcé leur arrêt, car lorsque le Romain refusait de le condamner, ils se sont écriés : Qu'il meure, et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! Et le glaive de l'ange exterminateur a gravé ces affreuses paroles sur le roc qui soutient le trône de l'Éternel! Déjà je vois tous les peuples de la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, se presser autour de la croix et adorer leur Sauveur! Je les vois tous, excepté mes enfants, excepté ma race à moi. »

Ainsi parle Abraham, et Moïse lui répond :

« Père d'Israël et de tous les fidèles qui adoraient Jéhova, tandis que le peuple se prosternait aux pieds du veau d'or; père de David et de la femme bienheureuse qui donna au Sauveur cette vie d'homme qu'en ce moment il sacrifie pour notre salut éternel, père de l'Homme-Dieu, écoute-moi! Ce que je vais te dire, tu le sais; mais il est bon de redire ce qui est vrai.

[1] Nom du rocher d'où Moïse fit jaillir une source pour désaltérer les Israélites; car il n'y avait pas d'eau dans le désert de Rephidim, où ils campaient alors. *Voir* Exode, chap. 17. (*N. du Tr.*)

Celui qui verse d'une main la miséricorde et de l'autre la justice a placé notre peuple sur la pointe d'un roc qui sépare la grâce du châtiment, car il a voulu prouver à l'espèce humaine que chaque enfant de la poussière est maître de son éternité. Celui qui descendra ce roc par la pente du mal, celui-là se perdra lui-même, et ils se perdront eux-mêmes, tous ceux qui ne voudront pas profiter de cet exemple; et quand, au delà de la tombe, ils seront précipités dans une mort plus terrible, ils ne pourront accuser que leur propre aveuglement. »

Il se tait, et Abraham reprend :

« Je t'ai écouté avec reconnaissance, ô mon noble fils! mais qu'il me soit permis d'espérer qu'il trouvera grâce devant lui, le peuple qu'il a daigné conduire dans la terre de Canaan, en lui donnant pour escorte ses nuées protectrices et pour guide la plus brillante de ses flammes. Oui, ce peuple reviendra au divin Rédempteur qui meurt sur la croix pour tous les habitants de la terre; oui, mes enfants reviendront à l'agneau qu'ils ont immolé, et qui, pour eux aussi, ouvre les portes célestes de la vie éternelle. »

Il dit, et reste plongé dans une pieuse méditation. Isaac le voit et lui sourit avec la douce candeur de l'adolescence; car, pour éterniser l'image prophétique du sacrifice expiatoire offert à la divinité irritée, les cieux ont donné à l'âme du fils bien-aimé d'Abraham une enveloppe aérienne qui reflète tout le charme de l'enfance. Isaac s'approche doucement du plus grand des patriarches et lui dit :

« Dans tes yeux, ô mon père! je lis l'amère douleur que tu éprouves en voyant nos enfants égorger le Très-Saint qui s'immole pour eux. Songe que le Juge éternel ne les oubliera pas dans sa miséricorde incommensurable; il les arrachera au péché pour les amener aux pieds de leur Sauveur, comme jadis il les fit sortir d'Égypte pour les conduire dans la terre promise. Ce doux espoir me console; un souvenir sacré élève, agrandit mon âme. Ce souvenir, ta mémoire aussi doit te le retracer... Tu ne peux avoir oublié l'instant suprême où tu gravis la montagne qui portait sur sa cime l'autel du sacrifice... Ton fils te suivait, joyeux et fier : il ne présumait pas qu'il était la victime que tu devais offrir au Seigneur... Mais, lorsque je me

vis attaché sur l'autel, lorsque je vis le bois sacré s'enflammer, lorsqu'en élevant mes yeux remplis de larmes, j'aperçus le glaive étincelant que ton bras tenait suspendu au-dessus de ma tête... Qu'un silence éternel ensevelisse à jamais cet affreux instant : des siècles de béatitude céleste l'ont couronné... Isaac, ton fils bien-aimé, a été trouvé digne de faire pressentir aux premiers temps du monde par quel sacrifice l'espèce humaine devait être rachetée un jour. »

Il se tait, et se jette dans les bras de son père. Tous deux se prosternent, et Abraham adresse au Messie ces pieuses paroles :

« Fils de l'Éternel, dernier espoir du pécheur, soutien des fidèles; depuis le jour où tu naquis d'une mère mortelle, tous les tourments, toutes les joies de l'éternité ont traversé mon cœur. Lorsque, faible enfant, tu pleurais dans la poussière, le plus puissant de tes tonnerres résonnait à travers les cieux. T'enveloppant toujours davantage dans l'humble condition des mortels, tu devins incompréhensible même pour les anges, qui te reconnaissaient à peine, et tu poursuivis ta carrière en méditant sur ta mort. Te voilà arrivé au but, but sacré que tu t'es proposé depuis l'éternité. La création n'était pas encore, et déjà tu demandais à ton père ce trépas sublime qui rachète les péchés du passé et de l'avenir... Nous te voyons souffrir sans oser te plaindre, car tu es au-dessus de la pitié; mais le coup terrible dont la mort te menace nous atteindra tous : avant de te frapper, il frappera tout ce qui se meut dans l'infini. Aie pitié de nous, afin qu'il ne nous anéantisse pas, ce coup terrible; aie pitié, surtout, des fidèles qui gémissent au pied de ta croix : leurs souffrances égalent presque les nôtres, et pourtant leur enveloppe mortelle les retient encore à la terre. »

Ainsi prie Abraham; et un groupe, brillant et beau comme une nuée matinale, s'approche du Golgotha. Ce sont des âmes à peine échappées de leurs corps, qui viennent d'être déposés au sein de la terre ou dévorés par les flammes du bûcher, car ces âmes arrivent de tous les points du globe. Leur vie s'est écoulée innocente et pure, autant que peut l'être celle d'un mortel que Dieu n'a pas encore daigné éclairer de sa lumière divine. Un chérubin bienveillant conduit ces nouveaux immortels, qui ne comprennent pas encore leur haute destinée; mais ils la pressentent, et adorent en silence le créateur de toutes

choses. D'un geste, le chérubin les arrache à leur pieuse extase, et leur dit :

« Maîtrisez votre juste surprise, et méditez sur ce que vous voyez ; c'est le secret des cieux. Quiconque est né d'une femme ne saurait être admis aux béatitudes célestes que par l'intervention de celui qui souffre et expire en ce moment : son nom est Jésus ! Une mère mortelle, en lui donnant le jour, l'a fait le fils de la terre. Souffrir, prier, enseigner et faire le bien, puis souffrir encore, voilà sa vie. Maintenant, il couronne son œuvre en mourant sur la croix. S'il ne s'était pas volontairement offert en victime expiatoire à votre juge, la mort éternelle serait votre partage, comme elle le sera désormais de tous ceux qui entendront prêcher sa loi et qui ne la suivront pas. Avant de vous donner la vie, l'Éternel connaissait l'usage que vous en feriez ; il sait que, si les leçons de Jésus fussent arrivées jusqu'à vous, vous les eussiez suivies, et il vous recevra dans la plénitude de sa miséricorde. Vous voilà purs devant l'Etre des êtres ; le sang du Messie vous a lavés, prosternez-vous : celui qui, en ce moment, ressuscite l'innocence de l'espèce humaine, Jésus, le fils de Jéhova et d'une mère mortelle, recevra vos actions de grâces. »

Le chérubin se tait, et les âmes, pénétrées d'amour et de reconnaissance, adorent leur Sauveur. Salem, l'ange de Jean, et Sélith, l'ange de Marie, les écoutent avec une joie mêlée de tristesse.

« Hélas ! dit Salem à son divin ami, qu'il est doux de contempler le bonheur de ces âmes que la rédemption a rachetées ! Pour elles, il n'y a plus de douleur, plus de souffrance ; mais la triste Marie ?... mais l'infortuné Jean ?... Les angoisses les plus cruelles déchirent le cœur de ces deux modèles de vertu, où naguère régnait la paix du juste. O Sélith ! le glaive qui traverse l'âme de la mère du Messie traverse aussi la mienne. »

Et Sélith répond :

« J'ai vu souffrir plus d'un mortel vertueux, mais aucun d'eux n'était aussi digne de la pitié des anges que ces deux illustres infortunés, et cependant je n'ose les plaindre : je ne puis que les admirer. L'Éternel les aime, il leur enverra des consolations divines... Regarde, ô mon frère ! le désir de voir ces consolations descendre sur eux m'abuserait-il, ou les yeux du

Messie se sont-ils en effet abaissés vers les êtres chéris qui pleurent à ses pieds? »

Sélith se tait et tressaille de joie. Le Fils de l'homme s'incline vers sa mère et vers le disciple qui la soutient dans ses bras tremblants. Tous deux se sentent revivre; ils espèrent entendre encore une fois le son de sa voix divine : ce doux espoir se réalise presque aussitôt, et ces paroles du Christ frappent leur oreille :

« *Ma mère, celui-là est ton fils, et toi, Jean, voici ta mère!* »

La reconnaissance et la joie rendent à ces deux infortunés la douceur des larmes.

Cependant les souffrances du Messie augmentent toujours; la parole humaine ne saurait les peindre. Les cieux restent muets, la terre tremble dans ses profondeurs. Ce frémissement mystérieux n'ébranle pas encore les vallées qui entourent Jérusalem; mais la vue du sang qui coule sur le Golgotha commence à porter dans les âmes un vague pressentiment de vengeance et de malheur, que les flots irrités de l'océan de l'avenir roulent déjà sur la plage du présent.

L'agitation toujours croissante de la terre déchire enfin les entrailles des montagnes, où Abbadona a cherché un refuge en fuyant la vallée de Gethsémané. Assis sur la pointe d'un immense rocher, et plongé dans une muette stupeur, il écoute le bruit du torrent dont les flots impétueux se brisent à ses pieds, se précipitent au fond des abîmes, traversent leurs cavités mystérieuses, et retombent dans des gouffres nouveaux. Tout à coup son siége sauvage et colossal tremble et s'agite, et autour de lui les noirs rochers craquent, se fendent, s'écroulent! Surpris de ce deuil bruyant de la nature, Abbadona regarde autour de lui avec compassion :

« La terre souffre donc aussi? se demande-t-il. Se désespère-t-elle parce que sa poussière a donné à l'espèce humaine sa vie d'un jour? Se fatigue-t-elle de prêter son sein, jadis chaste et pur, au travail hideux de la décomposition? A-t-elle honte, enfin, de n'être plus qu'une tombe éternelle dont la mort gonfle sans cesse les affreuses entrailles par des ossements nouveaux, tandis que le souffle printannier d'une vie trompeuse couvre sa surface de fleurs embaumées? Ou bien gémirait-elle sur l'homme divin que j'ai vu souffrir à Gethsémané,

sous l'ombre des oliviers qu'enveloppaient les ténèbres de la nuit? Qu'est-il devenu, cet homme?... Quelle folle terreur me retient ici? Dans ces cavernes souterraines, suis-je donc plus loin de la main du Juge suprême que dans les riantes plaines de la terre? Ne pèse-t-elle pas sur moi toujours et partout?... Lors même que je pourrais fuir au delà de la création, elle me saisirait encore, cette main terrible!... Oui, j'irai le chercher, celui que j'ai vu souffrir des douleurs au-dessus des forces d'un simple mortel; je veux approfondir ce mystère... Des cohortes célestes l'entourent sans cesse; leur aspect me forcera de nouveau à fuir ce prodige des cieux... L'éclat des anges m'effraie : n'est-il donc plus en mon pouvoir de l'emprunter?... L'emprunter! quand il suffit d'une étincelle de la foudre céleste pour anéantir cette splendeur menteuse... Satan, cependant, s'en est revêtu plus d'une fois, et Satan est plus criminel que moi!... Si je me parais d'une beauté qui ne m'appartient plus, mon intention, du moins, ne serait point coupable... Hélas! je le sens, à la vue des anges jadis mes frères, je m'enfuirai désespéré!... Reste, maudit, reste dans ta misère! »

Ainsi pense Abbadona, et, déployant lentement ses sombres ailes, il s'élève au-dessus des gouffres bouleversés, mais il recule aussitôt, car il voit la terre affaissée sous le poids de la nuit terrible qui pèse sur elle.

« L'heure du jugement a-t-elle sonné? s'écrie-t-il; le temps va-t-il finir? Pourquoi le bras du Tout-Puissant s'est-il appesanti sur le globe terrestre? Ce globe a-t-il ouvert une tombe à celui qui a tant souffert sous mes yeux? et l'Éternel le redemande-t-il à ses bourreaux?... Mais cette victime est-elle mortelle?.. Partout où ma pensée se dirige, je ne trouve que mystères et merveilles! Ah! c'est hésiter trop longtemps, je veux tout savoir, tout entendre. »

Il dit, et s'arrête sur la cime d'une montagne élevée. Son regard rapide perce les ténèbres et cherche la sainte cité. Il la voit dans le lointain, semblable aux ruines que couronnent des nuées vaporeuses; il s'arme d'audace, et, tout en frémissant de sa témérité, il reprend la beauté céleste dont il brillait jadis, lui qui fut le plus jeune et le plus beau des anges. Une étincelante chevelure dorée descend sur ses épaules, et sous leurs boucles ondoyantes bruissent doucement deux longues ailes d'azur. Son visage se colore des douces nuances qui précèdent un jour nais-

sant, mais une sombre mélancolie voile son regard et une larme brille à sa paupière. Dirigeant son vol tremblant vers le point le plus obscur de la contrée, il s'approche du Golgotha, car c'est au-dessus de cette colline que le ciel a étendu la plus noire de ses nuits. En franchissant la mer Morte, il entend un tumulte confus semblable au mugissement des vagues et aux cris de désespoir des naufragés.

Quand le sol, irrité contre les villes criminelles qui le fatiguent de leur poids, condamne enfin la plus coupable ; quand il s'entr'ouvre pour la recevoir dans son sein, les temples, les palais de marbre disparaissent, et du fond de l'abîme s'élève la voix menaçante du tonnerre souterrain, le bruit des édifices qui s'écroulent, les cris des victimes qu'ils ensevelissent, et le voyageur épouvanté, qui cherchait sur ces plages un toit hospitalier, s'enfuit pâle d'effroi. C'est ainsi qu'Abbadona fuit les rives de la mer Morte, et arrive près du cercle que les immortels forment autour du Golgotha. Éloha le voit, le reconnaît, et dit :

« L'infortuné ! il vient contempler sur la croix le Sauveur, que déjà il a vu souffrir sur le mont des Oliviers... Les plus affreux remords le poursuivent : qui pourrait lui refuser sa pitié ? L'éternité n'est-elle donc pour lui qu'une source intarissable de larmes amers ? Le bonheur des purs esprits, il l'a connu à peine, car sa chute a suivi de près sa naissance. Juge éternel, tu accompliras pour l'ange déchu, mais repentant, le plus miséricordieux, le plus incompréhensible de tes mystères. Que les cieux cessent de s'en étonner. Le Messie n'est-il pas le créateur des immortels, et n'expire-t-il pas sur la croix pour tous ses enfants ? »

Et se tournant vers un séraphin :

« Va trouver les anges et les patriarches, lui dit-il ; apprends-leur l'approche du tremblant Abbadona. Qu'on ne le repousse pas s'il ose pénétrer au milieu de nous. Le repentir l'amène ; il veut voir le Rédempteur : que cette cruelle consolation lui soit accordée, car il est autour de cette croix des pécheurs plus endurcis que lui. »

Le vol d'Abbadona devient toujours plus craintif ; il effleure la terre, il va fuir, mais déjà il a compris qu'il ne peut être que le Messie, celui qu'une assemblée d'anges entoure pendant son supplice. Cette conviction l'effraie et le ravit en même temps ; il se relève, et, d'un élan énergique, il pénètre dans le cercle

lumineux des immortels. Peu expérimenté dans l'art de feindre, il cherche en vain à imiter le sourire céleste des anges de lumière : l'expression de ses traits trahit le remords et les souffrances qui l'agitent. Saisis d'une sainte pitié, les séraphins détournent les yeux et le laissent passer. Il arrive au-dessus du Golgotha, aperçoit les trois crucifiés, se voile le visage et dit :

« Non, je ne veux, je ne dois pas les voir ; leurs souffrances augmenteraient mes tortures et me forceraient à fuir... Malheureux enfants d'Adam, criminels presque autant que moi, puisque vous êtes réduits à tuer vos frères, est-ce pour satisfaire vos passions haineuses ou pour défendre votre propre vie que vous l'ôtez à vos semblables ? N'importe, je ne veux pas les voir ces malheureuses victimes... Affreuses pensées de mort, cessez de m'assiéger ; je cherche l'homme divin que des légions d'anges protégent : où pourrai-je le trouver ? Dans la vallée où je l'ai vu souffrir, de saintes ténèbres l'entouraient : ces mêmes ténèbres enveloppent la colline du supplice ; mais ce n'est pas sur cette colline qu'il peut être... Ah ! si un des anges daignait me le montrer !... si j'osais leur demander cette faveur !... Téméraire, n'est-ce pas déjà trop de bonheur pour toi que de t'être introduit furtivement dans leur sainte assemblée ?..... S'ils me reconnaissaient, ils me chasseraient..... Ils ne me reconnaîtront pas : de sublimes méditations sur l'homme divin les absorbent... Mais où est-il, cet homme divin ? s'est-il réfugié dans le sanctuaire le plus mystérieux du temple, afin qu'aucun être mortel ne puisse voir la sueur sanglante que les tortures surhumaines qu'il subit font couler sur son visage ?... Il me semble pourtant que les regards des immortels ne s'arrêtent pas sur le temple... Qu'en sais-je, moi ! la honte et le remords ne tiennent-ils pas constamment mes yeux baissés ? Comment oserai-je suivre la direction de leurs regards célestes et purs ?... Je l'oserai pourtant ; oui, je veux contempler cette colline lugubre où les criminels de la terre reçoivent la punition de leurs forfaits ! Un secret pressentiment me dit que c'est là que l'homme divin accomplit sa mission mystérieuse. »

Il se tait, et, trop faible pour planer dans les airs, il s'abat près de Jean, dont les regards sont restés fixés sur la croix où le Messie expirant ne semble plus demander à la terre qu'une tombe pour y reposer ses membres brisés. Les yeux de l'ange

déchu ont suivi la direction de ceux du disciple bien-aimé ; il tressaille et se dit à lui-même :

« Non, ce n'est pas lui... celui que je cherche ne peut mourir!... Hélas ! pourquoi persisterais-je dans une erreur sans but ?... Cieux irrités, je le confesse enfin, c'est la victime céleste du juge inexorable que j'ai vue, que je vois !... Je me prosterne devant elle. C'est couché dans la poussière de la terre et couvert des cendres de la mort que je veux attendre le dénoûment du plus terrible des mystères... Quel est donc le sentiment que j'éprouve ? est-ce le repos qui calme ? est-ce la terreur qui engourdit ? est-ce l'espérance qui console ?... L'espérance de ne plus être, car c'est la seule qui me reste !... Oh! ne me trompe pas, vague espoir, il me semble que je puis sans crime demander à l'Éternel la grâce de m'anéantir, et qu'en ce moment il pourrait me l'accorder. O toi ! qui lis dans mon cœur, toi qui récompenses et qui punis, quand il aura cessé de souffrir, le divin mourant, tu immoleras sans doute à son ombre quelques-uns des esprits du mal qui ont créé le péché et qui cherchent sans cesse à y entraîner tes enfants... qu'Abbadona soit au nombre des maudits que tu extermineras sur la tombe du juste... Quand j'aurai cessé d'être, les flammes nocturnes de la damnation ne me rongeront plus ; on dira : Il fut ; il n'est plus !... Les anges m'oublieront, tous les êtres créés m'oublieront, Dieu lui-même m'oubliera !... Tu le vois, juge de l'univers, je tends ma tête au plus terrible de tes arrêts ; que ta colère m'efface en silence ou qu'elle m'anéantisse avec la plus bruyante de ses foudres, que m'importe, pourvu qu'elle me raye de la création ! »

Ainsi pense l'ange déchu, et, détachant ses regards de la poussière, il les lève vers le visage livide du Messie ; l'horreur du néant le saisit avec force, et l'éclat mensonger dont il s'est enveloppé devient toujours plus pâle. Il le sent, tressaille et va s'effacer dans les ombres de la réprobation quand il aperçoit son frère, la plus belle moitié de lui-même, qui brille du plus pur éclat des anges. A cette vue le séraphin déchu rassemble tout ce qui lui reste de forces pour retenir la forme céleste qui pouvait encore le rendre méconnaissable aux yeux de son ami. Le désir de pénétrer le secret des cieux l'emporte cependant sur toute autre considération, et, avec l'accent et le geste rapide d'un messager de Dieu chargé de courir de monde en

monde sans pouvoir s'arrêter sur aucun d'eux, il adresse cette question à Abdiel :

« Dis-moi, je t'en supplie, quel est l'instant marqué pour la mort du divin Médiateur ? Je ne puis m'arrêter ici, et je voudrais pouvoir adorer cet instant, quel que soit le point de la création où je pourrai me trouver alors. »

Abdiel le regarde avec une sévérité mêlée de tristesse et de regret; et ses lèvres, qu'un mouvement de compassion agitent doucement, laissent échapper ce mot : *Abbadona !...*

A chaque syllabe du nom que Satan lui a donné et qu'un habitant du ciel vient de prononcer pour lui prouver qu'il l'a reconnu, les rayons empruntés dont brillait Abbadona ont disparu sous des ombres hideuses. C'est ainsi que la pâleur de la mort remplace tout à coup les nuances brillantes qui animaient le visage du bel adolescent que la foudre vient de frapper.

Réduit à reprendre les formes horribles d'un prince des enfers en face des anges réunis, le malheureux Abbadona s'enfuit au hasard, et, bientôt épuisé par la honte et par le désespoir, il se laisse tomber au milieu d'une touffe de palmiers. Au bruit de sa chute, l'âme d'un mort qui s'était réfugiée sous le même ombrage sort du bosquet; elle est plus noire encore que le triste Abbadona. Obaddon, l'ange de la mort, la conduit et la pousse vers la croix. Sombre comme les voûtes sépulcrales de la terre, tremblante comme le voyageur égaré qui voit la foudre éclater sur sa tête tandis que le sol s'entr'ouvre sous ses pieds, cette âme fuit devant l'ange terrible dont le bras est armé d'un glaive flamboyant. Arrivé au milieu d'un nuage épais, Obaddon incline son arme menaçante et ordonne à l'âme de s'arrêter :

« Regarde, misérable ! Ici est le bourg de Béthanie, là est Jérusalem, Jérusalem avec le palais de Caïphe et l'humble demeure où tu célébras, avec les autres disciples, la mémoire de la mort de ton maître. Vois au milieu des rochers de Gethsémané, ton cadavre délaissé ! Et à tes pieds, sous la pointe de mon glaive, ces trois affreuses croix !... Celui qui meurt sur la plus haute de ces croix est Jésus !... Tu peux trembler, mais il ne t'est pas permis de fuir... Contemple ce sang qui coule pour racheter l'espèce humaine de la mort éternelle, de cette mort terrible qui t'attend... Partons main-

tenant ; ton odieuse présence afflige les esprits célestes qui entourent ce lieu sacré. »

Il dit, et entraîne l'âme de Judas à travers les astres. L'immensité de la création cause au plus perfide des traîtres une affreuse terreur, car elle lui fait pressentir la toute-puissance du Juge universel. L'excès de son effroi lui donne enfin la force d'adresser la parole à son terrible conducteur.

« Oh ! par pitié, lui dit-il, que ton glaive de feu m'anéantisse, mais qu'il ne me force pas de comparaître au pied du trône de l'Éternel ! »

Et Obaddon répond d'une voix terrible :

« Silence ! misérable !... Obéis et marche ! »

Et le poussant plus avant dans l'infini, il passe avec lui d'étoiles en étoiles, de soleils en soleils. Arrivé près du dernier de ces astres brillants, il s'arrête et montre à Judas les cieux où l'Éternel trône dans toute sa gloire. En ce moment où le Messie souffre sur la croix, de saintes ténèbres enveloppent le sanctuaire, un morne silence a remplacé les hymnes des élus, et cependant les ineffables délices de ce séjour surpassent encore ce que l'imagination humaine pourrait, pendant ses pieuses extases, rêver de plus sublime.

Obaddon s'adresse de nouveau au réprouvé :

« Prosterne-toi, regarde et désespère !... Sur ce trône qu'entoure une obscurité sacrée, l'Éternel daigne parfois se montrer à ses élus, et celui qui, en ce moment, rachète les péchés du monde, réunira les fidèles autour de lui sur le tertre céleste que nous appelons Sion [1]. Les douze siéges qui, semblables à douze soleils, brillent sur ce tertre, ont été préparés depuis la création du monde pour les disciples du Christ. C'est du haut de ces siéges qu'ils jugeront un jour tous les enfants de la terre. Toi aussi, tu as été disciple du Christ !... Ne te tords pas ainsi, n'espère pas me fléchir ; non, traître ! non je ne t'anéantirai pas ! Calcule de la pensée tout ce que les cieux renferment de gloire et de félicités, et tu auras la mesure des tourments éternels qui t'attendent ! En vain tu cherches à détourner tes regards des lieux que tu as perdus ; semblable au

[1] On a déjà pu remarquer plusieurs fois que, dans ses fictions poétiques, Klopstock fait donner par les anges et par le Messie lui-même, aux diverses parties du ciel, les noms des villes, des montagnes, des vallées et des rivières les plus célèbres de la Palestine. (*N. du Tr.*)

roc de la mer que les vagues irritées frappent sans cesse, tu vas m'attendre là, devant le ciel ouvert et prêt à recevoir les âmes restées fidèles à celui que tu as trahi ! »

L'Ange de la mort se tait, s'avance vers le sanctuaire et se prosterne. Après une fervente prière il retourne près de Judas, et d'une voix puissante comme le tonnerre, il lui dit :

« Suis-moi, réprouvé ; je vais te conduire à ta demeure éternelle ! »

Et tous deux s'élancent dans l'empyrée. Le vol d'Obaddon est rapide comme l'éclair ; déjà il est arrivé avec Judas près de l'abime de la damnation. Un tumulte effroyable sort du fond des voûtes ténébreuses de cet abîme, qui roule sans ordre et sans loi dans l'espace que lui a mesuré l'Éternel. Tantôt il s'arrête, et tantôt il s'élance furieux ; c'est ainsi que les flammes sauvages et les flèches empoisonnées que la mort éternelle aiguise tombent au hasard sur les noirs habitants des enfers.

A la vue du gouffre redouté, Judas se débat avec rage pour rompre les obstacles qui le retiennent captif ; mais Obaddon s'élance hors des limites des mondes, entraîne le traître et s'abat avec lui à l'entrée de la géhenne. Le réprouvé se tord et veut fuir de nouveau ; forcé de se courber sous le glaive flamboyant de l'ange exterminateur, il arrive à l'immense portail de l'abîme. Les séraphins à qui l'Éternel en a confié la garde reconnaissent Obaddon et l'âme maudite qu'il amène. Les portes de diamants crient sur leurs gonds, elles s'ouvrent ; les montagnes de tous les mondes réunis ne suffiraient pas pour combler la gueule béante de ce gouffre enflammé ; l'ange de la mort s'y arrête.

L'enfer n'a pas de route qui conduise dans ses profondeurs ; dès le portail, des rochers gigantesques se roulent, se heurtent, se bouleversent à travers les flammes qui jaillissent de toutes parts et qui sillonnent et fendent les rochers sans les détruire. Sur la cime la plus élevée de ces rochers brûlants se tient la Terreur ; pâle, muette, échevelée, la tête frappée de vertiges, les yeux fixes et à demi sortis de leurs orbites, elle regarde au fond des gouffres !

L'Ange exterminateur détourne la tête, incline son glaive vers l'abîme et s'écrie d'une voix tonnante :

« Judas Ischariote, voici la demeure des réprouvés, la tienne !

Le Messie meurt sur la croix pour racheter les pécheurs de la mort éternelle qui règne ici, et cette mort, tu le vois, ce n'est pas le sommeil du néant!... »

Il dit, précipite le réprouvé dans les enfers, reprend son vol rapide, traverse l'empyrée, revient près du Golgotha, et attend de nouveau les ordres de la Divinité irritée.

CHANT X.

Jésus jette un regard sur Satan et sur Adramelech, qui s'étaient réfugiés sur les bords de la mer Morte et les dieux des ténèbres éprouvent des douleurs horribles. — Les âmes des futurs chrétiens sont emmenées par leurs anges gardiens pour aller habiter les corps qui les attendent sur la terre. — Le Messie les bénit. — Les âmes des patriarches et des prophètes se sont réunies sous les palmiers de Gethsémané, où elles s'entretiennent des souffrances du Rédempteur. — Les âmes de Siméon et de Jean-le-Précurseur, de Miriam et de Débora expriment leur douleur par des chants solennels. — Les fidèles, accablés de tristesse, s'éloignent du Golgotha. — Lazare suit Lebbée dans les sépulcres où ce disciple s'est réfugié ; il le console en lui faisant part des émotions prophétique qu'il éprouve depuis que Jésus l'a réssuscité. — Uriel annonce aux séraphins et aux patriarches l'arrivée de l'Ange de la mort. — Hénoch, Abel, David et Seth chantent des cantiques de deuil. — Adam et Ève déplorent amèrement leur péché, et prient pour la délivrance du genre humain. — L'Ange de la mort arrive ; il se repose sur le mont Sinaï, s'abat au pied du Golgotha, adore le Messie, se relève et le frappe ainsi que l'Éternel le lui a ordonné.— Jésus prononce les dernières paroles qu'il devait faire entendre sur la terre, et meurt.

J'avance sur ma route sainte et redoutée; j'approche du moment de la mort du Messie; mort sublime qui n'est qu'un sacrifice d'amour. Que cette pensée consolante me soutienne et me fasse éviter les écueils qui me menacent. A ma droite, une voix me crie: Sois craintif et réservé, car tu chantes un Dieu ; à ma gauche, une autre voix ajoute : Sois ardent et solennel, car tu chantes un Dieu! Hélas! je ne suis qu'un faible mortel. O toi qui connais mes pensées avant qu'elles ne soient développées dans mon cerveau, soutiens ma voix craintive, et qu'un rayon

de ta gloire éclaire mon âme avide de te connaître et de t'adorer !

Le trône de l'Éternel, naguère étincelant et entouré de légions d'anges aux harpes d'or, est maintenant ténébreux et désert. Le premier des anges de la mort se tient seul prosterné sur les degrés du trône et attend dans une sainte terreur l'ordre qu'il pressent et qui le glace d'épouvante.

La nature est toujours enveloppée d'un long voile de deuil, et à travers ce voile, l'Éternel laisse tomber sur le Messie un regard que lui seul voit et comprend. Sa pâleur augmente ; ses yeux à demi éteints se tournent vers la tombe nouvellement creusée dans un rocher non loin du Golgotha, et sa pensée s'adresse à l'Éternel.

« La voici donc, ô mon père, la sombre voûte où ce corps que j'ai emprunté à la poussière va dormir le sommeil de la mort !.. Daigne essuyer les larmes qui vont couler pour moi. Miséricorde pour ceux qui pleureront ton fils, pour ceux qui croiront en lui ! Miséricorde quand tu leur enverras la mort !.... Je le sens, elle est l'arme la plus terrible de la divinité ! Aucun être créé ne la connaîtra jamais telle que je l'éprouve ; une seule goutte de l'océan de souffrances où tu m'as plongé répandrait le désespoir sur le genre humain tout entier ! Miséricorde pour lui, mon père, aie pitié du malheureux qui, tout en luttant contre l'infortune, a su te rester fidèle; aie pitié de l'ami dévoué et de l'homme humble et charitable ; aie pitié du riche, du puissant qui se sert des biens de ce monde pour soulager ses frères ; aie pitié de tous, quand la destruction réclamera leur corps et toi leur âme. Dieu de bonté, mon père, au nom de cette couronne qui ensanglante mon front, au nom de l'agonie qui glace la moelle de mes os, au nom de cet amour infini qui me fait mourir sur la croix, exauce ma prière. »

Ainsi pense le Messie. Ses regards se détournent de la tombe et s'arrêtent sur la mer Morte ; l'effroi rapide et terrible les précède et les suit. Adramelech et Satan, couchés sur les rives escarpées de cette mer, se soulèvent et mugissent, semblables aux collines qu'un feu souterrain agite et bouleverse. Les deux princes des ténèbres sentent que la parole de Dieu, prononcée dans la vallée d'Éden après la chute du premier homme, vient de s'accomplir : le Messie a écrasé la tête du serpent ! L'enfer tout entier a compris sa défaite. Torturé pas des souffrances

comme il n'en avait encore jamais éprouvé, Satan presse un rocher dans ses doigts crispés et le réduit en poudre; de sourds gémissements entrecoupent ces paroles, qu'il adresse à son compagnon d'opprobre et de malheur :

« Adramelech, sens-tu comme moi des tourments nouveaux et toujours plus affreux descendre dans chaque repli de ton cœur? Écoute, pécheur éternel, maudit, réprouvé; moi, pécheur éternel, maudit et réprouvé comme toi, je veux te peindre ce que j'éprouve. Les enfers n'ont pas de couleurs assez noires pour un pareil tableau, je le sais; n'importe, il faut que tu connaisses mes angoisses, et si tu souffres moins que moi, misérable damné, je veux au moins que tu sois réduit à craindre un sort semblable au mien. Juge de l'horreur de mes tortures; l'aspect de tes maux ne me réjouit plus! Ce n'est pas tout encore, l'abaissement où je suis tombé n'a point de bornes; il me force à reconnaître que l'Éternel est tout-puissant!... Oui, il est tout-puissant!... et moi, que suis-je donc?... Le monstre le plus hideux des abîmes!... Les abîmes et toutes leurs malédictions pèsent sur moi!... Misérables que nous sommes, il ne nous a pas même jugés dignes de nous lancer lui-même sur ces rives maudites! c'est un de ses anges qui nous a ordonné de fuir, et nous avons fui... Et cet ange nous a parlé au nom du Messie, et nous avons fui, et le Messie expire en ce moment sur la croix!... Affreux mystère! mes vains efforts pour le pénétrer sont un anathème, une torture de plus pour moi. Enfers, mondes, et vous, cieux, redevenez un noir chaos, tombez sur Satan et dérobez-le à la colère de l'Éternel!... »

Ainsi parle le roi des ténèbres. Adramelech, le fier, l'audacieux Adramelech le regarde avec un désespoir sauvage, et, faisant un effort pénible pour rassembler ses forces, il s'écrie :

« Secours-moi, Satan! oh! secours-moi!... Je descends jusqu'à t'implorer!... Si tu l'exiges... je t'adorerai!... »

Ce mot, arraché par une affreuse douleur, lui rend un reste d'énergie. Entourant Satan de son bras de fer, il le secoue avec rage, et hurle ces paroles frénétiques :

« O toi, le plus noir des damnés, secoure-moi donc!... Je souffre mille et mille damnations!... Il ne me reste pas même la force de te haïr comme je te haïssais naguère... O honte des

enfers ! je voudrais te maudire et j'invoque ton secours !... Oui, je souffrirais moins si je pouvais lancer sur toi les flammes dévorantes de la malédiction !... Je veux le pouvoir... je le veux !... »

O terreur des orgueilleux ! Adramelech retombe, et reste muet et immobile... C'est ainsi que tous deux subissent l'arrêt du Messie ; cet arrêt terrible frappe en même temps tous les autres princes des ténèbres : leurs hurlements et leurs cris de désespoir remplissent les abîmes et épouvantent les damnés.

Assez, Muse de Sion, assez ! Laisse retomber le voile qui cache les horreurs de la géhenne ! Des souffrances saintes et divines, des souffrances qui rattachent l'espèce humaine à ton créateur réclament tes chants.

Jésus a reporté ses regards et sa pensée sur les légions d'immortels qui gémissent et pleurent autour de sa croix ; il les contemple dans toute la plénitude de son amour et de sa miséricorde. La réunion des âmes qui ne sont pas encore descendues dans les enveloppes mortelles qui les attendent lui cause une douce satisfaction, car il sait que le passage de ces âmes sur la terre formera une de ces époques mémorables qui sont, pour les siècles à venir, une source inépuisable de salut et de bonheur. La postérité conserve rarement le souvenir des êtres généreux qui l'ont sanctifiée d'avance ; mais leurs vertus, si vite oubliées par les hommes, se reflètent par les belles actions qu'inspirent les exemples sublimes qu'ils ont laissés. C'est ainsi que la pierre, déjà tombée au fond des eaux, laisse encore sur leur surface un cercle qui frémit, tourne et s'étend jusque sur leurs rives fleuries.

La plus belle de ces âmes cherche à définir ses vagues inquiétudes ; un rayon de la lumière divine, qui la guidera pendant son séjour sur la terre, l'éclaire tout à coup et lui inspire cette douce pensée :

« Oui, je le sens, c'est le fils de l'Éternel qui meurt sur la croix. Son visage rayonne comme les soleils des régions que nous habitons ; mais son éclat est plus doux et plus céleste. Il ne ressemble pas non plus à nos amis les anges ; sa forme serait celle des hommes qui l'entourent, si leur visage était moins sombre, si une main puissante pouvait effacer de leurs traits l'expression de bassesse et de fol orgueil qui les flétrit. Nous

aussi, nous allons devenir des hommes, et habiter des corps périssables !... Existe-t-il dans l'infini plusieurs espèces humaines, ou voyons-nous enfin nos futurs frères ?... Un vague souvenir me dit que le monde que j'ai vu, lorsque Adam sortit des mains de son Créateur, était plus beau, plus souriant..... Que ta volonté soit faite, père des anges et des hommes ; que ta volonté soit faite, fils de l'Éternel !... De tous les mystères des cieux, celui qui s'accomplit en ce moment est le plus impénétrable. Torturé de souffrances affreuses, le Messie sent que le principe de la vie lui échappe, et vous, séraphins, vous qui naguère aimiez à répondre à toutes mes questions, vous gardez le silence ! Ce mystère aurait-il moins d'importance pour vous que pour les âmes destinées à se revêtir d'enveloppes mortelles? Divin Médiateur, quel ardent amour m'entraîne vers toi ? Si tu pouvais m'aimer comme je t'aime, alors peut-être elle s'effacerait, la tache dont m'a souillé le péché du premier homme, et je pourrais être admise dans la contemplation divine. Maître de l'univers, satisfais-la, cette soif de béatitude que tu m'as donnée, fais que je puisse me rapprocher de toi, car près de toi seul est la paix et le bonheur. »

Ainsi pense cette âme prête à entrer dans la vie. L'heure solennelle qui commence son avenir et celui de ses compagnes vient de sonner. D'un regard, Jésus ordonne à leurs anges gardiens de les conduire vers leurs demeures terrestres ; puis il les bénit et sa pensée leur dit :

« Allez et vivez ! croyez, et vous vaincrez par moi ; car les mondes n'étaient pas encore, et je vous aimais déjà. »

Muse sainte qui m'inspires, redis les actions qui sanctifieront la vie de ces âmes pieuses. Le Messie ne leur permet pas de conserver le souvenir du bonheur qu'elles ont eu de le voir sur la croix ; mais les pensées sublimes que cette vue leur a suggérées leur resteront, et les soutiendront jusqu'à la mort.

La plus belle de ces âmes était la tienne ; noble Timothée [1] : tu recevras avec une foi ardente la loi du Christ mort et ressusoité ; et, à peine sorti de l'adolescence, tu auras déjà la force de veiller sur un troupeau de fidèles que t'amènera Paul,

[1] Timothée était disciple de saint Paul. Il devint évêque d'Éphèse, et fut lapidé en voulant s'opposer à une fête que les habitants d'Éphèse célébraient en l'honneur de Diane. (*N. du Tr.*)

devenu le plus ferme appui du Dieu qu'il avait persécuté d'abord; et quand tu tomberas victime de la fureur de tes bourreaux, ton trépas, plus sublime encore que ta vie, initiera mille et mille pécheurs à la vie éternelle. A la grande réunion des morts, le Messie vous nommera toutes, âmes bienheureuses qui, avant de descendre dans des corps mortels, l'avez vu souffrir pour vous.

Ton nom à toi, courageux Anthipas [1], sera prononcé par lui quand, sur les rives de Pathmos, il réglera l'avenir des fidèles. Tu aimeras ton Sauveur d'un amour constant et pur, et tu mourras pour lui.

Et toi, Hermas, tu chanteras le Fils de l'Éternel avec toute l'ardeur d'une sainte passion, et tes psaumes seront recueillis par les fidèles que la persécution aura forcés de chercher un refuge dans les cavernes solitaires, et ils les répéteront à haute voix quand l'heure de marcher au supplice aura sonné pour eux.

S'élevant au-dessus de toutes les faiblesses de son sexe, Phœbé se consacrera tout entière au service du Dieu mort et ressuscité; elle portera des secours aux pauvres, des consolations aux malades, et pour les mourants, sa douce parole sera l'interprète de la miséricorde divine. Peu connue des habitants de la terre, les anges veilleront sur elle, et la ramèneront, chaste et pure, au sein du Christ, unique objet de son amour.

La soif du savoir fera longtemps errer le savant Hérodion sur la route épineuse de la sagesse mondaine; mais il finira par reconnaître que celui qui, pendant son passage sur la terre, s'est signalé moins encore par ses miracles que par la vérité de ses enseignements, est le seul maître qu'il faille suivre, et alors la lumière céleste dessillera ses yeux, et il vivra et mourra pour son Rédempteur.

Épaphras, aussi ardent que pieux, aura l'honneur de partager la captivité de Paul dans la ville aux sept collines; ses ferventes prières feront descendre les bénédictions du ciel sur

[1] Un des premiers martyrs et le seul dont parle saint Jean dans son Apocalypse. Toutes les autres personnes que Klopstock désigne comme ayant été amenées près de la croix avant leur naissance sont plus ou moins célèbres parmi les premiers chrétiens. Il n'en est pas une dont il ne soit parlé plusieurs fois dans les Actes et les Épîtres des Apôtres. La courte analyse qu'il donne ici de leur vie est une biographie très-exacte.
(*N. du Tr.*)

toute la chrétienté naissante, et surtout sur les Colossiens, ses bien aimés. Son zèle et sa piété soutiendront longtemps les habitants de Laodicée dans le chemin du salut; et quand le prophète de Jésus prononcera, sur les rives de Pathmos, l'arrêt de cette ville, à la fois tiède et chancelante, par égard pour Épaphras, cet arrêt laissera percer un rayon d'espérance, en promettant des vêtements blancs et des couronnes aux pécheurs repentants[1].

La douce et pieuse Perside sera éprouvée par la souffrance et par le malheur, et ses prières et ses larmes lui ouvriront les portes du ciel.

Appelles dédaignera la renommée, qui trop souvent calomnie ou persécute la vertu, et ne lui offre jamais que des récompenses indignes d'elle; il dédaignera l'approbation du monde, et même celle du sage; car la sagesse humaine, quelque parfaite qu'elle puisse être, ne peut juger que les actions : l'intention lui échappe toujours. Et l'action, c'est l'enveloppe grossière et visible; l'intention, c'est le souffle céleste inaccessible aux organes terrestres. Appelles n'aura jamais d'autre désir que celui de marcher sur les traces de son divin Sauveur.

Flavius-Clément, proche parent de César, renoncera volontairement à tous les avantages de cette brillante parenté. Les Romains lui reprocheront d'user sa vie dans une molle oisiveté, et de trahir l'honneur et la patrie; mais il restera fidèle à ses devoirs de chrétien, qui seront toujours les plus sacrés à ses yeux. Il fera tout ce que pourra faire un mortel pour gagner la couronne du martyre. La conviction que les esclaves qui rampent autour du trône ne sauraient le comprendre l'empêchera de les braver ouvertement à la cour de leur maître; mais son zèle et sa faveur pour agir dans un cercle moins élevé n'en seront que plus utiles à ses frères, que plus agréables à son Dieu.

L'orgueil et le découragement resteront inconnus à Lucius. Sans négliger un seul de ses devoirs envers les hommes, il consacrera une partie de ses journées à de saintes méditations.

[1] Imitation du chapitre 3 de l'Apocalypse. Dans ce chapitre saint Jean dit que le Messie lui a ordonné d'écrire à l'ange de l'église de Laodicée (une des sept premières églises établies en Asie), pour engager les Laodiciens, qui n'étaient *ni tièdes ni bouillants*, à devenir de véritables chrétiens. (*N. du Tr.*)

C'est pendant une de ces heures saintes que Dieu l'appellera à lui.

Que l'exemple de la jeune Tryphœna vous serve de guide, vous toutes qui vivrez, comme elle, au milieu des ennemis de votre Dieu. Cet amour vif et pur que les âmes vertueuses seules peuvent connaître, Tryphœna l'éprouvera pour un jeune homme doué de toutes les qualités qui plaisent et séduisent; mais le jeune homme sera païen, il voudra mourir païen, et la jeune chrétienne refusera de le revoir. Cette résolution suffira pour la consoler; le ciel a des joies spéciales pour les âmes pieuses qui, se défiant de leurs forces, savent éviter le danger.

Inaccessible à ces tentations, innocentes en apparence, et dont les chrétiens les plus fervents ne savent pas toujours se défendre, Linus aimera la solitude, et ne s'occupera qu'à sonder son propre cœur; et, quand il sera forcé de vivre avec les hommes, il les mesurera comme les mesure la parole divine. Sa plus douce joie sera de semer des fleurs sur les tombes, et de se perdre dans les saintes extases que cause la certitude d'une vie immortelle.

Trajan démentira son humanité et sa douceur en condamnant Ignace au supplice, et Ignace sera fier de mourir pour son Dieu. Que l'envie ne l'accuse pas d'avoir cherché la gloire du martyre avec trop d'ardeur; l'âme de ce juste est une étoile brillante et pure: son lever sera souriant et doux, son coucher sera bienfaisant et saint. Sa mort apprendra aux chrétiens combien leurs derniers instants doivent leur être précieux, et ce que doit faire pour ses compagnons de lutte et de victoire le vainqueur arrivé au but. Par ses ardentes prières et ses exhortations, Ignace soutiendra le courage et la foi des amis qui, pour lui donner une dernière preuve de respect et d'amour, le conduiront au lieu du supplice; puis il les bénira, et s'élancera dans l'arène au-devant des animaux féroces qui doivent le déchirer.

La jeune Claudia naîtra de parents que rien ne pourra détacher des erreurs du paganisme; elle rendra justice à la probité de son père, aux douces vertus de sa mère, aux aimables qualités de ses frères, de ses sœurs; elle les aimera et en sera aimée, mais elle aura la force de se détacher d'eux pour vivre et mourir chrétienne.

Le sombre mécontentement du misanthrope sera toujours loin du cœur d'Amphias, et pourtant il fuira les hommes ; car, à une profonde connaissance du cœur humain, il joindra le vif désir de se conformer à la loi, qui ordonne au chrétien de tendre sans cesse à devenir parfait comme son Dieu. Une lumière céleste luira devant lui : Il ne verra qu'elle ; il la suivra, en chancelant parfois, mais il montera le sentier difficile des vertus chrétiennes, et atteindra le sommet où les béatitudes éternelles attendent le vainqueur.

Phlégon mesurera le cercle brillant de la philosophie grecque. Il sera riche, puissant, et jouira de ses biens sans mollesse et sans vanité ; il soulagera toutes les infortunes sous le voile du mystère ; et, prodiguant les conseils et les consolations aux esprits obscurcis par l'ignorance ou troublés par le doute, il leur fera partager sa foi et leur communiquera son zèle. Modeste jusqu'à l'humilité, il ne voudra connaître que Jésus, l'unique guide dans la vie, le seul espoir dans la mort ; mais quand il rencontrera un frère incrédule ou timide, la source de son éloquence jaillira tout à coup, et portera la conviction dans tous les cœurs.

Tryphosa sera la meilleure et la plus tendre des mères ; elle élèvera ses enfants dans l'amour du Dieu mort pour racheter l'espèce humaine. Sa prudence et sa piété la rendront le soutien de la nouvelle Église. La naissance de son dernier enfant lui coûtera la vie ; elle veillera sur lui, du haut des cieux, jusqu'au moment où les séraphins le conduiront dans ses bras ; et alors elle versera des larmes de joie sur son dernier-né, car, instruit par ses frères dans la loi du Christ, il aura gagné la couronne du martyre.

Il est grand de dédaigner la vengeance, même quand elle est juste ; il est plus grand encore d'aimer son ennemi, et de le secourir en secret quand le malheur l'accable. C'est ce que tu feras, noble Éraste, toi dont je ne prononce le nom qu'avec respect. Les séraphins se lèveront et s'inclineront devant toi quand tu entreras dans la vie éternelle.

Telle sera sur la terre la destinée des âmes que leurs anges gardiens ont conduites devant la croix, avant de les faire entrer dans la vie d'épreuves et de souffrances. En s'approchant avec leurs guides du mont des Oliviers, elles aperçoivent Gethsémané, et passent au-dessus des vingt palmiers où Jésus a sup-

porté sa première heure d'angoisses. Là, une sainte émotion les saisit, et les bienheureux, réunis sous ces palmiers, les bénissent en les voyant passer.

Siméon [1] et Jean le Précurseur, lui qui fut jugé digne de baptiser le Messie et d'entendre la voix de l'Éternel [2]; le fils d'Amos, le prophète du sacrifice de la rédemption [3]; et cet autre prophète témoin de la résurrection, puisqu'après avoir dit : « Ossements arides, écoutez la voix de l'Éternel ! » il avait vu les morts se réveiller [4]; Noé, Loth, Samuel, Aaron, et toi, Melchisédech, à la fois prophète, prêtre et roi [5]; Joseph et Benjamin, les plus aimants des frères; les sept fils et leur

[1] Siméon était un des hommes les plus justes d'Israël; le Saint-Esprit lui avait dit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu naître le Christ. Lorsque Marie et Joseph portèrent l'enfant Jésus au temple pour le faire circoncire, Siméon le reconnut pour le Messie, le prit dans ses bras, le bénit et dit que maintenant il pouvait mourir en paix. Ce fut lui aussi qui prédit à Marie qu'*un glaive tranchant traverserait son âme, afin que beaucoup de cœurs puissent s'ouvrir à la lumière. Voir* l'Évangile selon saint Luc, chap. 2. (*N. du Tr.*)

[2] Lorsque Jésus sortit du Jourdain, où Jean le Précurseur l'avait baptisé, le Saint-Esprit descendit sur lui, et une voix du ciel dit : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir. Voir* l'Évangile selon saint Matthieu, chap. 3. (*N. du Tr.*)

[3] Isaïe. Il était fils d'Amos. C'est dans ses prophéties, plus que dans celles de tous les autres prophètes, que l'on trouve toutes les circonstances de la vie du Messie et de sa mort. (*N. du Tr.*)

[4] Allusion à une vision du prophète Ézéchiel, qui le transporta au milieu d'une campagne couverte d'ossements humains desséchés, Dieu lui ordonna de prophétiser sur ces os, et il leur dit : *Os secs, écoutez la parole de l'Éternel.* Et les os se couvrirent de nerfs et de chairs; le souffle de Dieu passa sur ces morts qui ressuscitèrent et formèrent une nombreuse armée. *Voir* Ézéchiel, chap. 37. (*N. du Tr.*)

[5] Kédor-Lahomer, roi d'une contrée située sur les bords de l'Euphrate, appelée par les Grecs Elymaïs, et désignée sous le nom d'Elam dans la géographie hébraïque, est un des premiers conquérants connus. Il régnait 1915 ans avant Jésus-Christ. Après avoir soumis tous les rois de la Mésopotamie, il arriva jusque dans la vallée de Siddim et pilla Sodome et Gomorrhe. Loth se trouva au nombre des captifs qu'il emmena avec lui. Son frère Abraham, qui demeurait dans la plaine de Membré, assembla ses serviteurs, surprit, pendant la nuit, les guerriers de Kédor-Lahomer, les battit et leur enleva le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits. Ce fut à cette occasion que Melchisédech, roi de *Salem et premier prêtre du vrai Dieu*, vint au-devant d'Abraham pour le féliciter de sa victoire, et lui offrit du pain, du vin et tout ce dont lui et les siens pouvaient avoir besoin. Le patriarche lui donna à son tour la dixième partie des dépouilles de l'ennemi. *Voir* Genèse, chap. 14. Aucun historien ne parle de Melchisédech, premier prêtre du vrai Dieu et roi de Salem; on ne sait pas même positivement quelle était cette ville. D'après l'opinion la plus généralement admise, c'était la même qui, plus tard, devint si célèbre sous le nom de Jérusalem. Melchisédech a été l'objet des interprétations les plus hardies et les plus bizarres. Les disciples de Théodore l'Argentin soutenaient que ce prince était Jésus-Christ lui-même, ce qui les fit condamner comme hérétiques, sous le nom de secte de Melchisédéciens. Quelques pères grecs ont pensé que ce pontife-roi était

mère [1], David et Jonathas [2], Miriam [3] et Débora [4], vous êtes tous là, sous ces palmiers sacrés. La crainte d'augmenter votre tristesse, en vous communiquant vos émotions, vous a fait garder jusqu'ici un morne silence.

Siméon adresse enfin la parole à Jean le Précureur, en lui désignant la troupe aérienne que les anges conduisent sur la terre :

« Les voilà, dit-il, les nouveaux élus, les enfants chéris de la foi. Allez, le Seigneur est avec vous dans toute la plénitude de sa miséricorde. Répandez sur la race d'Adam des vertus plus douces et plus saintes que celles qu'enseigne la sagesse humaine. Oh ! noble prophète du désert, l'aspect de ces justes

un ange ou bien le Saint-Esprit. Saint Paul sontient qu'il était un emblème du Messie envoyé sur la terre pour y établir le culte du vrai Dieu, en attendant la lumière nouvolle que la rédemptiou devait y répandre. Klopstock a adopté l'opinion de saint Panl, ainsi qu'on le verra daus le onzième chant, où Melchisédech figure parmi les ressuscités. (*N. du Tr.*)

[1] 164 ans avant Jésus-Christ, Antiochus Eupator, roi de Syric, soumit la Judée et établit à Jerusalem le culte des idoles. Sept jeunes Israélites refusèrent de sacrifier aux faux dieux et furent massacrés avec leur mère. Ces victimes de la barbarie d'Antiochus passent pour les premiers martyrs. *Voir* le 2e livre des Machabées, chap. 6. (*N. du Tr.*)

[2] Voulant connaître le vainqueur de Goliath, Saül ordonna de le condnire devant lui, et le jeune David se présenta tenant à la main la tête du Philistin. Jonathas, fils de Saül, qui assistait à cette entrevue, fut tellement charmé de David, qu'il lui voua, dès ce moment, une amitié à toute épreuve. Il resta fidèle à cetto amitié, même quand elle devint contraire aux intérêts de sa propre famille. *Voir* Samuel, liv. 1er, chap. 17, 18 et 19. (*N. du Tr.*)

[3] Miriam, nom hébreu qui veut dire Marie ; elle était sœur de Moïse. Ce fut elle qui se tint cachée sur les bords du Nil en suivant de l'œil le panier d'osier qui renfermait le jeune Moïse, qu'Amram, sa mère, avait abandonné au cours du fleuve, après l'avoir soustrait pendant trois mois à la loi inhumaine qui forçait les Israélites d'immoler leurs enfants mâles. Lors de la sortie de l'Égypte et du passage de la mer Rouge, Miriam, devenue prophétesse, chanta à la tête du peuple un cantique d'actions de grâces à l'Éternel. Ce célèbre cantique se trouve dans l'Exode, chap. 15. (*N. du Tr.*)

[4] Après la mort d'Elie, les Israélites retombèrent dans l'idolâtrie. Pour les châtier, Dieu envoya contre eux un roi cananéen qui les réduisit en esclavage. Ils se repentirent enfin. La prophétesse Débora les réunit sur la montagne d'Ephraïm, en Palestine, et ordonna à Barac, qui alors était juge du peuple d'Israël, d'aller combattre l'ennemi. Barac n'y consentit qu'à la condition que la prophétesse l'accompagnerait. Elle descendit la montagne avec lui et maudit l'ennemi qui fut battu. En haranguant le peuple, Débora se tenait sous un palmier qui, depuis cette époque, porta son nom. *Voir* les Juges, chap. 4. Le cantique par lequel cette prophétesse célébra la délivrance de son peuple passe pour un chef-d'œuvre de poésie ; il se trouve dans le chap. 5 des Juges ; tous les chants que lui prête Klopstock dans son poëme sont une imitation de ce cantique. (*N. du Tr.*)

n'a-t-il pas adouci la douleur que te causent les souffrances du Messie ? »

Et Jean le Précurseur repond :

« Hélas ! il n'est point de paroles qui puissent exprimer ce que j'éprouve depuis que le fils de l'Éternel est sur la croix. Laisse-moi l'adorer en silence. »

« Inflexible Jean, ta parole est cruelle comme la foudre. Pourquoi me rappeler qu'il n'a pas encore cessé de souffrir, quand ma pensée le voyait déjà dans toute sa gloire céleste, ce Jésus que j'adorais en pleurant de joie et d'amour lorsqu'il n'était encore qu'un faible enfant ? »

« Tais-toi, Siméon ; ce n'est pas le temps de nous rappeler les jours heureux où nous le vîmes au milieu de nous avec nos yeux mortels.... Contemplons-le dans une muette douleur, jusqu'à ce qu'il ait accompli son œuvre. »

Tandis que Siméon et le prophète du désert parlent ainsi, un doux murmure descend du ciel, et porte au divin mourant un vague rayon d'espérance. Miriam et Débora, restées muettes jusqu'ici, exhalent leur douleur en chants plaintifs. La voix des immortels devient toujours un hymne solennel, quand elle exprime des sensations semblables à celles qu'éprouvent et la fille d'Amram, et la prophétesse qui jadis donna son nom aux palmiers de la montagne d'Éphraïm :

« O toi, le plus beau des hommes, la mort cruelle et sanglante a flétri tes traits divins ! »

Ainsi chante Débora, et la douce voix de Miriam répond :

« A son aspect, mon cœur se gonfle de larmes amères ; la tristesse m'enveloppe de ses plus sombres voiles.... Sa céleste beauté cependant brille, toujours à mes yeux. Oui, tout couvert de sang, il est plus beau encore que le plus parfait des enfants de la terre, que le fils le plus étincelant de la lumière. »

« Pleurez, cèdres majestueux ! Il faisait la gloire du Liban, il étendait son ombrage épais sur le voyageur épuisé de fatigue, ce cèdre dont une hache sacrilége a taillé la croix qu'il teint de son sang ! »

« Pleurez, arbustes et plantes de la vallée ! Il s'est reflété dans l'onde argentée de vos ruisseaux le buisson fleuri dont la branche la plus épineuse, pliée en couronne dérisoire, déchire son front divin. »

« Un fer homicide les a percées ces mains qui se joignaient sans cesse pour implorer la grâce des pécheurs ; un fer homicide les a percés ces pieds qui jamais ne se fatiguaient de le porter dans la demeure de la souffrance et de la misère. »

« Sur sa tête, qu'au pied du mont il prosternait dans la poussière, la couronne d'épines trace des sillons ensanglantés. »

« Un glaive terrible déchire l'âme de sa mère. Fils de l'Éternel, aie pitié de ta mère, soutiens-la si tu ne veux pas qu'elle meure à tes pieds. »

« Hélas ! chère Débora, si j'étais sa mère, moi qui habite déjà le séjour des bienheureux, j'y souffrirais tout ce qu'elle souffre sur la terre. »

« Lève les yeux vers le ciel, Miriam ; sa vue s'éteint, son souffle s'arrête ! Bientôt, oui, bientôt il lèvera vers le ciel un dernier regard. »

« Lève les yeux vers lui, Débora ; son visage se couvre d'une pâleur mortelle ! Bientôt, oui, bientôt sa tête retombera sur sa poitrine immobile. »

« O toi qui brilles d'un éclat céleste aux yeux des immortels, Jérusalem, ville sainte, verse des larmes de joie ! Bientôt, oui, bientôt elle sera passée l'heure du sacrifice. »

« O toi qui effraies la terre par l'énormité de ton péché, Jérusalem, ville sacrilége, verse des larmes de désespoir ! Bientôt, oui, bientôt ton juge te demandera compte du sang de son fils. »

« Les astres se sont arrêtés dans leur cours, la création est restée muette ; le Christ, le grand pontife de l'espèce humaine, est entré au sanctuaire, il réconcilie l'homme avec son Dieu par le plus sublime des sacrifices. Cieux et terre, réjouissez-vous ! »

« Et la terre aussi s'est arrêtée, et le soleil a cessé d'éclairer tous ceux qui vivent dans la poussière ; le Christ, le grand pontife de l'espèce humaine est entré au sanctuaire, il réconcilie le pécheur avec son Dieu par le plus sublime des sacrifices. Cieux et terre, réjouissez-vous ! »

Ainsi chantent Miriam et Débora.

Ève descend au pied de la croix, et s'arrête près de Marie ; le désespoir de cette mère infortunée redouble ses souffrances ; elle s'enfuit vers la tombe qui attend la dépouille mortelle du Messie, s'y arrête un instant et s'enfuit de nouveau.

L'âme déchirée par l'agonie de Jésus, la plupart des fidèles se dispersent en gémissant. Lebbée s'éloigne à pas lents et s'approche des tombeaux. En parcourant au hasard leurs sombres voûtes, ses pieds s'embarrassent dans les débris d'un monument funèbre; il tombe, enlace les froides pierres, y appuie son front, et sa pensée s'abîme dans des ténèbres plus épaisses que celles qui pèsent sur la terre.

En ce moment, Lazare se présente à l'entrée des sépulcres, et d'un accent doux et grave il dit au disciple :

« Ne te laisse pas aller ainsi au découragement, relève ta tête, qui semble vouloir sonder la profondeur des tombeaux. Ne me reconnais-tu plus? Te serait-elle devenue étrangère, la voix de celui que tu aimais autant qu'il te chérit, la voix de Lazare? la voix de l'ami dont naguère tu as pleuré la mort, et qui fut rappelé à la vie par le prophète qui en ce moment expire sur la croix? Souviens-toi de tes joyeux transports lorsque tu me vis renaître, moi que déjà la destruction tenait sous son sceptre de fer; souviens-toi de nos pieux entretiens sur mon merveilleux retour à la vie. Tu t'étais laissé entraîner par l'erreur des autres disciples, qui croyaient que l'empire de Jésus devait fleurir sur la terre avant de prendre racine dans le ciel, et moi je cherchais à te convaincre qu'il fallait appliquer à la vie éternelle tout ce que notre divin ami nous avait dit sur son royaume... Ne donne pas une fausse interprétation à mes paroles : loin de blâmer ta douleur, je la partage. Pleure, pleure le maître chéri qui depuis si longtemps souffre sur la croix, mais ne te laisse pas accabler sous le poids de tes regrets; songe que s'il le voulait il descendrait triomphant du Golgotha, et lors même qu'il s'y endormirait, peux-tu craindre que ce soit pour toujours? Jésus, le fils du Tout-Puissant, l'envoyé du ciel, peut-il mourir ? »

Il dit, entoure Lebbée de ses bras, et l'entraîne loin des sépulcres.

Arrivés sur le penchant d'une colline, Lazare désigne au disciple tremblant le point où s'élève la fière Jérusalem, toujours enveloppée d'épaisses ténèbres.

« Regarde, lui dit-il; la nuit qui pèse sur toute la contrée ne parle-t-elle pas de la présence de Dieu? As-tu jamais vu une journée pareille? Ton père, le père de ton père, en te racontant les merveilles de leur passé, t'ont-ils parlé d'un jour semblable?



Non, non, l'Éternel a voulu que la mort de Jésus fût entourée d'une solennité inouie. La terreur règne seule sur la terre, elle règne même dans les cieux! Une muette stupeur a frappé tout ce qui existe... La mort du Messie était nécessaire à l'accomplissement des mystérieux desseins de la Providence... Apprends-le enfin, cher Lebbée, depuis que le sang de notre divin maître coule sur la croix, je me sens dominé par une émotion pleine de charmes... Tout autour de moi se sanctifie. Oui, quel que soit l'objet sur lequel je fixe mes regards, j'y vois la trace de la présence de l'Éternel; à mes oreilles retentit sans cesse un bruissement semblable au vol des anges, bruissement céleste que je me rappelle avoir entendu lorsque j'avais cessé d'appartenir à ce monde... Souvent aussi je vois briller devant mes yeux des rayons divins, ils passent avec la rapidité de l'éclair, mais ils laissent dans mon âme une douce paix, une joie ineffable. »

Il dit, et s'interrompt tout à coup comme saisi de crainte et de surprise.

« Qu'as-tu, Lazare? s'écrie Lebbée; quelle est l'apparition divine qui te plonge ainsi dans une sainte extase? »

Et Lazare répond d'une voix basse et mystérieuse :

« Un immortel vient de passer devant moi... Son vol était rapide comme les plus douces de nos sensations... Il vient sans doute apporter à la terre un message du ciel... Ah! j'en ai la certitude maintenant, Jésus, dont la naissance fut célébrée par des anges, ne sera jamais la proie de la destruction. »

Et, se jetant dans les bras de Lebbée, il lui fait partager le ravissement où l'a plongé le reflet du rayon céleste qu'un ange a laissé tomber sur lui. Cet ange qui revient du soleil paraît tout à coup au milieu des patriarches, et leur dit :

« Rassemblez votre courage, je l'ai vu descendre des cieux, le premier des anges de la mort! Il se dirige vers la terre. Parfois il s'arrête et demande à la création un souffle qui puisse rafraîchir son front brûlant, mais les vents dorment dans l'infini, les mondes se sont arrêtés, les étoiles retiennent leur haleine. Jamais encore je n'ai vu le redoutable agent de la justice suprême aussi menaçant, aussi terrible! Les flammes dévorantes de la colère de Dieu marchent devant lui, le bruissement de ses sombres ailes a emprunté la voix mugissante du tonnerre; à son approche, le Silence et le Calme, ces aimables

enfants du ciel, s'enfuient épouvantés. Si son glaive flamboyant frappait un des mondes qui nagent dans l'espace, ce monde se réduirait en cendres, et ces cendres iraient se perdre dans le néant ! Son regard est effrayant, plus effrayant qu'il ne le fut le jour où il traversa les océans célestes, les renversa sur la terre, et avec eux la destruction et la mort ! Vous allez le voir ! A son aspect, vous serez saisis de terreur, car à l'expression menaçante de son visage se mêle une gravité farouche, une tristesse sombre et inexprimable... Il vient, hélas ! il apporte la mort au fils de l'Éternel !... »

Le séraphin tremblant se tait et va se mêler aux groupes des anges. Les patriarches restent plongés dans une muette douleur, et leur pensée leur rappelle les péchés dont ils se sont rendus coupables pendant leur séjour sur la terre. Ces péchés leur ont été pardonnés, mais c'est sous leurs yeux qu'il souffre, le Médiateur qui les a rachetés ; c'est sous leurs yeux qu'il va mourir.

Plongé dans ces sombres pensées, Hénoch appuie sa main gauche sur une tombe et lève sa droite vers le ciel. Pendant sa vie il marcha avec Dieu, et Dieu l'aima ; aussi la mort ne fut-elle pour lui qu'un sommeil ; la destruction le respecta, elle ne le réduisit point en poussière [1]. Et cependant il n'avait pas trouvé grâce entière devant son juge ; la foi au Sauveur qui expire devant lui l'initie enfin à la vie éternelle. Les mondes, les soleils pourraient disparaître, s'abîmer, sans qu'il s'en aperçoive ; il ne voit, il n'entend que le Messie mourant. Non loin de lui, Abel a cherché un appui contre un rocher. La vue des souffrances du Dieu qu'il implora lorsque, frappé par la main d'un frère, il se sentit mourir, lui déchire le cœur ; Abel, la première, la plus innocente des victimes, comprend et partage les angoisses par lesquelles Jésus rachète les crimes des enfants d'Adam. Seth, son digne frère, le premier prophète de la rédemption [2], reconnaît que tout ce qu'il avait pressenti sur ce mystère des cieux n'était qu'une image, qu'un symbole de la

[1] Hénoch, père de Mathusalem, qui fut le grand-père de Noé, se rendit tellement agréable à Dieu, qu'il lui dit de *le suivre*. Hénoch obéit et ne reparut plus sur la terre. *Voir* Genèse, chap. 3. (*N. du Tr.*)

[2] Seth, fils d'Adam, naquit après la mort d'Abel. En l'appelant le premier prophète de la rédemption, Klopstock fait allusion au caractère grave de ce patriarche, qui passa sa longue vie dans de pieuses méditations. *Voir* Genèse, chap, 5. (*N. du Tr.*)

réalité; et ses yeux s'arrêtent avec une joie mêlée de terreur tantôt sur le ciel et sur la croix, et tantôt sur les pécheurs rachetés et sur leurs tombes.

David s'arrache enfin au morne désespoir qui jusqu'ici l'avait retenu muet et immobile. Ses yeux retrouvent des larmes, et ces paroles s'échappent de ses lèvres tremblantes :

« Dieu Éternel, toi, son père à *Lui*, tu l'as abandonné! C'est après toi qu'il soupire, et tu ne le secours point!... Il est tombé plus bas que le dernier des mortels, plus bas que l'insecte que l'on écrase sous ses pieds. De vils criminels l'insultent et raillent sa confiance au Dieu qui le délaisse; son sang, toutes ses forces se sont écoulés comme l'eau qui s'échappe d'un vase brisé; ses membres se sont séparés, son cœur s'est fondu dans sa poitrine, sa langue desséchée se colle à son palais! La mort vient, elle va le jeter dans la poussière!... Vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des bêtes féroces, vous qui le torturez ainsi. Vous l'avez étendu sur la croix, vous avez percé ses pieds et ses mains, et en le regardant souffrir vous savourez les joies de l'enfer!... Qu'elles sont mystérieuses et sublimes les pensées qui se rattachent à ce trépas!... Quand il sera mort, vous tous qui entourez sa croix, hâtez-vous de l'annoncer à la terre pour qu'elle se convertisse, et que toutes les générations reconnaissent et adorent leur sauveur! »

Il se tait, et des cris sinistres passent à travers la foule et glacent tous les cœurs d'épouvante et d'effroi. C'est ainsi que le voyageur effrayé s'imagine entendre des cris de désespoir, des soupirs étouffés, quand, au milieu d'une nuit profonde, l'écho des rochers lui apporte le bruit de la chute d'un torrent lointain et le murmure du ruisseau qui serpente dans la prairie voisine.

Job, formé par le malheur, et juste autant que peut l'être un mortel que Dieu a daigné sanctifier en le jetant dans la poussière; Job, qui connaît le poids des épreuves que la justice éternelle impose avant d'absoudre, Job détourne les yeux de la croix, et cherche à ranimer son courage par cette pensée qu'il adresse au Messie :

« Tu te relèveras de la terre, doué d'une vie nouvelle, divin Médiateur! Je te verrai dans tout l'éclat de ta gloire quand tu auras vaincu la mort et l'enfer! »

Anéantis par l'attente cruelle de l'ange exterminateur, Adam et sa douce compagne n'osent ni se regarder ni s'adresser la parole. Après un long et pénible silence, leurs yeux se rencontrent. Ève tend, en pleurant, la main au premier homme, et lui dit d'une voix presque inintelligible :

« Parle, Adam, que faut-il faire pour obtenir du juge suprême quelques adoucissements aux maux immenses dont il accable la victime expiatoire? Faut-il nous prosterner dans la poussière du plus profond des abîmes? »

Et Adam répond :

« Que pourrions-nous demander à ce juge inflexible, quand Job, Noé et le divin Éloha lui-même, l'implorent en vain? Avant d'accomplir son œuvre, il faut sans doute que le Médiateur épuise toutes les tortures qui lui ont été mesurées d'avance... Rien ne pourra les adoucir... rien!... A cette pensée, mon cœur se brise... Mais c'est ainsi que l'a voulu l'Éternel... Viens; les cieux m'ont suggéré une pensée; viens, te dis-je! »

Et tous deux descendent vers le Golgotha. A mesure qu'ils approchent du pied de la colline, leur éclat d'immortels s'obscurcit. Devenus entièrement invisibles sous le voile épais d'une tristesse profonde, ils s'arrêtent près de la tombe qui doit recevoir les restes de l'Homme-Dieu, et se prosternent près du roc qui en ferme l'entrée.

Le premier homme lève ses bras vers le ciel, prononce trois fois le nom de l'Éternel, et contemple le Messie mourant. Mais bientôt les forces lui manquent pour soutenir cet horrible aspect, et ses yeux se fixent sur la terre dont Jéhova l'avait formé; sur cette terre, jadis si belle, et qui maintenant est frappée d'anathème. Sa voix suppliante prononce cette prière que les patriarches et les anges écoutent dans un pieux recueillement :

« Homme-Dieu, toi qui, depuis le commencement des mondes, t'es offert en holocauste pour mes enfants, daigne écouter les vœux que du fond de nos tombes nous osons t'adresser. Depuis une longue suite de siècles nous jouissons de la contemplation divine; ce bonheur nous a été accordé d'avance au nom de la mort terrible que tu souffres en ce moment. Il est arrivé le second jour de la création; il rachète tous ceux qui ne repousseront pas son mystère sublime! Qu'en ce jour so-

lennel il me soit permis de me souvenir de mon péché ! Ce péché m'a été remis à cause de celui qui meurt sur la croix. Je l'ai contemplé dans sa gloire, je n'ai plus rien à redouter de sa sévérité. »

Il se tait, et Ève, qui avait prié de la pensée, ajoute ces paroles :

« Victime céleste, permets qu'en ce jour de sang, je me souvienne du crime que tu m'as pardonné, et qu'avec des larmes de joie je le confesse de nouveau. »

Et Adam chante :

« Le Dieu qui, de la poussière, nous a élevés à la dignité d'homme ; le Dieu qui nous a donné la faculté de l'aimer et de le comprendre ; ce Dieu qui nous a imposé la plus facile des lois, et qui, pour chaque pensée de soumission, nous a comblés de félicités nouvelles ; ce Dieu clément, nous l'avons offensé en nous laissant entraîner par l'orgueilleux désir de l'égaler ; et notre péché nous a été pardonné ! Gloire et reconnaissance au divin Médiateur qui porte le poids de notre crime et de tous ceux de notre race. »

Touché de leur douleur, le Messie mourant fait descendre sur eux un rayon de cette consolation divine qui remplit le cœur d'une douce paix, émanation du ciel que la raison humaine ne saurait définir.

Cédant à la pieuse ardeur qui vient de s'emparer de son être, Adam tend ses bras vers la croix, et s'écrie :

« O toi, mon Seigneur et mon Dieu, pour te peindre tout ce que j'éprouve, l'éternité même ne suffirait pas ! Je veux rester prosterné devant toi jusqu'à ton dernier soupir. Ma voix suppliante ne se taira que devant la voix de l'ange exterminateur quand il t'annoncera ton dernier moment... Au nom des souffrances que tu supportes pour nous, daigne écouter mon humble prière en faveur de mes innombrables enfants qui ont passé et qui passeront encore sur la terre, cette vaste tombe que ta miséricorde parsème de fleurs. Un jour ils ressusciteront tous ! Alors, oh ! alors, aie pitié de leurs gémissements ! Dans leurs chétifs corps de poussière leurs âmes sont aveugles et misérables : que l'esprit du Père et du Fils descende sur elles par l'eau sainte du baptême, ou que, par d'autres voies, tu les conduises à la vie éternelle, fais que chaque germe du bien arrive à sa maturité ; fais que jamais le péché n'étende ses sombres voiles sur

les doux rayons de ta grâce et n'éteigne l'amour sacré de leur Créateur dans ces âmes qui t'appartiennent toutes! Veille sur les élus prédestinés à éclairer la terre et à répandre sur leurs frères les bienfaits de la paix et de la justice; veille sur tous ceux que tu rachètes si chèrement au prix de tout ton sang; que leur passage dans cette vie de misère ne soit pour tous que l'heure des épreuves qui initient aux célestes béatitudes; que le pèlerin fatigué ne préfère jamais l'ombre trompeuse des bosquets de l'indolence et le murmure perfide de leurs ruisseaux, à la route aride qui lui reste à parcourir et au bout de laquelle tu leur as préparé une couronne! Ramène par le malheur et par les souffrances dans le chemin du salut les cœurs trop avides de l'approbation des hommes, qui, aux yeux du Juge suprême, n'est qu'une bulle d'air; les malheureux qu'une sensualité en apparence épurée, et par cela même plus dangereuse, rend insensibles aux nobles jouissances de l'âme; les esprits altiers qui n'accomplissent les devoirs de l'humanité que pour acquérir de la gloire; les âmes endurcies qui ne pardonnent qu'en apparence à leurs ennemis, et dont la pensée ne franchit que rarement la tombe pour sonder les secrets de l'éternité! Quant aux vils esclaves du vice, oh! ceux-là, arrache-les à la mort éternelle en leur faisant épuiser sur la terre toutes les tortures, toutes les angoisses que le péché entraîne après lui. Cœurs corrompus, ne méconnaissez pas plus longtemps votre divin Médiateur; que la toute-puissance de son amour vous touche; écoutez la voix de son sang, qui du haut du Golgotha demande grâces pour vous! Le saint ravissement que cette voix sacrée porte dans toutes les âmes est au-dessus de la raison, et pourtant il l'éclaire et la fortifie quand la sagesse humaine n'a plus de consolations à lui offrir. Oui, j'ose l'espérer, désormais rien ne pourra plus séduire mes enfants. La torture et ses souffrances, la tombe et ses horreurs, les cendres des morts livrées aux vents, et tout ce que la haine et la vengeance pourront inventer pour rendre le trépas plus terrible, ne saura les effrayer, car tu exauceras mon humble prière, divin Médiateur; tu éveilleras leur âme avant de les livrer au sommeil du tombeau, et alors ils chercheront les béatitudes célestes qu'aucun mortel n'avait connues avant eux. Leur corps sera toujours formé de poussière, mais l'âme ne fléchira plus sous le poids de cette misérable enveloppe; la lutte sera pénible, pleine de larmes et de

souffrances, mais qu'il est glorieux le prix que tu réserves aux vainqueurs! Que leur nombre soit infini comme celui des sables de la mer le jour où ton dernier jugement lèvera pour toujours l'anathème qui pèse encore sur le monde! Tu me l'as dit, Seigneur, plus d'un nuage passera sur tes élus : les uns, dans leur piété exaltée, s'égareront dans leurs rêves superstitieux; les autres, éblouis par une raison hautaine, renieront tes plus saintes vérités. Des monarques puissants que tu auras élevés sur le trône pour qu'ils puissent exercer sans entraves la loi divine qui leur ordonne d'aimer leurs frères comme eux-mêmes, au lieu de te glorifier se perdront dans l'impiété ou se laisseront égarer par le fanatisme, et leur exemple funeste entraînera les peuples sur des routes arides où aucune pensée d'un monde meilleur n'adoucira les souffrances de cette vie d'épreuves. Abrége la durée de ces nuits affreuses qui doivent passer sur la terre! Lumière de l'éternité, fils de Dieu, rédempteur, ami, frère des mortels, exauce la prière fervente du premier homme, du premier pécheur racheté par toi! »

Ainsi prie Adam.

Éloha se tourne vers les patriarches, et s'écrie :

« Il vient, le messager terrible de la colère de Jéhova! »

Les immortels tressaillent, la montagne de Moria tremble, et avec elle les voûtes sacrées du temple. L'ange exterminateur descend vers la terre, s'abat sur le mont Sinaï, et s'y arrête, épuisé. L'ordre dont l'a chargé l'Éternel l'accable; il lui semble que les mondes et les cieux vont s'écrouler. Pour qu'il ne se perde pas dans le néant, le conservateur de tout ce qui est, lui prête son appui. La Terreur, dont le bras de fer l'avait abattu, le relève; il reprend son vol, et agite le glaive qui lance des rayons de feu mêlés de sang; mais son bras soutient à peine cette arme redoutée. Arrivé sur le Golgotha, il se prosterne, et adore la victime avant de la frapper. Sa voix, naguère menaçante comme celle du tonnerre, n'est plus qu'un gémissement étouffé.

« Fils de l'Éternel, dit-il, moi, que tu formas naguère d'un nuage nocturne et d'une vague de feu, esprit créé d'hier, je dois t'immoler, toi, mon maître!... Jéhova l'ordonne, prête-moi la force de lui obéir!... »

Il dit, et s'efforce de lever son glaive. La tempête mugit;



l'ange exterminateur a retrouvé son énergie ; et sa voix, plus forte, plus terrible que la tempête, dit au Messie :

« La colère de l'Éternel est infinie; tu t'es soumis à cette colère. Ta voix suppliante, qui demandait grâce, est arrivée au pied du trône : Jéhova a détourné la tête; il t'abandonne; il te livre à moi, le plus terrible des anges de la mort ! »

Jésus lève une dernière fois ses regards vers le ciel, et dit, non avec la voix éteinte de l'agonie, mais avec l'accent terrible du désespoir :

« *Mon père! mon père! pourquoi m'as-tu abandonné!* »

Les cieux se voilent devant ce secret terrible : les faiblesses humaines dominent le Fils de l'homme, et il s'écrie avec l'accent d'un mortel :

« *J'ai soif!* »

Il boit, il frémit, il pâlit, et soupire ces mots :

« *Mon père, entre tes mains je remets mon esprit!* »

Puis il ajoute, avec l'énergie d'un Dieu :

« *Tout est consommé!...* »

Sa tête retombe sur sa poitrine. Il meurt ! ! !

CHANT XI.

La *Gloire* du Messie plane au-dessus du Golgotha et se dirige vers le temple. — Sous son vol rapide le monde frémit, et quand *Elle* entre au sanctuaire, le rideau se déchire. — Gabriel ordonne aux âmes des patriarches, des prophètes et des bienheureux de se rendre sur les tombes où reposent leurs dépouilles mortelles. — Le Messie quitte le temple, et ressuscite les corps des patriarches, des prophètes et des bienheureux. — Mort du bon Larron. — Continuation de la résurrection des patriarches, des prophètes et des bienheureux.

—

Si, en me plaçant sur les ailes sacrées de la religion, je ne les ai pas réduites à effleurer la terre de trop près; si ma voix a porté de pieuses émotions dans le cœur des élus, oh ! alors,

Dieu m'a prêté le vol de l'aigle; et du haut de son trône de nuages, la révélation divine a mêlé ses accords mystérieux à mes chants timides! Vous dont l'esprit est trop mondain pour s'arrêter, avec un saint respect, sur les rives du fleuve aux flots d'or [1] qui s'échappe du pied du trône de l'Éternel, et coule sous l'épais ombrage de l'arbre de vie! que le souffle léger des brises terrestres emporte loin de mon oreille vos louanges trompeuses; elles souilleraient mon cœur. S'il ne se précipitait pas à travers la Jérusalem nouvelle, si la main de la Providence ne l'avait pas fait remonter jusqu'à sa source sacrée, ce fleuve vivifiant, mon hymne tout entier se perdrait dans la poussière!

Main invisible et céleste qui m'as soutenu jusqu'ici, continue à guider mes pas. J'ai pleuré l'abaissement du Fils de l'Éternel; élève-moi assez haut pour que je puisse célébrer sa gloire! Me sera-t-il permis de chanter la sainte satisfaction du Rédempteur lorsque, après avoir accompli son œuvre, il fit passer le souffle de la résurrection sur les vallées des sépulcres? Me sera-t-il permis de chanter le triomphe du vainqueur de la mort, et l'élévation du Fils qui, après être descendu dans les abîmes les plus profonds de la poussière, remonta vers les régions les plus hautes des cieux, vers ces régions mystérieuses où trône l'Éternel? O toi qui siéges au-dessus des sphères célestes, donne à ton poëte, donne à tous ceux qui l'écoutent la force de supporter l'éclat de ta magnificence, de ta grandeur!

Le Dieu réconcilié laisse tomber un regard de miséricorde éternelle sur les restes inanimés de sa victime; et la victime céleste contemple son juge, redevenu son père. Quel est l'être créé qui pourrait sonder le torrent de sensations qu'ils échangèrent par ce regard immense?

La création, qui s'était arrêtée, reprend sa marche accoutumée; la nuit abandonne les cieux, que depuis longtemps elle enveloppait de ses sombres voiles; l'astre qui interceptait les rayons du soleil recommence sa course à travers l'espace; les pôles de l'univers s'agitent, les mondes reprennent le vol que Dieu leur avait assigné en les tirant du néant; le mouvement

[1] Klopstock fait souvent allusion à ce fleuve aux flots d'or qu'il a décrit dans le chant Ier, page 6. (*N. du Tr.*)

renaît dans les orbes de l'infini, et la *Gloire* du Christ, du conservateur de la création, plane au-dessus de sa croix, et regarde le corps sanglant, livide et immobile attaché sur cette croix. Tout à coup *Elle* se détourne, et la terre frémit; *Elle* se dirige vers le temple, et les rochers s'écroulent, et le bruit de leur chute et la poussière que soulèvent leurs débris se perdent dans les cieux.

Le temple reçoit la *Gloire* du Fils de l'Éternel; ses murs se dilatent, et le rideau qui voile son saint mystère se déchire depuis l'extrémité attachée à la voûte jusqu'au bord qui touche le marbre des pavés.

Le Christ parle à son Père de l'œuvre de la Rédemption, qu'il va continuer d'accomplir; car si l'Homme-Dieu mort est le salut du pécheur, l'Homme-Dieu ressuscité est l'appui de sa foi. L'âme n'a point d'images, la langue n'a point de mots pour redire l'entretien du Père et du Fils.

Muse de Sion, inspire-moi, et alors, peut-être, je pourrai faire comprendre aux mortels le mystère sublime de cet entretien, où, devant la pensée du Dieu réconcilié et du Dieu réconciliateur, les destinées futures des peuples passèrent sur les ailes de la religion; de la religion souvent voilée ou défigurée par le vice, mais jamais entièrement exilée de la terre, devenue désormais sa patrie.

Pendant que le Père et le Fils se glorifient ainsi l'un par l'autre, une voix, semblable aux mugissements de l'océan, résonne à travers les cieux attentifs :

« Vous qui n'avez jamais péché, préparez-vous à des ravissements nouveaux; ils sont rachetés, vos frères mortels, créés comme vous pour l'immortalité! L'enveloppe de poussière du Rédempteur dort encore sur l'autel du sacrifice; mais le sacrifice est consommé, et bientôt vous le reverrez sur son trône, à la droite de son Père, le vainqueur de la mort et du péché. »

Ainsi parle aux cieux attentifs une voix puissante, et cette voix est celle d'Éloha.

Et ces accents doux et caressants passent sur la terre :

« Jésus, le symbole d'amour et de miséricorde, vient de mourir de la mort d'expiation! Reverdissez, branches flétries de la vieille souche d'où sort la race d'Adam, couvrez-vous des plus belles fleurs de l'immortalité! Vous tous qui allez naître, réjouissez-vous, car pendant votre vie d'épreuves, le flambeau

de la Rédemption éclairera vos pas. Il est éteint, le premier péché qui accusait sans cesse les générations nouvelles, et demandait leur châtiment; il est éteint pour tous ceux qui réclameront leur part de l'œuvre de la rédemption! Levez vos têtes vers le ciel, qui vous a envoyé un Sauveur; *croyez!* et quand vous aurez dormi le sommeil de la mort, vous entrerez dans la vie éternelle, purifiés par le sang de l'Agneau que l'on vient d'immoler sur le Golgotha. »

Ainsi parle la douce voix qui passe sur la terre, et cette voix est celle du premier homme.

La *Gloire* du Christ est toujours dans le sanctuaire du temple. Au moment où *Elle* a passé dans leurs rangs, les anges et les patriarches, rangés autour de la colline funèbre, ont entendu un murmure harmonieux; mais il ne leur a pas été permis de la voir dans tout son éclat, cette *Gloire* devant laquelle les nuages se replient, la terre s'effraye et tremble.

Les yeux fixés sur la cime de Moria, les patriarches sentent la paix du ciel descendre sur eux; un amour plus vif et plus pur les unit, les élève vers l'essence de l'amour divin, et fait de leurs cœurs à tous un seul et même temple, digne sanctuaire des générations passées et des générations à venir. Gabriel s'avance vers ces âmes bienheureuses; l'éclat dont il les voit briller le pénètre de joie; il leur parle, et sa voix est harmonieuse et suave comme celle des harpes célestes :

« Mes frères immortels, dit-il, je vous ai conduits du globe étincelant du soleil sur cette terre; mais ma tâche n'est point terminée encore : je dois vous ordonner, au nom de l'Éternel, de vous rendre près des tombes où vous avez laissé vos enveloppes de poussière. Allez y atteindre les effets de sa miséricorde, ô vous que le Christ vient de racheter. »

La troupe sainte se disperse, et les âmes descendent sur la place où jadis la terre reçut leurs dépouilles mortelles.

Les eaux du déluge ont dispersé l'autel de gazon où s'endormit Abel [1], et après lui Adam et une partie des siens. Un

[1] Les traditions arabes placent la colline où coula le premier sang humain en Syrie, dans la fertile plaine de Damas, qui sépare le mont Liban de la Palestine. C'est là aussi, suivant les mêmes traditions, que furent enterrés Adam et Ève, leur dernier fils Seth, et tous ses descendants jusqu'à Lamec, père de Noé. Les eaux du déluge ont détruit la colline que les habitants du pays appellent l'autel d'Abel; mais ils n'en montrent pas moins encore aujourd'hui, avec beaucoup d'assurance, la place où elle fut jadis. (*N. du Tr.*)

seul fragment de roc, couvert de mousse, reste encore de ces antiques monuments de mort. Au-dessus de ce débris sacré planent les anges qui furent les gardiens des pères de l'espèce humaine pendant leur vie d'épreuves, et leurs regards mesurent avec attendrissement les dimensions bornées du monde et les atomes des générations qui ont passé sur sa poussière. A l'approche des âmes bienheureuses, les anges gardiens quittent la vallée des tombes, et s'élèvent en triomphe vers les cieux.

Hénoch [1] et Élie sont restés au pied du Golgotha, et suivent du regard le vol inquiet des âmes qui cherchent le point où dorment leurs ossements.

Noé, Sem et Japhet descendent ensemble sur la montagne où l'arche sainte s'arrêta, au-dessus des vagues qui bouillonnaient encore dans les vallées; et tous trois se prosternent à la place où, tandis que dans les nuages se dessinait le signe de la première réconciliation de Dieu avec le pécheur, leurs mains avaient élevé un autel et immolé une victime à la gloire du Dieu qui les avait sauvés [2].

Abraham entre, avec son fils bien-aimé, dans la caverne de Macpéla [3], située à peu de distance du bosquet où le Messie avait daigné le visiter, sans se faire connaître. Le saint patriarche était loin alors de deviner la véritable nature des

[1] Ainsi qu'on l'a déjà dit dans la note du X[e] chant, page 193, Hénoch ne mourut point, puisque Dieu l'emmena vivant. Cette circonstance, dont il est fait mention au chap. 5 de la Genèse, a autorisé Klopstock à excepter Hénoch du nombre des âmes bienheureuses envoyées près de leur tombe pour y attendre la résurrection de la chair. Par cette même raison il fait rester le prophète Élie au pied de la croix; car ce prophète aussi monta au ciel avec son corps, pour lequel le miracle de la résurrection de la chair a dû s'accomplir au moment de son ascension (*N. du Tr.*)

[2] L'arche de Noé s'arrêta après le déluge sur la cime de l'Ararat, la plus haute montagne des branches du Taurus, qui se prolonge dans l'Arménie. En sortant de l'arche, Noé éleva au pied de cette montagne un autel sur lequel il immola plusieurs victimes qu'il offrit en holocauste au Seigneur. C'est à ce sacrifice, dont il est parlé au chap. 10 de la Genèse, que Klopstock fait allusion ici. (*N. du Tr.*)

[3] Cette caverne est située près de la ville de Hébron, en Palestine. Les Hétiens, nom que portaient alors les habitants du pays, vendirent cette caverne et le champ où elle était située à Abraham, qui la leur avait demandée pour enterrer sa femme Sara, ainsi qu'il est dit au chap. 20 de la Genèse. Ce même tombeau reçut successivement les restes d'Abraham et de tous les siens, jusqu'au moment où Joseph appela sa famille en Égypte. Le temps n'a pas entièrement détruit le roc dans le sein duquel se trouvait la caverne de Macpéla. Les débris qui en restent sont également vénérés par les juifs, les musulmans et les chrétiens, qui y font de nombreux pèlerinages. (*N. du Tr.*)

mystérieux étrangers qui se reposaient sous sa tente et partageaient son repas [1].

Moïse retourne dans sa tombe solitaire. Ce grand prophète mourut au moment où Dieu lui montra la terre de Canaan du haut du Nébo [2]. Le mont s'entr'ouvrit, les restes inanimés de Moïse tombèrent au fond de l'abîme, des rochers immenses y tombèrent après lui, et refermèrent le gouffre pour toujours.

Les disciples de Moïse, qui, par la force de leur éloquence et par le charme de leurs psaumes prophétiques, arrachèrent les neveux d'Abraham au culte des idoles, trouvèrent leurs sépulcres à des distances moins éloignées du Golgotha. Une sainte terreur entoure ces tombes, et en défend l'approche à tout ce qui tient encore à la vie terrestre.

L'ordre de retourner avec les siens, à la place où furent déposés leurs restes, avait effrayé Adam ; mais, retrouvant bientôt l'espérance et le calme, il sourit doucement, et dit :

« Mes bien-aimés, vous avez partagé la terreur dont je n'ai pu me défendre quand Gabriel nous a envoyés dans ce lugubre séjour. Partagez ma joie, car, je le sens maintenant, ce qui m'avait semblé d'abord une punition est une faveur nouvelle. Gloire à nous, qui avons été condamnés à redescendre dans nos tombes parce que l'enveloppe terrestre du Messie dort le sommeil de la mort! Quand, à la fin des temps, il viendra convertir cette vallée de sépulcres en un nouvel Éden, je me réveillerai pour la vie éternelle avec mes innombrables enfants. Hénoch, et toi, Élie, la récompense qui vous a été accordée me fait deviner une partie des ineffables joies de la résurrec-

[1] Tout le monde sait qu'un soir, lorsque Abraham était assis devant sa tente, il vit venir trois voyageurs qu'il invita à se reposer. Les voyageurs acceptèrent ; ils burent et mangèrent, et lui dirent que Sara, malgré son grand âge, lui donnerait un fils. D'après l'opinion généralement admise, ces étrangers étaient des anges. Klopstoch va plus loin. Le nombre de ces mystérieux voyageurs a sans doute poussé son imagination, si poétiquement religieuse, à y voir les trois personnes de la Trinité. C'est, au reste, la seule manière possible d'expliquer cette prétendue apparition du Messie à Abraham ; car, dans les autres entretiens de ce patriarche avec Dieu ou avec ses anges, on ne trouve absolument rien qui puisse se prêter à une pareille interprétation. (*N. du Tr.*)

[2] Montagne de l'Arabie Pétrée, célèbre dans les Écritures. Moïse, qui s'était rendu sur cette montagne, ainsi que Dieu le lui avait ordonné, ne reparut plus. Jamais personne n'a connu son tombeau ; car l'*Éternel l'a enseveli lui-même*, ainsi qu'il est dit au chap. 34 du Deutéronome. (*N. du Tr.*)

tion. O jour tant désiré, ne tarde pas à paraître!... Que dis-je?... Non, ne parais pas encore, afin qu'elles deviennent plus innombrables, les générations qui sortiront avec moi des cendres de la mort! »

Ainsi parle Adam, et les âmes des patriarches se félicitent avec lui de partager l'abaissement du Messie, dont l'enveloppe va être livrée au sépulcre.

Un mouvement convulsif agite les entrailles de Moria; le pied du mont tremble, et, avec lui, la cime du temple. Des nuées menaçantes sortent du sanctuaire, se roulent à travers les longues galeries, franchissent les parvis, et se perdent dans les cieux. Partout où elles passent, ces nuées terribles, la terre frémit, les rochers se fendent, les fleuves se soulèvent; elles s'arrêtent enfin, et s'étendent au-dessus des tombes des patriarches. La voix mugissante de la tempête passe sur ces tombes, mais la toute-puissance du Messie n'est pas dans la tempête qui mugit; la terre s'agite, mais la toute-puissance du Messie n'est pas dans la terre qui tremble; les nuées vomissent des flammes, mais la toute-puissance du Messie n'est pas dans les flammes qui dévorent : un doux murmure descend du ciel, et la toute-puissance du Messie est dans ce doux murmure.

Les patriarches sentent leurs pensées se confondre dans un vague ravissement, semblable au sommeil qui, sous un ombrage embaumé, surprend le voyageur épuisé par une route pénible. Sans pouvoir définir ce qu'ils éprouvent, ils sentent la présence de Dieu. Adam croit entendre sa propre voix s'écrier avec extase : Je me sens créé une seconde fois!... Il se prosterne dans la poussière, et les harpes célestes retentissent à son oreille, et les séraphins chantent :

« Salut, salut, Adam, le premier des ressuscités! sois de nouveau, sois pour toujours!... Au déclin de la plus sombre de tes soirées [1], la mort jadis vint te frapper! Le glaive de l'ange exterminateur n'a plus d'empire sur toi; l'immortalité t'ouvre ses portes d'or! »

Adam est toujours prosterné dans la poussière, et de saintes ténèbres obscurcissent encore sa vue et sa pensée. Le corps aérien qui, depuis sa mort, enveloppait son âme, s'unit au

[1] *Voir* chant VIII, note 1, pag. 148.

corps qu'il reçut des mains de son Créateur, et que la terre lui rend tout à coup dans tout l'éclat de sa beauté primitive. Transfiguré enfin pour l'éternité, il s'élève, tend les bras vers le ciel, et s'écrie :

« Grâces te soient rendues, ô toi qui m'as créé de nouveau ! Me voici plus parfait que le jour où tu me fis sortir de la poussière du sol béni d'Éden. Divin Rédempteur, je veux me prosterner devant toi, je veux t'adorer ; mais, hélas ! mes yeux te cherchent en vain : n'importe, tu es partout, toi, le premier des ressuscités. Le doux murmure qui m'a plongé dans cette sainte extase, d'où je suis sorti créé pour l'immortalité, c'était ta voix.... Mes bien-aimés, vous aussi vous vous réveillerez à mes côtés ; séraphins, laissez tomber vos regards dans les mystérieuses profondeurs où dorment leurs cendres, vous les verrez se ranimer. »

Ève se redresse, regarde autour d'elle, et dit :

« Où suis-je ? Que s'est-il passé en moi ?... Je me sens revivre dans le corps que je reçus dans Éden... Voici Adam ; Adam, beau comme au jour de notre innocente tendresse... Où est-il le divin Médiateur qui nous les a rendus les jours de paix et de bonheur ? où est-il, que je l'adore ? »

Elle s'élance, et tombe dans les bras d'Adam ; tous deux s'enlacent dans un saint ravissement, et tous deux murmurent ensemble le nom du Messie.

Vêtu de pourpre, et entouré d'une vapeur suave et douce, Abel s'élance vers eux. Adam l'aperçoit, et s'écrie :

« Qu'elle est immense, la miséricorde du Sauveur ! Que sommes-nous devenus, nous que la mort avait réduits en atomes imperceptibles, dispersés à travers la création ? Il a surpassé nos espérances, nos prières ; il s'est chargé de mon péché, il s'est chargé des crimes de l'espèce humaine ; et quand finira le temps, il la ressuscitera tout entière comme il vient de nous ressusciter. »

Sous le souffle divin qui les vivifie des corps subtils et doués d'organes parfaits viennent entourer les âmes de Seth, d'Énos, de Kénan, de Mahalaléel, de Jéred, de Mathusalem, de Lamec [1]. Et tous ces fils d'Adam remplissent l'air de leurs

[1] Généalogie d'Adam depuis Seth, son dernier fils, que Dieu lui envoya pour le consoler de la mort d'Abel, jusqu'à Noé. Hénoch manque à cette généalogie, par le motif qui a été expliqué dans ce chant à la note 1re, pag. 203. (*N. du Tr.*)

chants d'allégresse, et toutes les plages de la résurrection répètent les psaumes que les vainqueurs de la mort envoient vers les cieux. C'est ainsi que les étoiles, à peine lancées dans l'infini, célébrèrent les joies de leur existence nouvelle et la gloire de leur Créateur.

Noé, le second père de l'espèce humaine, se sent revivre avec les douces lueurs et le souffle embaumé du jour mourant. A mesure qu'il s'élève au-dessus de la poussière, une vapeur rosée émane de ses membres rajeunis.

« Anges du ciel, dit-il, parlez ; qui vient de me créer un corps parfait comme celui d'Adam, quand il habitait encore les bosquets fleuris d'Éden ? Où sommes-nous ? près du trône ou près de la tombe ? Où l'adorez-vous, où est-il, celui qui m'a transformé ? »

Et apercevant ses deux fils, qui sortent de leurs cendres, il s'écrie :

« Japhet ! Sem ! c'est vous, je vous reconnais ; mais celui qui vous a ranimés, celui qui a versé sur nous les flots du feu céleste, où est-il ? »

Quand l'homme avide de pieuses émotions contemple le soleil qui se lève dans tout l'éclat de sa magnificence, son âme se dilate dans une douce extase ; car le soleil est un témoin sublime de la gloire de Dieu. C'est ainsi que l'ange d'Abraham contemple le saint patriarche qui sort de sa tombe, entouré de toute la splendeur de sa transfiguration. La main appuyée sur ses lèvres, le regard fixé vers le ciel, Abraham reste longtemps plongé dans une profonde méditation. Ces paroles sortent enfin de sa bouche immortelle :

« Sauveur du monde, qu'elles sont merveilleuses et bienfaisantes les conséquences de ton sacrifice ! Je me sens animé d'une vie nouvelle, et cette vie que tu m'as fait retrouver au sein de la poussière, et ce corps aérien, digne demeure de mon âme émanée de ton souffle divin, tout ce que je suis, m'a été prédestiné par toi depuis le commencement du temps. Qu'ai-je fait pour que tu m'aies jugé digne de tant de gloire, de tant de bonheur ? »

Il se tait, et des larmes de joie et de reconnaissance inondent son visage.

Isaac paraît à son tour ; son corps rayonne comme celui des

anges ; les douces nuées du matin l'enveloppent de leurs teintes diaphanes. Abraham ne le reconnaît point.

« O toi, le plus beau des séraphins, m'as-tu vu renaître ? » lui demande-t-il.

Et le ressuscité répond :

« Je suis Isaac. Celui qui est mort pour les enfants d'Adam a ranimé mes ossements en cendres !... Lorsque tu allais m'immoler sur l'autel où le Seigneur voulait éprouver ta soumission, tu avais la douce certitude que je sortirais vivant de la flamme du sacrifice.... Eh bien, me voici vivant, mon père !... L'enveloppe mortelle du Rédempteur est encore attachée sur la croix, et déjà nous ressuscitons pour partager le bonheur des élus... J'ai longtemps dormi le sommeil de la mort ; un souffle céleste m'a effleuré, et je me suis réveillé au milieu d'un nuage étincelant. »

Sara et la fille de Béthuel [1] accourent près de leurs époux bien-aimés. Abraham et Isaac les contemplent dans un doux ravissement ; ils comprennent toute l'étendue du bonheur de la résurrection. Leurs lèvres restent muettes ; mais leurs pensées adressent des hymnes de reconnaissance au Sauveur de l'espèce humaine.

Israël [2] arrive en triomphe ; des larmes de joie s'échappent de ses yeux ; il s'écrie d'une voix tremblante :

« Gloire à toi, vainqueur de la mort, divin Médiateur ! Tu as versé tout ton sang, tu as accompli ton œuvre ; tu m'as rappelé des sombres vallées de la destruction ! »

Et les séraphins mêlent ce psaume aux cris de joie des ressuscités :

[1] Rébecca, femme d'Isaac, était fille de Bethuel, frère d'Abraham, établi dans la Mésopotamie, tandis qu'Abraham habitait la terre de Canaan. (*N. du Tr.*)

[2] Lorsque Jacob, fils d'Isaac, qui s'était établi en Mésopotamie, auprès de Laban, son beau-père, revint dans la terre de Canaan, il fut attaqué, pendant la nuit, par un homme avec lequel il lutta jusqu'au jour. Cet homme était un ange. Voyant qu'il ne pouvait vaincre son adversaire, l'ange lui démit la hanche, ce qui rendit Jacob boiteux le reste de sa vie ; puis il lui dit que *désormais il ne s'appellerait plus Jacob, mais Israël, parce qu'il avait été le plus fort en luttant avec Dieu et avec les hommes. Voir* Genèse, chap. 32. Le mot Israël a sans doute paru plus poétique à Klopsteck que celui de Jacob. Au reste, on a déjà pu le remarquer, lorsqu'un personnage biblique porte plusieurs noms, il lui donne toujours de préférence celui sous lequel il est le moins connu. Parfois même il se borne à le désigner sous le nom de sa ville et de son pays natal, ou bien sous celui de son père, surtout quand le père est obscur et le fils célèbre. (*Note du Tr.*)

« Gloire et reconnaissance à celui qui, du fond de sa tombe, a fait jaillir la vie éternelle! Cieux, réjouissez-vous; de nouveaux enfants vous arrivent. Que vos brises les plus douces les caressent mollement, ces jeunes épis mûrs avant la moisson universelle. Écoutez l'hymne des nouveaux ressuscités; il vous fera pressentir le tumulte joyeux du dernier jour, quand la trompette redoutée criera à travers l'infini: Terre! et vous, mers immenses, rendez tous les morts que referment vos gouffres profonds! »

Israël arrête ses regards sur la tombe du Golgotha.

« Divin Rédempteur, dit-il, quand tu sortiras de ton sépulcre, quand tu brilleras de nouveau sur le trône éclatant qui est le tien depuis l'éternité, oh! alors j'unirai mes chants d'allégresse aux hymnes des chœurs célestes. Et vous, qui composez ces chœurs, séraphins, comprenez-vous ce que j'éprouve? Non, non, vous ne vous êtes pas sentis mourir comme moi, pleins de confiance en votre Dieu. Jamais vous ne goûterez comme moi les joies célestes de la résurrection. Notre Médiateur est tombé sous le glaive qui frappe tous les enfants de la terre; comme eux, il se réveillera à la vie éternelle. Légions aériennes, adorez-le; nous l'adorerons avec vous; mais nous le chérissons avec plus d'ardeur! Où sont-ils, ceux qui l'ont glorifié avec moi pendant ma vie terrestre, ce sauveur que nous ne voyions qu'à travers les ténèbres des prophéties, et dont cependant nous avions su deviner l'amour et la miséricorde? »

Et, regardant autour de lui, il voit ses bien-aimés, et se jette dans leurs bras. Joseph et Rachel manquent seuls à cette sainte réunion.

Cependant, déjà l'âme de la douce mère de Benjamin plane à l'entrée de sa tombe. Debout, sur le haut du rocher, son ange gardien la regarde avec une tendre sollicitude. Elle l'aperçoit et lui dit d'une voix triste et confiante :

« Ma tombe, ô séraphin, est froide et solitaire! »

Et le séraphin répond :

« Elle est froide et solitaire aussi, la tombe où dormira bientôt le divin Rédempteur. »

« Hélas! ange du ciel! qu'il a dû souffrir, celui dont le rocher du Golgotha va recevoir les restes sacrés! mais qu'ils sont immenses les bienfaits de la rédemption! Moi aussi je

dois renaître ici où mes ossements sont tombés en cendres. »

Sa voix fait encore vibrer l'air, et de la voûte de son sépulcre se détache une poussière légère et diaphane, comme les gouttes de rosée qui parsèment de perles transparentes le bouton de rose et son jeune feuillage. Debout au milieu de cette nuée rayonnante, qui monte, descend, monte de nouveau et change à chaque instant de nuances et de formes, Rachel la suit du regard avec un muet ravissement. Sa pensée admire les mystères de la nature, aussi impénétrables dans ses immenses phénomènes que dans ses plus imperceptibles merveilles; mais elle est loin de deviner le lien qui l'identifie à cette vapeur brillante, et pourtant elle la contemple avec une joie toujours plus vive. Son ange gardien la regarde, et sourit doucement. Une voix descend du trône de l'Éternel, et Rachel sent son être se dissoudre dans une source de larmes délicieuses qui jaillit au fond d'une vallée embaumée, puis elle plane au-dessus d'une contrée riante. Tout à coup il lui semble qu'elle s'endort sous le frais ombrage d'un bosquet fleuri, et que la chaude haleine d'un immortel la réveille. Elle se regarde, elle s'interroge, elle reconnaît enfin qu'elle est ressuscitée! L'enveloppe qu'elle avait laissée dans la poussière est devenue un corps céleste auquel son âme s'est unie pour toujours. Les yeux fixés vers le ciel, elle exprime ainsi sa joie et sa reconnaissance :

« Sauveur du monde! mon frère, mon maître, mon Dieu! ton nom sera toujours le premier que prononceront mes lèvres immortelles; puis, je dirai les vôtres, mes bien-aimés! Israël, Joseph, Benjamin, où sont-ils, où pourrai-je les trouver? Séraphin, conduis-moi près d'eux; mon âme a soif du bonheur de les voir; c'est près d'eux, c'est avec eux que je veux glorifier le Dieu qui nous a ressuscités. »

Israël, Léa et ses fils et l'aimable Benjamin arrivent des plages égyptiennes. Joseph seul ne paraît point; son âme n'a pas encore quitté la tombe de Sichem[1].

Dans cette journée solennelle, la mort a frappé Samed, l'un

[1] Joseph mourut en Égypte, et recommanda aux siens de faire transporter ses os dans la terre de Canaan; car il prévoyait que Dieu y appellerait son peuple. Lors de la sortie d'Égypte, sous la conduite de Moïse, les Israélites eurent soin d'emporter les restes de Joseph, et lorsqu'ils furent possesseurs de la terre de Canaan, ces restes furent déposés dans la vallée de Sichem, une des plus fertiles de la Palestine. (*Note du Tr.*)

des enfants que Jésus avait pris dans ses bras, en exhortant le peuple à imiter la candeur et l'innocence du premier âge. Guidé par son ange gardien, il traverse la verte vallée d'Amon [1] et passe près de la pierre qui couvre les cendres de Joseph; là il aperçoit une âme dont l'éclat le frappe :

« Mon céleste ami, dit-il à son ange gardien, apprends-moi le nom de cette ombre si simple, si imposante, et qui inspire à la fois l'amour et le respect. »

Et l'âme de Joseph répond aussitôt :

« Tu demandes qui je suis, aimable fleur? toi qui désormais te développeras à l'ombre de l'arbre de vie, sur les rives du torrent aux flots d'or! Hélas! pendant mon séjour sur cette terre que tu viens de quitter, j'étais d'abord un enfant heureux, mais bientôt la haine et l'envie me poursuivirent. A travers ces rudes épreuves j'arrivai au bonheur le plus parfait que puisse désirer un mortel : je devins l'appui, le protecteur d'un peuple malheureux; je devins le soutien de mon père, de mes frères. Jeune fugitif de la vie terrestre, reconnais-tu maintenant le fils d'Israël et de Rachel? »

« Oui, s'écrie Samed, tu es le fils d'Israël et de Rachel, tu es le célèbre Joseph, dont la merveilleuse histoire m'a souvent été racontée avec des larmes de joie par mon père bien-aimé. Daigne adoucir ton éclat, et j'oserai te parler, j'oserai te dire que, pour me trouver près de toi, je me soumettrais volontiers de nouveau aux angoisses que j'ai éprouvées lorsque l'amour d'une vie à peine commencée luttait contre la main froide et inflexible qui a cueilli ce bouton à peine éclos. Elle était terrible, la douleur que j'ai éprouvée dans ce moment suprême. Je croyais m'anéantir pour toujours, et lorsque je me suis réveillé de ce sombre rêve de destruction, mon ange gardien a été forcé de me répéter plusieurs fois que je vivais. La crainte du néant avait engourdi mon âme. »

« Que ton bonheur précoce est digne d'envie! dit Joseph; tu as à peine connu les souffrances de la vie terrestre, et déjà tu es appelé à partager les joies des bienheureux placés plus haut que moi sur les degrés des béatitudes célestes. »

Ébloui par le vif éclat dont brille Joseph, Samed le supplie

[1] Klopstock désigne ici le pays des Ammonites, situé dans les environs du mont Gaalad, dans la Palestine. (*N. du Tr.*)

de nouveau d'en adoucir les rayons. Le fils de Rachel lui sourit avec une tendre bienveillance, et dit :

« Rassure-toi ; l'âme, débarrassée de son enveloppe mortelle, se façonne promptement à la magnificence des cieux. Tu ne tarderas pas à voir Abraham ; l'heure des enseignements sublimes a sonné pour toi. »

« Instruis-moi donc, répond Samed, tu le peux, car tu les as déjà connues sur la terre les émotions que l'Éternel réserve à ses élus. N'est-ce pas une de ces émotions qui t'empêcha de te contenir plus longtemps devant tes frères étonnés, quand tu leur crias : Je suis Joseph ! mon père vit-il encore ? et, s'il vit, apprenez-lui quelle est ma gloire et ma puissance en Égypte... Parle, qu'éprouvas-tu lorsque, plus tard, pressant le jeune Benjamin dans tes bras, tes frères t'apprirent que leur père savait tout, qu'il n'avait d'abord osé croire à tant de bonheur, mais qu'en voyant les chariots de Pharaon chargés de tes présents, il s'était écrié : Oui, mon fils Joseph est vivant ; j'irai près de lui, je veux le revoir avant de mourir !... Et, lorsque tu sentis les larmes de ce père bien-aimé se confondre avec les tiennes, lorsque tu l'entendis dire : Je puis mourir maintenant, je t'ai revu !... parle, qu'éprouvas-tu alors ?... les cieux ont-ils des félicités plus douces ? »

Joseph tend les bras à Samed, désormais son frère, car il est innocent et naïf comme Benjamin. Tous deux se tiennent longtemps embrassés. Le fils de Rachel reprend enfin la parole :

« Ne me demande plus, ô jeune Samed ! ce que j'éprouvai pendant les heures fortunées dont tu viens de parler. En me les retraçant, tu as appris à les apprécier ; que dis-je ? tu m'as rendu la force d'offrir à l'Éternel des actions de grâces plus vives et plus pures que toutes celles que lui envoyait ma pensée pendant mon passage sur la terre. »

« Permets-moi, cher Joseph, d'unir ma prière à la tienne, et daigne me dire pourquoi tu t'arrêtes ici près de cette tombe. » Joseph se tourne vers l'ange, et lui demande si l'enfant est instruit de la mort de Jésus, et Samed s'empresse d'assurer qu'il connaît cette mort divine.

« Alors, dit Joseph, tu sais aussi que nous avons reçu l'ordre de redescendre dans nos sépulcres, nous tous qui avons en-

touré sa croix, nous qui avons assisté à son agonie, recueilli son dernier soupir. »

« Je l'ignorais, répond Samed, car il ne m'est pas encore permis d'arrêter ma pensée sur le mystère de la rédemption;... plus tard, peut-être, je pourrai te prier de m'en instruire... Viens, quittons cette tombe; quel intérêt peut t'y retenir? »

« Cette tombe, cher enfant, est la mienne; le Christ a fait ordonner à chacun de nous de se rendre à la place où dorment ses cendres. »

« Sage Joseph, et toi, mon ange gardien, expliquez-moi le sens de cet ordre, il échappe à mon intelligence. »

Le séraphin sourit, et Joseph répond :

« Le Messie a voulu sans doute nous contraindre à méditer sur l'immensité de son bienfait au milieu des débris épars de notre enveloppe mortelle... Sa mort sur la croix nous autorise à espérer qu'au jour du dernier jugement nous sortirons tous de la poussière pour entrer dans la vie éternelle!

« Hélas! dit l'enfant, si mon père pouvait apporter mes restes glacés près des tiens, je me réveillerais à tes côtés... Conduis-moi dans ta tombe... Sur les bords du fleuve de Pharaon, les enfants d'Israël ont soigneusement parfumé ton linceul, embaumé ton corps; sa poussière n'a pu se confondre avec celle de la terre, et peut-être y trouverons-nous le germe de sa future résurrection. »

Il dit, et tous trois entrent sous la voûte sépulcrale. Arrivés à la place la plus ténébreuse, l'ange s'arrête, comme abîmé dans l'attente d'un bonheur promis.

« Divin séraphin, lui dit Joseph, ta pensée, sans doute, célèbre l'Homme-Dieu qui bientôt se réveillera du sommeil de la mort? »

L'ange le regarde avec un sourire ineffable, et dit :

« Si, en foulant un sol rajeuni par le printemps, tu voyais sans cesse naître sous tes pas des fleurs nouvelles, tandis que celle que tu préfères dormirait encore dans le sein de ce sol enchanté, n'attendrais-tu pas avec une joie inquiète l'instant où elle doit paraître à son tour? »

« Et quelle est, demande Joseph, la fleur que tes vœux appellent? »

« Regarde! ô toi qui es immortel, bien que tu sois mort encore, regarde! »

En prononçant ces mots, l'ange s'élève vers la voûte du sépulcre. Un léger nuage de poussière monte après lui, et retombe aussitôt; mais, sous les ailes du séraphin, quelques atomes de cette poussière tourbillonnent, s'élèvent, descendent, s'élèvent encore, se teignent de mille nuances et brillent d'un éclat surnaturel.

« Approche, bienheureux Joseph, continue l'ange; contemple cette poussière soumise au travail de l'enfantement... Les vois-tu naître, grandir, briller les premiers rayons de la vie éternelle ? »

Un souffle divin parcourt le tombeau, il soulève la chevelure dorée de Samed, il précède et suit le fils de Rachel, et le fils de Rachel, poussé par une puissance irrésistible, s'approche des débris de son enveloppe terrestre, d'où s'élève la colonne de poussière étincelante dont les brillants atomes le dérobent même aux regards du séraphin. Dans sa rapidité mystérieuse, la création nouvelle a devancé la pensée des deux témoins de cette œuvre sublime : ils ne la voient qu'accomplie !... La poussière s'est transformée, et Joseph, ressuscité, s'écrie avec un saint ravissement :

« Ange de l'alliance, tu fis sortir le peuple de Dieu de la terre hostile de l'Égypte ; tu le guidas, pendant le jour, par un nuage protecteur, et, pendant la nuit, par une colonne de feu; tu soulevas les vagues de la mer pour lui assurer un passage facile, et tu laissas retomber ces vagues sur Pharaon, sur ses guerriers et sur ses chariots; mais une œuvre plus grande, plus merveilleuse, vient de s'accomplir : la mort est vaincue ! Israël est revenu dans la vallée d'Éphron[1]; Israël, Rachel, et toi aussi, Abraham ! »

Il dit, et s'élance hors du sépulcre. Le séraphin et Samed suivent de loin son vol rapide. Arrivé dans les bosquets sacrés de Mambré, Joseph descend au milieu de la sainte réunion de ses pères, de ses frères, tous ressuscités comme lui.

Si j'avais entendu murmurer les harpes célestes, si j'avais eu la force de répéter leurs accords mélodieux, alors, peut-être, je pourrais peindre le ravissement des pères, des frères; je pourrais redire la douce extase de la mère, à la vue de son

[1] Nom sous lequel on désigne fort souvent, dans la Bible, la plaine d'Hébron ou de Mambré, parce que le propriétaire du champ et de la caverne qu'Abraham acheta pour y enterrer Sara se nommait Éphron. (*N. du Tr.*)

premier-né[1] resplendissant de tout l'éclat de la gloire immortelle.

Les frères de Joseph ont laissé sur la terre le sentiment d'envie qui les avait égarés un instant; c'est avec une satisfaction sainte et pure qu'ils s'inclinent devant lui, et adorent le Dieu qui récompense les mortels dignes de ses bienfaits.

Jadis un voyageur étranger passa près de la fontaine de Phiala ; il y vit un vieillard étendu sans mouvement et sans vie : c'était le roi, le grand prêtre de Salem; c'était le vertueux Melchisédech[2], qui n'avait pas trouvé une main amie pour ensevelir sa dépouille mortelle. Le voyageur lui rendit ce pieux service; mais ce ne fut pas seulement par une simple compassion, pas même par humanité : un sentiment de respect et d'admiration lui en avait fait un devoir. Il avait trouvé l'illustre vieillard les mains jointes et la face contre terre. Après l'avoir longtemps contemplé en silence, l'étranger leva les mains vers le ciel; puis il prit dans ses bras le corps glacé de Melchisédech, le déposa doucement dans la fosse qu'il avait creusée pour lui, et ne s'éloigna de cette fosse qu'après avoir appelé sur elle toutes les bénédictions de l'Éternel.

C'est au-dessus de cette tombe, qu'il dut à la piété d'un inconnu, que plane en ce moment l'âme du roi grand prêtre. Dans le murmure du Jourdain naissant qui sort de la fontaine de Phiala et serpente à travers la mousse, l'âme attentive de Melchisédech croit reconnaître la voix de l'Éternel quand elle passe sur Jérusalem avec le mugissement du torrent aux flots d'or et le bruissement du feuillage de l'arbre de vie. Au milieu de cette extase douce et tranquille, le roi grand prêtre sent que la terre et le ciel échappent à sa pensée, et que Dieu seul la remplit tout entière. La poussière de ses ossements se lève, elle étincelle et tourbillonne autour de lui. L'illustre mort vient de se transformer ; il est ressuscité !... Il se prosterne, il prie en silence, ses larmes de joie, ses mains jointes et levées vers le ciel glorifient Jésus le Sauveur du monde, dont il a été le symbole et le messager pendant son passage sur la terre.

Hanania, Misaël et Hazaria[3], les trois adolescents d'Israël

[1] Tout le monde sait que Joseph était le fils aîné de Rachel. (*N. du Tr.*)

[2] *Voir* ce qui a été dit sur ce roi grand-prêtre à la note du chant X, pag. 187. (*Note du Tr.*)

[3] Nabuchodonosor, après avoir soumis le peuple d'Israël, lui demanda plusieurs jeune

reconnus sans défauts, avaient creusé leur tombe dans un rocher de la plaine de Dura[1]; plaine célèbre où tous les peuples, toutes les nations s'étaient prosternés devant la statue d'or, au son des clairons, des saquebutes, des psaltérions et des trompettes. Non loin du sépulcre des trois héros, gisent les ruines de l'idole qu'ils avaient refusé d'adorer. Le roi, que l'Éternel fit descendre du trône de Babylone jusqu'au rang abject de la brute, avait fait élever cette idole, son image gigantesque et brillante, telle qu'elle lui était apparue dans un songe trompeur. Sur cette plage immense on voit encore, çà et là, les ruines des royaumes détruits, dont la statue renversée était le symbole prophétique.

Misaël et Hanania ensevelirent eux-mêmes Hazaria, leur frère bien-aimé, et la pensée consolante de la résurrection triompha de leurs regrets. Bientôt, cependant, Hanania fut, à son tour, déposé dans la tombe par Misaël, qui resta le dernier. Mais déjà il sentait la mort dans son cœur; l'espoir de rejoindre ses frères soutint son courage, et cet espoir se réalisa. Maintenant son regard inquiet cherche les débris de leurs enveloppes mortelles dans la poussière du sépulcre, mais il cherche en vain; et cependant il plane au-dessus de la tombe dans une joyeuse attente, et sa voix tremblante de bonheur descend tantôt vers les cendres de ses frères bien-aimés, et tantôt elle s'élève vers les cieux. Cette voix est un chant solennel; la parole des immortels, quand elle exprime leurs sensations, est toujours un hymne céleste. Hanania et Hazaria entendent le chant de leur frère, non avec des oreilles mortelles, mais par cette in-

gens *reconnus sans défauts et remplis de science*, pour les placer à sa cour. On lui envoya ces trois jeunes gens, plus connus sous les noms de Sadrac, Misac et Habed-Nego, que leur donna le capitaine des eunuques, sous les ordres duquel ils furent placés. Refusant les mets impurs de la table royale, ils ne se nourrissaient que de légumes et ne buvaient que de l'eau, ce qui ne les empêchait pas de se porter fort bien, à la grande surprise de toute la cour. Quand Nabuchodonosor força les peuples qu'il avait vaincus à adorer sa statue d'or, les trois jeunes gens refusèrent d'imiter cet exemple. On les fit jeter dans une fournaise ardente; mais ils en sortirent sains et saufs. Le roi reconnut, par ce miracle, que leur Dieu était le vrai Dieu, et leur confia les premières charges de l'État. *Voir* Daniel, chap. 3. (*N. du Tr.*)

[1] Nom que les livres saints donnent à la plaine où fut Babylone. C'est là aussi que Nabuchodonosor fit adorer sa statue. Tout le passage suivant est une imitation du chap. 3 de Daniel, où ce prophète décrit la pompe avec laquelle la statue d'or du roi fut offerte à l'adoration du peuple. (*N. du Tr.*)

tuition merveilleuse qui fait distinguer, aux habitants des cieux, la voix de l'Éternel du bruissement des mondes qui roulent dans l'infini.

« Mes frères bien-aimés, vous sortirez de vos tombes froides et sombres ! La poussière des enfants d'Adam, dispersée par la destruction, s'affaisse sous les pas du voyageur, elle roule avec les vagues de l'Océan, elle scintille dans les rayons du soleil; mais celui qui l'a créée, cette poussière, pour servir d'enveloppe à l'âme émanée de son souffle, saura la rassembler et lui imposer une vie nouvelle. Il prit de la terre, le Tout-Puissant, et lui dit : Deviens homme ! et la terre tremblante obéit ; il prendra la poussière décomposée et lui dira : Vis ! et la poussière recomposée vivra ! Et ils mugiront les mers et le fleuves, la tempête hurlera, la terre tremblera dans ses fondements, les cieux seront remplis de tonnerres et cachés sous de sombres voiles ; et le son de la trompette, plus fort que le tumulte de la création bouleversée, appellera les morts, et ils se lèveront tous ceux qui dorment dans les tombes froides et sombres ! »

Ainsi chante Misaël. Sa voix devient toujours plus harmonieuse et plus douce ; il se transforme, il ressuscite, et ses deux frères ressuscitent avec lui.

Jadis les Chaldéens descendirent dans la plaine, légers comme le léopard, avides comme l'aigle quand ils s'abattent sur leur proie. Les cavaliers intrépides rassemblèrent des captifs nombreux comme les sables du rivage ; ils se moquèrent des princes, ils insultèrent les rois ; et leur chef, altéré de sang, insatiable de carnage, s'enivra à la coupe que le Dieu vengeur avait remplie pour lui ! Et ce Dieu vengeur descendit du Paran[1] dans tout l'éclat de sa magnificence ; la peste et la famine marchaient devant lui, mais il leur avait mesuré le pays et fixé le point où elles devaient s'arrêter. Lorsqu'il passa, le Seigneur, les collines se penchèrent, les montagnes, saisies d'effroi, tressaillirent, les torrents coulèrent plus vite, les abîmes descendirent plus avant dans les gouffres de la création, les cieux s'élevèrent plus haut dans les champs de l'infini, le soleil interrompit son cours et la lune resta immobile[2].

[1] Nom sous lequel la Bible désigne le mont Atlas. (*N. du Tr.*)

[2] Imitation du livre d'Habacuc, le huitième des douze petits prophètes, qui vécut 698 ans avant Jésus-Christ. Ce livre, le seul qui nous reste des écrits d'Habacuc, est re-

prophète à qui Dieu avait permis de regarder si avant dans le livre de l'avenir [1]. Guidé par son ange gardien, il cherche son sépulcre sur cette plage dévastée où l'oreille n'entend d'autre bruit que le cri sinistre de l'oiseau de nuit et le sifflement du dragon ailé ; où l'œil cherche en vain des traces d'habitation. La terre s'est amoncelée sur les débris des temples et des palais, et cette terre maudite inspire tant d'horreur, que l'Arabe intrépide et nomade n'y dresse jamais ses tentes, que l'esclave même refuse de la cultiver.

Au milieu d'une eau stagnante et d'une touffe de joncs qui se balance tristement au gré d'un air humide et lourd, l'ange de Daniel aperçoit une pierre couverte de mousse, et l'âme du prophète reconnaît le monument qui, depuis tant de siècles, pèse sur son enveloppe mortelle. A cette vue, les victimes ensevelies pour toujours dans ce champ de destruction passent devant sa pensée comme des ombres tristes et plaintives. Il croit entendre le bruissement protecteur de l'arbre devenu si fort, que tout ce qui était fatigué pouvait se reposer sous son ombrage, il frémit à la voix d'en haut qui dit : *Coupez l'arbre !* Mais il se souvient aussitôt que l'arbre apprit à respecter son maître céleste, qu'il trouva grâce devant lui, et l'âme du prophète se réjouit [2]. Bientôt elle s'attriste de nouveau, car le fils de l'arbre orgueilleux [3] ne voulut pas apprendre que Dieu est

objet de discussion parmi les savants. Il est certain toutefois qu'elle n'existait plus au commencement de l'ère chrétienne ; Klopstock a donc pu, sans anachronisme, réduire Daniel à chercher sa tombe sur la place déserte où s'élevait Babylone. D'après l'opinion la plus commune, cette plage se trouve entre l'Euphrate et le Tigre, à trente lieues environ de Hilla, ville assez considérable de la Turquie d'Asie. Dans cette même plaine, on voit une grande tour en ruines qu'on prétend être les restes de la célèbre tour de Babel. (*N. du Tr.*)

[1] Allusion au songe de Nabuchodonosor, que les devins et les astrologues ne purent expliquer. Daniel seul en avait compris le véritable sens et osa le dire au monarque tout-puissant. On sait que, dans ce songe, Nabuchodonosor avait vu un arbre qui était devenu si grand, que sa tête touchait aux cieux, et que ses branches, qui couvraient toute la terre, servaient d'abri aux oiseaux, tandis que les bêtes vivaient sous son ombrage. Mais une voix d'en haut dit de couper l'arbre, en ordonnant de laisser les racines dans la terre et de leur donner un cœur de *bête*. C'est alors que Daniel lui dit que cet arbre c'était lui-même, et qu'il allait *descendre au rang des bêtes*, ce qui arriva. *Voir* Daniel, chap. 4. (*N. du Tr.*)

[2] Nabuchodonosor, ayant reconnu la toute-puissance de l'Éternel, redevint homme et remonta sur son trône. (*N. du Tr.*)

[3] Klopstock désigne sous ce nom Balthasar, fils de Nabuchodonosor. L'impiété de ce

le maître des royaumes, et qu'il dispose de la destinée des rois; et une main mystérieuse traça sur les murs, qu'éclairaient les lampes d'or du festin, cet arrêt terrible : *Les jours de ta puissance sont comptés! Regarde! le juge t'a pesé dans sa balance, il t'a trouvé trop léger; ton empire sera partagé; il sera donné aux Perses et aux Mèdes.*

Les ombres du monarque impie et orgueilleux et des convives qui partagèrent son châtiment passent rapidement devant l'âme du prophète; car il est arrivé l'instant marqué pour son réveil à la vie éternelle.

Semblable à l'étoile du soir, quand elle brille seule encore sur la voûte azurée, Daniel, ressuscité, plane au-dessus du désert où fut Babylone, et laisse tomber les rayons de son immortalité sur cette immense tombe des grandeurs humaines.

Le tendre fils d'Helcia [1] n'avait semé que des larmes et des soupirs pendant son passage sur la terre. L'heure de la résurrection vient de sonner pour lui; il sort du sépulcre, se sent immortel pour toujours, et recueille enfin les joies indicibles des élus.

Malgré la simplicité de son esprit, le berger de Tekoah [2] sut reconnaître et servir celui qui créa les Arcturus [3] et les Orions. Dans ses inspirations prophétiques, il avait vu jadis le mont Carmel desséché, les palais de Kerijoth [4] dévorés par la flamme au milieu d'une fête brillante, au son des trompettes et aux cris de Moab [5]; il avait vu la campagne de Juda couverte de ca-

prince, son célèbre festin, pendant lequel une main invisible écrivit son arrêt sur la muraille, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. (*N. du Tr.*)

[1] Jérémie était fils du prêtre Helcia. Jérémie, qui vivait 629 ans avant Jésus-Christ, prédit toutes les calamités qui devaient frapper les Israélites en punition de leurs impiétés. Ses prophéties et surtout ses lamentations sont si célèbres, qu'elles sont devenues proverbiales. (*N. du Tr.*)

[2] Amos, le troisième des douze petits prophètes, qui vécut 780 ans avant Jésus-Christ, était en effet berger à Tekoah, dans le pays de Canaan. Klopstock donne ici une analyse de ses visions, qui lui firent prévoir tous les malheurs dont le peuple d'Israël était menacé à cause de son penchant pour l'idolâtrie. *Voir* le livre d'Amos, chap. 1er. (*N. du Tr.*)

[3] Arcturus ou Acture, étoile fixe du Bouvier; constellation composée de quatorze étoiles, au bout d'une traînée d'étoiles en arc de cercle. (*N. du Tr.*)

[4] Une des villes de la terre de Canaan, qui échut à la tribu de Juda lorsque Josué fit le partage de cette terre. (*N. du Tr.*)

[5] A l'époque où vivait Amos, la ville de Kerijoth appartenait aux Moabites, peuple qui tirait son origine du fils de Lot et de sa fille aînée, qui appela cet enfant *Moab*,

davres, l'autel de Bethel [1] renversé, le ciel toujours en feu, et la terre altérée, se soulevant en nuages de poussière; il avait vu trois villes se traîner péniblement près d'une source chétive, insuffisante pour les désaltérer; il avait vu le glaive moissonner les jeunes hommes, et la peste et la famine éteindre des générations entières! Au milieu de ces images sinistres que l'Éternel avait fait passer devant les yeux du prophète, afin qu'il avertît son peuple du sort qui l'attendait, son cœur aimant se brisa, et il descendit sans regret dans la tombe.

Il vient de se réveiller à l'immortalité, et reconnaît enfin que le ciel ne refuse pas sa douce rosée à ceux qui ont soif de salut.

L'âme de Job plane au-dessus du frais ombrage qui entoure son sépulcre, creusé dans le flanc d'une roche colossale. Tout à coup la roche tremble, frémit, s'écroule : une nuée de poussière s'élève, tourbillonne, étincelle. Ébloui par l'éclat de cette nuée brillante, enivré par les suaves parfums qu'elle exhale, Job se précipite au milieu de la poussière créatrice. Son ange le suit du regard; il le voit se transformer sous la main du Tout-Puissant, et l'hymne qu'il entonne dans son ravissement s'élève vers les cieux, et fait tressaillir les monts et les vallées de la terre. Job se sent créé de nouveau et pour toujours, et l'hymne qu'il entonne dans son ravissement s'élève vers les cieux, et fait tressaillir les monts et les vallées de la terre.

Le Golgotha est toujours entouré de sombres nuages, et aussi loin que peut s'étendre la vue, la nuit pèse encore sur la contrée où s'élève l'autel de la rédemption.

Immobile, la tête penchée, les tempes entourées de la couronne d'épines, teintes d'un sang qui a cessé de couler, l'Homme-Dieu, le Sauveur du monde, est resté suspendu sur la croix. Sa voix plaintive ne s'élève plus vers les cieux, pour demander grâce au juge irrité, au père inexorable : son cœur a

c'est-à-dire *fils de mon père*. Le pays des Moabites était situé dans l'Arabie Pétrée, non loin de la ville de Pétra, d'où cette partie de l'Arabie tire son nom, et qui a été oubliée pendant plusieurs siècles. M. Léon de Laborde l'a tirée de cet oubli par son Voyage dans l'Arabie Pétrée, qu'il publia en 1830. Cet ouvrage remarquable contient sur ce pays, si célèbre dans l'histoire sainte, une foule de détails curieux. (*N. du Tr.*)

[1] Lorsque Jacob revint dans le pays de Canaan et se réconcilia avec son frère Esaü, Dieu lui apparut et eut un entretien avec lui. Jacob construisit à cette place un autel qu'il nomma *Bethel*. Cet autel devint très-célèbre dans la suite, et tous les prophètes en parlent comme d'un lieu sacré. (*N. du Tr.*)

cessé de battre. Autour de son corps glacé, les vents retiennent leur haleine, la terre et les cieux restent muets.

La foule s'est éloignée, la colline funèbre est déserte et silencieuse, semblable au champ de bataille que les âmes des guerriers égorgés ont abandonné, pour aller habiter les lieux où les appelle la justice divine.

Le jeune pécheur qui, à la droite de Jésus, expie ses fautes par un supplice cruel, n'a pas encore cessé de souffrir. Ses yeux, quoique déjà voilés par les ombres de la mort, sont restés fixés sur le corps inanimé du Fils de l'homme, et sa pensée lui dit :

« Tu n'es plus, ô toi que j'aime de toutes les forces de mon âme ! me voilà seul au milieu des horreurs de l'agonie. Je ne murmure pas; tu as souffert plus que moi; mais ne m'abandonne point comme il t'a abandonné, ton Dieu, ton père ! Hélas ! pourquoi t'a-t-il abandonné ainsi? En vain ma pensée cherche à pénétrer ce mystère... Ah ! si ma langue pouvait articuler encore quelques mots intelligibles, je demanderais au peu d'amis qui lui sont restés fidèles : L'avez-vous vu lever une dernière fois la tête et les yeux vers le ciel ? L'avez-vous entendu l'accent tonnant de son dernier mot? Au son de cette voix divine, tout s'est évanoui devant moi; mon sang s'est échappé plus vite de mes plaies brûlantes : j'ai cru mourir !... Vous me regardez avec une tendre compassion, vous qui pleurez au pied de la croix. Hélas! si mes yeux avaient encore des larmes, j'en verserais pour vous, pour toi surtout, mère infortunée; puisse-t-il ne pas t'abandonner comme son père l'a abandonné !... Grand prophète, toi qui es tout miséricorde, j'espère en toi ! »

Les angoisses de l'agonie le saisissent plus fortement, mais une clarté céleste luit à son âme, et lui dévoile le but du sacrifice de la rédemption. Il voit l'Éternel réconcilié avec le pécheur par le sang de la victime, qui, en coulant sur la terre, y fait jaillir les sources de la vie éternelle. Enseigné ainsi par l'esprit du Père et du Fils, il reste plongé dans une sainte extase.

Craignant toujours que Jésus n'échappe à leur vengeance, les prêtres ont demandé la permission de faire enlever les corps des crucifiés avant les fêtes de Pâques, qui commenceront avec le coucher du soleil. Pilate leur a accordé cette faveur, et c'est

par ses ordres qu'une troupe de soldats se rend sur le Golgotha, afin d'achever les suppliciés, s'ils donnaient encore quelques signes de vie.

Un de ces soldats, que le guerre a rendu inaccessible à tout sentiment d'humanité, s'est armé d'une lourde massue. Arrivé au pied de la croix du criminel endurci, son bras nerveux soulève l'arme meurtrière; elle retombe lourdement sur des membres à demi glacés, qui, sous ce poids énorme, craquent et se brisent.... Le jeune pécheur entend ce bruit sinistre; il le bénit, car c'est l'approche tant désirée de la mort. L'impitoyable Romain s'avance pour achever son horrible tâche; mais il passe devant la croix qui s'élève, menaçante et fière entre ses deux lugubres compagnes; il lui semble que des dieux vengeurs l'entourent et la protégent. Arrivé près du pécheur racheté, il s'arrête, et lève une seconde fois sa massue ensanglantée, qui retombe en sifflant sur un corps déjà brisé par la souffrance. Les ossements broyés se teignent de sang; la croix, ébranlée jusqu'au pied, gémit, un nuage de poussière enveloppe le Golgotha, et tous les crânes qu'il cache dans son sein tremblent et s'agitent.

Le soldat retourne d'un pas irrésolu vers la croix de Jésus, et, sans oser lever les yeux sur lui, il s'adresse à son chef, qui était resté pensif au pied de la colline :

« Je le jure au nom de tous nos dieux, celui-ci est mort ! » s'écria-t-il d'une voix agitée par la terreur.

Et le chef répond :

« Je le sais; n'importe, il faut que ta lance lui perce le cœur ! »

Il se tait, et détourne les yeux. Le fer étincelant du soldat perce les flancs sacrés de l'enveloppe mortelle de Jésus. De cette large plaie s'échappent à la fois de l'eau et du sang, et le pécheur racheté voit couler dans un lointain ténébreux ce double torrent de salut.

Il n'est pas au pouvoir humain de décider si l'âme, quand tous les liens qui l'attachent à son corps de poussière se brisent un à un, formule, pendant cette lutte douloureuse, sa pensée en paroles, ou si, déjà, elle parle la langue des immortels. Les expressions manquaient sans doute au pécheur à qui le Messie avait promis de l'admettre dans son royaume; mais, du fond de son cœur brisé, il lui adresse cette prière :

« Au nom de ton sang qui coule pour tous, aie pitié de moi !... Tu es le Rédempteur du monde ! Grand prêtre du sanctuaire des cieux, tu es éternel ! Tu retournes près de ton père dans toute la plénitude de ta gloire..... Cette voix divine qui s'est écriée : *Tout est consommé !* l'entendrai-je une seconde fois? Golgotha, mon tombeau, tu es son autel. Réjouissez-vous, mes membres brisés, c'est sur cet autel que vous dormirez ! »

Le séraphin Abdiel, qui plane au-dessus de la croix, le bénit du regard, et implore pour lui la miséricorde divine :

« Source de clémence et d'amour, Rédempteur du monde, n'abandonne pas à son heure suprême le pécheur repentant; conduis-le à travers la vallée dont les ténèbres effraient même les anges, et permets-lui d'entrevoir les félicités qui l'attendent au but ! »

C'est ainsi qu'Abdiel l'initie à l'immortalité, et l'âme du mourant continue à envoyer vers les cieux ses dernières pensées :

« Pécheur racheté, c'est en vain que tu cherches à exprimer ta reconnaissance; tu appartiens encore trop à la terre... Mais bientôt.... oui, bientôt... Dieu de miséricorde et d'amour, toi qui pardonnes, toi qui expies les péchés du monde, entre tes mains, Seigneur... comme elles flottent les palmes de la victoire !... Dieu de miséricorde et d'amour, toi qui pardonnes, toi qui expies les péchés du monde, entre tes mains je remets..... Que tardes-tu encore, âme graciée, âme sauvée?... Divin médiateur, entre tes mains je remets.... »

Les dernières fibres qui retenaient son âme à sa fragile enveloppe sont rompues, et elle exprime ainsi la sainte extase que lui cause sa délivrance.

« Passage subit du rêve au réveil, on t'appelle la mort ; non, ce n'est pas là ton nom : la mort est cruelle, et tu es si doux! Ton charme embellit même ta sombre compagne, l'inexorable destruction... Je lui abandonne avec confiance mes restes inanimés. Qu'elle les réduise en poussière, qu'elle les sème à travers la création, afin qu'ils mûrissent pour la moisson du dernier jour! La vie où je viens d'entrer ne peut finir, elle est éternelle? »

Une larme de joie étincelle à la paupière d'Abdiel, car il voit l'âme du pécheur, que le repentir a sauvée, briller d'un éclat céleste; il la voit, il l'entend lui adresser cette naïve question :

« Tu es sans doute un des élus du trône? Lorsque mes yeux,

en s'ouvrant à l'immortalité, ont distingué ton visage resplendissant, lorsque j'ai entendu le bruissement mélodieux de tes ailes j'ai frémi de bonheur... Plus je te contemple, plus mon ravissement augmente. »

Et le séraphin répond d'un ton grave et solennel :

« Viens, premier des morts que le sang du Christ a racheté ; tu as trouvé grâce sur l'autel du sacrifice ; tu seras désormais l'espoir des pécheurs pendant la vie, et leur terreur après la mort. Viens, les décrets de la Providence vont s'accomplir. Suis-moi vers le sanctuaire des joies célestes. »

Il dit, et tous deux s'élancent dans l'infini.

Le prophète admis avant sa mort à la contemplation divine sur la cime du Sinaï, et qui, en descendant de ce sanctuaire, brillait d'un éclat si vif, qu'il fut contraint de voiler sa face aux regards du peuple [1] ; l'élu du Seigneur, qui, parce qu'il fut incrédule une seule fois, n'entra pas dans la terre de Canaan [2], le grand Moïse, que l'Éternel avait trouvé trop fort pour lui donner un ange gardien pendant sa vie, plane seul au-dessus de sa tombe mystérieuse. Plongé dans de profondes méditations, il voit passer devant lui, comme des ombres fugitives, les principaux événements de sa longue carrière, et, à mesure qu'ils apparaissent, il exprime les sensations qu'ils réveillent dans son âme :

« Fuis ! fuis, Pharaon ! Depuis longtemps les joncs du rivage ne recèlent plus un seul de tes ossements, un seul des ossements de ton armée !... Comme elles s'écroulent majestueusement les murailles transparentes que formaient les vagues qui s'étaient refoulées sur elles-mêmes pour creuser dans leur sein une route merveilleuse !... Comme elle hurle la tempête qui se déchaîne au milieu de la nuée de feu !... Comme elle se précipite au-devant de sa mort, l'Égypte que l'Éternel s'est chargé d'exterminer !... Grâces vous soient rendues, nuées du Seigneur,

[1] En descendant du mont Sinaï, où il avait vu la face de l'Éternel, le visage de Moïse était devenu si resplendissant de lumière que le peuple n'osait le regarder et s'éloignait de lui. Pour l'engager à s'approcher et à l'écouter, Moïse fut obligé de se voiler le visage. *Voir* Exode, chap. 34. (*N. du Tr.*)

[2] Craignant de ne pas obtenir de l'eau aussi vite que le demandait son peuple, qui mourait de soif, Moïse frappa deux fois le rocher d'Horeb, d'où l'Éternel lui avait dit qu'il ferait jaillir une source. La source jaillit en effet ; mais Dieu dit à Moïse que parce qu'il avait douté en frappant deux fois le rocher, il n'entrerait pas dans la terre promise. *Voir* Nombres, chap. 20. (*N. du Tr.*)

flammes du Seigneur qui nous avez conduits à travers tant de monts, tant de déserts arides!... Il vole au combat... Il défait Amalec ! Israël a triomphé, car mes bras sont restés élevés vers le ciel [1] !... Contrée sacrée, je te reconnais, c'est là que je vis briller le buisson ardent; c'est ici qu'il brave les siècles le rocher aride qui fut trop lent à satisfaire mes ardents désirs lorsqu'ils lui demandèrent une source limpide!... La voicila place terrible où l'enfer se fit jour pour engloutir les trois audacieux rebelles [2] !... Je te reconnais, mont sacré, noble Sinaï, séjour du tonnerre et du feu céleste!... Et toi aussi, désert brûlant, tombe immense de tant de vaillantes cohortes qu'épargnèrent les vagues de la mer de sang [3], je te reconnais !... Redoutable Nébo, toi qui renfermes mes ossements, je te salue!... Au milieu de la terre de Canaan, je vois étinceler les hauteurs de Garizim [4] et l'autel sacré du Golgotha !...

Et sur la cime du Nébo, les anges, qui jadis annoncèrent à la terre les lois de l'Éternel, brillent, semblables au groupe d'Orion; les sons de leurs harpes d'or résonnent doucement, et leurs voix célestes chantent à l'unisson :

« Nous ne t'apportons pas les bénédictions de Garizim, nous ne venons pas t'offrir la vie d'un jour, c'est le salut du Golgotha que nous sommes chargés de verser sur toi ! Moïse ! pourquoi tes ossements tardent-ils à sortir de la poussière? Moïse! lève-toi, ton Rédempteur t'appelle ! »

Le murmure des harpes a plongé le prophète dans un doux sommeil; l'appel de la trompette du Seigneur le réveille; il fait tressaillir le Nébo et sa tombe mystérieuse.

Moïse, ressuscité pour la vie éternelle, se prosterne, il prie,

[1] Tandis que les Hébreux, sous les ordres de Josué, combattaient les Amalécites, peuple de l'Arabie Pétrée, sur les confins de la Palestine, Moïse était agenouillé sur une montagne et levait ses bras vers le ciel. Quand le prophète, fatigué, laissait retomber ses mains, l'ennemi avait l'avantage; mais chaque fois qu'il les relevait, les Hébreux étaient vainqueurs, ce qui engagea Moïse à se faire tenir les bras élevés jusqu'à la fin de la bataille, qui se termina par la défaite complète des Amalécites. *Voir* Exode, chap. 17. (*N. du Tr.*)

[2] Coré, Dathan et Abiron. (*N. du Tr.*)

[3] La mer Rouge. (*N. du Tr.*)

[4] Montagne de la Palestine dans la vallée de Sichem, qui faisait partie du royaume de Samarie. Le roi Achab fit bâtir sur cette montagne un temple magnifique, mais on y adora presque toujours des idoles. Les livres saints désignent ce temple sous les noms de *Haut-Lieu* ou *Bocage*. (*N. du Tr.*)

il adore le Sauveur du monde, et ses bras, quoique aucun ange ne les soutienne, restent longtemps levés vers le ciel.

Dans les sépulcres des rois aussi, la poussière s'agite, le noble fils d'Isai [1] se réveille à la vie éternelle, il s'avance du fond des lugubres voûtes, aperçoit l'âme de Salomon qui veille sur ses ossements en cendres, et s'arrête près d'elle.

L'ombre de Salomon, qui appartient encore à la tombe, reste plongée dans une muette admiration devant l'éclat céleste de son père que la résurrection a transformé. Au même instant, les patriarches ressuscités, suivis de leurs anges gardiens, paraissent dans le sépulcre royal. Saisi d'un saint ravissement, Abraham s'écrie :

« La voix du Seigneur a parlé à nos ossements en poudre, et nous nous sommes réveillés pour l'accueillir avec toute la magnificence de notre immortalité quand il sortira de sa tombe, le divin Rédempteur ! La même gloire t'attend, ô toi le plus grand des rois ! Semblable à l'arbuste qui fleurit sous le cèdre majestueux, toi aussi tu mêleras le bruissement de ton feuillage embaumé au souffle du ciel qui balance la cime de l'arbre de vie. »

Et Gabriel dit à l'âme de Salomon :

« Ne pleure pas, fille de l'Éternel, tu as trouvé grâce devant lui, quoique ta poussière soit encore endormie, quand déjà le cèdre de Dieu ombrage les fleurs printanières. »

« Pleurer ! moi, répond Salomon, moi que l'Éternel a comblé de ses faveurs, moi qu'il a daigné retirer du fond des abîmes où j'étais plongé. Non, non, dors, ô poussière de mon enveloppe terrestre, dors jusqu'au jour de la moisson universelle ! Et si ces voûtes sépulcrales se lassent de t'abriter, que la douce brise du soir te disperse à travers les airs et te mêle aux suaves exhalaisons des fleurs et aux rayons argentés de la lune. »

« Je dois te le dire, ô Salomon ! reprend l'ange, jamais tu n'apparaîtras aux futurs chrétiens ; les morts sortis de la tombe avec le Sauveur auront seuls ce pouvoir ; mais un jour, toutes les béatitudes du ciel seront ton partage. »

Il dit, et les anges et les patriarches quittent la tombe royale

[1] Le roi David était fils d'Isai, pasteur de la vallée de Bethléem. (*N. du Tr.*)

et retournent dans le bosquet de Mambré, où de nouveaux ressuscités les attendent.

Ézéchias[1] dort toujours, mais le vainqueur de Zéraph[2], ce roi si faible par lui-même, si fort par sa confiance dans le Seigneur, se lève de la poussière, et avec lui Josaphat[3], qui, en conduisant ses troupes au-devant de l'ennemi, se fit précéder par des lévites et des prophétesses dont les hymnes lui assurèrent la victoire.

Un autre mort royal s'éveille dans la tombe solitaire de Huza[4]. Presque au même instant, son fils[5] sort du sépulcre des rois, et avec lui, le jeune et pieux Josias, l'ardent destructeur des idoles[6]. Les touchantes lamentations des chanteurs et des chanteuses ont longtemps célébré la mémoire de ce héros de l'Éternel, que frappa la flèche meurtrière, partie des rangs du féroce Néroc[7].

Ces cinq ressuscités s'élancent au-dessus de leurs tombes,

[1] Ezéchias fut un des plus grands rois de Juda ; son règne remonte à l'an 626 avant Jésus-Christ. Il empêcha son peuple de se livrer à l'idolâtrie, et gouverna avec tant de sagesse et de piété, que Dieu le protégea ouvertement jusqu'à la fin de sa vie. (*N. du Tr.*)

[2] Klopstock parle ici du roi Asa. Ce roi de Juda vécut 917 ans avant Jésus-Christ. Zéraph, roi d'Éthiopie, vint l'attaquer avec une armée formidable. Asa marcha au-devant de lui avec sa petite troupe, plein de confiance au Dieu qui, disait-il, *pouvait tout aussi facilement donner la victoire à celui qui n'a point de force qu'à celui qui a des gens en grand nombre.* Après une fervente prière, il livra bataille. Les Éthiopiens tombèrent sous les coups de l'Éternel, et laissèrent à leurs vainqueurs un immense butin. *Voir* Chroniques, liv. 2, chap. 14. (*N. du Tr.*)

[3] Fils d'Asa. Il suivit en tout les traces de son père. Les hymnes des chantres qui marchaient à la tête de ses troupes suffisaient pour renverser ses ennemis. *Voir* Chroniques, liv. 2, chap. 20. (*N. du Tr.*)

[4] Manassé, fils d'Ézéchias, fut élevé au trône à l'âge de douze ans. Il se rendit coupable d'idolâtrie et de toute espèce de crimes. Pour le punir, Dieu suscita contre lui le roi d'Assyrie, qui le chargea de chaînes et l'emmena captif à Babylone. Le malheur ouvrit son âme au repentir, et Dieu lui rendit ses états. De retour à Jérusalem, il y fit régner la justice et la religion, et mourut vénéré de tous. On l'enterra dans une de ses maisons de plaisance appelée Huza. *Voir* liv. 2 des Rois, chap. 21. (*N. du Tr.*)

[5] Amon, fils de Manassé, ne régna que deux ans. Ce roi fut assassiné dans son palais par ses serviteurs. (*Note du Tr.*)

[6] Josias était fils d'Amon. Il fut élevé au trône à l'âge de huit ans. Malgré sa grande jeunesse il abolit le culte des idoles et confia la justice à des magistrats vertueux. (*Note du Tr.*)

[7] Néroc était roi d'Égypte. Il passa par le royaume de Juda pour aller attaquer Babylone. Josias voulut s'opposer à son passage et fut tué par une flèche. Le peuple le pleura et fit des lamentations sur sa mort. *Voir* Chroniques, liv. 2, chap. 34 et 35. (*N. du Tr.*)

semblables aux éclairs rapides qui sillonnent les nuages grisâtres d'une belle soirée d'été. Mais Ézéchias dort toujours.

Un esprit des ténèbres, qui fut jadis l'idole Nisroc[1], et l'ombre de Sennachérib[2], descendent lentement des hauteurs du Liban. Le conquérant s'arrête, et, d'une voix altérée par la colère et l'orgueil offensé, il dit à l'idole :

« Parle, Nisroc, quelle puissance surnaturelle nous a forcés de sortir du fond des enfers pour aller chercher les tombeaux des rois d'Israël? »

« Pourquoi me le demander? ne t'a-t-elle pas parlé aussi, la voix terrible qui nous a donné cet ordre? Quel autre que l'ange de la mort aurait pu nous faire entendre ces accents puissants comme le tonnerre, rapides comme l'éclair? Et à quel autre pouvoir Nisroc pourrait-il être forcé d'obéir? »

« Misérable! s'écrie Sennachérib, peux-tu oublier ainsi ce que tu as été? Jadis on immola sur tes autels des victimes humaines, des rois vaincus! L'ange de la mort eut-il jamais des autels? lui offrit-on jamais du sang royal en holocauste? »

« Silence! conquérant rempli d'orgueil, tu es tombé plus bas que moi puisqu'il faut que tu m'obéisses, à moi, qui suis forcé de me courber devant la volonté d'un maître! Marche, va adorer la poussière d'Ézéchias, de ce roi de Juda dont nous cherchons la tombe. Tu t'es raillé de la toute-puissance de l'Éternel, et l'Éternel a mis un mors à ta bouche, un anneau à tes narines, et il t'a contraint de fuir par la même route que tu avais dévastée par tes rapides conquêtes[3]. Cesse de feindre que tu ne le connais pas, l'ange inexorable à qui je suis obligé d'obéir. Tu ne peux l'avoir oublié, le messager terrible du Dieu irrité qui égorgea tes guerriers endormis, et convertit ton camp en une plage funèbre jonchée de cadavres! Tu ne peux

[1] L'un des dieux des Assyriens. (*N. du Tr.*)

[2] Sennachérib était roi d'Assyrie. Ce conquérant célèbre ravagea plusieurs fois le royaume d'Israël. Lorsqu'il mit la dernière fois le siége devant Jérusalem, où régnait alors Ézéchias, Dieu, qu'il avait blasphémé sans cesse, envoya dans son camp, pendant la nuit, un ange qui tua tous ses soldats et tous ses officiers. Sennachérib s'enfuit à Ninive, où il fut assassiné par son propre fils, dans le temple de son dieu Nisroc. *Voir* liv. 2 des Rois, chap. 19. (*N. du Tr.*)

[3] Tout ce passage est une imitation du chap. 37 d'Isaïe. Dans ce chapitre le prophète cherche à rassurer Ézéchias, qui, effrayé par les conquêtes de Sennachérib, croyait que Dieu l'avait abandonné. Isaïe lui rendit la confiance en lui faisant connaître le sort que l'Éternel réservait à ce conquérant. (*N. du Tr.*)

les avoir oubliés, les cris de joie des aigles affamés qui, avec les premiers rayons du soleil, s'abattirent sur cette immense pâture! Tu te croyais le vainqueur du ciel et de la terre, tu osas t'écrier: « Où sont-ils les dieux qui ont délivré les nations de ma main puissante? que sont-ils devenus les dieux de Hamath et d'Arpad? les dieux de Sépharvaïm, de Télasar et de Retseph[1]?... Eh bien! je te le demande à mon tour, que sont-ils devenus? Mais que dis-je! tu le sais, ils sont descendus aux enfers, où ils te poursuivent de leurs railleries sataniques. »

Accablé de honte et de désespoir, Sennachérib reprend sa marche inquiète. Nisroc le suit, et tous deux entrent dans le sépulcre où l'âme d'Ézéchias plane au-dessus de la poussière de ses restes mortels. A la vue de ces esprits des ténèbres, l'âme royale se tourne vers son ange gardien et lui demande quels sont les réprouvés qui viennent ainsi troubler son repos. Et l'ange répond:

« C'est Sennachérib et son idole; bientôt tu sauras pourquoi il leur a été permis de pénétrer sous ces voûtes. »

Et, s'adressant au noir fantôme qui fut jadis un conquérant superbe, il ajoute:

« Connais-tu cette âme bienheureuse? »

« Eh! que peut-il y avoir de commun entre les heureux favoris du destin et moi, si misérable aujourd'hui? » répond fièrement Sennachérib.

« Oui, tu es misérable, dit l'ange, parce que tu fus méchant. Regarde ce pieux roi! Il se prosterna dans la poussière, devant l'Éternel que tu avais osé insulter, et tandis que tes hordes s'abattaient dans les vallées, semblables au torrent destructeur, lui, plein de confiance en Dieu, n'espérait qu'en son secours. Tu sais quel fut ton châtiment sur la terre et à quels tourments tu es condamné au delà de la tombe; tu vas subir une torture nouvelle. Ce roi qui jadis te parut si faible, que tu ne daignas pas même le mépriser, préférant blasphémer le Dieu en qui il avait mis son espérance, ce pieux roi, or-

[1] Noms des villes que Sennachérib avait détruites dans le cours de ses conquêtes. Pour décider Ézéchias à lui payer tribut sans résistance, il lui fit dire de ne pas compter sur la protection du ciel, en lui citant l'exemple des villes qu'il avait saccagées et que leurs dieux n'avaient pu défendre. *Voir* liv. 2 des Rois, chap. 18. (*N. du Tr.*)

gueilleux Sennachérib, tu vas le voir dans tout l'éclat de sa gloire. »

« Eh ! que m'importe sa piété et sa gloire éternelle ! Eh ! que m'importe la lumière, à moi hôte des ténèbres ! Laisse-moi retourner au fond des abîmes ! Tyran du ciel, ne me retiens pas davantage. »

« Les jugements de l'Éternel t'importent plus que tu ne le voudrais, audacieux Sennachérib ! La voici devant toi la poussière d'Ézéchias ; la tienne est enfouie sous les ruines de Ninive ! Un jour aussi elle se ranimera ; mais que cette résurrection sera différente de celle qui va se passer sous tes yeux ! »

La rage et l'effroi terrassent enfin l'orgueilleux conquérant, car l'âme d'Ézéchias s'entoure tout à coup d'un corps céleste, et sa voix immortelle ordonne à Sennachérib de retourner aux enfers. La terreur et la haine semblent avoir enraciné le monarque assyrien dans les rochers du sépulcre ; et Ézéchias s'écrie de nouveau :

« Fuis maintenant, car tu m'as vu, tu as appris qu'il existe des châtiments plus terribles que celui qui t'a frappé au temple de Nisroc, où tu tombas sous le glaive de ton propre fils ! Du haut de son trône céleste, la fille de Sion te méprise, et la noble Jérusalem secoue la tête avec dédain en te voyant passer [1] ! Le reconnais-tu enfin, orgueilleux impie, le reconnais-tu le Dieu que tu as osé blasphémer ? »

Il se tait. Et Sennachérib et Nisroc retournent aux enfers.

David s'est empressé de chercher parmi les âmes des morts le plus cher de ses amis ; il l'a trouvé : Jonathas aussi le reconnaît et s'écrie :

« Oui, c'est toi, c'est David mon bien-aimé ! Le doux éclat des immortels t'environne. C'est ainsi, sans doute, que brillent Hénoc et le grand Élie. »

« La cendre des morts s'est animée, l'heure de la résurrection a sonné pour les élus des temps passés ; toi aussi, Jonathas, mon ami, mon frère, tu ressusciteras ! »

« Moi ressusciter ? O David ! ai-je donc le bonheur d'être, comme toi, l'un des aïeux du Rédempteur, ou bien suis-je grand et saint comme Moïse ? »

[1] Imitation du chap. 37 d'Isaïe. (*N. du Tr.*)

« Espère, Jonathas, je suis ressuscité, et qui fut jamais un plus grand pécheur que moi?

« Mais aussi, qui fut jamais plus noble en son repentir? quelle fervente piété peut égaler la tienne? Et puis le Messie n'est-il pas de ta race! tandis que moi... et n'ai-je pas été récompensé au delà de mon mérite, puisqu'il m'a été permis de descendre du ciel pour contempler les souffrances et la victoire du Christ? Et maintenant je jouis du bonheur de te voir, cher David. Hélas! je te l'avoue, j'avais besoin de cette consolation...; elle me paraît si triste, cette tombe : c'est ici que dorment les ossements de Saül... Pardonne ce soupir; Dieu m'a fait héritier de la lumière, ma reconnaissance est sans bornes...; parfois cependant je laisse tomber une larme de regret sur les cendres de mon père... La béatitude des êtres créés ne saurait être parfaite comme celle des anges; des nuées passagères la voilent souvent.

« Cette douce tristesse, cher Jonathas, elle t'était permise tant que Jésus souffrait encore; il est mort, il a vaincu, et tous les premiers témoins de sa gloire se réveilleront à la vie éternelle. »

David se tait. L'ange gardien de Jonathas élève la voix, et lui ordonne d'essuyer sa dernière larme. Il obéit; un doux sommeil s'empare de lui; mais, presque au même instant, il se réveille et brille aux yeux de David de tout l'éclat merveilleux de la résurrection. Les séraphins seuls pourraient peindre le ravissement de ces deux amis, lorsqu'ils se retrouvèrent pour l'éternité.

Gédéon [1], le sauveur de son peuple, lui qui refusa la couronne que Juda lui offrit, sort de ses cendres dans tout l'éclat de l'immortalité. Quand sonnera la trompette du dernier jugement, ils ne brilleront pas ainsi, les orgueilleux conquérants qui ont placé sur leurs têtes une couronne teinte du sang des vaincus; ils ne brilleront pas ainsi, les rois ambitieux qui, par des guerres sanglantes, ont cherché à étendre leur pouvoir.

Les ossements en poudre du prophète, qui jadis réveillèrent les morts [2], se raniment. Le prophète se lève et plane au-

[1] Gédéon était le cinquième juge d'Israël. Ce fut d'après l'ordre exprès d'un ange qu'il quitta sa condition obscure pour se charger du gouvernement. Il défit les Madianites, remporta plusieurs autres victoires et gouverna avec tant de sagesse, que le peuple lui offrit la couronne; mais il la refusa. *Voir* liv. des Juges, chap. 7, 8 et 9. (*N. du Tr.*)

[2] Klopstock désigne ici le prophète Elisée. Effrayés par une troupe de soldats, des

dessus de sa tombe; tombe merveilleuse qui n'avait pas tardé à prouver que les dépouilles qu'on lui avait confiées n'étaient pas celles d'un mortel ordinaire.

Une jeune femme, adorée de son mari, avait été moissonnée par la mort en donnant le jour à un fils. Son plus proche parent conduisait le cortége funèbre en tenant sur ses bras le nouveau-né, beau comme le bouton à peine éclos, qui promet une fleur brillante. Tout à coup un cri de joie retentit dans la foule : les porteurs, épuisés de fatigue, avaient déposé leur fardeau sur la tombe du prophète, et aussitôt la jeune femme sortit de son cercueil, et, rapide comme l'éclair, elle fut prendre son fils et le posa sur les bras de son mari. Pâle de surprise et de bonheur, le jeune homme lui sourit comme à une vision céleste. Lorsqu'il reconnut enfin qu'elle était réellement revenue à la vie, ses forces l'abandonnèrent; et ce fut la compagne dont il se croyait séparé pour toujours qui soutint ses pas chancelants pour le ramener à sa cabane [1].

Les palmiers qui ombragent le sépulcre de Débora agitent doucement leurs cimes altières; la prophétesse ressuscite et s'élève dans les airs.

Miriam aussi sort triomphante de la poussière; ses yeux cherchent l'esprit puissant qui vient de la douer d'une vie nouvelle, et sa voix lui adresse cette prière :

« Ange de la résurrection, où es-tu? Divin moissonneur, quel ombrage sacré cache ta tête rayonnante? sur quel mont retentit l'appel de la trompette qui m'a réveillée? O toi qui t'étonnes et t'effraies sans doute de la merveille immense que l'Éternel t'a fait accomplir, ange de la résurrection, en quel lieu te reposes-tu? Ossements desséchés, vous que dans ses extases prophétiques Ézéchiel vit se dresser sur une plaine aride, quand ressusciterez-vous à la vie éternelle? »

hommes qui portaient un mort en terre le déposèrent dans le sépulcre d'Elisée. Le cadavre toucha aux os du prophète et ressuscita aussitôt. *Voir* liv. 2 des Rois, chap. 13. (*N. du Tr.*)

[1] Klopstock manque ici, pour la première fois, à l'exactitude scrupuleuse avec lequelle il rapporte les faits tirés des Écritures. Il les poétise, mais il ne les dénature jamais; et si, dans le miracle qu'opérèrent les os d'Elisée, il met d'autres personnages en scène, ce ne saurait être par erreur; car son poëme prouve qu'il a fait une étude profonde et consciencieuse des livres saints. Au reste, l'épisode qu'il a inventé ne nuit en rien au pouvoir merveilleux des os du prophète, et il est si gracieux, que ses lecteurs lui pardonneront sans peine cette licence poétique. (*N. du Tr.*)

Il approche, ce moment suprême! L'âme d'Ézéchiel plane sévère et imposante au-dessus de la cendre des morts; elle prophétise! Un bruissement mystérieux passe à travers les airs; la poussière se meut; les ossements se reforment et se rejoignent; ils se couvrent de chairs palpitantes que sillonnent des veines pourprées; une peau douce et veloutée s'étend sur ces corps nouveaux; mais le souffle divin leur manque encore. L'âme d'Ézéchiel prophétise de nouveau! Et les corps s'animent, ils respirent, ils vivent! Sa pensée avait entrevu l'image de cette scène sublime sur les rives du Kébar[1], et les béatitudes du ciel ne lui en avaient pas fait perdre le souvenir. En cet instant où, près des restes de son enveloppe mortelle, il médite sur les mystères de la rédemption, un rayon d'immortalité achève de lui dévoiler l'avenir, de lui expliquer le passé, et son ange gardien lui fait entendre ces paroles :

« Écoute le doux bruissement qui fait tressaillir la nature! C'est l'annonce de la présence de Dieu! Son souffle vivifiant arrive de tous les points de la création. Ah! s'il pouvait effleurer ta poussière! »

Il dit. Une haleine embaumée passe dans sa chevelure d'or, et ses lèvres, tremblantes de joie, prononcent le nom du prophète; mais déjà Ézéchiel ne l'entend plus, son âme s'est assoupie, ses cendres s'agitent et se transforment; il se réveille. Incapable d'exprimer ce qu'il éprouve, il lève ses mains jointes vers le ciel, et se jette dans les bras de l'ange, qui s'envole avec lui, et le conduit vers d'autres morts pour lesquels l'heure de la résurrection vient de sonner.

L'âme d'Asenath[2] plane au-dessus de son tertre funèbre comme une vapeur légère qu'argentent les rayons de la lune, et sa voix douce et timide exprime ainsi ses pensées confuses :

« O mon ange gardien! dis-moi pourquoi ma vue s'obscurcit; pourquoi les vagues images qui m'inquiètent et me charment en même temps viennent voltiger autour de moi? Ces mêmes sensations, je les éprouvais lorsque la vie terrestre m'a-

[1] Fleuve de la Chaldée. Ce fut sur les bords de ce fleuve que le prophète Ézéchiel eut la *vision des os desséchés*, dont Klopstock donne ici une imitation. *Voir* Ézéchiel, chap. 37. (*N. du Tr.*)

[2] Asenath, fille de Putifar, gouverneur d'On. Pharaon la donna pour femme à Joseph, auquel il venait de confier le gouvernement de toute l'Égypte. *Voir* Genèse, chap. 41. (*N du Tr.*)

bandonna. Serviteur de l'Éternel, parle, faudra-t-il mourir une seconde fois? Murmure des sources d'Éden, bruissement du cèdre céleste, qui bercez délicieusement mon âme, ne l'endormez pas pour toujours. »

Vaincue par le sommeil, elle se tait; presque au même instant la merveille de la résurrection s'accomplit, et la nouvelle ressuscitée chante la gloire de l'Éternel.

Au milieu de la plage où chaque atome de poussière se réveille, un séraphin fait retentir la trompette suprême. A l'appel du métal sonore, le héros de Dieu, le vainqueur des peuples de Canaan [1] secoue les ombres de la mort. C'est ainsi que l'éclair perce les nuées nocturnes; c'est ainsi que, sur les hauteurs rayonnantes d'Othan [2], Élisée vit le char enflammé des anges dont l'éclat soutenait ses forces.

Semblable à la première fleur que le soleil du printemps fait éclore, la fille de Jephté [3] se réveille pour la vie éternelle. Au son argenté de sa douce voix, son ange gardien mêle les accords de sa harpe divine, et le chant de la jeune ressuscitée s'élève vers l'infini, porté sur les ailes de l'harmonie céleste.

Les sept héros du peuple de Dieu et leur noble mère [4] dorment dans une sombre caverne, non loin de Jérusalem. Ils y avaient été déposés par un ami courageux qui, après s'être acquitté de ce pieux devoir, fut se dénoncer lui-même au fa-

[1] Josué, célèbre conducteur des armées d'Israël. Il succéda à Moïse pour gouverner le peuple d'Israël, 1451 avant Jésus-Christ. (*N. du Tr.*)

[2] Montagne de la Palestine, d'où Élisée vit le prophète Élie s'élever dans le ciel. (*N. du Tr.*)

[3] On sait que Jephté, neuvième juge d'Israël, sacrifia sa fille unique par suite du vœu qu'il avait fait d'offrir en holocauste la première personne qu'il rencontrerait en retournant chez lui, s'il était vainqueur des Ammonites. *Voir* Juges, chap. 11. (*N. du Tr.*)

[4] En l'an 170 avant Jésus-Christ, Antiochus Epiphane, roi de Syrie, assiégea et prit Jérusalem. Il y commit une foule de cruautés envers les Israélites qui voulurent rester fidèles à la loi de Moïse. Les Machabées, célèbres héros du peuple juif, qui combattaient à la fois pour leur religion et pour la liberté de leur pays, lui opposèrent une résistance énergique qui ne fit qu'augmenter sa cruauté. L'épisode du massacre des sept frères avec leur mère, dont il est question dans le deuxième livre des Machabées, chap. 6, suffit pour en donner une idée. Les malheureux jeunes gens avaient refusé de manger de la chair de porc. Le roi les fit écorcher et griller tout vifs les uns après les autres et sous les yeux de leur mère, qui eut la force presque surhumaine de les engager à supporter avec courage cet affreux supplice. Elle mourut la dernière, sans pousser un seul gémissement. (*N. du Tr.*)

rouche tyran ; car il voulait partager la gloire de ces sublimes martyrs de la foi de leurs pères et de l'indépendance de leur pays, en mourant comme eux de la main des bourreaux de l'oppresseur d'Israël. Depuis cette époque, les voyageurs fatigués se sont souvent reposés dans cette caverne; plus d'une fois aussi les malheureux et les âmes pieuses y sont venues cacher leurs larmes et leurs ardentes prières. Tous ceux qui passent près de cette voûte se sentent pénétrés d'un saint respect, car tous savent quels restes vénérés elle renferme dans son sein.

L'âme de Thirza, la mère des sept martyrs, est prosternée au fond du sépulcre, et remercie le divin Médiateur de l'avoir jugée digne de mourir pour lui lorsqu'il ne se montrait encore à ses élus qu'à travers le voile mystérieux des prophéties. Tandis que sa fervente prière monte vers l'Éternel, le jeune Sémida et un des bergers de Bethléem qui vinrent saluer l'enfant dont un chœur d'anges célébra la naissance traversent le ruisseau qui coule devant la caverne. Épuisés de fatigue, accablés par la douleur que leur cause la mort de Jésus, ils vont s'asseoir à l'entrée du sépulcre, et donnent un libre cours aux larmes qu'ils avaient retenues jusqu'ici. Le berger adresse enfin la parole à l'orphelin de Naïm :

« Cher Sémida, dit-il, je ne te parlerai plus du divin prophète qui, naguère, t'a rappelé à la vie; non, je ne veux pas déchirer ton cœur ; mais dis-moi pourquoi la vue de cette caverne me cause une sainte terreur. C'est ainsi que je tressaillis, lorsqu'à travers leur enveloppe nuageuse j'entrevis les immortels qui protégeaient le berceau de l'enfant de Bethléem. »

« Tu me le demandes, Jéthro? ignores-tu donc quels sont les morts qui dorment dans cette tombe? Moi aussi, je me sens saisi d'une crainte religieuse. »

Et, dominé par un sentiment irrésistible, il s'avance sous la voûte humide, et s'écrie à haute voix :

« Nobles victimes dont les cendres reposent ici, adorez avec nous le prophète qui vient de mourir; sa vie fut divine, sa mort a été plus divine encore. Vous devez connaître son nom, les anges l'ont prononcé avant qu'il ne fût né. Il ressuscitera... Pourquoi ce lieu où vous dormez, saints martyrs, nous cause-t-il un pieux effroi? Vous êtes, comme nous, des êtres créés

pour l'immortalité, souffrez que je vous donne le doux nom de frères. Lorsque nous nous rejoindrons dans une meilleure vie, souvenez-vous que sur cette terre nous vous avons aimé, et que ce souvenir nous engage à vous accueillir en frères. »

Il dit, s'éloigne, et le berger le suit.

La noble mère des sept martyrs a entendu la douce voix de l'orphelin de Naïm; elle le suit des yeux, et sa pensée s'adresse à ses fils :

« Pourquoi s'éloigne-t-il, ô mes enfants! Je l'aime, lui et son vieux compagnon; leurs âmes sont pleines d'innocence et de candeur; l'effroi qui les a saisis ne peut leur venir de nous. L'Éternel, sans doute, leur a inspiré cette crainte... Que le Seigneur soit avec eux, qu'il les guide à travers les dédales de la terre, et, quand ils se réveilleront à la vie éternelle, nous irons au-devant d'eux. »

Thirza a cessé de parler, et déjà les âmes de ses fils se sont assoupies; leur sommeil est une sainte extase qui les fait briller d'un éclat surnaturel. Les deux aînés laissent échapper des paroles vagues et douces comme le murmure lointain des harpes célestes; le troisième conserve encore assez de force pour exprimer ce qu'il éprouve :

« Il approche, dit-il, le plus grand des jours; ses premières lueurs percent les ténèbres; le tonnerre mugit, le Golgotha tremble, la croix s'incline. »

Et, forcé enfin de céder au sommeil, il se penche sur ses frères. Jedidoth, le plus jeune des sept martyrs, lutte seul encore contre la puissance irrésistible qui trouble ses pensées :

« Anges tutélaires, et vous, séraphins, parlez, où suis-je? Le Messie a-t-il repris sa place sur le trône de son père?... Ses blessures étincellent... Jérusalem s'entoure d'une auréole céleste... »

Il dit, et s'endort. Thirza contemple ses fils dans une muette surprise et s'écrie :

« Le sommeil n'appartient qu'aux habitants de la terre, et pourtant elles dorment les âmes de ces martyrs qui déjà ont connu l'éternité... Est-ce dans cet assoupissement que les immortels doivent passer les heures saintes pendant lesquelles l'enveloppe du Messie sera dans la tombe? »

Sa vue se couvre; ses pensées se troublent, et, presque au

même instant, elle se réveille dans tout l'éclat d'une ressuscitée. Son ange gardien lui sourit comme à une sœur chérie. Incapable d'exprimer le bonheur de sa transformation, elle pousse un cri de joie et de reconnaissance, et se prosterne près de ses fils, qui sortent, brillants et beaux, de la poussière de leurs ossements, comme la flamme s'élève au-dessus des cendres noircies du bûcher. Elle les voit lever leurs bras vers les nuages; elle les entend remercier le Dieu qui les a créés une seconde fois, et comprend enfin tout ce que le ciel peut offrir de félicités au cœur d'une mère.

Une même tombe reçut jadis quatre amis fidèles; leur âme plane en ce moment au-dessus du tertre qui cache leur poussière. Darda[1], lui qui mourut le dernier, adresse ces douces paroles à ses trois amis :

« Bénissons l'Éternel, car il nous a fait un sort digne d'envie. Pendant notre passage sur la terre nous avons toujours marché ensemble, la même tombe nous a réunis, et nous nous sommes retrouvés dans l'éternité ! Éthan nous quitta le premier ; nous le pleurâmes. Héman ne tarda pas à le suivre ; Chalkok et moi, nous nous dîmes alors : Il est allé trouver notre frère ; il nous appellera bientôt. Et quand lui aussi se fut endormi dans mes bras, quand je me sentis seul sur la terre, mes yeux, baignés de larmes, se levaient constamment vers le ciel, vers vous, mes fidèles amis... Je vis Salomon descendre dans la tombe royale où reposait David, et vous m'envoyâtes enfin mon dernier sommeil... En me réveillant, je vous retrouvai !... Les débris de nos enveloppes mortelles attendent maintenant l'heure de la résurrection. Quelle ne sera pas notre félicité à cette heure sublime ! car la désirer, l'espérer, c'est déjà le bonheur ! »

Il se tait. Héman ajoute :

« Divin Médiateur ! est-ce trop attendre de ta clémence que d'espérer que nous ressusciterons avec toi ? Tu ressusciteras avant que la destruction ait atteint le corps que tu as emprunté à la terre ; en l'habitant, tu l'as sanctifié ; il est immor-

[1] Darda, Éthan, Héman et Chalkok étaient au nombre des lévites que David établit pour chanter la gloire de l'Éternel, dans le tabernacle où il avait fait déposer l'arche sainte. *Voir* Chroniques, liv. 1er, chap. 15. L'amitié de ces quatre lévites est une fiction du poëte ; car, dans les livres saints, on ne trouve que leurs noms, sans aucun détail sur leur vie. (*N. du Tr.*)

tel comme toi. Daigne exaucer mon ardente prière ; souffre qu'elle commence, la moisson de l'éternité ! Permets à l'humble germe qui dort dans la poussière de s'élever en riches épis sous l'ombre de ta croix ! »

Chalkok l'interrompt tout à coup ; sa voix tremble de surprise et de bonheur :

« La poussière d'Héman se transforme ! Voyez, ô mes amis ! elle brille d'un éclat céleste ! »

Et, vaincu lui-même par le sommeil de la résurrection, il perd un instant le sentiment de son être. En se réveillant, il voit les ossements d'Éthan et de Darda s'animer, se transformer, et les quatre amis fidèles enlacent leurs bras, confondent leurs rayons, unissent leurs voix, et s'élancent vers les nuées en chantant la gloire du Sauveur.

Dans les tombeaux de Jérusalem dort la prophétesse Anne [1], elle qui eut le bonheur de voir l'enfant de Bethléem quand ses parents l'apportèrent au temple où, plus tard, sa sagesse précoce fit deviner sa nature divine. L'enfant s'enfuit en Égypte, et Anne descendit dans la tombe, qu'elle vient de quitter, animée d'une vie nouvelle. S'arrêtant en face du Golgotha, elle tend les bras vers la croix, qui porte encore les restes du Messie :

« Tu es mort, s'écrie-t-elle, et c'est toi qui m'as ressuscitée ! Oui, c'est toi qui m'as donné avant la fin des temps ce corps immortel ! Il est teint de ton sang, de ce sang divin qui a traversé la voûte des cieux en demandant grâce pour l'espèce humaine ! »

Plongé dans une sombre douleur, Joël a laissé son père dans la vallée de Gethsémané, pour aller pleurer sur la tombe de son frère. Prosterné sur la pierre qui couvre les restes du gracieux enfant, il s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Bénoni ! cher Bénoni ! c'est pour toi que je verse ces larmes brûlantes ; car les anges seuls ont le droit de pleurer l'homme divin qui vient d'expirer sur la croix ! »

Suffoqué par ses sanglots, il laisse tomber sa tête sur la froide

[1] Lors de la naissance du Christ cette femme avait quatre-vingt-quatre ans. Elle était au temple lorsqu'on y apporta l'enfant Jésus pour le faire circonscrire. Dèsqu'elle le vit paraître, elle reconnut que c'était le Messie et elle le dit à tous les assistants. *Voir* l'Évangile selon saint Luc, chap. 2. (*N. du Tr.*

pierre du tombeau. Bénoni et son ange gardien sont debout près de lui ; mais le fils aîné de Samma ne peut deviner la présence des immortels.

C'est ainsi que le malheureux qui souffre avec une pieuse résignation ne voit point la main de la Providence, qui déjà s'étend sur sa tête, et l'incline doucement vers la tombe, où l'attendent des récompenses éternelles.

Joël se soulève à demi, et soupire ces mots entrecoupés :

« Tu m'as quitté, cher Bénoni ! douce fleur que la tempête a brisée avant que le soleil du matin ne l'ait fait éclore ! »

Et Bénoni répond d'une voix qui n'est entendue que par les immortels :

« Je vis, mon frère, je vis dans les cieux, où je grandis sur les bords du fleuve de la vie. »

L'infortuné Joël continue ses plaintes touchantes :

« Notre père est faible et âgé ; il ne se consolera jamais de ta mort, ô mon Bénoni ! bientôt lui aussi ira dormir dans la tombe ; seul et délaissé, je n'aurai plus qu'à mourir. »

Bénoni se tourne vers son ange gardien, et dit :

« Sa douleur me déchire l'âme ! Il pleure... Oh ! je t'en supplie, essuie ses larmes ! »

Et le séraphin répond :

« Nous ne pouvons adoucir les souffrances des mortels que lorsque Dieu nous en donne l'ordre. »

« O mon frère bien-aimé ! continue Joël, que ton sommeil soit calme ! Lazare s'est réveillé de ce sommeil ; mais alors il vivait encore, le prophète qui vient d'expirer sur la croix ! »

Bénoni demande au séraphin si son frère est condamné à souffrir longtemps sur la terre.

L'ange répond en soupirant que Dieu seul connaît l'heure de sa mort. Et Joël continue à gémir sans voir et sans entendre les immortels qui prennent une part si sincère à sa douleur.

« Père de tout ce qui existe, dit-il, donne-moi cette haute sagesse qui, à travers les arides déserts de la vie, conduit à la terre promise. Je suis si jeune encore, si faible... Déjà je n'ai plus de frère, bientôt je n'aurai plus de père ! L'avenir qui m'attend m'effraie... ; il me paraît infini... ; ah ! daigne l'abréger... Ame de mon cher Bénoni, si tu étais là, près de ta

tombe, si tu voyais mes larmes, tu prierais l'Éternel de hâter pour moi le terme d'une existence dont la durée m'épouvante! »

« O toi, son ange et le mien, s'écrie Bénoni, nos souffrances ne sauraient-elles t'émouvoir? Hélas! tu fus toujours immortel, et tu n'as pas laissé dans les vallées de la mort un frère qui pleure et gémit après toi! »

« Je comprends ta douleur, cher Bénoni. Chaque fois que nous quittons les cieux pour exécuter les ordres du Très-Haut, ne nous séparons-nous pas aussi de nos frères? »

Un sentiment inconnu s'empare tout à coup de Bénoni :

« Ma tombe s'agite! s'écrie-t-il. Mon frère se lève saisi d'effroi; d'épais nuages m'entourent... Dieu de miséricorde, ne m'anéantis pas! »

Et sa voix s'affaiblit et meurt comme l'écho des montagnes, quand il redit des chants lointains; mais le souffle divin de la résurrection le ranime, il se transforme, et s'écrie d'une voix céleste :

« Tu ne m'as pas anéanti, Dieu tout-puissant! gloire te soit rendue à toi qui m'accables de tant de bienfaits! Espère, mon frère chéri : quand la décomposition aura réduit tes ossements en cendres, tu te réveilleras, jeune et beau, dans mes bras, pour ne plus jamais te rendormir! »

Et Joël, qui n'a vu de la merveille qui s'est accomplie sous ses yeux que ce que peut voir un mortel, exprime ainsi sa surprise et son effroi :

« La douleur a-t-elle troublé ma raison, ou serais-je condamné aux horribles visions qui fascinaient mon infortuné père, lorsqu'il lança son enfant contre ce noir rocher? La pierre qui couvre les restes de cet enfant bien-aimé se serait-elle soulevée en effet? Non, non, ils dorment en paix les ossements brisés de mon Bénoni... Que vois-je?... Mon père!... Ah! c'est moi sans doute qu'il cherche. »

Samma, en effet, vient d'entrer dans les tombeaux; Bénoni l'aperçoit, et lui crie :

« Cesse de pleurer sur moi, noble vieillard; je suis au nombre des bienheureux; regarde, ma tombe est vide! »

Mais Samma ne l'entend pas; il ne voit que le fils, qui est encore, comme lui, un enfant de la terre.

« O mon Joël! dit-il, je te retrouve enfin, toi que j'ai cher-

ché avec tant d'angoisses!... Quitte ces lieux lugubres où j'ai perdu Bénoni... Viens, toi, l'unique consolation, le seul espoir qui me reste; que l'Éternel te bénisse et te conserve à ma triste vieillesse.»

Il dit, et tous deux s'éloignent des tombeaux.

« Que l'Éternel te bénisse, père infortuné! répète Bénoni, et que bientôt il t'envoie rejoindre ton enfant dans les vallées de paix et de bonheur qu'il habite. »

Heureux et satisfait d'avoir vu naître et grandir l'Homme-Dieu, et d'avoir deviné, sous cette forme mortelle, la lumière destinée à éclairer tous les peuples de la terre, Siméon n'avait pas tardé à s'endormir du sommeil du juste. Son corps repose sous une voûte sépulcrale, et son âme plane au-dessus du rocher au sein duquel on l'a creusée, et qu'en ce moment un rayon céleste éclaire; car Siméon a été jugé digne d'être ranimé avant le jour où se réveilleront les morts de tous les temps.

Elkanan, vieillard aveugle, guidé par un jeune enfant, s'avance lentement sur un des sentiers tortueux qu'arrose la poussière humide du torrent de Cédron. Déjà ils ont tourné le mont des Oliviers, et s'approchent des tombeaux. Le vieillard soupire profondément, et ses yeux, depuis longtemps fermés à la lumière, se mouillent de larmes. Le jeune enfant, dernier reste d'une famille nombreuse que la mort a frappée sans pitié, cherche à le consoler par ses douces caresses, et lui dit:

« Bon père, n'ai-je donc plus le pouvoir d'adoucir tes chagrins? Oh! je t'en supplie, ne pleure pas ainsi! »

« Pleurer, répond le vieillard, est la seule faculté qui reste à mes yeux éteints... Parle, cher enfant, sommes-nous encore loin de la tombe de Siméon, de mon frère bien-aimé? »

« Encore quelques pas, bon père, et tu pourras t'asseoir sur la pierre qui couvre ses restes. »

Arrivé près de cette pierre, le vieillard la touche à plusieurs reprises, et dit d'une voix émue :

« Elle est couverte de mousse... C'est ainsi que le lierre enlace les ruines des palais renversés... Je t'étonne, cher Boa? Hélas! joyeux enfant, tu entres à peine dans la vie, comment pourrais-tu comprendre la pieuse satisfaction qui pénètre mon cœur quand je me sens près d'un tombeau depuis longtemps

fermé sur sa victime! Il y a bien des années déjà que mon Siméon dort sous cette pierre sépulcrale... Le même jour, je fis creuser ma tombe à moi... Elle est vide, elle attend le pauvre aveugle qui erre, vivant, au milieu des ténèbres de la mort. »

Épuisé par la fatigue et la douleur, il se tait, et s'appuie sur l'épaule de Boa. Après un court silence, il reprend :

« Pour tes yeux, mon fils, le soleil ne s'est pas éteint; tu peux voir l'éclat d'un beau jour, les clartés argentées d'une douce nuit d'été, et les nuées qui annoncent l'orage. Dis-moi, le ciel est-il serein? Il me semble qu'un souffle embaumé rafraîchit mes joues ridées et soulève mes cheveux blancs. »

« L'air est pur et sans nuages, répond l'enfant; les prairies et les buissons sont couverts de fleurs; le printemps est revenu avec tous ses trésors. Oh! quel beau jour! »

« Celui qui m'effacera de la terre, soupire le vieillard, lors même qu'il serait nuageux et sombre, sera pour moi le plus beau!... »

« Hélas! dit l'âme de Siméon à son ange gardien, mon malheureux frère ne se sent pas la force de survivre à Jésus! »

Et le séraphin répond :

« Il ignore encore le crime dont le peuple de Jérusalem vient de se souiller. »

Puisse-t-il ne jamais l'apprendre! car alors l'infortuné succomberait à sa douleur. »

L'ange sourit d'un air mystérieux, et le souffle de l'immortalité passe à travers les restes de Siméon. Ses ossements bruissent et se meuvent; sa poussière se transforme, elle brille, elle étincelle, et son âme sent que ses pensées lui échappent sans douleur, sans efforts et comme emportées sur les ailes de l'harmonie céleste. Presque au même instant elle se réveille, et Siméon est ressuscité!

Un étranger, venu à Jérusalem pour assister aux fêtes de Pâques, passe rapidement devant les tombeaux; et le jeune Boa, poussé par une curiosité naturelle à son âge, lui demande le motif qui lui fait ainsi hâter sa course.

« Ne m'arrête pas, répond l'étranger; je vais rejoindre les miens pour leur raconter les merveilles de la mort dont je viens d'être témoin. »

« Et de quelle mort? » s'écrie le frère de Siméon.



« Quoi ! bon vieillard, tu ne sais pas que les prêtres et les anciens d'Israël ont fait crucifier Jésus, l'homme divin ? »

Elkanan pousse un profond soupir, et ses sens l'abandonnent. L'étranger et le jeune Boa l'emportent au delà du torrent. En revenant à lui, il demande à retourner près de la tombe de son frère ; mais il le demande en vain, on le ramène à Jérusalem.

« Suivons-le, dit Siméon à son ange gardien ; il a besoin de consolations : il va mourir. »

Et l'ange répond :

« Il vivra. L'Éternel lui réserve une noble récompense pour tout ce qu'il a souffert ; il te permettra de lui apparaître, et de lui parler de la résurrection du Sauveur. »

L'âme de Jean le Précurseur plane au-dessus de son sépulcre, et dit :

« Sois immobile et dors, poussière qui fus mon enveloppe mortelle ; l'agneau égorgé qui porte les péchés du monde veut que je reste près de toi tant que les ténèbres de la mort pèseront sur ses restes sacrés. Il me rappellera pour assister à son triomphe, et alors je vous laisserai dans cette tombe, ossements desséchés, que ranimera la trompette du dernier jour. Il viendra, ce dernier jour ; il résonnera, le métal sonore ! Résurrection, quelles ne seront pas tes joies ineffables, puisqu'en songeant à toi mes pensées se troublent !... Un espoir vague, audacieux sans doute, me fait croire que la fin du temps approche pour moi. »

Une douce lueur brille au fond de son sépulcre, et attire son attention.

« Quelle est cette vision céleste, demande-t-il à son ange gardien..... Ah, je le reconnais ! c'est Bénoni, le fils de Samma. Pourquoi brille-t-il d'un éclat d'ange ? Serait-il ressuscité ?... Approche ; le bruit de ton vol ressemble au murmure des harpes du ciel. Réponds, es-tu Bénoni, ou quelque autre enfant mort depuis peu dans une contrée lointaine ? Viens-tu nous annoncer un miracle nouveau ? »

Et Bénoni répond :

« O toi que l'Éternel a béni depuis la naissance des mondes, oui, j'apporte un message de bonheur. Regarde ! la poussière des morts s'anime !... Écoute ! le souffle de la résurrection passe à travers les tombeaux !... Pour les élus du Seigneur

la trompette du dernier jugement a sonné. J'ai vu le père des hommes, j'ai vu Hénoch, j'ai vu Élie et Abraham briller comme les étoiles du ciel ; j'ai vu Isaac revêtu d'un corps formé de nuages pourprés ; j'ai vu Moïse, Job, les sept martyrs, et je me suis abîmé dans une sainte extase. Je te vois maintenant, toi qui baptisas notre Sauveur à tous ; une enveloppe nouvelle manque encore à ton âme, prépare-toi aux délices de la résurrection ! »

Il dit, et les cendres de Jean le Précurseur s'agitent ; son corps se transforme ; sa poussière se purifie, et son âme perd un instant le sentiment de son existence. En se réveillant, son union avec la chair divinisée est accomplie, et le nouveau ressuscité chante un hymne à la gloire de son Créateur.

Je les ai entendus prononcer, sous l'ombre des palmiers, les noms des ressuscités que je viens de chanter ; d'autres noms se sont envolés avec le souffle qui agitait le feuillage.... Viens me les redire, muse de Sion, quand sonnera l'heure des inspirations mystérieuses et saintes comme toi !

CHANT XII.

Joseph d'Arimathie obtient de Pilate la permission d'ensevelir Jésus. — Pendant qu'il s'acquitte de ce pieux devoir, secondé par Nicodème, un chœur de ressuscités chante au-dessus de la croix. — Les disciples, une partie des soixante-dix fidèles, Marie et les saintes femmes, se réunissent dans la demeure de Jean.—Joseph d'Arimathie et Nicodème viennent les rejoindre, et apportent la couronne d'épines de Jésus. — Mort de Marie-Magdelaine, sœur de Lazare ; Lazare, Lebbée et Nathanaël viennent recevoir son dernier soupir. — Lazare retourne dans la demeure de Jean, et cherche à ranimer le courage de ses amis. — Salem, l'un des anges gardiens de Jean, fait descendre sur lui un songe consolant.

L'âme qui craint de perdre sa part de l'héritage céleste s'assombrit et tressaille jusque dans ses plus secrets replis, et ses

pensées, égarées dans le labyrinthe de la Providence, ne voient partout que l'anathème du mont Sinaï ou les terreurs du Golgotha. N'apercevant plus dans l'éternité ni les vêtements blancs du vainqueur, ni la couronne du martyre, elle s'abîme dans la poussière, et se perdrait dans le néant, si le souffle protecteur des séraphins ne venait pas ranimer l'étincelle de son essence divine, en lui rappelant qu'elle n'a été jetée sur la terre que pour se soumetre aveuglément aux décrets de l'Éternel.

C'est avec cette résignation douloureuse qu'un petit nombre d'amis fidèles de Jésus se tient autour de la croix. Joseph d'Arimathie conserve seul un reste de courage et d'espérance. Empressé de réparer la faute qu'une timidité insupportable lui a fait commettre dans le sanhédrin, il s'écrie d'une voix forte et intelligible pour tous :

« Le divin mort aura du moins les honneurs du sépulcre; je lui rendrai ce dernier devoir. Depuis longtemps j'ai fait creuser ma tombe ; elle est assez grande pour lui et pour moi.... Du courage, Nicodème, apprête la myrrhe et l'aloès ; je vais trouver le gouverneur romain. Nous nous rejoindrons ici ; j'apporterai le linceul. »

Il dit, et s'éloigne, rapide comme une noble pensée que ne sauraient ralentir ni les menaces ni les séductions. Bientôt il arrive au palais des Romains. Porcia, pâle et les yeux inondés de larmes, est seule avec Pilate, qui paraît inquiet et rêveur. Surpris de la visite de Joseph, dont le maintien et le regard annoncent une profonde douleur, il lui demande le motif qui l'amène.

« Je viens, répond d'Arimathie, réclamer les restes de l'homme divin que tu n'as pas su connaître, et que tu as livré à la rage de ses ennemis. »

« Eh ! que t'importe cet homme ? pourquoi veux-tu lui donner un témoignage d'intérêt qui pourrait devenir dangereux pour toi ? »

« J'obéis au souverain Juge qui, du haut des cieux, pèse nos actions et nos pensées. »

« Les juges suprêmes du monde ne siégent pas où les placent tes folles illusions. C'est sur les bords du Cocyte qu'ils nous attendent ; ils ne s'appellent ni Jéhova ni Jésus, mais Minos, Rhadamante et Sarpédon. »

« Quand l'urne funéraire aura reçu tes cendres, quand mon enveloppe mortelle sera descendue dans la tombe, alors nous verrons, ô Pilate ! si ce sont tes dieux ou le mien qui distribuent les châtiments et les récompenses. En attendant, accorde-moi la faveur que je sollicite de ta bonté ; abandonne le corps inanimé du prophète, que son peuple a égorgé, au peu d'amis qui lui sont restés fidèles. »

Porcia supplie son mari de ne pas refuser une demande aussi juste, et Pilate cède aux prières de sa femme. Mais, toujours dominé par la crainte de compromettre son autorité, il fait appeler Énéus, qui commandait la troupe envoyée sur le Golgotha, et lui demande s'il est certain de la mort de Jésus.

Et Énéus répond :

« Pas un de nos soldats n'a osé lui briser les os ; je lui ai fait percer le flanc d'un coup de lance : il a cessé de vivre. »

Rassuré par cette déclaration, Pilate autorise Joseph à ensevelir Jésus, et le noble Israélite retourne aussitôt au Golgotha.

A la vue du linceul qu'il apporte, Marie se voile le visage, et ses sanglots redoublent ; Jean ose enfin lui adresser la parole :

« Mère de notre divin Maître, dit-il, songe qu'il ne nous reste d'autres consolations, à nous qui l'avons tant aimé, qu'à rendre les derniers honneurs à ses restes sacrés. »

Joseph et Nicodème s'avancent vers la croix, et engagent les fidèles à venir les seconder ; mais pas un d'eux ne quitte la place où la douleur paraît les avoir enracinés.

Les anges et les ressuscités, invisibles aux regards des mortels, planent au-dessus du tertre funèbre ; ils agitent doucement les cordes de leurs harpes, et leurs chants de deuil s'élèvent jusqu'au trône de Jéhova.

Joseph et Nicodème ont étendu le linceul au pied de la croix, ils le parsèment de suaves parfums, y déposent le corps de Jésus et le couvrent de ces aromates précieux qui combattent les atteintes de la destruction.

Ève descend des nuages, s'arrête près du divin mort et se penche sur lui avec tout l'abandon de la tendresse maternelle. Les longues boucles de sa chevelure d'or effleurent les plaies de Jésus ; ses larmes tombent sur son front glacé, et sa voix, à



peine intelligible, même pour les anges, murmure ces douces paroles :

« O mon fils, mon sauveur ! que tu es beau ! De chacune de tes blessures je vois jaillir des éones de félicités. La pâleur de la mort couvre encore ton visage, mais ta bouche fermée et tes yeux éteints annoncent l'immortalité à tous mes enfants. Te voilà sans vie, et pourtant tout en toi est amour et miséricorde. »

Joseph et Nicodème ont replié sur le Messie le linceul parfumé ; il se teint de sang...

Les larmes des bienheureux coulent en abondance, et un chœur de ressuscités chante ainsi la douleur des cieux :

« Qui es-tu, toi qui descends du Golgotha, enveloppé d'une robe de pourpre ? Qui es-tu, toi qui quittes l'autel avec des vêtements couverts de sang ? Qui es-tu, toi qui disposes du salut éternel ? »

Un autre chœur répond, et la trompette du dernier jugement fait retentir sa voix terrible :

« Je suis celui qui enseigne la justice, je suis celui qui distribue les récompenses et les châtiments ! »

Et le premier chœur reprend :

« Pourquoi ta robe est-elle teinte en rouge comme le vêtement du vendangeur qui vient de fouler la cuve ? »

Et la trompette répond :

« Vous m'avez laissé seul au milieu de cette cuve d'iniquités. Dans ma colère, j'ai foulé tous ceux qui s'étaient révoltés contre moi ; au milieu de ce travail qui vous a sauvés tous, mes vêtements se sont teints de sang ! Il est venu le jour de la vengeance, le jour de la rédemption ! J'ai regardé autour de moi et je n'ai trouvé personne pour me seconder. Dieu a fait tomber sur ma tête ses plus cruelles terreurs, et pas un habitant de la terre, pas un habitant du ciel ne m'a soutenu. J'ai accompli mon œuvre par la force de ma colère et de mon bras. J'ai écrasé la tête du serpent qui m'avait mordu au talon. J'ai rendu ivres morts tous ceux qui se sont élevés contre moi ; les voilà étendus à terre sans force et sans mouvement [1]. »

Joseph d'Arimathie a détaché du front de Jésus la couronne

[1] Imitation du chap. 63 d'Isaïe. Dans ce chapitre le prophète dépeint les travaux du Messie, réduit à délivrer seul son Église. (*N. du Tr.*)

ensanglantée ; il la remet à Nicodème, qui la contemple avec une muette douleur, Jean et Marie éclatent en sanglots.

Les larmes des bienheureux coulent en abondance, et un chœur de ressuscités chante le triomphe des cieux :

« Anges, écoutez le murmure du ruisseau de Cédron qui baigne les murs du temple ; l'orgueilleux est vaincu ! regardez ! il est écrasé le serpent ! »

Et un autre chœur chante d'une voix plus forte :

« Quand il murmura plus doucement le ruisseau de Cédron, quand les palmiers de Gethsémané mêlèrent le bruissement de leurs cimes inclinées au souffle de la brise matinale, ce fut alors que commencèrent, pour lui, les angoisses de l'agonie; ce fut alors qu'il entendit les mugissements de l'abîme et les cris de rage des réprouvés ; ce fut alors que le Thabor trembla jusque dans ses fondements ! »

Éloha sort tout à coup du fond des nuages et répète :

« Ce fut alors que commencèrent, pour lui, les angoisses de l'agonie ! »

Un chœur d'anges chante l'hymne de mort au-dessus des restes inanimés du Messie.

Joseph et Nicodème soulèvent le corps de Jésus, et le chargent doucement sur leurs bras ; ils l'emportent...

Un ressuscité les suit du regard et fait entendre cette plainte touchante :

« O toi ! le plus beau des hommes, le plus beau des anges, c'est pour nous tous que tu viens de mourir sur la croix ! Les esclaves du péché ont tiré ta robe au sort, et quand, dévoré par une soif ardente, tu as demandé à boire, ils t'ont présenté du fiel et du vinaigre. »

Et le chœur d'anges reprend :

« Malheur à toi, Jérusalem ! malheur à tes fils dégénérés ! L'Éternel les a entendus quand ils ont demandé le sang du Rédempteur ; il les a vus quand ils se sont jetés sur lui, semblables à des vautours qui s'abattent sur leur pâture. »

La trompette du dernier jugement continue à se faire entendre, et les harpes des patriarches se taisent. Moïse lui-même cesse d'agiter les cordes de son psaltérion ; il se détache des légions d'anges et de ressuscités qui l'entourent, plane au-dessus du Messie, et chante ainsi :

« Vous qui avez égorgé ce divin Abel, misérables, Caïns, je vous connais; je sais où vous avez établi vos repaires. La voix de son sang est arrivée jusqu'au haut des cieux, elle n'a pas demandé vengeance, non, elle a demandé grâce, grâce pour vous qui avez repoussé sa miséricorde. Mais l'appel du Golgotha a pénétré jusqu'au fond des enfers. Meurtriers du Sauveur, puisque vous l'avez voulu, mourez de la mort éternelle ! »

Le métal sonore cesse de résonner, le prophète se tait, et tous les immortels restent plongés dans une muette douleur.

Joseph et Nicodème sont arrivés près de la tombe creusée dans le flanc d'un noir rocher, dont le sommet nourrit çà et là quelques rares sapins. Joseph cherche du regard la place la moins sombre, et, secondé par son noble ami, il y dépose les restes de Jésus. Accablés de tristesse, tous deux détournent la tête, sortent du sépulcre, et en ferment l'entrée en y roulant péniblement une lourde pierre. De profondes ténèbres règnent dans la tombe où reposent les restes du Messie; mais à travers ces ténèbres, les immortels voient briller les premières étincelles de la résurrection.

Oui, divin Sauveur, à peine les ombres de la mort s'étaient-elles répandues sur tes yeux, que déjà le souffle de l'immortalité bruissait autour de toi, et la trompette redoutée, qui, au jour de la grande moisson, appellera tous les moissonneurs au travail, résonnait dans les cieux, et le murmure des harpes célestes, doux comme le premier rayon de l'aube matinale, annonçait ton réveil. Nous ne t'avons pas vu sommeiller au milieu des horreurs de la mort; pour nous, tu reposes à l'ombre des palmiers. Mais vous, ses bien-aimés, vous qui alors viviez encore de la vie d'un jour, vous avez pleuré, vous avez gémi, puis vous avez versé des larmes de joie divine, des larmes que nous ne connaîtrons jamais, nous qui n'avons éprouvé ni votre sainte terreur, ni votre sombre désespoir.

Tout est silencieux et calme autour de la tombe du Christ. Les harpes d'or ne font plus entendre leur harmonie plaintive; les anges et les ressuscités ont essuyé leurs larmes et se sont envolés. Les fidèles regagnent leurs demeures, soutenus par la consolante pensée que la noble victime du Golgotha vient enfin de trouver le repos dans la tombe. Jean et Marie, seuls, sont encore au pied de la croix. Le disciple chéri se penche

vers la sainte femme que son maître a confiée à ses soins, et lui dit d'une voix entrecoupée de soupirs :

« Nous ne pouvons plus rien pour lui, quittons ce lieu lugubre, permets-moi de te conduire dans ma cabane ; viens, ma mère, viens, suis ton fils. »

Ces mots rappellent Marie à elle-même ; un torrent de larmes s'échappent de ses lieux, elle s'écrie du fond de l'âme :

« Ta mère ! et c'est *Lui* qui m'a donné à son disciple chéri, c'est *Lui* qui t'a fait mon fils !... Il y a tout un ciel dans cette pensée !... Mais aussi quel tourment cruel, quel désespoir sans fin dans l'affreuse certitude qu'il n'est plus, ce fils bien-aimé que nous pleurons ! »

Elle dit, s'enveloppe de son voile, et Jean guide sa marche chancelante loin du Golgotha.

A l'ombre du temple et presque sous les murs de Jérusalem, s'élève une touffe de palmiers, au milieu desquels se cache une humble cabane ; c'est là la demeure de Jean, c'est là qu'il conduit la triste Marie. Persuadé qu'il serait inutile de chercher à la consoler et que Dieu seul peut la soutenir dans son affliction, il supplie tous les fidèles qu'il rencontre de venir pleurer avec sa mère.

Coulez, mes vers ; célébrez les saintes larmes et le deuil profond des pieux amis du Messie, et que mon chant soit naïf et vrai comme la plainte touchante du plus malheureux des pères lorsqu'on lui présenta la robe ensanglantée du jeune berger de Sichem [1].

Les yeux inondés de larmes, la poitrine oppressée et les genoux tremblants, la mère de Jésus entre dans la salle où déjà de nombreux fidèles l'ont précédée. C'est dans cette même salle que son fils aimait à réunir ses amis. En apercevant la place où tant de fois il leur avait parlé avec cette éloquence divine qui touchait tous les cœurs, cette place que, par respect pour sa mémoire, pas un des fidèles n'a osé occuper, Marie se prosterne et appuie son front sur le siége qui, désormais, va rester vide pour toujours. Magdelaine et la mère des Zébédée parviennent enfin à la relever ; mais elle se retire dans un coin obscur et s'enveloppe de son voile. Pas une voix n'ose interrompre le

[1] Klopstock fait allusion ici à Jacob, quand ses enfants vinrent lui apporter la robe ensanglantée de Joseph, en lui disant qu'il avait été dévoré par une bête féroce, pendant qu'il gardait ses troupeaux dans la vallée de Sichem. (*N. du Tr.*)

morne silence qui règne dans l'assemblée. Tout à coup Simon-Pierre paraît ; ses traits portent l'empreinte de la plus vive douleur, et il s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Jésus est enseveli, et bientôt, je l'espère, nous le serons tous... Joseph me creusera une tombe au pied du rocher sacré... Je veux qu'il me le promette, je veux qu'il me le jure. »

Il dit, et se tait, car Simon le Cananéen entre, appuyé sur le bras de Matthieu. Philippe les suit de près avec Jacques-Alphée. Lebbée arrive seul, va s'asseoir près de Marie, et se couvre le visage de ses mains. Jacques Zébédée, surnommé le fils du tonnerre, se présente le dernier, et s'écrie en levant les bras vers le ciel :

« Il est mort ! Il est mort ! Toute grandeur humaine n'est qu'un vain mot, même la plus noble de toutes, même celle qui fuit l'éclat et qui fait le bien dans l'obscurité, car des tyrans sanguinaires ont sacrifié Jésus, ils l'ont immolé à leur haine, à leur vengeance ! »

Barthélemy, Pierre, André, le frère de Simon, Cléophas, Nathanaël et le jeune Sémida entrent successivement et vont s'asseoir sans prononcer un mot, et sans oser lever les yeux sur leurs amis, dont ils comprennent et partagent la douleur. Une lampe que Magdelaine vient de suspendre au plafond laisse tomber ses pâles rayons sur cette lugubre et silencieuse assemblée ; c'est ainsi que le crépuscule du soir enveloppait le corps palpitant d'Abel : ses lèvres étaient muettes, mais son sang criait vengeance et malheur sur son meurtier.

Les anges gardiens des disciples et des fidèles se glissent dans la salle, et Jésus lui-même daigne jeter un regard de miséricorde sur ses élus. Ranimée à son insu par son ange tutélaire, Magdelaine retrouve la force d'exprimer la douleur qui l'accable.

« Hélas ! dit-elle, que sommes-nous depuis qu'ils nous a quittés !... Mère trop infortunée, ne te laisse pas aller à ton désespoir : que deviendrions-nous si tu nous abandonnais aussi ? .. Ah ! je comprends maintenant tout ce que, dans sa profonde tristesse, il nous a dit sur Jérusalem, qu'il appelait la veuve délaissée, la princesse livrée aux gentils, elle qui naguère était la reine des nations !... Nous étions pauvres et obscurs, et cependant notre bonheur était immense, car notre maître était un homme divin ; le voilà mort, et notre misère est infinie, et nos

journées et nos nuits vont s'écouler dans les ténèbres et dans les larmes... Qu'elle ne tarde pas à nous arriver, la nuit du sommeil éternel !... Nos ennemis triomphent, ils se rient de nous, de nous qui, dans la simplicité de notre cœur, l'avons tant aimé le grand prophète... Ils n'ont pas craint de le railler, ils ont épuisé sur lui le calice des moqueries infernales; pour étancher sa soif, ils lui ont donné du fiel et du vinaigre!... Juge suprême, remplis pour eux le calice de la vengeance, qu'ils le vident jusqu'à la lie, et qu'ils meurent !... »

Elle se tait. La mère de Jésus rassemble ses forces, et dit d'une voix entrecoupée :

« Souviens-toi, Magdelaine, que du haut de sa croix il s'est écrié : *Pardonne-leur, mon père, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* »

Ces mots portent dans tous les cœurs une admiration profonde, et un rayon de joie céleste adoucit leurs regrets; mais bientôt la douleur les domine de nouveau. Lebbée seul est resté sous l'impression des douces paroles de Marie.

« Oui, dit-il, que la miséricorde de l'Éternel s'étende sur tous ses enfants; mais qu'elle n'oublie pas de nous rappeler de ce monde!... Qu'y ferions-nous sans notre divin maître?... Hélas! ne nous a-t-il pas dit souvent que, dans la maison de son père, il y a de paisibles demeures pour tous ceux qui l'aiment?... Permets-nous, grand prophète, d'aller dormir sur le seuil de cette maison... Ne cherchez pas à me consoler, mes amis; prononcez sans cesse devant moi le nom de Jésus; il résonne à mon oreille comme l'écho de la flûte du berger quand le doux souffle du soir nous l'apporte à travers une vallée couverte de fleurs... Entretenons-nous sans cesse du passage de cette vie de misère à la vie éternelle; semblables au voyageur diligent, ayons toujours le bâton blanc à la main, soyons prêts à partir au premier signal... Ah ! que ne pouvons-nous mourir tous, et à l'instant !... »

« Oui, mourons, répond Cléophas : dans la tombe seule nous trouverons le repos... Creusons-nous mutuellement nos dernières demeures. »

Thomas Didyme se présente à l'entrée de la salle et s'y arrête indécis et tremblant. La vue de ses amis, qui ont abandonné les restes de leur divin Maître, et qui pleurent et gémissent en

ce lieu lugubre, semblables à des fantômes errants autour d'un sépulcre à peine fermé, augmente son désespoir.

« Malheureux ! s'écrie-t-il, vous avez entendu les *hosanna* qui ont accueilli Jésus lors de son entrée triomphale à Jérusalem, et vous ne savez pas mourir aujourd'hui qu'il n'est plus !... Je croyais trouver parmi vous quelques amis assez courageux pour ouvrir le cortége des victimes qui doivent le suivre dans la mort, le grand prophète que nous avons vu marcher sur les vagues de la mer, le grand prophète qui devant nous a réveillé du sommeil éternel et le pieux Lazare, et le jeune Sémida que je vois pleurer dans un coin obscur de cette salle. »

Didyme est interrompu par l'arrivée de Joseph d'Arimathie. Sa démarche est grave et solennelle ; l'expression de son regard annonce l'espérance et commande le respect ; sa parole seule trahit une profonde émotion :

« Salut, frères du Christ, mes frères à moi !... Nicodème attend que vous lui permettiez de se présenter devant vous.... Il apporte... Vous m'interrompez par des cris de douleur ?.... Ah ! je le vois, vous n'êtes pas encore en état de supporter la vue du dépôt sacré que je voulais vous confier... Que Nicodème s'éloigne ; qu'il emporte la couronne ensanglantée... »

« La couronne ensanglantée ! » répète la malheureuse mère ; et l'accent déchirant de sa voix remplit l'assemblée d'épouvante et de terreur.

Nicodème paraît sur le seuil de la porte. Marie arrache le voile dont elle s'était enveloppée, se précipite vers la couronne, tombe et entraîne dans sa chute les amis qui voulaient la soutenir.

Les fidèles se sont prosternés autour de la mère de Jésus, qui seule a conservé la force d'exprimer les angoisses cruelles qui déchirent son âme :

« Pourquoi arrêtez-vous ainsi vos regards sur cette couronne d'épines ? Ne l'avez-vous pas vue ceindre son front et se rougir de son sang ? Hélas ! c'est pour moi que l'Éternel a tendu le plus terrible de ses arcs, c'est pour mon cœur qu'il a réservé la plus cruelle de ses flèches ; ne suis-je pas la plus infortunée des mères, moi qui ai donné le jour au plus grand des prophètes ? Malheur ! malheur à moi ! »

Tandis que Marie exhale ainsi sa juste douleur, une autre Marie, la sœur de Lazare, lutte loin de cette pieuse réunion

contre les angoisses de la mort. Déjà ce sommeil lourd et pénible qui précède le sommeil éternel pèse sur ses paupières fermées, et une froide sueur couvre ses membres. Tout à coup elle soulève sa tête appesantie, et son regard éteint cherche celui de Marthe. Heureuse de trouver cette sœur fidèle au chevet de son lit, mais affligée de l'y voir seule, elle gémit profondément, et de ses lèvres tremblantes s'échappe cette plainte douloureuse :

« Tu es là, ma sœur;... mais nos amis, mais Lazare?... Nathanaël lui-même?... Ma vie s'est écoulée au milieu d'eux, et ils me laissent mourir seule!... »

« Ne les accuse pas, répond Marthe; notre divin Maître les a sans doute conduits au désert pour les rendre témoins de quelque miracle nouveau. »

« Les aurais-je accusés, chère Marthe? ce n'était pas mon intention, moi qui les aime si tendrement... O vous tous qui m'avez aimée, pardonnez-moi les fautes que je me connais et toutes celles que j'ignore... Que ce moment est cruel! il plonge mon âme dans une sombre tristesse. »

« Chasse, ô ma sœur chérie! ces pensées qui voilent ta vie naguère si riante et si belle. »

« N'oublie pas, Marthe, que, pendant mon pèlerinage du berceau à la tombe, j'ai beaucoup souffert... J'ai connu aussi des joies innocentes et pures comme celles des anges, car j'ai eu des amis fidèles; j'ai vu Jésus sur la terre, et je l'ai entendu prêcher sa morale divine... Grâces te soient rendues, ô mon Dieu! pour les maux dont tu m'as affligée, et pour les consolations que tu m'as envoyées... Va, va, chère Marthe, va préparer ma tombe, la même qu'on avait creusée pour Lazare; c'est là que je veux dormir. »

« Dormir, ma sœur, et te réveiller comme notre frère quand il t'appellera, le prophète divin qui l'a ressuscité. »

« Bienheureuse Marthe, que cet espoir te soutienne toujours... Pars maintenant, va t'occuper de mon sépulcre; je veux être seule avec Dieu. Lorsque j'étais assise aux pieds de notre maître, je l'ai entendu dire : *Une chose seulement est nécessaire*. Aujourd'hui comme alors, je veux *choisir la bonne part*. Être seule avec Dieu, voilà maintenant ce qui est nécessaire pour moi. »

« Et j'abandonnerais ton agonie? Non, non, ma sœur. »

Vaincue par les prières de Marthe, Marie lui permet de rester près d'elle; et ses lèvres, que déjà les violettes de la mort commencent à teindre de leurs pâles nuances, murmurent ces pieuses paroles :

« Ne compte pas avec moi, Dieu de mes pères; si tu n'étais que juste, quel pèlerin de la terre pourrait supporter tes arrêts? Que ta miséricorde fasse tomber un rayon d'espérance dans mon cœur brisé... Ne me rejette pas, toi qui exauças l'infortuné Job, lorsqu'au milieu de sa misère la crainte et le doute l'assiégèrent tout à coup, et qu'il ne sollicita d'autre grâce que de lui rendre l'espérance et la foi... »

Et, s'adressant à sa sœur, elle lui demande avec inquiétude :

« Crois-tu qu'en ce moment Jésus prie pour moi?... Hélas! il pleurait avec nous, lorsque, tristes et désolées, nous suivions le convoi de notre frère... Oui, j'ose l'espérer, pour moi aussi il aura une pensée de miséricorde... Parle, Marthe, penses-tu qu'il soit possible de trouver, sans lui, grâce devant l'Éternel, qui jadis dit à Moïse : *Celui-là est maudit, qui a manqué à un seul de mes commandements* [1]? »

« Si Nathanaël, si Lazare étaient ici, ils te répondraient; moi, je ne puis que te dire : Jésus prie pour toi, pauvre délaissée. »

« Oh! alors, je ne suis point délaissée, chère Marthe!... Oui, je le sens, il m'enveloppe de sa protection divine, le plus grand des prophètes. »

Elle se tait, et tombe dans un profond sommeil. Craignant de troubler son repos, Marthe retient ses soupirs; mais ses larmes coulent en abondance, et ses yeux suivent chaque mouvement du visage de sa sœur, où se reflète la clarté mourante de la lampe nocturne, unique compagne de ses veilles, qui, depuis longtemps, se prolongent jusqu'au jour.

Le pieux voyageur qui, loin de fuir les images de mort, les accueille comme une douce consolation, s'estime heureux quand, au milieu des déserts qu'il traverse, il aperçoit une caverne sépulcrale. Il y entre pénétré d'un saint respect, et quand, à côté du monument élevé à la mémoire d'un bienfaiteur de l'humanité, il voit la statue de l'ami qui pleure sa

[1] Deutéronome, chap. 27. (*N. du Tr.*)

perte, son âme noble et pieuse comprend que ce dernier est le plus à plaindre; mais il prie pour tous deux. C'est ainsi que l'ange de Marie, debout près de son lit de mort, comprend et partage la douleur de Marthe, qui ne peut ni le voir ni l'entendre.

Les organes des mortels sont trop faibles pour soutenir l'éclat et la magnificence des anges, et cependant cet éclat, cette magnificence ne sont que de pâles ombres devant ta toute-puissance, divin Sauveur des hommes! Daigne exaucer ma prière; fais que les innombrables enfants que tu as rachetés meurent de la mort du juste.

Près de Marie expirante, son ange gardien sent sa beauté céleste s'obscurcir sous le sombre voile de la tristesse. Les douces teintes de son visage, les rayons étincelants de ses yeux s'affaiblissent, disparaissent, et ses ailes retombent sans remplir l'air de ses suaves parfums, de ce mystérieux bruissement qui annonce la présence d'un habitant du ciel, et que les enfants de la terre confondent trop souvent avec les douces émanations des fleurs et le souffle caressant de la brise printanière.

Le séraphin détache de son front la guirlande d'immortelles et le laurier céleste qui le ceignaient. Les souffrances de Marie l'affligent d'autant plus vivement qu'il ne pourra les soulager qu'au moment où Lazare, Nathanaël et Lebbée seront venus prier et pleurer près d'elle.

Lazare cependant est encore dans l'assemblée des fidèles; il parle ainsi à la mère de Jésus :

« Minuit approche, il faut que je te quitte, infortunée Marie ;... j'ai laissé ma sœur mourante... Je crains que, pendant mon absence, on ne l'ait instruite de la calamité qui, du haut du Golgotha, est venue tomber sur Jérusalem!... Si elle a survécu à ce malheur, il lui serait bien doux de voir, avant de fermer pour toujours ses yeux à la lumière, un disciple du maître chéri qui l'a précédée dans la tombe. »

Lebbée se lève aussitôt, et dit :

« Me voici, Lazare; conduis-moi près de ta sœur. »

Nathanaël se jette dans les bras du disciple, et le remercie avec toute l'effusion d'un cœur reconnaissant. Avant de s'éloigner, Lazare s'adresse de nouveau à la triste Marie :

« O toi, mère de celui que les anges ont salué à sa naissance,

et dont tu ne peux plus entendre prononcer le nom sans verser des larmes de sang, songe que tes tourments t'ont été mesurés d'avance par le maître des cieux, qui a condamné son fils à mourir sur la croix; songe surtout qu'avant d'expirer il a dit : *Entre tes mains, mon père, je remets mon esprit!...* Remets-lui donc aussi ton âme; mais vis, et que Dieu soit avec toi. »

Il dit, quitte la salle et s'avance rapidement vers Béthanie [1]. La main dans la main, Lebbée et Nathanaël le suivent en silence.

Arrivés à la maison de Lazare, ils s'arrêtent près du lit de la mourante, qui vient de se réveiller du pénible assoupissement où elle était tombée. A la vue des amis dont elle se croyait délaissée, elle se soulève, et s'écrie avec la joie la plus vive :

« Je te remercie, ô mon Dieu! ils sont venus enfin, et Lebbée est avec eux. »

« Pauvre Marie, dit Lazare, le Dieu qui donne la vie et la mort a-t-il daigné te soutenir au milieu de tes angoisses? »

« Oh! oui, mon frère, car il est tout miséricorde, même dans les douleurs dont il nous accable... Hélas! j'ai cruellement souffert!... je puis mourir maintenant... Je n'ai plus qu'un mot à te dire : Où est Jésus? Connaît-il mes souffrances? A-t-il prié pour moi? »

Lazare la regarde avec une tristesse rêveuse :

« Parle, Marie, quelles pensées t'occupent en ce moment? »

« Tu veux lire dans mon âme?... Apprends-le donc, mon frère... : ce ne sont pas les cruelles images de la destruction : ce n'est pas l'idée plus cruelle encore de vous quitter, vous que j'ai tant aimés, qui m'effraye, qui me torture; non, c'est le doute qui brise mon cœur... Où est-il, mon Dieu? Est-ce bien lui, lui que j'ai adoré jusqu'ici, lui qui enterra son prophète dans les entrailles du Nébo?... Qu'as-tu éprouvé, mon frère, lorsque tu t'es endormi du sommeil de la mort, et que tu as entendu la voix tonnante de ce Dieu te dire : *Il est maudit, celui qui a manqué à un seul de mes commandements* [2]? Mais si

[1] Lazare et ses sœurs habitaient le bourg de Béthanie. (*N. du Tr.*)

[2] Klopstock a créé cette scène pour montrer la différence qui existe entre la loi de Moïse, qui n'est que menaces et châtiments, et celle du Christ, qui est tout amour, tout

Jésus est intervenu en ma faveur, oh! alors, c'est soutenue par l'espérance que je descendrai dans la sombre vallée de la nuit éternelle... Parlez ! le plus juste des hommes a-t-il prié pour moi? »

Tous gardent un morne silence.

« Il m'a oubliée, reprend la mourante avec désespoir... Dieu vengeur, me voici ! Que ton glaive traverse mon âme; que ta volonté soit faite. »

Lazare lève les mains vers le ciel, et lui adresse cette prière :

« Tu as pitié de nous comme la femme a pitié de l'enfant que son sein a nourri; et, quand la femme est inexorable, toi, du moins, tu n'es qu'amour et miséricorde; car tu es l'Éternel, et tu nous a marqués du sceau de ta main divine. »

Marie se soulève par un effort pénible, et demande d'une voix tremblante :

« Que faut-il que je m'attribue?... l'anathème du Sinaï, ou l'amour d'une mère?... Si c'était l'amour!... oh! alors, mon âme se jetterait avec confiance dans le sein du Dieu dont la miséricorde est plus grande que celle d'une mère!... Et qui me dira qu'en effet j'ai trouvé grâce devant lui?... La prière du plus juste des hommes a-t-elle fléchi la rigueur de mon juge?... Je gémis, je tords mes bras avec désespoir, j'appelle mon Sauveur... Où est-il?... et j'en ai fait un Sauveur!... »

Incapable de supporter plus longtemps les angoisses de la mourante, Nathanaël s'écrie :

« Dieu de pitié, ouvre enfin ton oreille à sa plainte déchirante; daigne lui faire deviner ta présence. »

Et Lazare ajoute :

« Sois patiente et courageuse, ma sœur!... Ah! si tu savais quel exemple de patience et de courage sublime nous a été donné en ce grand jour... Je suis ressuscité, et pourtant je voudrais pouvoir m'endormir avec toi. Si la voix terrible de la mort m'appelait, je la trouverais plus douce que les chants solennels du temple. »

espérance. Tant que la sœur de Lazare reste juive, les plus cruelles angoisses assiégen son agonie; mais à peine son frère a-t-il soulevé un coin du voile qui cache encore la loi nouvelle, que la mourante, devenue chrétienne sans le savoir, n'éprouve plus que des émotions douces et son âme s'envole sans efforts et sans douleur. (*N. du Tr.*)

Les yeux de Marie étincellent; elle regarde autour d'elle avec une surprise pleine de charmes :

« Quelle joie, quelle terreur inconnue m'inonde tout à coup!... Mon frère, que viens-tu de me dire?... Achève, achève, je veux tout savoir... »

Et Lazare se tourne vers ses amis, et dit :

« Nous ne devons jamais cacher les arrêts de la Providence, lors même qu'ils sont terribles; je vais tout apprendre à ma sœur... Marie, continue-t-il, le meilleur des hommes, notre divin ami, Jésus de Nazareth, l'espoir du pécheur est mort sur la croix avec la résignation d'un ange... »

La mourante retombe sur son lit, et laisse échapper ces paroles entrecoupées :

« Mort!... mort sur la croix!... lui, notre maître!... Anges, vous l'avez laissé mourir!... Dieu, puisque c'est toi qui l'as voulu, je te remercie de cette agonie cruelle... Je vais le suivre avec joie, ton bien-aimé, ton fils!... »

Sa langue se glace; une pâleur mortelle couvre son visage. Lazare pose sa main tremblante sur le front de sa sœur, et l'initie à la mort par cette prière solennelle :

« Bientôt, oui, bientôt tu t'endormiras dans la paix du Seigneur. Pieuse amie du divin mort, tu vas naître à la vie, à la lumière éternelle!... Mon âme est attachée à la tienne, et pourtant je la vois avec bonheur briser son enveloppe mortelle et partir pour la terre de Canaan... Sauveur d'Israël, sois son bâton de voyage à travers les déserts de la mort; conduis-la dans la contrée bienheureuse où il n'y a plus de larmes, plus de gémissements, plus de cris de douleur! Soleil de la terre, éteins-toi pour elle; dernier sommeil, caresse-la doucement; couche sépulcrale, entr'ouvre-toi pour bercer mollement ses restes inanimés; destruction au front d'airain, aux bras de fer, reçois-la dans ton sein dévorant!... Il faut que la semence de l'éternité se décompose pour mûrir les riches épis qui tomberont au jour de la moisson universelle; au jour où la trompette nous appellera tous; au jour où la terre et les mers recommenceront le travail de l'enfantement, plus douloureux, mais plus parfait que celui qui fit sortir l'Éden du néant; au jour où les cieux réunis chanteront la magnificence de la création achevée. »

Lazare se tait, et sa sœur lui sourit doucement. Son ange

gardien tressaille de bonheur; le bruissement de ses ailes murmure à travers les airs comme le souffle embaumé d'une brise matinale, et ses doigts, agités par une vive émotion, glissent légèrement sur les cordes étincelantes de sa harpe. Ses accords célestes frappent les oreilles de la mourante; elle se redresse, et, les yeux levés vers le ciel, elle écoute dans une sainte extase. Nathanaël et Lazare la soutiennent; le séraphin chante, et l'âme de Marie, qui déjà ne tient plus à la terre, éprouve enfin ce calme parfait que ne connaîtra jamais aucune créature humaine pendant son exil ici-bas, lors même que, semblable à Lazare, elle aurait déjà entendu l'hymne de mort autour de son cercueil, et qu'elle aurait senti le frêle sapin tressaillir sous les premières mottes de terre destinées à la dérober pour toujours aux regards des vivants.

Les accords de la harpe céleste deviennent toujours plus imposants, et l'ange, soutenu par cette puissante inspiration devant laquelle les montagnes s'écroulent et les mondes s'abîment, laisse enfin échapper ces paroles :

« Il est saint, il est trois fois saint, celui qui laissa couler son sang sur le Golgotha, jusqu'à ce que tous les péchés du monde fussent remis. »

Trop faible pour supporter le ravissement que lui cause la voix du séraphin, l'âme de Marie se sépare enfin de son enveloppe de poussière...

Lazare se prosterne près d'elle, presse ses mains glacées dans les siennes, essuie les larmes qui, malgré lui, coulent sur ses joues, et prononce d'une voix ferme cette ardente prière :

« Gloire te soit rendue, à toi qui l'as jetée dans cette vie d'épreuve, et qui as daigné enfin la rappeler dans sa patrie céleste. Sœur chérie, ton âme est sauvée, et son enveloppe aussi ne périra point. Au dernier jour du temps, au premier jour du printemps éternel, la fleur que l'orage a brisée se parera d'une beauté nouvelle... Emportez-le, ce corps formé d'une sainte poussière; qu'il se confonde avec la poussière de la terre... Non, je veux la contempler encore, ma pieuse sœur; la foudre de la mort est tombée sur elle, la trompette céleste la réveillera... Les siècles passeront sur les siècles, et mûriront les germes d'autres siècles qui passeront à leur tour, avant qu'il se fasse entendre, le métal sonore... Tout est merveille dans la marche de l'Éternel; plus ma pensée cherche à la suivre,

plus elle s'égare et s'abîme... Un seul rayon pâle, mais doux, annonce que le jour succédera à la nuit... Pour toi, Marie, l'aube matinale brille enfin dans tout son éclat... Si tu peux m'entendre encore, écoute-moi, car j'implore la miséricorde de notre divin Maître descendu dans la tombe avant toi; je le supplie de te bénir comme je te bénis. »

Déjà le Sauveur a exaucé cette prière, et sa bénédiction descend sur la sœur de Lazare. Pendant que son corps se prépare à l'immortalité, sous le souffle divin qui l'effleure, son âme jette un dernier regard de satisfaction céleste sur sa dépouille glacée, car elle comprend qu'elle est à jamais délivrée des maux de la terre. A mesure que cette âme, si belle et si douce, s'élève dans les nuages, ses sensations s'épurent, sa pensée devient un hymne de joie et de reconnaissance, et c'est à la mort qu'elle adresse ses premières actions de grâce :

« O toi, si terrible sur la terre, qu'es tu donc? Un doux et court sommeil, un passage mystérieux aux délices ineffables du ciel.... Et ces délices sont mon partage.... Premiers-nés de la lumière, sublimes séraphins, oh ! dites-moi que mon ravissement n'est pas un songe trompeur, qu'il est une réalité éternelle... Oubli du passé, viens mettre le comble à mon bonheur... Mais, que dis-je? non, je ne veux rien oublier... Les souffrances de la terre, en les comparant aux béatitudes du ciel, en augmentent le charme.... Cette source de félicités vous manque, enfants éternels du maître des cieux; vous ne pouvez opposer les jouissances des bienheureux aux tourments des pécheurs, vous qui n'avez jamais péché.... Vous ne connaissez pas les larmes amères qu'il a versées sur la terre, le Dieu d'amour et de miséricorde.... Pressentiment prophétique, tu m'as dit plus d'une fois qu'un jour je rendrais grâce à l'Éternel des maux qu'il a amassés sur ma tête : te voilà accompli... Chacune de mes journées m'a amené une sombre nuit; puis elle est venue, la plus sombre de toutes, celle de la mort ! Elle est passée, et il est venu, le matin de la vie éternelle... Rêve qui as commencé avec les pleurs de la naissance, qui s'est évanoui avec le dernier râle de l'agonie, te voilà terminé, me voilà réveillée pour la vie éternelle ! Quand l'immortalité commencera pour la poussière, je me réveillerai une seconde fois ! Oui, nous ressusciterons tous, comme il ressuscitera, le Sauveur du monde mort sur la croix. »

Et, brillante comme une nuée matinale, légère comme l'air, rapide comme le vent, Marie s'élève toujours plus haut dans l'infini. A mesure qu'elle s'approche du trône de l'Éternel, elle entend le bruissement des mondes voyageurs et la voix des anges qui chantent dans les cieux.

Rempli de graves et solennelles pensées, Lazare retourne dans la demeure de Jean, où les amis du Christ pleurent et prient, prosternés autour de la couronne d'épines, que Marie a couverte d'un voile de deuil. Au moment où Lazare allait franchir le seuil de la salle, un des *soixante-dix* saisit son bras, entre avec lui, promène son regard étincelant sur l'assemblée, et s'écrie avec une pieuse exaltation :

« Apprenez enfin combien les voies de la Providence sont merveilleuses !... Ce que je vais vous dire, je ne l'ai pas entendu raconter ; je l'ai vu de mes yeux. Déjà l'Éternel récompense son prophète ! Pourquoi cette couronne est-elle couverte d'un sombre voile ? Rejetez-le ; je veux voir le sang qui teint les épines : il doit briller d'un éclat surnaturel, car Dieu a fait pour lui plus que tu n'aurais osé demander, toi, sa mère.... Relève ta tête, Marie ! sors de l'abîme où la douleur t'a plongée ; écoute-moi. Lorsqu'il s'est endormi, la terre a tremblé : tu as suivi ses gémissements ; une nuit sombre a déployé ses noires ailes sur le monde, et tu as partagé les terreurs qu'elle a portées dans nos âmes. De plus grandes merveilles viennent de témoigner en faveur de ton fils. Sous le portique du temple, la flamme du sacrifice s'est allumée d'elle-même, et les prêtres, qui, dans l'effroi que leur causait la nuit surnaturelle qui s'est appesantie sur Jérusalem, avaient cherché un refuge au pied des autels, ont tourné leurs regards vers le sanctuaire, et alors ils ont vu le rideau qui voile le mystère sacré se déchirer depuis la voûte du temple jusqu'aux larges dalles qui couvrent le sol. Frappés de terreur, ils sont tombés la face contre terre, puis ils se sont enfuis, pâles, échevelés comme des ombres échappées de leurs tombes. Vous le voyez, l'Éternel ne s'est pas borné à remuer les entrailles des montagnes et à couvrir la terre d'un sombre nuage : pour sanctifier la mort de son élu, il a dévoilé son sanctuaire. »

Les fidèles gardent le silence ; dans l'excès de leur douleur, le récit merveilleux qu'ils viennent d'entendre les étonne plus qu'il ne les console. C'est ainsi que le voyageur qui se sent

frappé de vertiges, en descendant la pente rapide d'un rocher, ne peut distinguer la beauté et le charme de la délicieuse vallée vers laquelle il s'avance sans le savoir.

Lazare voit avec douleur le désespoir qui pèse toujours sur ses amis :

« Hélas ! dit-il, puisque les témoignages éclatants de l'Éternel en faveur du divin mort ne peuvent vous consoler, peut-être trouverez-vous quelque adoucissement à vos maux dans la certitude qu'une de vos amies a cessé de souffrir.... Oui, ma sœur chérie que vous aimiez tous, la jeune fille qui écoutait si avidement les leçons de Jésus, est allée rejoindre son maître céleste.... Puisse l'idée qu'elle ne souffre plus dans cette vallée de misères être pour vous un frais ombrage contre la chaleur du jour, un point d'appui contre le souffle impétueux de la tempête ! »

Magdelaine se lève vivement, et arrête ses yeux pleins de larmes sur le visage pâle de Lazare :

« Tes paroles, dit-elle, semblent venir du monde des anges !... Ta sœur, ta pieuse sœur a été rejoindre Jésus ?... N'en as-tu plus, de ces douces paroles qui semblent venir du monde des anges ? Avant de s'envoler dans les cieux, n'a-t-elle pas dit que nous la suivrions bientôt !... Et toi-même, Lazare, tu es descendu naguère parmi les morts : n'as-tu pas appris, dans leur lugubre séjour, que les amis de Jésus ne survivraient pas à leur maître ?... Parle ! nous est-il permis d'espérer qu'il nous appellera bientôt à lui ?... Tu ne réponds pas ?... Mère de l'Homme divin, puisqu'il faut que nous lui survivions, prions l'Éternel de nous rendre témoins des châtiments qu'il réserve aux meurtriers de son élu. Que le bras de fer des terreurs infernales les torture sous nos yeux, qu'il les enlace, et que nous soyons présents quand il leur fera vider jusqu'à la lie le calice de la plus terrible des vengeances ! »

Pendant que les fidèles s'abandonnent ainsi à leur douleur, minuit déploie sur la terre son vague effroi et ses noires visions. Naguère le Messie priait avec eux pendant cette heure mystérieuse, et elle leur semblait brillante et belle comme une matinée de printemps ; maintenant, la voix de leur divin ami ne frappe plus leurs oreilles : la place qu'il occupait au milieu d'eux est vide, et un morne désespoir glace leur cœur.

Les séraphins qui assistent à cette pieuse réunion n'ont plus besoin de se voiler pour se rendre invisibles : la douleur des fidèles les a si vivement affligés, que leur éclat céleste s'en est obscurci.

Sélith, l'ange gardien de Marie, se penche vers Salem, le protecteur de Jean, et, d'une voix qui n'est intelligible que pour les immortels, il dit :

« Ces pieux amis du Messie marchent vers un but sublime ; nous le savons, et nous souffrons presque autant qu'eux. »

« Non, non, mon frère, nous ne saurions éprouver ce qu'ils éprouvent, et si en les éclairant tout à coup par un rayon céleste, nous pouvions leur montrer l'avenir qui les attend, ils n'y verraient qu'une belle illusion. Dans le sombre labyrinthe où ils marchent sans guide et sans espoir, la douleur seule leur paraît possible et vraie. »

Et Salem répond :

« Je me sens frappé de vertiges devant les abîmes qui bordent leur route. »

« Et moi, mon frère, je trouve un bonheur ineffable à sonder ces abîmes de la pensée... La pitié t'égare ; tu souffres en ce moment comme souffrent les mortels, et comme eux tu oublies que la justice suprême purifie ses enfants par la douleur. Ils ne pourraient se désaltérer avec nous dans les ondes du fleuve de la vie éternelle, au grand jour du jugement universel, s'ils n'avaient pas bu d'abord dans le calice amer et brûlant de la vie de luttes et d'épreuves. »

« Pardonne, cher Sélith, si les angoisses d'une mère m'ont fait oublier un instant ma nature divine : songe que cette mère est celle du Messie, et qu'elle a vu son fils mourir sur la croix. Si un sommeil bienfaisant pouvait fermer sa paupière, je raffermirais son âme par un songe bienfaisant ; mais, hélas ! le repos ne descendra pas sur elle : il faut qu'elle souffre et qu'elle veille jusqu'à ce que la mort lui apporte des consolations divines. »

Le sommeil qui fuit la mère de Jésus étend son voile diaphane sur les yeux de Jean ; Salem le couvre de ses ailes, et le cœur du disciple s'ouvre aux visions prophétiques. Il lui semble qu'il marche, ou plutôt qu'il vole sur la cime du Liban. Au bruissement mystérieux des cèdres, le matin, le plus beau de tous ceux qu'il avait vus naître jusqu'ici, étale ses draperies

de pourpre à franges d'or sur les bosquets fleuris ; et le murmure des cieux, semblable au son du psaltérion des prophètes, fait doucement vibrer l'air, chargé de suaves parfums ; et les accords d'une harpe mélodieuse accompagnent ces paroles, qu'une voix céleste fait résonner à son oreille :

« Il essuiera les larmes que ses pieux amis versent pour lui, le divin fils de la plus tendre des mères. »

Malgré le charme qui le fascine, le disciple sent que le jour des consolations n'est pas encore venu. Il soupire, il gémit au milieu des douceurs du songe qui le conduit toujours plus avant dans la forêt du Liban. Tout à coup, il aperçoit des hommes, à l'air féroce, qui abattent le plus beau des cèdres. Le cèdre tombe : le Liban tressaille au bruit de sa chute ; la hache sacrilége taille l'arbre royal, qui prend la forme d'une croix ! Cette croix se dresse, et répand autour d'elle des ombres gigantesques et terribles ; mais, presque au même instant, elle se couvre de palmes fleuries. A cette vue, le disciple se sent transporté de la forêt du Liban dans les bosquets d'Éden ; les cieux s'entr'ouvrent au-dessus de sa tête, les chants des chœurs célestes arrivent jusqu'à lui, son cœur bat avec force, et une félicité inconnue inonde tout son être.

CHANT XIII.

Gabriel rassemble les anges et les ressuscités autour de la tombe du Christ pour attendre son réveil. — Doutes de l'officier romain qui garde le tombeau. — L'âme de la sœur de Lazare vient se mêler à la troupe des immortels. — Obaddon fait sortir Satan et Adramelech de la mer Morte, et leur donne le choix de retourner aux enfers ou de se rendre auprès du sépulcre de Jésus. — Le Messie se réveille de la mort ; les anges et les ressuscités le saluent par des chants de triomphe. — Plusieurs bienheureux descendent des nuages pour glorifier le Sauveur du monde. — L'âme d'un païen qui vient de mourir est amenée devant le Christ, qui la juge. — Gabriel ordonne à Satan de retourner aux enfers. — L'officier et les soldats romains vont rendre compte au sanhédrin de ce qui s'est passé pendant qu'ils gardaient le tombeau de Jésus. — Philon se tue ; Obaddon précipite son âme dans la géhenne.

Toujours réunis dans la vallée où jadis ils s'étaient endormis

du sommeil de la mort, les patriarches goûtent les joies ineffables de leur récente résurrection. Les anges voltigent autour de la terre et bénissent l'espèce humaine, que le sacrifice de la rédemption vient de réconcilier avec son Créateur. Mais de douloureuses émotions se mêlent à leur joie, et souvent ils agitent leurs ailes pourprées, obscurcies par les exhalaisons de la terre, comme le voyageur secoue la poussière qui s'est attachée à ses pieds.

Gabriel est resté près de la tombe du Christ; Éloha se tient debout sur un des soleils qui entourent les cieux. Tout à coup Gabriel se lance dans l'espace pour y chercher le signe de la résurrection. Ses yeux se fixent avec une attente joyeuse sur le plus grand des Orions; l'astre brille d'un éclat plus vif; ses rayons deviennent un torrent de lumière. Le séraphin redescend vers la terre; il plane au-dessus de la vallée de Mambré, et, d'une voix terrible comme celle de la tempête quand elle renverse les villes et les forêts, il s'écrie :

« Suivez-moi tous au plus saint des sépulcres ! »

Et les anges et les patriarches entourent la tombe du Dieu mort pour le salut des enfants d'Adam. Gabriel s'assied sur cette tombe. L'ange de la mort, le même que Jéhova avait chargé de frapper le Messie, s'avance en tremblant, se jette dans les bras du séraphin et dit :

« Hélas ! mon céleste frère, pour moi seul il fait toujours nuit, pour moi seul cette terre sanctifiée tremble et frémit encore ! Depuis qu'ils existent, les mondes et leurs habitants, j'exécute avec courage et résignation les ordres que daigne me donner l'Eternel; mais la dernière victime qu'il m'a fait immoler a épuisé mes forces. Ranime-moi, divin Sauveur, toi qui vas sortir du sépulcre où je t'ai fait descendre pour aller t'asseoir à la droite de ton père. »

Il se tait, et, silencieux et sombre, il s'appuie contre la pierre la plus noire du tombeau. Les anges et les patriarches s'entretiennent de la prochaine résurrection du Messie.

« Se réveillera-t-il avec le soleil ? demande un des patriarches; embellira-t-il la parure printanière de la terre d'un reflet de sa magnificence, ou le monde doit-il rester endormi, tandis que son Sauveur sortira des ombres de la mort ? Quand il s'élèvera au-dessus de son sépulcre, le réduira-t-il en atomes imperceptibles que l'air disperse en se jouant ? Ce

noir rocher qui s'arrondit au-dessus de sa tombe s'envolera-t-il vers le ciel quand le vainqueur de la mort lèvera sa tête au-dessus de la poussière qui le couvre? Aurons-nous la force de supporter l'éclat de sa gloire? Mon faible cœur contient à peine les douces craintes, les ineffables espérances qui l'inondent. »

Abraham fait entendre à son tour ce chant de triomphe et de bonheur :

« Je le verrai, le vainqueur de la mort, le Dieu qui s'est immolé pour sauver l'espèce humaine, je le verrai sortir de son sépulcre et rentrer dans la vie éternelle. »

Il dit, et la lune, qui s'était voilée de nuages, reparaît brillante et pure; mais les sombres nuées qui nagent dans les airs reviennent presque aussitôt se grouper près de la reine de la nuit, et interceptent de nouveau ses rayons doux et bienfaisants.

En ce moment, des pèlerins venus à Jérusalem avec leurs femmes et leurs enfants pour assister aux fêtes de Pâques passent non loin du Golgotha; le désir de retrouver bientôt leurs foyers hâte leur marche, et ils s'avancent insouciants et joyeux. En franchissant le cercle que les immortels forment autour du sépulcre, une sainte terreur les saisit, et ils s'enfuient épouvantés sans savoir ce qu'ils craignent et quel danger ils veulent éviter. Dans cette fuite subite, un jeune enfant s'est trouvé abandonné : il crie, il appelle, mais déjà ses parents ne peuvent plus l'entendre; un ange lui tend la main, le ramène à sa mère et disparaît au milieu des ombres de la nuit. Et, lorsque cet ange protecteur revient prendre sa place près de David, le pieux roi l'accueille avec un sourire de reconnaissance, et lui dit :

« Celui dont nous attendons la résurrection fera pour tous les peuples de la terre ce que tu viens de faire pour ce faible enfant... Résurrection! mot sublime que jamais vous ne comprendrez, vous, séraphins, purs esprits que la destruction ne peut atteindre; mais il le comprend, le fils de l'Éternel, qui s'est condamné à mourir comme un enfant de la poussière... Bientôt, oui, bientôt il se réveillera. »

Il dit, se jette dans les bras d'Assaph [1] et arrête ses regards

[1] Chantre de David et grand musicien. Il fut le premier à qui David confia un de ses

brillants sur la tombe du Christ. C'est ainsi qu'un mortel vertueux fixe le ciel quand ses pieuses méditations lui retracent les bienfaits du Sauveur.

Le visage de David brille d'un éclat plus vif; ses yeux lancent des étincelles divines, et sa voix, soutenue par les accords de sa lyre, chante ce psaume prophétique :

« Toi qui révéleras au monde l'avenir qui l'attend; ô toi, futur auteur de l'Apocalypse, un jour, sur les rives de Patmos, tu verras au haut des cieux un agneau couvert de plaies brillantes; et autour de cet agneau, des légions de pécheurs rachetés par son sang et portant au front le nom du Père, et tenant dans leurs bras des harpes puissantes pour soutenir les chants de leurs hymnes à la gloire du Fils [1]. C'est ainsi que nous l'avons vu lorsqu'il expira sur la croix. Hélas ! tu sommeilles toujours, corps de l'Incréé! Séraphins, vous n'étiez pas encore lorsque sa pensée, en sondant les abîmes de l'avenir, répandit sur la forme primitive de la création le reflet de son sacrifice. Les mortels dormiront du sommeil de la mort, comme il a dormi lui-même; puis le réveil pour tous !... Cette lumière céleste fut pendant trop longtemps un crépuscule douteux; le jour est venu enfin !... Vous tous témoins de sa mort, racontez-la à toutes les vallées du ciel, à toutes les demeures de la terre, à tous les abîmes des enfers, afin que les enfers tressaillent et s'enfoncent plus avant dans leurs affreuses profondeurs..... L'Homme-Dieu va se lever de la poussière de la tombe; il va se montrer dans sa magnificence. Arrivez, vous qui fûtes ses témoins sur la terre, hâtez-vous, déjà les demeures de la paix éternelle se sont ouvertes, déjà les palmes célestes s'inclinent et vous appellent. Bientôt votre sang va couler, bientôt votre tâche glorieuse sera achevée. Sang des martyrs, ne crie point vengeance comme jadis cria le sang d'Abel; ne demande que des couronnes immortelles! Ces couronnes sont prêtes; elles vous attendent, toi, Étienne, et toi, Jacques [2]. A peine l'aurore du salut commence, que déjà vous triomphez. »

Ainsi chante David; mais l'excès de sa joie arrête l'élan de

psaumes pour le chanter dans le tabernacle. *Voir* Chroniques, liv. 1[er], chap. 16. (*N. du Tr.*)

[1] Imitation du chap. 22 de l'Apocalyse. (*N. du Tr.*)

[2] Ces deux apôtres furent, en effet, les premiers martyrs de la foi chrétienne. (*N. du Tr.*)

son inspiration : il se tait, et sa harpe reste muette. Joseph élève la voix à son tour, et, se penchant vers Benjamin, le plus chéri de ses frères, il le couvre de la palme qu'il tient dans sa main droite :

« Une joie ineffable pénètre mon cœur quand ma pensée me retrace l'heure fortunée où l'Éternel me permit enfin de vous dire à tous : Je suis Joseph ; mon père vit-il encore ? Qu'éprouverai-je quand tu rejetteras le sombre voile de la mort, toi, frère divin de tant d'infortunés rachetés par ton sang ? Montre-toi dans tout l'éclat de ta magnificence. Nous ne t'avons jamais méconnu dans ton abaissement volontaire ; mais tu auras pitié même de ceux qui ne t'appellent pas, parce qu'ils ne te connaissent point ; tu donneras des ailes au jour fortuné qui doit te dévoiler à la terre entière... Il voit, celui qui a créé les yeux ; il entend, celui qui a créé les oreilles ; pourrait-il ne pas être tout indulgence, toute miséricorde, celui qui a créé le cœur ? il réunira tous les peuples sous la sainte bannière du salut. Abraham, Isaac, et toi, Jacob, parmi cette joyeuse cohorte, vos yeux cherchent en vain votre race future, qui jadis fut l'élue de l'Éternel.... Retenez vos plaintes, vos gémissements ; espérez.... l'heure où vous pourrez conduire tous vos enfants aux pieds de la victime du Golgotha est un mystère, même pour les immortels ; mais elle viendra, cette heure tant désirée, et alors l'avenir des peuples sera accompli ; le Sauveur leur dira : Reconnaissez-moi, je suis Jésus ! et il les revêtira tous de la blanche robe de l'innocence, tachée du sang de la rédemption ; et les messagers du ciel voleront d'étoiles en étoiles pour leur annoncer l'astre éclatant qui se sera enfin élevé au-dessus des déserts de l'empyrée. Les cieux se prosterneront devant leur maître, et des chants de gloire et de reconnaissance célébreront la bonté infinie du Sauveur. »

Joseph se tait, et les harpes et les psaltérions qui accompagnaient sa voix se mêlent à d'autres chants. Ces harmonies célestes, tantôt impétueuses et terribles comme le mugissement de l'Océan, et tantôt caressantes et douces comme le murmure d'un ruisseau, ne sont entendues que par les immortels. Les hymnes des cieux ne sont pas, comme celles de la terre, les fantastiques enfants d'une inspiration passagère ; elles sont les filles immortelles de l'animation primitive et de l'intuition divine qui rattachent la pensée de la créature à la pensée de

son Créateur. Si un simple mortel pouvait entendre de pareils chants, ce ne serait qu'au moment où son âme quitte la terre pour s'envoler vers sa patrie céleste.

Le divin mort dort toujours, et les anges et les ressuscités continuent leurs chants, car leur bonheur n'a pas encore atteint ce haut degré où il ne peut plus avoir d'autres interprètes que des larmes et une muette extase.

Un nuage brillant descend lentement vers le mont des Oliviers; il porte le prophète Ézéchiel; sa voix sévère et puissante captive l'attention des immortels :

« Jadis je vis autour de moi des ossements desséchés, et le Seigneur m'ordonna de leur crier : Morts! écoutez la voix de l'Éternel! J'obéis, et un bruissement mystérieux passa sur la terre, et les ossements desséchés se réunirent, et les vents soufflèrent la vie dans ces corps ressuscités!... Il est sublime et terrible le souvenir de ce moment; il est plus sublime encore le souvenir récent de ma résurrection à moi. Gloire te soit rendue, divin Sauveur, qui m'as réveillé, quoique tu dormes encore; tes ossements ne se dessécheront pas; ton père a voulu que tu meures, mais il n'abandonnera pas son fils à la destruction. La moisson qui s'apprête sera plus grande que celle dont j'ai été le témoin, plus grande que celle qui mûrit pour le jour où sonnera la trompette redoutée. La moisson qui s'apprête n'offrira qu'un seul épi, mais il surpassera en richesse les innombrables germes de la grande moisson. S'il n'arrivait pas à sa maturité, cet épi unique, le métal sonore ne donnerait jamais le signal de la récolte universelle. Salut et gloire à toi, céleste épi, les cieux s'abriteront sous ton ombre : la mort seule n'y trouvera point de place; elle disparaîtra dans le néant, et tu remettras l'empire à ton père, afin que Dieu soit tout et en tout! »

Ainsi chante Ézéchiel, et les anges et les ressuscités répètent en chœur : « Que Dieu soit tout et en tout! »

Le fils d'Amo quitte le cercle lumineux des immortels, descend sur le Golgotha et s'arrête au pied de la croix. Daniel le suit de près; les deux prophètes se regardent, se devinent, agitent les cordes de leurs psaltérions, et Isaïe chante le premier :

« C'est ici qu'il a supporté tous nos maux, c'est ici qu'il a

supporté toutes nos douleurs, et les hommes aveuglés croyaient qu'il expiait ses propres péchés. »

Et Daniel répond :

« C'est pour nous qu'il a souffert, c'est pour nous qu'il est mort ! Il a été frappé pour nous donner la paix et le bonheur ; son divin sacrifice est accompli. Les voilà qui naissent, les sujets de son royaume; ils sont innombrables comme les gouttes de la rosée matinale. Il va se réveiller à la vie nouvelle, et cette vie nouvelle sera une éternité bienheureuse. Sa sagesse se répandra sur l'univers, elle éclairera les enfants de la poussière et les rendra dignes d'hériter de la magnificence de leur Sauveur ; car le Sauveur a racheté les péchés du monde. »

Daniel se tait, et Isaïe reprend :

« Il a gardé le silence pendant que ses bourreaux le torturaient ; pendant qu'ils le traînaient au supplice, il a gardé le silence, l'agneau sans tache. Il est mort de la mort des criminels, car il portait tous les péchés de la race d'Adam ; la plus horrible des agonies a brisé son âme ; il va se réveiller, il va recueillir le prix de son sacrifice. La justice éternelle a scellé pour toujours la route de transgression à la loi divine ; le péché est remis, le salut vient de naître. Gloire à l'Homme-Dieu qui a accompli ce grand œuvre ; il a été oint par son père, sur le haut du Golgotha ; oui, il est l'oint du Seigneur, le divin mort du Golgotha ! »

Et, semblable au murmure de la brise céleste quand elle passe dans le feuillage de l'arbre de vie, la voix des immortels répète en chœur : « Il a été oint par son père, sur le haut du Golgotha ; oui, il est l'oint du Seigneur, le divin mort du Golgotha ! »

La garde romaine, qui veillait près du sépulcre, vient d'être relevée ; celle qui la remplace est commandée par Énéus, l'officier qui a vu mourir Jésus, et qui, en ce moment suprême, a senti le sol trembler sous ses pieds.

Les soldats regardent avec une attention mêlée de crainte la pierre scellée dans le roc, où dort la victime immolée sur la croix. Absorbé par une vague inquiétude et des doutes affligeants, non loin d'eux Énéus se promène d'un pas grave et pensif. La solitude, le silence, les effets fantastiques de la lune, qui tantôt se voile de nuages, et tantôt inonde la contrée de ses clartés mystérieuses, tout ce qui l'entoure semble vou-

loir se mettre en harmonie avec sa pensée, qu'un pouvoir irrésistible plonge toujours plus avant dans un labyrinthe sans issues.

« Etait-ce le fils d'un Dieu ? se demande-t-il ; et de quel Dieu ?... de celui d'Israël ?... Ce peuple, dont la conquête nous a été si facile, mérite-t-il de connaître le vrai Dieu ?... Qu'il est petit, vil et méprisable par lui-même, ce peuple d'esclaves !... Qu'il est grand, par le Dieu qu'il appelle Jéhova !... Mais qui me répond qu'ils sont vrais, les miracles attribués à ce Jéhova ?... J'en doute ; alors, pourquoi ne douterai-je pas aussi des merveilleuses aventures de Jupiter !... Cependant si le Nazaréen est, en effet, le fils du grand Jéhova, comment a-t-il pu mourir ? et, s'il n'est qu'un simple mortel, quel Dieu lui a donné tant de vertu, tant de force surnaturelle ?... »

Un esclave de la maison de Pilate vient interrompre ces réflexions :

« Vaillant Énéus, lui dit-il à demi voix, la noble Porcia m'envoie te demander si tout est calme près de cette tombe, si personne n'approche du divin Mort. »

Et l'officier répond :

« Va dire à ton illustre maîtresse que tout est calme autour de cette tombe, et que personne n'approche du divin Mort. Ajoute que mon esprit est dans une agitation cruelle ; car je me demande sans cesse s'il revivra ou s'il dort pour toujours. Va, et rassure l'illustre Porcia... Elle aussi, je le sais, attend avec anxiété le dénoûment de la mystérieuse destinée du plus vertueux des hommes. »

L'esclave s'éloigne, et Énéus se reproche de n'avoir pas donné à Jésus le titre que sa pensée lui accorde.

« Non, il n'est pas seulement le plus vertueux des hommes, il est davantage, il est le fils du plus grand des dieux !.... Qu'ai-je dit ? Je renie Jupiter, je le place au-dessous de Jéhova, que je ne connais pas... Oh ! oui, je le connais ; tout ce qu'on dit de lui est vrai. Si les enfants d'Israël, vaincus tant de fois, avaient adoré Jupiter, l'image de ce dieu et sa foudre impuissante seraient tombées en ruines comme tomba jadis l'image de Dagon [1]... Où ma pensée va-t-elle s'égarer ! Quelle puis-

[1] Dieu d'Azot, dans le pays des Philistins. Lorsque les Philistins emmenèrent l'arche sainte dans le temple de Dagon, ils trouvèrent, le lendemain, la statue de l'idole ren-

sance irrésistible me pousse à sacrifier les dieux de mes pères à ce terrible Dieu inconnu? Jupiter! si tu es plus que lui, anéantis-moi! je te le demande par les noires ondes du fleuve dont tu prononces le nom pour sceller tes serments... Ta foudre reste muette?... Jéhova! daigne te révéler à un malheureux qui te cherche, qui t'appelle!... Hélas! que n'ai-je été témoin des miracles de Jésus! que ne l'ai-je entendu quand il parlait des hommes, de Dieu, de lui-même!... Irai-je interroger ses disciples? leur condition est obscure, leur esprit est simple et borné... La simplicité n'est-elle pas plus digne de foi que cette sagesse hautaine qui s'égare trop souvent dans les nuages d'une science trompeuse... Jésus est mort; je ne pourrai plus ni le voir ni l'entendre ici-bas; je le retrouverai dans une vie meilleure... Est-il, en effet, une autre vie, et sera-t-elle meilleure pour moi?... Puisqu'il a tant souffert, lui qui était innocent et pur, que ne faudra-t-il pas qu'ils souffrent, ceux qui ont été coupables!... Je me perds dans ces sombres pensées... Lorsqu'il gémissait encore sur la croix, j'aurais pu l'interroger... Le voilà muet pour toujours... Il a promis aux siens de ressusciter; ses ennemis même le croient puisqu'ils nous font garder sa tombe... Et, s'il ne se réveille pas, qui éclaircira mes doutes, qui m'enseignera la vérité?... L'avenir n'est plus pour moi qu'une nuit sans étoiles. Ah! pourquoi les flèches rapides et les lances meurtrières que j'ai tant de fois affrontées au milieu des batailles m'ont-elles respecté jusqu'ici? Immortel Brutus! lorsque tu te vis forcé de reconnaître que la vertu ne trouvait que haine et persécution, tu saisis ton glaive vengeur... J'ai vu immoler le plus vertueux des hommes, et je reste inactif... Ce n'est pas la crainte de la mort qui me retient, je l'ai bravée trop de fois en marchant à sa rencontre sous les ailes menaçantes de nos aigles... Je brûle du désir de venger Jésus, et une puissance mystérieuse m'empêche de réaliser ce désir... Mon hésitation me cacherait-elle un fol amour de la vie?... Ah! s'il en était ainsi, avec quelle joie je mourrais pour toi, noble victime du Golgotha! »

C'est ainsi qu'Énéus s'agite et se tourmente pour chercher

versée la face contre terre. Le même miracle s'étant renouvelé plusieurs fois, ils se décidèrent à rendre l'arche au peuple d'Israël. *Voir* Samuel, liv. 1er, chap. 5. (*N. du Tr.*)

la divinité ; il la cherche en vain, car la douce étoile qui éclaire les sentiers de la vraie sagesse n'est pas encore levée pour lui.

Après avoir fait passer l'âme de la sœur de Lazare par les sombres vallées qui conduisent à la vie éternelle, son ange gardien l'introduit dans l'auguste assemblée des ressuscités. Bénoni aperçoit le premier sa nouvelle sœur ; et, d'une voix douce comme un chant d'amour qui se perd dans les nuages du soir, il lui dit :

« Infortunée Marie, tu ne l'as pas vu mourir ! bienheureuse Marie, tu le verras se réveiller ! Prends ce psaltérion, et chante avec nous la gloire de l'Éternel. »

Et la sœur de Lazare répond :

« M'est-il, en effet, permis de mêler mes faibles accents à ceux des immortels dont je vois les fronts augustes ornés de couronnes étincelantes ? »

« Oui, Marie. Répète avec moi cet hymne qu'Ézéchiel vient de m'apprendre :

« La moisson qui s'apprête sera plus grande que celle dont j'ai été le témoin, plus grande que celle qui mûrit pour le jour où sonnera la trompette redoutée. La moisson qui s'apprête n'offrira qu'un seul épi, mais il surpassera en richesses les innombrables gerbes de la grande moisson. S'il n'arrivait pas à sa maturité, cet épi unique, le métal sonore ne donnerait jamais le signal de la récolte universelle. Salut et gloire à toi, céleste épi ; les cieux s'abriteront sous ton ombre, la mort seule n'y trouvera point de place ; elle disparaîtra dans le néant, et tu remettras l'empire à ton père, afin que Dieu soit tout et en tout ! »

Et Marie répond d'une voix tremblante de bonheur :

« Ah ! Bénoni, comment exprimer les félicités ineffables qui ravissent mon âme ? Celui qui donne la vie et la mort a vidé sur moi la coupe de sa miséricorde ; il m'a permis d'assister à son réveil, au milieu de vous, ses élus. Frères de Jésus, mes frères, mes bien-aimés, qui m'accueillez avec amour, parlez, qui de nous aurait osé espérer les joies indicibles que nous goûtons ensemble ? Distributeur infatigable des trésors du ciel, tu ne te bornes pas à nous inonder de béatitude, tu la rends éternelle ; oui, notre bonheur est éternel ! Pensée enivrante, je

ne puis encore te saisir dans toute ton étendue; tu me frappes de vertiges. Distributeur infatigable des trésors du ciel, tes enfants se perdent dans l'éclat de ton éternité, ils se courbent sous le poids de tes dons. Mais c'est ainsi que tu l'as voulu avant que je ne fusse née, moi, fille de la terre; c'est ainsi que tu l'as voulu avant qu'ils ne fussent sortis du néant, les cieux et les mondes, enfants immortels de ta pensée! Tout ce qui existe par toi se meut et s'élève de degrés en degrés. Chaque créature a son échelle qui lui aide à monter, à travers les aéones, de béatitudes en béatitudes, toujours, toujours plus haut, jusqu'au pied de ton trône, distributeur infatigable des trésors du ciel. »

Ainsi chante la sœur de Lazare, et les immortels répondent en chœur :

« Père des êtres, principe d'amour, la nuit du néant engloutira les mondes et voilera les cieux avant qu'il ne tarisse, le fleuve de ta miséricorde. Ce fleuve divin prend sa source au pied de ton trône; il est immense comme l'infini; ses ondes, en murmurant, sillonnent les plages de la nuit et les plages du jour; elles mugissent et se précipitent à travers la création, de mondes en mondes, de soleils en soleils; et les cieux écoutent son mugissement, qui redit les chants des bienheureux; et les habitants des mondes écoutent son murmure, qui prédit la rédemption ; et tous vont puiser le salut éternel dans ses ondes intarissables. Hommes déjà rachetés, frères du divin Mort, hâtez-vous, venez vous désaltérer dans le fleuve du salut. Votre démarche est chancelante; qu'importe, vous êtes soutenus par un guide puissant, le plus puissant de tous, quoique son cœur se soit brisé quand ses lèvres ont prononcé ce mot sublime : *Tout est consommé!* Il sommeille maintenant dans la tombe, semblable à l'ouvrier ardent qui, après une longue journée de travail pénible, s'assoupit avec le crépuscule du soir. Oui, il s'est endormi à l'ombre du cèdre, le lion de Juda. Enfer! si tu ne l'étais pas enivré au calice des vengeances célestes, tu deviendrais muet afin de ne pas le réveiller, le divin Dormeur. Mais il se réveillera, il se redressera sous l'ombre du cèdre, il s'élèvera jusqu'à la droite de son père, et, dans sa course rapide, il marchera sur vous, princes infernaux; le pied du lion vengeur, le pied de l'agneau irrité vous écrasera en passant! Sous les pas du lion vengeur, sous les pas de l'agneau irrité,

les déserts deviendront plus arides, et les abîmes s'enfonceront plus avant dans la nuit éternelle ! »

C'est ainsi que les immortels font pressentir aux enfers les châtiments qui les attendent. Ce chant mystérieux est pour Obaddon un signal mystérieux qui le force à quitter la tombe de Jésus.

L'ange exterminateur a repris son vol lugubre ; il se dirige vers la mer Morte, s'abat sur ses rives désolées, s'entoure d'un nuage nocturne, et appelle de sa voix puissante Satan et Adramélech. A ces noms maudits, les noires ondes frémissent, tourbillonnent et se soulèvent ; une vague immense roule lentement sur la plage hérissée de rochers ; elle y dépose les deux princes des ténèbres, et recule aussitôt, comme effrayée du fardeau qu'elle vient de porter.

L'ange exterminateur rejette le nuage dont il s'était enveloppé, et ce nuage s'étend sur la mer Morte, gravit lentement les rochers du rivage, et va s'asseoir sur la cime la plus noire et la plus escarpée. Satan rassemble ses forces, et, avec une ironie amère, il dit à l'ange exterminateur :

« Esclave bienheureux, car tu es presque aussi puissant que ton maître, quel message m'apportes-tu ? »

Et Obaddon répond :

« Souviens-toi de l'aéone de ta révolte. Alors l'immensité de ton crime te prêtait une puissance éphémère, mais terrible ; et pourtant je n'ai opposé que le mépris à tes railleries insultantes ; comment ne les dédaignerais-je pas aujourd'hui que tu n'es plus rien ?... Adramélech et toi, Satan, écoutez l'ordre que je vous apporte au nom du mort qui va ressusciter : retournez aux enfers, ou venez au pied du Golgotha. Suivez du regard la pointe de mon glaive flamboyant, que j'incline vers la terre, et vous aurez la mesure du temps pendant lequel il vous sera permis de contempler le Fils de l'Éternel, puis vous retomberez dans la poussière. Retenez vos mugissements, vils réprouvés ! votre maître ne veut pas que vous l'adoriez : ce bonheur est à jamais perdu pour vous. Vous pouvez même refuser de me suivre ; mais alors, je vous le répète, il faut à l'instant retourner aux enfers. Déjà les ricannements des damnés vous y attendent ; car tous connaissent votre défaite et le triomphe du Messie. »

Satan, les yeux fixés sur le redoutable glaive de l'ange de la

mort, reste immobile à sa place. Adramelech arrache du rivage un fragment de roc, le broie contre son front d'airain, et son pied frappe le sol, qui frémit et tremble sous ce choc terrible. Il veut blasphémer l'Éternel, et sa langue se glace. Obaddon agite son glaive de feu, et s'écrie d'une voix tonnante:

« Suivez-moi à l'instant, ou retournez aux enfers ! »

Les deux princes des ténèbres hésitent; Abdiel-Abbadona s'avance vers eux. Son regard assuré, son maintien grave et calme, prouvent qu'il ne craint point leur fureur; mais il ne les brave ni du geste ni de la parole; car il sent qu'il n'est point leur juge. S'approchant de l'ange exterminateur, il lui dit d'une voix douce et triste :

« Tu es un messager de vengeance, et pourtant tu connais la pitié : tu exauceras ma prière. Oui, puisque tu permets à ces deux réprouvés de contempler l'Homme-Dieu lorsqu'il se réveillera de la mort, pourquoi me refuserais-tu cette faveur ? Ne crains point que j'ose me permettre de l'adorer; non, ma pensée se bornera à remercier la main puissante qui me jettera dans la poussière, quand il sortira de la tombe, le Sauveur du monde ! »

Cas paroles raniment la rage de Satan ; il accuse Abbadona de bassesse et de lâcheté. Obaddon lui impose silence; et, d'une voix émue, qui trahit un reste d'amitié et de tendre compassion, il dit à son ancien ami :

« Je n'ai point d'ordres pour toi ; tout ce que je puis t'apprendre, c'est que le Golgotha est entouré de légions d'anges et de ressuscités.... Que Satan et Adramelech me suivent, ou qu'ils retournent dans leur ténébreux empire, la résurrection du Messie commencera le châtiment des enfers, qui ont osé prononcer son arrêt de mort. Tu n'as point participé à cet arrêt, je le sais, et cependant tu te bercerais d'une vaine illusion, si tu te flattais que la vue du triomphe du Messie te rendra, ne fût-ce que pour un instant, les douces joies du ciel.... »

« Je n'ose plus rien espérer, répond Abbadona. C'est pour nourrir les remords qui me torturent que je veux le voir ressusciter, lui qui a racheté les péchés du monde ! »

« Misérable ! s'écrie Adramelech, oublies-tu que tu n'es plus l'esclave de Jéhova, mais le mien ?.... Obaddon, je retourne

aux enfers, et malheur à ceux qui oseraient m'accueillir par d'insultantes railleries ! Et toi, Abbadona, le plus lâche des princes des ténèbres, suis-moi ; je vais t'attacher avec des chaînes de diamants aux derniers degrés de mon trône, et tandis que mon cerveau mûrira des projets sublimes, mon pied foulera ta tête audacieuse renversée dans la poussière. »

Abbadona le regarde avec une tristesse solennelle, et dit :

« Tes menaces ne m'effrayent point. Je tremble, j'en conviens ; mais ce n'est point devant toi, c'est devant le Dieu qui va ressusciter. »

Satan se décide à suivre Obaddon, et, à mesure qu'il s'approche du sépulcre, les cicatrices dont la foudre vengeresse a sillonné son front deviennent plus profondes et plus noires. Adramelech, qui était resté immobile à sa place, les rejoint tout à coup, car au fond de son cœur infernal il a trouvé un blasphème horrible, qu'il veut jeter au milieu de la sainte réunion du Golgotha. L'ange de la mort, qui lit dans sa pensée, lui dit d'une voix terrible :

« Détourne de moi ta face odieuse ! fuis ! et que pour toi le jour s'éteigne, et qu'un long cri de désespoir te serve de guide ! »

Il dit, et la plus noire des nuits passe sur les yeux du réprouvé ; la tempête hurle ; toutes les terreurs de l'enfer l'atteignent à la fois ; il croit entendre l'ange du dernier jugement lui crier ! Malheur ! malheur à toi ! Il croit voir les montagnes et les étoiles s'écrouler sur lui, et l'entraîner dans leur chute éternelle à travers les gouffres béants du chaos.

Cependant sur la route solaire des cieux un nuage part du trône de Jéhova, descend vers la terre. Quand ce messager redouté des décrets de l'Éternel vient annoncer à l'infini une nouvelle merveille de la création, les mondes voyageurs suspendent leurs bruissements harmonieux Tout est silence dans l'espace ; car déjà la *Gloire* céleste plane au-dessus du Thabor, et les mondes l'ont vue passer ; déjà une étoile est sortie de son orbe éternel, et s'est approchée du soleil. A ces signes prophétiques, les ressuscités relèvent la tête, regardent les cieux ; et le nuage qui porte la foudre dans son sein s'avance rapide comme la pensée. Le tonnerre gronde, il éveille les échos des montagnes solaires, il résonne à travers les arcs des étoiles, il approche de la terre. Le divin Éloha, semblable aux soleils lorsqu'ils s'échappèrent en tremblant de la main

de leur Créateur pour régner sur les mondes, précède le tonnerre, arrive au milieu des anges et des ressuscités, et s'écrie :

« L'heure suprême a sonné ! A la première lueur de l'aube matinale, le Sauveur du monde se réveillera du sommeil de la mort. Écoutez, c'est la *Gloire* céleste qui, à travers l'infini, descend sur la tombe de l'Homme-Dieu ! »

Il dit, et le nuage, parti du trône de Jéhova, tonne plus doucement à mesure qu'il s'approche de la terre, car elle volerait en éclats, s'il ne retenait pas sa voix terrible.

Le tonnerre de l'Éternel se tait, la tempête siffle et gémit, et, sous son haleine puissante, toutes les forêts de la Judée s'inclinent vers le plus saint des sépulcres. La terre tressaille, et le mont Seïr [1] et le formidable Hermon [2] tremblent, et leurs cimes verdoyantes se penchent sous le souffle impétueux de l'ouragan ; les vagues de la mer se soulèvent, et semblent vouloir couvrir la blanche crête du Carmel ; et le torrent d'Arno et le torrent d'Égypte [3], et le Jourdain lui-même suspendent leurs cours rapides, et semblent vouloir rapporter leurs ondes écumantes vers les plus hautes montagnes de la chaîne du Liban, qui, surprises et effrayées, étendent leurs mystérieux tremblements jusqu'au lointain Ananus [4].

La tombe du Messie seule est restée immobile. Gabriel regarde avec ravissement le roc qui en ferme l'entrée ; car le divin mort lui avait dit : C'est toi qui le rouleras au loin !

Les ressuscités se prosternent la face contre terre devant la divinité du Rédempteur, dont l'approche leur est annoncée par le gémissement des montagnes et par le bruissement des forêts.

Le père du genre humain adore l'Homme-Dieu, et son chant

[1] Le mont Seïr est situé au sud de la Palestine et la sépare de l'Arabie Pétrée. (*N. du Tr.*)

[2] Cette montagne s'élève à l'orient de la Palestine, et la sépare de l'Arabie. (*N. du Tr.*)

[3] La Palestine, si l'on en excepte le Jourdain, n'est arrosée que par des torrents qui tarissent en été. Le torrent d'Arno descend des hauteurs de la Galilée et va se perdre dans la mer Morte ; celui d'Égypte ou de Bésor vient de la chaîne du Liban et se jette dans la Méditerranée. (*N. du Tr.*)

[4] Amanus ou Aman, montagne de la Syrie, au delà de la chaîne du Liban. (*N. du Tr.*)

est triomphant et solennel comme celui des séraphins quand ils célèbrent les merveilles de la création :

« O toi qui n'as jamais été créé, tu t'es résigné à n'être qu'un faible enfant, sans autre langage que des larmes et des cris. A peine arrivé à l'adolescence, tu étonnas par ta haute sagesse ; puis tu devins un maître sublime, plein d'amour pour les hommes tes disciples; un grand pontife, qui entra au sanctuaire pour s'immoler lui-même, et tu t'immolas en effet, divin Sauveur ! Ah ! comment glorifier ton amour et ta miséricorde ? Comment célébrer tout ce que tu as fait, tout ce que tu feras ? Déjà la tempête vivante t'annonce, et du sein de cette tempête sortira un bruissement céleste, qui passera sur ton enveloppe, et ton enveloppe se lèvera de la poussière du sépulcre.... Voyez comme les étoiles s'embellissent du reflet de sa magnificence ! Que devant lui tous les êtres créés se prosternent ! que devant lui tous les bienheureux inclinent leurs couronnes !... Il vient délivrer les captifs, il vient distribuer les dons de sa miséricorde aux pécheurs rachetés.... Arrive, animation divine ; souffle des cieux, réveille le divin mort, qui, avec ses plaies étincelantes, brille à la droite de son père. Et toi, sainte Extase, la plus sainte des filles du ciel, pose ta main sur tes lèvres, et attends en silence l'heure de la résurrection. Et vous, ses élus, qui marchez encore dans la poussière de la terre, des larmes amères obscurcissent vos regards, car vous avez connu le divin mort ; mais vous ne connaissez ni sa gloire ni celle qu'il vous destine. Je bénis les combats, les souffrances qui vous attendent ; je bénis les victoires qui couronneront vos saints travaux. Quand finira le temps, vous entrerez dans la vie éternelle, et vous irez vous asseoir sur les trônes d'or que les cieux vous ont préparés. »

Ainsi chante Adam. Ève s'est approchée de la tombe, le souffle de la résurrection a frappé son oreille ; elle exprime ainsi sa joie et son bonheur :

« Coule plus vite, source divine ; inonde, soulève le rocher sépulcral ; toi qui roules encore sur les ailes de la nuit, arrive, source divine, inonde, soulève le rocher sépulcral ! Permets aux gazelles égarées dans le désert, et que la soif dévore, de se désaltérer dans tes ondes vivifiantes. Source qui jaillis dans un meilleur monde, viens couler sur cette terre de misère ; qu'à l'ombre de tes rives, le pèlerin épuisé retrouve la force

et le courage, et que la voix mystérieuse de tes eaux divines lui confie les secrets de l'éternité ! Résurrection ! que ton reflet céleste éclaire désormais l'œil éteint du mourant, afin que la crainte de la destruction ne brise pas son âme immortelle ! Heure bienheureuse qui vas luire sur le monde, heure de la résurrection du Christ, tu portes dans ton sein le salut de l'espèce humaine. O mes enfants ! quel brillant héritage vous arrive des cieux ! Coule plus vite; source divine, inonde, soulève le rocher sepulcral ; que tes flots argentés s'étendent sur l'univers, et qu'ils deviennent l'océan de l'Éternel !.»

Elle se tait. Gabriel s'élance dans les nuages, et vole au-devant de la *Gloire* de Dieu.

Quand elle aura terminé sa longue complainte, la voix lamentable qui depuis la chute du premier homme crie aux enfants de la terre : Malheur ! malheur ! quand le râle d'un mourant ou le cri d'un nouveau-né ne s'élèvera plus vers les cieux à chaque goutte du fleuve du temps qui tombe dans la mer de la vie d'épreuves ; quand elle paraîtra à l'horizon de l'éternité, la première lueur du dernier jour, les mille et mille morts du Seigneur tressailliront de surprise et de joie ; des larmes indicibles s'échapperont de leurs yeux levés vers le ciel, et leurs chants de triomphe s'uniront à l'appel du métal sonore.

C'est ainsi que tressaillent les ressuscités réunis autour du Golgotha, c'est ainsi qu'ils pleurent et qu'ils chantent au moment où Gabriel dans son élan sublime déchire les nuages, où son vol rapide se dessine en longues traînées de lumière.

Depuis les rives lointaines de l'Euphrate jusqu'au fond du sépulcre saint, la terre tremble; Satan, qui a suivi Obaddon pour être témoin du réveil de Jésus, tombe anéanti ; les soldats romains se précipitent la face contre terre ; à la voix de Gabriel, le rocher qui fermait le tombeau s'agite et roule au loin, et Jéhova, le Dieu immuable, partage le ravissement de ses créatures : le Messie ressuscite !...

L'écho d'un rocher solitaire peut répéter l'hymne du soir que le pieux berger envoie vers les cieux ; pourrai-je redire l'ineffable bonheur des témoins du réveil du Messie ? Hélas ! c'est en vain que sur les ailes de l'extase je cherche à m'élever vers l'Infini ; la fragile nature humaine me retient dans la vallée des tombes et me rappelle que je n'ai pas encore semé pour

la grande moisson, cette conséquence sublime de la résurrection du Christ.

Un profond silence règne autour du sépulcre de Jésus ; mais les immortels brillent comme les étoiles du matin qui sortirent les premières de la main de leur Créateur, et le Messie plane au-dessus du sépulcre ouvert et vide. Sa tête, qui pendant son supplice se penchait sur sa poitrine, est entourée d'une auréole céleste. Il étincelle, il éblouit; le nuage descendu du trône de l'Éternel lui a rendu toute sa magnificence, à lui dont le nom est trois fois saint, à lui qui naquit à Bethléem, qui souffrit à Gethsémané, qui mourut sur la croix et que la tombe nous a rendu. Cieux ! prosternez-vous devant lui ; archanges tendez les cordes de vos harpes, et que pour célébrer sa gloire vos accords soient plus harmonieux que le jour où vous saluâtes pour la première fois la création achevée. Mortels, unissez votre voix à la mienne, et que vos timides accents prouvent que la poussière aussi sent qu'il vit celui qui a plus fait pour nous que pour les anges, car il s'est fait notre frère. Un jour viendra où il nous donnera la force d'exprimer au pied de son trône toute la plénitude de notre reconnaissance.

Revenus de leur première extase, les ressuscités chantent en chœur :

« O toi qui lis dans notre pensée, te voilà réveillé enfin ; ton sommeil a été court, tu es redevenu tel que tu fus lorsque tu lanças les soleils dans l'espace et que les mondes obéissants se mirent à décrire autour d'eux leurs orbes éternels. C'est par toi et avec toi que nous venons d'entrer dans la plus belle, dans la plus glorieuse des aéones de l'éternité. »

Le chœur des ressuscités se tait. Les sept martyrs unissent leurs voix à celle de leur noble mère et chantent ainsi :

« Terre, réveille-toi et comprends enfin ton triomphe ; le Messie t'a jugée digne de se reposer un instant dans ton sein maternel ; il s'est levé de la poussière ; les cieux s'inclinent devant lui, et le sol de la Judée tremble et frémit sous l'empreinte de ses derniers pas. Terre, réveille-toi et comprends enfin ton triomphe : tu es la plus jeune des filles de la création, et cependant les cieux t'appellent la bien-aimée du Créateur. Déjà beaucoup de tes fils comptent parmi les élus, et tu es prédestinée à devenir la mère de nombreux enfants immortels que tu enverras au pied du trône du Messie. Réjouissez-vous, tertres



funèbres; réjouissez-vous, voûtes sépulcrales, c'est dans votre sein que se réveilleront les morts! Et toi, globe terrestre, tu t'élèveras au-dessus des débris du dernier jugement; de tes gouffres béants sortiront des plages nouvelles; le soleil ne sera plus ton maître, et la lune ne sera plus ta compagne obligée; la magnificence de Dieu te réchauffera, et il t'éclairera celui dont le sang a coulé sur la croix. »

Ainsi chantent les pieux héros qui déjà portent la palme du martyre, tandis qu'Étienne, lui qui le premier méritera ces palmes immortelles, ignore encore la gloire qui l'attend. Ce moment cependant est proche: ta carrière, noble Étienne, sera pénible, mais courte; bientôt le ciel s'entr'ouvrira devant tes yeux mourants; tu verras Jésus à la droite de son père, et une dernière pierre lancée par une main furieuse enverra ton âme près de ton maître divin.

Jédidoth, le plus jeune des sept martyrs, Bénoni et la sœur de Lazare s'attachent aux bords d'une nuée pourprée, enlacent leurs bras et se laissent descendre ensemble sur la tombe ouverte et vide. Là ils se prosternent, et leurs regards suivent avec ravissement le Sauveur, qui se dirige vers le mont Thabor.

« Bénoni, et toi, Jédidoth, s'écrie Marie, le voyez-vous notre divin maître? L'éclat de sa magnificence nous éblouirait, mais il l'adoucit pour nous et pour toutes les tendres fleurs de la céleste Saron [1]. Peut-être se montre-t-il sous une autre forme aux cèdres des cieux... »

Le divin Éloha arrive près de Marie, sourit avec satisfaction, et lui dit :

« Tu comprends la nature du fils de l'Éternel. Il est pour chacune de ses créatures l'objet sur lequel elle a réuni toutes ses affections; elle ne le voit pas tel qu'il est, mais tel qu'elle a besoin de le voir pour que son bonheur soit parfait; car il est la perfection et la bonté infinie, le fils de l'Éternel, le fils de l'Incréé, éternel et incréé comme son père. Devant ce mystère, votre intuition s'arrête et reconnaît les limites qui séparent la créature de son créateur. »

[1] Voir la note du chant III, pag. 42. Ainsi qu'on l'a fait remarquer dans la note du chant IX, pag. 176, Klopstock donne aux diverses parties du ciel les noms des contrées, des montagnes, des villes et des fleuves les plus célèbres de la Palestine. (*N. du Tr.*)



Et Marie répond :

« Divin séraphin, quoique ces limites soient beaucoup plus resserrées pour ma pensée que pour la tienne, je les bénis. C'est pour moi une félicité bien douce que d'adorer la divinité qui nous accable de ses bienfaits sans que nous puissions comprendre sa toute-puissance. »

Les ressuscités se réunissent sur la tombe où dormait leur Sauveur, et se communiquent les ravissements qu'il n'est donné à aucun mortel de deviner. Abraham joint les mains et envoie cette prière vers les cieux :

« Fils de Jéhova, mon fils à moi, tu es descendu de ton trône pour venir mourir pour nous; les aéones du passé n'ont rien de semblable à raconter aux aéones de l'avenir. Déjà tu recueilles le prix de ton sacrifice, et nous, que tu as rachetés, tu nous rends témoins de ta gloire. Nous te voyons marcher sur la route solaire, et tes rayons nous apportent des joies plus douces que celles des séraphins quand ils t'adorent dans ta gloire. »

Adam se prosterne au pied de la croix, lève une main vers Jésus; il étend l'autre sur la terre, et dit :

« Je le jure au nom de notre Sauveur, la mort est vaincue, elle n'est plus qu'un doux sommeil. Au jour du jugement universel, vous vous réveillerez tous, vous qui dormez ici-bas. »

Depuis son réveil, le Messie s'avance par degrés vers son père. Les ressuscités, le divin Éloha lui-même, cherchent en vain à exprimer dans leurs psaumes l'étendue des gloires qui l'attendent; leur voix est trop faible pour célébrer cette fête de la Divinité.

Muse de Sion, apprends à mes lèvres tremblantes à répéter les chants les plus timides qui du fond de la poussière essayèrent de célébrer l'élévation du Rédempteur; apprends à mes yeux mortels à deviner la route incommensurable qu'il suivit à travers les cieux.

Au moment où Jésus est sorti de la tombe, l'ange de la mort a frappé un païen renommé pour sa haute vertu et pour sa justice. Un chérubin a reçu son âme et l'a conduite au-devant du Messie. A la vue du fils de l'Éternel, l'âme du païen se tourne vers son conducteur :

« Brillant inconnu, dis-moi quel est cet homme qui marche

sur la route la plus étincelante de l'empyrée. Il captive malgré moi mes yeux et ma pensée. Adore-le avec moi, car, je le sens, il est le plus grand des dieux. »

« Il est ton juge, » répond l'ange.

« Mon juge?... O toi qui me contrains à te suivre par la seule force de ton regard, achève de m'éclairer! Est-ce Minos que je vois devant moi? Avons-nous passé les sombres portiques qui conduisent dans les entrailles de la terre? Le Styx roule-t-il ses noires ondes à nos pieds? et les terribles serments de Jupiter voltigent-ils au-dessus du fleuve infernal?... Esprit trop cruel, pourquoi ce silence obstiné? As-tu reçu l'ordre de me précipiter dans les brûlants tourbillons du Phlégéton? »

L'âme et son conducteur sont arrivés auprès du Messie, et le Messie dit au païen d'une voix où il y a plus d'amour que de sévérité :

« Jupiter et Minos sont des fictions mensongères. La terre entière, trompée et malheureuse, a élevé sa voix suppliante vers les cieux, elle a demandé secours et merci, et j'ai entendu cette voix!... Va, suis ton guide. »

Ainsi parle le fils de l'Éternel, et d'un geste il indique au chérubin la place que sa clémence accorde à l'âme du païen; puis il se tourne vers les ressuscités, témoins du jugement qu'il vient de prononcer, et leur dit :

« Avant de retourner près de mon père, je m'arrêterai souvent sur le mont Thabor; c'est là que vous me reverrez. »

Le Christ a disparu, et les ressuscités dirigent leur vol vers la sainte montagne que le Sauveur vient de leur indiquer.

Satan, qui, au moment où Jésus a brisé les chaînes de la mort, était tombé anéanti au milieu des rochers des sépulcres, retrouve enfin le sentiment de son être et la conscience de sa défaite.

Le bruit de ses membres brisés, qui craquent sous les efforts qu'il fait pour se redresser, frappe l'oreille de Gabriel; il reconnaît Satan, et lui dit d'une voix irritée :

« Misérable! tu es encore sur la terre? Les merveilles qui viennent de la sanctifier ne t'ont-elles pas convaincu enfin que ta lutte perpétuelle contre le Tout-Puissant te vaudra toujours des tourments nouveaux? Retourne aux enfers! Médite si tu l'oses une seconde révolte contre ton maître éternel, mais ap-

prends... Non, je ne veux pas le prononcer l'anathème dont le vainqueur de la mort t'a frappé... La foudre t'en instruira assez tôt. Fuis, te dis-je... »

Et Satan s'enfuit et s'abat sur la cime la plus élevée du mont Sinaï, d'où ses yeux hagards planent sur l'étendue du désert. Les horreurs de la damnation portées sur les ailes de la tempête le suivent et l'atteignent; il tombe du haut du rocher où il s'était cramponné, et, roulant à travers les plus noirs gouffres de la création, il arrive jusqu'au portail infernal. Le poids de l'anathème qui pèse sur lui le retient immobile, et ce n'est qu'après une longue suite de nuits terribles qu'il trouve la force de se relever et de rentrer dans son ténébreux empire.

Deux fois déjà l'heure solennelle de minuit a passé sur la terre, laissant après elle un jour nouveau, et le sanhédrin, toujours assemblé, attend l'instant où doit se dénouer la mystérieuse destinée du mort dont la tombe a été scellée par une pierre que gardent de vaillants soldats romains. Cet instant approche, car la première lueur du troisième jour commence à paraître.

Les soldats romains, qui, au moment du réveil de Jésus, étaient tombés, frappés de vertiges, la face contre terre, viennent de reprendre l'usage de leurs sens.

« Que m'est-il donc arrivé? demande l'un d'eux à son camarade; j'ai senti le sol frémir sous mes pieds, et je suis tombé dans la poussière. »

Et le soldat répond :

« C'est là aussi ce que j'ai éprouvé moi-même. »

Un troisième soldat regarde autour de lui d'un air surpris, s'appuie sur son voisin, et dit :

« Ai-je rêvé, ou une puissance surnaturelle m'a-t-elle jeté sans vie au pied de ce rocher? »

« Ce phénomène n'est que trop vrai, répond celui-ci. L'ouragan qui nous a renversés a sans doute brisé le roc qui fermait le sépulcre; il est ouvert, regarde... »

En ce moment, Énéus élève la voix, et s'écrie :

« Que tous ceux que la mort a épargnés répondent et se nomment. »

Et la troupe entière répond, et, précédée par l'officier, elle entre sous la voûte du sépulcre. En la voyant vide, tous les soldats se regardent en silence, et une sainte terreur soulève

leur chevelure, qui se dresse sur leurs têtes. Le capitaine recouvre le premier l'usage de la parole :

« Notre tâche est terminée ici, dit-il; rendez-vous au palais de Caïphe : si les prêtres y sont toujours assemblés, j'irai les instruire du résultat de ma mission. »

Empressé d'obéir à l'ordre de son chef, le plus zélé des soldats devance ses camarades, et arrive hors d'haleine dans la salle du conseil :

« C'est en vain, dit-il, que vous nous avez chargés de veiller sur le mort du Golgotha ! La terre a frémi, le rocher qui fermait la tombe a roulé au loin; cette tombe est maintenant ouverte et vide! »

Il dit, et s'éloigne avec précipitation. Les prêtres, qui, par un mouvement spontané, se sont levés de leurs siéges, restent muets et immobiles, semblables à des blocs de marbre auxquels le ciseau d'un sculpteur habile a imprimé le cachet de la terreur.

Trois autres soldats arrivent à leur tour, et s'écrient d'une voix unanime :

« Prenez vos mesures; la terre a frémi, la tempête a hurlé, le rocher qui fermait la tombe s'en est éloigné de lui-même, une puissance invisible nous a tous renversés. En revenant à nous, nous avons vu le sépulcre ouvert et vide ! »

A ce nouveau témoignage, les prêtres et les anciens se croient frappés par la foudre vengeresse. Le morne silence qui règne dans l'assemblée est interrompu tout à coup par un bruyant éclat de rire. C'est Philon, qui, dans un accès de démence, veut repousser l'évidence par l'insulte; mais sa folle gaieté est aussitôt remplacée par une muette stupeur. Caïphe, seul, conserve assez de présence d'esprit pour écouter avec un calme apparent le reste des soldats romains qui viennent successivement raconter le miracle dont ils ont été les témoins.

« Je le vois, dit l'un d'eux que la pâleur des prêtres a frappé, vous savez déjà tout ce qui s'est passé ; il ne vous reste plus qu'à remercier les dieux de vous avoir conservé la vie, à vous, prêtres sacriléges, qui avez voulu tuer le fils de Jupiter tonnant. »

Caïphe feint de sourire, et dit :

« Vaillants Romains, je vous ai fait préparer un bon feu

dans la cour de ce palais ; la nuit a été froide, allez vous réchauffer. »

Et, se tournant vers un de ses esclaves, il lui ordonne de faire servir aux soldats des vivres en abondance et du vin généreux, afin de réparer leurs forces épuisées par une longue veille.

Resté seule avec les prêtres, il ne cherche plus à cacher ses craintes :

« Il faut acheter à tout prix le silence des Romains, dit-il d'une voix tremblante, ou le peuple nous égorgera. Agissez en conséquence, si vous craignez la mort ; pour moi, je ne tiens plus à la vie, puisqu'il me faut douter des doctrines de Sadoc[1]. »

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'Énéus se présente. Toute l'assemblée se lève devant lui ; il la salue avec une froide dignité, et dit :

« Prêtres et anciens d'Israël, vous me connaissez, et vous savez que mon âme est inaccessible à la peur. J'ai vu Jésus mourir sur la croix, et alors je ne sais quel secret pressentiment me disait que vous immoliez le Fils d'un Dieu. Que dois-je penser maintenant ? car vous savez ce qui vient de se passer près de sa tombe. »

L'assemblée reste muette.

Obaddon entre, invisible pour des yeux mortels ; il s'arrête près de Philon, et laisse tomber sur lui le plus terrible de ses regards. L'instant de lui faire entendre les accents de sa voix foudroyante n'est pas encore venu, et il se dit à lui-même :

« Je te salue, heure sanglante de la mort ! Heure noire et échevelée, hâte ton vol lugubre, prends ton dernier élan ! Et toi, vallée de Benhinon, je te salue ! »

Ainsi pense Obaddon, et les plus sombres terreurs de l'enfer viennent voltiger autour de la tête de Philon. Il s'approche de l'officier romain, le regarde avec le sourire effrayant de la démence, et lui demande d'une voix lente et sourde :

« La tombe était ouverte, et le mort n'y était plus ? »

« La tombe était ouverte, et le mort n'y était plus, » répond Énéus.

[1] Voir la note du quatrième chant, page 59, sur la doctrine des Saducéens. (*N. du Tr.*)

« Incorruptible Romain, jure au nom de Jupiter que tu dis vrai. »

« Je ne jurerai pas au nom de Jupiter, mais au nom de Jéhova, que j'adore. Au reste, pour te désespérer, mon témoignage n'a pas besoin d'être appuyé par un serment. »

L'effroi de l'enfer ébranle la moelle des os de Philon :

« Vous venez de l'entendre, s'écrie-t-il hors de lui ; la tombe est ouverte, le mort n'y est plus ! Et ce témoignage, l'incorruptible Romain vient de l'appuyer par un mot plus sacré que tous les serments de la terre !... »

Il dit, et d'un mouvement rapide il saisit l'épée de l'officier, l'arrache du fourreau, l'enfonce dans son sein, la retire avec rage, la jette loin de lui, tombe, se roule dans son sang ; et, pour hâter sa mort, il déchire sa plaie de ses doigts, que déjà l'agonie a crispés. Son sang jaillit avec plus d'abondance, et semble vouloir souiller le ciel.

« Le Nazaréen !... »

Et ce mot est le dernier qu'il devait prononcer sur la terre.

Énéus relève son épée ensanglantée, la regarde d'un air sombre, et dit :

« Je te voue à la terreur, à la nuit éternelle, au désespoir ! »

Et, jetant l'arme dont il vient de se séparer pour toujours sur le corps inanimé de Philon, il sort lentement de la salle du conseil.

L'âme du pharisien se sent entraînée par un sombre guide, qui la conduit à travers des sentiers ténébreux. Obaddon est allé l'attendre dans la vallée de Benhinon. Dès qu'il la voit paraître, il l'appelle, et brandit son glaive de feu. Il n'est point de parole qui puisse peindre le regard pétrifiant et la voix tonnante de l'ange de la mort :

« Réprouvé, s'écrie-t-il, écoute-moi. Tu connais Éphod-Obaddon, c'est le nom des sept terribles anges de la mort ; je suis le plus terrible de ces anges ! C'est moi qui frappai jadis tous les premiers-nés sur les rives du Nil.... Regarde autour de toi, reconnais la géhenne et son affreuse vallée de Benhinon ! Suis-moi plus avant dans l'abîme !... »

Il dit, et le précipite au fond des enfers !!!

CHANT XIV.

Jésus apparait aux saintes femmes et à Simon-Pierre. — Ils vont raconter cette apparition à l'assemblée des fidèles. — Doutes de Thomas. — Jésus se montre à Matthieu et à Cléophas. — Thomas se rend dans les tombeaux et prie; un ressuscité, qu'il prend pour un voyageur étranger, s'entretient avec lui. — Matthieu et Cléophas retournent dans la demeure de Jean et racontent à leurs amis ce qu'ils ont vu. — Lebbée doute encore de la résurrection de son maître. — Jésus apparait à l'assemblée des fidèles.

Les fidèles sont toujours réunis dans la modeste demeure de Jean, et rien jusqu'ici n'a pu adoucir leur douleur. Les saintes femmes, qui se préparent à aller répandre des parfums dans le sépulcre du Messie, mêlent leurs larmes aux essences précieuses qu'elles préparent avec une tendre sollicitude. Semblables aux sages compagnes de la fiancée qui entretinrent soigneusement leurs lampes afin d'être prêtes au premier signal de l'arrivée du futur [1], les pieuses amies du Médiateur veillent dans une préoccupation attentive et inquiète. Leur impatience ne leur permet pas d'attendre les premiers rayons de l'aube matinale. Il fait nuit encore, et déjà elles se disposent à partir; la mère de Jésus, trop faible pour les suivre, les bénit en sanglotant.

Gabriel est assis sur le roc où dormaient les restes mortels de l'Homme-Dieu; le divin Éloha et le noble Abdiel sont debout près de lui. A travers l'obscurité qui pèse encore sur le monde, leurs yeux d'immortels aperçoivent les amies du Mes-

[1] Allusion aux dix vierges qui devaient aller au-devant de l'époux, dont il est parlé dans l'évangile selon saint Matthieu, chap. 25 ; cinq de ces vierges, qui étaient *sages*, avaient mis de l'huile dans leurs lampes; les cinq autres, que l'Évangile désigne sous le titre de vierges *folles*, avaient négligé cette précaution. Lorsque l'époux arriva, leurs compagnes refusèrent de leur donner de l'huile, et elles furent forcées d'aller en acheter. Pendant ce temps les vierges *sages* entrèrent dans la salle du festin avec l'époux. A leur retour les vierges *folles* trouvèrent les portes fermées et restèrent dehors. (*N. du Tr.*)

sie qui viennent d'arriver au pied du Golgotha, et Gabriel dit aux deux séraphins :

« Voilons notre éclat, revêtons des formes humaines, et préparons-les par degrés aux apparitions célestes. »

Magdelaine s'est approchée la première du tombeau qu'elle s'attendait à trouver fermé par une pierre énorme ; mais, dans son exaltation, elle espérait que Dieu lui donnerait la force de soulever cette pierre. Voyant le sépulcre ouvert, elle s'enfuit épouvantée. Les autres femmes, cependant, continuent à s'avancer, car elles viennent d'apercevoir un jeune homme brillant et beau comme une lueur matinale, et gracieusement enveloppé dans un long vêtement diaphane d'une blancheur éblouissante. Il leur adresse la parole, et sa voix douce et sonore achève de gagner leur confiance :

« Ne craignez rien. Je sais que vous cherchez Jésus, il n'est plus en ce lieu lugubre, il est ressuscité ! Souvenez-vous qu'il vous l'avait prédit ; approchez, venez visiter la voûte où il a dormi le sommeil de la mort. »

Il dit, les conduit à l'entrée du sépulcre, et reprend d'une voix solennelle :

« Allez maintenant, et dites à Céphas[1] ce que vous avez vu et entendu. »

Abdiel et le divin Éloha, plus étincelants que Gabriel, paraissent tout à coup. Ils répètent aux saintes femmes que Jésus est ressuscité, qu'il va se rendre dans la Galilée, où il leur a souvent parlé de sa mort prochaine et de son réveil après trois jours de repos dans la tombe.

Poussés par le besoin de rendre un dernier hommage aux restes de leur maître chéri, Jean et Simon-Pierre ont quitté la réunion des fidèles. A peu de distance du Golgotha, ils ont rencontré Magdelaine. Elle leur a appris que la tombe était ouverte, et a repris avec eux le chemin du Golgotha, qui se divise en deux branches au pied d'une colline boisée.

La vue des anges a pénétré les saintes femmes d'une joie céleste qu'elles ont hâte de communiquer à leurs amies. Pour retourner à la maison de Jean, elles passent à gauche de la col-

[1] *Céphas* est un mot hébreu qui veut dire *Pierre*. En recevant Simon pour disciple, Jésus lui dit : *Tu seras appelé Céphas*. *Voir* évangile selon saint Jean, chap. 1er. (*N. du Tr.*)

line; Magdelaine et les deux disciples la tournent du côté opposé.

C'est ainsi que les pèlerins de Salem[1], dont les âmes étaient faites pour se rapprocher dans cette vie, parcourent, sans se voir, leurs routes arides, et ne se trouvent réunis qu'à Salem, où ils s'étonnent de n'avoir pu se rencontrer plus tôt.

Jean arrive le premier près du tombeau. A la vue du linceul étendu sur la terre, il est saisi de respect et de douleur. La poitrine oppressée, les genoux tremblants, Pierre le rejoint bientôt sous la voûte sépulcrale, et contemple la toile parfumée qui couvrait le corps de Jésus. Plus loin, ils trouvent le suaire dont on avait enveloppé la tête du divin mort et qu'une main habile semble avoir plié avec un soin particulier. Les deux disciples s'avancent d'un pas timide et achèvent de se convaincre que le récit de Magdelaine était fidèle. Mais, n'ayant jamais lu les prophètes qui, tant de siècles avant la naissance du Messie, avaient prédit sa résurrection, ils s'éloignent tristes et pensifs.

« Hélas ! dit Jean, les prêtres ne le croyaient pas, sans doute, en sûreté dans cette tombe scellée, ils l'ont ôté de son linceul pour contempler ses plaies, dont la vue flatte leur haine sanguinaire... »

Magdelaine est restée seule dans le sépulcre ; une profonde tristesse l'accable. Tout à coup il lui semble qu'une vision l'abuse ; elle essuie ses yeux remplis de larmes, et promène ses regards autour d'elle. Des anges paraissent au fond du tombeau ; elle les voit à peine, Jésus seul occupe sa pensée. C'est ainsi que la gazelle altérée n'aperçoit ni la douce lueur de l'étoile du soir, ni la brise embaumée qui ranime la nature, car elle n'a pas encore trouvé la source qui seule peut éteindre sa soif.

Un des anges s'avance vers Magdelaine et lui dit :

« Femme, pourquoi pleures-tu ? »

« Hélas ! ils m'ont ravi celui que mon âme adore, et je ne sais en quel lieu leur haine insatiable l'a caché. »

Elle dit, et se tourne vers l'entrée du sépulcre. Un étranger est devant elle et lui adresse ces paroles :

[1] Klopstock désigne souvent Jérusalem par le nom de *Salem*. Il partage, à cet égard, l'opinion des savants, qui prétendent que la ville de Salem, dont Melchisédech était roi et grand prêtre du temps d'Abraham, est la même qui fut connue plus tard sous le nom de Jérusalem, ainsi qu'on l'a déjà dit à la note 5, pag. 187. (*N. du Tr.*)

« Femme, pourquoi pleures-tu ? Quel est celui que tu cherches ici ? »

Prenant cet étranger pour un jardinier que les prêtres ont chargé de dérober le corps de Jésus aux pieux hommages de ses fidèles amis, Magdelaine veut le supplier de lui indiquer la tombe où il a enfoui ces restes précieux ; mais ses sanglots étouffent sa voix.

C'est ainsi que le juste, au moment où le ciel va s'entr'ouvrir pour lui, sent son âme se briser sous le poids des émotions terrestres. Étendu sur son lit de douleur, il implore en vain la miséricorde du Christ ; les dernières épreuves de la vie sont si cruelles, que le Dieu d'amour disparaît à la pensée de l'agonisant ; il ne voit plus qu'un juge terrible ; mais encore une larme, encore un soupir, et les ineffables délices de la victoire succéderont aux angoisses de la lutte.

D'une voix plus douce que celle des anges quand ils chantent la bonté infinie de l'Agneau immolé et le triomphe des cieux, l'étranger prononce le nom de Magdelaine, et Magdelaine reconnaît enfin la voix du Seigneur.

Saisie de crainte et de joie, ses genoux fléchissent ; elle se prosterne dans la poussière, relève son front pâle et glacé, enlace les pieds du Messie, le regarde, soupire, pleure et s'efforce d'exprimer ce qu'elle éprouve ; mais ses lèvres tremblantes ne peuvent articuler que ce seul mot : *Rabboni* [1] !

Le Sauveur laisse tomber sur elle un regard d'amour divin, et dit :

« Cesse de me retenir. Je ne me suis pas encore élevé vers mon père ; je resterai quelque temps parmi vous. Va trouver les fidèles, dis-leur qu'elle approche l'heure de ma gloire, l'heure où j'irai rejoindre mon père et le vôtre, mon Dieu et le vôtre. »

[1] Dans toutes les apparitions du Christ aux saintes femmes, aux disciples et aux fidèles, Klopstock s'est scrupuleusement conformé aux Évangiles. Le mot *rabboni*, qui, selon l'évangile de saint Jean, chap. 20, fut le seul que Magdelaine put prononcer en reconnaissant Jésus, qu'elle avait pris d'abord pour un jardinier, veut dire *maître*, *seigneur*. La langue hébraïque a trois mots qui expriment la même pensée, savoir : *rab*, *rabbi* et *rabboni*. *Rab* était un titre d'honneur pour tous ceux qui avaient été reçus docteurs dans la Chaldée ; *rabbi* s'attribuait spécialement aux docteurs israélites de la Palestine ; *rabboni* ne se donnait qu'aux *sages* et aux docteurs issus de la maison de David. C'est de ce dernier mot que l'on a composé le mot *rabbin*, titre que portent encore aujourd'hui les prêtres juifs. (*N. du Tr.*)

Et, disparaissant aux yeux de Magdelaine, il va se montrer aux saintes femmes qui viennent de quitter le Golgotha. La fraîcheur embaumée du jour naissant a ranimé leurs forces ; les premiers rayons du soleil, ce brillant témoin de la bonté divine, les éclairent ; toutes reconnaissent le vainqueur de la mort, se prosternent devant lui et enlacent ses genoux. Il leur parle avec une bonté céleste et cherche à les rassurer.

« Ne craignez rien, et allez apprendre à vos frères que vous m'avez vu. Qu'ils se rendent en Galilée, c'est là que vous me retrouverez tous. »

Il dit, et disparaît.

Simon-Pierre a été rejoindre les fidèles; il augmente leur douleur par le récit de sa visite au tombeau.

Bientôt les saintes femmes, hors d'haleine et les yeux étincelants de joie, arrivent les unes après les autres. La mère des Zébédée, qui les précède, s'écrie avec l'accent du bonheur et de la vérité :

« Écoutez-nous, ô vous qui pleurez, écoutez-nous ! Il vit ! Avant de nous apparaître il nous a envoyé des anges. Oui, nous avons vu un ange assis près de son sépulcre, puis il y est entré; deux autres séraphins étaient avec lui.... Ils nous ont dit..... Salomé, te souviens-tu de leurs paroles ?... J'étais trop effrayée pour les entendre... »

Thomas, qui l'a écoutée dans une muette surprise, la regarde d'un air de doute et dit :

« Tu étais trop effrayée pour bien entendre ? tu l'étais donc aussi pour bien voir... »

Et la mère des Zébédée répond :

Pourquoi viens-tu ainsi nous affliger de ton incrédulité, quand la joie trouble encore toutes nos pensées?... Le ressuscité nous a dit : Rassurez-vous, et toi son discipline tu nous effrayes de nouveau. »

« Ce n'était pas mon intention, vous le savez, mes pieuses amies. Permettez-moi de chercher à me convaincre en vous interrogeant sur ce que vous avez vu. Sous quelle forme vous est apparu l'ange qui était assis à l'entrée du tombeau ? »

« Il ressemblait à un bel adolescent ; son regard étincelait comme l'éclair, son vêtement était blanc et brillant comme la neige. »

« C'était Gabriel ! » s'écrie la mère de Jésus.

Thomas hoche la tête.

« Des soldats romains, dit-il, gardaient toutes les avenues du Golgotha... Éclairée par les premiers rayons du soleil, l'armure romaine paraît blanche comme la neige, et vous étiez tellement effrayées, que cette circonstance naturelle a suffi pour vous faire croire que vous voyiez des anges. »

« Il faisait encore nuit lorsque nous nous sommes approchées de la tombe, dit Salomé, et le jeune homme que nous avons vu n'était pas couvert d'une armure, mais enveloppé de nuages étincelants. »

Et la mère de Jésus prie ses amies de répéter les paroles que l'ange leur a adressées.

Et la mère des Zébédée reprend :

« Ne craignez rien, nous a-t-il dit : je sais que vous cherchez Jésus, il n'est plus en ce lieu lugubre, il est ressuscité. Souvenez-vous qu'il vous l'avait prédit ; approchez, venez visiter la voûte où il a dormi le sommeil de la mort... Allez maintenant et dites à Céphas ce que vous vu et entendu. »

« Il a prononcé mon nom ? s'écrie Simon-Pierre, un ange a prononcé le nom d'un pécheur ?... Ah ! quelle consolation ces mots porteraient dans mon âme, si je ne craignais pas que vous n'ayez été abusées par une illusion ! Si en effet un habitant du ciel vous était apparu, aurait-il oublié de vous parler de Marie, de Jean ?... »

Thomas demande aux saintes femmes si l'ange ne leur a pas adressé d'autres paroles que celles qu'elles viennent de citer.

« Il a ajouté, dit l'une d'elles, que notre maître se rendrait en Galilée, et que là nous le verrions tous. Transportées de bonheur, nous avons repris la route de Jérusalem, et Jésus lui-même nous est apparu... Rien en lui n'était changé, et cependant son air était surnaturel, céleste !... C'est ainsi, sans doute, que Simon-Pierre et Jean le bien-aimé l'ont vu naguère sur la cime du Thabor [1]. Nous nous sommes prosternés devant lui, et il nous dit : « Ne craignez rien, et allez apprendre à vos

[1] Peu de temps avant sa mort, Jésus conduisit Simon-Pierre, Jacques et Jean sur le mont Thabor, où il leur apparut tout à coup resplendissant de lumière entre Moïse et le prophète Élie. *Voir* évangile selon saint Matthieu, chap. 17. C'est cette circonstance qui a fait donner au mont Thabor le nom de mont de *la Transfiguration*. *N. du Tr.*)

frères que vous m'avez vu. Qu'ils se rendent en Galilée, c'est là que vous me retrouverez tous. »

Le front de Thomas se rembrunit, son regard sombre et scrutateur se baisse vers la terre, et sa pensée se laisse entraîner par le torrent du doute.

« Le moment n'est pas venu encore, leur dit-il, de vous faire connaître les motifs qui m'empêchent de croire à votre récit; je vous les expliquerai quand vous ne serez plus sous l'empire des illusions qui fascinent votre esprit. »

Les fidèles le regardent en silence et avec une tendre pitié. En ce moment pénible Magdelaine arrive dans l'assemblée. Elle se soutient à peine ; son front est pâle, son visage est altéré, ses lèvres tremblent.

« Il est ressuscité ! » s'écrie-t-elle.

Et sa vue se couvre, elle chancelle ; Jean la soutient, et Lebbée lui dit avec l'accent d'une tendre inquiétude :

« Oh ! parle, Magdelaine, toi aussi aurais-tu vu des anges ? »

Et Magdelaine répond :

« Je l'ai vu lui-même ! »

Les fidèles lèvent les yeux et les mains vers le ciel avec une pieuse reconnaissance ; Thomas seul reste sombre et pensif.

« Hélas ! dit-il enfin, des esprits fascinés au point de croire à l'apparition des anges, peuvent bien pousser le délire jusqu'à s'imaginer que Jésus lui-même leur est apparu. »

« Cher Didyme, répond Magdelaine, que t'avons-nous fait, que t'a-t-il fait notre divin Maître pour que tu doutes ainsi de nous et de lui ?... Mes yeux l'ont vu et ont versé à ses pieds des larmes de joie... »

« Brillait-il comme les habitants des cieux ? interrompt vivement Jacques, était-il éblouissant ? »

« Non, mon frère, son extérieur était toujours celui d'un simple mortel, mais la bonté et la miséricorde divine animaient son visage. »

Simon-Pierre aussi doute encore, et il demande timidement à Magdelaine s'il a daigné lui parler.

« Oui, répond Magdelaine. De cette voix douce et divine qui nous a pénétrés de respect et d'admiration, lorsque du haut de sa croix il s'est écrié : *Pardonne-leur, mon père, ils ne savent pas ce qu'ils font ;* de cette même voix d'amour et de miséricorde il a prononcé mon nom. Je me croyais enlevée au ciel ;



mes lèvres tremblantes n'ont pu articuler que le mot *Rabboni!*... mes bras enlaçaient ses genoux, et alors il m'a dit : Cesse de me retenir. Je ne me suis pas encore élevé vers mon père; je resterai quelque temps parmi vous. Va trouver les fidèles, dis-leur qu'elle approche l'heure de ma gloire, l'heure où j'irai rejoindre mon père et le vôtre, mon Dieu et le vôtre.»

Marie se lève par un effort pénible. Soutenue par ses amies, elle s'approche de Magdelaine, arrête sur elle son regard humide, lui tend la main avec une expression indicible d'amour et de confiance, et lui dit :

« Tu l'as vu, tu l'as entendu le divin ressuscité!... Puis-je encore l'appeler mon fils? continue-t-elle en regardant les fidèles avec une modestie inquiète. Oh! oui, vos yeux me disent que je pourrai toujours lui donner ce nom si cher à mon cœur... Achève, Magdelaine; dis-moi, as-tu vu ses plaies?... »

Elle se tait, et, sans abandonner la main de la sainte femme, elle détourne la tête pour lui cacher ses larmes; mais Magdelaine les devine.

« Mère bienheureuse, lui dit-elle, ne pleure pas ainsi; ton fils est sorti vivant de la tombe. Je n'ai pas vu ses plaies; dans le délire de ma joie je n'ai regardé que son visage, plus doux que l'aube matinale. »

« Oui, tu l'as vu; oui, tu as trouvé grâce devant lui, » dit Marie.

Heureuse, mais pensive, elle retourne à sa place. Thomas demande à Magdelaine si elle aussi a vu des anges.

« Oui, mais je les ai à peine remarqués. La douleur avait voilé mes yeux, et je n'ai reconnu Jésus que lorsqu'il a prononcé mon nom; je l'ai pris d'abord pour un jardinier. »

« Tes compagnes soutiennent qu'il portait ses vêtements ordinaires; le jardinier était donc vêtu comme Jésus avait l'habitude de l'être? Combien as-tu vu d'anges? »

« J'en ai vu deux. »

« Tes compagnes n'en ont d'abord vu qu'un, puis deux autres dans le sépulcre... »

Magdelaine laisse errer ses regards sur l'assemblée, et dit :

« O toi, mère chérie du divin ressuscité, et vous, ses disciples, fermez votre cœur au doute cruel qui torture le malheureux Didyme... Je répondrai plus tard à tes questions, ajoute-t-elle

en se tournant vers Thomas; en ce moment, je ne veux pas que tu troubles mon bonheur. »

Et, saisissant le bras de Marie, elle quitte la salle avec elle. Bientôt Simon-Pierre aussi s'éloigne. En proie à l'incertitude, il veut d'abord fuir dans les déserts lointains de l'Arabie, mais il prend le chemin de la Galilée, où Jésus a promis de se montrer à tous les siens; puis il s'arrête et suit un sentier qui le conduit au pied du Golgotha. Debout près de la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, il écoute le doux murmure de la terre qui se réveille, et sa poitrine oppressée respire à longs traits les suaves parfums que pendant les premières heures du jour les plantes et les fleurs exhalent dans l'air. Son regard, cependant, est resté sombre et rêveur, il plonge au fond de la tombe ouverte et vide.

« Hélas ! se dit-il à lui-même, il n'est que trop vrai, la vengeance la plus noire que jamais l'enfer ait enfantée s'est accomplie ! C'est en vain que Joseph d'Arimathie a imploré la pitié du prêteur, nos prêtres ont privé les restes de Jésus de l'honneur du sépulcre, car comment pourrai-je croire qu'il est ressuscité ?... Exaltées par le désespoir, nos pieuses amies ont cru le voir... Si elles l'avaient vu en effet, auraient-elles pu survivre à ce bonheur ?... La croix est debout encore ; elle témoigne trop hautement de son trépas, et la terre et les cieux ont entendu ce terrible témoignage... Il est mort ! nous le reverrons au pied du trône de l'Éternel, mais ici-bas ?... jamais... Pourquoi mon âme frémit-elle de terreur devant la pensée consolante de le retrouver au delà de la tombe? Hélas ! si le juge suprême a daigné jeter sur moi un regard de miséricorde, si mon repentir m'a donné le droit d'espérer, il ne m'est pas permis d'attendre avec joie l'heureux moment d'aller le rejoindre.... La croix est toujours debout ; ils ne se sont pas encore relevés les tombeaux, les rochers, les montagnes que la droite du Seigneur a renversés quand le cœur de Jésus a cessé de battre !... Non, il ne m'est pas permis de me livrer à la joie... »

Ainsi pense Simon-Pierre, et ses regards restent fixés sur la tombe de Jésus. Non loin de là, Magdelaine est à genoux et prie. Appuyée sur une de ses mains, elle lève vers le ciel sa tête rayonnante de bonheur. Le disciple l'aperçoit et lui demande

si elle croit toujours que Jésus est ressuscité. Et Magdelaine se lève et s'avance vers lui.

« Tu viens de me voir prosternée à la place où il m'est apparu, dit-elle ; ma main droite touchait le buisson qu'un pan de son vêtement a effleuré ; ma main gauche s'appuyait sur la poussière que ses pieds ont foulée. »

« Rappelle ta raison égarée, chère Magdelaine ; regarde cette croix, c'est là qu'il est mort ! »

« Il est ressuscité ! » s'écrie Magdelaine.

« Parle, je t'en conjure au nom du Dieu vivant, as-tu vu Jésus de tes yeux comme tu me vois en ce moment ? »

« Je le jure au nom du Dieu vivant, mes yeux ont vu le Sauveur, comme ils te voient en ce moment ; mes oreilles ont entendu sa voix, et toutes les béatitudes du ciel ont inondé mon âme. »

Elle se tait, Pierre aussi garde le silence, mais bientôt il lui adresse de nouveau la parole :

« Éloigne-toi, laisse-moi gémir seul ; aucune vision consolante n'a daigné m'abuser ;... je ne puis te croire... »

« Eh bien ! ne crois pas non plus que tu l'as vu marcher sur les flots de la mer, que tu l'as vu sur le mont Thabor, entouré d'un éclat surnaturel. »

Elle dit, et s'éloigne. Pierre la suit des yeux.

« Que sa confiance est digne d'envie ! se dit-il ; la tombe et ses affreuses images de destruction ne l'effrayent plus ; elle sourit à la tempête qui gronde au fond des sombres vallées de la mort !... Qu'est-ce donc qui me pousse à douter de son récit ? Pourquoi ne ressusciterait-il pas celui qui m'a fait marcher avec lui sur les vagues en fureur [1] ?... O mon divin Maître ! tu m'as soutenu lorsque mon incrédulité a failli me faire périr dans les flots ; soutiens-moi en ce moment où le désespoir m'accable...

[1] Jésus fit monter ses disciples dans une nacelle, puis il alla sur une montagne pour prier. Vers le milieu de la nuit il s'éleva une tempête, et tout à coup les disciples virent Jésus qui s'avançait vers eux en marchant sur les vagues. Ils crurent que c'était un fantôme et poussèrent des cris de terreur. Mais Jésus leur dit . *Rassurez-vous ; c'est moi ; n'ayez point de peur.* Pierre le pria de lui permettre de marcher sur les eaux avec lui. Jésus le fit sortir de la nacelle : mais, comme le vent était très-fort, il eut peur et commença à s'enfoncer. Alors il s'écria : *Seigneur, sauve-moi!* Jésus étendit la main et le soutint sur les flots, en disant : *Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? Voir* l'évangile selon saint Matthieu, chap. 14. (*N. du Tr.*)

L'ouragan que naguère a calmé ta voix[1] était moins terrible que celui qui bouleverse mon âme. Au nom du regard de miséricorde que du haut de ta croix tu as laissé tomber sur le misérable qui t'avait lâchement renié, au nom de ton incommensurable amour, aie pitié de moi. S'il est vrai que tu te sois montré à tes pieuses amies, daigne m'apparaître aussi... Qu'ai-je demandé?... Un ange, m'ont-elles dit, a prononcé mon nom; cette faveur n'est-elle pas inappréciable, et qu'ai-je fait pour la mériter? J'ose te supplier de te montrer à moi, et Lebbée, Jacques, Jean le bien-aimé et la plus malheureuse des mères ne t'ont pas encore vu... Il est vrai que Magdelaine aussi a péché, mais alors elle ne te connaissait pas, et pour racheter ma faute ai-je aimé comme elle?... »

Au milieu de ces tristes pensées, il gravit lentement le Golgotha. Arrivé au pied de la croix, il se prosterne et prie, la face inclinée vers la terre. En relevant la tête, il voit Jésus qui, debout à ses côtés, lui tend la main. Saisi d'une sainte terreur, Pierre n'a pas la force de se relever, mais il saisit la main du Sauveur, y appuie son front, et la presse contre sa poitrine. La terre, les cieux, tout disparaît à sa vue, à sa pensée, et il murmure d'une voix étouffée :

« Mon maître!... mon seigneur!... Dieu de miséricorde et d'amour!... »

Les deux anges gardiens du disciple planent au-dessus du Golgotha, et Ithuriel dit au séraphin Orion :

« Ce jour, ô mon céleste frère! est le plus beau de notre immortalité! Les chants des cieux nous le rediront souvent, ce jour où le Seigneur ressuscité s'est montré au pécheur pardonné. »

Et Orion répond :

« Tu lis dans ma pensée, je devine la tienne; mais nous ne pouvons comprendre toute l'étendue du bonheur de Simon-Pierre. Il est terrible d'avoir péché, mais quel est le séraphin dont l'intuition pourrait mesurer la joie ineffable du disciple

[1] Un soir Jésus s'était embarqué avec ses disciples dans une petite nacelle. Tout à coup il s'éleva une grande tempête : les disciples eurent peur et réveillèrent Jésus qui s'était endormi. Le Messie les blâma d'abord de leur peu de foi, puis il dit à la mer : *Tais-toi, sois tranquille; et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Voir* l'évangile selon saint Marc, chap. 4. (*N. du Tr.*)

qui lit sa grâce dans le regard du maître sorti vivant de sa tombe? »

Et les deux immortels répètent à la fois :

« Oui, elle est incommensurable, la béatitude du pécheur que l'œuvre de la Rédemption a racheté. »

Le Messie a quitté la colline, et disparaît au milieu des ombres que projettent les rochers des sépulcres. Pierre, qui l'a suivi des yeux, lève les bras vers le ciel, et s'écrie :

« Merci! mille fois merci! Fils de Dieu, divin Ressuscité, grâces te soient rendues! Les consolations que tu as versées dans mon âme surpassent tout ce que j'aurais jamais osé désirer... J'ai expié mon crime par d'affreux tourments, et ce crime, je ne l'en ai pas moins commis, et cependant tu as daigné m'apparaître, mes yeux t'ont vu vivant et entouré d'une auréole céleste. Source d'espérance et d'amour, toi qui viens de jaillir au fond de mon âme, ne taris jamais. Oui, j'ose tout espérer, maintenant..... Fils de l'Éternel, tu achèveras l'œuvre de ta miséricorde, tu me feras comprendre le mystère de ta mort. Les légions de bienheureux, de chérubins et d'archanges qui entourent le trône de Jéhova ne reçurent jamais de leur maître autant de bienfaits que j'ose en espérer de toi... Il est ressuscité, le Messie! le Christ est ressuscité! Enfants de la lumière! que vos chants de triomphe l'annoncent aux cieux réunis, qu'ils l'apprennent au trône de l'Éternel! »

Il se tait, et reste plongé dans une sainte extase. Tout à coup il se lève, et se dirige en hâte vers la demeure de Jean, où les fidèles sont restés partagés entre le doute et l'espérance. Il entre dans la salle les mains jointes et le regard animé d'une pieuse exaltation :

« Gloire, honneur et reconnaissance au fils de l'Éternel! s'écrie-t-il; son amour divin nous soutiendra dans la vie et dans la mort! Il est ressuscité, il a daigné vous apparaître. Moi aussi, je l'ai vu! il était debout au pied de la croix; mes yeux mortels ont contemplé son divin visage. »

Muets de surprise et de joie, les fidèles se jettent dans les bras de ce nouveau témoin de la résurrection. La mère de Jésus s'empare de la main droite de Pierre, et la presse en silence; Magdelaine serre sa main gauche dans les siennes, et lui dit avec un doux sourire :

« Tu comprends maintenant mon bonheur, puisque toi aussi tu l'as vu. »

« Tu as vu mon Fils, ajoute Marie, le Fils de l'Éternel! »

Lebbée s'approche doucement de la mère de Jésus, et lui dit d'une voix tremblante :

« Ce n'est plus la douleur, c'est la joie qui me force à douter encore. Hélas! *Lui* dont j'ai vu couler le sang est-il en effet ressuscité? »

Il dit, et se penche sur la poitrine de Jean. Le disciple bien-aimé le presse sur son cœur, et murmure à voix basse :

« Oui, il est ressuscité. »

Puis il s'arrache des bras de Lebbée, s'approche de Marie, et lui adresse ces paroles solennelles :

« Noble mère du divin Sauveur, ouvre enfin ton âme à l'espérance. Un glaive à sept tranchants l'a traversée, cette âme si belle...; que toutes les joies du ciel l'inondent maintenant, car Jésus est ressuscité!... Divin Sauveur! oh! oui, je crois à ta résurrection, et j'ose espérer que j'aurai le bonheur de te voir; le regard que tu as laissé tomber sur moi en expirant sur la croix me l'a promis. »

Barthélemy saisit la main de Simon-Pierre, et lui demande, avec l'accent d'une douce tristesse :

« N'est-il pas vrai, mon frère, que ma tête, blanchie par l'âge, ne se reposera pas sur la pierre sépulcrale avant de l'avoir revu, notre divin maître? »

Et Pierre répond, avec l'assurance d'une foi inébranlable :

« Oui, tu le reverras; il aura pitié de nous tous. »

Semblable à une sombre nuée qui se forme spontanément sur un ciel serein, Thomas paraît tout à coup au milieu de l'assemblée :

« Et toi aussi, Simon-Pierre, dit-il, toi aussi tu t'imagines que tu l'as vu?... Ah! s'il m'était donné de croire l'impossible, j'ajouterais foi à tes paroles. «

« Bannis tes doutes cruels, mon frère, répond Pierre, et partage enfin notre ravissement. Le Seigneur est ressuscité; il s'est réveillé de la mort, il a daigné nous apparaître, il aura pitié de nous tous. »

La mère du Christ se prosterne au milieu de la salle, lève les mains vers le ciel, et prie :

« Mon âme glorifie l'Éternel; mon cœur se réjouit en toi,

mon Dieu, mon Sauveur! Du haut de ta croix, tu as vu les larmes de ta mère, tu les as comptées; et les générations à venir célébreront les béatitudes que tu as fait descendre sur moi. Tu es plus fort que la mort, toutes tes actions sont grandes et merveilleuses, ton nom est sacré, ta miséricorde est infinie, ton bras est tout-puissant : il renverse les orgueilleux altérés de sang, il jette les fiers monarques au pied de leurs trônes, il relève les humbles, il désaltère ceux qui ont soif de salut; mais il les laisse se dessécher, les cœurs altiers qui croient pouvoir se suffire à eux-mêmes. Il console ceux qui l'aiment; il l'a juré à Abraham, et il est fidèle à ce serment d'amour et de miséricorde. Honneur, gloire et reconnaissance à Jésus le ressuscité, au Messie vainqueur de la mort! »

Pendant cette fervente prière, Thomas s'est rendu sur la terrasse de la maison. Les fidèles le suivent les uns après les autres, afin de ranimer leurs forces en respirant l'air frais du matin, et d'élever leur âme vers le ciel en contemplant le spectacle imposant de la naissance d'un jour nouveau. Leur présence arrache l'infortuné Didyme aux sombres méditations qui le préoccupaient; il fait un mouvement pour s'éloigner, Pierre le retient :

« O mon frère chéri! lui dit-il, ne nous fuis pas ainsi. Moi aussi, j'ai douté; le Seigneur aura pitié de toi, comme il a eu pitié de moi, de moi qui l'ai renié! Regarde, continue-t-il en lui désignant de la main une des routes qui traversent la contrée; quels sont ces deux hommes qui paraissent dans le lointain? Si mes yeux ne m'abusent point, c'est Matthieu et Cléophas. Chers amis, que n'êtes-vous déjà près de nous pour partager notre bonheur!... Un étranger sort de l'ombre du bosquet... Il les aborde;... il leur parle... Que son maintien est imposant et noble!... Le connais-tu, Didyme? »

« Non; mais je n'ai jamais vu tant de majesté unie à tant de douceur. »

Et Pierre reprend :

« Réjouissez-vous, mes amis : les détours du sentier qu'ils suivent les rapprochent de nous... Hélas! bientôt cette touffe de palmiers va les dérober à nos yeux... Regardez! regardez une dernière fois ce noble étranger! Avec quelle douce dignité il écoute nos amis, qui, sans doute, lui parlent de la mort du Maître chéri dont ils ignorent encore la merveilleuse résurrec-

tion! Ne serait-ce pas un des anges que nos pieuses amies ont vus près du sépulcre? »

« Que tu es prompt à te bercer de séduisantes illusions! s'écrie Thomas; le maintien de cet étranger te plaît et te charme, et déjà tu vois en lui quelque chose de plus qu'un simple mortel. »

« Je te plains, cher Didyme, répond Pierre, car j'ignorais comme toi les ineffables délices de l'espérance, lorsque tout à coup mes yeux l'ont vu debout et vivant au pied de sa croix. Je te le répète, il aura pitié de toi. »

« Oui, soupire Thomas, Dieu aura pitié de moi; mais Jésus... il a souffert ce qu'ont souffert tous les prophètes, puis il est mort comme eux... »

En vain Simon-Pierre cherche à le consoler en lui répétant que le Messie est ressuscité; le disciple incrédule reste toujours sombre et pensif.

En sortant des portes de Salem, Matthieu et Cléophas s'étaient mutuellement communiqué leurs pensées. Cléophas a le premier adressé la parole à son ami :

« Cher Matthieu, lui dit-il, nous n'en pouvons plus douter, poussés par leur haine féroce, les prêtres ont gagné le capitaine romain pour qu'il leur laisse enlever le corps de notre maître... Hélas! en ce moment, sans doute, la poussière maudite du Golgotha couvre ses restes sacrés. »

Et Matthieu répond :

« Songe aux anges que nos amis ont vus près du sépulcre... Tu soutiens que la douleur avait troublé leur vue; mais la douleur n'enfante que des visions tristes et menaçantes : elle aurait pu leur faire croire à l'apparition du noir fantôme d'Ischariote, et non à celle de séraphins consolateurs. »

Ces mots font rêver Cléophas, et, après un court silence, il demande à son ami pourquoi Jésus ne daigne pas leur apparaître.

« Eh! qu'avons-nous fait pour mériter cette faveur? répond Matthieu, nous qui l'avons laissé saisir dans la vallée de Gethsémané; nous qui nous sommes bornés à gémir en secret, pendant que des juges, indignes de ce nom, prononçaient son arrêt de mort; nous qui n'avons pas même osé nous approcher de la croix où ses bourreaux l'avaient attaché... Ne mettons pas le comble à nos fautes par des doutes impies. »

« Que j'envie ton bonheur, cher Matthieu, si, en effet, tu crois qu'il est sorti vivant de la tombe ! »

« Je ne t'ai jamais caché une seule de mes pensées, répond Matthieu. Écoute l'aveu que je vais te faire : Quand je médite avec calme sur cette merveilleuse résurrection, oh ! alors, j'y crois ; mais quand l'espoir de revoir notre maître chéri, et la crainte que cet espoir ne soit qu'une folle illusion, agitent à la fois mon âme, alors je doute... Je le sens, sa vue seule pourra mettre un terme à mes angoisses. »

« Tes désirs s'élèvent trop haut. La consolation que tu demandes, l'éternité nous l'offrira peut-être... L'espérer pour cette vie d'épreuves serait une témérité. »

Pendant cet entretien, les deux disciples sont arrivés sur la lisière du bosquet, où l'étranger les aborde en leur demandant de quel côté ils dirigent leurs pas, et quelle est la cause de la profonde tristesse empreinte sur leurs traits. Cléophas s'empresse de répondre qu'ils se rendent à Émaüs [1], et qu'ils déplorent le malheur qui vient de frapper Jérusalem. Croyant lire sur le visage de l'étranger qu'il ignore ce malheur, ils le lui racontent dans tous ses détails ; il les écoute en silence.

« Je le vois, dit Cléophas, tu viens de quelque contrée lointaine où tu n'as jamais entendu prononcer le nom de Jésus de Nazareth, du prophète de l'Éternel qui s'est annoncé par des miracles. Nous voyions en lui le Messie promis, le Sauveur du peuple d'Israël. Trois fois déjà le jour a remplacé la nuit depuis qu'il es mort sur la croix, et avec lui nos plus chères espérances. »

Et Matthieu prend la parole à son tour, et répète à l'étranger les merveilleux récits des saintes femmes qui, les premières, ont visité le sépulcre. En ce moment tous trois arrivent sous les palmiers qui les dérobent à la vue des fidèles réunis sur la terrasse de la maison de Jean. L'étranger s'arrête, promène sur ses deux compagnons des regards qui commandent le respect et l'obéissance ; et ces paroles, semblables à un écho du ciel, s'échappent de ses lèvres :

« Jusqu'à quand vos cœurs endurcis refuseront-ils de croire ce qui vous a été annoncé par les prophètes ? N'est-il pas écrit

[1] Bourg dans les environs de Jérusalem, dont il est souvent parlé dans les Évangiles. (N. du Tr.)

que le Messie doit accomplir son œuvre par des souffrances cruelles, et qu'il ne reprendra toute sa gloire qu'après avoir succombé à la mort? »

Et, sans faire attention à la surprise de Cléophas et de Matthieu, il continue à leur expliquer tous les passages des prophètes, qui annoncent à l'espèce humaine un Sauveur, dont le sacrifice volontaire la rachètera de l'anathème qui pèse sur elle depuis la chute du premier homme.

La tempête, quand elle arrive, retient d'abord son haleine, et passe, en murmurant, à travers les épaisses forêts; les vallées sont silencieuses encore, et les nuages qui flottent dans l'air passent devant le soleil sans s'arrêter; mais tout à coup les arbres s'agitent et s'inclinent sous le souffle impétueux qui les tourmente; les cieux s'entr'ouvrent, et vomissent des flammes et des torrents d'eau; une voix puissante réveille les échos des montagnes; l'ouragan règne et commande en maître. C'est ainsi que l'éloquence du noble inconnu, d'abord grave et calme comme la vérité, commence par s'emparer de la pensée des deux disciples; puis elle déploie toutes ses ressources, et dévoile le sublime mystère de la rédemption en paroles foudroyantes. Éclairés, mais presque anéantis, ils supplient le divin orateur de ménager leurs forces.

« Qui que tu sois, dit Matthieu, tu nous pénètres de respect et de terreur. Achève de nous instruire, mais accorde-nous quelque instants de repos; notre pensée ne peut suivre le vol fougueux de la tienne, et nos jambes refusent de nous porter. »

L'inconnu les engage à s'asseoir sur le bord de la fontaine qui jaillit à l'ombre des palmiers, se place en face d'eux, et leur rappelle, avec une douce simplicité, les preuves nombreuses que Jésus leur a données de son amour sans bornes pour l'espèce humaine. Ces touchantes paroles produisent sur les deux fidèles l'effet de la brise embaumée quand elle passe sur la terre après une longue journée d'été. L'étranger leur demande s'ils se sentent en effet pénétrés d'un amour sincère et profond pour leur maître; et tous deux répondent à la fois :

« Nous l'avons toujours aimé ainsi, et pourtant nous l'avons abandonné pendant qu'on le traînait au supplice. »

« Maintenant que vous savez qu'il est mort pour vous, re-

prend l'inconnu, pourriez-vous, s'il l'exigeait, lui faire le sacrifice de votre vie ? »

« Nous l'espérons, répond Matthieu; mais qu'est-ce que notre volonté, si sa miséricorde ne nous donne pas la force de l'accomplir !... Pardonne si j'ose t'interroger, mais je ne puis résister au désir de t'adresser une dernière question : Toi qui sais tout ce qui concerne notre divin maître, est-il vrai qu'il soit ressuscité, et daignera-t-il se montrer à nous ? »

« Les frères de Joseph parlèrent longtemps avec lui sans le connaître; mais l'heure de la réconciliation sonna; Joseph ne se contint plus; il éclata en sanglots, et s'écria : C'est moi ! »

Il dit, se lève et s'éloigne. Ne sachant ce qu'ils doivent penser de cet inconnu, Cléophas et Matthieu le suivent avec empressement.

« Ce n'est pas *Lui*, se disent-ils à voix basse ; non, c'est impossible. Qui donc est-il ! un ange, peut-être... »

Et, pressant leur marche, ils le rejoignent bientôt.

« O toi que nous ne connaissons pas, dit Cléophas, et que nous vénérons cependant du plus profond de notre cœur, qui es-tu ? Nous est-il permis de t'embrasser avant de nous séparer pour toujours peut-être ? »

L'étranger leur tend les bras; ils s'y précipitent avec effusion, et pleurent longtemps appuyés sur sa poitrine; puis tous trois continuent leur route en silence. Arrivés à l'entrée du bourg d'Émaüs, l'inconnu s'arrête.

« Séparons-nous, dit-il ; je vais rejoindre les miens. »

Cléophas et Matthieu le supplient de ne pas les quitter si vite.

« Regarde, lui disent-ils, déjà le soleil descend vers les montagnes de l'Arabie; bientôt il fera nuit, et tu dois être épuisé de fatigue. »

« Les miens m'attendent avec impatience, » répond l'inconnu.

« Nous t'aimons autant qu'ils peuvent t'aimer, dit Matthieu; tu les rejoindras... Ne t'expose pas à voyager pendant les ténèbres... Et puis nous avons besoin de t'entendre parler de Jésus... »

« Eh bien ! mes frères, je ne vous quitterai pas encore. »

Cléophas le remercie par un regard étincelant de joie, et s'éloigne en hâte.

Et Matthieu dit à l'étranger :

« Mon jeune ami habite l'humble cabane que tu vois à travers les arbres qui l'ombragent. Ils nous a devancés afin de préparer le repas le plus splendide qu'il soit en son pouvoir de t'offrir. Qu'elle sera calme et douce pour nous, cette soirée que tant de jours douloureux ont précédée ! et c'est à toi que nous la devrons, à toi qui ne dédaignes pas de te reposer sous le toit du pauvre. Lorsque notre maître vivait encore, il était, comme toi, l'ami du pauvre, et, comme toi, il aimait à s'arrêter dans les cabanes, où il répandait de douces consolations et de sages leçons... Hélas ! les causes de ton abaissement ici-bas, que tu as cherché à nous faire comprendre, me paraissent plus merveilleuses que cet abaissement lui-même. Mais c'est ainsi que devaient se réaliser les décrets de la Providence... Que ne puis-je passer ma vie avec toi ! tu m'apprendrais à glorifier dignement le divin Rédempteur mort pour racheter nos péchés. »

Agenouillé sur le bord du ruisseau qui traverse son jardin, Cléophas y puise de l'eau dans un vase de terre, qu'il dépose à ses côtés, pour y tremper les herbes embaumées qu'il vient de cueillir, et qu'il lave à plusieurs reprises. Sous sa main tremblante de bonheur, la plupart de ces aromates se convertissent en fleurs; elles lui échappent et se balancent mollement avec l'écume blanchâtre des flots, qu'un lit de cailloux soulève en bonds irréguliers. Ce phénomène l'aurait frappé sans doute, si, dans ce moment, il n'avait pas aperçu ses deux hôtes qui viennent d'entrer au jardin. A cette vue, il se lève vivement, prend le vase de terre rempli d'eau, y jette les aromates, et fait entrer l'étranger et Matthieu dans sa cabane, où déjà il a servi le frugal repas qu'il veut leur offrir. Ce repas se compose de lait, de miel et de figues, de pain blanc et d'une cruche de vin. Tous trois se sont assis sur les nattes étendues autour de la table; l'étranger occupe la place d'honneur. Après un court silence, il prend le pain, le bénit, le distribue d'un air solennel et en levant vers les cieux son regard reconnaissant. Les deux disciples restent muets de surprise et d'admiration ; car c'est ainsi que naguère Jésus présidait à leurs repas. L'étranger leur sourit doucement, et prononce ces pieuses paroles :

« Nous te remercions, Père céleste, des dons que tu nous

accordes pour soutenir notre chétive enveloppe mortelle. Les humbles fruits de la terre sont ton ouvrage aussi bien que les innombrables étoiles qui brillent dans l'immensité des cieux ; tout, dans la création, atteste ta puissance et ta bonté infinie. »

C'est par cette même prière que Jésus préludait à chaque repas qu'il prenait avec les siens. En la prononçant, l'étranger avait la voix et les traits du Messie; et les deux disciples reconnaissent leur maître divin. Pâles et muets de bonheur, ils se prosternent à ses pieds, l'adorent en silence, et Jésus continue sa prière :

« Honneur et gloire à l'Éternel ! il créa le soleil pour éclairer les travaux du jour ; il créa la lune pour charmer le repos de la nuit. Il nous a donné notre pain quotidien ; adorons et remercions notre Père, qui est aux cieux. ».

Il se tait, sourit de nouveau aux deux disciples, les bénit et disparaît.

Cléophas et Matthieu se lèvent en hâte, le cherchent en vain de tous côtés, et reviennent dans la cabane pleins de joie et de reconnaissance.

« Nous l'avons vu, nous le reverrons ! » s'écrie Matthieu.

Et Cléophas répond en se jetant dans les bras de son ami :

« Je ne suis plus sur la terre ; je suis dans le ciel ! »

« Hélas ! dit Matthieu, comment avons-nous mérité cette faveur insigne ? Avant de se faire connaître, ses discours ont porté une clarté divine dans nos cœurs obscurcis.... Mais pourquoi tardons-nous à communiquer notre bonheur à nos amis ?... »

Il dit, et prend son bâton de voyage ; Cléophas imite son exemple, et tous deux dirigent leur marche vers Jérusalem.

Simon-Pierre cependant est retourné dans la salle avec Thomas ; il le supplie de ne pas affliger plus longtemps ses amis par des doutes qui pourraient ébranler leur foi.

« Tu veux donc me réduire à les fuir ? répond Didyme. Au reste, tu m'accuses à tort de troubler leur joie. N'est-ce pas leur rendre service que de les arracher le plus tôt possible à une trop séduisante illusion ? »

« Tais-toi, oh ! tais-toi, mon frère. Je t'en conjure au nom de Jésus que nous avons vu mourir, et qui vivra éternellement, ne qualifie pas d'illusion la lumière céleste qui est venue nous éclairer... Nous voici tous autour de toi, nous à qui il a daigné

apparaître, pour témoigner qu'il est vivant, qu'il est ressuscité. »

Vivement affligée de l'incrédulité de Thomas, Magdelaine lève ses bras vers le ciel et s'écrie :

« Vainqueur de la mort, aies pitié de ton disciple ; c'est l'excès de son amour pour toi qui le force à douter de ta puissance ! Ne brise pas le roseau que le vent a courbé jusqu'à terre ; ne souffle pas la tempête sur l'incendie près de s'éteindre !... Crois-tu donc, malheureux Didyme, qu'il existe un être sur la terre, un ange dans les cieux qui puisse prononcer mon nom avec cet accent divin qui a frappé mon oreille, quand il a dit : Magdelaine !... »

« L'exaltation qui vous enivre tous, mes amis, justifie mes doutes ; car l'exaltation éblouit. »

« Eh ! qui pourrait voir les cieux entr'ouverts et rester calme ? dit vivement Simon-Pierre. Tu ne vois rien de ce qui fait notre bonheur, mais tu te crées des fantômes menaçants, et tu en parles avec plus de chaleur que nous ne parlons du divin ressuscité qui, dans sa miséricorde, s'est enfin révélé à nous. Va, va trouver les Saducéens, et crois avec eux qu'il n'y a point d'anges, point de Dieu, point de résurrection après la mort ! »

Thomas se jette en sanglotant dans les bras de Pierre.

« Ne me repousse pas ainsi, mon frère... J'aimais le divin crucifié autant que vous l'aimiez tous ! »

Touchée de ses larmes, Salomé lui tend la main, et dit :

« Calme-toi, cher Thomas ; celui que tu viens d'appeler le divin crucifié guérira les blessures de ton cœur, car sa puissance est infinie, sa bonté est sans bornes. »

Toutes les saintes femmes qui ont vu le Christ s'empressent d'assurer que son regard et l'expression de ses traits annonçaient une miséricorde plus infinie, plus divine encore que celle dont il leur avait donné tant de preuves pendant qu'il vivait au milieu d'eux.

« Et pourtant il n'est apparu qu'à vous, mes sœurs... Je ne parle pas de moi, mais sa mère ? mais Jean le bien-aimé, qu'en mourant il lui a légué pour fils ? Ah ! s'il était ressuscité, c'est à eux qu'il se serait d'abord montré. »

Ces paroles de Thomas jettent une incertitude cruelle dans l'assemblée. Les vagues du doute menacent de les engloutir ;

mais les saintes femmes et Simon-Pierre répètent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu ; et les fidèles rendus à la foi marchent de nouveau sur la surface mobile de la mer.

Le disciple incrédule quitte ses amis, dont les consolations l'importunent. Après avoir longtemps erré au hasard, il se dirige vers le mont des Oliviers. Arrivé près des sépulcres, il s'enfonce sous leurs voûtes sombres et solitaires, espérant y trouver le repos ; mais la solitude tient dans sa main droite une coupe couronnée de douces pensées, et dans sa gauche un poignard aigu. Au sage, elle offre la coupe fleurie ; à l'infortuné que de noirs projets agitent, elle présente le poignard.

A mesure que Thomas s'avance dans la froide et silencieuse demeure des morts, le doute pèse plus fortement sur lui, et son âme se serait perdue dans cet abîme sans fond, si elle ne s'était pas souvenue que Dieu répond toujours à la voix qui l'invoque avec confiance, et sa pensée lui adresse cette prière :

« Souverain mystérieux de l'univers, en dépit du voile épais qui cache tes décrets à notre faible raison, mon âme blessée te demande secours et protection. Elles sont ténébreuses les routes que tu nous as tracées ; celle que je me suis choisie moi-même est la plus noire de toutes. Maître de tout ce qui est, de tout ce qui fut, et de tout ce qui sera, laisse tomber dans cette vallée de misère un regard bienveillant sur le vermisseau qui s'y courbe sous le pied glacé de la mort ! Si mon regard ne se levait pas vers toi, roc inébranlable qui braves les orages, j'aurais déjà succombé aux horreurs du doute, aux angoisses du désespoir ! Tu le sais, ô Jéhova, combien je l'aimais le divin Prophète descendu vers nous comme un messager de paix et de bonheur ! Ses lâches ennemis triomphent. Ils l'ont immolé à leur haine sanguinaire... Me faudra-t-il vivre, me faudra-t-il mourir sans lui ?... Devant mes yeux, les montagnes s'entassent sur les montagnes ; à mes pieds, les abîmes se creusent sous les abîmes, et un vague pressentiment me dit que Jésus sera pour moi plus qu'il ne m'a jamais été... Pourquoi ce pressentiment torture-t-il mon âme ?... Et qu'est-ce que mon âme ? une substance périssable ou un souffle immortel ?... Éloignez-vous, doutes horribles... oui, mon âme est immortelle ! mais qu'est-elle sans *Lui*, et que peut-elle avoir de commun avec *Lui* tant qu'elle sera réduite à ramper dans la poussière ?... Hélas ! ce Sauveur qu'elle espère retrouver, peut-être est-il mort pour toujours... Insensé

que je suis, je veux sonder le labyrinthe de l'éternité et je ne comprends pas même les mystères de cette vie d'un jour... Dieu du mont Sinaï, père du Messie, qu'as-tu fait de ton fils?... Il se reposait ton terrible tonnerre, elle dormait ta tempête redoutée pendant qu'on le traînait au supplice!... Il est vrai que la terre a tremblé et que dans son effroi elle a renversé plus d'un rocher; il est vrai que le bruit de leur chute a réveillé l'écho des cieux et frappé de terreur tous les témoins du crime qui venait de souiller le monde; mais alors il était mort, le Messie, et pas un roc n'est tombé sur ses bourreaux, et pas un gouffre ne s'est ouvert pour les engloutir... Dieu tout-puissant, toi qui commandas au plus terrible de tes anges de frapper tous les premiers-nés d'Égypte et de passer, sans y entrer, devant les cabanes marquées du sang de l'agneau; toi qui arrêtas le cours des fleuves et séparas les mers pour laisser passer ton peuple; toi qui fis tomber, au son des trompettes de tes guerriers, les murs de Jéricho; toi qui empêchas Moïse d'être réduit en poussière devant l'éclat de ta magnificence que tu lui permis de contempler; toi qui fus avec ton fils quand il marcha sur les vagues en fureur, quand il rendit la vue aux aveugles et qu'il ressuscita les morts; toi qui lui donnas la force de supporter avec une résignation céleste la honte, l'ignominie, les plus affreuses tortures et le plus cruel des trépas; Dieu, juge de l'univers, parle, où est-il maintenant ton fils bien-aimé? Est-ce par toi, est-ce par lui que je pourrai mettre un terme à mes tourments?... Que demander? qu'espérer?... Jésus n'est plus; son corps, sans doute, a été jeté parmi les ossements des plus vils criminels, et toi, son père, tu restes impassible... Il est ressuscité, me dit-on... Des récits faits par des femmes dont la douleur a troublé la raison : voilà l'unique consolation que tu m'envoies... Qu'importe au naufragé le jonc brisé qui se balance avec les vagues écumantes? Ah! que ne suis-je déjà endormi pour toujours au milieu de ces tombes! il ne me ressusciterait pas, *Lui* qui a ressuscité tant de morts! et moi, je ne voudrais plus revenir à une existence où je ne le retrouverais point... Vous qui dormez en ce lieu lugubre, avez-vous connu Jésus mon divin maître? Et si vous l'avez connu, êtes-vous près de lui maintenant?... Ossements réduits en poussière, quand il sortira du sein de l'avenir, le plus grand, le dernier jour du temps; quand la voix de l'Éternel vous criera : Levez-vous! mon souffle va vous animer de

nouveau ! oh ! alors je me réveillerai avec vous, et Jésus aussi secouera les cendres de la destruction... Une suite incalculable de siècles me sépare peut-être encore de ce moment fortuné ; mais la vie est courte ; qu'importe la durée du sommeil de la mort ?... Oui, le vol de la vie est rapide, nous le sentons quand il touche à son terme :... tant qu'il dure, ses ailes sont de plomb pour le malheureux qui souffre ; et qui put jamais souffrir plus que moi ? O toi qui as donné aux hommes des oreilles pour entendre, entends-tu la voix tremblante d'un vivant qui demande à mourir ?... Soyez bénis, vous tous qui avez pleuré notre divin Maître, et qui ne le pleurez plus parce que vous croyez à sa résurrection... Que ne puis-je partager votre erreur !... Ah ! si je le voyais, je ne retrouverais pas comme vous la force de vivre ; non, la joie me tuerait ; mais ce n'est pas de joie, c'est de douleur que je dois mourir... Le glaive qui a traversé l'âme de Marie a déchiré la mienne ; il n'est point de baume sur cette terre pour de pareilles blessures... Oh ! si Jésus pouvait m'apparaître... Désir insensé, ne viens pas me relever pour me précipiter de nouveau dans des gouffres sans fond... Le Messie pourtant, s'il le voulait, pourrait faire pour lui-même ce qu'il a fait pour ses frères... Mais pourquoi le voudrait-il ? Pourquoi aurait-il consenti à mourir s'il avait pu, s'il avait dû ressusciter après quelques jours de sommeil ?... Non, non, si tel avait été son pouvoir et sa volonté, il serait descendu triomphant de sa croix... S'il vivait, il me serait apparu, car nul autre n'a plus que moi soif de le voir. Et si je le voyais, je poserais mes doigts sur ses plaies... Mais un ressuscité a-t-il des plaies ?... J'enlacerais ses genoux et je croirais !... Je ne croirai jamais, car il est mort !... Père du Christ, mon père à moi, ah ! par pitié ne te retire pas entièrement du plus malheureux de tes enfants. »

Ainsi prie Thomas. Épuisé par la fatigue, brisé par la souffrance, il pousse un lugubre gémissement et s'appuie contre un des rochers qui se sont détachés de la voûte du sépulcre au moment où le rideau du sanctuaire s'est déchiré, au moment où de saintes ténèbres ont répandu la terreur et l'effroi dans les murs de Jérusalem. Une voix lointaine vient tout à coup se mêler aux plaintes du disciple. Cette voix, qui lui arrive à travers le silence des tombeaux, approche par degrés, et bientôt il distingue ces paroles bienveillantes :

« Toi qui gémis sous ces sombres voûtes, es-tu tombé victime

d'un lâche assassin? Puis-je te secourir? parle, où es-tu, que je panse tes blessures? »

Thomas garde le silence, et la voix reprend :

« Où es-tu? Je traversais la vallée de Gethsémané lorsque tes plaintes sont arrivées jusqu'à moi. Je viens à ton secours, s'il est au pouvoir humain de soulager tes maux. »

« Tu les soulages, répond enfin Didyme, car tu me prouves qu'il est encore des cœurs sensibles et bons. Sois béni, noble voyageur, et continue ta route, car déjà la nuit est venue. De jeunes enfants et leur tendre mère t'attendent, sans doute, avec impatience; ne retarde pas leur bonheur, tu ne peux rien pour moi, c'est mon âme qui souffre. »

« Mon frère, dit la voix qui se fait entendre près de Thomas, tends-moi la main, je veux pleurer avec toi. Les larmes d'un ami compatissant soulagent les douleurs de l'âme. »

Et au même instant Thomas se sent attiré dans les bras de l'inconnu, qui le presse sur sa poitrine. Plus touché que surpris de ce témoignage d'affection, il lui demande s'il appartient au peuple d'Israël et s'il est un des pèlerins venus à Jérusalem pour y célébrer les fêtes de Pâques. L'inconnu répond :

« Je suis un fils d'Israël, je viens d'une contrée lointaine, et je me nomme Joseph. Et toi, mon frère, quel est ton nom? »

« Thomas Didyme. »

« Eh bien! cher Thomas, suis-moi, les images de la mort qui nous entourent ici augmentent tes sombres pensées. »

« Hélas! mon frère, j'aime ces images, j'aime la mort et les tombeaux. »

« Thomas, reprend Joseph, relève ta tête courbée dans la poussière, regarde le ciel et apprends à souffrir... Qui donc a fait la douleur, si ce n'est *Lui*, *Lui* qui nous a créés pour la vie éternelle? Les soupirs, les plaintes des mortels s'élèvent jusqu'à son trône et se mêlent aux chœurs célestes qui célèbrent sa gloire. Peux-tu supposer que Dieu ne veuille, que Dieu ne puisse te sauver? Je te le répète, apprends à souffrir; la douleur vient du ciel; prosterne-toi, ô mon frère! devant cette messagère divine. »

« Tu es un homme selon mon cœur, cher Joseph;... que l'Éternel t'épargne les angoisses qui déchirent mon âme; tu y succomberais comme moi. »

« Explique-toi plus clairement, indique-moi les causes de ton désespoir. »

« Tu le veux, cher Joseph; eh bien ! soit. As-tu connu Jésus ?... Hélas ! par où commencer? par où finir? car, je le vois, tu ne sais rien de *Lui*... Depuis combien de temps es-tu en Judée ? »

« Depuis quelques jours seulement; mais des messagers de la Judée sont venus dans les vallées de la paix éternelle que j'habite; ils nous ont parlé de Jésus le fils de Jéhova, et nous sommes descendus sur la terre pour le voir mourir, pour le voir ressusciter. »

« Tu es venu pour le voir ressusciter? toi, Joseph ! oh ! qui donc es-tu ? «

« Un étranger, cher Didyme. J'avais jadis un ami précieux dans la terre de Canaan. Pendant bien longtemps j'en fus séparé... Il m'avait quitté dans le pays du Nil... L'Homme-Dieu me l'a rendu enfin au moment où il est entré au sanctuaire, au moment où le rideau s'est déchiré... [1]. Il faut que je parte, cher Didyme, mais je reviendrai vers toi... »

« Oh ! je t'en supplie, cher Joseph, ne me quitte pas ainsi.... Joseph !... que ce nom est doux !... Les anges le portent donc aussi ce nom que portait le bien-aimé de son père, le bien-aimé de l'Éternel ?... Cher Joseph, que j'entende encore une fois le son de ta voix... Tu ne me réponds pas ;... tu es sans pitié, sans miséricorde... Non, tu n'es pas un ange... Les anges ne sauraient être inexorables ; ce privilége n'appartient qu'aux hommes.... Cet étranger habite les vallées de la paix éternelle, et des messagers du royaume de Juda sont venus lui parler du Messie... Quels sont ces messagers ? par qui ont-ils été envoyés vers lui ? Ils lui ont dit de descendre sur la terre pour voir mourir et ressusciter Jésus ;... Jésus qui lui a rendu son précieux ami quand le rideau du sancuraire s'est déchiré... Le rideau ne s'est déchiré qu'après sa mort; il continue donc jusque dans sa tombe à se manifester par des bienfaits ?... Mais pourquoi est-

[1] Joseph parle ici de son père Jacob, qui resta dans la terre de Canaan jusqu'au moment où, étant devenu premier ministre de Pharaon, il fit venir toute sa famille en Égypte. En faisant dire à Joseph que le Messie lui a rendu son père, quand le rideau du temple s'est déchiré, Klopstock fait allusion à la résurrection des patriarches, qui, selon lui, eut lieu en ce moment, ainsi qu'il l'a décrite dans le onzième chant de ce poëme. (*N. du Tr.*)

il mort? ne nous a-t-il pas toujours dit qu'il vivrait éternellement?... Plus je cherche à pénétrer ce mystère, plus je m'égare... Étais-je bien éveillé quand ce Joseph est venu me parler?... Accablé de fatigue et de douleur, je me suis appuyé contre ce rocher.... Le sommeil m'y a surpris.... Oui, c'est en rêve que j'ai vu cet étranger.... S'il eût été un ange, s'il eût été seulement un mortel charitable, se serait-il enfui comme il l'a fait?... Je comprends maintenant l'erreur de mes amis... Douce erreur qui les consoles, je ne puis të partager.... Dieu me conduit sur une autre route; elle est triste et sombre, qu'importe, elle me procurera sinon le bonheur, du moins le repos... »

Il dit, sort du sépulcre, et, suivant la direction que lui indique le mugissement du torrent de Cédron, il s'enfonce dans la vallée de Gethsémané, où il espère trouver une cabane hospitalière pour y passer le reste de la nuit.

Après le départ de Thomas, les fidèles réunis dans la demeure de Jean se sont empressés d'en fermer la porte, car ils craignent que le sang de Jésus n'ait pas éteint la fureur des prêtres, et qu'après l'avoir immolé à leur haine, ils ne cherchent à sacrifier ses disciples et ses amis. Simon-Pierre a fortement blâmé cette honteuse terreur; lui, du moins, est prêt à mourir pour son divin Maître; mais les autres fidèles qui n'ont pas encore eu le bonheur de le voir ont été ébranlés par les doutes de Thomas, et, en dépit des représentations de Pierre et des saintes femmes, les portes sont restées soigneusement fermées.

Vers le milieu de la nuit, des coups redoublés, frappés avec violence, font retentir la cabane. Les fidèles tressaillent d'effroi, mais bientôt ils reconnaissent les voix de Cléophas et de Matthieu, et Jacques se hâte de les introduire. Leur vue augmente la terreur de la sainte assemblée, car tout en eux porte l'empreinte de la plus vive émotion. Persuadés qu'ils sont poursuivis par les ennemis de Jésus, on les accable de questions. Marie et Magdelaine, loin de partager les craintes pusillanimes de leurs amis, vont au-devant des deux disciples et leur disent d'une voix ferme et assurée :

« Ne craignez rien, il est ressuscité; Simon-Pierre aussi l'a vu. »

Et Cléophas répond avec une pieuse exaltation :

27.

« Oui, il est ressuscité ; nous aussi nous sommes désormais ses témoins, car nous aussi nous l'avons vu. »

Pierre et les saintes femmes partagent le ravissement de Cléophas et de Matthieu ; mais la tristesse est toujours empreinte sur le visage de leurs frères, qui n'ont pas encore eu le bonheur de voir le Messie.

« Hélas ! dit Simon-Pierre, nos malheureux amis commençaient à croire à nos récits et à partager notre ravissement, mais Thomas leur a communiqué ses doutes. Implorons le Seigneur afin qu'il ait pitié d'eux, qu'il ait pitié surtout de l'infortuné disciple que l'incrédulité jette dans un labyrinthe sans issues. »

Et Jean prend la parole d'un ton triste et calme :

« Didyme ne m'a pas égaré ; mais pourquoi vous le cacherais-je... Oui, je m'afflige parce que notre divin Maître n'a pas daigné se montrer à moi qui l'aime si ardemment. »

« Songe, répond Pierre, qu'il n'a pas encore apparu à sa mère !... Cléophas, et toi, cher Matthieu, continue-t-il, aidez-moi à consoler les amis affligés du Christ, racontez-leur comment et où vous l'avez vu. »

Et au milieu d'un profond silence, Cléophas s'adresse à l'assemblée et dit :

« Tristes et désolés comme vous l'êtes en ce moment, nous traversions la riante contrée qui sépare Jérusalem du bourg d'Émaüs, et nous demandions en vain des consolations à cette nature souriante qui variait sans cesse sous nos yeux ses plus ravissants tableaux. Tout à coup un voyageur étranger est venu se joindre à nous. Le voir nous a suffi pour l'aimer... Comment vous peindrai-je les sentiments dont ses discours nous ont pénétrés ? Il nous a parlé du Messie depuis si longtemps promis et annoncé par les prophètes ; il nous a fait descendre dans les profondeurs des mystères de la rédemption.... Tout ce qu'il nous a dit est présent à ma mémoire, et pourtant je ne puis vous le répéter. Chacune de ses paroles avait la puissance de la tempête et l'ardeur de la flamme qui éclaire et consume... Touché de nos prières, il a consenti à se reposer dans ma cabane ; j'ai préparé un frugal repas, il s'est placé à table en face de nous..... Je le vois encore distribuer le pain, j'entends encore sa touchante prière... C'est alors, alors seulement que nous avons reconnu notre divin Maître !.... Nous

nous sommes prosternés à ses pieds, nous l'avons adoré en silence, il nous a souri avec bonté, puis il nous a quittés... Nous l'avons suivi, mais il avait disparu sans laisser aucune trace de son passage... A peine revenus de notre terreur, de notre joie, nous sommes accourus vers vous pour vous dire : Jésus vit, Jésus est ressuscité !... Nous l'avons vu !... »

Malgré son extrême sensibilité, ou plutôt à cause de cette sensibilité, Lebbée a été plus que les autres fidèles influencé par l'exemple de Thomas, et le récit qu'il vient d'entendre ne lui inspire que doute et défiance.

« Je crois avec vous, mes amis, que vous avez rencontré un sage, peut-être même un ange. Ses discours ont pu vous étonner, car quelle que soit la nature de ce voyageur, il vous a été envoyé par l'Éternel, qui veut nous faire comprendre que si nous avons perdu notre Maître chéri, si ses restes même nous ont été enlevés, nous devons puiser un adoucissement à notre douleur dans la certitude que son âme a trouvé le repos dans les vallées de la paix éternelle. Voilà ce que je puis croire avec vous; mais comment admettre que cet étranger était Jésus lui-même ? Auriez-vous pu le voir sans le reconnaître à l'instant ? Lorsqu'il a pris le pain pour le distribuer, il y avait sans doute dans ses gestes et dans son maintien quelque ressemblance avec la noble onction de notre Maître, et cette ressemblance vous a troublés au point de vous faire croire que Jésus lui-même était devant vous. »

Il se tait. Cléophas jette sur lui un regard de tendre compassion ; Matthieu lui tend la main avec un sourire mélancolique et dit :

« Laisse-moi te répéter les paroles que le Sauveur nous a adressées lorsque, trop aveugles encore pour le reconnaître, nous lui avons demandé si Jésus vivait et si nous pouvions espérer de le revoir : Les frères de Joseph, nous a-t-il dit, parlèrent longtemps avec lui sans le reconnaître; mais l'heure de la réconciliation sonna, Joseph ne se contint plus, il éclata en sanglots et s'écria : C'est moi !

« O mon divin maître ! soupire Lebbée, te contiendras-tu longtemps encore? mon désespoir ne te touchera-t-il point? »

Il se tait, et couvre de ses mains son visage baigné de larmes.

Pierre entend ses sanglots, il le plaint; mais sa foi reste inébranlable, et d'une voix ferme il dit à l'assemblée :

« Pouvez-vous douter encore, vous qui entendez les témoins de la résurrection du Christ? n'est-ce pas comme si vous l'aviez vu vous-même ? Ah ! pourquoi Thomas n'est-il pas ici ! »

Marie lève ses mains jointes vers le ciel, et promène ses regards sur l'assemblée avec une sainte exaltation :

« Mon fils est vivant, dit-elle; je le crois comme s'il avait daigné m'apparaître. »

Quand la mort vient de nous enlever l'objet de nos plus chères affections, son image nous apparaît dans nos rêves agités; la joie nous réveille, et, trop émus pour distinguer l'illusion de la réalité, nous cherchons encore l'image chérie qui s'est évanouie et que tous nos vœux rappellent. C'est dans cette disposition d'esprit que les récits des témoins de la résurrection du Christ ont jeté les fidèles.

Peu à peu les séraphins et les ressuscités qui assistent à cette réunion deviennent plus nombreux. Simon-Pierre a senti le premier l'influence des immortels, son cœur bat plus vite et sa pensée s'exalte. Tout à coup une clarté éblouissante sillonne la salle, et Jésus paraît au milieu de l'assemblée ; il s'y tient immobile comme un rocher entouré de nuages étincelants, et dit :

« Que la paix soit avec vous ! »

Les fidèles le regardent, l'écoutent, et pourtant ils ne savent pas encore s'ils ont en effet le bonheur de le voir et de l'entendre. L'excès de leur émotion les plonge dans cet océan de lumière où nagent les immortels ; ils s'y égarent ; mais Jésus, qui comprend leur anxiété, leur adresse de nouveau la parole :

« Mes bien-aimés, dit-il, ma vue peut-elle vous effrayer ? Regardez-moi, je suis toujours votre frère ; mon corps est toujours d'os et de chair comme le vôtre. »

Il dit, et tous se rapprochent de lui ; mais leur démarche est incertaine et tremblante, et l'égarement de la joie se peint sur leurs traits. Marie seule ne craint plus rien, elle se prosterne devant son Fils, enlace ses genoux et contemple les plaies de ses pieds, de ses mains, lève ses yeux vers lui, et son visage rayonne comme celui d'un ange. Le Christ sourit dans

toute la plénitude de sa miséricorde, et lui montre la plaie qui déchire son côté et d'où s'échappa, sur la croix, de l'eau et du sang, double source du salut de l'espèce humaine.

Enhardis par l'ineffable bonté du Sauveur, les disciples se prosternent à ses pieds et tendent les mains vers lui. Jésus les touche, les presse, et une larme coule lentement sur ses joues divines. A cette vue, un long cri de joie retentit dans l'assemblée, puis des prières entrecoupées et des sanglots...

Jean retient toujours dans ses deux mains la main droite de son Maître ; il le regarde, il veut le remercier et lui dire combien il l'adore ; mais ses lèvres tremblantes n'articulent que des mots sans suite.

« Je t'ai vu au pied de ma croix, lui dit Jésus avec un sourire divin, et tu ne l'as quittée qu'après ma mort.... Où est Lebbée ? »

Lebbée, qui s'était prosterné à terre pour baiser le bas de la robe de son Maître, veut saisir la main qu'il lui tend ; mais ses forces l'abandonnent, ses bras levés retombent. Touché de son trouble, le Sauveur se penche vers lui, prend une de ses mains dans les siennes, et la presse avec amour. Lebbée retrouve enfin la force de prononcer ces mots :

« Merci, ô toi qui n'es que grâce et miséricorde ! »

Simon le Cananéen et Jacques d'Alphée se félicitent de la résurrection de leur divin Maître. Les autres disciples aussi osent enfin exprimer leur bonheur, et tous entonnent d'une voix mêlée de larmes un hymne de gloire et de reconnaissance.

Simon-Pierre, Matthieu et Cléophas sont toujours prosternés devant Jésus, qui étend ses mains au-dessus de leurs têtes et les bénit. Son visage ne brille pas encore de tout l'éclat de sa divinité, et pourtant il éblouit les fidèles ; tous baissent les yeux. Jacques, fils de Zébédée, qui ose seul le contempler, lui dit d'une voix respectueuse, mais assurée :

« Fils de l'Éternel ! daigne exaucer notre humble prière : ne t'élève pas encore vers ton Père ! »

Et Jésus répond :

« Je resterai quelque temps avec vous, mes enfants bien-aimés. »

A ces mots, leur joie éclate sans réserve ; ils se jettent dans les bras les uns des autres, et s'écrient :

« Est-ce bien Jésus lui-même qui est avec nous?.. Légions d'anges, qui l'entourez sans doute sans que nous puissions vous voir, parlez, est-ce bien *Lui?*.... Sommes-nous sur la terre? sommes-nous au ciel?.... Est-il possible qu'il soit en effet avec nous, *Lui*, que nous avons vu mourir sur le Golgotha!... »

Jésus s'approche de la table, et se place sur la natte dont elle est entourée.

« N'avez-vous pas un peu de nourriture à me donner? » dit-il.

« Tous courent aussitôt pour aller chercher ce qu'ils ont de meilleur. Jean les devance; il apporte un rayon de miel et un poisson grillé, qu'il dépose devant son Maître; puis il s'éloigne avec respect. Jésus le rappelle, et lui dit avec une douce intimité :

« Reste, mon bien-aimé; et vous tous, mes enfants, venez comme naguère vous placer à mes côtés. Approche, ma mère, assieds-toi près de ton fils. »

Les fidèles se sont groupés autour du Christ. En le voyant comme autrefois boire et manger avec eux, la sainte terreur qui s'était jusqu'ici mêlée à leur joie disparaît, et leurs cœurs s'ouvrent enfin à une confiance pleine et entière. Jésus lit dans leur pensée, et leur adresse ces paroles solennelles :

« Vous n'avez pas voulu croire les témoins qui vous ont dit qu'ils m'avaient vu et que j'étais vivant. Pourquoi leur avez-vous refusé votre confiance? vous saviez qu'ils n'avaient pas cessé de la mériter.... Ne pleurez pas, mes enfants.... Vous le voyez, j'ai eu pitié de vous; mais sachez profiter de votre propre exemple; qu'il vous apprenne combien, sans moi, le cœur de l'homme est sec et dur. Ne vous l'avais-je pas dit et répété sans cesse : Ils me crucifieront; mais je ressusciterai le troisième jour après ma mort? Moïse ne l'avait-il pas dit avant moi, Moïse et tous les prophètes dont je vous ai expliqué les livres? Plus tard, vous avez entendu les témoins de ma résurrection, car c'est à Jérusalem qu'ils devaient d'abord élever leur voix; puis ils iront dans toutes les parties du monde prêcher le pardon des péchés, le commencement de la vie éternelle, et le retour de l'espèce humaine au Créateur, dont elle s'était éloignée. Ces témoins bienheureux, mes frères, c'est vous. Oui, c'est à votre foi que je confie la plus sainte des missions;

c'est par vous que se réaliseront les promesses de mon père. Quand je remonterai près de lui, vous resterez à Jérusalem jusqu'à ce que vous ayez reçu d'en haut la force d'aller annoncer par tout l'univers que quiconque reçoit le baptême et la foi est sauvé, et que sans la foi il n'y a pas de salut possible. Les miracles naîtront sous les pas des croyants; ils chasseront Satan du corps des possédés, ils parleront toutes les langues sans les avoir apprises, et le serpent fuira devant eux. Ils boiront sans mourir dans des coupes empoisonnées, et quand ils poseront leurs mains sur la tête des malades, les malades seront guéris. »

Il dit, et se lève. Les fidèles se pressent autour de lui, afin de le voir de plus près. Il leur sourit, et reprend :

« Approchez, mes disciples chéris. »

Les disciples obéissent, les fidèles reculent avec respect; leurs belles âmes ne connaissent pas l'envie, et ils sont heureux de la faveur spéciale que le Messie accorde aux élus qui, les premiers, l'ont suivi sur sa route ici-bas.

Le Christ bénit tous les siens de la pensée; mais son regard repose avec une satisfaction divine sur ses nobles disciples : il sait que leur sang coulera pour lui.

« Que la paix soit avec vous! » dit-il.

Et, ne maîtrisant plus la toute-puissance de son amour et de sa miséricorde, il respire profondément, et, pendant que son souffle divin passe sur la tête de ses disciples, il leur adresse ces mots :

« Que dès ce moment l'Esprit-Saint vous anime! Bientôt vous le recevrez dans toute sa plénitude, et alors les péchés que vous remettrez seront remis, et ceux que vous maintiendrez seront maintenus. »

Les disciples l'écoutent avec surprise et humilité. Il leur semble que le Christ va disparaître, et pourtant ils n'osent le supplier de ne pas les abandonner encore. Des pensées, brûlantes comme la flamme de l'inspiration, sillonnent l'âme de Simon-Pierre; il se jette aux genoux de son maître, les presse, les couvre de baisers, et s'écrie :

« Ce n'est pas sur cette terre, c'est aux cieux que je pourrai te remercier autant que mon cœur en éprouve le besoin. O mon Sauveur! Sauveur de tous ceux qui ont péché comme moi, tu m'as pardonné! N'importe; permets-moi de confesser mon

crime à tes pieds, et qu'avant d'aller annoncer en ton nom le pardon du ciel, j'entende ta bouche divine prononcer mon pardon à moi! »

Il dit, et son regard cherche avec une noble confiance le regard du Christ, et le Christ lui répond avec une bonté fraternelle :

« J'ai prié pour toi ; mon père m'a exaucé. Lève-toi, Céphas, ton péché t'a été remis. »

L'accent dont le divin Rédempteur prononce ces paroles pénètre jusqu'au fond de l'âme des fidèles; ils l'écoutent encore, mais déjà ils ne le voient plus. Pierre se lève, et s'écrie :

« Seigneur, nous te suivrons en Galilée! »

Au même instant, Gabriel paraît, et dit :

« Restez. Vous le reverrez à Jérusalem, et lui-même vous dira quand vous devrez vous rendre en Galilée. »

Le séraphin disparaît, et les derniers accents de sa voix meurent avec le reflet de la lumière céleste que sa courte apparition a jeté au milieu de l'assemblée.

CHANT XV.

Des ressuscités apparaissent à Nephthoa, à Diléan, à Tabitha, à Cidlie, à Étienne, à Barnabas-José, lévite de Chyrre, à Porcia et à Béor. — Abraham et Moïse veulent apparaître à Saül; Gabriel le leur défend. — D'autres ressuscités apparaissent à Samma et à son fils Joël, à Elkanan, au jeune Boa, et à la mère de Jésus. — Transfiguration de Cidlie et de Sémida.

Méditation sainte sur la vie éternelle, toi qui as si souvent pénétré mon âme de tes pieux frémissements et de ta douce mélancolie, viens m'inspirer de nouveau ; car lorsqu'elles se passèrent sur la terre les merveilles que célèbrent mes chants, elle y régnait la vie éternelle ; et les morts étaient sortis de leurs tombes pour initier les premiers chrétiens aux mystères des félicités célestes.

Il est faible encore le troupeau des fidèles ; c'est le noyau sacré qui jettera des racines profondes dans la terre, d'où sortira l'arbre puissant dont les branches, toujours vertes, s'élèveront vers les cieux. Et sous cet arbre s'abriteront les *cent quarante-quatre mille*[1] et toutes les cohortes, innombrables comme les sables de la mer, et les *cent quarante-quatre mille* chanteront le nouvel hymne du trône qu'eux seuls auront pu apprendre, car ils seront les premiers rachetés et les premiers imitateurs de l'agneau sans tache. Et les cohortes innombrables, composées de toutes les races, de toutes les nations de la terre, recevront des palmes étincelantes ; elles se réuniront autour du trône, et les anges les salueront en se prosternant devant elles ; car elles se seront élevées dans le ciel à travers de grandes calamités et de cruelles souffrances, et elles auront lavé leurs vêtements dans le sang de l'agneau.

Le noyau sacré d'où sortira l'arbre du salut dort encore sous l'enveloppe de l'ancienne loi. Le premier appel à la vie éternelle lui arrivera par l'organe des ressuscités, et déjà les ressuscités s'apprêtent à accomplir cette tâche sainte et douce. Leur père, le père des vivants et des morts, les voit s'avancer vers les murs de Salem, et leur dit :

« Allez, allez, enfants du ciel, l'heure des apparitions a sonné. Indiquez aux futurs chrétiens l'étroit sentier du salut ; portez dans leurs âmes la sainte soif qu'ils étancheront dans les sources de la vie eternelle. Le fondateur de l'alliance d'amour et de miséricorde vous a permis de choisir vous-mêmes vos futurs frères. Que votre choix tombe sur des cœurs simples et naïfs comme des cœurs d'enfants. Si vous vous trompiez, un murmure parti du trône céleste vous avertirait de votre erreur. Allez, et jouissez du bonheur ineffable de donner des héritiers au royaume de la lumière. »

L'aimable enfant que son père avait nommé du doux nom de la source la plus limpide du mont Éphraïm, Nephthoa est resté grave et pensif depuis le jour où Jésus le bénit et le montra au peuple, pour l'engager à imiter la candeur et la simplicité de l'enfance. Ne pouvant plus partager la gaieté bruyante

[1] Tout ce passage est une imitation du chap. 7 de l'Apocalypse. Dans ce chapitre, saint Jean parle des élus qu'un ange marquait au front avant de les conduire devant le Juge suprême. Cent quarante-quatre mille de ces élus furent marqués du sceau des douze tribus d'Israël ; le reste appartenait à toutes les nations de la terre. (*N. du Tr.*)

des enfants de son âge, il a demandé à la solitude et à la méditation des joies pures et calmes. Nephthoa, cependant, compte à peine huit printemps; mais un souffle divin a mûri sa vie, et la bénédiction du Sauveur, qui repose toujours sur lui, le guide et le soutient. Ses ardentes prières ont salué les premiers rayons du jour de la résurrection; le soir de ce grand jour le trouve encore prosterné dans sa chambre solitaire, et son âme envoie vers l'Éternel ce naïf cantique :

« Tu m'entends, Seigneur! oh! oui, je le sais, tu m'entends, quoique tu ne me le dises jamais. Je reviens toujours à toi, et je t'implore avec confiance, père de tous les enfants de la terre et des cieux. Nous nous prosternons tous devant ton trône éternel; nous qui vivons ici-bas, et qui n'avons d'autre héritage que des larmes, nous t'adorons du fond de notre poussière! Ils te célèbrent du haut de leurs nuages étincelants, les bienheureux qui ont cessé de pleurer; et les anges, eux qui n'ont jamais pleuré, te glorifient, assis sur les rayons des étoiles! Tous te demandent d'augmenter leur bonheur; mais ils te le demandent avec calme, ceux d'en haut, tandis que nous, pauvres exilés dans la vallée des tombes, nous te supplions avec anxiété de nous appeler à la vie éternelle... Le plus grand des prophètes m'a béni. Cette bénédiction n'est-elle que pour ce monde, ne donne-t-elle que des fleurs passagères comme les fleurs de nos jardins? Non, non, elle se rattache à l'éternité!... Je ne sais pas encore ce que c'est qu'une bénédiction pour la vie éternelle, et mes yeux sont trop faibles pour distinguer la route qu'il me fera suivre, lui qui m'a béni. Je m'en remets à ta clémence, Dieu tout-puissant; que ta volonté soit faite. Mon âme, plongée dans les ténèbres de l'ignorance, ne saurait te comprendre; mais elle espère en toi... Qu'est-ce donc que cette vie? un souffle rapide et brûlant qui passe sur le bouton à peine éclos, et le bouton se flétrit et s'incline vers la terre, toujours prête à le couvrir... Mais pourquoi cette vague inquiétude qui me pousse à vouloir connaître ce que je dois ignorer? Ne devrais-je pas plutôt, semblable à une jeune plante qui croît dans un sol aride, attendre que le jardinier prévoyant vienne me transplanter dans le sol fertile de la lumière et de la paix?... Que puis-je espérer au milieu des sombres nuages qui pèsent sur mon âme?... Ne sont-elles pas innombrables les choses que j'ignore?... Calme-toi, cœur trop ardent; cette soif de savoir,

un jour, il la satisfera, celui qui te l'a donnée... O toi qui n'as laissé à mon enfance que le sourire mélancolique d'un vague espoir, veux-tu que je retourne parmi mes jeunes amis, que je ne m'entretienne avec eux que des plaisirs de notre âge, et que j'attende en folâtrant que la sagesse d'en haut vienne m'éclairer? car c'est ainsi que j'étais lorsque tu me pris pour me bénir en face du peuple assemblé! »

Ainsi chante le jeune Nephthoa, et son ange gardien, debout près de lui, inscrit sa douce prière sur les pages sacrées du livre de vie. Tandis que les caractères de feu naissent sous les doigts de l'immortel, Bénoni, le fils ressuscité de Samma, approche, et regarde tantôt le pieux enfant, et tantôt le séraphin qui lui indique du doigt la page sur laquelle il vient d'inscrire le cantique de Nephthoa. Bénoni lit, et maîtrise son admiration pour écouter le pieux enfant qui prie de nouveau :

« Sois loué, sois glorifié, toi qui m'as comblé de bienfaits, toi qui m'as fait bénir par le plus grand de tes prophètes. Tes enfants sur la terre sont innombrables, bien peu cependant pourraient célébrer dignement ta bonté infinie, qui se manifeste dans tout ce qui existe. Le faible nourrisson en rend témoignage dans son premier sourire; qu'il soit permis à ma voix timide de chanter tes louanges; car ton prophète l'a dit, tu ne dédaignes pas le bégaiement d'un enfant. »

Bénoni voulait se montrer au frère de son choix, sous la forme d'un enfant venu à Jérusalem pour assister aux fêtes de Pâques; mais son émotion lui fait oublier la prudence, et il paraît tout à coup, gracieusement drapé dans une brillante nuée. Nephthoa le voit sans tressaillir, car son âme s'est familiarisée avec les visions célestes qui, depuis longtemps, embellissent ses rêves. Roulant autour de ses doigts les boucles dorées de la chevelure de Bénoni, il le regarde en souriant, et lui dit avec un tendre abandon :

« Je sais que le prophète t'a envoyé vers moi; d'où viens-tu?... Mais que m'importe? tu es un messager de paix et de bonheur. Parle, et que la harpe céleste que tu tiens dans tes bras accompagne ta voix. Chante, fils de la lumière, chante et la gloire de Dieu, et les béatitudes des enfants de la terre qu'il a daigné rappeler à lui. J'avais une jeune sœur, innocente et belle comme les anges; je l'ai vue s'endormir sur un lit de

roses et sous l'haleine caressante de la brise matinale... Elle ne s'est plus jamais réveillée... Viens-tu m'apporter un message de sa part?... Que t'a-t-elle dit?... Je remercie le Seigneur d'avoir placé ma mort si près de ma naissance; Nephthoa aussi mourra bientôt; voilà ce qu'elle t'a dit, n'est-il pas vrai?... Oh! je t'en supplie, ne retourne pas auprès de ma sœur sans moi... Tu ne réponds pas, messager de Dieu; mes questions t'auraient-elles offensé?... »

« C'est ta joie naïve et sainte, cher Nephthoa, qui m'a rendu muet jusqu'ici. Oui, le Seigneur m'a envoyé vers toi. Jésus, tu l'ignores encore, Jésus est mort sur la croix; mais déjà il est ressuscité, et bientôt il remontera vers son trône éternel. Alors ses bien-aimés rendront témoignage de son supplice, de sa résurrection et de son retour dans le royaume des cieux. Écoute ces premiers élus, ils t'apprendront tout ce qu'un mortel peut et doit savoir pour marcher sur leurs traces, et un jour ta sœur te recevra sous l'ombre embaumée de l'arbre de vie. Adieu, cher Nephthoa; il faut que je te quitte. »

« Reste, oh! reste, je t'en supplie; laisse-moi contempler ton visage brillant et doux comme le premier rayon d'un jour naissant. »

Mais déjà Bénoni a disparu; Nephthoa croit le voir encore, il l'appelle et lui tend les bras. S'apercevant enfin que son céleste ami l'a quitté, il lève ses mains jointes vers le ciel, et sourit à travers les pieuses larmes qui inondent ses joues; car il sent que désormais il ne sera plus seul sur la terre. Cependant son ange gardien et le jeune Bénoni sont restés invisibles à ses côtés; et c'est avec une sainte joie qu'ils l'entendent remercier le Dieu de miséricorde de lui avoir envoyé un gracieux messager, précurseur de hautes révélations.

Diléan a connu, a aimé Jésus. Instruit de sa mort, il est venu à Jérusalem dans l'espoir d'y apprendre l'heureuse nouvelle de sa résurrection; mais les récits vagues et contradictoires qu'il a recueillis l'ont jeté dans le doute et le découragement. Après avoir vainement cherché quelque adoucissement à sa douleur dans une longue promenade à travers les riantes campagnes que le printemps décore de ses plus fraîches parures, la nuit le surprend près du mont des Oliviers. Il veut retourner sur ses pas, et s'enfonce, sans le savoir, sous les voûtes sépulcrales. Au milieu de ce lugubre séjour, il entend des bruits confus dans les-

quels il croit reconnaître le murmure du ruisseau de Cédron et le bruissement des palmiers de la vallée de Gethsémané. Mais, presque au même instant, il aperçoit une lueur vacillante qui brille dans le lointain. Il s'avance dans cette direction, et arrive dans un caveau d'où plusieurs hommes emportent des ossements humains. Un chef de famille, tombé dans la misère, vient de vendre cette tombe à un riche, et les restes des aïeux du pauvre sont jetés loin de l'asile où ils avaient cru pouvoir dormir en paix. Dilean prend une des torches qui éclairent les porteurs, et s'avance jusqu'au fond de la voûte. Là, il s'appuie contre le roc, et contemple en silence le travail sinistre de ces hommes, qui, chargés d'ossements blanchis, s'éloignent d'un pas lourd, et reviennent, d'un air indifférent, chercher de nouveaux débris humains.

« O vous dont on trouble ainsi le repos, se dit Diléan, j'envie votre sort, vous êtes heureux!... Je le serai aussi quand il ne restera plus de moi qu'une poignée de poussière... J'avais un ami fidèle; une femme adorée allait unir sa destinée à la mienne; ils m'ont quitté tous deux; ils sont morts!... Jésus, le plus grand des prophètes, m'a enseigné à chercher le bonheur au delà de la tombe. Les prêtres ont immolé Jésus à leur haine sauvage; puis-je croire encore qu'il existe une vie future?... Dieu peut-il préparer des félicités éternelles aux hommes, quand ils souffrent que le plus vertueux de tous tombe victime de la perversité des méchants?... Ne suis-je donc, en effet, qu'un peu de poussière que le vent glacé de la tombe dispersera pour toujours?... Jésus dort-il du sommeil de la mort, ou s'est-il réveillé?... Pas une voix ne m'a répondu à ces terribles questions; je vous les adresse enfin, à vous qui, depuis si longtemps, dormez sous vos linceuls!... Ce ne sont pas les cendres de vos ossements que j'interroge, non, c'est le souffle qui vous animait... Qu'est-il devenu?... Habite-t-il le royaume de la lumière?... Y est-il heureux et sans pitié pour son frère infortuné qui, retenu encore dans des liens mortels, doute et souffre?... »

Les porteurs ont achevé leur tâche; le sépulcre est désert et silencieux. Resté seul, Diléan s'abandonne sans réserve à son émotion, et s'écrie :

« Où êtes-vous, habitants mystérieux des corps qui sont devenus ici la proie de la destruction?... Les ossements d'Élisée ont réveillé un mort; son âme vivante était donc près de ses

restes, car ce qui est mort ne saurait donner la vie. S'il y a une âme ici, une seule, qu'elle vienne, qu'elle me dévoile l'avenir... Je la verrais sans effroi, cette âme que j'appelle !... Oui, je t'appelle ! au nom des dernières souffrances qui ont brisé ta pensée, au nom des angoisses de ton agonie, qui te montrait tantôt les délices du ciel, et tantôt les horreurs du néant, je te conjure de m'apparaître. »

Thirza, la mère des sept martyrs, s'approche doucement du malheureux dont le désespoir la touche et l'intéresse ; c'est elle qui l'a conduit au milieu des sépulcres. L'ami fidèle et la fiancée de Diléan veillent avec elle sur leur bien-aimé, que le désespoir pousse vers sa perte. Effrayée de l'invocation qu'il vient de jeter au milieu des tombeaux, la jeune fille vient lui apparaître ; mais Thirza lui rappelle que cette tâche lui appartient.

Cependant Diléan, qui n'ose plus espérer que les ombres qu'il a invoquées répondront à son appel, reprend, d'une voix étouffée :

« Compagnon chéri de mon enfance, et toi, mon ange gardien sous la forme d'une femme, vous m'avez quitté tous deux ; vous m'avez laissé seul au milieu des ténèbres de la nuit !... Que vois-je ?... un être fantastique se forme, se lève, se détache de l'obscurité... Il se dirige vers moi !... »

En prononçant ces mots, il se précipite au-devant de Thirza, qui lui apparait dans tout l'éclat de son immortalité. Diléan tressaille, s'arrête, s'avance de nouveau, contemple la vision et lui dit d'une voix brève et saccadée :

« Pourras-tu me comprendre, ou n'es-tu qu'une de ces vapeurs nocturnes, qu'une de ces étincelles éphémères qui sillonnent les ténèbres ? N'es-tu qu'une création fantastique de mon cerveau malade ? »

Thirza lui sourit avec une expression céleste, et le jeune homme continue :

« Parle ; qui es-tu ? »

Et la mère des sept martyrs répond enfin d'une voix harmonieuse, que l'écho des voûtes sépulcrales répète avec un doux frémissement :

« Qui je suis ? tu le sauras plus tard ; en ce moment, bornetoi à profiter de l'enseignement que je t'apporte. Ne crois pas que tu vaux mieux que tes frères, parce qu'un habitant des vallées de la paix daigne t'apparaître. L'aveugle-né que Jésus a

rendu clairvoyant est, comme nous tous, un fils de Dieu; si ses yeux se sont ouverts à la lumière, c'est pour qu'il puisse un jour rendre témoignage de la gloire de son Sauveur. Toi aussi tu seras au nombre de ces témoins; c'est pour te donner la force de remplir cette noble tâche que je viens te dire : Jésus est ressuscité ! Mais je ne réponds pas à l'appel que ton désespoir t'a suggéré; Dieu pardonne parfois au doute, il ne le récompense jamais, et rien ne saurait modifier ses desseins immuables. L'espèce humaine tout entière peut douter de sa vie future; quand finira le temps, elle n'en apprendra pas moins que, pour elle, l'éternité commence au delà de la tombe! »

Elle se tait; et la trompette sonore, et des voix tonnantes retentissent de tous côtés. Diléan ne peut voir d'où partent ces sons terribles qui le remplissent d'effroi. Bientôt une douce harmonie leur succède; elle transporte son âme dans les régions célestes, où il entend répéter les dernières paroles que Thirza vient de lui adresser.

Le sépulcre est redevenu sombre et silencieux, et Diléan se prosterne et prie :

« O toi qui viens de m'apparaître! je n'ose plus t'interroger; je me courbe dans la poussière devant le Dieu qui t'a envoyé!... Vainqueur de la mort, pardonne-moi mes doutes et mes craintes; fais que j'atteigne le noble but que tu viens de me faire entrevoir; et quand elle sonnera, ma dernière heure, heureux et tranquille, je m'élèverai vers toi et vers mes bien-aimés. »

Thirza, devenue invisible, lui fait entendre ces consolantes paroles :

« Tu n'oses plus m'interroger; tu mérites enfin que je te réponde. Je suis la mère des sept martyrs; ton ami et ta fiancée sont ici, près de moi; nous retournons ensemble au royaume de la lumière, où tu nous retrouveras; mais, sur cette terre, déjà une haute félicité t'attend. Le Messie va se rendre en Galilée, et se montrera à *cinq cents fidèles* à la fois; tu seras du nombre. »

Diléan n'entend plus rien, mais il lui semble que, par trois fois, un soupir d'amitié et d'amour effleure ses joues. Plongé dans une sainte extase, il sort des tombeaux et marche au-devant du soleil qui s'élève à l'horizon. Mais plus d'une fois il se



retourne et contemple la voûte sépulcrale où le Messie a daigné lui envoyer une consolation céleste.

Tabitha [1], la plus habile des brodeuses, est assise devant un tapis de Tyr, qu'elle enrichit d'un tableau plus sombre que ceux qui naissent ordinairement sous les doigts d'une femme. C'est une tombe, la tombe de la mère de Bénoni, qui n'a pu survivre à la mort déplorable de son enfant chéri, que l'aiguille de Tabitha dessine sur le fond du tapis. Entraînée par ses rêveries mélancoliques, elle a représenté Rachel agenouillée sur le monument funèbre, et près d'elle son fils Benjamin, qui lui plonge un poignard dans le cœur en détournant ses yeux pleins de larmes. Au moment où sa vue, troublée par une sainte pitié, croit voir ce poignard se teindre de sang, une étrangère, pâle et tremblante, entre brusquement ; c'est Débora. De longs vêtements de deuil l'enveloppent ; elle a pris la forme d'une femme jeune et belle ; mais ses traits expriment la souffrance. C'est ainsi que les nuages qui parfois voilent une matinée de printemps, loin d'affaiblir son charme, lui donnent un attrait mystérieux qui transporte l'âme dans les régions inconnues d'une autre vie.

« Je viens de conduire la plus chère de mes amies à sa dernière demeure, dit la prophétesse ; mes forces sont épuisées, permets-moi de me reposer un moment près de toi... Du repos ? que dis-je ! mon amie l'a trouvé enfin ; mais, pour moi qui l'ai tant aimée, il n'est plus ici-bas que des larmes... »

Elle dit, et s'appuie sur sa harpe, qui rend des sons plaintifs.

Tabitha s'avance vers l'étrangère, qui la repousse doucement.

« Retourne à ton travail, lui dit-elle ; là aussi saigne une plaie pour laquelle la terre n'a point de baume ; laisse saigner la mienne [2]. »

Et Tabitha reprend en silence la soie et l'aiguille. Débora passe les doigts sur les cordes de sa harpe, et les cordes rendent des sons semblables au murmure d'un ruisseau qui coule au milieu d'une épaisse forêt où règne encore ce silence menaçant qui précède et annonce l'orage. Muette de surprise, Ta-

[1] Tabitha, célèbre par sa piété et ses bonnes œuvres, fut une des premières chrétiennes. Elle tomba malade et mourut ; saint Pierre la ressuscita. Ce miracle convertit un grand nombre de Gentils et de Juifs à la foi chrétienne. *Voir* Actes des Apôtres, chap. 9. (*N. du Tr.*)

[2] Cette amie dont parle ici la prophétesse est Tabitha elle-même. La supposant déjà morte, elle pleure son trépas, et, par des révélations enveloppées du voile mystérieux des prophéties, elle la prépare au sort qui l'attend. (*N. du Tr.*)

bita écoute, et son ravissement augmente quand la prophétesse, unissant sa voix aux sons harmonieux de sa harpe, chante ainsi :

« Dieu tout-puissant, c'est près de toi qu'elle recevra le prix de ses vertus, la morte que j'ai choisie pour sœur. Qu'est-ce que les souffrances de cette courte vie, puisque tu leur réserves des récompenses éternelles ?... Elle est morte à la fleur de son âge ; mais qu'est-ce que le bouton de rose que fane un souffle brûlant, devant le cèdre divin que la tempête a renversé sur la cime du Golgotha ? Dans sa chute terrible, il a écrasé les mondes qui nagent dans l'espace, il a fait tressaillir les rochers et les tombeaux de la terre ! »

Elle se tait, et sa harpe ne rend plus que des sons mourants. Tout à coup les cordes frémissent de nouveau, et la prophétesse reprend son hymne :

« Quelques mortels en pleurs, et tous les habitants des cieux, invisibles sous leurs longs voiles de deuil, composaient le cortége funèbre de celui qui mourut sur la croix. La terre ne l'entendit point leur chant de mort, lugubre comme le râle des enfants immolés sur les rives du fleuve aux sept bras ; mais vous l'entendîtes, étoiles étincelantes ! et toi, balance éternelle du Juge suprême, tu l'entendis aussi. Un rocher, lentement roulé à l'entrée d'une tombe, la ferma ; un bruit sourd retentit sous la voûte sépulcrale, et ce bruit monta jusqu'au ciel avec la poussière de la terre. Le Mort dormit, et vous continuâtes votre marche éternelle, étoiles silencieuses !... Le mort ne dormit pas longtemps : à peine les orions avaient-ils fait un pas dans leurs orbes immenses, à peine un des bassins de la balance du Juge suprême s'était incliné, que déjà il ne dormait plus, le divin Mort ! Le Sauveur est ressuscité dans toute sa gloire, dans toute sa magnificence. Célébrons sa résurrection, nous qu'il a choisis pour ses témoins... La femme prosternée sur cette tombe que ton aiguille a créée, ô Tabitha ! et l'enfant qui plonge un poignard dans son cœur maternel, ils sont tous deux parmi les innombrables témoins du Messie... Je t'étonne, pauvre mortelle ; crois-tu donc que l'empire de la destruction est sans bornes, et qu'il est éternel, le sommeil que l'on dort dans le sein de la terre ? »

Tabitha veut se rapprocher de la prophétesse, mais un pouvoir surnaturel la retient à sa place ; et Débora reprend :

« Écoute, tu as plus qu'un autre besoin de connaître les se-

crets de la résurrection; tu as plus qu'un autre besoin de consolations, car tu mourras deux fois ! C'est ton premier trépas que tu me vois pleurer, toi que j'aime si tendrement. Apprends-le enfin, chère Tabitha : la voix du Médiateur a réveillé ses élus, qui dormaient dans leurs tombes; un jour elle les réveillera tous ! Quand la terre réclamera ton enveloppe mortelle, endors-toi avec la douce certitude d'une seconde création. La nuit des sépulcres, le bruit sourd de la terre qui roule sur un cercueil, le silence des tombes délaissées, les images les plus hideuses de la destruction, ne sauraient effrayer celui qui sait qu'au jour du jugement universel Dieu le fera vivre de la vie des anges. »

Les cordes de sa harpe vibrent seules et parlent un langage céleste; mais bientôt Débora y mêle de nouveau sa voix prophétique :

« Comment te peindrai-je ce que j'éprouvai lorsqu'une vie nouvelle me fit sortir de ma tombe couverte de fleurs; lorsque mon enveloppe terrestre devint immortelle ; lorsque, portée sur les ailes des chérubins, la transformation descendit sur moi?... Mes yeux cherchaient en vain le trône de celui qui m'avait créée une seconde fois et dont un souffle divin m'annonçait la présence. »

Le chant de Débora s'est affaibli par degrés, et avec lui l'éclat dont elle brillait. Il ne reste plus de la rayonnante vision qu'un pâle reflet, qu'un léger bruissement qui fuit et disparaît comme la dernière lueur du crépuscule du soir, comme le dernier soupir d'un mourant.

Tabitha tend les bras vers le ciel, et reste plongée dans une sainte extase.

Le cœur de Gédor était aussi accessible à la joie qu'à la tristesse; mais son âme pieuse se soumettait sans murmurer à la volonté de l'Éternel, et recevait avec une reconnaissance égale et la souffrance et le bonheur. Une compagne adorée embellissait ses jours; quelques amis fidèles et dévoués savaient seuls combien ils s'aimaient, ces heureux époux, et quelle félicité ineffable cet amour chaste et pur répandait sur leur vie. Peu soucieux des biens de la terre, leurs pensées se dirigeaient sans cesse vers la patrie céleste, et l'instant où Dieu devait les y rappeler était souvent l'objet de leurs entretiens intimes. Partir ensemble pour ces régions inconnues était leur vœu le plus ar-

dent; mais jamais ils n'avaient osé espérer cette faveur, qui devient si rarement le partage des enfants de la terre. Ce fut à toi, infortuné Gédor, que le ciel confia la tâche douloureuse de conduire ta compagne chérie jusqu'à l'entrée de la sombre vallée qui sépare le temps de l'éternité.

Elle était étendue sur son lit de douleur, la jeune et douce compagne de Gédor; il connaissait son état, et pourtant il espérait encore, car il savait que la miséricorde divine attend parfois pour se manifester que le péril soit imminent et que tout secours humain soit devenu impossible. La mort cependant pressa son vol rapide; elle arriva plus près, toujours plus près; elle se montra sans voile... La victime qu'elle allait frapper leva ses yeux humides tantôt vers son ami et tantôt vers le ciel. Jamais Gédor n'avait vu de semblables regards, jamais il n'avait supposé que l'œil d'une simple mortelle pût unir tant de douce tristesse, tant de tendres regrets au calme sublime que donne la conviction d'une vie immortelle.

« Je vais mourir.... je vais te quitter pour passer dans un état de tranquillité qui n'a point de nom. »

Voilà ce qu'elle lui dit; et l'expression de sa voix prêtait à ses paroles une puissance irrésistible. Le moment de succomber à la faiblesse humaine, ou d'être soutenu par le Sauveur, était venu pour Gédor, et le Sauveur le soutint... Le faible mortel se sentit enlevé à la terre; il vit les portes des cieux s'entr'ouvrir pour recevoir sa Cidlie, sa bien-aimée!... Il la regarda, et dans ce regard il y avait plus que du calme, il y avait du bonheur... Puis il posa sa main sur le front de la mourante et la bénit:

« Passe de ce séjour de souffrances à la vie éternelle... Pars, au nom du Seigneur qui fut le Dieu d'Abraham;... pars, au nom du divin Rédempteur... Que sa volonté soit faite; elle est tout amour, tout miséricorde... »

Et Cidlie répondit avec l'accent d'une confiance sans bornes:

« Oui, qu'il m'en advienne selon sa volonté;... il ne veut que le bien... »

Gédor lui prit la main, et dit:

« Tu as souffert avec la patience d'un ange... Il a été avec toi, le Dieu de miséricorde, il ne t'abandonnera pas... Qu'il soit glorifié, le divin Rédempteur; il t'a secourue, il te secourra encore... Je te remets entre ses mains... Si j'avais été assez

misérable pour ne pas le connaître jusqu'ici, aujourd'hui du moins j'apprendrais à l'adorer... Si Dieu te le permet, ô ma Cidlie! deviens mon ange tutélaire... »

Et la jeune femme sourit doucement et répondit :

« Tu fus le mien sur cette terre. »

Et Gédor répéta :

« Si Dieu te le permet, ô ma Cidlie! deviens mon ange tutélaire.... »

« Qui ne s'estimerait heureux de l'être pour toi, mon Gédor!... »

Et la bien-aimée du pèlerin de Canaan, la mère du fils chéri dont la naissance lui coûta la vie, la douce Rachel parut au chevet de la mourante ; une joie solennelle mêlée d'une tendre compassion se peignait sur son visage. Cidlie ne l'aperçut point; mais lorsqu'elle courba la tête sous le glaive de la mort, elle vit la compagne céleste venue pour la conduire dans un meilleur monde, et Cidlie partit avec elle....

Les forces me manquent pour achever ce douloureux récit... Coulez, larmes brûlantes dont le temps n'a pu tarir la source ; perdez-vous dans le souffle de l'air, comme se sont perdues toutes celles qui vous ont précédées... Mais toi, hymne solennel qui célèbres le Rédempteur, chant immortel par son motif et par son but, vole et passe triomphant près des écueils où viennent échouer les gloires humaines ; transporte-la sur les bords du fleuve de l'éternité, la couronne que mes pleurs humectent chaque jour et que j'ai tressée avec les branches du cyprès qui croît sur sa tombe [1]!...

A l'ombre de la montagne de Moria s'élève orgueilleusement une magnifique demeure. Sa chute, hélas! n'en sera que plus terrible le jour de la grande réunion des aigles et des vautours [2]. Étienne est le fils unique du maître opulent de cette maison. Malgré son extrême jeunesse, de graves pensées le préoccupent sans cesse ; mais si son esprit s'est mûri avant le temps, son cœur a conservé la candeur et la naïveté de l'enfance ; il est l'orgueil

[1] Pour faire comprendre aux lecteurs français tout ce qu'il y a de touchant dans cet épisode, que pas un Allemand ne peut lire sans verser des larmes, nous croyons devoir lui rappeler que, sous les noms de *Gédor* et de *Cidlie*, Klopstock parle ici de lui-même et de sa chère *Metta*, ainsi que nous l'avons dit dans la notice placée en tête de cette traduction. (*N. du Tr.*)

[2] Allusion aux prophéties d'Isaïe, d'Ézéchiel, etc., qui prédirent la ruine de Jérusalem. (*N. du Tr.*)

de sa famille et la joie de ses amis. Poussé par le besoin de la solitude, il est monté sur la terrasse. La lune imposante et calme qui plane sur Jérusalem invite les esprits méditatifs qui ne se sont pas encore abandonnés à cette mort de chaque jour qu'on appelle sommeil, à puiser, dans ses mélancoliques rayons, de douces et saintes rêveries. La tête appuyée sur sa main, qui se perd sous les boucles de sa longue chevelure, Étienne médite sur la mystérieuse destinée du prophète qui naquit à Bethléem. Tandis que son imagination erre dans ce labyrinthe dont les détours lui semblent plus obscurs que jamais, un étranger paraît tout à coup sur la terrasse. Il est jeune et beau comme lui, et ses riches vêtements exhalent les plus suaves parfums de l'Arabie.

Il s'arrête devant Étienne, et lui dit avec un sourire indéfinissable :

« Ce n'est pas l'hospitalité que je viens te demander, car on a puisé pour moi l'eau de la source la plus limpide, on m'a prodigué les parfums les plus précieux, on m'a servi les mets les plus exquis… Permets-moi de goûter ici, à tes côtés, le charme de cette soirée délicieuse. »

« Sois le bienvenu, aimable pèlerin, répond Étienne, et que la paix qui règne en cette demeure soit avec toi. »

« Merci, fils unique du meilleur des pères, de la plus tendre des mères… Hélas ! je viens de traverser des contrées lointaines, j'ai beaucoup vu, beaucoup souffert. »

« J'écouterai avec un vif intérêt le récit de tes infortunes ; mais avant tout, noble étranger, daigne me dire si tu as entendu parler du grand prophète de Jérusalem…. »

« Oui, j'ai entendu parler de l'Homme-Dieu, mort pour sanctifier la loi qu'il est venu nous donner, et qui, pour mieux attester cette loi, vient de sortir vivant du sein de sa tombe. »

« Tu me pénètres de surprise et d'admiration ! Quoi ! Jésus serait mort victime d'une loi plus sainte que celle que nous enseigna Moïse ? »

« Souffre, cher Étienne, qu'avant de te répondre je t'adresse une question : Si tu avais la certitude que c'est pour racheter l'espèce humaine de la mort éternelle que Jésus a subi le supplice de la croix et qu'il est ressuscité, trouverais-tu que ta vie, si souriante et si belle, fût un bien trop précieux pour la sacrifier à la défense d'une loi qui assure le salut du monde ? Veux-tu vivre jusqu'à ce que la main de la nature incline dou-

cement vers la terre ta tête blanchie par l'âge, ou te sens-tu la force de sacrifier à celui qui mourut pour toi les jours heureux que l'avenir te promet ? »

« Dieu seul sait ce que je ferais. Moi je ne connais que ce que je voudrais pouvoir faire, que ce que je désire avec toute l'ardeur d'une âme passionnée. »

« Et que désires-tu ainsi, noble jeune homme ? »

« Je ne suis qu'un pêcheur, mais si le vœu ardent qui enflamme mon âme était exaucé, toutes mes veines s'ouvriraient à la fois et laisseraient couler jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour proclamer la gloire et la puissance de Jésus ! »

« Écoute ! dit l'étranger avec enthousiasme; ce n'est plus pour exciter ton ardeur, c'est pour te récompenser, ô futur martyr ! que je vais te raconter l'histoire de Jédidoth, le plus jeune des sept frères morts pour rester fidèles à la loi de l'Éternel : en vain Antiochus lui offrit la fortune et tous les biens qu'envient les mortels, en vain il le soumit à la plus dangereuse des séductions en chargeant sa mère de l'engager à renier son Dieu et son pays; la noble femme trompa l'attente du tyran, et dit à son fils : O toi le plus jeune, le plus aimé des sept héros, que j'ai porté dans mon sein, que j'ai nourri de mon lait, aie pitié de moi, ne repousse pas mon ardente prière; lève tes regards vers le ciel, arrête-les sur la terre, tu verras partout l'œuvre du Seigneur; il a tout créé, tout, jusqu'à l'homme. Aie pitié de moi, ne repousse pas mon ardente prière, sache mourir comme moururent tes frères ! Et Jédidoth appela les bourreaux et marcha au supplice. »

Pendant ce récit, le visage de l'étranger est devenu brillant, et ses yeux répandent un éclat surnaturel; Étienne tremble; et des pleurs involontaires coulent sur ses joues.

« J'aime tes larmes, noble jeune homme; je les compte et je les bénis. »

« Les larmes du pécheur ! » s'écrie Étienne.

« D'un pécheur que le Christ vient de racheter et qu'il introduira dans le sanctuaire des cieux ! »

Jésus les contemple tous deux du haut du Thabor; il voit le jeune Étienne refléter les rayons argentés de la lune; il voit l'étranger, resplendissant de la lumière des immortels, s'élever doucement dans les airs. Étienne allait succomber sous le poids

de son émotion, mais la vision le ranime en lui adressant cet adieu :

« Je suis Jédidoth ! j'ai eu pitié de ma mère, j'ai exaucé sa prière... Adieu ; nous nous retrouverons dans les régions où les anges m'ont appris des vérités sublimes. Ma mère est aussi la tienne, car dès ce moment tu es mon frère. Je retourne dans les régions où j'ai appris tout ce que Jésus est venu enseigner sur la terre. »

Il dit, et disparaît dans les nuages.

Barnabé-Jose, lévite de l'île de Chypre, était venu à Jérusalem pour y célébrer la Pâque. Invité par la douceur de la soirée à quitter sa demeure, il s'est rendu dans le champ qu'il possède sur les bords du Jourdain. Son regard s'arrête avec une satisfaction douce et calme sur les germes innombrables que l'haleine du printemps a fait sortir de la terre et qui promettent une moisson abondante. Bientôt Anania et Saphira, que le désir de contempler les richesses de leurs champs amènent sur cette plage, viennent se joindre à lui. Après une courte marche, tous trois arrivent près du ruisseau de Cédron. Avant de le traverser, la belle Saphira sonde plusieurs fois, de son blanc bâton, la solidité du lit de cailloux où le ruisseau rapide coule en bonds irréguliers. Elle passe enfin. Déjà elle s'est assise sur une pierre jetée sur l'autre rive ; Ananias se place à ses côtés, et Barnabé se tient debout devant eux. Les deux époux sont loin de présumer qu'ils se trouvent près de leur tombe future, et qu'ils se reposent sur la même pierre où bientôt viendront s'asseoir les jeunes hommes effrayés qui déposeront leurs corps en ce lieu solitaire et se retireront sans avoir osé les bénir pour le grand jour du réveil universel [1].

Saphira cueille une fleur et l'offre en souriant à son mari, que préoccupent les épis qu'il ne voit pas encore, et qui calcule d'avance le prix de la moisson qu'il espère. Barnabé aussi se voit à l'époque où la faucille abat les trésors des champs, et son imagination lui retrace les joies innocentes des moissonneurs quand, après une brûlante journée de travail, la brise du soir vient ranimer leurs forces, et que le front couronné de ces fleurs d'azur qui se mêlent à l'or des épis, ils vont sous l'ombre des oliviers se délasser par des danses animées et des chants harmonieux.

[1] Voir la note du quatrième chant, pag. 73 (*N. du Tr.*)

Jean le Précurseur et le prophète Élie, invisibles à leurs regards, se tiennent à peu de distance des époux. Hélas ! s'ils avaient daigné les avertir que la voix tonnante de l'apôtre du Christ anéantit le mortel assez perverti pour mentir devant Dieu, peut-être... Il est impénétrable le voile qui enveloppe les mystères de la Providence ; il ne tombera qu'avec le dernier arrêt du dernier jugement.

Jean le Précurseur veut leur apparaître ; Élie l'engage à ne s'occuper que de Barnabé, qui voit sans envie d'abondantes moissons près de son champ rocailleux et stérile.

« Qu'importe ! dit Jean le Précurseur, Ananias et Saphira sont de futurs chrétiens : si leur âme est moins pure que celle de Barnabé, ils ont plus que lui besoin d'un guide. »

Et le prophète Élie répond :

« Je les ai vu peser dans la balance du Juge suprême, ils ont été trouvés trop légers... La faveur que tu veux leur accorder ne ferait qu'augmenter le poids de leur crime. »

« Essayons du moins de les sauver par quelque avertissement indirect. »

« Tu le veux, mon frère, dit Élie, apparaissons-leur, mais qu'ils ignorent que nous sommes les ressuscités du Christ. »

Il dit, et tous deux se dirigent vers Salem.

Bientôt les deux époux et Barnabé retournent à la ville. En passant près du temple, un aveugle et un boiteux implorent leur charité. Le lévite laisse tomber sur leurs genoux sa modeste offrande, et sa gauche ignore ce que vient de faire sa droite. Le don d'Ananias est plus riche, mais il le jette avec ostentation et d'un air dédaigneux aux pieds des deux pauvres.

« Tu le vois, dit l'aveugle au boiteux, cet homme n'est pas digne de voir la face d'un immortel. »

Jean le Précurseur, qui a pris la forme d'un boiteux, garde un instant le silence.

« Ananias a été pesé devant toi, cher Élie ? »

« Oui, mon frère, et voici ce que j'ai vu : De nombreux chrétiens s'étaient assemblés autour de Siméon-Pierre, et lui remettaient le prix de leurs héritages, qu'ils venaient de vendre au profit de la sainte communauté. Barnabé et Ananias étaient au nombre de ces chrétiens. Le premier déposa tout ce qu'il possédait aux pieds de l'apôtre, le second s'en réserva une partie en déclarant qu'il apportait la somme entière. Et Pierre lui

dit : « Pourquoi, malheureux Ananias, as-tu cédé à Satan ? C'est lui qui t'a suggéré l'idée de mentir à Dieu, en retenant une partie du prix de ton champ ; ce champ était à toi, tu étais le maître de le garder sans crime, et après l'avoir vendu, la somme que tu en as retirée était encore à toi, tu pouvais en disposer à ton gré ; tu as feint de l'offrir à la communauté des fidèles ; ce n'est pas aux hommes que tu as menti, c'est Dieu que tu as voulu tromper. » En entendant ces paroles, Ananias tomba mort, et les nouveaux chrétiens, témoins de ce terrible exemple, qui les frappa d'effroi, emportèrent les restes inanimés du menteur et les jetèrent au milieu de son champ. Bientôt après, Saphira se présenta ; elle ignorait ce qui venait d'arriver à son mari, elle commit la même faute et subit le même châtiment. La jeune communauté fut frappée d'épouvante, mais cette leçon terrible porta des fruits salutaires. Voilà ce que l'Éternel m'a laissé voir dans l'avenir. »

Barnabé a quitté les deux époux, et se dirige vers sa demeure. Jean le Précurseur le rejoint et l'interroge sur le but de sa course.

« Je viens, répond le lévite, d'admirer les riches moissons que promet le bassin du Jourdain, où moi aussi je possède un coin de terre rocailleux. »

En prononçant ces mots, il passe le seuil de sa porte. De jeunes et gracieux enfants l'accueillent avec des transports de joie.

« Bénis-les, bon étranger, » dit Barnabé en présentant ses fils à Jean le Précurseur, qui l'a suivi.

Le ressuscité pose ses mains sur leurs têtes innocentes, et dit d'une voix émue :

« Vous aussi, chers enfants, vous serez un jour les témoins du Seigneur. Quant à toi, Barnabé, ton champ produira, cette année, des gerbes plus rares et plus maigres que jamais. »

« Eh quoi ! s'écrie le lévite effrayé, l'Éternel me retirerait-il sa bénédiction, à moi et à ces innocentes créatures ? »

« Telle n'est pas l'intention de celui qui veut conserver à ses enfants plus que la vie de ce monde... Elle est immense la part des biens qu'il te destine. »

Il dit, et son visage devient rayonnant. Frappé de surprise, le lévite le regarde en silence, et le ressuscité reprend :

« Tu le connais, le prophète aux pieds duquel la sœur de



Lazare choisit *la meilleure part;* tu le connais, le prophète qui ressuscita Lazare et la fille de Jaïrus et l'orphelin de Naïm... Eh bien ! ce grand prophète est sorti vivant de sa tombe, tu seras un de ses témoins. Moi je le suis, depuis le jour où l'Esprit-Saint descendit sur lui du haut des cieux, pendant qu'il était devant moi dans les ondes du Jourdain, et que la voix du Père me révélait la divine mission du Fils... »

Entraîné par son émotion, Jean le Précurseur se montre dans tout l'éclat de son immortalité; mais, craignant que le lévite ne puisse soutenir le ravissement que lui cause sa vue, il s'éloigne, et les rayons qui marquent son passage à travers les nuées s'affaiblissent par degrés et disparaissent au milieu du crépuscule du soir.

Et les enfants s'écrient :

« Père ! regarde, voici une étoile qui file... Mais où est-il donc l'étranger qui était venu avec toi... ? »

Pour la cinquième fois, le soleil paraît à l'horizon oriental, depuis la matinée où il éclaira la résurrection du Sauveur, et ses rayons ardents et purs annoncent un beau jour à la Judée.

Fatiguée des rêves pénibles qui l'ont agitée pendant la nuit, Porcia se lève et se rend au jardin pour respirer les douces exhalaisons des fleurs, dont les premiers rayons du soleil entr'ouvrent le calice embaumé.

« Encore un jour nouveau qui vient éclairer le monde, dit-elle; mais dans mon âme il fait toujours nuit... O toi qui as créé le jour et la nuit, ne daigneras-tu jamais te révéler à moi? Me laisseras-tu sans cesse dans l'incertitude sur la destinée du mort qui s'est enfui de sa tombe scellée?... Serai-je encore dans les ténèbres quand mon dernier soleil se lèvera sur ma tête ? et quand il se sera perdu aussi dans la mer de l'éternité, ce dernier soleil, fera-t-il enfin jour pour moi?... Le peuple d'Israël, lui qui se dit le peuple de Dieu, tremble devant la route qui conduit à la mort et qu'il appelle le sentier redouté de la vallée des ténèbres. La crainte et le doute sont donc le partage de tous les enfants de la terre, soit que ce Dieu les éclaire ou qu'il les abandonne à eux-mêmes ?... Oh ! ne m'abandonne pas, et je ne craindrai plus rien... Au milieu de l'océan orageux du doute, s'élève un rocher inébranlable, et ce rocher, c'est la résignation à la volonté du maître de l'univers; plus

d'une fois j'y ai trouvé un refuge salutaire; pourquoi rien en ce moment ne peut-il calmer mon âme agitée?... Suave parfum du printemps, douces nuances des fleurs qu'il fait éclore, réjouissez mes sens... Le printemps n'étale-t-il pas toutes ses pompes même autour du rocher dans le sein duquel il fut déposé, *Lui* qui, peut-être, ne dort plus parmi les morts?... Pourquoi n'irais-je pas visiter ce sépulcre vide? peut-être y trouverais-je un de ses amis qui daignera me parler de lui et pleurer avec moi. »

Et, sans songer que cette promenade matinale pourrait blesser les convenances, elle sort du palais en ordonnant à une de ses esclaves de la suivre de loin. Bientôt elle a franchi les murs de la ville, et s'avance vers le Golgotha.

Rachel et Jémina [1] planent au-dessus du rocher sépulcral. En apercevant la noble Romaine, Rachel dit à sa douce compagne :

« La voici, notre future sœur! A travers les sombres vapeurs de la terre, elle gravit péniblement vers le ciel; guidons-la. »

Et les deux immortelles prennent aussitôt la forme de jeunes pèlerines, venues des îles de l'Archipel pour célébrer la Pâque dans la ville sainte de la Judée. Des nœuds de pourpre retiennent les tresses de leur chevelure; leurs mains sont armées de légers bourdons, leur démarche est lente et gracieuse. Paraissant absorbées dans de pieuses méditations, elles passent devant Porcia, qui, frappée de leur noble maintien, leur adresse ces paroles :

« Permettez-moi de vous faire une question : Cette tombe, que vous venez sans doute de visiter, serait-elle l'objet de votre rêverie? Connaissez-vous celui qui s'y est reposé pendant trois jours? »

« Et que t'importe? répond Rachel. Tu n'es pas une fille d'Israël; non, tu viens du Capitole, tu es une des souveraines de la ville aux sept collines. Laisse-nous, fière Romaine, ne te raille pas de notre douleur. »

« Moi, vous railler?... Que la colère du ciel retombe sur tous ceux qui l'oseraient! Il est vrai que je suis la femme du pré-

[1] Jémina était une des trois filles que le Seigneur donna à Job, qu'il bénit de toutes ses bénédictions, après l'avoir fait passer par les plus rudes épreuves de la vie. *Voir* le livre de Job, chap. 42. (*N. du Tr.*)

teur, mais apprenez à me connaître. Cette tombe ouverte et vide est sacrée pour moi. Le prophète qui y fut enseveli s'est réveillé du sommeil de la mort, nous dit-on ; avez-vous entendu parler de cette résurrection ? »

Et Jémina répond :

« Je le vois, tu n'es pas comme les autres femmes de ton rang et de ton peuple ; tu adores encore les idoles, mais tu mérites que nous te parlions dans toute la simplicité de notre âme. Oui, nous savons que Jésus est ressuscité, et nous connaissons la sainte femme qui l'a vu la première. »

« Est-elle restée sur cette terre de souffrance, s'écrie Porcia avec une joyeuse surprise, ou l'a-t-il appelée à lui ? »

« Magdelaine vit encore, répond Rachel. Triste et désolée, elle parcourait le sépulcre où elle était venue adorer les restes glacés de Jésus... Comment te peindrai-je ses transports, lorsqu'il s'offrit tout à coup à ses regards ?... Elle enlaça ses pieds et les arrosa de larmes... Il lui donna des ordres pour les transmettre aux autres fidèles... »

« Arrête ! s'écrie Porcia, arrête, divine étrangère, si tu ne veux pas me voir succomber au bonheur que ton récit porte dans mon âme... »

« Oui, ménage-la, dit la fille de Job. Regarde comme elle tremble ; ménage-la, chère Rachel. »

« Rachel ! répète Porcia, tu t'appelles Rachel ? Ce nom est doux comme ta parole quand elle peint le ravissement de Magdelaine. Oh ! conduis-moi devant cette femme ; que je lève sur elle mon visage baigné de larmes... Mais que dis-je ! moi, Romaine idolâtre, que puis-je avoir de commun avec les bienheureuses filles d'Israël ?... Pourquoi ne préparez-vous pas au vainqueur de la mort une entrée triomphale dans votre sainte cité ? Pourquoi ne lui formez-vous pas un cortége qu'ouvriraient si glorieusement les statues d'or d'Abraham, de Daniel, de Job, de Moïse ; et la tienne surtout, adolescent audacieux, toi qui défis le plus terrible des géants, toi qui délivras ton peuple du joug d'un roi furieux et insensé ? Pourquoi ne célèbrent-ils pas hautement sa gloire, les paralytiques qui marchent, les sourds qui entendent, les aveugles qui voient, parce qu'il les avait effleurés de son haleine ? N'est-il pas plus grand que tous les triomphateurs qui ont gravi la roche du Capitole, pour aller déposer leurs lauriers ensanglantés aux pieds de Jupiter tonnant ?...

Mais où ma pensée va-t-elle s'égarer ! L'empire de Jésus, on me l'a dit souvent, n'est pas de ce monde... »

Elle dit, et reste plongée dans une profonde rêverie, car cette fausse gloire qui récompense les héros du sang qu'ils ont versé n'est plus pour elle qu'un fantôme hideux. Jémina devine l'objet des méditations de la noble Romaine ; le plaisir que lui cause la certitude que bientôt cette jeune femme sera au nombre des élus lui fait un instant oublier de voiler son éclat ; mais elle reprend presque aussitôt l'extérieur modeste d'une pèlerine. Cette modestie cependant a quelque chose de si imposant, que la femme du préteur peut à peine maîtriser sa surprise et son admiration. Touchée de son trouble, la fille de Job, qui déjà l'aime comme une sœur, lui adresse de nouveau la parole :

« Tu le reconnais donc enfin, lui dit-elle ; cette terre est trop chétive, trop misérable pour y célébrer le triomphe du fils de l'Éternel... Tu n'es plus la brebis égarée qu'il fallait instruire de la résurrection du Messie pour l'arracher à ses erreurs ; non, tu es une de ses filles chéries... Les saintes femmes qui ont eu le bonheur de le voir t'en diront sans doute bientôt davantage. »

« A moi ? » s'écrie Porcia d'une voix étouffée.

« Cesse de douter, répond Jémina, et qu'il soit ton Dieu, ton Sauveur, celui qui est mort pour toi. »

Et, posant la main sur la tête de la noble Romaine, elle la bénit.

« Qui que tu sois, dit Porcia, sois mon guide ; conduis-moi au-devant du Dieu que mon cœur appelle. »

Et Rachel prend la parole à son tour :

« Sais-tu, chère Porcia, que Jésus a ressuscité un grand nombre d'élus morts depuis longtemps, et que ces ressuscités apparaissent aux mortels qui le chérissent sincèrement ? »

Elle dit, et Porcia répond :

« Inconcevables pèlerines, donnez-moi du moins le temps de rassembler mes esprits ; ne m'apprenez pas tant de choses merveilleuses à la fois. Il est ressuscité?... D'autres morts se sont réveillés avec lui et apparaissent aux faibles mortels... Oh ! qu'il soit à jamais glorifié le jour solennel qui éclaire tant de merveilles !... »

« Rends-toi en Galilée, reprend Rachel : là tu verras le Christ,

ou du moins quelques-uns des siens chargés d'achever ton salut... Nous nous retrouverons plus tard; pour l'instant il faut nous séparer. »

« Avant de me quitter, daignez du moins m'apprendre qui vous êtes et d'où vous venez. Un pressentiment secret me dit que vous ne devez pas appartenir à la terre.... Achevez de dissiper le nuage qui voile encore le jour nouveau que vous avez fait luire sur moi, et Dieu vous payera au centuple le bien que vous m'aurez fait. »

Les deux ressuscités conduisent la noble Romaine à l'entrée de la voûte du sépulcre, s'y prosternent avec elle, et lui font réciter cette prière, que Jésus lui-même a enseignée à ses élus :

« O toi, notre père céleste ! que ton nom soit sanctifié et que ton royaume nous arrive. Que ta volonté soit faite dans les cieux, qu'elle soit faite sur la terre. Pourvois à nos besoins de chaque jour, et pardonne-nous nos fautes comme nous pardonnons à ceux qui se sont rendus coupables envers nous. Garantis-nous de toute tentation, et délivre-nous du mal, car à toi est l'empire, la puissance et la gloire. »

Aux derniers mots de cette prière, les deux immortelles s'enveloppent d'une lumière céleste, s'élèvent au-dessus du sépulcre, et se perdent dans les nuages ; mais, dans leur vol rapide, elles se détournent plus d'une fois vers la jeune païenne, qui est restée prosternée dans la poussière.

Animée d'une vie nouvelle, Porcia se lève, et, légère comme la jeune feuille qu'une brise embaumée détache de l'arbuste et pousse dans le désert, elle retourne à Jérusalem, en répétant la prière que les deux immortelles viennent de lui apprendre.

Béor était un de ces êtres malheureux qu'une sensibilité trop vive, un penchant funeste aux rêveries mélancoliques rendent insensibles aux biens dont ils jouissent, et ingénieux à se créer des maux imaginaires; aussi Béor a-t-il toujours évité ses semblables. La solitude est un besoin pour lui; ses nuits s'écoulent sans sommeil, et de sombres méditations occupent ses journées. Éclairé par le pâle reflet d'une lampe qui brûle à l'entrée de sa cabane, où jamais ne pénètre un rayon de soleil, le malheureux solitaire vient d'achever un frugal repas, qui n'a point interrompu le cours de ses lugubres pensées.

« Va, mon âme désolée, se dit-il à lui-même, va te perdre

de nouveau dans les gouffres dont tu cherches vainement à sonder la profondeur ! Ne faut-il pas que tout soit ainsi ?... Mais pourquoi ?... Je le demande souvent, je le demande toujours, et rien ne me répond dans les cieux, rien ne me répond sur la terre !... Oui, il ne me reste pas même la consolation de croire qu'en effet tout ce qui est doit être ainsi.... Et lors même qu'elle serait vraie, cette nécessité inflexible, pourquoi choisit-elle, parmi cette pauvre espèce humaine qui nage au hasard dans les flots du temps, quelques individus isolés pour les saisir de son bras de fer, les élever au-dessus de ces flots, et les jeter, brisés et anéantis, sur un rivage hérissé de noirs rochers?... J'ai reçu la vie sans recevoir la lumière ; j'ai vécu longtemps aveugle ; un prophète est venu, il a ouvert mes yeux, il a répandu une clarté éblouissante dans mon âme... Mes yeux voient toujours le soleil ; mais les ténèbres de mon âme sont devenues plus épaisses que jamais, car il est mort, le plus grand des prophètes !... Qu'ai-je besoin de voir maintenant, et que m'importent les rayons qui font éclore les fleurs qui couvrent la vallée de Saron ? Que m'importe le doux charme du crépuscule du soir et la beauté imposante d'un ciel étoilé? Que m'importent toutes les merveilles de la création ? Mon cœur est aujourd'hui plus aveugle que mes yeux ne l'étaient naguère, car vous le savez, anges du Très-Haut, Jésus n'est plus ! »

Ainsi pensait Béor, quand un vieillard, épuisé de fatigue, se présente devant lui, et dit :

« Je viens te demander un abri et un peu de nourriture. Hélas ! je suis plus âgé et plus malheureux que toi. »

« Oui, tu es plus âgé, mais tu ne saurais être plus malheureux. N'importe, bois dans ma coupe; il m'est plus facile qu'à toi d'aller la remplir de nouveau à la fontaine. Prends de ce pain, c'est tout ce que je possède, cela suffit pour moi, mais je regrette de n'avoir pas quelque chose de mieux à t'offrir. »

« Je vois avec plaisir, dit le vieillard, que tu n'es impitoyable que pour toi. Je te connais, Béor, j'ai été témoin de toutes les actions, de tous les événements de ta vie. »

« Alors tu dois savoir qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vaincre la sombre mélancolie qui m'accable. Ne crois pas pourtant qu'elle soit vague et sans motifs : des infortunes comme

les miennes briseraient le cœur le plus joyeux. Aveugle depuis ma naissance, j'ai passé les plus belles années de ma vie sans voir le jour. Un prophète a ouvert mes yeux, mais mon esprit est resté aveugle, car il ne saurait comprendre ce prophète, qui opère des miracles et qui périt victime de ses lâches ennemis.... Au reste, que puis-je espérer ici-bas? La douleur n'est-elle pas l'unique souveraine du présent, l'unique messagère de l'avenir? Et le Juge suprême n'est-il pas plus sévère pour moi que pour tous les autres enfants de la terre?... Je ne maudis pas le jour de ma naissance; mais je te l'avoue, je voudrais ne pas être, je voudrais n'avoir jamais été. »

Il se tait, et le vieillard répond :

« Tu oublies, Béor, qu'à l'instant où tu t'y attendais le moins, il t'ouvrit le parvis de son sanctuaire, et te permit de le voir, ce monde si beau, qu'éclaire son soleil et que fertilise sa bénédiction. N'éprouvas-tu pas alors un ravissement inconnu aux mortels qui depuis leur naissance se sont acoutumés à contempler tant de merveilles? Et ne te dévoila-t-il pas une partie des secrets de l'éternité, au moment où il te dit : Je suis le fils du Tout-Puissant?... Cesse de te croire malheureux; le Messie a daigné se révéler à toi, il t'a prédestiné à être un de ses témoins. »

« Oh! tais-toi, tais-toi, murmure Béor; ne m'entraîne pas ainsi vers des précipices nouveaux : lors même que tu serais un ange, je te demanderais encore : De quel droit oses-tu expliquer les secrets de la Providence? Car, que peut-il y avoir de plus inconcevable, pour l'intuition des créatures mortelles ou non, que cette intuition que tu viens de prêter à Dieu, et qui l'accuse de faire des malheureux pour les soulager plus tard et ailleurs, afin qu'ils glorifient sa puissance et sa bonté?... Mais tu n'es qu'un homme semblable à moi; comment pourrais-je te croire doué d'une pénétration qui me paraît impossible, même chez les anges? »

« Malheureux sceptique, si tu ne vas pas jusqu'à douter de la vie éternelle, tu dois savoir que, pour y arriver, il faut monter les degrés qui nous y mènent. Si Dieu, par rapport à lui, nous envoie des afflictions, peut-il avoir un autre but que celui de nous récompenser, et peut-il récompenser là où il n'y a ni luttes ni souffrances? Pauvre atome de poussière, la miséricorde divine t'a jeté sur une mer immense dont une seule goutte t'inondera de délices ineffables. »

« Tes paroles, bon vieillard, rafraîchissent mon âme altérée... Je veux bien croire avec toi que Dieu n'afflige que ceux qu'il aime; mais de quel droit pourrais-je espérer d'être un de ses élus que le malheur doit préparer aux gloires célestes ? »

« Tu es un de ses élus, et bientôt tu ne pourras plus en douter. Un jour nouveau s'élève sur ton âme; déjà je vois briller ses premières lueurs.... Prions ensemble, afin qu'il te trouve digne du bonheur qu'il te prépare. »

Tous deux se prosternent, et le vénérable vieillard prononce cette fervente prière, que Béor répète avec lui d'une voix altérée par la surprise et l'admiration :

« O toi, mon Seigneur et mon Dieu! grâces te soient rendues de toutes les misères que tu m'as envoyées, afin que plus tard je puisse mieux apprécier les effets de ta miséricorde! Je lève ma tête avec reconnaissance vers le ciel, car tu as voulu que mes yeux fussent aveugles, et que le sombre voile de la tristesse enveloppât ma vie.... Le Sauveur est venu, il a déchiré ce sombre voile, et l'espérance, jeune et brillante comme tout ce qui vient du ciel, est entrée dans mon âme. Qu'il soit glorifié, le Dieu de miséricorde qui aura pitié de nous quand elle sonnera, l'heure terrible où les entrailles de la plus tendre des mères resteront muettes devant les angoisses du plus cher de ses fils. Qu'il soit glorifié, le Dieu de miséricorde qui m'a rendu aveugle en me jetant sur la terre; qui m'a abreuvé de larmes, et qui a mis dans mon cœur la tristesse et le doute, afin de nous faire comprendre que nous ne sommes rien sans son secours. Sois glorifié aussi, divin prophète, dernier espoir d'Israël. »

Béor interrompt brusquement cette prière, et s'écrie :

« Oublies-tu que Jésus est mort?.... »

« Il est vivant, » répond le vieillard.

Et, s'entourant tout à coup de rayons célestes, il ajoute, de la voix d'un immortel :

« Oui, Jésus est ressuscité! Je suis un de ses témoins, je suis Job! Tu sais maintenant que j'ai souffert plus que toi. Je bénis mes souffrances d'un jour; elles m'ont valu la vie éternelle! »

Béor veut lever ses bras vers le ciel; il n'en a pas la force; Job les lui soutient, comme jadis les amis de Moïse soutinrent

les bras de ce prophète pour assurer la victoire au peuple d'Israël.

Le ressuscité s'est élevé par degrés au-dessus de la terre, et adresse cet adieu au frère de son choix :

« Au nom du divin mort qui vivra éternellement, je te le dis, l'aveugle-né n'a pas reçu l'existence pour le punir des fautes de sa race, mais pour être un témoignage éclatant de la puissance et de la bonté de Dieu. »

Il dit, et disparaît aux yeux de Béor, qui, tremblant de surprise et de bonheur, reste immobile à sa place.

Abraham et Moïse planent sur la foule qui remplit le temple, et leurs regards y cherchent en vain un mortel digne de devenir le frère de leur choix. Un jeune homme, appuyé contre une colonne, attire enfin leur attention. Son maintien est grave et rêveur, une ardente piété brille dans ses yeux. Toutes ses [pensées appartiennent au Dieu que glorifie en ce moment le métal dont le son éclatant se mêle tantôt au tumulte des batailles et aux chants de victoire, et tantôt aux hymnes sacrés qui célèbrent les saints mystères des autels. La trompette se tait, et ses accords des harpes accompagnent les voix mélodieuses qui chantent ce saint cantique :

« Mont sacré ! céleste Moria ! c'est toi qui portes vers les nues le portique de Sion, le plus cher à l'Éternel que toutes les autres demeures de Jacob ! C'est dans tes murs, ô cité sainte, que le Seigneur se glorifie. »

Abraham et Moïse, qui lisent dans la pensée du jeune homme, se proposent de lui apparaître, et le suivent lorsqu'il quitte le temple.

A peine sont-ils arrivés au pied de la montagne de Moria, que Gabriel descend des nuages, et dit :

« Ne vous montrez pas à cet enfant d'Israël. Plus tard, le Seigneur lui-même dessillera ses yeux. »

« Messager de Dieu, dit Moïse, apprends-nous du moins quel est l'heureux mortel qu'une pareille faveur attend. »

Et Gabriel répond :

« Tournez vos regards vers Damas. Il traverse ces plaines fertiles, l'ennemi acharné de la loi nouvelle ; égaré par la fureur, il rassemble des troupes nombreuses, et répand autour de lui le meurtre et le carnage... Un rayon céleste frappe sa vue... Regardez ; il tombe la face contre terre... Écoutez ; une voix

d'en haut lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ainsi*[1]*?* Et Saul répond : Toi qui me parles, qui es-tu? Et la voix reprend : Je suis Jésus, celui qui siége à la droite de 'Éternel!... Les compagnons de Saul le conduisent à Damas, car il est devenu aveugle, celui que le Sauveur a subitement éclairé de sa lumière divine, afin de lui prouver ce qu'il faudra qu'il souffre pour devenir son témoin devant les gentils... Ne craignez rien pour Saul : le Saint-Esprit descendra sur lui, la vue lui sera rendue; il recevra le baptême, et prêchera partout la gloire et la puissance du fils de l'Eternel. »

Ainsi parle Gabriel.

Abraham joint les mains, et dit :

« Que toutes les générations, que tous les séraphins des cieux se courbent devant toi, Créateur de l'infini; que toutes les bouches chantent tes louanges, toi qui es la gloire de ton père, toi qui es l'unique héritier de la magnificence céleste. »

Moïse suit le futur apôtre, et sa pensée le voue ainsi au service du Christ :

« Que le Seigneur te donne la force de renverser les puissants qui s'élèveront contre lui; qu'il te donne l'éloquence entraînante des grands orateurs de ce monde, et la douceur persuasive des anges. Mais que surtout il remplisse ton cœur de cet amour qui préfère la connaissance de Dieu à toutes les sciences de la terre; qui ne demande rien pour soi et ne désire point le mal d'autrui, parce que ce n'est pas dans l'injustice, mais dans la vérité, qu'il cherche le bonheur; de cet amour que la colère n'altère jamais, et qui ne connaît ni l'envie, ni le dédain, ni l'orgueil; de cet amour, enfin, qui naît de la foi, supporte, souffre et espère tout; que rien ne saurait ni lasser, ni épuiser; qui embrasse tout ce qui est sur la terre, et se rattache à la vie éternelle! Que cet amour, que les siècles futurs appelleront charité chrétienne, soit ton partage. N'oublie jamais qu'elle est pure et sans tache, la communauté nouvelle, cette digne fiancée du divin époux qui l'a lavée de son sang, de ce sang dont la voix est plus puissante que celle du sang d'Abel, et qui pourtant ne demande pas vengeance. Non, elle demande grâce, cette voix qui fait tressaillir le mont Sinaï. »

[1] *Voir* Actes des Apôtres, chap. 9. Tout ce que Klopstock dit ici de saint Paul qui, avant sa conversion à la foi chrétienne, s'appelait *Saul*, est un extrait fidèle des livres saints. (*N. du Tr.*)

Saul disparaît dans les rues de Jérusalem; les deux ressuscités se dirigent vers la cime du Thabor, et Gabriel les suit.

Elkanan et le jeune Boa viennent d'entrer dans le jardin de Samma. L'infortuné père de Bénoni les accueille avec une sérénité bienveillante; pour consoler le vieillard aveugle, il oublie ses propres chagrins. Assis à leurs pieds sur le gazon fleuri, et à l'ombre des arbres que son père a plantés le jour de sa naissance, Joël écoute avec un tendre intérêt leurs plaintes touchantes sur la mort de Jésus, que lui aussi déplore dans toute la sincérité de son âme.

Trois ressuscités s'attachent aux nuages que la lune argente et que la brise du soir pousse doucement vers Jérusalem.

Bénoni, le plus jeune de ces voyageurs célestes, dit à la sœur de Lazare :

« Je vais me montrer à mon père bien-aimé, à mon frère chéri... Tu gardes le silence, Siméon?... N'ont-ils pas assez versé de larmes? N'ont-ils pas vidé jusqu'à la lie le calice du malheur? Ne nous est-il pas encore permis de mettre un terme à leurs souffrances? »

Et Siméon répond :

« Nous pouvons leur apparaître; Marie jouira de leur ravissement sans se montrer à leurs regards; mais surtout, cher Bénoni, n'oublie pas de voiler ton éclat, trop vif pour des yeux mortels. »

Il dit, et tous trois descendent dans le jardin de Samma.

Elkanan raconte à ses amis qu'il vient de visiter la tombe de son frère.

« Hélas ! lui dit Joël, tu as été gémir sur la pierre qui couvre les restes de Siméon, et moi j'ai pleuré sous les voûtes lugubres où dort mon Bénoni... Que n'avons-nous été prier dans le sépulcre de Jésus... le plus saint des morts !... Peut-être aurions-nous vu... Ciel ! s'écrie-t-il tout à coup, quelle est cette clarté subite, éblouissante ?... »

« Dieu de miséricorde ! nous envoies-tu un de tes messagers ? » dit Samma en se prosternant.

« Que vois-tu, cher Samma ?, demande l'aveugle; parle, conduis-moi au-devant de l'apparition. »

« Te conduire ?... Hélas ! j'ai à peine la force de me soutenir moi-même. »

Le vieillard appelle le jeune Boa; mais l'enfant, saisi de ter-

reur, s'est caché près d'un arbre dont il enlace le tronc, et l'aveugle supplie de nouveau ses amis de lui dire ce qu'ils voient. Joël retrouve le premier assez de calme pour lui répondre :

« Là, tout près de nous, dit-il, sur le plus beau des arbres que mon père a plantés le jour de ma naissance, je vois un adolescent au sourire d'ange. L'éclat dont il brille est doux comme les rayons argentés de la lune. »

L'aveugle, qui seul est resté inaccessible à la crainte, interpelle cet être surnaturel, dont il sent la présence :

« O toi que je ne puis voir, je t'en conjure, parle! qui es-tu ? »

« Un messager du ciel, » répond Bénoni.

Joël reconnait la voix de son frère! il pousse un cri de surprise, chancelle et tombe. Bénoni le reçoit dans ses bras, le presse sur son cœur, et lui donne ainsi la force de supporter l'excès de sa joie. Tous deux s'approchent de leur père, qui vient de tomber la face contre terre; ils le relèvent, et le placent sur un siége de mousse. Rassuré par un sourire de Bénoni, le jeune Boa s'approche de l'aveugle, et le conduit auprès de ses amis.

« Maintenant, s'écrie Elkanan avec une pieuse exaltation, maintenant je puis descendre dans la tombe. Si mes yeux n'ont pu voir un envoyé du ciel, mes oreilles du moins pourront entendre sa voix. Parle, cher Bénoni, je t'écoute; instruis-nous. »

Et Bénoni répond :

« Un plus digne que moi vous donnera les enseignements que vous me demandez... O mes amis bien aimés! calmez vos esprits, préparez-vous à de nouvelles merveilles... »

Pendant qu'il prononce ces mots, Joël cueille des fleurs, les porte à ses lèvres, et les jette sur l'empreinte des pas de son frère. Bénoni lui sourit avec tendresse, et demande à l'aveugle s'il se sent la force de supporter la présence de Siméon.

« Qu'il vienne, oh ! qu'il vienne ! s'écrie Elkanan; et vous, Samma, Joël, et toi, Boa, soyez forts : que votre terreur n'arrête pas plus longtemps mon frère bien-aimé... Siméon ! Siméon ! viens, oh ! viens !... Ici-bas, mes yeux ne te verront point; mais quand, à travers les sombres vallées de la mort, j'entrerai dans les célestes régions de la lumière, je te verrai, car là il n'y a point d'aveugles ! »

Enveloppé d'un rayon de lune qui adoucit son éclat, Siméon apparaît tout à coup, et ces paroles s'échappent de sa bouche immortelle :

Le Christ est ressuscité; sa toute-puissance a fait sortir les morts de leurs tombeaux ! Ils apparaissent aux mortels chers à leurs cœurs, et lui-même se montrera aux fidèles appelés à mourir pour lui. Cependant, avant qu'il ne retourne vers son père, cinq cents fidèles le verront à la fois. Puissiez-vous être au nombre de ces bienheureux ! Sauveur du monde, Dieu de miséricorde ! daigne les combler de cette bénédiction. »

« T'ai-je bien entendu, mon frère ? demande Elkanan ; tu es ressuscité avant le réveil universel ?... Combien mon cœur a soif de te voir ! mais, hélas ! Jésus lui-même resterait invisible pour mes yeux éteints... Jamais le malheur qui pèse sur moi ne m'a paru aussi lourd. Mais que dis-je ! ai-je le droit de me plaindre quand j'entends la voix de mon frère, quand cette voix me parle du Christ et de sa gloire ?... Un seul mot encore, Siméon : t'est-il permis de parler des cieux et de leurs saints mystères ? »

« Non, aucun mortel ne doit les connaître : telle est la volonté de celui qui donne la récompense pour prix de l'épreuve ; de celui qui a séparé les mondes, et qui cependant les réunit tous dans l'harmonie céleste de l'infini, comme il réunit toutes les jouissances de l'éternité dans la béatitudes des élus. Oui, en comparant la création palpable aux sens des mortels avec le bonheur des purs esprits, cette création immense et sublime n'est qu'une ombre vaine et passagère... Sachez, surtout, qu'une des plus hautes gloire du Rédempteur est basée sur l'humilité. Devant ce mystère, notre pensée s'arrête et recule... Votre crainte est sage ; ne cherchez jamais à pénétrer ce qui échappe même à l'intuition des immortels. Goûtez en paix la faveur dont vous jouissez en ce moment ; Bénoni et moi, nous ne sommes pas seuls ici : la belle âme de la sœur de Lazare est avec nous, et partage notre ravissement. »

« Marie est morte, s'écrient-ils tous trois à la fois, et pourtant Marie nous voit, nous entend ; elle sait donc aussi que son bonheur augmente le nôtre ? »

« Qu'elle est immense, ta bonté, Père céleste ! dit Joël ; tu permets à Siméon de se montrer à son frère, et tu m'envoies mon Bénoni ! »

Et Samma ajoute d'un ton solennel :

« Dieu de l'univers ! comment aurais-je jamais osé espérer qu'une clarté céleste viendrait éclairer les derniers instants de ma vie terrestre, qui fut si sombre, si triste !... Égaré d'abord par une noire mélancolie, je ne voyais autour de moi que ténèbres, abîmes et labyrinthes, et l'avenir ne me promettait que terreurs et souffrances. Alors l'esprit du mal devint le maître absolu de mon âme, et je lançai mon propre fils contre le rocher, qui se teignit de son sang !... Hélas ! je ne croyais avoir retrouvé l'usage de la raison que pour passer dans les larmes le reste de ma vie, et le Ciel m'envoie la plus douce des consolations : il me rend mon Bénoni... Enfant chéri, tu vas retourner dans les cieux, mais tu resteras présent à ma vue, à ma pensée; et quand nous nous retrouverons au delà de la tombe, je croirai que nous n'avons jamais été séparés... Maintenant, ô mon fils bien-aimé ! donne-moi ta bénédiction. »

« Moi, te bénir ! répond Bénoni, moi, ton enfant, ton dernier né? »

« La mort t'a fait mon aîné ; dans les cieux, je suis ton fils, car une heure de la vie éternelle donne plus de sagesse, plus de vertus que des siècles entiers passés dans ce rêve agité que termine le sommeil de la tombe. »

Bénoni lève ses mains jointes vers le ciel ; un éclat plus vif l'entoure, et, d'une voix tremblante d'émotion et d'amour céleste, il prononce ces saintes paroles :

« Qu'il te vienne bientôt, ce dernier sommeil, ô mon père chéri ! et qu'il soit doux et calme pour toi comme il l'a été pour Siméon. »

« Cher Bénoni, soupire Joël, et moi aussi je te demanderais ta bénédiction, si je ne craignais pas que tu ne me voues à rester longtemps encore sur la terre. »

« Tu crains donc une récompense trop grande ? répond Bénoni. Plus l'arbre du bien s'enracine profondément ici-bas, plus sa cime s'élève haut dans les cieux, où il répand son ombre bienfaisante... Veux-tu que je te bénisse ? »

Joël se prosterne, et le jeune immortel pose sa main rayonnante sur le front brûlant de son frère.

« Reçois-la donc, dit-il, la bénédiction du Très-Haut et la vie éternelle que j'appelle sur toi; que le Dieu qui a réveillé Jésus te conduise près de lui. »

Le jeune Boa, qui s'était caché sous un pan de robe d'Elkanan, se découvre la tête, regarde autour de lui, et dit :

« Les visions ont disparu... »

Joël se relève, et ses yeux se fixent sur les nuages.

« Si tu es encore parmi nous, âme pure et naïve de Marie, va dire à Bénoni, va dire à Siméon, qu'ils ont fait passer dans mon âme toutes les béatitudes du ciel. »

Il dit, et se jette en sanglotant dans les bras de son père.

Assise sur la terrasse de la maison de Jean, Marie contemple le tableau imposant du soleil couchant. Peu à peu tous les phénomènes de la lumière réfractée disparaissent ; l'étoile du soir, grave et silencieuse, monte à l'horizon, et ses rayons se jouent paisiblement sur la surface du ruisseau qui traverse la contrée. Au milieu de cette lueur argentée, Marie aperçoit une figure de femme, d'abord vague et indécise, mais qui bientôt se développe, se forme, et se détache du nuage brillant au sein duquel elle semble avoir pris naissance. C'est ainsi que, dans une âme énergique, naît une noble pensée, qui devient presque aussitôt une grande action.

A peine la vision a-t-elle emprunté aux rayons de l'étoile du soir une enveloppe dont les yeux des mortels puissent supporter l'éclat, que déjà elle est arrivée sur la terrasse. La mère de Jésus la regarde avec admiration, mais sans surprise. L'immortelle lui sourit avec tendresse, et dit :

« Je ne cherche pas à te cacher que je n'appartiens plus à la terre ; toute réserve avec toi serait inutile... Bientôt tu brilleras à mes côtés au pied du trône éternel, ô toi, la plus sublime des mères !... Moi aussi, Marie, je suis mère. »

« Aurais-tu donné le jour à la victime obéissante que son père allait immoler à l'Éternel ? demande Marie. Ou bien Hénoc, lui qui n'a jamais connu les horreurs de la tombe, te devrait-il la vie ? »

« Ils sont tous mes enfants : je suis la première femme, la première pécheresse ; je suis Eve ! »

« O bonheur inattendu ! je te vois enfin, toi, notre mère à tous ! toi, la mère d'Abel ! »

« Et celle de Caïn ! ajoute Ève avec un profond soupir... Écoute-moi, Marie; je suis venue pour chanter avec toi la gloire du Fils de Jéhova. Prends ta harpe ; mêle ses sons mélodieux aux graves accords de mon psaltérion. »

« Comment l'oserai-je? je ne suis qu'une simple mortelle... Mais c'est le Sauveur du monde que tu m'ordonnes de chanter avec toi; je suis prête à t'obéir; que ta voix guide la mienne. »

Ève sourit, et chante ainsi :

« Il m'a créée deux fois; deux fois il m'a appelée à l'existence, celui que tu as porté dans ton sein. Mère bienheureuse, c'est de toi qu'il naquit, ton Créateur et le mien, le Créateur des cieux et de l'infini! »

Et Marie répond :

« Mère du genre humain! as-tu entendu les saints cantiques qu'entonnèrent les anges, quand il naquit dans une humble chaumière? »

« Oui, Miriam, je l'ai entendu ce chant de triomphe! Lorsqu'il arriva sur la cime de la céleste Sion, il fit tressaillir les branches les plus hautes de l'arbre de vie, et tous les immortels se prosternèrent pour adorer le nouveau-né. »

« Et pourtant il pleura dans la crèche de Bethléem, lui dont les anges avaient prononcé le nom. Les cèdres et les palmiers, les rochers du Thabor et la poussière du Golgotha, l'avaient entendu, le nom sacré de mon Fils immortel, et tous répétaient ensemble : Jésus! Jésus! »

« Et le trône d'où il était descendu l'entendit aussi, ce nom trois fois saint, et il répéta à travers l'immensité des cieux : Jésus! Jésus! »

« Mère du genre humain, tu connais sa naissance; dis-moi, l'as-tu vu mourir? »

« J'ai entendu les derniers battements de son cœur. »

« Mère d'Abel, as-tu vu la couronne d'épines déchirer les tempes de mon Fils? »

« J'ai vu sa couronne ensanglantée! »

« As-tu entendu la voix mourante du Rédempteur, quand il s'est écrié : *Tout est consommé?* L'as-tu entendu, quand il a dit : *Mon Père, entre tes mains je remets mon esprit?* »

« Ces paroles de la vie éternelle, les cieux les ont recueillies comme ils recueillent les psaumes du divin harpiste et les hymnes des archanges, quand ils célèbrent la gloire de Jéhova. »

« Et pourtant je souffrais plus que tu n'as jamais souffert, toi, mère d'Abel. »

« Oh! non, Miriam, jamais je n'ai autant souffert que toi,

et pourtant je l'ai vu étendu sur la terre, le visage pâle et couvert de sang, mon Abel, le premier des morts, la première victime de l'anathème que j'ai attiré sur l'espèce humaine.... Oh! alors, je ne voyais plus rien sur la terre, plus rien dans les cieux! »

« Bras du Tout-Puissant, c'est toi qui m'as soutenu lorsqu'au milieu des ténèbres qui entouraient l'autel du sacrifice, mon fils s'est écrié : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

« Mère du Christ, je les ai entendues ces terribles paroles, puis je n'ai plus rien entendu sur la terre, plus rien dans les cieux. »

« Salut à toi, bienheureuse mère de l'espèce humaine! tu étais au pied de la croix lorsque s'accomplit le mystère de la rédemption. »

« Oh! oui, Miriam, je suis bien heureuse. Dans les bosquets embaumés d'Éden, le Créateur me forma d'un ossement enlevé aux flancs d'Adam; au milieu des débris du paradis détruit, le Sauveur me créa pour la vie éternelle! Oui, je suis bien heureuse, moi, la mère des pécheurs rachetés, ta mère à toi. »

« Il est aussi ton fils, lui que j'ai mis au monde dans l'asile du malheur et de la pauvreté, puisque tu es ma mère.... Je suis mortelle encore, et déjà toutes les béatitudes du ciel m'environnent..... Bénis-moi donc, mère d'Abel; le sang de la rédemption m'a rachetée, je suis maintenant une héritière du ciel. »

« Je ne puis te bénir, ô Miriam! car, du haut de sa croix, le fondateur de l'alliance nouvelle a nommé sa mère reine des cieux! »

« Mère divine de tous les enfants de mon fils, chante sa résurrection, montre-le-moi tel qu'il était quand il se fit entendre, le tonnerre qui annonça l'accomplissement du plus terrible, du plus saint des mystères. »

« Ton divin fils, ô Miriam! est ressuscité à la vie éternelle, comme la lumière sortit des ténèbres quand la voix de Jéhova dit : Que la lumière soit! et que la lumière fut.... Et quand il est sorti de sa tombe, les harpes d'or et les palmes célestes se sont échappées des bras des immortels, et un long cri de triomphe a résonné à travers l'infini. Les martyrs seuls ont osé mur-

murer de pieux cantiques, et Adam s'est prosterné aux pieds du Christ, et s'est écrié : Je le jure par toi, la mort n'est plus qu'un doux sommeil ! et quand sonnera la dernière heure du temps, tu les réveilleras tous, mes innombrables enfants que ta mort a rachetés !.... Puisse-t-il, chère Miriam, t'envelopper bientôt de ses ailes bienfaisantes, ce doux sommeil.... Et alors je viendrai au-devant de toi sur les plages fleuries de la paix éternelle. »

« Et nous y chanterons ensemble la gloire de mon fils quand, du haut de son trône, il essuiera les larmes des chrétiens et imposera silence à leurs craintes timides. Il est l'amour, lui qui porta les péchés du monde ; il est l'amour, lui qui porta le poids du crime d'Adam jusque sur le haut du Golgotha ; il est l'amour, lui qui, abandonné des hommes, abandonné des cieux, s'immola lui-même en victime expiatoire. »

« Oui, il est l'amour, lui qui s'immola lui-même en victime expiatoire quand ils gardaient le silence, les archanges et les séraphins ; quand la Géhenne éleva sa voix accusatrice ; quand le plus terrible des juges dirigea vers lui son pas de fer ! »

Mais déjà les doux accents d'Ève se perdent dans l'espace, et Marie, les yeux fixés sur les longues traînées de lumière qu'elle laisse après elle, la voit disparaître doucement au milieu des nuages qui enveloppent le Thabor.

Heureux du bonheur qu'ils viennent de répandre sur les amis de leur choix, et de l'avenir qu'ils leur ont préparé dans l'éternité, les ressuscités se dirigent successivement sur le mont sacré de la transfiguration. C'est ainsi qu'au moment où les douces lueurs du crépuscule se retirent devant les ombres de la nuit, une étoile, puis une autre, puis une autre encore sort des profondeurs de l'infini, et vient prêter au firmament cet éclat majestueux et calme qui révèle un Dieu aux intelligences les plus bornées, aux cœurs les plus endurcis.

Cidlie, la fille de Jaïrus, s'est rendue avec les premiers rayons du jour sous le berceau fleuri qui orne l'entrée de sa demeure. Depuis le jour où Sémida sortit brusquement de la salle préparée pour le dernier repas que Jésus prit sur la terre, les deux jeunes ressuscités ne se sont point revus, et Cidlie exprime ainsi sa tendre mélancolie :

« Amour innocent et pur, toi qui n'es plus pour moi qu'une source de larmes amères, ne pourrai-je donc jamais te ban-

nir de mon cœur? Cette vie, qui m'a été miraculeusement rendue, appartient tout entière à l'Éternel? Que me veux-tu donc, amour innocent et pur, toi qui n'es plus pour moi qu'une source de larmes amères! Ta voix puissante cherche à me prouver qu'une fille de la terre ne peut, ne doit se vouer ainsi au seul amour de Dieu!... Ah! qui me guidera à travers le sombre labyrinthe de mes douloureuses pensées?... Je suis ressuscitée, mais je suis mortelle encore; je souffre autant, que dis-je? je souffre plus que les autres jeunes filles qui aiment d'un amour moins pur. Ah! que ne suis-je déjà redescendue dans la tombe d'où je n'aurais jamais dû sortir!»

Et, comme effrayée par ces mots qui viennent d'échapper à sa douleur, Cidlie se lève avec précipitation. Presque au même instant sa mère s'avance vers elle, suivie d'une étrangère qui lui adresse ces paroles :

«Je te trouve enfin, fille de Jaïrus; depuis longtemps je te cherche... Tu as sans doute entendu parler de la résurrection de celui qui t'a réveillée du sommeil de la mort?»

«Oui, répond Cidlie, mais je n'ai vu aucun des témoins de son triomphe... La sœur de Lazare est descendue dans la tombe;... la mère du divin ressuscité a peut-être aussi quitté la terre?»

Non, elle vit, et son fils lui est apparu... Au moment où il expira sur la croix, une partie de ses élus sortirent de leurs tombes pour être les témoins de sa résurrection... Maintenant ils cherchent parmi les mortels des amis assez dévoués au Sauveur du monde pour mériter le bonheur de voir des habitants du ciel.

Et la fille de Jaïrus répond :

« J'ai sincèrement aimé Jésus, je l'aimerai toujours... Inconcevable étrangère, es-tu certaine de ce que tu viens de dire? »

« Il dépend de toi d'en acquérir la preuve; les ressuscités vont se réunir sur le mont Thabor; je m'y rends, veux-tu m'y accompagner? »

« Je suis ressuscitée, mais je suis mortelle encore... Les bienheureux dont tu parles sont de purs esprits sans doute... N'importe, je te suivrai, guide mes pas; tu soutiendras mes forces si la vue des immortels m'accable... »

Elle dit, et sa mère et l'étrangère se dirigent avec elle vers le mont de la transfiguration.

Les nombreux témoignages qui attestent la résurrection de Jésus ont adouci la douleur que sa mort avait causée à l'orphelin de Naïm, et l'amour sans espoir qui l'unit à Cidlie a repris tout son empire sur son âme.

« Hélas, se dit-il à lui-même, qui pourra m'apprendre si elle m'aime, elle que mon cœur a choisie pour compagne dans l'éternité ?... Nous sommes ressuscités, mais nous ne sommes pas immortels ; si nous l'étions, nous habiterions les délicieuses vallées de la paix, où rien ne sépare les cœurs vertueux qui s'aiment comme je t'aime, ô Cidlie !... comme tu m'aimerais, peut-être, si tu savais tout ce que je souffre pour toi... Que ma destinée est inconcevable !... J'étais jeune, heureux et gai ;... la mort vient me frapper, une voix divine me rappela des régions mystérieuses que déjà j'entrevoyais et d'où j'ai rapporté des sensations vagues, confuses, mais pleines de charmes... En me réveillant, je me croyais un habitant du ciel... Hélas ! je me suis aperçu trop tôt que j'étais mortel et malheureux ! Moi si joyeux, si insouciant avant ma mort prématurée, je me sens torturé par de cruels remords, parce que je ne puis faire des sages leçons de celui qui m'a réveillé, l'unique but de ma vie, le seul objet de mes pensées... O toi, divin Sauveur du monde ! avant de retourner près de ton père, daigne te montrer à moi, et que j'apprenne enfin *la seule chose nécessaire* que la sœur de Lazare a su choisir. »

Un étranger interrompt le cours de ses tristes pensées.

« Cher Sémida, je viens réclamer ton secours, lui dit-il ; un malheureux frappé par des assassins est étendu presque sans vie au pied du mont Thabor. Sur la route qui conduit près de lui, un aveugle est tombé épuisé par la fatigue et par la soif ; non loin de l'aveugle, un vieillard assis sur une pierre demande un guide charitable pour achever la route qui lui reste à faire. Je ne puis rien pour ces infortunés, car je suis pauvre, et, tu le vois, mes membres débiles me soutiennent à peine. »

« Tiens, dit Sémida, voici du pain et du vin ; répare tes forces, puis tu viendras me rejoindre. »

Et, quittant aussitôt l'étranger qui le suit de loin, il arrive près du vieillard.

« Tiens, lui dit-il, voici du pain et du vin ; répare tes forces ; je reviendrai te prendre pour te conduire à ta demeure. »

Il continue sa route, et s'arrête près de l'aveugle.

« Tiens, lui dit-il, voici du pain et du vin ; répare tes forces ; je reviendrai te prendre pour guider tes pas jusque dans ma cabane. »

Le soleil, qui commence à monter à l'horizon, dore la cime du temple de Salem ; l'étranger rejoint l'orphelin de Naïm, et tous deux, légers comme la brise matinale, s'avancent vers le Thabor. Tout à coup Sémida aperçoit la jeune Cidlie, qui, soutenue par sa mère et par sa compagne inconnue, suit un sentier opposé. A cette vue, il tressaille de joie, et son cœur lui dit de voler au-devant de sa bien-aimée ; mais il réprime aussitôt ce mouvement et suit son guide, qui le conduit près du blessé. Le sang coule en abondance des larges plaies de cet infortuné ; Sémida lui prodigue les soins les plus empressés, et le rappelle à la vie. En le soulevant pour le déposer sur le lit de mousse que l'étranger vient de préparer, il aperçoit de nouveau Cidlie à peu de distance de lui. Elle approche, le reconnaît, et s'arrête saisie de surprise et de joie. Sémida se précipite à sa rencontre, et tous deux se regardent en tremblant de crainte et de bonheur. L'inconnue avertit la jeune fille qu'il leur reste encore une longue route à faire, et que le soleil du midi ne doit pas les trouver sur la cime du mont Thabor.

« O ma Cidlie ! dit Sémida, faut-il donc déjà nous séparer?... Parle, est-ce pour toujours?... »

La fille de Jaïrus ne répond rien et suit sa compagne ; mais à mesure qu'elle s'éloigne, elle donne un libre cours à ses larmes. Sémida retourne près du blessé et se dispose à le porter en sa demeure, mais presque aussitôt deux inconnus se présentent. Ce sont les frères de ce malheureux ; ils remercient vivement Sémida des soins qu'il lui a prodigués, et disparaissent avec lui.

L'étranger propose à l'orphelin de Naïm de le conduire au sommet du Thabor.

« Je te suivrai partout où tu voudras, répond Sémida ; mais, dis-moi, quelle est la contrée que tu habites ? »

« Elle est heureuse cette contrée, cher Sémida, car de nobles amis m'y attendent. »

« Et tu te crois pauvre ? Non, non, tu ne l'es pas, puisque de nobles amis embellissent ta vie.... Veux-tu me les nommer ? »

« Leur nombre t'étonnerait. »

« Des amis sincères et nombreux ?... C'est en effet un bonheur peu commun... Tu augmentes mon vif désir de connaître ce qui te concerne. »

L'étranger le regarde avec une expression indéfinissable, et dit :

« Eh bien ! voici les noms de mes amis : David, Abraham, Noé, Melchisédech, Josué, Job, Rachel, Joseph, Débora ! »

Sémida l'écoute avec stupeur, car à chaque nom le visage de Jonathas, qui avait pris la figure et le costume d'un étranger, devient plus rayonnant. A mesure qu'il déploie son éclat d'immortel, l'orphelin de Naïm sent ses forces s'évanouir ; mais son céleste ami le soutient et lui fait gravir le rude sentier de la montagne.

Sur la route opposée, l'étrangère s'arrête tout à coup, et dit à la mère de Cidlie :

« Tu ne peux nous suivre plus loin ; les ressuscités du Seigneur, seuls, sont appelés à se réunir sur la cime du mont de la Transfiguration. »

Elle dit, et des rayons célestes l'entourent. A cette vue, la mère de Cidlie se sent défaillir ; mais la mystérieuse inconnue la ranime et lui ordonne de lui abandonner sa fille.

« O ma Cidlie ! s'écrie la mère désolée, ma Cidlie qui ne m'as jamais quittée, ne tarde pas à revenir... Que Dieu te donne la force de supporter les apparitions célestes. »

« Retourne à Salem, dit Megiddo[1], car c'est elle qui a choisi pour sœur la fille de Jaïrus ; retourne à Salem : Cidlie te quitte pour longtemps. »

« Mère chérie, soupire la jeune fille, que le Seigneur soit avec toi... Messagère du ciel, ne me sépare pas pour longtemps de ma mère. »

Megiddo s'éloigne avec Cidlie, et sa mère, accablée de douleur, reste les yeux fixés sur le point de la route où sa fille vient de disparaître à sa vue derrière un nuage lumineux.

Arrivée sur la cime du mont, Cidlie aperçoit, sous l'ombre d'un cèdre, le jeune Sémida, dont Jonathas guide la marche chancelante. Lui aussi reconnaît sa bien-aimée ; tous deux s'a-

[1] Les livres saints ne nomment pas la fille de Jephté. Philon, surnommé le Platon des Juifs, parle souvent, dans ses écrits, de cette jeune fille, qu'il appelle *Seila*. Klopstock la désigne ici sous le nom de Megiddo, qui lui a sans doute paru plus poétique. (*N. du Tr.*)

vancent l'un vers l'autre, et des ressuscités rayonnants de lumière sortent des nuages et les accueillent par un doux sourire. Le vieillard, l'aveugle, le blessé et ses deux frères se montrent d'abord sous la forme qu'ils ont empruntée ; mais presque aussitôt ils s'entourent de l'éclat des immortels. Quelle voix pourrait peindre le ravissement des deux amants lorsque, les mains jointes et respirant à peine, ils contemplent tantôt les célestes amis qui les entourent, et tantôt la terre qu'ils ont enfin quittée pour toujours ? Les questions se pressent dans leur pensée, mais leurs bouches restent muettes, car déjà l'auréole de l'immortalité brille au-dessus de leurs têtes, et à leurs oreilles murmure le doux bruissement de la bénédiction divine. Ils tendent les bras l'un vers l'autre, ils s'enlacent, le sentiment les abandonne... Au sommeil d'un instant succède le réveil à la vie des anges !... Tous deux planent dans les airs ; leurs âmes se sont à jamais confondues !...

Instant fortuné qui réuniras les amants dont les cendres reposent dans une même tombe, en te rêvant les mortels n'entrevoient qu'un faible reflet du bonheur de Cidlie et de Sémida quand, enlacés dans les bras l'un de l'autre, ils se sentirent enlevés dans les régions célestes où la mort ne vient plus jamais séparer les cœurs qu'une sainte affection a réunis sur la terre.

CHANT XVI.

Le Messie rassemble les anges et les ressuscités sur le mont Thabor, et se montre à eux comme juge et maître souverain de l'univers. — Il prononce les arrêts des habitants de la terre morts depuis peu. — L'ange gardien d'une étoile qui doit être transformée vient le prier de hâter cet instant. — Un jeune habitant de l'étoile des hommes immortels qui a commis une faute se trouve au nombre des pécheurs jugés par le Messie. — Descente du Christ aux enfers. — Punition des anges déchus.

Vous ne le connaissez point le divin Rédempteur, vous qui ne voulez pas savoir que ce fut par lui et pour lui que se fit

la création, et qu'il est et sera le maître suprême de tout ce qui existe, jusqu'au jour où les sentiers qui conduisent à travers les labyrinthes de tous les mondes viendront se confondre dans le point unique marqué pour l'accomplissement des décrets de l'Éternel et pour le bonheur de toutes ses créatures. Si du haut de sa croix la Divinité expirante ne s'était pas écriée : *Tout est consommé !* les légions innombrables des êtres créés ne pourraient pas un jour répéter à travers les cieux et dans toute la plénitude de la félicité des élus : *Tout est consommé !*

En quittant la maison de Jean, où par son apparition il a consacré ses élus à la vie éternelle, le Christ s'est rendu sur le mont Thabor, trône terrestre où il a promis de siéger jusqu'au moment où il ira s'asseoir à la droite de son père. Pressentant les scènes qui se préparent, le mont sacré tressaille et brille d'un éclat surnaturel. Déjà les ressuscités se sont réunis sur sa cime verdoyante, et au-dessus de leurs têtes les anges forment un demi-cercle dont les deux extrémités vont se perdre dans l'immensité des cieux. Debout au milieu de ce double rang d'immortels, le Messie s'appuie contre un rocher couvert de mousse : ce n'est plus Jésus souffrant et résigné, c'est le fils de l'Éternel dans tout l'éclat de sa grandeur et de sa magnificence. Près de lui, les séraphins et le divin Éloha luimême ne sont que de pâles ombres; mais chaque fois que son regard s'arrête sur les innombrables légions célestes, elles sentent plus vivement les béatitudes qui sont le partage des êtres créés que sa toute-puissance a placés sur le dernier degré de l'échelle des perfections qui les rapproche du Créateur.

Averti par un signe du Christ, un chérubin va chercher les âmes des habitants de la terre morts depuis qu'il a quitté sa tombe. Elles sont fraiches encore les couronnes de cyprès dont leurs amis ont orné les tertres funèbres et les urnes qui renferment leurs restes mortels; mais ce témoignage d'une affection souvent mensongère ne les affranchit point de l'arrêt de la justice suprême. Guidée par l'envoyé du Rédempteur, cette multitude d'âmes, à peine échappées de leurs enveloppes terrestres, arrive de tous côtés sur le mont Thabor, semblable à une pluie d'orage qui, se mêlant aux rayons du soleil, tombe ici en torrents impétueux, et là en gouttes diaphanes.



A la vue du Christ, les morts se sentent en présence du Juge suprême sans deviner l'avenir qu'il leur prépare. Sa voix imposante et grave leur demande : Qui êtes-vous ? Et tous répondent à la fois et parlent avec emphase de leur mérite, de leurs vertus. Mais un regard du Messie leur fait comprendre qu'ils cherchent en vain à le tromper, et qu'il les connaît mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

Déjà les anges déploient le livre de vie et tournent ses feuillets ; bien peu portent l'empreinte de ces caractères brillants qui marquent les grandes et belles actions.

Le livre s'est refermé, et les morts attendent dans une muette anxiété. Les arrêts du Juge suprême sont prompts ; ils frappent avec la rapidité de l'éclair, ils rendent la lumière aux aveugles.

Un regard du Sauveur indique aux anges les routes par lesquelles les âmes jugées doivent se rendre à leur dernière demeure. Quelques-unes de ces routes conduisent aux abîmes ; les autres montent vers les cieux. Peu d'instants suffisent pour parcourir les premières ; mais des aéones s'écouleront avant que les pécheurs graciés parviennent au trône de l'Éternel.

Les habitants des régions élevées arrêtent les âmes qui passent par leurs domaines pour leur donner des instructions salutaires ; plus loin elles sont forcées de suspendre leur vol jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à s'expliquer à elles-mêmes pourquoi elles montent ainsi vers les cieux, tandis que d'autres descendent dans les abîmes. Avant de prendre leurs élans divers, les âmes jugées se prosternent dans la poussière et s'écrient toutes à la fois :

« *Brama* [1], *Tien* [2], *Jupiter*, *Krodo* [3], oui, nous sommes coupables ; notre vie n'a été qu'un enchaînement de fautes et d'erreurs, nous implorons ta miséricorde. »

Le Rédempteur se tourne vers les anges, et dit :

« Conduisez cet habitant des rives de l'Euphrate dans l'étoile la plus éloignée du Liban, jusqu'au septième cèdre du bosquet sacré ; il a beaucoup péché, mais son âme était ar-

[1] Ou Brahmâ, Dieu créateur, la première personne de la Trinité indienne. (*N. du Tr.*)

[2] Ciel suprême, dieu des Chinois. (*N. du Tr.*)

[3] L'un des dieux des Germains. (*N. du Tr.*)

dente et les tentations étaient fortes. Quand il s'approchera des doux rayons de Philia, les habitants de cet astre bienheureux lui nommeront son Sauveur... Cet autre venu des contrées qu'arrose le Gange aimait le bien, mais il l'aimait faiblement ; triste et pensif, il a flotté dans le doute et dans l'incertitude ; que le mont Hermon lui serve de point de repos. Quand finira le temps, il connaîtra son juge ; nommez-lui le Rédempteur dès qu'il apercevra la lumière argentée de l'étoile du Nébo.... Et toi qui te courbes si humblement dans la poussière, tu fus orgueilleux et dur jusqu'à la cruauté... Chérubin, qu'il ait franchi le seuil des enfers avant que je sois descendu sur la cime du mont des Oliviers.

L'orgueilleux se tord avec désespoir, et s'écrie :

« O Jupiter ! ne m'écrase pas du poids de ta colère ! »

Et le Christ répond :

« Va, suis ton guide, et sache-le bien : si je te précipite au fond de la Géhenne, c'est parce que tu as trahi ton meilleur ami !... Et toi, continue-t-il en se tournant vers un autre mort, tu fus charitable et bon, et tu croyais à un père miséricordieux ; ce père est plus grand, plus miséricordieux que tu n'as osé l'espérer. Chérubin, dès que tu auras passé avec lui la source de Bethléem, donne-lui la plus belle des palmes de Gethsémané... Des rêves de batailles ont occupé les nuits de ce guerrier ; ses jours étaient consacrés à réaliser ces rêves... Que les enfers le reçoivent ; et que leurs serpents les plus noirs se redressent en sifflant pour accueillir cet autre qui s'est fait un jeu cruel de calomnier ses frères. »

Le Christ se tait, les anges exécutent ses ordres, et un chérubin descend du haut des cieux, se prosterne et dit :

« Dieu médiateur ! déjà l'étoile dont je suis le gardien frémit et se prépare à sa transformation ; ses habitants pressentent leur vol prochain vers la lumière primitive, et je crains qu'ils ne succombent au vif désir de puiser dans ce fleuve éternel. Daigne hâter l'accomplissement d'un vœu que tu leur as permis de former. Permets-moi de toucher de mon aile les palmiers sacrés de la vallée de Gethsémané, et les pôles de mon étoile trembleront plus fortement; les colonnes des abîmes s'écrouleront, et avec elles, les plages fleuries, les mers et les montagnes de ce monde réservé à de plus belles destinées. »

Et le Christ répond :

« Touche de ton aile les palmiers sacrés de la vallée de Gethsémané. »

Et l'ange reprend son vol et va hâter la transformation de l'étoile dont il est le gardien.

Un chérubin se tourne vers le mort qu'il a conduit dans cette assemblée, et lui dit avec un sourire céleste :

« Sèche tes larmes, tu as été trop bon, trop noble pour les hommes au milieu desquels tu as vécu ; ils t'ont méconnu, ils t'ont haï. Elle est tarie enfin la source des pleurs que tu as versés dans l'aride désert où leur ingratitude t'a forcé de chercher un refuge. Lève tes regards vers les étoiles ; tu les traverseras toutes avant d'arriver au dernier degré de béatitude réservé aux bienheureux. »

Un roi indien, encore à demi plongé dans le sommeil de la mort, achève de se réveiller du rêve de sa vie terrestre, mais le souvenir de ses grandeurs passées l'entoure encore de ses vaines illusions.

« Où sont-elles, s'écrie-t-il, les âmes des esclaves immolées sur ma tombe? qu'elles viennent pour annoncer et précéder leur maître ! »

Aucune voix ne répond à la sienne, et il traverse seul les sombres voûtes qui le conduisent dans une vaste contrée. Là, un immortel plane dans les airs, et lui dit :

« Suis-moi ; les rayons lumineux qui naissent sous mes pas te serviront de guides. »

L'âme royale est forcée d'obéir, et bientôt elle entend avec désespoir l'arrêt du Dieu suprême qui juge sévèrement les puissants.

« Oui, je trouverai ici secours et compassion, dit une âme à peine échappée d'un corps épuisé par la misère et la souffrance ; les brillantes visions qui m'entourent sont des dieux, et les dieux sont justes. Les hommes ne le sont pas ; ils haïssent, ils méprisent l'innocence, ils haïssent et l'honneur et la probité ; les dieux seuls sont justes. »

'Il dit, et reçoit le prix de sa résignation et de sa foi.

Un mal aigu et prompt dans ses effets avait jeté le jeune Gélimar sur un lit de souffrance et de douleur. En vain son ami avait cherché à faire rentrer l'espérance dans son âme ; ce

jeune homme si ardent, si impétueux, s'abandonnait aux plus sombres pensées.

« Je vais mourir, disait-il, et nous allons nous séparer pour toujours ; telle est l'inflexible volonté du destin. Elle est la même pour la fleur tombée de l'arbre où elle a pris naissance, pour l'ami que tu as si tendrement aimé, pour toi même et pour tout ce qui existe dans l'immense domaine de la mort ! Oui, la fleur qui se fane et l'homme qui meurt se perdent dans le néant, comme s'ils n'avaient jamais existé ! Pourquoi ton regard humide s'arrête-t-il avec tant d'amour sur mon visage pâle et défait ?... Je n'ai pas besoin de consolations, moi qui vais mourir !... Mais toi.... rassemble toutes tes forces, ne me suis pas de trop près... Je puis te l'avouer enfin, au milieu de l'insouciante gaieté de mon âge, le pressentiment de la mort me dominait, et alors je me demandais : Où irai-je ? que deviendrai-je ? et une voix secrète me répondait : Tu te dissoudras en atomes imperceptibles que le souffle du temps dispersera par tout l'univers.... Ne pleure pas ainsi, mon frère ; que t'importe ce que deviendront mes restes inanimés ? car, je l'espère du moins, tu ne me feras pas l'injure d'y voir encore l'ami que tu as tant aimé !.... Naguère je ménageais ta sensibilité ; maintenant je ne respecte plus rien, pas même tes larmes.... La mort m'a saisi de son bras de fer, et mon âme est devenue inflexible comme elle... Écoute me dernière pensée, je te la révèle, comme le guerrier mourant confie son bouclier au plus aimé de ses frères d'armes... Je vais m'anéantir, j'en ai la conviction ; cette conviction me désespère, mais je n'accuse pas les Dieux... Non ; nous sommes trop peu de chose pour oser prétendre à l'immortalité... Va maintenant remplir cette coupe à la source la plus abondante et la plus froide ; soit que son eau étanche la soif qui me torture, ou qu'elle hâte ma mort, elle m'aura soulagé... »

Et son ami s'empressa de remplir la coupe ; Gélimar la vida d'un seul trait, et presque au même instant il exhala son dernier soupir.

L'âme de Gélimar, ébranlée par la commotion violente et terrible qu'elle avait éprouvée en se séparant de son enveloppe, s'est assoupie un instant, puis elle s'est élevée dans les airs, qu'elle remplit de ses cris de surprise et de joie :

« Dieux immortels ! Dieux des astres et des mondes, est-il

possible, j'existe!.... Moi, qui viens de mourir, j'existe!.... N'est-ce pas un dernier rêve de la matière qui se décompose, une dernière illusion de l'âme prête à se perdre dans l'infini?... Non, je vis, et cette vie nouvelle n'est pas une fleur qui se fane et disparaît pour toujours!... Dieux tout-puissants, vous habitez sans doute au milieu de ces étoiles innombrables qui m'apparaissent toujours plus belles et plus étincelantes?... Dieux cléments, où et comment vous trouverai-je?... Daignez vous montrer à moi, afin que je me prosterne à vos pieds, et que je m'écrie dans toute la plénitude de ma reconnaissance et de ma joie : Merci, merci, Dieux éternels, par qui j'existe pour toujours.... Où gémit-il l'ami de mon cœur que j'ai laissé sur la terre, avec la cruelle certitude que la mort est un sommeil sans rêves et sans fin?... Ah! que n'as-tu pu mourir avec moi!... M'est-il permis de redescendre dans les bosquets où cet ami fidèle creuse ma tombe? Puis-je lui présenter à mon tour la coupe qui donne la mort, et remonter avec lui dans les régions de l'immortalité? »

En achevant ces mots, Gélimar aperçoit sur la cime du Thabor des êtres semblables à lui, et des immortels, dans lesquels il croit reconnaître des Dieux. Il se prosterne aussitôt à leurs pieds pour les adorer; mais l'un d'eux lui ordonne de se relever, et dit :

« Nous ne sommes que des êtres créés. »

« Et vous avez comme moi senti le bras glacé de la mort? Et comme moi vous vous êtes réveillés à une vie nouvelle? » demande Gélimar.

Et un des séraphins répond :

« Dieu nous a créés immortels... Suis-nous... Bientôt il t'éclairera, celui qui a fait les étoiles, les séraphins, et les âmes des mortels. »

Et ses guides célestes lui font monter le sentier lumineux que le Sauveur vient de leur indiquer.

Les soleils se lèvent, les soleils se couchent, et le jugement du Christ dure toujours. Des âmes innombrables arrivent de tous côtés; les unes disparaissent semblables aux gouttes de pluie qui tombent sur un sable brûlant, les autres s'écoulent doucement comme les ondes argentées d'une source qui traverse une prairie émaillée; toutes suivent le mouvement de la

balance terrible qui tantôt descend vers les abîmes, et tantôt remonte vers les cieux.

Viens, ruisseau hâtif, viens mêler ton doux murmure aux mugissements du torrent où je puise mon hymne solennel; viens rafraîchir mon âme trop faible pour résister aux béatitudes qui l'inondent à mesure qu'elle s'avance dans la route où elle a osé s'élever.

Cent fois déjà la lune a subi toutes les phases de sa course périodique, depuis que j'ai osé chanter les arrêts que prononça le Christ sur la cime du Thabor; alors j'espérais qu'avec le secours du Sauveur je terminerais mon œuvre, mais tout à coup de sombres nuages ont voilé mes yeux, et des pensées de mort se sont emparées de moi... J'ai vaincu ces vaines terreurs, je vis encore, j'achèverai la sainte tâche que je me suis imposée. Grâces te soient rendues, ô mon divin Rédempteur qui m'as donné cette force! Tandis que la mort s'avance à pas lents, l'espérance nous soutient, et c'est elle encore qui nous ramène dans notre patrie céleste.

Qu'éprouverai-je lorsque arrivé enfin au delà de la tombe, je verrai à chaque signe du temps paraître des légions d'âmes échappées de leurs enveloppes mortelles? Il viendront ensemble les sceptiques, les incrédules et les chrétiens; ils viendront ensemble les amis qui pleurent encore les amis de leur choix et la veuve que son époux attend, et tous les mystères de la Providence seront dévoilés; chaque atome de la création comprendra son passé, connaîtra son avenir; le souffle de l'éternité aura pour toujours ranimé les morts et anéanti les illusions! Vous qui avez éprouvé les tortures de la soif du savoir, vous devez comprendre quel sera notre bonheur quand nous saisirons enfin tous les fils mystérieux du labyrinthe où notre pensée s'était égarée tant de fois.

Viens, ruisseau hâtif, viens mêler ton doux murmure au torrent où je puise mon hymne solennel; viens rafraîchir mon âme trop faible pour résister aux béatitudes qui l'inondent à mesure qu'elle s'avance dans la route où elle a osé s'élever.

La capitale d'un monarque puissant vient de s'écrouler; les morts ensevelis sous ses ruines arrivent devant le Juge suprême : le cœur d'un seul d'entre eux a été humain et juste. La foule entoure ce noble mort; elle le presse, elle le cache; et pourtant il se trouve bientôt seul en face de son ange gardien,

qui lui sourit avec une bonté fraternelle. C'est ainsi que l'homme, accablé par la calomnie, dédaigne de se justifier, et attend avec patience que le soleil de la vérité vienne dissiper les nuages du mensonge.

Égaré par le désespoir, un jeune infortuné avait dirigé un poignard contre son cœur. Effrayé de son crime, il jeta loin de lui le fer homicide, le releva, et, avec le regard affreux et le rire terrible de la démence, il le plonga de nouveau dans sa poitrine. Son sang coulait encore, ses yeux n'avaient pas cessé de voir, et des mouvements convulsifs agitaient toujours ses membres ; mais un dernier effort termina ses souffrances et sa vie. Au bruit de sa chute, la terre a tressailli ; son âme comparait devant le Messie.

Les astres qui éclairent le suicide, et que des nuages étincelants voilent et découvrent tour à tour, n'ont pu le réveiller qu'à demi ; mais, à la vue des immortels, il sort de son assoupissement, et toutes les terreurs l'assiégent à la fois. Les anges frémissent avec lui ; pas un n'ose espérer qu'il trouvera grâce devant le Juge suprême ; et le Juge suprême le regarde, et un sourire épanouit son visage sévère. Sourire ineffable de la clémence divine, c'est par toi que le pécheur passe de l'excès du désespoir au comble des béatitudes célestes !

Élisama était un pauvre vieillard, réduit à implorer de la générosité du riche le peu de nourriture indispensable pour soutenir sa chétive existence. La mort est venue enfin mettre un terme à des maux qu'il méritait si peu, car sa bonté égalait sa patience. Plus courageux que les héros qui s'immortalisent par de sanglants exploits, il a supporté sans se plaindre toutes les misères de la vie ; il a fait plus, il les a acceptées avec reconnaissance, parce qu'il savait que la douleur, comme la joie, est un don de la bonté divine. Il eût honoré le trône, lui que le dernier du peuple se croyait le droit de mépriser. Un seul être sur la terre l'avait aimé : c'était son chien. Le fidèle animal a mêlé ses hurlements plaintifs au râle de son maître mourant ; et quand il ne l'a plus entendu gémir, il a léché une dernière fois ses mains immobiles et glacées, puis il s'est endormi sur ces mains si chères pour ne plus jamais se réveiller.

Élisama est devant le souverain Juge ; un ange lui remet la couronne destinée au malheur résigné, et un long murmure de joie s'élève du rang des immortels jusqu'au sanctuaire des cieux.

Zadec a joui, pendant sa vie, de la réputation d'un homme juste et vertueux, car il était un des plus scrupuleux observateurs des préceptes de la loi de Moïse. Son cœur, sans passions ardentes, sans désirs impétueux, lui rendait facile l'observation de ces préceptes ; et cependant il croyait posséder des trésors pour le ciel, parce qu'il n'avait eu d'autre nourriture que les miettes tombées de la table du riche ; parce qu'il avait rempli sa coupe de bois dans l'eau stagnante d'un marais bourbeux, et amassé péniblement, dans sa cabane chétive, des oboles de cuivre. Malheur à celui qui méprise un pareil pauvre ; malheur à un pareil pauvre, s'il s'endort avec l'orgueilleuse prétention de trouver dans l'éternité des récompenses pour des actions qui ne lui ont coûté ni luttes ni sacrifices ! Égaré par cet orgueil funeste, Zadec attend son arrêt sans crainte et sans inquiétude. La pensée du Christ vient de le prononcer, cet arrêt ; le chérubin l'a compris, et entraîne vers l'abîme l'âme du condamné. Zadec résiste, et s'écrie :

« Tu veux me conduire aux enfers, moi le plus scrupuleux observateur des préceptes de la loi de Moïse ? Ce sont des récompenses qu'il me faut... Fantôme terrible, tu te trompes ; il est impossible que tu aies reçu l'ordre de m'entraîner dans cet affreux sentier... Ah ! puisse la nuit éternelle t'engloutir ; puissent les flammes de l'enfer dévorer tes rayons qui m'exterminent ! »

De sombres nuages enveloppent l'âme condamnée : l'éclat du chérubin les dissipe. Zadec sent enfin que la puissance des immortels est irrésistible, et pourtant il lutte encore, parvient à s'échapper, et se précipite au fond d'un gouffre. La dernière étincelle de compassion qui retenait la colère de l'ange vient de s'évanouir, et il appelle Zadec d'une voix tonnante ; et Zadec sort du gouffre, hurle, grince des dents, et vole, avec son terrible guide, vers le séjour de la damnation éternelle.

Des hordes innombrables sont rangées en bataille ; elles combattent, et sur ce champ de carnage, leurs chefs, deux célèbres conquérants, tombent et meurent ; autour d'eux règne un morne silence, et la plage, teinte de sang, est couverte de cadavres. Semblables à une trombe d'eau qui inonde toute une contrée, les âmes des guerriers qui ont succombé dans cette lutte meurtrière s'abattent sur le Thabor, où le Juge

suprême les attend. La balance redoutée s'agite et monte, et la foudre vengeresse tombe sur les deux conquérants, et son mugissement terrible suit les illustres criminels jusqu'au fond de la Géhenne, et du fond de la Géhenne sortent des cris de malédiction et le cliquetis des armes. Un soldat, à peine réveillé du sommeil de la mort, agite son glaive encore taché de sang, et s'écrie, avec cette joie féroce que la vue du carnage lui a toujours causée :

« On combat donc aussi dans les cieux ?... Salut à l'éternité, puisqu'on y livre bataille. »

Le bruit des fers qui enchaînent les deux chefs, et le ricanement des démons, répondent à cette folle acclamation.

Les anges agitent doucement les cordes de leurs harpes d'or ; de suaves et touchantes mélodies murmurent à travers les airs, et annoncent l'arrivée des enfants morts sur les bords du Gange et sur les rives du Nil et du Niagara. Ces âmes innocentes et pures descendent sur le Thabor, et se groupent sur la cime des cèdres. C'est ainsi que de tendres agneaux paissent sur le penchant d'une colline que le printemps a couvert d'une verdure naissante, tandis que le reste du troupeau va chercher les aromates qui croissent sur la cime escarpée des monts. Le Sauveur sourit à ces jeunes enfants, et les chérubins s'élèvent aussitôt avec eux d'étoiles en étoiles. Pendant ce long voyage, les gais rayons des heures matinales, au vol rapide, les formeront par degrés à la lumière que, plus tard, les aéones célestes, dans leur marche grave et solennelle, répandront sur eux afin de les rendre dignes de franchir le sanctuaire des cieux.

Une de ces âmes innocentes, confiées aux soins du plus jeune des chérubins, rencontre, dans les plaines fleuries de l'empyrée, le seul ami que le malheur avait laissé au pauvre Élisama. Le chien fidèle se joint au joyeux enfant, et l'enfant l'accueille avec amour ; mais bientôt il est forcé de le quitter pour suivre son guide vers les régions plus élevées, et le chien reste seul dans le parvis des cieux. Là, il salue, par ses tendres caresses et par ses cris de joie, tous les enfants qui passent, et dont pas un ne le quitte sans regret, et sans lui avoir donné un témoignage d'affection dont le souvenir lui suffit pour attendre avec patience le passage de quelque âme nouvelle.

L'âme de Geltor, conduite par son ange gardien, s'élève joyeusement dans l'espace, au milieu du vol bruyant des comè-

tes à la crinière enflammée, au milieu du murmure des constellations voyageuses. Peu à peu, cependant, tout devient silencieux autour de lui; il a franchi le cercle immense qui précède l'entrée du sanctuaire; là nagent des soleils dont la marche indépendante et fière ne se règle sur celle d'aucun globe terrestre. Dans ces hautes et sublimes sphères, Geltor voit retracées dans les nuages les nobles et belles actions de sa vie. Ses fautes légères lui ont été remises par le Juge suprême : elles ne se reproduisent pas devant lui; mais les pauvres qu'il a nourris, les orphelins dont il a fait des hommes intègres et utiles, le peuple dont il a brisé les fers en combattant pour sa liberté, l'entourent et le suivent jusqu'à l'entrée du sanctuaire, où il va recevoir le prix de ses vertus.

Les soleils se lèvent, les soleils se couchent, et le jugement du Christ dure toujours. Des âmes innombrables arrivent de tous côtés; les unes disparaissent, semblables aux gouttes de pluie qui tombent sur un sable brûlant; les autres s'écoulent doucement, comme les ondes argentées d'une source qui traverse une prairie émaillée; toutes suivent le mouvement de la balance terrible, qui tantôt descend vers les abîmes, et tantôt monte vers les cieux.

Hagid et Syrmion, armés de glaives homicides, se menacent, se frappent; tous deux tombent à la fois, et exhalent leur dernier soupir au milieu d'un cri de haine et de malédiction. Du fond de la nuit éternelle, un bruit de chaînes s'élève jusqu'à eux, terrible, menaçant, irrésistible, car les deux âmes que ce bruit appelle sont contraintes d'obéir. Un esprit des ténèbres les saisit et les attache côte à côte sur un même rocher, dont le sinistre écho répète à toute la Géhenne leurs cris de rage et de désespoir.

Le jeune Toa, un des enfants de l'étoile bienheureuse habitée par une race d'hommes immortels, avait avidement écouté le récit que leur père à tous leur avait fait[1], lorsque, en voyant passer l'Éternel pour aller juger le Messie, il avait déploré la triste destinée de ses frères mortels, jetés sur le globe terrestre, pour y puiser tous les maux d'une vie d'épreuves. Égaré par son excessive sensibilité, Toa blâma d'abord, dans le fond de son cœur, le Dieu qui avait créé des êtres semblables à lui

[1] *Voir* chant V, pag. 90 et suivantes. (*N. du Tr.*)

pour les soumettre à de cruelles souffrances, à de funestes tentations. Du blâme secret, son esprit orgueilleux avait passé à la révolte ouverte ; et il avait osé dire hautement qu'il n'était pas au pouvoir de Jéhova d'effacer de la pensée des habitants de la terre le souvenir des horreurs de la tombe, et qu'avec ce souvenir, leur bonheur, dans l'éternité même, ne pourrait jamais être parfait.

Un chérubin est venu ordonner à l'audacieux Toa de le suivre, et après l'avoir longtemps guidé à travers l'infini, il disparaît tout à coup. Resté seul, Toa regarde autour de lui avec surprise. L'immensité de l'espace qui se déroule à ses yeux l'effraye ; les chants de triomphe des ressuscités, qui, la tête couronnée de fleurs, s'élèvent sur les ailes de l'Extase, et célèbrent, par des torrents d'harmonie, les béatitudes des âmes résignées et confiantes, l'importunent ; et il s'avance au hasard pour chercher un point où il pourra entendre des soupirs et voir couler des larmes. Bientôt, cependant, un ange sévère et silencieux l'aborde et l'entraîne. Pendant leur vol rapide, Toa voit l'étoile fortunée où tous les siens jouissent d'un bonheur inaltérable ; elle brille au milieu des myriades d'astres qui peuplent l'infini, puis elle disparaît derrière un des soleils qui se meuvent dans les sphères accessibles aux regards et à la pensée des mortels. Incapable de maîtriser plus longtemps les sensations qui l'accablent, Toa adresse enfin la parole à son guide, et lui dit :

« Ange du Seigneur, où me conduis-tu ? »

L'ange garde le silence, et Toa reprend :

« Ange du Seigneur, je commence à comprendre que je n'aurais pas dû gémir sur le sort de l'espèce humaine ; elle n'a pas été créée pour souffrir éternellement. »

Et l'ange continue à garder un morne silence.

« Ange du Seigneur, protége-moi ! » s'écrie Toa.

Et l'ange répond enfin :

« Je ne le puis !... »

Et, comme emportés sur les ailes de la tempête, tous deux continuent leur vol.

« Qui t'a ordonné de m'entraîner ainsi ? » demande l'infortuné Toa.

« Le Juge suprême, » répond l'ange.

En ce moment la terre apparaît aux regards du jeune im-

mortel ; mais il n'y voit que les tombes nouvellement creusées.

« Les voici, s'écrie-t-il, les tertres où trône la mort ! »

« La voici, dit l'ange, la plage où mûrit la moisson de l'éternité ! »

« Et quelle est cette colline aride surmontée d'une croix ensanglantée ? »

« C'est le Golgotha. »

« Les demeures qui l'entourent sont habitées par des mortels ; mais où est-il celui qui leur donne la vie ? »

« Regarde, et tu le verras briller au milieu de ce cercle lumineux, le Juge de l'univers ! »

« C'est donc près de lui que tu me conduis ?... Oh ! malheur ! malheur à moi !... »

Et, se mêlant aux âmes qui descendent sur le Thabor, il y arrive avec elles. C'est ainsi que les fruits mûrs avant le temps sont emportés par la tempête qui disperse les fleurs fanées et les boutons à peine éclos. Saisi de terreur, Toa veut fuir ; une puissance surnaturelle le retient. Le Juge suprême, et avec lui tous les immortels, gardent le silence. C'est ainsi que se taisent les cieux, quand le tonnerre de l'Éternel s'apprête à parler.

La voix accusatrice de l'ange qui a servi de guide à Toa résonne à travers l'infini ; les séraphins voilent leur éclat ; le divin Éloha lui-même modifie ses rayons ; les ressuscités et les âmes tressaillent ; et la pâle mort, au geste effrayant, au regard impitoyable, plane au-dessus du jeune homme sorti d'une race que jusqu'ici l'ange exterminateur avait été forcé de respecter. L'infortuné pousse un dernier gémissement, et meurt... Son enveloppe tombe en poussière que les vents dispersent ; car l'âme de Toa ne doit pas habiter un corps nouveau et glorifié ; elle est condamnée à errer dans le vide, loin de l'étoile où il a reçu le jour, loin de la terre, loin des cieux !... Jamais elle ne verra la face resplendissante d'un immortel, jamais elle n'entendra le doux son d'une voix d'ange, et cependant elle conservera le sentiment de son être et la faculté de se mouvoir, mais toujours seule, toujours dans le vide !... L'éternité avec ses sublimes révélations lui est fermée ; il ne lui reste que le souvenir du passé et l'isolement du présent ; et lorsqu'elle demandera avec anxiété quand le Juge suprême daignera terminer son supplice, rien ne répondra autour d'elle.



Un roi gonflé d'orgueil avait déployé tantôt les ruses du serpent, et tantôt les griffes du lion, pour enchaîner son peuple. Quand elle se fut évaporée, la fumée du sang des malheureux vaincus qui avaient combattu pour leur liberté, quand la tyrannie triomphante éleva sa tête d'hydre au-dessus de ses victimes chargées de fers, le despote gonflé d'orgueil les railla, et leur dit qu'ils n'étaient pas des hommes comme lui et qu'il était leur dieu. Mais déjà l'insecte rongeur qui trône dans les sépulcres attendait le roi de la terre. Ses restes ont été inhumés avec pompe et magnificence; mais son âme erre au hasard dans l'espace, où un adolescent des cieux la soutient. Pour lui donner la force de le suivre, il laisse échapper de son regard une étincelle du feu céleste, semblable aux rayons que Sirius lance sur la terre, et cependant l'âme du despote retombe toujours. Le chérubin la touche du bout de son aile; aussitôt elle s'envole comme l'écume de la mer entraînée par l'ouragan, et tombe aux pieds de son juge avec un éclat de rire qu'elle croit insultant et moqueur, et qui n'est qu'un hurlement sinistre.

« Qui es-tu ? » demande le Rédempteur.

Et le roi se redresse, et répond :

« Tu es sans doute un des dieux du ciel, et tu dois savoir que je suis un des dieux de la terre. Les divinités sont égales entre elles et n'ont point d'ordre à se donner. »

Le Christ fait signe au jeune Samed[1] d'approcher, et lui dit :

« Sois son juge. »

Le visage de Samed s'épanouit comme une jeune fleur sous le premier rayon du soleil printanier. Pénétré de l'immense faveur que le Messie lui accorde, il se prosterne et prie. Puis il se relève, se tourne vers le roi, et dit :

« Sois l'humble serviteur du plus vil de tes esclaves ! Celui qui se courbait au pied de ton trône, et qui ne s'en éloignait que pour aller imprimer la poussière de ses sandales sur le front de tes malheureux sujets, celui-là sera désormais ton maître. Impatient de te rendre le jouet de ses caprices féroces, déjà il t'accuse de négligence; va, et que sa volonté te donne des ailes. »

[1] Un des enfants que le Christ a bénis et dont il est parlé dans le chant II, pag. 210 et suivantes. (*N. du Tr.*)

Et le despote reconnait la voix de son esclave, qui l'appelle du fond de l'abîme où une puissance irrésistible le précipite aussitôt.

Une étroite et sincère amitié unissait Zoar et Séba ; un bonheur dont jouissent peu de mortels a couronné leur vie, car tous deux l'ont quittée au même instant ; la mort les a frappés ensemble. Séba s'est endormi tranquille et fier ; sûr de son mérite, il n'a jamais douté d'une récompense éternelle. Zoar, plus humble, s'est senti assiégé par des craintes amères que le repentir des fautes légères qu'il a commises a pu seul adoucir. La balance du Juge suprême confirme rarement les prévisions humaines.

Les deux amis qu'un même chérubin conduit devant le Rédempteur se félicitent de se trouver réunis après leur mort. Leur guide immortel les entend, et se tait. Arrivé sur la cime du Thabor, il lit dans les regards du Christ l'arrêt des deux âmes confiées à sa garde, et s'éloigne aussitôt avec elles. Du fond de la nouvelle sphère qu'ils parcourent, un ange de la mort vient à leur rencontre. Son vol est grave et silencieux, son regard est sombre, inexorable. Un espace plus grand que les océans de la terre le sépare encore des deux amis, et cependant Zoar se sent glacé d'effroi ; cette apparition lugubre confirme les craintes qui se sont emparées de lui quand il s'est senti entraîné loin de l'assemblée des immortels, loin du Sauveur, dont la majesté douce et imposante l'a pénétré d'amour et de respect.

Plus rapide que la pensée, l'ange de la mort est arrivé près des deux âmes. Il lève son glaive flamboyant vers les cieux, et dit à l'une :

« Tu as trouvé grâce ! » et à l'autre : « Tu as été rejetée ! »

L'anathème est tombé sur Séba, et le lugubre séraphin achève de prononcer l'arrêt du Juge suprême.

« Séparez-vous ! » s'écrie-t-il d'une voix tonnante.

« Nous séparer ? soupire Séba. Au nom du ciel et de la terre, au nom des hommes, des anges et de tout ce qu'ils ont de plus sacré, parle, toi qui viens de prononcer ces mots terribles : Séparez-vous !... Cet arrêt tombé d'un tribunal que ma raison ne saurait comprendre est-il irrévocable, est-il éternel ? »

« Ne me le demande pas, répond l'ange de la mort ; interroge

le chérubin qui t'a servi de guide; il vient du trône où siége en ce moment le Juge souverain des cieux. »

« Oui, dit Séba, c'est lui que j'ai vu rayonnant de gloire au milieu des immortels. Aimable chérubin, dis-le-moi, cet arrêt est-il pour toute l'éternité? »

« Obéis et pars, » s'écrie l'ange dont l'éclat naguère éblouissant n'est plus qu'une lueur douteuse.

« Il m'a condamné, murmure Séba, condamné sans me regarder... »

« Ses yeux se sont un instant arrêtés sur toi, dit Zoar; mais ils étaient sévères. »

« Et toi aussi, mon ami, tu déposes contre moi? »

« Oh! non, non, cher Séba; mais, tu le sais, jamais je n'ai pu déguiser la vérité... Viens dans mes bras; laisse-moi pleurer sur ton sein; je t'aime;... je ne t'accuse point. »

Devant ces deux amis qui se tiennent étroitement embrassés, qui gémissent ensemble et versent des larmes de sang, l'ange de la mort incline son glaive et en adoucit les flammes menaçantes. Mais l'heure de la séparation est arrivée, et le lugubre séraphin, forcé d'obéir à une puissance supérieure, répète de sa voix tonnante: « Séparez-vous!... »

Et les deux amis, qui avaient parcouru ensemble avec une tendresse si constante les divers sentiers de la vie terrestre, s'avancent dans l'infini sur des routes opposées.

Avide de science, Cerda avait consacré sa vie à l'étude. La mort vint le frapper à la fleur de son âge, et il l'accueillit avec joie, car elle devait enfin lui dévoiler les secrets de l'éternité. Son agonie fut une extase heureuse, et dans son pieux ravissement il pressait avec une affection égale la main de ses amis et celle de ses ennemis. Son ange gardien, qui l'attendait au delà de la tombe, s'élance avec lui dans l'immensité des cieux, qu'il lui a été permis de contempler avant même que le Juge suprême lui ait fait connaître l'heureux avenir qui l'attend.

Dans son vol rapide et facile, Cerda voit s'ouvrir devant lui des sphères toujours nouvelles; il entend la marche des planètes qui s'envoient mutuellement leurs rayons, et celle des astres et des soleils qui se meuvent dans des régions plus élevées et n'éclairent que les cieux. Il marche, il vole de surprise en surprise; mais lorsque les chœurs célestes résonnent enfin à son oreille, ses forces l'abandonnent, et il tombe sur une nuée

diaphane qui plane au-dessus d'une des cascades de l'infini. Étendu dans ce berceau aérien, un doux sommeil le surprend, et il croit mourir une seconde fois; mais, presque au même instant, il se réveille à la vie éternelle.

De nouvelles légions d'âmes paraissent sur le Thabor, et s'écrient tour à tour :

« Dieu du tonnerre, toi qui du fond de tes sombres nuages fais tressaillir le pied de l'Olympe, nous t'avons immolé des taureaux couronnés des plus belles fleurs de la vallée, nous t'avons immolé des béliers ornés de vertes guirlandes. Ne sois pas irrité contre nous, père des dieux. Et toi, redoutable Minos, retiens les arrêts qui condamnent, ne les laisse pas tomber dans l'urne fatale; cache-la dans les entrailles de la terre, que le néant l'engloutisse. »

« Brama ! nous avons suivi tes lois; c'est chargés de chaînes, percés de clous, brûlés par le soleil, exténués par le jeûne et la fatigue, que nous comparaissons devant toi : aie pitié de nous. »

« Dieu des forêts, vaillant Woda [1], t'aurions-nous offensé ? C'est pour toi, c'est pour la liberté de notre pays, c'est pour l'honneur de nos femmes que notre sang a coulé dans de loyaux combats. Nous ne sommes pas morts de la mort des lâches. »

Et toutes ces âmes répètent à la fois :

« Aie pitié de nous, puissant Jupiter; sois clément, grand Brama ; ne sois pas inexorable, invincible Woda. »

Et toutes ces âmes ne trouvent qu'un père miséricordieux et bon qui pardonne et qui récompense.

Les jugements que le Christ devait rendre sur la terre sont suspendus. Il se tourne vers Éloha, et dit :

« Viens, suis-moi. »

Et le plus grand des séraphins obéit en silence. L'immensité des cieux s'ouvre devant eux; des sons imposants et graves résonnent à travers l'infini ; les étoiles brillent d'un éclat plus beau, et leurs rayons argentent les mers et les montagnes célestes; un doux frémissement agite les pôles de l'univers.

Averti des desseins du Sauveur par cette joie solennelle de la création, Abdiel a repris son poste à l'entrée des enfers. Le sombre portail vient de s'ouvrir avec tant de rapidité, que le

[1] Divinité scandinave. (*N. du Tr.*)

sifflement aigu de ses gonds ébranlés retentit jusqu'au fond des gouffres de la damnation, semblable au roulement du char du tonnerre quand il parcourt l'espace sur ses mille roues enflammées.

A ce bruit inusité, les princes des ténèbres tournent les yeux vers l'entrée de leur sombre empire, et aperçoivent Abdiel brillant de tout son éclat céleste. Au même instant, Jésus franchit le seuil des abîmes ; le séraphin se prosterne devant lui, l'adore et l'accompagne du regard.

Chargé par l'Éternel d'être témoin du châtiment des enfers, châtiment que lui seul pourra redire aux cieux, Obaddon, le plus terrible des anges de la mort, qui, dans son vol destructeur, laisse flotter devant lui ses sinistres rayons et son glaive enflammé, précède le Messie ; et le Messie, d'un pas calme et lent, descend d'abîmes en abîmes, et s'avance vers le trône de Satan, que le temple d'Adramelech couvre de son ombre.

Un calme divin et la toute-puissance de la force primordiale respirent sur le visage du vainqueur de la mort ; des fleurs naissent sous ses pas, et meurent dès que son pied ne les couvre plus de son empreinte créatrice. Les démons veulent fuir, mais la terreur les retient immobiles ; ils invoquent la mort, et la mort impitoyable refuse de les frapper. Debout près du Messie, le divin Éloha laisse errer son regard puissant sur toute l'étendue de la Géhenne.

Tout à coup, le trône de Satan s'écroule, et de ses ruines sortent d'épaisses vapeurs et de longues traînées de flammes ; et le temple du mensonge, élevé par Adramelech, tombe et disparaît avec les rochers qui le portaient. Partagé entre l'admiration que lui cause la toute-puissance du fils de l'Éternel, et le sentiment de sa faiblesse près d'un pareil maître, le divin Éloha se prosterne devant lui. Les hurlements des damnés éveillent tous les échos des enfers, et les noires vagues de l'océan de la mort apportent sur leur rivage bouleversé les blasphèmes des princes infernaux.

« Que suis-je ? s'écrient-ils les uns après les autres. Et toi, qui es-tu maintenant ?... Je vis encore... Vous vivez tous... Pourquoi tarde-t-elle la foudre vengeresse ?... Frappe ! frappe de nouveau, anéantis les enfers, et que sous leurs montagnes écroulées nous disparaissions pour jamais de la création. »

Et Satan s'écrie à son tour :

« Quels sont les lâche qui gémissent ainsi ?... Moi, votre souverain, je brave... »

Et le nom de Jéhova, qu'il allait prononcer, meurt sur ses lèvres.

Adramelech est étendu au fond du gouffre où se sont abîmés et son temple et ses tables mensongères. Sa voix couvre les clameurs des damnés :

« Un jugement plus terrible que le tonnerre s'est appesanti sur moi !... Que suis-je devenu ?... Un squelette affreux !... »

Éloha comprend le vertige qui vient de s'emparer des princes des enfers, et il admire en frémissant la justice du Rédempteur. Les âmes des réprouvés, et avec elles celle de Judas Ischariote, voltigent au-dessus de l'océan de la mort, et, semblables à une sombre nuée, s'étendent sur toute la Géhenne.

Le juge a disparu ; les princes des ténèbres et leurs innombrables sujets ne voient plus autour d'eux que des squelettes ambulants. Abbadona seul a conservé à leurs regards sa forme d'ange déchu ; mais si l'enfer le voit toujours tel qu'il était avant l'arrivée du Christ, il partage la fascination qui égare tous les esprits infernaux ; les démons et les damnés ne sont plus à ses yeux qu'un assemblage d'ossements desséchés et vivants !

Déjà le globe enflammé, qui tient lieu de soleil à la Géhenne, est arrivé à la moitié de sa course. Tout à coup il s'arrête, se couvre de gros tubercules noirs qui crèvent aussitôt et vomissent des torrents de feu. Ce vaste incendie jette en vain son effroyable clarté jusqu'au sein des gouffres les plus profonds ; les démons et les damnés ne se reconnaissent plus qu'au son de leur voix, qui, altérée par la terreur et la rage, est plus terrible encore que lorsqu'elle jetait le blasphème à travers les abîmes des enfers.

Satan se redresse le premier ; seul il est debout au milieu de tant de squelettes qui hurlent et se tordent sur la terre maudite. De sa main noire et desséchée, il se frappe le crâne, ses os décharnés s'agitent, se touchent, leur craquement aigu lui rappelle que son corps aussi n'est plus qu'un squelette, et sa rage éclate, irrésistible comme le torrent qui vient de rompre sa dernière digue ; terrible comme le rocher longtemps suspendu au-dessus du passant dont il causait l'effroi, et qui s'écroule enfin dans l'abîme.

Dans son affreux désespoir, il maudit les princes des ténèbres.

« Savez-vous, dit-il, pourquoi vous êtes tous devenus des squelettes hideux que la destruction, lasse de ronger en vain, délaisse avec mépris? C'est parce que vous l'avez tué! c'est parce que vous l'avez égorgé! c'est parce que vous l'avez assassiné! *Lui* qui vient d'expirer sur la croix!... Voilà votre châtiment qui commence, monstres infâmes!... Que le tonnerre de Jéhova vous écrase et vous sème à travers la création; que le souffle de la tempête et l'écume des vagues de l'océan qui, dans leur folle résistance contre ce souffle divin, viennent se briser au milieu des rochers du rivage, vous rassemblent, et vous dispersent de nouveau!... »

Il dit, chancelle, tombe, et s'inonde de flammes dévorantes, car, dans sa fureur aveugle, il oublie que ces flammes qu'il a créées lui-même pour éterniser le supplice de ses victimes, brûlent et ne consument pas.

Béliel mêle sa voix lamentable aux hurlements qui retentissent dans les abîmes.

« Hélas! s'écrie-t-il, je les ai vues naître sous ses pas à *Lui*, les fleurs les plus belles, les plus suaves de l'ancien Éden; et quand son pied ne l'effleurait plus, ce sol maudit, les fleurs se sont desséchées; elles ont disparu!... Nous aussi, nous nous sommes desséchés; mais nous ne disparaîtrons jamais! »

Il se tait, et sa pensée demande en vain une tombe éternelle aux gouffres enflammés de la Géhenne.

Adramelech, le plus orgueilleux, le plus perverti des princes des ténèbres, se redresse par un effort pénible, mais ses os ébranlés refusent de le soutenir; il retombe, la Géhenne tressaille au bruit de sa chute, ses chairs desséchées sur ses ossements calcinés s'envolent en poussière, et forment autour de lui un nuage empesté. Moloch aussi veut se relever; après de longs et pénibles efforts, il parvient enfin à se soulever à demi, aperçoit Magog étendu à ses côtés, et lui crie d'une voix tonnante :

« Mes ossements dansent au gré de la folle haleine des tourbillons; l'ouragan hurle à travers mon crâne sec et vide... N'importe, je veux me lever, je le veux!... »

Et, saisissant Magog avec toute l'énergie de la démence, il le force à se relever avec lui. Ils sont debout, ils marchent, ils

courent, ils s'arrêtent, et Magog adresse enfin à son compagnon ces paroles insensées :

« Écoute : ces formes hideuses dont notre Éternel ennemi vient de nous revêtir ne sauraient être impérissables; détruisons-les... Viens, que j'écrase mes os contre tes os, et que le même choc nous réduise en poudre que dispersera la tempête. »

Il dit. Tous deux se saisissent, jettent autour de leurs squelettes les chaînes osseuses qui, naguère, étaient des bras nerveux, s'abattent, se relèvent, s'enlacent et se frappent de nouveau. Leurs crânes se fendent et se rejoignent à l'instant. Les ressorts mystérieux qui donnent la force et le mouvement à leurs membres sans chairs, sans veines, sans nerfs, se brisent et reprennent aussitôt leur pouvoir magique. La violence des coups qu'ils se portent ébranle les plages infernales, mais leurs ossements restent toujours inébranlables comme s'ils eussent été taillés des plus durs rochers d'Orion. Fatigués de cette lutte terrible qui leur fait éprouver mille fois les angoisses de la mort, sans leur en procurer le repos, ils se précipitent de la cime des monts les plus élevés dans les gouffres les plus profonds; mais leurs ossements restent toujours inébranlables, comme s'ils eussent été forgés au feu des sept étoiles les plus ardentes; et les deux princes des ténèbres se sentent vivre encore au fond des abîmes, où ils avaient espéré trouver la mort éternelle.

Telle qu'une cataracte fougueuse qui, du haut des montagnes où l'orage vient d'éclater, se précipite dans la vallée, telle la terreur descend du haut des cieux sur le sol des enfers couverts de squelettes noircis et vivants, et répand ses vagues empoisonnées sur les anges déchus et sur tous les habitants de leur affreux empire. Gog seul lutte encore, et sa bouche hurle des blasphèmes.

« Non, il n'est point de Dieu ! » s'écrie-t-il.

Et, brisé par la douleur, ses doigts agités par ce mouvement convulsif qui décèle l'agonie se courbent, s'allongent, se courbent et s'allongent de nouveau; il espère saisir la destruction, et ne trouve que la certitude d'une existence impérissable.

C'est ainsi que la Géhenne apprend qu'il vit, plein de gloire et de puissance, celui qui mourut sur la croix ; c'est ainsi que le Fils de l'Éternel, dans la plénitude de sa miséricorde, avertit

les princes des ténèbres de ne pas continuer à entasser forfaits sur forfaits dans le bassin de la balance où il les pèsera tous au jour du jugement universel.

CHANT XVII.

Le Messie apparaît à Thomas. — Jugement des âmes des pécheurs qui ont péri dans le déluge. — Des ressuscités apparaissent aux fidèles et aux enfants qui sont allés visiter la tombe du Christ. — Lazare réunit dans son jardin les *soixante-dix* et quelques-uns des pèlerins venus à Jérusalem pour assister aux fêtes de Pâques. — Lazare se rend à la tombe de sa sœur, et l'âme de cette jeune fille s'entretient avec lui. — Les ressuscités, qui avaient pris la forme de pèlerins, se montrent aux fidèles dans tout l'éclat de leur immortalité.

Poussé par le besoin de donner un libre cours à ses doutes, Thomas Didyme s'est éloigné de ses amis. Bientôt cependant il éprouve le besoin de les revoir, et se dirige vers la demeure de Jean. Arrivé près de la porte, il s'arrête, s'appuie contre un palmier, et la voix des fidèles qui chantent cet hymne à la gloire du Sauveur vient frapper son oreille :

« Le Christ est ressuscité ! Ses enfants aussi ne dormiront pas toujours dans le sein de la terre où les plonge la main impitoyable de la destruction. Elle résonnera à travers l'infini la voix qui bénit, et le dernier soufle de l'anathème s'enfuira devant cette voix ! Quand les morts se seront réveillés à la vie éternelle ; quand elles seront à jamais fermées, les tombes où se décompose l'enveloppe de poussière, pour devenir un jour la digne compagne de l'âme immortelle, alors les archanges se réjouiront, alors la création brillera d'un éclat nouveau. Brise du matin, apporte la poussière des morts ; apporte la poussière des morts, souffle embaumé du soir ; mugis, tempête nocturne ; réunis les débris de tout ce qui a vécu, car le Christ est ressuscité ! Ses enfants aussi ne dormiront pas toujours dans le sein de la terre où les plonge la main impitoyable de la destruc-

tion ! Pensée ravissante ! oui, un jour tu te réaliseras ; oui, un jour nous nous réveillerons pour la vie des anges ! Brise matinale, porte-nous dans cette vie céleste ; souffle brûlant du midi, pousse les morts du Seigneur sur les plages enchantées du paradis retrouvé. L'entrée de ce nouvel Éden ne nous sera pas interdite par l'ange silencieux au glaive flamboyant, car sous l'ombre de l'arbre de vie nous avons célébré le repas de l'alliance avec le Fils de l'Éternel ; car il est ressuscité celui qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous sur la croix du Golgotha. »

Thomas s'est prosterné sur le seuil de la porte ; il cache son visage dans un pan de sa robe, et des larmes abondantes inondent ses joues. C'est ainsi que coule le sang du guerrier blessé qui se sent mourir au milieu des cris de victoire que poussent ses compagnons d'armes, nobles défenseurs de la liberté.

Accablé par la douleur, l'infortuné Didyme reste prosterné, et ses sanglots redoublent. Les exhalaisons embaumées de la nuit raniment enfin ses forces épuisées ; il se relève et entre brusquement dans la salle. Heureux de revoir l'ami qu'ils chérissent et qu'ils plaignent sincèrement, les fidèles s'empressent de lui raconter que Jésus a daigné leur apparaître. Il les écoute avec ravissement ; mais, dès qu'ils ont cessé de parler, sa pensée commente leurs récits, et le doute le saisit de nouveau de son bras de fer.

« Pour me convaincre qu'il est en effet sorti vivant de sa tombe, s'écrie-t-il, il ne me suffirait pas de le voir, il faudrait encore que mes doigts pussent toucher ses plaies ! »

Les fidèles tressaillent, le bruissement des ailes des séraphins se mêle au murmure des palmiers qui ombragent la cabane, et des larmes de joie brillent à la paupière des immortels, car la miséricorde du Rédempteur va se manifester dans sa puissance infinie.

Jésus est debout au milieu de la salle, visible pour tous !... Thomas se précipite à ses pieds ; il lui semble qu'après une longue et cruelle agonie, son âme nage enfin dans les flots de la lumière éternelle. Le Christ sourit à la pieuse assemblée, et dit :

« Que la paix soit avec vous !... Et toi, Didyme, approche ; voici mes pieds, voici mes mains ; cherche la place des clous qui les ont percés... Voici mon flanc ; touche la plaie qui le

déchire, et cesse de douter, car le salut est dans la foi! »

« Mon Seigneur! mon Dieu! » murmure Thomas.

Et Jésus reprend :

« Tu crois enfin parce que tu as vu... Bienheureux ceux qui croiront sans avoir vu!.. »

Le Christ a disparu, et Thomas, toujours prosterné, l'adore à haute voix. Tout à coup il se lève, et supplie ses amis de lui pardonner sa longue incrédulité. Ce pardon, qui lui avait été accordé d'avance, augmente sa pieuse ardeur, et tous ses vœux appellent la gloire du martyre. Le même désir anime tous les fidèles; dans leur sainte exaltation, ils entonnent ce cantique qu'ils adressent aux futurs chrétiens, dont ils pressentent les hautes destinées :

« Salut à vous, amis du Christ, à vous que l'avenir porte encore dans son sein maternel. Soyez bénis de toutes les bénédictions de sa miséricorde, vous qui marcherez dans la voie des épreuves sans avoir vu votre Sauveur, et qui pourtant croirez en lui. Que votre sainte communauté, consacrée à la mort, serve de modèle aux vivants; qu'aucun obstacle ne vous arrête; combattez, combattez sans relâche, *Il* vous donnera des forces. Souvenez-vous toujours, ô nos frères à venir! que nous avons bravé la raillerie, l'insulte et les supplices. Vous n'aurez à lutter que contre la raillerie; et pourtant, pour vous aussi, *Il* l'abrégera, le temps de l'épreuve, *Lui* qui, depuis le commencement du monde, s'est immolé pour nous; *Lui* qui, jusqu'à la fin des temps, sera avec tous ceux qui l'aimeront d'un amour saint et pur. »

Ainsi chantent les fidèles, et leurs voix s'élèvent vers les cieux, harmonieuses et graves comme les saints cantiques que les martyrs entonnent au pied du trône de l'Éternel.

Lorsque l'épreuve universelle de l'eau passa sur la terre, les esprits qui refusèrent d'y reconnaître le jugement de Dieu descendirent dans de sombres abîmes, où la volonté suprême les retint captifs. Mais depuis la naissance du Christ, des séraphins sont venus leur parler d'un Sauveur qui devait racheter tous les péchés du monde, et Gabriel leur a dit :

« Esprits des premiers habitants de la terre, avant de remonter aux cieux, le Fils de l'homme descendra dans votre lugubre séjour. Quand, à travers le voile qui vous sépare du

reste de la création, vous verrez tressaillir la vallée de Gethsémané, quand vous verrez ses plus hauts palmiers incliner leurs cimes, c'est alors qu'il sera prêt à vous apparaître, le divin Rédempteur. »

Et ces paroles prophétiques, jetées à travers les légions d'esprits relégués dans le sein de la terre, y ont fait éclore des visions à mille faces diverses. Parfois le reflet d'un heureux avenir les éclairait de ses douteux rayons, et alors d'impétueux désirs les élevaient vers le ciel ; mais ces vifs élans étaient toujours suivis de chutes désespérées. Souvent l'espoir renaissait puissant et fort ; mais avec lui grandissait le doute et le découragement, qui leur faisait rejeter les prédictions des anges. Plus souvent encore l'orgueil les égarait par ses funestes hallucinations, et ils ne voyaient plus, dans un retour sincère au bien, qu'une faiblesse honteuse. A ces diverses sensations se mêlait le regret d'avoir pour toujours perdu leur part de l'héritage de la lumière, dont le souvenir ne s'efface jamais entièrement de l'âme d'une créature humaine. C'est ainsi que ces esprits malheureux ont passé la longue suite de siècles qui s'est écoulée depuis le déluge. Fatigués enfin d'une trop longue incertitude, quelques-uns d'entre eux sont parvenus, à force de recherches, jusqu'aux rochers qui marquent l'entrée de leur ténébreuse demeure. Un pouvoir irrésistible les a empêchés de franchir cette limite ; mais ils ont tourné leurs regards vers Gethsémané, et ils sont revenus dire à leurs compagnons de captivité :

« La vallée sacrée tressaille, ses plus hauts palmiers s'inclinent, les morts s'écrient : Le temps est venu ; et l'écho des gouffres béants répète : Le temps est venu ! »

A cette annonce, les esprits les plus impatients ont rempli leur coupe dans le fleuve de feu qui traverse l'abîme ; et, guidés par la flamme vacillante de ces terribles lampes, ils ont cherché et trouvé la sortie de leur demeure, et d'autres esprits se sont précipités sur leurs pas. C'est ainsi qu'agitée par la tempête, la mer se soulève en collines mouvantes qui se heurtent, se confondent, et forment des montagnes plus hautes que les rochers du rivage.

Après avoir vainement cherché des yeux les pronostics annoncés par les immortels, les captifs sont revenus près du fleuve de feu, afin d'y puiser des flammes nouvelles pour les guider

quand tressaillera la vallée de Gethsémané, quand s'inclineront ses plus hauts palmiers.

Jésus se tourne vers Gabriel, et lui dit :

« Marche devant moi. »

Et Gabriel, enveloppé dans le plus beau des rayons de la lumière primitive, plane dans les airs, et s'arrête à l'entrée de la demeure des esprits exilés ; et ces esprits aperçoivent enfin les signes si ardemment attendus. Frappés d'une sainte terreur, ils s'enfuient dans les ténèbres les plus profondes de l'abîme. Le Sauveur y descend, et avec lui la lumière et la vie. Les noirs rochers et leurs gouffres sans fin brillent d'un éclat surnaturel ; l'eau fangeuse des sources bouillantes devient limpide, et rafraîchit les lèvres desséchées des malheureux qui, depuis tant de siècles, sont attachés dans ces gouffres ténébreux. Ranimés par les premières gouttes d'une onde pure et douce, ils secouent avec fureur leurs chaînes de diamant. Le désir de connaître enfin le destin que leur réserve le Juge impénétrable rend cette immense assemblée de morts insensible à tout autre sentiment. Ils attendent en silence ; Gabriel fait retentir la trompette redoutée sous ces voûtes immenses, et dit :

« Le Rédempteur vous connaît tous. En vous jugeant, il ne sera pas éblouissant et terrible tel que vous le voyez en ce moment, mais tel que vous avez désiré qu'il fût lorsque vous invoquiez son secours. »

Il se tait. Et les séraphins, qui avaient annoncé un Sauveur aux esprits exilés, forment autour de leur Maître céleste un cercle lumineux, qui ferme toute l'étendue de l'abîme et l'inonde de clarté. Les morts sentent l'approche de l'instant suprême, et le morne silence qu'ils ont gardé jusqu'ici est interrompu tout à coup par des cris plaintifs et de sourds gémissements. Le Christ les entend, et sa pensée devine jusqu'à la muette prière des esprits craintifs que l'humilité retient loin de lui. Il tourne son regard vers les séraphins, et les séraphins comprennent ce regard ; ils se confondent parmi les morts, et d'un geste ils séparent les élus de ceux qui n'ont pas trouvé grâce.

Moment de joie suprême et de terreur inouïe ! où raisonne-t-il le psaltérion qui oserait te chanter ? Si un ange pouvait me l'apporter, ce psaltérion divin ; s'il pouvait m'apprendre à lui faire parler le langage des immortels, oh ! alors j'essayerais de

peindre les félicités des âmes sauvées, le désespoir des esprits déshérités du royaume de la lumière !

La tâche des séraphins est terminée, et des régions d'élus s'élèvent dans l'espace. Là, des anges, un bâton d'or à la main, les reins ornés d'une ceinture étincelante comme les rayons de l'arc-en-ciel, les attendent pour les conduire, à travers l'infini, jusqu'au trône de l'Éternel. Malgré les joies célestes qui seront le partage des âmes sauvées, pendant ce long voyage les anges seront souvent obligés de lever leurs bâtons d'or vers les cieux, afin de rappeler aux pèlerins épuisés le bonheur ineffable qui les attend au but.

La dernière légion des esprits affranchis s'élance dans les airs, et les ténèbres étendent de nouveau leurs sombres voiles sur le lieu de leur exil.

Trois fois la terre a tourné sur son axe, et les infortunés, avertis par le geste inflexible d'un ange que, pour eux, l'heure de la délivrance n'a pas encore sonné, sont toujours immobiles sur les bords du fleuve de feu. S'arrachant tout à coup à ce morne désespoir, ils remplissent leurs coupes de flammes, et parcourent les plus sombres cavernes de l'abîme pour y chercher leurs compagnons ; et du fond de ces sombres cavernes s'élèvent les cris déchirants du frère, de l'ami, condamnés à une plus longue captivité, et qui appellent en vain le frère, l'ami dont le Juge miséricordieux a brisé les fers.

Les héritiers de la tombe éprouvent parfois, ici-bas, des émotions saintes et douces qui leur font pressentir les béatitudes de l'éternité ; mais au plus léger souffle de la brise terrestre, elles se fanent, ces fleurs précoces qui jadis, sur les plages ravissantes d'Éden, embellissaient l'arbre de vie.

Le jeune Nephthoa vient d'être surpris par un doux sommeil au milieu d'une fervente prière C'est ainsi que la rosée matinale descend sur un tapis émaillé, dont le souffle du printemps couvre les vallées et les prairies. Un songe heureux berce le pieux enfant et, dans ce songe, une voix mystérieuse lui dit :

« Tu sommeilles, et tu n'as pas encore été dire aux fidèles : Un des habitants des cieux m'est apparu ; le Christ m'a envoyé un de ses ressuscités ? Ce ressuscité est retourné sur la tombe du Golgotha, pour rejoindre les immortels qui aiment à se réunir sur cette terre sacrée, où ils sont toujours sûrs de rencontrer quelques-uns de leurs amis ? »

L'aimable enfant s'éveille, se lève; et dès que le jour commence à paraître, il sort des portes de Salem, et se dirige vers le Golgotha. A peine a-t-il fait quelques pas dans la campagne, qu'il rencontre plusieurs disciples de Jésus revenant du sépulcre. Il les aborde d'un air empressé, et dit :

« Si vous avez laissé des fidèles dans le jardin de la résurrection, ramenez-les tous sous l'ombre des palmiers: réunissez-y de nombreux témoins; je suis chargé d'un message céleste pour vous et pour eux. »

Et, sans attendre leur réponse, il se dirige vers une troupe d'enfants qui, insouciants et gais, folâtrent à l'entrée du jardin des Oliviers. Nephthoa les contemple longtemps en silence, et sa pensée s'arrête sur neuf d'entre eux. Les cinq premiers ont été naguère bénis avec lui par Jésus, en face du peuple; lui-même choisit les quatre derniers: la sagesse divine a dirigé son choix. C'est ainsi que cette sagesse guide la volonté des anges quand ils viennent sur la terre visiter les futurs frères de leur immortalité.

Dociles à la voix de Nephthoa, ses jeunes compagnons le suivent au sépulcre; leurs regards plongent avec l'audace de l'innocence jusqu'au fond de la sombre voûte, puis ils reviennent près du roc qui fermait son ouverture. Tout à coup un saint tressaillement les saisit; le lugubre ombrage des sapins qui enlacent et confondent leurs cimes imposantes achève de les effrayer, et ils vont chercher, contre les ardeurs du soleil, un abri plus conforme à leur âge sous la riante verdure des vergers que le printemps vient d'émailler de ses fleurs embaumées. Là une troupe de fidèles s'est assise sur le gazon, parsemé de pétales roses et blancs que le souffle du matin détache des branches fleuries. Plusieurs de ces pieux amis de Jésus reconnaissent l'enfant que jadis leur maître avait présenté au peuple comme un exemple de candeur et d'humilité, et qui les contemple dans un respectueux silence. Il est facile de voir cependant que des paroles pleines d'espérance et de bonheur sont prêtes à s'échapper de ses lèvres. Les fidèles l'encouragent par un sourire bienveillant, et il raconte aussitôt comment Bénoni lui est apparu et tout ce qu'il lui a dit de la résurrection du Sauveur. Ce récit fait descendre sur eux des félicités plus douces que toutes celles qu'ils ont éprouvées jusqu'ici; leur saint ravissement s'exhale en sons harmonieux, et ils chantent en chœur.

« Il ne saigne plus, le talon que le serpent écrasé mordit en expirant. »

Et à mesure qu'il coule, ce torrent d'harmonie, les pieux enfants forment des rondes gracieuses, et dansent le pas triomphant de la victoire.

Et le chœur des fidèles reprend :

« L'orage s'est apaisé ; un arc aux nuances célestes se dessine sur les nuages ; l'alliance est éternelle ; elle est éternelle, l'alliance de la résurrection. »

Et à mesure qu'il coule, ce torrent d'harmonie, les pieux enfants forment des rondes gracieuses, et dansent le pas triomphant de la victoire, et leurs mères les couronnent du jeune feuillage des arbustes fleuris.

Et le chœur des fidèles reprend :

« L'agneau immolé vient d'essuyer les larmes de tous les pécheurs que son sang a rachetés ; la mort n'est plus qu'un doux sommeil. »

Et à mesure qu'il coule, ce torrent d'harmonie, les rondes des pieux enfants se dirigent vers le Golgotha, et leurs mères leur présentent de jeunes rameaux de palmes fleuries.

Et le chœur des fidèles reprend :

« Le Ressuscité s'est écrié, du haut de sa croix divine : Magdelaine ! Et Magdelaine ravie enlaçait ses genoux, et ne pouvait prononcer que ce seul mot : *Rabboni !* »

Et à mesure qu'il coule, ce torrent d'harmonie, les pieux enfants forment des rondes gracieuses, et dansent le pas triomphant de la victoire.

Et le chœur des fidèles reprend :

« Thomas s'est écrié : Mon Seigneur ! mon Dieu ! et ses yeux ont vu les plaies du divin Ressuscité, et sa main a touché son flanc déchiré par la lance meurtrière. »

Et à mesure qu'il coule, ce torrent d'harmonie, les pieux enfants forment des rondes gracieuses, et dansent le pas triomphant de la victoire.

Et le chœur des fidèles reprend :

« Nous aussi, nous ressusciterons ; ils ressusciteront tous, les morts qui se sont endormis dans le Seigneur depuis la naissance du temps jusqu'à son dernier jour. »

Et à mesure qu'il coule, ce torrent d'harmonie, les pieux enfants forment leurs rondes gracieuses autour d'une tombe ou-

verte ; ils y jettent leurs couronnes, et dansent le pas triomphant de la victoire.

Tout à coup les pieux enfants inclinent leurs palmes, car des visions paraissent sur le rocher du sépulcre saint, et les fidèles suspendent leurs chants.

Trois ressuscités se dévoilent et brillent de tout l'éclat de leur immortalité. Du fond des nuées argentées qui planent au-dessus du Golgotha, Assenath sort doucement, et s'entoure de rayons éblouissants. Du sein de cette même nuée, Débora lève la tête et les mains vers le ciel ; mais bientôt elle aussi devient un foyer de lumière céleste. Gédidoth paraît dans le lointain, semblable à une étoile solitaire qui brille au point le plus éloigné de l'horizon, là où la voûte du ciel semble se confondre avec la surface de la terre ; mais, presque au même instant, il est auprès de Débora et brille comme elle.

Isaac arrive entouré de chérubins qu'il surpasse en beauté ; Rachel secoue les longues boucles de sa chevelure dorée, et sort d'une blanche nuée ; ses bras soutiennent son dernier né avec une sollicitude si tendre, que toutes les mères la reconnaissent. Josias, Abraham, Job, Jean le Précurseur, Seth et Abel viennent se joindre à ces ressuscités ; Gabriel amène le premier homme, et des éclairs sillonnent les nuages. Les fidèles se prosternent ; il leur semble que les vallées et les montagnes tremblent et vacillent. Presque aussitôt Ève se montre à leurs regards. Enveloppée dans des lueurs argentées, elle conduit, à travers le doux azur du ciel, le jeune et gracieux Bénoni. Rassurés par le sourire bienveillant d'Ève, les fidèles lèvent de nouveau leurs regards vers les ressuscités. Nephthoa, rapide comme la pensée, s'avance vers Bénoni, le salue en inclinant la palme qu'il tient à la main, et dit :

« O toi qui as daigné m'apparaître, je te reconnais ; sois mon protecteur auprès des célestes amis qui rayonnent autour de toi. O vous tous, messagers du ciel, vous avez porté le fardeau de la vie, vous êtes sortis victorieux de ses rudes épreuves ; permettez à l'enfant que le Christ a béni d'approcher de ce roc sacré et de vous contempler de plus près. »

Ève sourit à ce désir, et dit au premier homme :

« Bientôt, oui, bientôt la mort mûrira ce fruit précoce. »

Guidé par Ève, Nephthoa s'est approché de Bénoni ; mais à peine a-t-il franchi le cercle des immortels qu'une sainte ter-

reur ébranle la moelle de ses os. Débora l'enveloppe d'un nuage léger, le presse dans ses bras, et lui dit à voix basse :

« Tu viens d'entendre chanter les fidèles ; répète-nous leur hymne. »

Et les harpes des ressuscités unissent leurs accords mélodieux. Soutenu par cette harmonie vivifiante, l'enfant chante :

« Un arc aux nuances célestes se dessine sur les nuages : l'alliance est éternelle ; elle est éternelle, l'alliance de la résurrection. »

Et à mesure qu'il résonne, ce chant que soutiennent les harpes vivifiantes, le pieux enfant agite la palme qu'il tient à la main, l'incline vers la tombe du Sauveur, et reprend.

« L'agneau immolé vient d'essuyer les larmes de tous les pécheurs que son sang a rachetés ; la mort n'est plus qu'un doux sommeil. »

Asnath adoucit l'éclat de ses rayons, et dit :

« Pourquoi tardons-nous à lui donner la couronne du sépulcre ? »

Et la sœur de Lazare arrive et pose la couronne sacrée sur la tête de Nephthoa, et Nephthoa chante :

« Le Ressuscité s'est écrié de sa voix divine : Magdelaine ! Et Magdelaine ravie enlaçait ses genoux et ne pouvait prononcer que ce seul mot : *Rabboni !* »

Et à mesure qu'il résonne, ce chant que soutiennent les harpes vivifiantes, des larmes de joie s'échappent des yeux de l'enfant, et il chante de nouveau :

« Thomas s'est écrié : Mon Seigneur ! mon Dieu ! et ses yeux ont vu les plaies du divin Ressuscité, et sa main a touché son flanc déchiré par la lance meurtrière. »

Et à mesure qu'il résonne, ce chant que soutiennent les harpes vivifiantes, un saint ravissement s'empare des fidèles ; ils gravissent le roc sacré, franchissent le cercle des immortels, et chantent en chœur :

« Nous aussi nous ressusciterons ; ils ressusciteront tous, les morts qui se sont endormis dans le Seigneur depuis la naissance du temps jusqu'à son dernier jour. »

Et à mesure que leurs voix s'élèvent vers les cieux, les harpes vibrent avec force et font entendre ces accords sublimes qui, au pied du trône de l'Éternel, accompagnent les cantiques des archanges. Les ressuscités et les chrétiens en-

core soumis à la mort ne forment plus qu'un seul chœur; et, unissant leurs voix et leurs pensées, ils célèbrent ainsi le Sauveur du monde :

« Honneur et gloire au lion de Juda, à l'agneau de Sion ! Honneur et gloire au plus riche des épis ! Sur le sol teint de sang de la colline du Golgotha. il s'est courbé un instant, mais il s'est redressé aussitôt; des nations entières s'abriteront sous son ombre ; elles y trouveront la douce fraîcheur de l'éternité. Quand il est sorti triomphant de sa tombe, le vainqueur de la mort, la trompette redoutée s'est échappée de la main du chérubin; et ils ont gardé un respectueux silence, tous ceux qui se sont réveillés avec lui. »

La voix des ressuscités se perd dans les cieux, leur éclat s'affaiblit, ils s'éloignent, se confondent insensiblement avec les nuages, et disparaissent enfin à la vue des fidèles.

La demeure de Lazare se cache au milieu d'un des plus riants jardins de Béthanie; un ruisseau limpide le traverse et baigne le pied de la tombe de Marie. C'est du fond de cette même tombe qu'à la voix de Jésus, Lazare s'était levé naguère ; mais l'enveloppe mortelle de sa sœur y dort d'un sommeil d'airain. Ses amis cependant ne la pleurent point, car ils savent que le Christ est ressuscité, et que la pieuse jeune fille est allée le rejoindre. Marthe vient chaque matin parsemer le tertre funèbre des fleurs nouvelles qu'elle a cueillies sur les bords du ruisseau. Fidèle à cette pieuse tâche, elle est encore agenouillée sur la tombe, et tous ses vœux appellent le sommeil, qui rend insensible au suave parfum des fleurs, au doux murmure des ruisseaux, mais qui conduit dans les régions inconnues qu'habite l'âme de sa sœur.

Les rayons du soleil deviennent plus ardents et avertissent Marthe qu'il est temps de songer aux travaux du jour. Elle s'éloigne à pas lents; son frère vient à sa rencontre, et lui dit qu'il a engagé ses amis et quelques pèlerins à venir prendre un modeste repas dans son jardin.

Tandis que Marthe prépare le repas, Lazare puise dans le ruisseau du sable humide, l'étend sous un vaste berceau, parsème de fleurs embaumées ce frais tapis, et rapproche les branches des arbustes et des plantes grimpantes partout où un rayon du soleil pourrait s'y glisser.

En s'occupant ainsi à rafraîchir et à décorer la salle de ver-



dure où il va recevoir ses hôtes, Lazare passe plusieurs fois près de la tombe de sa sœur, et ses yeux restent secs. Son cœur lui dit qu'il la rejoindra bientôt, et il cueille sans scrupule les fleurs qui croissent sur son tertre funèbre, pour les suspendre à la voûte du berceau.

Une troupe de ressuscités tenant dans leurs bras des harpes, des psaltérions, des cors, des clairons, des saquebutes et des trompettes, s'est réunie autour d'un palmier planté sur le bord du ruisseau. Les instruments sont muets encore, mais la pensée des ressuscités goûte d'avance le charme des hymnes solennels qui, du pied du palmier, iront se perdre sous le berceau du festin quand viendra l'étoile du soir, et avec elle la lune et ses voiles argentés.

Les amis de Lazare sont arrivés les uns après les autres, et se sont placés sous le berceau embaumé que sa sollicitude leur avait préparé. De pieux entretiens et le chant des oiseaux cachés dans les bosquets embellissent le repas. Peu à peu une joie douce comme le murmure de la source qui jaillit au milieu du désert, succède aux émotions violentes qui ont agité les fidèles depuis la mort du Messie. Pour ces fils de l'alliance nouvelle, la vie n'est plus qu'une tiède soirée d'automne, et la mort un sommeil court et léger ; aucun doute n'attriste leur âme, dont tous les désirs se dirigent au delà de la tombe.

La lune est venue répandre ses blancs rayons sur l'azur du ciel, l'étoile du soir scintille à travers ce voile diaphane, et les hôtes de Lazare se dispersent dans toutes les parties du jardin.

Un pèlerin de Samos, qui s'était annoncé sous le nom de Dimnot, continue le grave entretien dans lequel il s'était engagé avec un noble habitant de Jérusalem; tous deux se sentent entraînés l'un vers l'autre par cette amitié sincère et pure que les belles âmes seules peuvent connaître.

« Hélas! dit le pèlerin de Samos à son nouvel ami, cesse de craindre que la mort ne nous anéantisse. Pour qu'il puisse germer, le riche épi qui fera la joie du moissonneur, ne faut-il pas qu'il repose dans la terre? Avant d'éclater en orage qui atteste la gloire de l'Éternel, ne faut-il pas que la nuée s'obscurcisse? Voudrais-tu que notre âme, si noble et si grande, fût toujours captive dans sa misérable enveloppe de poussière? »

En prononçant ces mots, le ressuscité quitte sa forme de pèlerin, s'entoure de rayons étincelants, et guérit ainsi son ami du

doute pénible qui lui faisait craindre que la mort ne conduisît au néant.

Un pèlerin du fleuve aux sept bras, qui s'était annoncé sous le nom de Kerdith, continue le grave entretien dans lequel il s'était engagé avec un noble habitant de Jérusalem; tous deux se sentent entraînés l'un vers l'autre par cette amitié sincère et pure que les belles âmes seules peuvent connaître.

« Hélas ! dit le pèlerin du fleuve aux sept bras à son nouvel ami, homme fortuné, tu ne connais pas toute l'étendue de ton bonheur ; tu crois encore que sur cette terre il y a mille longues douleurs pour une joie éphémère. Cette triste pensée pèse sur ton âme, mais bientôt elle s'en affranchira pour toujours. Homme fortuné, tu ne connais pas toute l'étendue de ton bonheur ; une voix solennelle, qui, dans cette vie déjà, s'élève au-dessus des tombeaux, te parlera... Ami, tu es sur le point de l'entendre, l'appel imposant de la mort !... Des chants célestes te montreront des images de destruction, et dans ton âme se développera le pressentiment du réveil des ossements tombés en poussière... Résurrection ! pensée sublime, tu la comprendras dans toute son étendue ; pour moi elle est devenue une réalité, grâce à celui qui nous a créés tous. »

Il dit, et toute sa personne brille spontanément de l'éclat de la lumière primitive. Le fidèle sent ses genoux fléchir, il tombe au milieu des fleurs qui couvrent le gazon. C'est là que ses amis le trouvent étendu sans mouvement; les soins empressés qu'ils lui prodiguent le rappellent à lui-même, et le mettent en état de raconter l'apparition céleste qui est venue jeter un jour nouveau sur sa vie future.

Assis sur une pierre couverte de mousse, le front appuyé dans sa main, Sébida fixe vers la terre ses regards sombres et inquiets; mais sa pensée erre dans les régions élevées.

« Ai-je donc en vain renoncé à sonder les secrets de l'avenir ? se dit-il ; faudra-t-il croire qu'une partie des pèlerins qui viennent de manger avec moi à la même table étaient des ressuscités, et qu'ils ont apparu à nos amis ? Morts qui prétendez vivre, montrez-vous à mes yeux ; je les ai habitués à distinguer les illusions de la réalité !... Vous ne répondez pas à mon appel ?... »

Un pèlerin de l'île de Ténédos se présente tout à coup devant le jeune sceptique, et s'entretient avec lui des erreurs

dans lesquelles les mortels se laissent entraîner tantôt par une trop grande crédulité, et tantôt par des doutes outrés.

« Le sage, continue le pèlerin, ne médite que sur les choses dont ses facultés lui permettent de comprendre la nature et de mesurer l'étendue. Si parfois il est forcé d'examiner des questions plus profondes, il y apporte le désir sincère de s'éclairer, et ne se laisse point éblouir par cet orgueil funeste qui pousse les enfants de la terre à rejeter comme impossible tout ce que leurs connaissances bornées et leur faible entendement ne sauraient expliquer. »

Il dit, et disparaît. Sébida regarde autour de lui avec effroi, et s'écrie :

« Il s'est évanoui !... C'était une apparition, une apparition sans éclat surnaturel... Qui donc l'a envoyé vers moi?... Cet habitant du ciel est-il venu de son propre mouvement, et parce qu'il savait que j'avais besoin qu'un rayon d'en haut vînt m'éclairer?... Non, c'était un messager de Dieu, je le sens, car il m'a retiré de l'océan de doute où j'allais m'abîmer... Me voilà sur le rivage; j'écoute avec bonheur le mugissement des vagues, car elles ne peuvent plus m'atteindre. »

A peine a-t-il prononcé ces mots, que le pèlerin qui vient de le quitter paraît dans le lointain. Entouré d'un éclat céleste, il s'avance à pas lents, fait signe au jeune sceptique d'approcher, et s'arrête sous le palmier où les ressuscités, invisibles à tous les regards, se réunissent après leur apparition aux fidèles. Sébida obéit sans hésiter, car il a pour toujours secoué les chaînes du doute. L'immortel cependant achève de l'éclairer en lui dévoilant une partie des secrets de la Providence, qui lui font deviner les béatitudes du ciel. Sébida l'écoute avec admiration.

« O toi, s'écrie-t-il enfin, toi qui sors de ta tombe et qui comprends l'éternité, qui donc es-tu ? »

« Je suis Joseph, répond le ressuscité. Ton père vit encore; va lui répéter ce que je viens de t'apprendre... Qu'avant de quitter la terre le vénérable vieillard voie couler des larmes de joie sur tes joues, et qu'il te bénisse. »

Debout sur le mont Thabor, le Sauveur pèse les actions des mortels dans sa balance redoutée, et sourit avec bonté aux scènes de bonheur qui se déroulent sous ses yeux dans le jardin de Lazare.

Entouré de ses plus intimes amis, Lazare s'entretient des sublimes leçons que le Messie leur a léguées, et qui, plus tard, deviendront pour l'espèce humaine tout entière une source sacrée où elle puisera une vie nouvelle.

« Oui, continue-t-il, ce n'est qu'après nous être réveillés de la tombe que nous saurons pourquoi le brillant avenir que nous pressentons ne s'est pas réalisé plus tôt... Alors seulement nous saurons aussi pourquoi notre divin Sauveur est descendu à l'humble condition d'un enfant de la terre... Il ne nous est pas donné de sonder ici-bas ce mystère des cieux;... parlons-en avec réserve et crainte; c'est ainsi seulement que les simples mortels peuvent s'entretenir des choses divines... Lorsqu'un homme généreux et bon se voit repoussé, méconnu par ses frères, qu'il aime d'un amour sincère, oh! alors il souffre et verse des larmes brûlantes qui nous pénètrent d'une respectueuse pitié. Qu'est-il cependant? un mortel un peu moins méchant que les autres mortels;... mais le Christ, le divin Médiateur?... Ne cherchons pas à sonder le mystère des cieux, mais qu'il nous soit permis de comparer le fils de l'Éternel;... non, non, devant cet archétype céleste toute autre image disparait... Le Christ a été repoussé, méconnu par les hommes qu'il aimait d'un amour sincère; il a souffert, il a versé des larmes brûlantes... Quelles larmes furent jamais plus dignes d'une respectueuse pitié? quelles souffrances peuvent être comparées aux siennes? Doué de toute la plénitude de sentiment qu'un Dieu seul peut posséder, que n'a-t-il pas dû éprouver lorsque avec le ricanement de l'enfer on l'a revêtu de la pourpre royale et couronné d'épines? lorsqu'on la traîné au supplice, confondu avec de vils criminels? lorsque, pour apaiser sa soif, on lui a donné du fiel et du vinaigre? lorsque enfin il a subi sur la croix la plus lente, la plus terrible des agonies?... »

Accablé par la tristesse, Lazare se tait, s'éloigne à pas lents, et va s'asseoir sur la tombe de sa sœur.

« C'est ici, se dit-il en appuyant sa main sur le tertre funèbre, c'est ici que mûrit le germe de la résurrection... Pauvre sœur! à ton instant suprême, je n'ai pu te parler que de Jésus mort... mort sur la croix!... Maintenant tu es près de lui;... oui, tu dois y être, mon cœur me le dit... »

L'âme de Marie-Magdelaine, qui plane au-dessus de sa tombe, gémit doucement, car il ne lui est pas permis de se mon-

trer à son frère ; mais elle espère que Jésus fera pour lui ce qu'il vient de faire pour Cidlie et pour Sémida, ces deux jeunes ressuscités qui, à ce titre, ont été jugés dignes de s'élever vivants dans les cieux. Lazare continue à se livrer à ses tendres regrets :

« Quel n'eût pas été ton bonheur, ô Marie ! si tu avais été près de moi pendant cette heureuse journée ! avec quel ravissement tu aurais cherché à voir sur les traits de mes hôtes s'ils appartenaient encore à la terre, ou s'ils étaient des messagers du ciel ! »

Et la pensée de Marie répond à la pensée de Lazare :

« Si je pouvais t'apparaître, ô mon frère bien-aimé ! je te les nommerais, les immortels qui sont venus s'asseoir à ta table... Mais, hélas ! tu ne m'entends pas ; ma tombe et le ruisseau qui la baigne ne m'entendent pas davantage... Qu'importe ? je veux oublier la distance qui nous sépare, je veux croire que tu peux me comprendre ; écoute : ce beau vieillard à la chevelure blanche comme la fleur du buisson qui croît au pied de mon tombeau, ce beau vieillard que tu vois là-bas à l'ombre du palmier, c'est Husa [1] ; le jeune homme qui suit lentement le cours du ruisseau, c'est Jethro, le berger de Madian [2]. Regarde la douce Megiddo, la tendre fille de Jephté, avec quelle candeur angélique elle s'enveloppe de son voile transparent... »

Et pendant que les yeux de Marie s'arrêtent sur les ressuscités du Christ, sa pensée se perd dans un ravissement infini, car ici elle voit Korah [3] qui appuie contre un olivier sa harpe céleste que Jedithun couronne de fleurs immortelles. Plus loin, Rachel enlace le tronc majestueux d'un ormeau de guirlandes de lierre que Jémina prolonge à l'infini. Plus loin encore, le berger Zalmona, qui expira de joie lorsqu'il entendit le chant des anges célébrer la naissance de l'enfant de Marie, s'avance

[1] David ayant rassemblé tout Israël pour ramener l'arche de Dieu de Kiriath-Jébarim à Jérusalem, on la plaça sur un chariot neuf qui fut conduit par Husa. Un des bœufs qui traînaient le chariot glissa, Husa étendit la main pour retenir l'arche : au même instant il fut frappé de mort. David fut fort affligé de ce malheur, et nomma le champ où il était arrivé *Pérets-Husa*. Ce fut dans ce même champ que les rois de Juda firent bâtir une maison de campagne. Un d'eux, nommé Manassé, y fut enterré. *Voir* Chroniques, liv. 1er, chap. 13, et liv. 2, chap. 33. (*N. du Tr.*)

[2] Jethro, beau-père de Moïse, était berger à Madian, contrée voisine du grand désert qui sépare l'Égypte de la terre de Canaan. (*N. du Tr.*)

[3] Korah et son ami Jedithun étaient deux chantres de David. (*N. du Tr.*)

à côté d'un plus ancien, d'un plus célèbre berger de Béthléem, à côté du noble fils d'Isaïe. Tous deux s'appuient sur des branches de saule, et prient les ressuscités qu'ils rencontrent de leur parler du ravissement des fidèles auxquels ils ont daigné apparaître. La pensée de Marie s'adresse de nouveau à son frère, et lui dit :

« Reconnais-tu Éliphas [1] ? le vois-tu se diriger vers Héman [2] ? ils se parlent, leurs yeux étincellent... Héman s'avance vers ma tombe ; il s'assied à tes côtés... Hélas ! tu ne peux le voir, il s'est dépouillé des formes accessibles aux regards des mortels ;... il va s'élever sur la cime du Thabor... Reste, cher Héman, daigne te montrer à mon frère, et que je voie les larmes de joie que ta présence lui fera verser. »

Et Héman répond :

« Avant de remonter dans les cieux, le Rédempteur se montrera à Lazare, et Lazare sera transfiguré. »

« O bonheur inouï ! mon frère bien-aimé montera avec nous dans le royaume de la lumière ; il grossira le cortége des premiers-nés de la création, il mêlera sa voix à leurs hymnes célestes. »

C'est en vain que Marie se réjouit d'avance de la transfiguration de Lazare, il ne peut ni la voir ni l'entendre. Une vague inquiétude cependant pèse sur lui ; dominé par un sentiment indéfinissable, il se lève, quitte le tertre funèbre et va rejoindre ses amis.

Énéus s'est retiré dans la partie la plus solitaire du jardin. La tête appuyée dans ses mains, il médite sur le bonheur des fidèles qui viennent de voir des ressuscités.

« Oui, se dit-il, leur félicité est grande ; mais n'en ai-je pas eu ma part, puisqu'ils m'ont raconté tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont entendu ?... Quel parti dois-je prendre maintenant ?... Puis-je servir encore les conquérants du monde, et déposer de l'encens sur l'autel de Jupiter tonnant ? Dois-je me souiller de nouveau du sang des opprimés qui refusent de plier

[1] Éliphas était un des amis de Job qui, pendant le plus fort de sa misère, venaient discuter avec lui et l'accabler de reproches. Cet ami trouva grâce devant l'Éternel, parce qu'il se conforma à l'ordre qu'il en avait reçu de porter à Job sept taureaux et sept béliers, pour les offrir en holocauste au Seigneur. *Voir* le Livre de Job. (*N. du Tr.*)

[2] Un des chantres de David. *Voir* la note du chant XI, pag. 238. (*N. du Tr.*)

sous le joug d'un vainqueur inhumain? Puis-je marcher dans les rangs du cortége d'un triomphateur, et partager les plaisirs sensuels que Rome prodigue à ses soldats quand ils rentrent victorieux dans ses murs? N'ai-je pas appris à voir la vie sous un autre aspect?... Joie étourdissante, gloire ensanglantée, adieu pour toujours; je me voue sans retour au Dieu d'amour et de miséricorde, aux devoirs sacrés qu'il impose, aux vérités célestes qu'il est venu nous enseigner. Sois désormais avec moi, Dieu d'amour et de miséricorde, et daigne guider mes pas. »

A peine sa pensée a-t-elle envoyé ces derniers mots vers le ciel, qu'Élihu[1] lui apparaît dans tout son éclat céleste, et lui fait entendre des paroles de salut.

La vision a disparu, mais les yeux du pieux Énéus restent fixés sur la place où elle s'est évanouie, et son âme écoute encore les révélations qu'elle est venue lui faire.

Béthoron[2] aimait Jésus, mais pas assez pour le suivre; il avait refusé de devenir son disciple, mais depuis il s'est cruellement repenti de ce refus. Une profonde tristesse l'accable, car il n'ose espérer que le divin ressuscité, touché des ses remords, pourrait lui envoyer un de ses messagers. En vain Lazare a essayé de le consoler; il fuit la société de ses amis, et se promène seul dans un des plus sombres bosquets du jardin. Élihu l'aborde sous la forme d'un pèlerin, et le prie de lui apprendre les merveilleuses actions de Jésus, pendant son séjour sur la terre, et Béthoron raconte avec feu tous les miracles dont il a été témoin. Le ressuscité l'interrompt tout à coup, et dit :

« Que vous êtes heureux, vous qui avez vu de vos yeux, entendu de vos oreilles! »

Et sans écouter la voix du jeune homme qui le rappelle avec anxiété, il s'éloigne et disparaît à ses yeux. Convaincu qu'un

[1] Elihu était le plus jeune et le plus sage des amis de Job qui venaient discuter avec lui pendant sa misère. Ce fut le seul qui ne l'insulta point et qui l'exhorta à la résignation et à l'espérance. *Voir* le Livre de Job, chap. 32 et suivants. (*N. du Tr.*)

[2] Tous les évangélistes parlent d'un jeune homme fort riche qui, touché de la morale du Messie, voulut se faire son disciple; mais lorsque le Messie lui dit de renoncer à ses richesses pour le suivre, il n'eut pas le courage de faire ce sacrifice. Ce jeune homme, que Klopstock désigne ici sous le nom de Béthoren, n'est point nommé dans les Écritures. (*N. du Tr.*)

messager du ciel vient de se montrer à lui, mais qu'il dédaigne de l'éclairer, Béthoron se trouve plus malheureux que jamais. En vain il suit la route par où le pèlerin a disparu, il ne voit que le tertre fleuri qui couvre les restes de Marie, il n'entend que le murmure du ruisseau qui se perd à travers l'épais feuillage du bosquet. Bientôt un des pèlerins qui, pendant le repas, s'était occupé de lui, vient à sa rencontre ; il lui adresse la parole avec bonté, et l'invite à le regarder désormais comme son meilleur, son plus sincère ami. Béthoron cède au besoin d'épancher les souffrances de son âme dans un cœur compatissant, et d'une voix entrecoupée de sanglots il raconte comment il a refusé de suivre Jésus, et par combien de remords cruels il a expié cette faute, dont le pardon lui paraît impossible. Son nouvel ami lui prodigue des consolations qui le remplissent de joie et de surprise.

« Achève ton ouvrage, s'écrie-t-il ; je n'en puis plus douter, tu es un des messagers célestes que le Sauveur envoie vers ses témoins sur la terre... Ne détourne pas de moi ton regard plein d'amour et d'espérance ; tu viens de te dire mon ami ; à ce titre, je te supplie de m'apparaître dans ton éclat d'immortel. »

Jédidoth, car c'est lui qui est venu consoler l'infortuné Béthoron, lui tend les bras, le presse sur son cœur, l'inonde d'une lumière céleste, et Béthoron perd le sentiment de son être.... En revenant à lui, le jeune homme ne voit plus rien ; mais le souvenir de l'apparition que le Christ a daigné lui envoyer suffira désormais à son bonheur.

Guidés par leurs anges gardiens, Cidlie et Sémida ont quitté Hespérus [1]. Arrivés près de la tombe de Marie, ils s'y arrêtent un instant, et vont se joindre aux ressuscités réunis sous l'ombre du palmier. Un des immortels les engage à chanter l'hymne par lequel ils célèbrent dans les cieux leur bonheur et leur amour.

Des sons plus mystérieux que le bruissement du feuillage, plus caressants que le murmure du ruisseau, viennent frapper les oreilles de Lazare et de ses hôtes. C'est en vain qu'ils cherchent à définir ces vagues mélodies, ils les écoutent, retiennent leur haleine, et s'engagent mutuellement au silence par des gestes expressifs.

[1] Hespérus, Vesper ou Vénus : étoile du soir. (*N. de Tr.*)

Et unissant sa voix au son des harpes, des psaltérions, des cors, des clairons, des saquebutes et des trompettes des ressuscités, Sémida chante :

« Ils sont accomplis enfin, ces rêves confus qui, après notre réveil de la mort, faisaient notre existence. L'infini est beau, ma Cidlie; il l'est plus encore quand ta pensée le mesure avec la mienne. »

Et Cidlie répond :

« L'étoile du soir est belle, mais elle est plus belle encore quand tu l'admires avec moi; ton regard embellit le jour qui vient d'éclore, le soleil qui parcourt l'espace. »

« Les astres résonnent à l'unisson; tout dans l'univers est harmonie; l'harmonie enfante toutes les béatitudes célestes, elle a confondu nos âmes; oui, Cidlie, l'harmonie, c'est l'amour, c'est le bonheur! »

« Hespérus aussi connut l'enthousiasme de l'amour, mais il n'aima jamais comme nous nous aimons, mon Sémida. »

« Hespérus, tu comptes une longue suite de jours heureux, mais tu ne t'es pas encore affranchi de ta forme primitive; pour recevoir ses perceptions, ton âme n'a que sept sens[1], la nôtre puise maintenant à toutes les sources de la création, elle s'étend sur l'infini. Peux-tu, à la même distance que nous, voir la fleur qui s'épanouit dans la vallée des Tombes? enten-

[1] Klopstock ne parle plus ici de l'étoile, maia d'Hespérus, fils de Japet ou Japetus, qui se rendit célèbre par sa piété et par son amour passionné pour l'astronomie. Voulant observer les astres du haut d'une montagne, il en fut précipité par la foudre et ne reparut plus. On lui rendit les honneurs divins, et on donna son nom à la plus belle étoile du ciel. Klopstock suppose qu'Hespérus habite cette étoile, mais qu'il n'est pas encore arrivé à la perfection qu'ont atteinte Sémida et Cidlie, puisqu'il n'a que deux sens de plus que les habitants de la terre. Ces sept sens sont une allusion aux sept filles d'Hespérus, connues sous le nom d'Hespérides. Depuis l'antiquité la plus reculée, ces filles ont été regardées comme souveraines de contrées merveilleuses, que, sous divers noms, tels que les jardins des Hespérides, les îles Atlantiques, les îles Fortunées, etc., on a placées dans toutes les parties du monde, à l'entrée du ciel et dans le ciel même. Tous les poëtes et tous les philosophea parlent de ces contrées; Horace et Platon lui-même en ont fait des descriptions séduisantes. On s'étonnera sans doute de trouver dans un poëme tel que *la Messiade* des fictions mythologiques; mais Klopstock ne voit pas dans Hespérus un fils de Japet ou Japetus, dont les Grecs et les Romains font descendre le genre humain, mais le fils de *Japhet*, fils de Noé, qui peupla une partie de l'Asie et toutea les contrées riveraines de la Méditerranée. Cette opinion s'accorde avec celle de la plupart des savants qui se sont occupés de l'origine des peuples, et qui ne voient qu'une seule et même personne dans le *Japet* ou *Japetus* de la mythologie et le *Japhet* des livres saints. (*N. du Tr.*)

dre le cours du ruisseau qui humecte la racine de ses arbres?

« Quand je ne voyais encore qu'avec des yeux mortels, je pleurais sur moi, sur le ruisseau dont l'été tarit la source, sur la fleur qui se fane au soleil;... mais quand mon Sémida, franchissant avec moi les limites du temps, me reçut dans ses bras... »

Ce chant d'amour et de bonheur expire sur les lèvres de Cidlie, car, non loin du palmier sacré, elle aperçoit sa mère accablée de douleur. Cidlie lui apparaît aussitôt dans tout l'éclat de sa beauté celeste. Une joie trop forte pour une simple mortelle brise les liens qui attachaient cette mère infortunée à la vie de regrets et de larmes. Son âme quitte la terre et s'élève vers le trône de l'Éternel, soutenue par Cidlie et Sémida.

Un noble pèlerin s'entretient depuis longtemps avec Semno, sur les apparitions qui sont venues consoler les fidèles, et Semno l'écoute avec un vif intérêt.

« Hélas! dit-il enfin, je serais heureux si un habitant du ciel daignait se montrer à moi; mais pour croire à la résurrection du Christ, je n'ai pas besoin qu'un de ses messagers vienne me l'affirmer. »

Le pèlerin s'éloigne doucement et se dit à lui-même :

« Je ne lui apparaîtrai pas; sa foi est inébranlable, et jamais aucun doute n'obscurcira son esprit.... Ma vue pourrait l'enorgueillir, et l'instant de bonheur rapide que je lui aurais procuré lui coûtererait peut-être des joies éternelles. »

Debout sur le mont Thabor, le Sauveur pèse les actions des mortels dans sa balance redoutée, et sourit avec bonté aux scènes de bonheur qui se déroulent sous ses yeux dans le jardin de Lazare.

Berbeson, le seul des dix lépreux guéris par Jésus qui revint près de lui pour lui exprimer sa reconnaissance, se promène d'un air pensif sur le bord du ruisseau. Des sons confus, mais célestes, frappent son oreille; il s'approche du palmier, et, sous son ombrage, il aperçoit les immortels comme à travers un voile mystérieux. Les vibrations de leurs harpes allaient le faire succomber à l'excès de son ravissement, quand un des ressuscités s'avance vers lui, le conduit au milieu du nuage qui les dérobe à tous les regards, et lui dit de cueillir des palmes. Berbeson obéit, et présente à chaque immortel une

branche de l'arbre sacré, et le ressuscité, qui l'a introduit dans cette réunion céleste l'engage à garder une des palmes qu'il a cueillies. Rassuré par cette faveur inattendue, Berbeson ose interroger les messagers du Christ; ils lui apprennent avec une bonté fraternelle que le divin Rédempteur les a fait sortir de leurs tombes pour être témoins de sa résurrection; qu'ils resteront sur la terre, aussi longtemps que s'y arrêtera le Messie, et qu'ils retourneront dans les cieux avec lui.

« Pardonnez-moi, dit Berbeson, si j'ose encore vous importuner de mes questions, mais daignez me dire si je suis condamné à vivre longtemps. »

« Nous l'ignorons, » répondent les immortels.

Et Berbeson reprend :

« Qu'avez-vous éprouvé lorsque vous vous êtes réveillés de la mort?... »

« Ce qu'éprouva Adam quand son Créateur l'appela à l'existence. Pour toi aussi elle sonnera la trompette qui réveille à la vie éternelle. »

Et Berbeson ne voit, n'entend plus rien. Le feuillage du palmier est immobile, les vents retiennent leur haleine, mais toutes les joies du ciel sont descendues dans le cœur du mortel qui, pour la seconde fois, se voit l'objet de la miséricorde divine.

C'est ainsi que les amis de Lazare, qui s'étaient réunis pour chercher dans de doux entretiens une consolation passagère, ont senti descendre sur eux toutes les bénédictions du ciel; c'est ainsi que le mourant, qui ne croit trouver dans la tombe qu'un froid repos, voit briller devant lui l'immensité des cieux et une éternité de bonheur.

CHANT XVIII.

Adam prie le Messie de lui dévoiler quelques-unes des conséquences de la rédemption. — Le Messie exauce sa prière et lui révèle, dans une vision, une partie du dernier jugement. — Adam raconte aux anges et aux ressuscités cette vision pendant laquelle il a vu et entendu juger les ennemis du Christ, — les fondateurs du culte des idoles, — les persécuteurs, — les chrétiens adorateurs de la vierge et des saints, — les mauvais rois.

—

Adam se prosterne aux pieds du Christ, et lui dit :

« Si j'ai trouvé grâce devant toi, ô mon divin Sauveur ! fais que ma pensée puisse embrasser toute l'étendue du bienfait que ton sacrifice a répandu sur mes innombrables enfants. »

Et le Christ répond :

« Les conséquences de la rédemption ne se dévoileront qu'avec le dernier jour du temps... Va te reposer à l'ombre de ce cèdre, et je ferai passer devant tes yeux une vague image de ce grand jour. »

Adam obéit. A peine est-il arrivé sous l'ombre du cèdre majestueux, qu'un sommeil profond et doux s'empare de lui ; une vision sublime anime ce sommeil. A son réveil, il s'empresse d'aller rejoindre les chérubins et les ressuscités, qui l'entourent et l'interrogent du regard.

Le père du genre humain s'assied sur une colline verdoyante ; les immortels se groupent autour de lui et gardent un respectueux silenee, car il va leur raconter la vision que le Sauveur a daigné lui envoyer.

Les heures saintes d'un jour consacré au Seigneur s'étaient envolées devant moi, douces et solitaires, lorsque je vis tout à coup la muse de Sion qui se balançait mollement sur les ailes du crépuscule. Jamais encore elle ne m'avait paru si imposante ; jamais encore je n'avais vu l'éternité si profondément empreinte sur son visage divin. Elle chantait la vision d'Adam.

La majesté du sujet l'avait si fortement émue, qu'elle fut plus d'une fois forcée d'interrompre son chant. Tantôt ses joues étaient brûlantes, et tantôt elles se couvraient d'une pâleur mortelle; et de ses lèvres s'échappaient des accents tonnants entrecoupés de sons plaintifs. Ses mains soutenaient péniblement sa harpe d'or, et sur sa tête, au milieu de sa chevelure flottante, sa couronne tremblait. Puis elle redevint calme, un sourire céleste épanouit ses traits, et les filles divines de son âme, les pieuses pensées, déployèrent leurs ailes innombrables, et portées par le souffle de la tempête, elles montèrent vers l'Éternel.

Habitants de la terre, je vais essayer de vous redire le saint cantique de la muse de Sion, autant que le peut un faible mortel. Pour chanter les mille et mille pensées qu'elle psalmodia devant moi, il faudrait la voix d'un ange; pour deviner les mille et mille pensées plus sublimes encore qu'elle ne m'a pas jugé digne d'entendre, il faudrait l'intuition d'un dieu.

Le père des hommes s'est assis sur une colline verdoyante; les immortels, groupés autour de lui, l'écoutent dans un respectueux silence, car il leur raconte la vision que le Sauveur a daigné lui envoyer :

« Une puissance, rapide comme la pensée d'un séraphin, m'avait entraîné au milieu des plages sans limites de la résurrection. Il était imposant et terrible le spectacle du genre humain rangé tout entier autour d'un trône où siégeait le juge suprême! Ce fut alors que je compris l'immortalité dans toute son étendue. »

Et, dominé par la force de ses souvenirs, Adam se prosterne, lève ses regards vers le sanctuaire des cieux, et s'écrie :

« Sauveur du monde, tu as daigné exaucer le vœu audacieux de ton premier enfant; mes yeux ont entrevu quelques rayons du plus grand de tes jours; mes oreilles ont entendu le roulement lointain de ton tonnerre de Juge suprême!... Grâces te soient rendues, fils de l'Éternel. »

Il dit, se relève, et reprend son récit :

« Le jugement universel était commencé depuis longtemps, car déjà le sort de mille et mille morts était fixé.... Qui pourrait mesurer la durée de ce grand jour?... Ce n'était pas le soleil qui l'éclairait; tous les soleils de la création étaient éteints, mais le trône éternel lançait à travers l'infini des

rayons éblouissants... Je voyais l'autel du sacrifice, et l'innocent Abel [1] percé des coups innombrables que les méchants lui avaient portés. Un chérubin à l'aspect menaçant laissa retomber la trompette redoutée ; elle venait d'appeler devant leur juge les chrétiens qui, au nom de la loi d'amour, avaient égorgé d'autres chrétiens. Après avoir un instant plané en silence au-dessus des plages de la résurrection, le lugubre chérubin renversa deux vases qu'il tenait à la main, et dont l'un contenait du sang et l'autre des larmes ; puis il se tourna vers le Juge suprême, et s'écria :

« Tu as compté chaque goutte du sang innocent, tu as compté « chaque larme des opprimés ! Tu feras justice à l'innocence, « tu donneras la paix au malheur. »

« Et le Juge suprême arrêta sur les victimes innocentes des regards d'amour qu'aucune langue ne saurait peindre, et les archanges, les séraphins et les bienheureux tressaillirent. Mais les victimes innocentes n'élevèrent point leurs voix accusatrices, et leurs yeux, pleins de miséricorde comme à l'instant où ils s'étaient éteints sous le sombre voile de la mort, demandèrent grâce pour leurs bourreaux. Alors un des juges célestes se leva, et dit aux uns :

« Que toutes les béatitudes du ciel soient votre partage, car « vous avez, sans murmurer, posé vos nobles têtes sur l'autel « du sacrifice. » Et il dit aux autres : « Que tous les tourments « des enfers soient votre partage, car, au nom du Dieu d'amour « et de miséricorde, vous avez tiré le glaive et allumé des « bûchers ! Lorsque vous égorgiez vos frères en déployant « l'étendard de la croix, l'Éternel aurait fait tomber sur vous « la plus terrible de ses foudres, si sa pensée immuable n'avait « pas convoqué tous ses enfants pour ce grand jour où se dé- « voileront tous les mystères de sa providence. Que sont-ils « devenus les infortunés dont les saints cantiques s'élevaient « vers le Seigneur au milieu des flammes de vos bûchers ? Le « souffle de la résurrection a rassemblé leurs cendres ; leur « hymne de mort est devenu un chant de triomphe, et leur « voix plaintive, qui demandait grâce pour vous, est mainte- « nant un cri de joie qui célèbre la toute-puissance du Sau- « veur. »

[1] Abel et Isaac ont toujours été regardés par les prophètes comme des victimes innocentes, images du Christ, dont ils annonçaient l'arrivée et la mort. (*N. du Tr.*)

« Il se tut, et retourna sur son siége d'or. Un autre juge vint prendre sa place ; une nouvelle légion de morts fut amenée devant lui, et il dit :

« Vous avez consacré votre vie à vous élever au-dessus des « autres enfants de la terre. En vain vous avez caché votre « orgueil au fond de votre âme ; vos actions et les marbres « superbes qui décorent vos tombes témoignent contre vous. « Dieu lit dans la pensée, mais vous, vous n'en aviez pas le « pouvoir, et pourtant vous avez osé condamner des hommes, « des chrétiens comme vous ! Vous aviez oublié que si quelques « pécheurs osent se lever d'un vol trop hardi vers le fils de « l'Éternel, et que, repoussés par l'éclat de sa magnificence, « ils ne voient plus en lui que la création de leurs propres « folies, il ne vous appartenait pas de vous faire le défenseur « de votre Dieu, et de lancer contre vos frères des foudres que « vous n'aviez pas la force de porter. Au lieu de vous occuper « avec une sainte inquiétude de votre propre salut, vous « avez élevé un front d'airain au-dessus des faibles vermis- « seaux qui rampaient pieusement dans la poussière. Vous « avez méprisé, raillé, persécuté vos frères, vous n'avez pas « même respecté leur sang. Et maintenant, il élève la voix, ce « sang répandu par vos mains ; le Juge suprême est assis sur « son trône pour l'écouter et pour le venger. »

« Un des plus hauts dignitaires du trône parut à son tour, c'était Lebbée ; les cieux l'ont appelé Élim, du nom de son ange gardien, devenu son frère pour l'éternité. Son regard attristé erra un instant sur l'immense légion des pécheurs, puis il leur dit d'une voix mélancolique et solennelle :

« Je ne veux pas arrêter plus longtemps ma pensée sur la « route que vous avez suivie pendant votre vie d'épreuves ; « elle est teinte de sang et jonchée de cadavres ! Hélas ! que « n'avez-vous été témoins de l'anathème qui frappa la terre, « lorsque, pour la première fois, elle but le sang d'une victime « tombée sous une main parricide ! Il vous a été prédit, an- « noncé, ce jour terrible du dernier jugement. Vous avez re- « fusé d'y croire, et vous n'avez apporté à l'éternité que des « cœurs vides et desséchés. Ce n'est pas ainsi que vous êtes « sortis des mains de votre Créateur, non, c'est ainsi que « vous vous êtes faits vous-mêmes. Ne vous méprenez pas sur « les larmes que je ne puis retenir ; ce n'est pas sur vous que

« je pleure, non, c'est sur la dignité humaine que vous avez « dégradée. L'atome qui se courbait dans la poussière, et l'im- « mensité des cieux qui s'arrondissaient au-dessus de vos têtes, « vous révélaient un Dieu de miséricorde ; mais vous n'avez « jamais levé vos regards vers le ciel, vous n'avez jamais eu « pitié d'un être souffrant. La justice divine est indulgente, « mais pour vous elle sera sans pitié. »

« Elim parlait encore, et déjà le Juge suprême avait tourné son regard vers l'ange exterminateur... O mes célestes amis ! comment pourrai-je vous décrire l'expression de ce regard ? comment pourrai-je vous donner une juste idée de l'accent de sa voix, quand il dit au lugubre séraphin :

« Répands tes plus affreuses terreurs sur cette horde mau- « dite, et qu'elle pressente les tourments qui l'attendent. »

« Et l'ange de la mort déroula sur eux le sombre voile de minuit, et le fit marcher devant lui, et les poussa vers l'abîme dont les gouffres béants les reçurent pour jamais.

« En m'envoyant cette vision prophétique, le Christ avait donné à mes yeux la force de voir au fond de ces abîmes. Des ossements entassés les encombraient ; le souffle de la tempête soulevait ces ossements, chacun d'eux s'agitait séparément ; il prit une voix, et cette voix était un anathème qu'il lançait au-devant du nouveau venu. Saisi d'effroi, je me précipitai aux pieds du Sauveur, et j'implorai sa miséricorde. Il sourit, et me montra dans les airs une légion d'âmes vêtues des robes blanches de l'innocence et couronnées d'immortelles. Elles descendirent lentement jusqu'au pied du trône, où elles déposèrent leurs couronnes, et leurs voix mélodieuses entonnèrent cet hymne :

« Gloire te soit rendue à toi qui siéges sur ce trône suprême, « pour juger les enfants de la terre que tu as réveillés de la « mort. Nous avons porté de lourdes chaînes, nous avons souf- « fert mille tortures ; et quand l'Esprit-Saint est descendu sur « nous, quand il nous a donné la force de braver le fer et le « feu, quand la mort est venue nous apporter ses plus belles « couronnes, alors seulement nous avons appris à connaître « la vie que nous venions de quitter. Qu'est-elle ? Hélas ! un « tourbillon de poussière qui tombe avec le souffle éphémère « qui l'a soulevé ; un court entretien qu'un brusque départ « interrompt ; un regard rapide dans les profondeurs de la

« création, et pourtant tu lui réserves des récompenses éter-« nelles ! Inspiration sainte, déploie tes ailes ; harmonie cé-« leste, fais entendre tes accords divins ; que tous les chœurs « du trône chantent à la fois la gloire, la puissance et la mi-« séricorde du Maître des cieux, lui qui console tout ce qui « souffre, lui qui, pour sauver l'espèce humaine, a donné tout « son sang ! »

« Les martyrs disparurent dans les nuages, et l'ange de la mort se présenta de nouveau au pied du trône ; le métal sonore résonna à travers l'espace, et fit monter les impies du fond de tous les gouffres où ils avaient cherché un refuge. Forcés de comparaître devant le Rédempteur qu'ils avaient si souvent insulté par des railleries infernales, le sourire affable et bienveillant qui naguère voilait leur froide perfidie fit place à un rire grimaçant. Effrayés de leur laideur, les anciens du trône s'enfoncèrent plus avant dans leurs siéges d'or. Au milieu de cette foule bilieuse, se cachait un jeune homme qui, sans le savoir, brillait de la beauté des anges. Étienne lui fit signe d'approcher, et lui présenta la couronne des martyrs. Il la reçut avec humilité ; les harpes des seraphins célébrèrent sa gloire, et du groupe des impies sortit un lugubre murmure. Le jeune homme reconnut la voix de son père, de ses frères, et leur dit :

« Vous qui gémissez confondus avec ces âmes réprouvées, « vous que j'ai tant aimés, que vous avais-je fait pour exciter « votre haine ? Je n'opposais que le silence et la résignation à « vos sacriléges railleries ; pourquoi voulez-vous m'enlever « mon dernier espoir, le seul qui ne trompe jamais, l'espoir en « celui qui mourut sur la croix ? Il est venu enfin le réveil du « sommeil de la mort qui faisait l'objet de vos moqueries ; il « vous a fait sortir de vos tombes, vous qui vouliez perdre « mon âme ; voyez, je l'ai sauvée malgré vous. Je ne vous « connais plus ! mes prières, mes larmes, mon agonie vous « ont trouvés sans pitié ; contemplez mon triomphe !... Non, « non, il augmenterait votre désespoir ; détournez vos re-« gards. »

« Et le jeune martyr fut prendre sa place au milieu des anciens du trône.

« Et un sage, qui avait consacré sa longue vie à de pieuses méditations, parut devant le Juge suprême, et dit :

« Pour moi, la vie n'a été qu'un sentier tortueux et sombre ; « mais, en le parcourant, j'ai sincèrement cherché la vérité. « Ils étaient heureux, les élus que guidait un rayon céleste, « car, en regardant le Golgotha, ils pouvaient se dire : Ce « fut ici que coula le sang de la rédemption. Rien ne m'a été « révélé, à moi... Mes ardentes prières ont cherché à soulever « le voile des cieux, et c'est alors seulement que j'ai pu entre- « voir le Fils éternel dans toute sa gloire. Je suis revenu sur « mes pas, j'ai recommencé mes saintes études, et j'ai reconnu « enfin dans chaque être le reflet de l'archétype de la créa- « tion. Est-ce ainsi que vous avez cherché la vérité, vous qui « prétendiez orgueilleusement que cette fille du ciel était l'objet « de votre culte ?... Des conquérants ont égorgé des géné- « rations entières ; des prêtres chrétiens ont immolé des chré- « tiens au pied des autels ; mais ils n'ont versé que du sang ; « vous, vous avez voulu tuer des âmes, des âmes immortelles ! « C'est dans une coupe couronnée de fleurs que vous avez « présenté le poison de l'ironie à vos frères ; vous en avez « enivré les tyrans, afin qu'ils oublient qu'il est au delà de la « tombe un Juge qui punit et qui récompense ; un Juge dont « maintenant vous reconnaissez le pouvoir, puisqu'il vient de « se dévoiler à vos yeux. »

« Il dit, suivit l'ange, qui le conduisit vers les régions éle- vées ; et, presque au même instant, les premiers élus et les an- ciens du trône se levèrent, et, semblables à la nuée majestueuse qui porte la foudre vengeresse dans son sein enflammé, ils pla- nèrent au-dessus des impies. Un des premiers élus prit la pa- role au nom de tous, et dit :

« Vous voici enfin devant le Juge suprême, vous qui fûtes « nos frères pendant votre vie terrestre. Le soleil des cieux, « les mille et mille joyeux enfants du printemps de la terre, « pourraient-ils parler plus hautement de leur Créateur que « nous ne vous avons parlé du Dieu mort pour racheter vos « péchés ? Vous avez repoussé notre témoignage, vous êtes « restés sourds à nos prières, à nos menaces ; vous n'avez eu « confiance qu'en vous-mêmes ; voyez, maintenant, vous qui « fûtes chrétiens : les vils esclaves des idoles eux-mêmes vous « méprisent ! Votre conscience, que vous aviez foulée dans la « poussière, se relève et vous accuse. »

« Au-dessus de la foule des élus s'éleva le plus grand des

apôtres, lui qui poursuivit d'abord la communauté naissante, et qui bientôt devint la plus ferme colonne du sanctuaire. Sous quel nom vous le désignerai-je? car il est inexprimable, celui que les cieux lui ont donné... Je bénis de nouveau la poussière dont je fus formé, quand je l'entendis prononcer ces paroles :

« Que ne puis-je voiler la magnificence des cieux devant les « misérables impies dont rien n'a pu dessiller les yeux ! Ap- « prenez-le : depuis que tout mon sang a coulé dans le glo- « rieux trépas du martyre, j'ai cessé de pleurer sur les ennemis « du Sauveur, car je suis devenu un de leurs juges. Vous voici « enfin devant moi, misérables impies ! En vain votre science « mensongère vous enveloppe encore de ses sombres voiles; en « vain le souffle empesté de l'orgueil cherche-t-il encore à gon- « fler vos âmes haineuses ; je vous connais, et le genre humain « tout entier applaudira à votre condamnation. Que de fois ne « vous avons-nous pas invités à nous suivre dans le temple où « nous sommes entrés... Qu'il était beau, ce temple : ses fon- « dements s'appuyaient sur la nature, ses colonnes s'élançaient « dans l'infini, ses voûtes touchaient au pied du trône céleste, « et de son pinacle le regard des mortels planait sur l'éternité. « Les sacrifices qu'on y célébrait demandaient grâce pour tous « les pécheurs; les hymnes qu'on y chantait remplissaient « l'âme de béatitudes célestes. Voilà le culte que vous avez « dédaigné, que vous avez poursuivi de vos sarcasmes. Allez « maintenant dire aux enfers combien elles étaient trompeu- « ses les hauteurs où vous vous étiez élevés, et d'où vous espé- « riez braver le ciel. Que tous les impies pleurent avec vous le « jour funeste qui vous créa pour une éternité de souffrances « et de malheurs. »

« Le sublime Paul retourna à son siége d'or, et le Juge suprême éleva enfin la voix, et dit :

« Elle est passée, la journée de vie que j'avais accordée à la « terre; elle est venue, l'heure du crépuscule du soir, l'heure « du jugement universel : vous en avez ri comme d'une folle « illusion, mais elle est venue ! Ils ont été pesés, tous ceux qui « ont ri de la vertu patiente et résignée ; ils ont été pesés ceux « qui les ont persécutés : ils ont été trouvés trop légers pour « la vie des anges..... Efface-les, ô mon Père ! du livre de vie ; « ils ne sont plus mes frères : ils se sont raillés de mon sang, « de mon agonie, de mon retour auprès de toi. Au nom de

« tout ce que j'ai souffert pour vous, soyez à jamais rejetés de « ma présence, restez ce que vous vous êtes faits vous-mêmes. »

« Cet arrêt avait réveillé le remords au fond de leurs âmes ; ils essayèrent de demander grâce ; mais le visage sévère du Juge suprême leur prouva que l'heure du pardon était passée. Un des impies, cependant, osa se lever de la poussière, et, fixant ses regards farouches sur le Médiateur, il dit :

« Non, tu n'es pas tout-puissant, puisque ta miséricorde est « limitée. Tu as soif de vengeance ! Eh bien ! que ta foudre « m'anéantisse, si toutefois elle a le pouvoir d'anéantir une âme « immortelle comme toi ! Que le feu céleste me consume, et, « par un dernier effort, ma main calcinée lancera mes cendres « au pied de ton trône ! Que mon âme sente ses pensées tom- « ber en ruines éparses, et, avant de se perdre dans les abî- « mes sans fond du vide, elle aura encore une malédiction pour « toi !!! »

« Saisis d'horreur, nous tendîmes nos bras vers le Sauveur ; la trompette s'échappa des mains de l'ange de la mort ; le divin Éloha lui-même s'enveloppa d'un sombre nuage, et un tonnerre enflammé tomba sur l'impie. Les voûtes des enfers tressaillirent, les monts qui hérissaient les plages de la résurrection s'écroulèrent, et de leurs débris fumants sortit un bruit semblable aux mugissements souterrains qui accompagnent les tremblements de terre et les éruptions des volcans. Et l'impie reparut vivant au-dessus de ce désastre immense ; le feu du ciel avait retrempé ses organes, et leur avait donné la force de sentir plus vivement les tortures de l'enfer, qui font éprouver toutes les angoisses de l'agonie sans jamais donner la mort ; et sa pensée avait reçu la puissance de mesurer toute l'étendue, toute l'horreur de son éternité ! Et, du milieu des ruines où il se tordait avec rage, sa voix arriva jusqu'à nous, et fit entendre ces affreuses paroles :

« Arrête ! arrête, foudre vengeresse ! je t'entendrai gronder « éternellement ; éternellement je les verrai tomber sur moi ; « les monts enflammés !... Qu'elle soit à jamais maudite, la « voix que j'ai osé élever contre le Juge suprême !... Malédic- « tion à la vie ! malédiction à la mort ! malédiction à tous ceux « qui sont sortis des entrailles d'une mère ! malédiction à tous « ceux qui se sont relevés de la poussière des tombeaux ! »

« En ce moment, ma vision devint vague et confuse, et je

n'entendis plus que des murmures lointains, des gémissements étouffés dont il me fut impossible de saisir le sens. Au milieu de ces images indécises, de ces sons plaintifs, il me semblait que tantôt le Temps fuyait rapide et fier, et que tantôt il traînait lentement ses pas chancelants et incertains. Une seule scène de ce drame mystérieux et terrible se dessina nettement à mes yeux étonnés. Je vis passer Caïn; sa taille était gigantesque; d'autres géants, que sur la terre on avait adorés sous le titre de héros, l'avaient chargé de lourdes chaînes, qu'il traînait péniblement en les secouant avec rage. Peu à peu le bruit sinistre de ces fers se perdit dans le vague, le nuage qui avait obscurci ma vue tomba, et l'immense tableau du dernier jugement redevint net et clair pour moi.

« Le divin Éloha, qui venait de recevoir un ordre de son maître, sortit des rangs des immortels; sa démarche était triomphante et rapide; toutes les félicités du ciel rayonnaient sur ses traits, lorsque, d'un geste, il sépara de la foule des morts les élus de l'Éternel. En les voyant passer, je m'inclinai avec respect, et je semai des palmes sous leurs pas. Les séraphins les saluaient de leurs sourires d'anges; eux seuls ignoraient leur mérite. Éloha les rangea à la droite du trône, la trompette redoutée sonna de nouveau à travers l'infini, et l'ange de la mort fit entendre ces paroles :

« Paraissez! vous qui fûtes la honte et l'opprobre de l'espèce « humaine! soit que vous ayez habité des palais ou des chau- « mières, paraissez! vous qui avez méconnu le mérite modeste, « vous qui avez cherché à flétrir l'innocence et la vertu, pa- « raissez! »

« Et une foule immense monta lentement vers le trône; le poids du crime courbait leur taille, inclinait leur tête. Héman les pesa du regard, et prononça sur eux cet arrêt irrévocable :

« Le premier péché avait voilé l'image de la divinité gravée « au fond de vos âmes; mais l'Éternel vous a envoyé des hom- « mes grands et nobles, qui comprenaient les hautes destinées « de l'espèce humaine. Ils vous ont parlé du premier jour de « la création et de la dernière heure du temps; ils vous ont « parlé de la dignité de votre âme et de la bonté infinie de « Dieu, qui n'a pas trouvé l'homme trop petit pour l'éternité. « Ils vous ont dit : Formez-vous, sur le Maître de tout ce qui « est, des idées nobles et grandes comme lui; adorez-le, sans

« jamais croire que vous puissiez avoir quelque mérite à ses « yeux ; soyez humains, et que l'amour de vos frères soit l'u- « nique mobile de toutes vos pensées. Ne demandez jamais « d'autres témoins de vos bonnes actions que Dieu ; ne les dé- « voilez point lors même que des hommes justes et vertueux « vous méconnaîtraient. Au milieu des douceurs de la vie, éle- « vez vos regards plus haut, et apprenez à attendre la mort « avec joie !... Et vous avez repoussé ces enseignements ; vous « vous êtes faits les ennemis, les persécuteurs des sages que le « ciel vous avait envoyés pour vous éclairer, et vous avez jeté « sur leur vie d'anges la noire poussière de la calomnie ! Il est « trois fois saint, le Juge suprême ; son regard puissant vous « condamne à jamais : l'abîme où règne la mort éternelle vous « attend. »

« Héman rentra dans les rangs des élus ; la balance du Juge suprême s'agita, et les réprouvés s'enfuirent de la plage de la résurrection. Leurs cris de désespoir et leurs grincements de dents résonnaient encore dans un lointain ténébreux, quand je vis apparaître un chérubin lugubre. La tempête hurlait sous ses pieds ; il traversait d'un pas hâtif les sombres nuages qui fuyaient devant lui, et répandait partout la terreur et l'effroi. Sa main gauche était levée vers le ciel, et l'ombre que projetait cette main menaçante s'étendait sur toutes les plages de la résurrection, et couvrait les hordes prédestinées à l'abîme. Sa main droite tenait une coupe pleine de feu, qu'il renversa d'un geste terrible en s'écriant d'une voix de tonnerre :

« Au nom de Jéhova, au nom du Dieu vengeur, au nom du « Dieu d'amour et de justice, apparaissez, orgueilleux impos- « teurs, vous qui avez fait des divinités à votre image, vous qui « avez affaibli l'amour des chrétiens pour leur Sauveur en fai- « sant de ses élus des dieux comme lui ! apparaissez !... »

« Forcés d'obéir à cet appel, ils se présentèrent tous. Le fondateur de la loi sacrée qui servit de base à l'alliance nouvelle, le grand prophète qui, sur la terre, déjà, avait eu la force de contempler la face de l'Éternel, et d'entendre de près le son de la trompette redoutée, avait reçu l'ordre de les juger. Il se leva, promena son regard sévère sur la terre endormie à ses pieds, et dit :

« Qu'elles sont hideuses et bizarres, les images qui couvrent « le sol où nous avons vécu ! et ces images, vous les avez ap-

« pelées des dieux!... Elles n'en étaient pas même l'ombre...
« vous le saviez, et vous êtes restés au milieu des ténèbres que
« vous aviez créées vous-mêmes, afin que vos frères, qui se
« tordaient dans la poussière, ne pussent voir les nuages du
« ciel; afin qu'aucun rayon du soleil ne vînt leur rappeler la
« noblesse de leur origine. Vous étiez trop pleins de vous-mê-
« mes pour vous prosterner devant la toute-puissance, et vous
« vous croyiez grands en inventant des dieux au-dessous de
« vous. Tout, dans la nature, vous a paru propre à être offert
« à l'adoration de vos frères; tout, excepté le Créateur de cette
« nature. Il a entendu les gémissements des peuples, quand
« l'idole de la forêt ou l'étoile du firmament restaient sourdes
« à leurs folles prières, quand les coursiers divinisés ne savaient
« pas s'arrêter à temps. Il a pesé les misères de vos dupes in-
« fortunées; il a vu les turpitudes et les crimes que voilaient
« les rideaux de vos temples; il a entendu les cris des enfants
« livrés aux bras rougis de vos dieux d'airain, et le son des
« tambours qui couvrait les soupirs des mères que vous forciez
« de sourire à la mort de leurs enfants, en assurant que pour
« apaiser sa colère, Dieu vous avait demandé leur sang! Au-
« jourd'hui, il vous demande compte de ce sang; il vous de-
« mande compte de tous les forfaits commis en son nom; il
« vous demande compte de tous les forfaits de vos frères, qui
« eussent été vertueux si vous ne les aviez pas jetés sur une
« fausse route »

« Et à mesure qu'il parlait, son visage devenait plus éclatant, son front plus sévère, plus terrible! Hénoc, enveloppé dans la plus brillante des nuées qui précèdent le lever du soleil, vint après lui, et dit :

« Pendant mon pèlerinage sur la terre, j'aimais à me repo-
« ser à l'ombre d'un cèdre solitaire; un doux souffle agitait
« son feuillage; tout vivait autour de moi, et je sentais plus
« fortement que mon âme était immortelle. Durant ces heures
« de sainte extase, ma bouche restait muette, le sentiment de
« la vie terrestre m'échappait, le temps me paraissait immo-
« bile, et du fond de mon cœur cette pensée s'élevait vers le
« ciel : Qui es-tu, Être des êtres? Dieu infini, tu fus le premier;
« mais alors tout était solitude autour de toi... Pouvais-tu res-
« ter longtemps seul, toi, principe d'amour?... Et alors mon
« émotion me rendait la parole et les larmes, et je m'écriais :

« O mon Créateur ! ces joies célestes qui m'inondent et me « font pressentir ta toute-puissance, c'est toi qui me les pro- « digues... Un jour... L'Éternité me suffira-t-elle, pour célé- « brer dignement ce grand jour, où il me fit entrer dans son « royaume sans me faire passer par la sombre vallée de la mort ? « C'est au nom de ce Dieu qui m'a fait franchir la tombe, que « je vais vous juger, vous, prétendus sages si fiers de votre vain « savoir. Que n'avez-vous attendu que l'ange de la mort vienne « vous dévoiler les mystères de l'éternité ? vous ne trouveriez « ici qu'un père indulgent, et les âmes nobles que vous avez « égarées ne vous accuseraient pas de leur perte. »

« Hénoc se tut, et son regard attristé erra sur les innombrables adorateurs d'idoles qui attendaient en silence l'arrêt de leur Juge. Au milieu d'eux se tenait un groupe de chrétiens [1]. Une pâleur mortelle couvrait leurs fronts, une tristesse profonde voilait leurs traits; et leurs yeux, pleins de larmes, étaient fixés sur la mère du Sauveur, et sur les saints et les martyrs, causes involontaires de leurs fautes, et qui pourtant s'en croyaient responsables devant le Juge suprême, vers lequel ils s'avancèrent d'un pas incertain et tremblant. Enveloppée d'une blanche draperie tachée de sang, Marie marchait à leur tête. Son regard était baissé, son maintien humble et craintif. Arrivée au pied du trône, elle s'y prosterna en silence, déposa sa couronne d'or, et ses yeux, humides et suppliants, se fixèrent tantôt sur son fils, et tantôt sur les chrétiens égarés qui l'avaient adorée, elle et les nobles amis prosternés autour d'elle, et qui, eux aussi, déposèrent leurs couronnes, et demandèrent grâce de la pensée pour les malheureux dont ils avaient causé l'erreur. Après un instant de silence, qui pesa péniblement sur les cieux réunis, le Christ leur sourit à tous, et dit :

« Relevez-vous, mes enfants, et aimez-moi comme je vous « ai aimés lorsque j'ai répandu mon sang pour vous. »

« Marie tendit les bras vers son Fils en sanglotant, et une nuée brillante la porta sur les marches du trône. Certaine, en-

[1] Craignant de diminuer l'effet moral qu'il espérait produire par son poëme, l'auteur a cru devoir supprimer, dans les précédentes éditions, le passage suivant, composé dès l'année 1753. Il s'empresse de le rétablir ; car il est persuadé que cette précaution est inutile aujourd'hui, même pour les lecteurs catholiques les plus zélés. (*Note de* KLOPSTOCK.)

tin, d'avoir trouvé grâce devant son souverain Juge, elle exprima le saint ravissement qui remplissait son âme, et toutes les harpes des cieux s'unirent à ce chant d'amour et de reconnaissance, que Marie adressa à son divin Fils :

« Cessez de couler, larmes amères que je versais, même au « sein du repos éternel, quand les chrétiens divinisaient la mère « et les élus de leur Sauveur. Cessez de couler, larmes amères, « car ils sont détruits, les brillants autels d'où s'élevaient vers « nous des vœux insensés que nous nous efforcions de ne pas « entendre. Honneur et gloire à toi seul, Homme-Dieu, vain- « queur de la mort, divin Rédempteur ! Tu ne les avais pas « encore créées, les innombrables légions d'âmes ; ils n'étaient « pas encore, les mondes et les soleils, et déjà ta pensée avait « conçu l'œuvre de la rédemption ; déjà ta pensée avait racheté « ta mère, et les saints et les martyrs ; déjà tu leur avais par- « donné l'encens que des chrétiens égarés devaient brûler en « leur honneur ; déjà tu avais lavé de ton sang les mains pré- « destinées à nous offrir cet encens impie. Honneur et gloire « à toi seul, Homme-Dieu, vainqueur de la mort, divin Ré- « dempteur ! à toi qui t'éveillas dans une crèche à la vie d'un « jour ! à toi qui t'endormis sur la croix du sommeil de la « mort ! à toi dont jamais rien, sur la terre, n'a pu compren- « dre ta puissance infinie ! à toi dont jamais rien, dans les « cieux, n'a pu comprendre la miséricorde sans bornes ! à toi, « archétype de l'univers ! à toi qui trouvas la pensée de la ré- « demption de l'espèce humaine dans l'immensité de ton « amour pour elle ! à toi, enfant de la terre, héritier des cieux, « Fils du Créateur éternel et Créateur comme lui ! »

« En ce moment, ma vision redevint vague et confuse, et je n'entendis plus que des murmures lointains, des gémissements étouffés dont il me fut impossible de saisir le sens. Au milieu de ces images indécises, de ces sons plaintifs, il me semblait que tantôt le Temps fuyait rapide et fier, et que tantôt il traînait lentement ses pas chancelants et incertains. Une seule scène de ce drame mystérieux et terrible se dessinait nettement à mes yeux étonnés. Je vis passer des hommes qui, pendant leur séjour sur la terre, avaient souffert avec courage pour glorifier leurs dieux. Les plus purs rayons de la lumière primitive couronnaient leurs têtes, et les anges les introduisaient au sanctuaire des cieux. Peu à peu ils disparurent à

mes regards avides, et le nuage qui avait obscurci ma vue tomba, et l'immense tableau du dernier jugement redevint net et clair pour moi.

« La masse informe de la mort éternelle venait de se dresser au milieu des plages de la résurrection, autour d'elle les rebuts de l'espèce humaine, les plus vils des êtres sortis de la poussière et tombés dans le péché, les mauvais rois, enfin, venaient lentement se ranger en groupes épais, semblables aux sombres nuées que la nuit, quand elle commence à déployer ses longues ailes, jette çà et là sur la voûte azurée. Ce n'était ni le tonnerre des cieux ni l'appel du métal sonore qui les avait fait sortir de leurs tombes; ils comparaissaient devant Dieu, sommés par les mille et mille voix des victimes tombées sur les champs de bataille, et des pécheurs entraînés par eux dans les voies de la perdition. Un juste, que des piéges sans nombre avaient entouré, et qui avait su les éviter, sortit de leurs rangs, et dit :

« J'ai vécu !... Trois fils ont grandi autour de moi... Nous « occupions, dans la vie terrestre, la plus humble des places ; « mais le ciel, du moins, fut toujours serein pour nous. Puis « il vint, ce roi ennemi de tout ce qui se sentait battre un cœur « d'homme ; il vint, avec son sourire perfide, s'asseoir sur un « monceau d'or, et bientôt tous ses sujets devinrent méprisables et vils comme lui.... J'ai préféré la mort à ses honteuses faveurs.... Juge suprême, rejette-le de ta face ; pour « se maintenir sur son monceau d'or, il n'a pas craint de s'abreuver de sang innocent ! que ce sang retombe sur lui ! »

« Après ce premier accusateur, mille et mille martyrs élevèrent la voix et s'écrièrent :

« Vous avez permis aux oiseaux des forêts d'envoyer leurs « hymnes vers le ciel, mais vous ne nous avez pas permis de « remplir de nos chants plaintifs les cavernes ténébreuses où « vous aviez jeté les restes de nos frères ; les agents de votre « fureur nous ont poursuivis à travers les déserts et les abîmes, « et ils nous ont frappés de leurs glaives homicides ! Effrayés, « enfin, du lugubre silence qui régnait autour d'eux, et du « regard imposant et doux de la dernière de leur victime « expirante, ils ont fui ; et le murmure des forêts résonnait à « leurs oreilles, terrible comme le mugissement de la tempête ; « et l'ombre vacillante des arbres était, pour leurs yeux, un

« voile plus effrayant que les épaisses ténèbres de minuit.
« Mais vous, qui les aviez contraints à commettre tant de
« forfaits, tandis que vous sommeilliez doucement sur un lit
« de roses où de vils flatteurs vous enivraient de leur perfide
« encens, vous ne craigniez rien. Relevez la tête, maintenant ;
« ils sont ici, ceux que vous avez égorgés ! Arrêtez vos regards
« sur le premier-né d'entre les morts : son nom est Jésus ! Ce
« nom, vous l'avez entendu souvent prononcer sur la terre ;
« mais, alors, il ne résonnait pas menaçant et terrible comme
« en ce moment, où les cieux réunis le répètent aux enfers ! »

« Ainsi parlèrent les témoins que couvraient de glorieuses plaies. Après eux, un roi juste leva son visage souriant, et promena son regard sur les âmes vertueuses dont il avait été jadis le protecteur et l'ami :

« Oh ! qui pourrait exprimer le calme et les béatitudes que
« j'éprouve en ce moment ? dit-il ; qu'ai-je fait pour mériter
« tant de bonheur ? J'ai conservé les sentiments humains que
« Dieu a gravés dans tous les cœurs ; l'éclat de ma puissance
« ne m'a jamais fait oublier que, moi aussi, je n'étais que
« poussière. Mais j'en ai été récompensé par les douces émo-
« tions que j'éprouvais lorsque je parvenais à soulager les
« malheureux qui souffraient autour de moi. Ce n'est pas, ô
« mon divin Rédempteur ! d'après le mérite de tes enfants,
« c'est d'après ta miséricorde, que tu mesures les récompenses
« que tu leur prodigues ; car tu m'accables de félicités sans
« nombre, et tu m'ouvres ton éternité pour les goûter dans
« toute leur étendue. »

« Un des réprouvés se redressa tout à coup, et, secouant la poussière où il s'était tordu, il étendit sa main droite vers le groupe des rois, et s'écria d'une voix terrible :

« Ma vie a été souillée d'opprobre, et pourtant je suis moins
« méprisable, moins vil que vous, qui avez fait régner le péché
« sur la terre ; vous, qui avez étouffé dans les âmes faibles,
« mais nées pour la vertu, la voix de la conscience, que ce
« grand jour vient de réveiller du sommeil perfide où l'avaient
« plongée vos séductions et vos exemples funestes. »

« Il dit, et le divin Éloha déploya le livre de vie, dont les pages flamboyantes envahirent les cieux. A mesure qu'il les déroulait, ces pages terribles, elles mugissaient ; mais la voix puissante d'Éloha les couvrit, et fit entendre ces paroles :

« Vous qui avez souillé l'image de la divinité imprimée à « l'espèce humaine, il n'est point de mesure qui puisse con« tenir vos misères, il n'est point de nombre qui puisse les « exprimer. Malheur ! malheur à l'instant où vous fûtes créés ! « Vous avez été élevés haut sur la terre, et l'Éternel tenait ses « regards fixés sur la vaste arène qu'il vous avait ouverte pour « y faire le bien. Et vous avez allumé le flambeau de la « guerre ; vous avez porté le carnage et la désolation dans les « contrées paisibles ; vous avez semé autour de vous le vice et « la corruption ; vous avez souffert que de vils flatteurs se « fassent les tyrans de vos peuples ; vous n'avez pas récom« pensé les nobles et belles actions, vous n'avez pas essuyé les « larmes de l'innocence opprimée ; et l'enfer vous a applaudis « de ses plus horribles ricanements, et l'Éternel a détourné « de vous ses regards !... Les rêves d'immortalité qui nous « berçaient délicieusement se sont réalisés ; oui, vous êtes im« mortels, mais ce n'est pas ainsi que vous espériez l'être. « Votre nom vivra dans les enfers, vos actions sont gravées sur « les montagnes d'airain des abîmes ! Là, il n'y a point de « temple de la gloire ; là, il ne croît point de lauriers pour « couronner vos fronts ; là, ne résonnent jamais les cris de « victoire dont la magie funeste aveugle l'orgueilleux triom« phateur sur tous les crimes dont il s'est souillé. Vous n'y « entendrez que des cris de désespoir, et la voix menaçante du « sang innocent. Voûtes ténébreuses, faites entendre vos mu« gissements ! nuages nocturnes, voilez le trône de l'Éternel, « et armez-vous de vos plus effroyables tonnerres ! Ange de la « mort, presse ton pas de fer ! légions innombrables d'âmes qui « attendez votre arrêt, levez vos regards vers la balance redou« tée !... Déjà ses bassins s'agitent, ils s'élèvent, ils descendent, « ils remontent dans les cieux ! »

« Ainsi parla le plus grand des séraphins, et un silence lugubre régna sur la terre et dans l'espace. La toute-puissance et la colère infinie brillèrent dans les yeux du Juge suprême ! Le sol trembla sous les pieds des rois, l'ouragan descendit du trône, et avec les nuages nocturnes de l'ouragan arrivèrent à la fois tous les anges de la mort ! Les rois s'enfuirent éperdus ; mais les gouffres béants refusèrent de les engloutir et de les dérober au glaive flamboyant des anges exterminateurs. Une pensée, et elle était vide, la plage de la résurrection !... J'en-

tendis les portes des enfers s'ouvrir, je les entendis se refermer !...

« Les anges de la mort reparurent à l'horizon des cieux, ils étendirent leurs sombres ailes et entonnèrent un lugubre chant de triomphe. »

CHANT XIX.

Adam s'abstient de raconter une des scènes du dernier jugement. — Condamnation des chrétiens trop orgueilleux de leur foi.—Abbadona est jugé par le Messie. — Les bienheureux s'élèvent dans le ciel, précédés par les âmes des pécheurs qui ont péri dans le déluge.— La terre est transformée — Fin de la vision d'Adam. — Jésus apparaît à quelques-uns de ses disciples sur les bords de la mer de Tibériade. — Il se montre à cinq cents fidèles à la fois, sur le mont Thabor. — Il descend dans une forêt de palmiers et apparaît aux apôtres et aux soixante-dix. — Songe prophétique de Jean — Thomas conduit les disciples dans la vallée de Gethsémané. Le Christ les rejoint et se rend avec eux sur le mont des Oliviers, où les anges et les ressuscités les ont précédés. — Le Messie bénit les apôtres et monte au ciel. — Eloha et Salem engagent les apôtres à retourner à Jérusalem pour y attendre le Saint-Esprit.

Au milieu des cris d'angoisse des condamnés, Adam avait entendu la douce voix d'Ève, qui, debout sur une colline étincelante, les cheveux flottants, les bras tendus, le visage baigné de larmes, demandait grâce pour ses malheureux enfants. La prière, partie de son cœur maternel, s'était perdue dans le vague de l'infini, et Adam n'avait plus entendu que le murmure des harpes célestes, et ce murmure exprimait une tendre compassion, puis une joie ineffable... Dominé par un sentiment qu'il ne cherche pas à définir, il ne parle point aux anges et aux ressuscités de cette vision consolante, dont le souvenir le plonge dans une vague rêverie. Après un long silence, il reprend ainsi son récit :

« Les anges de la mort quittèrent l'horizon des cieux, et de nouveaux agents de la volonté divine parcoururent en tous sens les plages de la résurrection. Leurs regards pénétrèrent dans les rangs les plus épais des morts à juger, et, d'une voix sèche et brève, ils leur crièrent : Suivez-nous ! Et les morts les suivirent, sombres comme les pensées de destruction, silencieux comme les marbres de leurs tombes. Un séraphin, à la démarche grave, au visage sévère, vint au-devant d'eux, et leur signifia cet ordre du Juge suprême :

« Prosternez-vous, et écoutez votre arrêt ! »

« Et ils se prosternèrent et restèrent immobiles comme des rocs jetés sur un rivage bouleversé par une commotion de la nature, et le séraphin s'éloigna en silence.

« Le plus aimable des disciples, lui qui sur la terre déjà avait compris tout ce qu'il y avait d'amour dans la loi du Christ [1], se leva de son siége d'or. Tous les juges s'inclinèrent devant lui lorsqu'il passa pour aller dévoiler les actions des morts, qui, toujours prosternés sur la terre, poussaient de profonds gémissements. Jean les regarda un instant en silence, puis sa parole tomba sur eux comme la foudre de Jéhova, qui, sans frapper tous les monts, sans sillonner tous les gouffres, purifie l'air et chasse au loin les nuages empestés.

« Je vous connais tous, leur dit-il, et je ne m'adresse qu'aux « plus coupables d'entre vous. Vous vous êtes fait une idole de « votre propre mérite, et vous l'avez élevé au-dessus de la loi « éternelle, au-dessus de votre conscience. Jamais vous n'avez « invoqué pour vous l'œuvre de la rédemption, car vous vous « croyiez purs et sans reproche, et vous avez osé juger vos « frères qui marchaient humblement dans la vie de luttes et « d'épreuves. Vous avez méconnu la vertu silencieuse et mo- « deste, pour rendre hommage à son ombre mensongère assise « sur le trône des rois ou entourée des grandeurs humaines. « Le nom de la Providence était toujours dans votre bouche, « mais votre cœur n'avait foi qu'en vous-mêmes, et ne désirait « que les biens de la terre ; vous avez mêlé à la douce voix de

[1] Saint Jean l'évangéliste vécut fort vieux. Sa faiblesse l'empêchait de marcher ; il se faisait porter à l'église, où il répétait sans cesse ces paroles : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Ses disciples lui ayant fait remarquer qu'il redisait toujours la même chose, il leur répondit : *C'est le précepte du Seigneur ; et si on le garde, il suffit.* (*N. du Tr.*)

« la charité chrétienne les sons rauques de la haine et de l'en-
« vie. En apparence, vos actions étaient toujours irréprocha-
« bles, car vous craigniez les jugements des hommes ; mais ja-
« mais la paix du juste n'a régné dans votre âme, car jamais
« vous n'avez béni votre ennemi, jamais vous n'avez remercié
« le ciel des maux qu'il vous envoyait. Vous voilà enfin devant
« le Juge suprême, qui lit dans les cœurs, qui punit et récom-
« pense les pensées... Relevez-vous, contemplez les bienheu-
« reux ! l'humilité, la douceur et l'amour du prochain, les ont
« conduits vers le but où les joies éternelles payent les souf-
« frances d'un moment. Avez-vous, comme eux, passé vos nuits
« dans les larmes et les prières ? avez-vous, comme eux, connu
« le bonheur ineffable de n'avoir d'autres témoins d'une bonne
« action que le Juge suprême ? Non, vous n'avez jamais songé
« à implorer la miséricorde du Sauveur, car vous n'avez pas
« voulu comprendre qu'il n'est point d'être créé qui, devant
« devant sa justice, puisse se trouver pur et sans reproche. »

« Et, pendant que le noble Jean parlait ainsi, la balance s'a-gita. Les morts furent trouvés trop légers, et cependant ils ne furent pas précipités dans la nuit éternelle ; le crépuscule du matin les entoura, et, dans les profondeurs de l'éternité, il se forma un soleil qui tôt ou tard se lèvera pour eux.

« D'autres morts qui s'étaient rangés à la gauche du Juge suprême furent entraînés par les anges de la mort vers l'abîme de la damnation, et mille et mille sombres nuages les envelop-pèrent de leurs teintes lugubres.

« En ce moment le triste Abbadona parut sur la pointe la plus élevée d'un rocher solitaire ; il s'y tenait immobile et les yeux fixés sur le fond du gouffre béant qui mugissait à ses pieds. Un des anges exterminateurs se dirigea vers lui. Au bruit de son vol sinistre, Abbadona s'inclina pour recevoir le coup qui devait l'effacer de la création : mais le terrible agent de l'Éternel ne le frappa point ; l'ange déchu releva la tête, et tous les morts tournèrent leurs regards vers lui. Il gémit profon-dément, se prosterna, tendit les bras vers le Juge suprême, et dit :

« La voilà venue enfin, la dernière heure du temps ! l'heure
« terrible qui sera suivie pour moi d'une nuit éternelle !... O
« toi qui siéges sur le trône céleste, permets à mes yeux inondés
« de larmes de te contempler une dernière fois ! Toi qui as tant

« souffert, laisse tomber un regard de pitié au fond de l'abime « où gémissent tes créatures tombées trop bas pour que ta « miséricorde ait pu les absoudre... Je ne te demande pas grâce; « l'anéantissement qui m'attend est tout ce que j'ai osé espé- « rer; mais daigne te souvenir que tu me créas jadis pour la « vie éternelle... Qu'elle reste vide à jamais, la place que j'oc- « cupais dans les cieux; que mon nom et mes longs remords « s'effacent avec moi; que je disparaisse tout entier de l'infini... « Ta foudre reste immobile?... serais-je condamné à vivre?... « Oh! alors souffre du moins que je reste seul sur ce noir ro- « cher; mon eternité de tourments me paraîtra moins terrible « si, en regardant autour de moi, je puis me dire : C'est à cette « place que s'élevait son trône ; c'est là que ma pensée adorait « les glorieuses blessures qui ont racheté l'espèce humaine; « c'est là que les bienheureux se sont élevés avec lui dans le « séjour des béatitudes éternelles, d'où mon crime m'a banni « à jamais!... »

« Il dit, et, saisi tout à coup par un sommeil irrésistible, il tomba au pied du rocher. Les anges arrêtèrent des regards inquiets et suppliants sur le visage calme et grave du Juge suprême; l'espèce humaine tout entière garda le silence; la tempête et le tonnerre retinrent leurs voix menaçantes; une attente pénible suspendit le mouvement dans l'infini. Au milieu de cette stupeur universelle, Abbadona se réveilla, et, à travers les cieux attentifs, ces paroles arrivèrent jusqu'à lui :

« Je connais toutes mes créatures; je vois l'insecte avant de « l'avoir fait éclore dans la poussière : je vois le séraphin avant « de l'avoir lancé dans l'espace; je lis dans tous les cœurs, je « comprends toutes les pensées... Abbadona! tu t'es détourné « de ton créateur, de ton père; elles témoignent contre toi, « les âmes que j'ai été forcé de rejeter, parce qu'entraînées par « ton exemple elles m'ont abandonné. »

« L'ange déchu se tordit les bras, et s'écria :

« Puisque tu daignes reconnaître encore la plus malheureuse « de tes créatures, puisque ton regard mesure l'horreur d'une « éternité de remords sans espoir de pardon, tu auras pitié de « moi, tu m'anéantiras! En m'appelant à l'existence, tu avais « fixé ma place parmi les plus nobles de tes enfants. Je me « suis rendu indigne de tant de bonheur, de tant de gloire; « avant de ne plus être, je veux saluer tout ce qui est sorti de

« ta pensée, je veux une dernière fois adorer cette pensée!...
« Lorsque les cieux et les mondes à peine nés s'élancèrent dans
« leurs orbes éternels, lorsque les anges se sentirent vivre et
« que leurs légions innombrables t'entourèrent, toi qui, après
« une éternité de solitude et de silence, venais d'ouvrir une
« éternité nouvelle au mouvement et à la vie, ce fut alors que
« tu me créas! Ignorant encore qu'il était possible de souffrir,
« je me dilatais dans le bonheur d'aimer, et ce fut toi, toi seul
« que je préférai à tous les nobles esprits dont tu venais de peu-
« pler l'infini. Le salut éternel m'ombrageait de ses ailes bien-
« faisantes, et mon regard ne rencontrait partout que béatitude
« et perfection. Avec quel ravissement je chantais alors le bon-
« heur d'être, et de trouver partout amour pour amour! et
« pour mesurer la durée de cette existence ineffable, l'éternité
« s'ouvrait devant moi! et pour compter mes journées, je mar-
« quais les œuvres de ta puissance et de ta miséricorde!...
« Dissous-le maintenant, cet esprit immortel, car il s'est dé-
« tourné du but pour lequel il fut créé. Me voici, frappe, ô toi
« qui m'as placé sur les sommets les plus ténébreux du destin!
« Je fus d'abord un des témoins de ton amour, que ta ven-
« geance me réduise en poudre!... »

« Il dit, et se prosterna au pied du trône. Le silence régnait encore dans les cieux, il régnait encore sur la terre, et je levai en tremblant mes yeux vers les siéges d'or. La pâleur et les traits altérés des martyrs me prouvèrent que pas un d'eux ne savait quel serait le sort du malheureux Abbadona. Les anges de la mort tenaient toujours leurs sombres nuages et leurs glaives flamboyants suspendus au-dessus de sa tête, et leurs yeux, fixés sur le Messie, attendaient que d'un regard, d'un mouvement de sourcil, il leur fît connaître sa volonté suprême. »

Dominé par l'excès de son émotion, Adam se tait; les anges et les ressuscités le contemplent avec inquiétude; il leur semble que le sommeil qui précède la résurrection pèse une seconde fois sur lui. S'arrachant enfin au sentiment qui l'accablait, le Père du genre humain reprend son récit :

« Et j'entendis des paroles douces comme les consolations qu'une mère adresse à son fils bien-aimé, solennelles comme les hymnes des archanges, et ces paroles qui descendaient du trône, disaient à l'ange déchu :

« Abdiel-Abbadona ! viens, viens; ton Sauveur t'appelle !.. »

Adam s'interrompt de nouveau, mais le désir de raconter à ses célestes amis le bonheur d'Abbadona l'arrache bientôt à sa rêverie, et il continue ainsi :

« Je l'ai vu s'élever d'un vol rapide comme la pensée, puissant comme la tempête, quand elle porte l'Éternel sur ses ailes immenses, et à mesure qu'il s'approchait du trône, ses traits reprenaient leur beauté primitive, et dans ses yeux se développait cette flamme ardente et pure qui décèle les fils de la lumière, quelle que soit la forme qu'ils empruntent.

« Déjà Abdiel avait quitté le rang des séraphins, pour s'élancer au-devant de son frère. En le pressant contre son cœur, ses joues étincelaient, et sa couronne d'or rendait des sons harmonieux. Abdiel-Abbadona eut la force de s'arracher des bras de son ami, dont il venait de retrouver l'estime et l'amour, pour se précipiter aux pieds du Sauveur. Un doux murmure remplit l'infini, des larmes de joie coulèrent doucement sur les joues des bienheureux, et les siéges d'or des anciens du trône résonnèrent comme les harpes des anges gardiens, quand ils les font vibrer au-dessus du berceau de l'homme vertueux qui vient de naître, au-dessus de la tombe du saint qui vient de mourir !

« Après avoir longtemps adoré en silence le Rédempteur du monde, Abdiel-Abbadona lui adressa enfin ces mots :

« Quel nom te donnerai-je, à toi qui viens de me faire con-
« naître la toute-puissance de ta miséricorde?... Premiers-nés
« de la création, et vous tous, que le sacrifice de la rédemption
« a faits héritiers de la lumière, parlez, qui de vous m'a appelé,
« quelle était la voix qui a prononcé mon nom?... Vous ne
« répondez pas?... C'était donc la tienne, divin Sauveur,
« agneau égorgé, juge suprême, source inépuisable de toutes
« les béatitudes !... La dernière heure du temps n'a pas affaibli
« ta force créatrice ; j'étais mort ! mort éternellement, tu viens
« de me créer de nouveau !... L'éternité que tu m'as rendue
« me paraît trop courte pour te peindre mon amour et ma re-
« connaissance. Cieux et terre, réjouissez-vous ; il vient de dire
« à la douleur : Ne sois plus !... il vient de dire aux larmes amè-
« res du désespoir et du repentir : Je vous ai comptées, soyez
« désormais le signe des béatitudes célestes !... Gloire et re-

« connaissance au Juge suprême, au Fils éternel, au principe « d'amour et de miséricorde ! »

« En ce moment ma vision redevint vague et confuse, et je n'entendis plus que des murmures lointains, des gémissements étouffés dont il me fut impossible de saisir le sens. Au milieu de ces images indécises, de ces sons plaintifs, il me semblait que tantôt le Temps fuyait rapide et fier, et que tantôt il traînait lentement ses pas chancelants et incertains. Des années, je le croyais du moins, s'étaient écoulées, lorsque le nuage qui avait obscurci ma vue tomba, et l'immense tableau du dernier jugement redevint net et clair pour moi.

« L'éclat terrible du trône n'était plus qu'une lueur bienfaisante qui éclairait doucement les plages de la résurrection. Jamais encore mon regard n'avait eu la force d'embrasser une aussi vaste étendue. Dans un lointain qui effraya ma pensée, je vis les innombrables élus s'élever vers le sanctuaire des cieux; à leur tête, je distinguais les premiers enfants de la terre, qui périrent lorsque, dans sa juste colère, l'Éternel ouvrit les cataractes du ciel, sur la tête des héritiers du péché et de la mort que j'avais légués à ma race infortunée. Avec quel ravissement je les contemplais, ces premières victimes de ma faute, qui, depuis tant de siècles, avaient gémi dans un exil ténébreux, et dont les fers venaient enfin de tomber pour toujours ! Tandis que mon regard et ma bénédiction les suivaient de loin, j'entendis gronder à mes pieds la voix menaçante du tonnerre; je vis la terre se soulever, se dissoudre, et les ruines éparses du séjour de l'anathème et de la mort se transformer en un nouvel Éden, comme les cendres de mes ossements, qui avaient été formés avec la poussière de cette terre, se sont transformées en ce corps immortel qui maintenant enveloppe mon âme.

« Le doux bruissement de la terre ressuscitée résonnait encore à mon oreille, la clarté inaccoutumée et bienfaisante dont brillaient tous les astres de l'infini charmait encore mes yeux, mais déjà ma vision avait at eint les limites que le Sauveur lui avait assignées; elle disparut, et je suis venu vers vous, mes célestes amis, pour vous raconter ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu. »

Jésus est descendu du mont Thabor. Silencieux et pensif, il

s'est arrêté sur les bords de la mer de Tibériade [1], visible seulement pour les anges qui viennent lui apporter des messages de tous les mondes de l'infini. Ces anges partent et reviennent vers lui ; ils partent de nouveau, surpris et joyeux des missions qu'ils vont remplir, et qui, pour nous aussi, seront un sujet de joie ou de terreur, quand notre âme, débarrassée de son enveloppe mortelle, pourra comprendre enfin les secrets de l'éternité.

Un jour nouveau vient de se lever sur la terre ; mais un voile diaphane, tissé avec le feu des diamants et la blanche lumière de la lune, modifie l'éclat de ses rayons naissants. Un calme profond règne sur toute la contrée, que le silence effleure et sanctifie de son souffle mystérieux. Du sein des vapeurs grisâtres qui ne peuvent encore s'élever au-dessus de la surface des eaux où elles se sont endormies, s'échappe furtivement une barque légère que remplissent de nobles et pieux amis. Simon-Pierre se tient debout et regarde le filet que, pendant la nuit qui vient de s'écouler, il a plusieurs fois jeté en vain au milieu de ces ondes si riches en poissons. Barthélemi, assis près de lui, laisse tomber dans ses mains sa tête blanchie par l'âge. Plongé dans une rêverie mélancolique, Lebbé s'appuie sur son aviron, et une joie céleste brille dans ses regards. Une douce sérénité respire sur le visage de Nathanaël, car la certitude de la résurrection du Christ l'a consolé de la mort de Marie. Le noble Jacques élève ses pensées vers le ciel ; mais Jean ne songe qu'à Jésus, et toutes ses affections resteront attachées à la terre, tant que son divin maître la sanctifiera par sa présence.

La barque s'est approchée du rivage, et les disciples aperçoivent le Messie qui s'y promène à pas lents. Ils ne le reconnaissent point ; mais la noblesse de son maintien, la majesté de ses traits, les frappent, et ils se communiquent l'admiration qu'il leur inspire. Jésus élève la voix, et leur demande s'ils ne pourraient pas lui donner quelque nourriture. Les disciples gardent le silence, car, quoiqu'ils aient passé la nuit à la pêche, ils n'ont rien pris encore. Touché de la douleur que leur cause la nécessité de refuser sa demande, il leur dit de

[1] Dans les Évangiles le lac de Génésareth ou de Galilée est presque toujours désigné sous le nom de *mer de Tibériade*. (*N. du Tr.*)

tendre le filet à la droite de la barque. Ils obéissent, et aussitôt le filet se remplit d'une si grande quantité de poissons, que tous leurs efforts réunis suffisent à peine pour le retirer des flots. Surpris de cette riche pêche, Thomas et Lebbée arrêtent leurs regards étincelants sur l'étranger, et leurs traits expriment une joyeuse attente. Mais Jean a reconnu le Sauveur, et un cri de joie et le nom de Jésus s'échappent de ses lèvres tremblantes.

A ce nom, Simon-Pierre se précipite dans les flots et atteint le rivage, où bientôt après ses amis débarquent et entourent leur maître dans un muet ravissement. Le Messie désigne plusieurs pains et un brasier allumé prêt à griller les poissons que Simon-Pierre vient de prendre. En peu d'instants, le repas est prêt; tous se groupent autour du feu, et, pour la deuxième fois depuis la soirée douloureuse qui précéda sa mort, le Messie bénit le pain qu'il offre à ses disciples.

Le repas est terminé; Jésus se lève, fait signe à Simon-Pierre de le suivre, s'avance avec lui sur le rivage, et lui demande d'une voix solennelle :

« Céphas, m'aimes-tu ? ton affection pour moi est-elle à toute épreuve ? »

Et Pierre répond :

« Tu le sais, maître, car tu lis dans tous les cœurs.

« Que tardes-tu alors? *Va faire paître mes agneaux.* »

Puis il renouvelle deux fois la question qu'il vient d'adresser au disciple, qui répond avec l'accent d'une tristesse profonde :

« Toi qui sais toutes choses, peux-tu douter encore de mon amour, de mon dévouement ? »

Et Jésus répète :

« Que tardes-tu alors? *Va faire paître mes brebis.* Tu es jeune, tu peux ceindre ton glaive et diriger tes pas selon ta volonté. Quand l'âge aura affaibli tes forces, un autre te mettra la ceinture et te conduira où tu ne voudras pas aller. En vérité, je te le dis, pourquoi tardes-tu à marcher sur mes traces? »

Pierre a compris le sens de ces paroles, il sait maintenant qu'il doit mourir pour témoigner de la gloire de son maître, et une joie ineffable inonde son âme.

Le disciple qui, pendant le repas de la nouvelle alliance, s'é-

tait appuyé sur la poitrine de Jésus, le suit de loin; Pierre le voit, et demande au Messie si Jean aussi doit bientôt mourir de la mort du martyre.

« *Et si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe*[1] *?* » répond Jésus.

Les disciples ont cessé de le voir : c'est ainsi que les vagues de la mer se soulèvent et disparaissent sous le regard inquiet du navigateur.

Après un court silence, Simon-Pierre s'écrie avec la joie la plus vive :

« Oui, bientôt je mourrai comme lui ; mais toi, Jean, tu es immortel ! »

Et les disciples félicitent l'aimable Jean de cette faveur inouïe, dont tous le reconnaissent digne. Lui seul a saisi le véritable sens des paroles du Christ; mais c'est en vain qu'il cherche à détruire l'erreur de ses frères. Aussi heureux de l'immortalité de Jean, que du martyre qu' ils attendent pour eux avec une sainte impatience, les disciples remontent dans leur barque, et vont distribuer le reste de leurs poissons aux pêcheurs malheureux qui, pendant toute la nuit, ont vainement jeté leurs filets.

Les soleils se lèvent, les soleils se couchent, et le Jugement du Sauveur dure toujours. Les ordres qu'il donne aux chérubins se suivent de plus près, et les agents de sa volonté divine déroulent et referment tour à tour le livre de vie qui ne répand que rarement la douce clarté dont brillent ses pages, quand elles portent le nom d'un élu. Les arrêts du Juge suprême frappent comme l'éclair et dissipent les ténèbres de l'avenir, comme les rayons du soleil chassent les ombres de la nuit.

Fidèles à leur sainte mission, les témoins du Christ ont été de cabane en cabane, de vallée en vallée, dire qu'il était ressuscité; que les morts sortaient de leur tombe pour expliquer ce mystère des cieux; que lui-même avait déjà apparu à beaucoup de ses élus, et que sur le mont Thabor il se montrerait à cinq cents fidèles à la fois. Et tous les amis du Christ se sont dirigés en foule vers le mont Sacré.

Déjà des groupes nombreux de fidèles couvrent les flancs

[1] *Voir* l'évangile selon saint Jean, chap 21. Toute cette scène est une imitation fidèle de l'apparition du Christ à ses disciples, telle qu'elle est décrite dans ce même chapitre. (*N. du Tr.*)



du Thabor partout où une touffe de cèdre leur offre un ombrage protecteur. Lazare les compte de la pensée, et leur dit :

« Vous n'êtes que deux cents encore, le nombre des appelés est plus grand. Quand ils seront tous réunis les bienheureux que le Christ vent éclairer d'un reflet de sa divinité, alors seulement il versera sur nous la coupe de sa miséricorde. En attendant cet instant fortuné, chantez, mes frères, chantez des psaumes à la gloire du Sauveur. »

Marie se lève, et dit :

« Notre mère à tous s'est peut-être trop rapprochée d'une simple mortelle, lorsqu'elle a daigné me permettre de chanter avec elle le cantique des cieux ; mais je puis sans crainte unir ma voix à celle des amis que le divin Ressuscité a laissés sur la terre. Viens, chère Magdelaine, glorifions ensemble le Fils de l'Éternel. »

Et Magdelaine répond :

« Je t'obéirai, mère bienheureuse, toi qui as entendu les chants des séraphins lorsqu'ils célébrèrent la naissance de l'Enfant de Bethléem, toi qui as entendu les accords de la harpe d'Ève descendue vers toi pour t'initier à la gloire immortelle qui t'attend. Chante, et les faibles accents de Magdelaine te suivront de loin. »

Marie agite les cordes de son psaltérion, et sa douce voix chante :

« Les anges du ciel ont célébré l'enfant nouveau-né ; l'enfant pleurait, et les anges ont glorifié ses premières larmes. »

Et Magdelaine répond :

« Moi, la plus grande des pécheresses, je suis tombée à ses pieds, et mon repentir a trouvé grâce devant celui dont les chœurs célestes ont glorifié les premières larmes. »

« Hélas ! chère Magdelaine, ce n'était pas des larmes, c'était du sang qui inondait son visage, quand il a souffert pour nous dans la vallée de Gethsémané. »

« Hélas ! chère Marie, à la vue de Jérusalem près de se perdre, il a retrouvé des larmes. Il a pleuré sur la ville sainte, et appelé une dernière fois à lui ses enfants aveuglés. Mais ils n'ont pas voulu venir s'abriter à l'ombre de ses ailes ; et sous les portiques du palais de Gabatha, ils se sont écriés : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! Le Golgotha l'a bu

ce sang sacré, et les enfers ont tressailli, car ils ont compris que l'espèce humaine venait d'être rachetée. Ma pensée s'élance avec joie vers les cieux, où bientôt notre Sauveur s'élèvera dans toute sa gloire; mais je ne puis détourner mes regards de l'autel où sa tête couronnée d'épines s'est penchée sur son sein que la vie venait de quitter. »

« Songe, Magdelaine, qu'il nous a promis de paraître au milieu de nous. O toi que nous attendons avec une sainte terreur, avec une joie céleste, viens, viens ! »

Et Magdelaine reprend d'une voix plus forte :

« Viens, toi qui réveilles les morts; viens, toi qui donnes la vie ! Nos regards avides te cherchent dans les vallées et sur les monts de la terre; ils te cherchent dans les nuages du ciel. Arrive, arrive ; ta jeune communauté t'attend comme la fiancée attend son futur. Communautés à venir, quand vous serez entrées dans la vie d'épreuves, avancez sans crainte vers la tombe ; le maître de la vie vous réveillera. Parcourez votre route, la couronne de cyprès à la main, et des hymnes de triomphe sur les lèvres... »

Et, suspendant tout à coup son chant, elle s'écrie :

« Regardez ! regardez, mes amis; tous les sentiers du Thabor se couvrent de pèlerins. La nuée de poussière que soulèvent leurs pieds grossit, elle approche... Ils viennent les appelés, ils viennent contempler le Fils de l'Éternel, que son père va glorifier. »

Et Marie reprend le psaume de Magdelaine, que la joie lui a fait interrompre.

« Oui, l'Éternel a glorifié son Fils, afin que sa jeune communauté puise dans la contemplation de sa face resplendissante la force de braver le glaive des persécutions, déjà suspendu au-dessus de leurs têtes. »

Pendant que la mère de Jésus et Magdelaine chantaient ainsi, les anges et les ressuscités, invisibles aux regards des mortels, sont venus se joindre à eux.

Éloha, appuyé sur sa harpe d'or, a écouté en silence la douce voix de Marie, et David, debout près de lui, a supplié le Sauveur de céder enfin à la touchante prière de sa mère.

Le nombre des fidèles augmente toujours ; les infirmes que le Christ a guéris, les morts qu'il a ressuscités arrivent les uns après les autres. Béor et Diléan, Joël et Samma, Berbeson,

Béthoran et Tabitha, Étienne et Jose gravissent lentement la cime du mont Thabor; leurs anges gardiens les suivent portant les couronnes que l'éternité leur prépare. Le jeune Nephthoa marche devant Porcia, et sème sous ses pas de jeunes feuillages et des fleurs à demi écloses; parfois il s'arrête, la regarde, et lui sourit avec toute la candeur de l'innocence. Porcia n'a jamais eu le bonheur d'être mère; il lui semble que l'aimable enfant qui la guide lui a été envoyé par le ciel, pour la consoler.

« Qu'il est beau le chemin que tu me fais suivre! et que je t'aime, charmant enfant! » lui dit-elle.

« Et moi aussi, je t'aime, Porcia; mais quand les cèdres et les palmiers du ciel nous ombrageront, quand le printemps éternel nous inondera de ses suaves parfums, je t'aimerai mieux encore. »

Joseph d'Arimathie et Nicodème les abordent avec le salut de paix et d'amour que leur divin Maître leur avait enseigné, et les conduisent près des saintes femmes.

En voyant la noble romaine, la mère du Messie adresse ce chant de reconnaissance à son Fils :

« Ta miséricorde est sans bornes, Sauveur du monde! Elle sera glorieuse et innombrable, la communauté de la Jérusalem nouvelle! Les plus hautes montagnes lui serviront de base, les étoiles du ciel seront ses flambeaux! Vole, élance-toi, ô ma pensée! sonde les profondeurs de l'avenir; une félicité ineffable inonde mon âme, car je vois le faible noyau des fidèles s'elever en arbre majestueux dont les branches couvriront toute la terre! Qu'elle est infinie ta miséricorde, divin Ressuscité! »

Et, saisie d'une sainte extase, Marie se tait, et le psaltérion s'échappe de ses bras tremblants.

Plus de cinq cents élus, tous futurs martyrs, sont réunis enfin sur le mont Thabor; Lazare les compte de nouveau, et leur dit avec l'accent de l'inspiration céleste :

« Héritiers de la lumière, vous que le divin Médiateur a convoqués sur le mont de la Transfiguration, je ne partagerai pas votre bonheur, mon sang ne coulera pas pour lui; je vous précéderai là-haut, pour planter les palmes dont les anges tresseront vos couronnes immortelles. Gloire te soit rendue, ô divin Médiateur qui me réserves cette tâche! gloire

te soit rendue, ô divin Médiateur qui prépares à tes premiers élus une vie de souffrances, et une mort cruelle, afin que, fortifiés par ces témoignages sanglants, ils croient en toi, tes enfants à naître, sans que de nouveaux martyrs aient besoin de leur attester ta puissance et ta gloire ! »

Il dit, fait rassembler les fidèles, et commande aux sept plus jeunes d'entre eux d'aller chercher du pain et du vin, afin de célébrer une dernière fois avec eux le repas fraternel de la nouvelle alliance.

Les jeunes gens s'empressent d'obéir, les fidèles se prosternent, les anges et les ressuscités se glissent au milieu d'eux, et portent dans leurs âmes cette sainte terreur qui se manifeste par de pieuses larmes.

Le pain et le vin ont été déposés aux pieds de Lazare, qui lève les mains vers le ciel, et prie à haute voix :

« Fils de l'Éternel, au moment où l'un des tiens venait de te trahir, de te vendre, tu pris du pain, tu le rompis, tu le présentas à tes disciples et tu leur dis : *Prenez, ceci est mon corps que j'immole pour vous*. Puis tu soulevas la coupe, ils y burent tous, et tu leur dis : *Ceci est mon sang répandu pour vous, le sang de l'alliance nouvelle. Chaque fois que vous mangerez de ce pain, que vous boirez de ce vin, faites-le en mémoire de moi.* »

Et les fidèles reçoivent de la main de Lazare le symbole sacré du sacrifice du Christ ; et, fortifiés par cette nourriture de l'âme, ils s'engagent mutuellement au courage et à la persévérance dans la route sainte, mais pleine d'angoisses et de douleur, qui s'ouvre devant eux. Lazare continue à développer ainsi le germe de l'exaltation qu'il vient de jeter dans leurs cœurs.

« Le Christ, dit-il, a supporté plus de honte, plus d'opprobre, il a souffert plus de tortures que n'en éprouvera jamais aucun d'entre vous. Il a achevé son œuvre, et quand votre âme altérée sera prête à se dessécher sous les angoisses du martyre, la coupe de l'alliance nouvelle la rafraîchira... Salue-moi, mère bienheureuse, comme l'ange du Seigneur t'a saluée, lorsqu'il t'a annoncé la naissance de ton Fils divin, car je vais aller le rejoindre... Vous le rejoindrez tous, et nous boirons avec lui dans le fleuve de la vie éternelle... Quand sonnera-t-elle ma dernière heure ? Quand verrai-je les cieux entr'ouverts, et

Jésus assis à la droite de son Père ?... Aie pitié de nous, divin Médiateur, toi que j'ai abandonné, tandis que pour moi, pour nous tous, ton visage prosterné dans la poussière de Gethsémané se couvrait d'une sueur de sang.... Tu m'as condamné à mourir deux fois... Qu'il vienne ce dernier sommeil que suivra de près la plus belle des matinées ? Où sont-ils, les anges envoyés sur la terre pour chanter la gloire du Messie ? Qu'ils viennent unir leurs voix à la mienne... Les ténèbres se dissipent, la nuit s'enfuit pour moi, pour toi, Elkanan, pour tous ceux qui souffrent avec patience, afin de témoigner la gloire du Sauveur à tous les enfants de la terre... »

Et Marie l'interrompt, et s'écrie :

« Fils de l'Éternel, je t'ai donné le jour, j'ai chanté ta mort, j'ai chanté ta résurrection sur la terre ; quand tu daigneras m'appeler à toi, je chanterai ta gloire dans les cieux. »

Jésus les a entendus ; sa pensée applaudit à leur sainte extase, il se montre à leurs regards, et les réalités du ciel succèdent enfin dans les cœurs des fidèles aux ravissantes espérances de la foi.

Lorsque, après une longue course à travers des sable arides et brûlants, le voyageur rencontre enfin, sous un ombrage frais, une source limpide, il boit à longs traits, et croit ne pouvoir jamais se désaltérer ; c'est ainsi que les yeux des disciples et des saintes femmes, fixés sur le visage du Messie, ne peuvent se détourner de cette source de béatitudes célestes. Jésus rompt enfin le silence, et dit :

« Que la paix soit avec vous, mes enfants. Dans la maison de mon Père, il y a des demeures paisibles ; je vais vous les faire préparer, car je veux qu'après votre mort vous soyez tous près de moi. Si vous m'aimez, observez mes commandements, et je prierai mon Père pour vous, afin qu'il vous envoie l'esprit de vérité. Voyez, je ne vous abandonne pas comme la mère abandonne en mourant ses malheureux orphelins. Je suis revenu près de vous ; je resterai votre guide jusqu'à ce que je vous aie introduits dans la vie éternelle, vous qui m'aimez ; et quiconque suit mes commandements m'aime, et je me révélerai à lui. »

Les yeux d'Elkanan viennent de s'ouvrir à la lumière ; il voit le Médiateur, se prosterne et l'adore. Jésus continue à parler aux siens :

« Je suis la vigne de la vie, vous en êtes les ceps ; mon Père est le vigneron, et il coupera le bois qui ne portera point de fruits riches et beaux ; je vous ai choisis entre tous pour porter les plus beaux fruits de l'éternité... Je vais vous répéter l'unique commandement que je vous lègue : *Aimez-vous les uns les autres,* et ma paix sera avec vous, et ma paix est plus précieuse que celle de la terre ; elle vous donnera la force de supporter la haine et les persécutions, car vous serez haïs et persécutés comme je l'ai été moi-même. »

En prononçant ces mots, il disparaît.

Revenus de leur ravissement, les fidèles voient à la place qu'occupait le Messie le jeune Nephthoa, qui semble plongé dans un doux sommeil. Ils veulent le réveiller pour lui faire partager leur joie, mais le bienheureux enfant a cessé de vivre.

« Allez, s'écrie Lazare, hâtez-vous, mes amis, cueillez des fleurs ; moi je vais creuser sa tombe. »

Déjà la fosse est assez profonde pour recevoir les dépouilles mortelles de Nephthoa ; Lazare l'y dépose doucement, et le couvre des plus belles fleurs qui croissent sur la verte cime du Thabor, puis il s'éloigne à pas lents. Les fidèles le suivent en silence, et presque à chaque pas ils se retournent vers le tertre que forment les fleurs amoncelées, mais leurs yeux restent secs ; ils ont vu le Christ, et la mort n'est plus pour eux qu'un bienfait, et la tombe, qu'une porte céleste qui conduit à la vie éternelle.

Les *soixante-dix* ont quitté ensemble le mont sacré de la Transfiguration, et c'est ensemble qu'ils arrivent dans une forêt de palmiers située au pied du mont. Là, ils trouvent les disciples qui n'ont pas été sur le Thabor, et ils leur racontent en paroles de feu tout ce qu'ils viennent de voir. Exalté par ce récit, Jacques, fils de Zébédee, s'écrie avec enthousiasme :

« Nous aussi, nous le verrons dans toute sa gloire ; il viendra, je vais aller le chercher. »

En vain ses amis s'efforcent de le retenir, il gravit le mont d'un pas rapide. Arrivé près d'un roc qui s'incline sur la vallée, il se prosterne et lève les bras vers le ciel :

« Divin Sauveur, ne retourne pas encore vers ton Père ; j'ai soif de te contempler. Si j'ai trouvé grâce devant toi, daigne passer à l'ombre de ce rocher ; je me retirerai au fond de la

caverne que le temps a creusée dans ses flancs, et mes yeux te suivront de loin. »

Il dit, et déjà le Christ est à ses côtés ; il le bénit, le relève, et descend avec lui dans la forêt de palmiers. Les apôtres l'aperçoivent de loin ; jamais il ne s'était montré à eux aussi resplendissant de lumière. Ils veulent se précipiter à sa rencontre ; un ange leur ordonne de l'attendre. Ils obéissent, et, dans leur ravissement, ils s'adressent mutuellement ces questions confuses :

« Te souvient-il du jour où, devant nous, de vils meurtriers ont chargé ses mains de fers sacriléges ?.... N'est-ce pas avec cette brillante tunique blanche qu'Hérode l'exposa à la risée du peuple ?... Va-t-il monter au ciel ?... L'heure de la séparation, la plus cruelle, la plus terrible des heures, a-t-elle sonné ?... A mes yeux, les montagnes et les collines bondissent de joie, les forêts se réjouissent; le jour brille d'un or plus étincelant, et le ciel se couvre d'un azur plus riche, toutes les béatitudes des bienheureux inondent mon cœur, et vous pleurez... »

Tout à coup ils se taisent avec respect ; le Christ est au milieu d'eux, et dit :

« Que la paix soit avec vous, mes enfants. Bientôt vous ne me reverrez plus sur cette terre ; je ne partagerai plus avec vous et le rayon de miel et les mets que vous aimiez à me préparer. Mais dans les heureuses demeures de la paix éternelle, vous retrouverez votre Messie, et vous célébrerez avec lui et avec les pères de l'alliance nouvelle des fêtes que n'attristera aucune pensée de séparation. »

Et, entouré des nombreux témoins de sa magnificence, qui se sont agenouillés dans la poussière, le Christ se prosterne et prie.

« Il est venu, ô mon Père, l'instant où tu devais montrer ton Fils dans toute sa gloire. Tu m'as donné tous tes enfants mortels, afin qu'ils s'éveillassent à la vie éternelle ; et te connaître, te servir, c'est la vie éternelle. Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai accompli tes arrêts ; tu me rendras la couronne qui m'attend à ta droite, et qui m'appartenait avant que la création fût sortie de notre pensée. Les frères que tu m'as donnés savent que tout ce que je leur ai enseigné me vient de toi, et que c'est par ton ordre que je suis venu les instruire. Mainte-

nant, je t'implore pour eux; ils t'appartiennent, car la possession de tout ce qui existe nous est commune. Fais qu'ils restent fidèles à ma loi; fais qu'ils soient toujours une association de frères. Lorsque je n'étais encore qu'un homme comme eux, j'ai veillé sur leur âme, je n'ai perdu qu'un seul de mes élus...; il fallait que les prophéties s'accomplissent... Je ne t'implore pas pour mes disciples seulement, mais pour les innombrables enfants que nous donnera leur sainte parole. Je les ai rachetés d'avance de mon sang, je les ai aimés du même amour; qu'ils soient toujours avec moi et en moi, afin qu'ils partagent la gloire dont tu m'as entouré avant de créer les cieux. O toi ! le plus juste, le plus aimé des pères, le monde ne te comprend point; mais moi, je te connais. J'ai dévoilé à tes enfants le mystère de ma mission et de ta divinité, afin que l'amour qui nous unit depuis l'éternité les remplisse, et que leurs âmes soient tout entières à leur Sauveur. »

C'est ainsi que, prosterné sous les rayons célestes qui émanent de lui, Jésus prie et soupire; puis il se relève, et disparaît.

Quand, sous les voûtes sacrées d'un temple, l'homme pieux unit sa pensée aux accents solennels qui célèbrent la fête de la résurrection du Christ, il lui semble que son âme, portée sur les ailes de cette sainte harmonie, touche aux parvis du ciel, et pourtant il n'éprouve qu'une faible partie du ravissement qui remplissait le cœur des apôtres lorsque le Christ, rayonnant de tout l'éclat de sa gloire, priait au milieu d'eux et pour eux.

Toujours prosternés dans la poussière, les fidèles suivent du regard les dernières lueurs que le Christ laisse après lui; puis ils se relèvent, quittent les palmiers de la Galilée, et reprennent le chemin de Jérusalem. Les anges qui les accompagnent ont oublié de se voiler à leurs regards, et pourtant, les élus ne les voient point; le souvenir de l'apparition du Messie les absorbe tout entiers.

Jean, qui s'est séparé de ses amis, suit un sentier solitaire. Sa pensée sonde avec une humilité craintive les abîmes de l'avenir; mais, trop faible encore pour distinguer les routes que la main de la Providence a tracées, il se laisse aller à de saintes visions qui lui font pressentir les béatitudes de l'éternité. En dépit du charme ineffable où le plongent ces visions, il sent que l'Éternel n'a pas encore daigné lui faire monter le pre-

mier degré qui conduit au sanctuaire. Debout près de lui, Salem, son ange gardien, partage et plaint son agitation. Le disciple s'assoupit; Salem sourit et s'envole, car il sait que maintenant son noble ami est sous une protection plus puissante que la sienne.

En se réveillant, Jean voit la mère du Messie à ses côtés.

« C'est le ciel qui t'envoie, s'écrie-t-il; écoute, Marie, le récit du songe que mon divin Maître vient de faire descendre sur moi : Nous étions tous réunis dans ma demeure, et nous parlions de l'avenir avec toute la simplicité de nos cœurs aimants; pas un de nous ne cherchait à imposer à son frère ses opinions ou ses pressentiments; mais tous nos vœux appelaient la mort, et nous ne pensions qu'à notre propre salut, sans nous occuper de celui de l'espèce humaine. Le bâton de voyage à la main et les lèvres desséchées, nous avions hâte de quitter la terre et de nous désaltérer près du Christ, dans le fleuve de la vie. Tout à coup un souffle puissant comme celui de la tempête a ébranlé ma cabane; il est passé au milieu de nous, et nos langues étaient devenues une flamme céleste qui éclairait, échauffait nos cœurs, agrandissait nos âmes. Nous nous sentions la force d'attendre la mort, et de laisser le temps blanchir nos cheveux avant de les couvrir de la couronne du martyre. Et c'est animés par ces sentiments que nous nous disposions à parcourir toute la terre pour y prêcher la loi du Christ et augmenter le nombre de ses élus. »

Ainsi parle Jean, et Marie l'écoute, plongée dans une sainte extase.

La lyre de Sion, entourée de ses plus étincelantes étoiles, vient de se tourner vers le sanctuaire des cieux, et les cieux reconnaissent le signe qui leur annonce le retour du Fils de l'Éternel.

Les disciples savent que leur divin Maître les quittera bientôt, et ils cherchent en vain à bannir la tristesse que leur cause cette certitude. Lebbée, surtout, exhale sa douleur en plaintes déchirantes. La conviction que Jésus va retourner dans le séjour du bonheur et de la paix éternelle ne le console point, car rien ne lui indique l'heure où il le retrouvera, ce maître qu'il chérit de toutes les forces de son âme. Dans son désespoir, il supplie les morts de lui dire quand elle viendra, cette heure plus sainte, plus douce que toutes celles qu'il a vues sor-

tir jusqu'ici des vagues lueurs du matin, que toutes celles que le crépuscule du soir couvre de son voile embaumé, et que la lune embellit de ses rayons argentés; mais les morts restent sourds à sa prière.

Guidé à son insu par le Christ, qui dirige ses pensées, Thomas conduit les apôtres et les *soixante-dix* dans la vallée de Gethsémané. En passant près de la place où, la veille de sa mort, Jésus avait tant souffert, ils le voient tout à coup au milieu d'eux. Sans oser lui adresser la parole, ils suivent le sentier escarpé qu'il leur fait prendre, et qui les conduit sur le mont des Oliviers. Plus d'une fois ils ont tourné leurs regards vers le Golgotha et sur la tombe ouverte; cette tombe, surtout, leur parle un langage consolant, car Jésus l'a quittée pour retourner avec ses fidèles amis.

Les anges qui ont servi le Fils de l'Éternel pendant son exil sur la terre, les âmes et les ressuscités qui ont entouré sa croix et chanté sur sa tombe, se sont réunis sur le mont des Oliviers, car ils ont été jugés dignes de former le cortége triomphal qui ramènera le Christ à la droite de son Père. Éloha est au milieu d'eux, mais il ne les suivra pas; la volonté suprême l'a nommé ange gardien de cette terre que le sang de la rédemption vient d'affranchir de l'anathème dont l'avait chargée le péché d'Adam. Les félicités que les aéones de l'avenir préparent au monde dont il est devenu le gardien ont plongé le plus grand des séraphins dans une douce rêverie, et sa pensée sourit à l'adolescent du ciel qui, au dernier jour du temps, lui présentera la trompette dont l'appel foudroyant réveillera les morts de tous les siècles.

Jésus et ses disciples viennent d'atteindre la cime du mont. La brise légère du jour naissant rafraîchit les joues brûlantes des fidèles, près de succomber sous le poids d'une félicité au-dessus de la nature humaine, et que la présence de leur divin Maître peut seule leur donner la force de supporter. Rangés autour de lui, ils le contemplent avec une muette admiration. La terre n'a point de langage, les cieux eux-mêmes n'ont point d'harmonie assez sublime pour rendre la majesté du Christ en ce moment suprême.

Depuis les étoiles les plus lointaines jusqu'aux vagues enflammées de la route solaire, partout, enfin, où le regard des créatures de Dieu peut contempler les mondes qui roulent

dans l'immensité de l'espace, les esprits, revêtus de nuages, de feu, de vapeurs diaphanes ou d'argile, comme les corps des mortels, fixent leurs pensées sur le divin Rédempteur; Éloha les voit tous, il leur sourit, puis il se prosterne devant le Fils de l'Éternel, et dépose à ses pieds la couronne étincelante qui ornait son front. Jésus le bénit de la pensée, tend les bras à ses disciples, et leur dit :

« Ne quittez point Jérusalem, attendez-y l'accomplissement de la promesse que mon Père m'a faite lorsque je suis sorti vivant de ma tombe. Jean le Précurseur a donné le baptême de l'eau, l'Esprit-Saint donne le baptême de feu, et c'est celui-là que vous recevrez, mes élus. Peu de jours encore, et cette promesse s'accomplira. »

Un des disciples lui demande si alors il relèvera le royaume d'Israël. Le Messie répond qu'il n'appartient pas aux mortels de connaître les décrets de la Providence; puis sa pensée se dirige vers Béthanie, et aussitôt Lazare se transfigure; un ange l'amène sur le mont des Oliviers, car lui aussi suivra le Messie dans son vol à travers les cieux.

Jésus adresse de nouveau la parole à ses élus :

« Oui, leur dit-il, vous recevrez le Saint-Esprit; il descendra sur vous, et vous donnera la force d'être mes témoins à Jérusalem, à Juda, à Samarie et par toute la terre jusqu'à la fin des temps! »

Et, s'approchant des apôtres, il les regarde avec une bonté infinie, lève au-dessus d'eux ses mains divines, et reprend :

« Que Dieu vous garde et vous protége; qu'il vous éclaire, et que sa grâce soit avec vous; que son regard vous suive, et qu'il vous donne la paix éternelle! »

Cieux et terre, vous le savez, après avoir ainsi béni ses disciples, le Fils de l'Éternel avait tout achevé ici-bas...

Un nuage descend des hauteurs de l'infini; il approche, il arrive, il enveloppe le Messie et remonte avec lui!...

Les fidèles le suivent du regard. Le sentiment qui alors inondait leurs âmes, nous l'éprouverons tous quand la nuée qui l'enleva de la terre l'y ramènera au dernier jour du temps pour juger l'espèce humaine !...

Les apôtres sont restés seuls sur le mont des Oliviers. Deux hommes vêtus de tuniques blanches les abordent; l'un est le divin Éloha, et l'autre son jeune ami, l'aimable Salem. La che-

velure d'Éloha étincelle, et sa main droite s'appuie sur un bâton d'or.

« Qu'attendez-vous ici, mes amis, leur dit-il ; Jésus, que vous venez de voir monter au ciel, sera désormais partout avec vous. »

Les deux immortels ont disparu ; et, le cœur rempli de joie et de reconnaissance, les apôtres descendent le mont des Oliviers.

Au temple, à Jérusalem, dans leurs cabanes, partout les apôtres du Christ sont ensemble ; ils prient, ils attendent avec ferveur le baptême du feu de l'Esprit-Saint, qui leur donnera la force d'accomplir leur sublime mission, et d'attester par tout l'univers la gloire et la puissance du divin Médiateur.

CHANT XX.

Le Messie s'élève plus haut dans le ciel, et les anges et les ressuscités entonnent des chants de triomphe. — Des âmes pieuses qui viennent de se séparer de leurs corps, se joignent au cortége du Christ. — Les anges et les ressuscités reprennent leurs chants de triomphe. — Une étoile est transformée. — Les anges et les ressuscités reprennent leurs chants de triomphe. — Les habitants d'une étoile se mêlent au cortége. — Les anges et les ressuscités reprennent leurs chants de triomphe. — Le cortége passe près de l'étoile qu'habitent les hommes immortels, qui le saluent de loin. — Hymne chanté par deux futurs chrétiens. — Les anges et les ressuscités reprennent leurs chants de triomphe. — Des âmes viennent se joindre au cortége et s'arrêtent sur une étoile. — Le trône de l'Éternel se dévoile dans le lointain. — Dernier chant de triomphe des anges et des ressuscités. — Le Messie entre au sanctuaire des cieux et s'assied à la droite de son père.

Entouré de ses cohortes célestes, le divin Rédempteur plane au-dessus des nuages, et suit la route étincelante qui conduit

au trône de l'Éternel. Gabriel précède ce cortége aérien ; les boucles flottantes de sa chevelure dorée bruissent autour de lui, et son chant harmonieux s'unit au doux son de sa harpe :

« Murmurez vos cantiques ! que votre voix soit timide et craintive, vous allez chanter la gloire du Christ ! Elle est la plus grande de toutes les gloires ; elle roule à travers l'éternité ; elle résonne d'aéone en aéone ! »

Et un chœur de ressuscités élève sa voix, qu'une sainte émotion rend tremblante ; les harpes célestes y mêlent leurs mélodieux accords, et du fond des cieux arrive, adoucie par la distance, l'appel tonnant de la trompette redoutée. C'est ainsi qu'au pied du mont se confondent et le murmure du ruisseau hâtif et le bruissement du bosquet qu'agite la brise du soir, et le bruit du torrent à demi desséché qui se traîne lourdement à travers la fente des rochers. Le chœur des ressuscités lève des regards humides vers le Messie, et lui adresse ce cantique :

« Depuis l'éternité ; avant qu'ils ne fussent, les mondes ; avant qu'ils ne sortissent du néant, les jours, les nuits, les astres ; avant qu'ils ne brillassent de leur éclat stellaire, les chérubins, toi, fils de Dieu, tu t'étais déjà condamné à mort !

« Agneau égorgé, Sauveur des déchus, victime de l'autel du Golgotha, depuis l'éternité tu as vu ton sang couler !

« Avant qu'ils ne fussent, les fleuves et les mers, les vallées et les monts ; avant que Dieu n'eût créé la poussière pour rehausser la gloire du royaume de la lumière ; avant que le globe terrestre ne fût devenu une tombe immense, tu as vu ton sang couler, Fils divin, Rédempteur du monde ! »

Un des anges du dernier jugement laisse retomber sa trompette terrible; un autre chœur élève sourdement la voix, et ce chant étouffé roule lentement à travers l'infini :

« Il était là, sans vie, l'agneau pascal ; mais la main qui l'immola ne lui brisa pas les os [1] ; et Juda trempa un bouquet d'hysope dans le sang de l'agneau, et en marqua l'entrée de ses cabanes.

« Malheur ! malheur à vous qu'il ne protégera pas, le sang de l'agneau, quand elle viendra, la nuit terrible, envelopper le monde de ses saintes terreurs ! Et elle est venue, la nuit terrible, et il s'est approché, l'ange destructeur ; dans son vol

[1] Lorsque, avant le départ de l'Égypte, Moïse institua la pâque, il défendit de briser les os de l'agneau pascal. (*N. du Tr.*)

grave et silencieux, il est descendu sur les rives du fleuve.

« L'Égypte entière a poussé un long gémissement de deuil et de désespoir ; partout il a été frappé de mort, le premier-né.

« Sur les marches du trône, dans la chaumière, au fond des prisons et jusqu'à la mamelle de la bête stupéfaite, il a été frappé de mort, le premier-né ! A Rahmesès [1] seul résonnaient des chants de gloire et coulaient des larmes de reconnaissance ; car elles avaient été épargnées, les cabanes marquées du sang de l'agneau ! »

Et, d'une voix plus forte, soutenue par des harpes moins timides, par des trompettes moins sourdes, un autre chœur chante. Ce chœur est composé de chérubins ; leurs corps flamboient, leurs faces étincellent.

« A l'appel créateur du Fils, le plan de la création devint matière et forme, et ils s'envolèrent dans les espaces, les légions innombrables de mondes et d'habitants. Ils s'envolèrent, surpris et joyeux d'être !

« L'appel créateur du Fils résonna toujours ; il imposa aux mondes leurs mouvements orbiculaires, et les rayons planèrent au-dessus des rayons. Ils brillèrent, les uns vifs et rapides, les autres paresseux et lents.

« L'empire éternel du Rédempteur fut ; et, du fond du plan de la création, rayonnèrent la méditation et la magnificence, et du ravissement et du bonheur pour tous ; pour tous, même pour les habitants de la terre !

« Héritiers de la tombe et de la lumière, frères de celui qui mourut sur la croix, un sentier humide de larmes conduit, du fond de votre misère, vers les régions aériennes ; chantez-le, ce sentier humide de larmes, il mène de la souffrance au tribunal suprême.

« Les ténèbres de la mort vous le cachaient, ce sentier ; semblable à un labyrinthe sans issue, il tournait un sombre rocher ; le sang de la rédemption a coulé, et vous siégerez au tribunal des cieux ; vous y siégerez, vous que ce sang à rachetés. »

Un des fils de la résurrection, qui, lorsqu'il était encore mortel parmi les mortels, fut surnommé le rejeton de Hiddo [2],

[1] Nom de la principale ville que bâtirent les Israélites dans la contrée de l'Égypte où Joseph établit ses frères. (*N. du Tr.*)

[2] Klopstock désigne sous ce nom le prophète Zacharie, qui était fils de Barachie et petit-fils de Hiddo. Le chant qu'il met dans la bouche de ce prophète est une imitation

s'approche du Messie, fait glisser ses doigts sur les cordes de sa harpe sonore, et chante le jour fortuné où il aperçut Zéma dans le lointain :

« Jéhosuah pénétra dans le sanctuaire, là où le rideau tombé voile le saint mystère, et cependant ses vêtements n'étaient pas purs. Debout près de lui, Satan l'en accusa à la face des anges.

« Le Seigneur lui donna des vêtements blancs, et le délivra de ton poids, noir péché ; car un jour il devait venir, l'élu du Seigneur, le Rédempteur de tout péché ; et une voix mystérieuse frappa l'oreille des anges : Zéma ! Zéma ! murmura cette voix.

« O bonheur ineffable ! tu vins, Médiateur, et le rideau ne retomba plus, et le saint mystère fut dévoilé. Le Fils pur par lui-même était entré au sanctuaire.

« Peuples fortunés, couviez-vous à l'ombre du pampre joyeux et du frais figuier, et le psaltérion de l'alliance animera le festin, et l'hymne de l'alliance s'unira à son psaltérion et dira, à travers les berceaux du festin : Zéma, tu es venu ! Zéma, tu es mort ! Zéma, tu es ressuscité ! »

Elles vibrent avec force, les harpes d'or ; elles se balancent fièrement, les palmes immortelles qu'agitent les séraphins qui viennent à leur tour célébrer la gloire du Sauveur :

« Quand Jésus s'est écrié : *Tout est consommé !* nous avons pleuré tout haut, nous qui pouvions boire à ce torrent de salut ; et la poussière s'est glorifiée, car l'Éternel l'a élevée jusqu'au royaume des cieux. Jésus avait fait descendre sur elle, du haut de sa croix, les béatitudes des élus.

« Quand l'Homme-Dieu s'est écrié : Univers, sois ! vous apparûtes, innombrables comme les gouttes de rosée qui tombent du ciel, vous, mondes qu'il avait prédestinés à une gloire tou-

des chap. 3 et 6 de Zacharie. Dans le chap. 3, le prophète a une vision dans laquelle le grand sacrificateur Jéhosuah lui apparaît debout près de l'autel, et revêtu de vêtements sales ; des anges l'entourent et Satan se fait son accusateur. Dieu lui fait donner des vêtements blancs, et lui dit que *s'il suit ses commandements, il lui confiera la juridiction de sa maison, et lui fera voir Germe, son serviteur bien-aimé.* Dans le chap. 6, Dieu dit à Zacharie qu'un homme nommé *Germe germera de dessous soi; qu'il bâtira le temple de l'Éternel, dont il sera le grand pontife, et que Germe étant assis sur son trône, aura un conseil de paix avec Dieu.* Par ce mot *Germe*, Zacharie désigne le Messie. Klopstock n'ayant pas trouvé cette expression assez poétique, l'a remplacée par le mot grec Σῆμα (*zéma*), qui signifie *prodige, signe, étendard, monument.* (*N. du Tr.*)

jours croissante. Jésus a fait descendre sur vous, du haut de sa croix, le salut éternel.

« Légions innombrables de la création, une douce bénédiction s'est répandue sur vous avec l'accomplissement du sacrifice expiatoire; et, semblable aux soupirs de l'extase, le murmure des harpes célestes vous a redit cette bénédiction, et vous a pénétrés d'une félicité nouvelle. Qui pourrait vous compter, bienheureux qui avez plié le genou devant lui ? »

A peine les séraphins ont-ils terminé ce psaume, qu'un nouveau chœur de ressuscités agite les palmes du triomphe, et chante la gloire du Fils de l'Éternel avec une douce tristesse, source divine de nobles inspirations :

« Qu'il soit adoré, l'Éternel! Qu'il soit adoré, l'Agneau égorgé! Déjà il a passé la cime de Sion, il s'approche des cieux, et l'autel du Golgotha est encore teint de son sang ! Gloire te soit rendue, Fils du Seigneur, immolé pour nous !

« Gloire te soit rendue, Sauveur des héritiers de la mort ! Gloire et reconnaissance à toi, noble Fils de l'Éternel ! Tu arrachas à la nuit des légions d'astres, et de leur sein s'échappa un torrent de lumière, et la lumière rapide tournoya dans ses orbes immenses.

« Admiration et gloire à toi, Fils de l'Éternel, Agneau égorgé ! sois adoré, divin Rédempteur ! tu arrachas à la nuit de la destruction les victimes de la mort ! Toutes se sont élevées au-dessus de l'abîme des ténèbres. »

Et un autre chœur de ressuscités laisse tomber des regards pleins d'une tendre pitié sur la terre qui tourne au-dessous de leurs pieds. Ils se souviennent que là ils ont vécu dans de misérables demeures; que là ils ont dormi dans des tombes glacées; que là la voix du Christ les a réveillés du sommeil éternel; et ils chantent les bienfaits du Rédempteur du monde :

« Adorons l'Éternel, adorons le Fils qui retourne près de l'Éternel. Vous, ses serviteurs chéris, anges, jetez sur sa route triomphale vos palmes et vos couronnes, afin qu'il vous les rende au pied du trône.

« Pèlerins, vous qui, sous le poids de vos misères, vous traînez encore péniblement dans les durs sentiers de la vie, ne pleurez plus. Semblables aux anges, vous aussi, vous vous prosternerez un jour au pied du trône.

« Tel est le noble prix qu'il vous réserve, le Dieu mort pour

vous. Si vous imitez l'exemple de patience et de soumission qu'il vous a laissé; si, comme lui, vous portez sans murmurer votre douleur jusqu'au but, il vous fera partager son triomphe.

« Tarissez donc, larmes compatissantes; restez muettes, douces consolations qui adoucissez les maux que vous partagez. N'amollissez pas le cœur des élus, ils n'ont pas besoin de pitié. Ne savent-ils pas que des chants de bonheur les attendent dans les vallées de la mort, et qu'ils trouveront une couronne au terme de leur pèlerinage ? »

Et tandis qu'ils chantent ainsi, ils aperçoivent, non loin de l'épi étincelant [1], des âmes, et des chérubins qui conduisent ces âmes vers le Rédempteur. Le vol des chérubins est rapide et fier comme celui de la gloire et du bonheur; les âmes planent à leur suite avec le tressaillement d'une joie inconnue. Depuis que le Messie a dit, du haut de sa croix : *Tout est consommé !* jusqu'au moment de son triomphe, les âmes vertueuses de tous les peuples de la terre, qui ont laissé leurs enveloppes mortelles au milieu des bûchers et des tertres funèbres, se sont réunies dans les champs de la moisson céleste. Ainsi l'a voulu l'Éternel. La troupe tremblante s'élève plus haut; son heureuse surprise devient toujours plus vive. Elle gémit, elle pleure, et pour la première fois, hélas ! elle reconnaît et adore le vrai Dieu. Un chœur de ressuscités accueille ces nouveaux frères par ce chant solennel :

« Arrivez ! approchez ! Votre pèlerinage à travers les sentiers ténébreux de la mort fut pénible : vous planez enfin au-dessus de toutes les misères; vos gémissements sont une céleste extase, vos larmes sont des larmes de joie.

« Céleste extase ! douces larmes ! héritage divin qui attend les fidèles au but où Dieu récompense, quelle langue pourrait décrire vos ineffables félicités ?

« Sur quelle plage a-t-elle murmuré, la harpe divine qui peint ces félicités? Vagues argentées du fleuve, et toi, palmier qui crois sur ses bords, toi qui écoutes la muse de Sion, parlez ! sont-ils jamais venus jusqu'à vous, les doux sons de cette harpe merveilleuse ? »

Entraînées par le ravissement de leur vie nouvelle, ces âmes,

[1] Klopstock parle ici de l'Épi de la Vierge, étoile de première grandeur. (*N. du Tr.*)

d'abord si timides, se mêlent tout à coup aux brillantes cohortes du vainqueur, et chantent d'une voix puissante :

« Élevons-nous avec les anges, ces héritiers de la lumière ; grossissons le cortége du Fils de l'Éternel, suivons-le à travers les cieux ! Ce triomphe éclatant est notre partage. Mort tu es le dernier élan vers la béatitude ; sépulcre, tu es le berceau du salut, la porte du ciel !

« Divin Messie, la mélodie des hymnes célestes ne saurait te décrire ; l'intuition des immortels ne saurait te penser tel que tu es, roi de l'univers ! C'est loin, bien loin de toi qu'ils suivent ta marche, les cris de victoire, les chants de bonheur.

« Daigne nous jeter un regard bienveillant. Nous aussi, nous appartenons aux bienheureux que ta mort a rachetés ; nous aussi, nous avons été semés par toi dans les champs où tu viens moissonner les épis que le temps a mûris. »

Des adolescents du trône, qui se développent à l'ombre du divin Éloha et du sublime Gabriel, comme le lis fleurit au pied du cèdre, cèdent aussi à l'émotion que leur cause la fête des cieux. Leur voix est vive et rapide ; vive et rapide est la vibration des cordes de leurs harpes :

« Comment le redire, le chant intime, bruyant, sacré de la joie, du bonheur, du triomphe ? Comment peindre l'extase qui vous attend au pied du trône, vainqueurs du péché, vainqueurs de la nuit, vainqueurs de la mort ? »

Les accords mélodieux du psaltérion, et l'appel foudroyant de la trompette, ne soutiennent pas seuls les chants solennels des chœurs célestes. Des cordes mystérieuses vibrent à l'écart, semblables au murmure de la source solitaire et de la douce brise du soir, semblables aux soupirs d'amour qu'exhalent les amants vertueux. Et des sons, puissants comme la tempête, terribles comme le tonnerre, se mettent à l'unisson du bruissement des mondes voyageurs.

Le Christ a régné seul sur la création, depuis qu'il s'est révélé à Abraham jusqu'au moment où, sous la forme d'un nouveau-né, il vint pleurer dans la cabane de Bethléem. Les légions qui le suivent dans sa marche triomphale chantent les bienfaits qu'il répandit sur le peuple dont il avait fait l'objet de sa miséricorde spéciale, de sa justice immuable. Portés sur les ailes de l'extase, leurs psaumes s'élèvent de merveilles en merveilles. Nageant dans des flots d'harmonie, les chœurs se rencontrent,

se dépassent, s'arrêtent, et se laissent aller tour à tour à des inspirations qu'ils exhalent en hymnes solennels. Les anges de la mort élèvent leurs voix sombres et graves, et chantent ainsi :

« Mer, tu t'arrêtas : Dieu le voulut! Nuées du jour, nuées de la nuit, vous vous traînâtes à la suite du peuple d'Israël. Assis sur le bord de la plus sombre de ces nuées, l'Éternel effraya, l'Éternel frappa Pharaon, et ses hommes de pied et ses hommes de cheval ! »

Mais la trompette résonnait toujours ; Miriam l'entendit[1]. Miriam, la fille d'Amram, présida aux danses de la victoire. Elle psalmodia ainsi la gloire de l'Éternel :

« Égyptiens furieux, elle devint votre tombe, la mer immense! Le cavalier armé, le coursier, les chariots de guerre, Pharaon lui-même, ils s'enfoncèrent tous dans les joncs verdoyants, comme des masses de plomb s'abîment dans la vase. Et du haut de son nuage enflammé, Dieu fit descendre sur eux un regard de colère, et la mer en fureur les engloutit à jamais ! »

D'autres anges arrêtent à regret leur pensée sur le sort effrayant de Coré, de Dathan et d'Abiram. Leur chant est lent et triste :

« Plainte déchirante, cris de désespoir, vous fûtes terribles, lorsqu'à travers un nuage de poussière vous vous élevâtes au-dessus du gouffre. Vous fûtes plus terribles encore, lorsqu'en vous affaiblissant par degrés vous annonçâtes l'agonie des victimes englouties. Et, avec le silence qui succéda à leur dernier soupir, toutes les terreurs de la mort se répandirent sur la foule consternée. »

Les chantres de la gloire du Messie ne laissent tomber qu'un seul regard sur les ruines de Jéricho; une seule fois leurs doigts tremblants font résonner les cordes de leurs harpes :

« Le pieux cortége des assiégeants passa et repassa devant les tours orgueilleuses de la ville des palmiers[2], et il les menaça du son de ses trompettes guerrières. Le jour marqué par l'Éternel parut enfin : les enfants d'Israël firent une dernière fois

[1] Imitation du cantique que chanta Miriam, sœur de Moïse, à l'occasion du départ de l'Égypte. *Voir* l'Exode, chap. 15. (*N. du Tr.*)

[2] C'est sous ce nom que Moïse désigne souvent la ville de Jéricho, dont les murs tombèrent au son des trompettes des Israélites. *Voir* Josué, chap. 6. (*N. du Tr.*)

le tour des murs, et le fracas de leur chute se mêla au son des trompettes triomphantes. »

Des harpes mélodieuses résonnent doucement, et à leurs accords célestes se mêlent des voix d'anges :

« Juda, ton partage est digne d'envie. Le Fils de Bethléem, l'adolescent au teint brun[1] courait dans la plaine, gracieux comme le faon au pied léger. Il leva sa fronde en jouant, et la pierre, lancée avec force, alla briser le front du Gathéen[2] qui l'avait raillé sur sa faiblesse.

« Ton Dieu, ô Juda ! ton Dieu, qui rejeta le Benjamite[3] et fit couler tout son sang sur les montagnes de Guilboah[4], protégea ton fils au teint brun. Il mit dans sa poitrine une voix d'or et ceignit sa tête d'une couronne d'or. »

En ce moment, David aperçoit le Messie, et les chœurs les plus élevés entonnent des psaumes à la gloire de celui qui créa et racheta l'espèce humaine. Mais bientôt d'autres psaltérions accompagnent d'autres voix, et ces voix chantent :

« Il priait[5]. Tout à coup, du haut du trône de feu, une parole tomba. Le brasier consuma la victime, et, autour de l'autel, les eaux s'élevèrent en flammes dévorantes.

« Sept chérubins descendirent vers le prophète, que l'Éternel venait d'éclairer de ces rayons puissants qui font lire dans l'avenir le plus éloigné. »

Et les sept chérubins chantent :

« Et tu gardas le silence, toi qui nous vis à côté de l'Éternel, immobiles, pensifs et sans voiles ! Nos longues ailes seules nous enveloppaient, et, sous la voix psalmodiante des gardiens du trône, le temple tressaillit. »

Et le prophète répond :

« Je restai muet lorsque je vous vis à côté de l'Éternel, immobiles, pensifs et sans voiles. Vos longues ailes seules vous

[1] Le roi David. (*N. du Tr.*)

[2] Le Philistin Goliath, natif de la ville de Gath, tué d'un coup de fronde par le jeune David. (*N. du Tr.*)

[3] Le roi Saül. (*N. du Tr.*)

[4] Ce fut sur les montagnes de Guilboah que Saül, vaincu par les Philistins, se jeta sur son épée et se tua pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis. *Voyez* Samuel, livre Ier, chap. 31. (*N. du Tr.*)

[5] Le prophète Isaïe. Tout ce passage est une imitation des visions de ce prophète. *Voir* Isaïe, chap. 6 et 37. (*N. du Tr.*)

enveloppaient, et, sous la voix psalmodiante des gardiens du trône, le temple tressaillit.

« Et vous vous écriâtes : Il est saint, le Seigneur! le Seigneur est trois fois saint ! Il est infini, le nombre de ceux qui l'adorent! L'écho de son nom glorieux résonne autour du trône céleste, il murmure dans la poussière ! »

Le prophète se tait ; de solennelles pensées l'absorbent tout entier. Bientôt il fait signe aux trompettes célestes de s'unir à sa voix, et il chante ces paroles que jadis il avait adressées au fier conquérant assyrien :

« Voici, audacieux Sennachérib, ce que l'Éternel a prononcé contre toi : La noble vierge de Sion t'a méprisé ; en te voyant passer, la fille de Jérusalem a hoché la tête avec dédain. Roi superbe, vers qui as-tu levé la voix du blasphème, le regard de la moquerie et de l'insulte ? Vers le très-saint d'Israël ! C'est Jéhova que tu as bravé quand tu as dit : J'ai fait passer mes innombrables chariots sur la cime des monts les plus élevés : j'ai dépouillé le Liban de son vert manteau ; le fier sapin, le cèdre majestueux, sont tombés sous mes coups !

« J'ai dressé mes tentes sur les flancs du Carmel ; au fond de ses hautes forêts j'ai creusé des fontaines, et j'ai bu leurs eaux limpides ; sous l'empreinte de mes pas j'ai desséché tous les lacs d'Israël.

« Ce que je fais maintenant, je l'ai fait autrefois ; je prépare de loin mes hauts faits, puis je leur dis : Arrivez ! et les villes aux hautes murailles et entourées de vertes collines s'écroulent, et les bras de leurs défenseurs tombent paralysés par la honte et l'effroi !

« A ma vue, les vaincus se dessèchent comme l'herbe abattue dans la prairie, comme la plante qui croît sur les toits et qui se fane avant de mûrir !

« Et l'Éternel te répondit : Audacieux, je te suis partout où tu passes, je connais tes repaires ! tes blasphèmes sont montés jusqu'au pied de mon trône. Je mettrai un anneau à tes narines, un mors dans ta bouche ; je te forcerai à retourner sur tes pas. »

Le prophète garde le silence, et les sept anges reprennent :

« Le jour paraît souriant et rosé. La menaçante prophétie tonne toujours sur la colline de Sion. Dans le camp assyrien tout est silence et ténèbres ; les innombrables guerriers sont



étendus sans vie, le roi s'enfuit épouvanté. La justice éternelle vient d'accomplir sa vengeance!... Fuis! fuis! Sennachérib, réfugie-toi dans la maison de Nisroc! »

Le plus sublime des inspirés [1], lui qui, sur les rives du Kébar, fut initié à la contemplation de la gloire divine, se détache du céleste cortége. Douze adolescents du ciel, des anges et des âmes bienheureuses se joignent au prophète, qui s'élève et passe près du Messie afin de le célébrer à son tour par un cantique solennel. Il est majestueux et beau, leur élan; plus majestueuse, plus belle encore est la flamme que lancent leurs yeux, tandis que ce chant découle de leurs lèvres :

« Dieu terrible! combien de fois ne l'as-tu pas vengé, ton peuple élu et souffrant? combien de fois ne les as-tu pas anéantis les ennemis qui voulaient le détruire? Tous ceux qui avaient soif de sang, tu les as noyés dans le sang; jamais ils n'ont échappé à ta vengeance!

« Le monstre du Nil [2] ne ressemblait-il pas à l'Assyrien? L'Assyrien [3] qui fut superbe comme le cèdre du Liban quand il étend au loin son ombrage protecteur : comme lui, il était riche en feuillage, comme lui sa tête était audacieuse et haute.

« Les eaux qui baignaient son pied l'ont fait croître plus vite, et, au milieu de leurs tourbillons, il s'est élevé plus haut et toujours plus haut; et les torrents bruissaient autour de lui : ils n'étaient arrosés que par de faibles ruisseaux, les autres arbres de la vallée.

« Et il s'élevait toujours plus haut au-dessus des autres arbres de la vallée, et ses branches immenses couvraient toutes les plages d'alentour : l'arbre roi avait de l'eau et de la séve en abondance.

« Au milieu de son feuillage, des légions d'oiseaux sont venus construire leurs nids, et tout ce qui s'agite dans la poussière est venu s'établir près des fontaines qui murmuraient en jaillissant autour de son pied : ces plus grandes nations se sont abritées sous son ombre.

[1] Le prophète Ézéchiel. (*N. du Tr.*)

[2] Dans ses prophéties, Ézéchiel compare Pharaon à une baleine couchée au milieu des eaux. *Voir* Ézéchiel, chap. 29. Tout le passage qui suit fait allusion au chapitre 31, où Ézéchiel prédit la ruine de Pharaon. Ce prophète passa, à juste titre, pour le plus obscur de tous les écrivains sacrés. Craignant qu'il ne fût mal interprété, les Juifs avaient défendu, même à leurs lévites, de le lire avant l'âge de trente ans. (*N. du Tr.*)

[3] Klopstock désigne ici le roi Sennachérib. (*N. du Tr.*)

« Pas un des cèdres du Seigneur ne l'égalait en élégance, en hauteur, et près de lui le sapin n'avait que des branches rétrécies, et le feuillage du platane était pauvre et chétif : il était le plus beau des arbres du jardin d'Éden.

« Dieu l'avait orné d'une verdure si belle, d'un tronc si immense, de branches si longues, que tous les arbres du jardin lui portaient envie : sa cime touffue s'élançait toujours plus avant dans les nuages.

« Et parce qu'il élançait vers les cieux sa tête audacieuse, son cœur s'était gonflé d'orgueil : alors, toi vengeur, tu lui as fait sentir ton pouvoir et tu l'as livré à des ennemis puissants : la loi du talion s'est appesantie sur lui.

« Un pouvoir étranger l'a fait tomber, il l'a déraciné, mutilé ; il a dispersé ses débris à travers les monts et les vallées, et sur le bord des ruisseaux : elles gisaient partout les branches brisées de l'arbre roi.

« Et il n'ombrageait plus les nations, et les nations sont allées plus loin chercher un abri, et les bêtes fauves se sont réfugiées dans les ruines du colosse tombé ? Les bêtes fauves et les oiseaux du ciel, voilà tout ce qui lui est resté.

« Sa chute a effrayé tous les arbres, pas un ne s'élèvera désormais aussi orgueilleusement au-dessus des eaux, et ne mêlera ainsi le murmure de sa cime au mugissement des torrents : il n'y aura plus jamais d'ombrage si vaste et si frais.

« Il faut qu'ils descendent dans la tombe, il faut qu'ils dorment dans les sépulcres, tous ceux qui ont contraint la terre à s'incliner devant leur puissance d'un jour : il est tombé dans l'abîme, l'audacieux Assyrien !

« Et l'abîme l'a accueilli par de sourds gémissements, et les torrents et les tourbillons se sont tus, et les eaux ont cessé de couler, et le Liban s'est enveloppé d'un long manteau de deuil ; les arbres de la vallée même se sont desséchés !

« La tempête l'a précipité au fond des enfers avec tant de fracas, que les nations sont restées frappées de terreur, mais les arbres de la vallée se sont ranimés : les eaux des hauteurs arrivaient enfin à leurs racines altérées.

« Ils sont tombés avec lui les despotes dont la protection du tyran superbe faisait toute la puissance ; elles ont disparu les plantes parasites qui croissaient à l'ombre de l'arbre gigantes-

que : la mort les a frappés eux et leurs nombreuses cohortes. »

Le prophète et ses compagnons se taisent, et reprennent presque aussitôt. C'est ainsi que la terre, quand elle tremble et s'agite, n'interrompt ses frémissements que pour lancer vers les cieux de nouveaux tourbillons de poussière et de fumée, de nouveaux cris de douleur[1] :

« Elle fut plus terrible encore que celle d'Assur, la chute du roi d'Egypte. Semblable au dragon de mer, il s'était élancé dans le fleuve ; son pied avait troublé les eaux et soulevé le limon qui dormait dans son lit fangeux : et le limon souilla les vagues azurées.

« Et quand il s'est écrié : Il est à moi le fleuve, je me le suis creusé, les filets du Seigneur se sont étendus sur lui, et des peuplades sont accourues de tous les points de la terre : elles ont poussé le monstre dans les filets de l'Éternel.

« Et quand Dieu le retira du fleuve, il le jeta sur la plage ; et tout ce qui vole dans les airs, tout ce qui court ou rampe dans la poussière vint se rassasier de sa chair : l'Éternel la leur avait donnée pour pâture.

« Ses lambeaux palpitants couvraient les monts et les vallées, et son sang rougissait les rives des eaux où naguère il nageait fièrement : il coulait à grands flots ce sang impur.

« Il teignit la cime des montagnes et arrosa les champs et les prairies ; la terre rassasiée refusa de le boire et le refoula dans les ruisseaux : et les ruisseaux se grossirent de ses vagues fumantes.

« Et quand il arriva au fond du gouffre où la colère divine l'avait précipité, il y retrouva tous les héros qui jadis avaient comme lui immolé les peuples à leur féroce ambition : le glaive du Seigneur les avait anéantis au milieu de leurs victimes.

« Là où ils dorment tous, gît aussi l'Assyrien et tous ses guerriers ; la main qui les avait frappés creusa leur tombe au milieu des roches sépulcrales : ils y ont été précipités tous ceux qui furent la terreur des peuples.

« Là où ils dorment s'étendent les campagnes fleuries d'E-

[1] Le morceau qui suit est encore une imitation des prophéties d'Ézéchiel sur la ruine de l'Égypte. *Voir* chap. 29 et 32. (*N. du Tr.*)

lam[1], ces tombes immenses de tant de vaillants guerriers qu'extermina le glaive vengeur du dieu des batailles : ils y ont été précipités tous ceux qui furent la terreur des peuples.

« Dans cette même tombe sont enfouis Mesec, Thubal[2] et leurs cohortes; leurs restes, flétris, déshonorés, ne reposent point sur des faisceaux d'armes, dernière gloire du guerrier vaincu : leurs ossements épars blanchissent le sol.

« Orgueilleux Pharaon, te voilà écrasé à ton tour sous les pieds des vainqueurs, sous le poids des puissants qui furent la terreur des peuples : tu es mort au milieu de tout ce qui est mort par l'épée.

« Les souverains d'Édom[3], chefs de tant d'armées victorieuses, reposent dans cette même contrée, au fond des ténébreux sépulcres où la colère de Dieu les a fait descendre : ils sont tombés sous le glaive qui a frappé leurs cohortes.

« Et avec eux ont disparu les peuples de la riche Sidon[4] et leurs princes magnifiques. Ces héros sont morts avec la rougeur de la honte sur le front, car la défaite leur a été plus cruelle que le trépas : et ils sont tombés vaincus sur le champ de bataille.

« Ces victimes innombrables, égorgées dans les combats, ont accueilli Pharaon au fond des enfers, et ils l'ont entouré de cris de malédiction et de désespoir.

« Dieu destructeur, tu as châtié l'orgueilleux Pharaon; Dieu de l'univers, ta justice l'a frappé, lui et ses cohortes : elle a répandu sur le monde une sainte terreur. »

Du haut de l'empirée, les yeux des immortels cherchent sur la terre voyageuse la plage où s'élève Jérusalem, et ils la contemplent avec un ravissement mêlé de tristesse. Mais presque aussitôt les anges de la mort détournent leurs sombres regards, et les arrêtent sur la vallée de la Géhenne. Le tonnerre lointain de leurs trompettes mugit sourdement, comme les vagues de la mer qui se brisent contre les rochers du rivage; et

[1] Contrée d'Asie que les Grecs appelaient Elyamaïs. Les peuples qui l'habitaient étaient constamment en guerre contre le royaume de Juda. (*N. du Tr.*)

[2] Noms de deux chefs des ennemis d'Israël. (*N. du Tr.*)

[3] Contrée d'Asie connue des Grecs sous le nom d'Idumée. (*N. du Tr.*)

[4] La richesse et la magnificence de cette ville d'Asie est très-ancienne ; Homère l'a chantée dans ses poëmes. (*N. du Tr.*)

d'une voix lugubre et puissante, ils font descendre sur Jérusalem ces sombres paroles :

« Abîme-toi, cité de Dieu ! abîme-toi ! Disparais au milieu du tumulte des combats, au milieu d'une nuée de fumée et d'un torrent de flammes, toi qui a repoussé le bras protecteur de l'Éternel ! Cité de Dieu, ne sois plus qu'un amas de ruines !

« Jésus a prononcé sur toi des paroles de mort ! Rome les réalisera, car l'aigle est ardent à s'abattre sur la pâture ; et déjà l'Éternel le dirige, le guerrier appelé à te détruire : la vengeance étincelle dans son regard farouche.

« La charrue trace de larges sillons ! Dieu lui-même tient le cordeau qui les aligne ; il guide la main qui la sème de sel la vallée qu'il a visitée et qu'il a consacrée au plus grand des triomphes : des cris de victoire retentissent dans les champs qu'il à mesurés !

« Je veux le sang du Fils ! Tel fut l'anathème que ta propre bouche, orgueilleuse Juda, a fait descendre sur toi du haut du trône, et tes actions ont crié plus fort encore, et le chef romain t'a exaucé : tu disparaîtras de la terre, tu seras anéantie ! »

Tel que le sage qui, dans sa douce piété, oublie la tombe, ou ne s'en souvient que pour y associer la pensée consolante de la résurrection ; ou bien, tel que le voyageur qui, pendant une belle matinée de printemps, examine avec un doux ravissement la contrée fleurie qu'il traverse, et envoie une fervente prière vers le Créateur ; tels les séraphins qui dirigent le cortége du Messie contemplent leur route triomphale. Les flots de lumière que lancent les cieux les plus élevés, où d'innombrables étoiles décrivent leurs éternelles paraboles, et se croisent sans se heurter, inondent cette route aérienne, et la couvrent de tant d'éclat, que les chérubins eux-mêmes sont saisis d'une sainte extase. Et leur voix, portée d'étoile en étoile, entonne cet hymne solennel :

« Chantez sa gloire, soleils et mondes ! Et vous, étoiles silencieuses, vous qui traversez la route étincelante qu'il a choisie pour retourner près de son père, que l'écho de vos rives répète les psaumes que la nature jette sur son passage, à lui qui, dans sa toute-puissance, est au-dessus de toutes les louanges.

« O divine nature ! ne te lasse pas de chanter ton Créateur ! Que pour le glorifier ta voix inonde les cieux, et que du haut

du sanctuaire un rayon puissant fasse descendre tes chants de gloire dans les gouffres de Cédron et dans la vallée des palmiers !

« Océans de la lune, océans de la terre, faites entendre le bruissement de vos vagues. Qu'ils s'élèvent, et se mêlent à l'harmonie stellaire, comme le souffle qui agite le palmier apporte le doux murmure des harpes vers les régions où la trompette redoutée soutient les psaumes des immortels.

« Qu'elle est imposante et superbe, votre marche éternelle, légions d'astres dont Dieu seul connaît le nombre! Qu'ils sont éblouissants vos rayons! Pour annoncer au trône la gloire du Sauveur, ils se confondent avec les faisceaux de la lumière divine, gardienne terrible du sanctuaire des cieux.

« C'est pour toi, Fils Éternel, que l'univers entonne des hymnes de reconnaissance et d'admiration; pour toi, source de toutes les béatitudes, pour toi, Saint des Saints, puits inépuisable de joie et de bonheur ! Tu as dévoilé à tes créatures la route qui conduit au salut.

« Tu les guides à travers les sentiers du labyrinthe, jusqu'aux ineffables délices des récompenses éternelles ! D'aéones en aéones, le Sauveur conduira ses élus à travers les sombres détours du labyrinthe de la vie. »

Les séraphins se taisent, mais le doux souffle de leur voix, le son de leurs harpes portees par l'air qu'ils ont frappé vibrent encore dans l'espace, et le remplissent d'un vague murmure semblable à l'harmonie mystérieuse des bosquets, quand au milieu de ses noirs rochers, le torrent mugit dans le lointain; quand d'un épais taillis la source jaillit à gros bouillons; quand ses eaux hâtives ruissellent sur leur lit de cailloux, parmi les ronces et les arbustes; quand le vent de l'ouest agite le feuillage touffu de l'ormeau et balance la tige élancée du peuplier. Mélange enchanteur des mélodies de la nature, lorsque vous caressez l'oreille de la jeune vierge, elle croit entendre le prélude de la danse des fiançailles.

Le cortége continue sa route ascendante. Non loin de cette route, une étoile compagne du soleil vient d'atteindre le point de l'infini marqué pour sa transformation. Un tremblement convulsif la saisit et l'ébranle d'un pôle à l'autre. Le sol s'entr'ouvre et s'écroule; les montagnes éclatent et vomissent des flammes; les eaux se soulèvent, bouillonnent, et se dispersent

en vapeurs brûlantes. Pour les anges mêmes, il est effroyable ce désordre au milieu duquel les forces primitives qui semblent s'égarer et se perdre, répandent la semence d'une création nouvelle. La semence se gonfle et germe aussitôt, et des mondes nouveaux se forment.

Portés sur un des rayons de Sirius, les justes ressuscités élèvent leur douce voix, et chantent ce cantique à la gloire du Rédempteur :

« Amour sacré du Fils, tu es la béatitude du ciel ! La raison te doit son flambeau divin, le sentiment son feu céleste. Tu es le jour qui se lève pour ne jamais descendre dans l'océan, le jour éternel des bienheureux.

« Ange du trône que l'Éternel a chargé de guider la marche triomphale de son Fils à travers l'immensité des cieux, pour nous aussi, élus du Christ, tu as déployé tes ailes puissantes; devant nous aussi tu agites les palmes du triomphe.

« Ange du trône, toi qui planes à notre tête, entouré de tes plus brillants rayons, dis-nous quel est celui que les légions d'astres saluent en s'arrêtant devant lui; quel est celui pour qui résonnent toutes les harmonies célestes, et que l'abîme proclame son maître en reculant devant lui. Ange du trône, quel est-il ? dis-le-nous.

« C'est la victime de l'autel du Golgotha, c'est le Messie qui a souffert pour vous la soif, la honte et toutes les tortures de la plus terrible des morts, car au moment suprême Dieu lui-même l'a délaissé ! Ange du trône, tu l'as dit, oui, c'est lui.

« Torrents de lumière, coulez au-devant de la troupe muette et craintive qui s'élève des profondeurs ténébreuses de la terre pour venir grossir notre cortége. Harmonies du ciel, murmurez plus doucement, préparez ces nouveaux venus à la contemplation du Fils dans sa gloire divine.

« Ange du trône, tu l'as proclamée par tout l'univers, la journée du triomphe, la journée du retour du Christ au trône éternel ! Vous tous qui gémissez encore dans les lieux de la vie terrestre, si Dieu daigne vous le permettre, hâtez-vous de quitter votre enveloppe de poussière, venez contempler le Fils dans sa gloire immortelle.

« Il est le maître, il est le souverain absolu. Que toutes les prières s'élèvent vers lui, car il envoie de monde en monde l'ange qui exauce : dans les régions les plus hautes, dans les

abîmes les plus profonds, il l'envoie porter les béatitudes célestes que lui seul peut donner.

« Les flots de lumière et le murmure du cortége triomphal sont arrivés jusqu'à vous, habitants de l'école lointaine qui s'est élevée si haut qu'elle a passé la portée des regards qui partent de la terre.

« Il est le maître, il est le souverain absolu. Que vos prières s'élèvent vers lui, car il envoie de monde en monde l'ange qui exauce : dans les régions les plus hautes, dans les abîmes les plus profonds, il l'envoie porter les béatitudes célestes que lui seul peut donner.

« O ravissement ineffable ! le voilà qui étincelle, le Fils divin, au milieu de ses anges : au milieu des ressuscités que son sang a rachetés, que son sang a réveillés, que son sang a transfigurés avant le jour du jugement universel.

« O toi qui fus toujours ! par quel sentier céleste as-tu conduit ton Fils à travers le labyrinthe de la mort ? Sa marche triomphale a commencé près du sépulcre. Il est sorti des ténèbres qui entouraient son agonie, le Fils de l'Éternel.

« C'est dans l'océan de la création, là où la vague qui devient montagne va s'asseoir sur la rive, que demeure ton peuple, divin Messie. Pur de péché, il n'avait pas besoin du sang de la rédemption, et pourtant ce sang a coulé pour lui ; tu l'as sanctifié de ta bénédiction.

« Et notre péché à nous tous est effacé ; sa voix accusatrice sera muette, elle ne cherchera plus, à travers les portiques de la demeure des anges, l'oreille du Juge suprême pour lui demander vengeance.

« L'accent de cette voix était tonnant et terrible, et l'oreille du juge était subtile ; mais le Messie a crié : *Tout est consommé !* et des chants de victoire se sont élevés au-dessus de l'autel du sacrifice. Le péché l'a entendu, l'appel tonnant du Fils, et il est resté muet pour toujours.

« Chrétiens ! comme vous, nous chantons la gloire du Christ au pied du trône. Là où il étendra pour vous son ombrage sacré, l'arbre du salut, nous aussi nous serons abrités ; là où elle jaillira pour vous, la source du salut, nous aussi nous serons désaltérés.

« Enfants des temps passés, vous avez connu les terreurs des

réprouvés ! En fuyant d'Horeb [1], vous avez senti couler sur vos joues des larmes brûlantes, des larmes de sang, car la main du juge vous avait frappés.

« Mais nous... jamais nous n'avons frémi sur le bord du précipice où gisent la mort et la damnation, où se choquent les bassins de la balance, où déborde le calice de la colère divine ! Nous ne les avons jamais éprouvées les terribles émotions du naufragé que la vague en courroux, qui devait le briser contre les rochers du rivage, dépose sur une plage fleurie. »

D'autres chœurs entonnent des hymnes nouveaux. La terre n'a rien de comparable à ces chants célestes ; ils sont plus doux que la voix de l'amour, plus solennels que les soupirs du mourant qui déjà entrevoit les cieux où il est attendu ; plus ardents que les cris de joie du ressuscité, quand il s'élève au-dessus de sa tombe.

Le cortége aérien vient d'atteindre l'heureuse étoile habitée par cette race d'hommes que le péché n'a jamais avilis et que la mort ne peut atteindre [2]. En voyant planer au-dessus de leur monde le Messie et les ressuscités, ces immortels se rassemblent en groupes serrés, qui bientôt deviennent une foule immense. Au milieu d'eux est leur Père à tous ; la tête élevée vers le ciel, il s'écrie : « Le Rédempteur ! » puis il tombe à genoux ; ses innombrables enfants se prosternent autour de lui, et de bosquet en bosquet, de montagne en montagne, l'écho répète : « Le Rédempteur ! le Rédempteur ! » Toa [3] est au milieu d'eux, le Sauveur l'a ramené des vallées de la mort dans ce riant séjour de la vie, où il sent plus vivement le bonheur de sa nouvelle immortalité. Pénétré de reconnaissance, il mêle sa voix à celles des habitants de l'étoile fortunée, et s'écrie avec eux : « Le Rédempteur ! le Rédempteur ! »

Pendant que le Fils de l'Éternel écoute les psaumes de ces élus, et les récompense en les plongeant dans une douce ex-

[1] Montagne de l'Arabie pétrée. Moïse s'y établit avec son peuple, mais un ordre de Dieu l'en chassa. *Voir* le Deutéronome, chap. 1er. (*N. du Tr.*)

[2] Klopstock parle ici de cette race d'hommes immortels dont il a fait un tableau plein de charmes dans le chant V, pag. 90 et suivantes. (*N. du Tr.*)

[3] Ce jeune immortel paraît dans le chant XVI, pag. 375, au nombre des âmes qui sont jugées par le Christ sur le mont Thabor. La faute dont il s'est rendu coupable lui a attiré un châtiment bien sévère. Klopstock suppose ici qu'il a trouvé grâce, puisqu'il le montre de retour dans son étoile, au milieu de sa famille. (*N. du Tr.*)

tase, la voix de deux mortels s'élève du séjour de la terre. Ils ont vu des ressuscités, et cette vue les a initiés aux secrets des cieux. Le Dieu réconcilié et le Dieu réconciliateur daignent les écouter. Des arbres majestueux protégent de leur ombre ces deux futurs chrétiens, un souffle embaumé les caresse doucement, et le murmure du ruisseau se mêle à la douce voix de l'épouse; elle qui aime d'un amour constant et son Dieu et le compagnon qu'il a donné à sa vie. Elle chante ainsi :

« Élance-toi, ô mon âme ! toi que le Fils a créée pour devenir l'héritière de la lumière ! Il t'a rachetée ; mêle tes accents timides aux chœurs des ressuscités qui le suivent dans les cieux ; lorsqu'ils habitaient la terre, leur voix, comme la tienne, était incertaine et tremblante. »

Des arbres majestueux les protégent de leur ombre, ces deux futurs chrétiens ; un souffle embaumé les caresse doucement, et le murmure du ruisseau se mêle à la douce voix de l'époux, lui qui aime d'un amour constant et son Dieu et la compagne qu'il a donnée à sa vie. Il chante ainsi :

« O toi, le plus saint des saints, tu ne subsistes que par toi-même ! Autour de ton trône, les astres que tu as fait sortir du néant célèbrent ta gloire en prescrivant leurs immenses paraboles. Loin de ce trône, un faible atome de ta création se prosterne dans la poussière; il cherche à t'exprimer son admiration et sa reconnaissance, car il sait que tu l'entends quoiqu'il te parle du fond de la vallée ténébreuse des tombes.

« A travers les psaumes solennels des légions d'étoiles, mon humble prière arrive jusqu'à toi source de lumière et de béatitudes célestes, toi qui, par de sombres labyrinthes, nous conduis jusqu'au pied du trône où tu règnes en maître.

« Saint des saints, Dieu infini, ce chant de bonheur et de ravissement que j'envoie vers toi pénètre la nuit qui me sépare des cieux, et se joint aux psaumes de ton brillant cortége. Tu écoutes les vœux que j'ose t'adresser ; tu devines ceux que ma pensée ne peut formuler.

« Dieu de bonté, ne détourne jamais ton regard protecteur de l'héritier de la mort ; taris la source des larmes amères que sans cesse il verse ici-bas. Si ta sagesse immuable veut que la souffrance et le malheur y soient son seul partage, arme-le

d'une sainte résignation, et guide-le jusqu'au trône, où la contemplation divine sera sa récompense. »

Il se tait, accablé sous le poids d'une émotion inconnue. Mais bientôt sa pieuse ardeur le ranime, et il chante d'une voix plus forte :

« La voix du plus humble de tes enfants passe inaperçue sur la terre ; mais celui qui écoute les chœurs célestes l'entend, car elle se mêle à leurs mélodieux accents, semblable à la feuille qui s'agite et murmure, quand l'écho des montagnes redit les mugissements du tonnerre, quand le torrent précipite ses vagues écumantes sur le vert tapis de la vallée.

« Harpe consacrée au Seigneur, réveille-toi, suis le vol des cantiques célestes ; que ton chant de fête soit un hymne à la gloire de celui que célèbrent l'harmonie des astres et la sainte extase des archanges. Et vous, mes lèvres tremblantes, soupirez ses louanges ; elles résonnent à travers l'infini, qu'elles murmurent aussi dans la poussière. Lequel de tes bienfaits chanterai-je le premier ? lequel terminera mon hymne ?

« Te célébrer, Sauveur du monde, c'est goûter d'avance les joies du ciel ! Mais, hélas ! qui pourrait s'acquitter dignement d'une tâche si grande et si belle ?

« La pensée se confond en voulant s'élever jusqu'à l'immensité de ta gloire ; l'image qu'elle avait osé se former de cette gloire se voile de saintes ténèbres. Elle disparait comme les contrées enchantées qui, au lever du soleil, se dessinent dans l'air et s'évanouissent quand l'astre a passé l'horizon. Les saintes ténèbres ont voilé l'image que j'ai osé me former de ta gloire ; je te chanterai pourtant, j'écouterai l'écho des chœurs célestes, et je les répéterai sur la terre avec un pieux tressaillement.

« Qui te ressemble? Qui peut être comparé à toi, Dieu puissant ? Tu conçus l'existence avant de donner à tes innombrables créatures des sensations, des pensées, une destinée ! Ta main a jeté la semence de la création dans l'infini, elle l'a séparée et l'a recouverte de nombreuses couches d'aéones, afin qu'elle germe et qu'elle mûrisse cette semence divine.

« Et quand elles seront passées les aéones, elle commencera la moisson éternelle du trône ; la création aura atteint son but,

et la joie comme la douleur nous serviront de guides pour nous introduire dans le royaume de la lumière.

« Et celui qui aura pleuré, comme celui qui se sera réjoui, reconnaîtront que tout ce qui leur paraissait nuit et mystère les préparait au salut éternel.

« Mais avant que tu viennes, jour du dénoûment de la création, l'homme immortel souffrira sur cette terre, comme la fleur qui se dessèche dans un sol aride, et il sentira, en frémissant, l'approche de la mort, l'approche de la destruction! Les pleurs et les gémissements lui feront oublier le but de son passage sur la terre, lui qui devrait songer toujours que Dieu l'a prédestiné au bonheur éternel, et que sa volonté s'accomplira. Souverain du monde, oui, elle s'accomplira ta volonté bienfaisante. Hélas ! pourquoi faut-il que la terre ne puisse répondre que par des soupirs et des sanglots aux cris de joie des cieux ! Pourquoi faut-il que de la vallée des tombes des voix tristes et plaintives s'élèvent vers les régions où le doux murmure des harpes se mêle à la voix des anges et aux chants de reconnaissance qu'entrecoupent des larmes de joie! »

Des chérubins et des ressuscités entonnent le cantique de la ruine de Babylone; et il chante ainsi au-devant du Rédempteur le chœur des ressuscités :

« Il est sombre et terrible le jour du jugement de l'Éternel! La mort presse son pas de fer, la tempête hâte son vol destructeur; des nuages prophétiques les précèdent, et Dieu réalise les prophéties des nuages.

« Elle s'écroule la superbe Babylone! la terre et les mers frémissent au bruit de sa chute, la foudre sillonne les cieux! les desseins de l'Éternel sont accomplis, et la trompette terrible qui annonçait le jour de la justice ne retentit plus sur la plage ébranlée.

« Elle s'est écroulée la superbe Babylone! Cette journée terrible est-elle la dernière que déroulera la chaîne des temps? Babylone n'est plus qu'un monceau de ruines! Malheur à toi, orgueilleuse cité, tu descends dans le gouffre embrasé! »

Des chérubins et des ressuscités entonnent le cantique de la ruine de Babylone; et il chante ainsi, le chœur des chérubins :

« Elle s'abîme, elle disparaît la grande Babylone ! Il fermente, il bouillonne le poison mortel qu'elle offrait dans sa coupe trompeuse. C'est pour toi, Babylone, que le Rémunérateur l'a rempli jusqu'aux bords, le calice du jugement suprême !

« Cité détruite, pendant trop longtemps le monde s'est enivré dans ta coupe perfide ; il y a puisé la séduction, le vertige, la rage et la mort ! L'heure de la vengeance a sonné ; l'Éternel a vidé sur toi le calice de sa colère, et tu es tombée ivre morte ! »

Les bienheureux qui déjà ont accompli la glorieuse destinée du martyre célèbrent ainsi le jour de la première résurrection :

« Vous que Dieu daigne venger ! vous passez des vallées ténébreuses de la terre dans le royaume de la lumière, revêtus de la blanche robe du salut, entourés de l'éclat des astres, vous que Dieu daigne venger !

« Vous, dont le sang a coulé avec le sien, recevez la récompense qu'il vous destine. Il vous associe à sa gloire, à sa puissance, le Dieu que des bourreaux ont fait mourir sur la croix. Que la terre, muette de crainte et de surprise, l'apprenne enfin : tous ceux qu'elle repoussera, qu'elle immolera parce qu'ils refuseront de brûler l'encens de Dieu sur le trône de Satan, s'asseoiront autour du trône de l'Eternel et régneront avec lui sur les mondes ! »

Inconnue et solitaire, loin des îles superbes qui se proclament les souveraines des mers, Pathmos se cache au milieu pes vagues écumantes qui s'amoncellent autour d'elle. Un jour, sur ses rives désertes, la trompette divine retentira à l'oreille du disciple chargé d'annoncer aux temps à venir la plus mystérieuse révélation de son divin maître. Sous les ombrages de cette île fortunée, l'Homme-Dieu daignera se montrer à son prophète. Il lui apparaîtra entouré de sept flambeaux, vêtu d'une longue robe de lin, la taille serrée par une ceinture d'or, et la tête couverte d'une chevelure plus blanche que la neige. Son regard sera une flamme; sa face sera un soleil, son pied sera d'airain ; un glaive tranchant sortira de sa bouche, et dans sa main droite il tiendra sept étoiles. Et, frappé de terreur devant cette vision, le prophète tombera dans la poussière ; et le juge du monde lui parlera. Il ne jugera pas

encore l'Univers, mais il prononcera le premier arrêt des sept premières églises, et la miséricorde dominera dans ces arrêt [1].

Depuis longtemps les anges et les patriarches pressentent cet arrêt de miséricorde, et les cantiques qu'ils adressent au Dieu clément expriment la douce certitude que des enfants, innombrables comme les gouttes de rosée que distillent les nuées du matin, naîtront de ces églises pour la vie éternelle, et que Jésus veillera sur eux avec une tendresse plus inépuisable que celle de la meilleure des mères pour sa famille chérie. Le cœur d'une mère se ferme pour des enfants trop coupables; l'amour et la miséricorde du Christ ne connaissent point de bornes.

Et les anges et les patriarches chantent :

« Ephèse [1] ! malheureuse Ephèse ! reviens à ta première ferveur : ta chute a été profonde, relève-toi, ou ton flambeau sera renversé et sa flamme s'éteindra.

« Gloire te soit rendue, divin Médiateur ; tu as d'éternelles récompenses pour le pécheur qui se relève l Tu le conduis sur les ruines du torrent dont les flots transparents découlent de ton trône et baignent le pied de l'arbre de vie. Tu lui permets de s'asseoir sous son ombrage et de cueillir ses fruits sacrés. »

Un autre chœur, planant dans des régions plus élevées, arrache des sons puissants à ses harpes d'or, et chante avec l'exaltation de l'extase :

« Ils sont dignes de toi, Fils éternel, tes enfants de Smyrne; ils bravent la honte et la captivité, ils souffrent avec joie, ils te seront fidèles jusqu'à la mort! La couronne du martyre les attend. »

Et un chœur de ressuscités chante d'une voix douce et plaintive :

« Que ta gloire est digne d'envie, Pergame! c'est dans ton sein qu'il tombera tout baigné de sang, qu'il mourra pour son Dieu, Antipase le martyr. Immortels, glorifiez ce nom, répétez à haute voix : Antipase ! Antipase l

« Mais il en est parmi les tiens, ô Pergame! qui, sembla-

[1] Ce passage est une imitation du chap. 1er de l'Apocalypse. (*N. du Tr.*)

[2] Une des sept premières églises. Elles étaient toutes établies dans des villes d'Asie, savoir : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée. (*N. du Tr.*)

bles à Balac[1] te causent un grand scandale. La mâne mystérieuse ne nourrit que les fidèles ; pour eux seuls les cieux témoigneront un jour. »

Et un chœur d'anges chante d'une voix douce et plaintive :

« Thyatire, tu as la foi et l'amour, tu es courageuse, charitable et patiente, mais tu souffres qu'une femme perfide qui se dit prophétesse séduise les faibles et tente les forts. N'oublie pas que ton juge lit au fond des cœurs.

« Celui que le Sauveur trouvera pur et sans tache régnera par lui sur toutes les nations. Dans sa main il placera un sceptre d'airain et ornera sa tête d'une couronne d'étoiles. »

Aux cantiques bruyants, aux douces mélodies des harpes, à l'appel terrible des trompettes, succède tout à coup un morne silence. Seulement quelques voix isolées s'élèvent vers le Messie et implorent sa miséricorde.

« Juge de l'univers, aie pitié de Sardes ! elle est morte, l'infortunée Sardes, et les illusions qui l'ont perdue lui font croire qu'elle vit encore. Divin Médiateur, aie pitié d'elle.

« Réveille-toi du sommeil de la mort, malheureuse Sardes. Déjà la menace du juge tonne dans le lointain. Son vol est rapide ; écoute sa voix terrible, elle réveille les morts !

« Le vainqueur recevra des vêtements blancs, son nom brillera sur le livre qui, lors du dernier jour du monde, désignera les élus ; et ce nom, le Sauveur le prononcera en face des anges, en face de l'Eternel ! »

Et un autre chœur, planant dans des régions plus élevées, arrache des sons puissants à ses harpes d'or, et chante avec l'exaltation de l'extase :

« Salut à toi, Philadelphie ! le Seigneur t'a donné peu de force, et cependant tu ne le méconnais point, et tu resserres les liens de l'alliance nouvelle. Les réprouvés que Satan a séduits s'approchent en tremblant, et ils tomberont devant toi dans la poussière.

« Salut à toi, Philadelphie ! le Seigneur t'a donné peu de force, et cependant tu ne le méconnais point, et tu resserres les liens de l'alliance nouvelle. Quand tu t'appesantiras sur la terre, heure de désolation et d'effroi, passe légèrement sur Philadelphie, la bien-aimée du Seigneur. Troupeau fidèle, con-

[1] Roi des Moabites qui fit venir Balaam pour maudire le peuple d'Israël. (*N. du Tr.*)

serve soigneusement tes trésors sacrés, afin qu'elle ne soit pas enlevée, la couronne du salut.

« Le vainqueur brillera dans le temple où le Messie distribuera ses récompenses ; il en sera la plus belle colonne, le plus ferme appui. »

Une voix agitée par cette douce tristesse qui, parmi les mortels, se traduit par les larmes, vibre seule et chante ainsi :

« Écoute les accents plaintifs qui t'appellent, ô Laodicée ! réveille-toi de ton sommeil léthargique. Tes yeux sont aveugles, ton esprit est frappé de vertiges, toi qui fus l'élue du Seigneur ; écoute la voie qui t'appelle, réveille-toi, ô Laodicée !

« Homme Dieu, divin Rédempteur, tu as daigné visiter le pécheur repentant, et tu partageras avec lui le repas du soir. Mais le vainqueur, resté inébranlable, recevra une couronne immortelle, et tu l'élèveras jusqu'au trône où tu siéges au sein de la lumière [1]. »

Le cortége triomphal s'élève toujours plus haut vers le cercle rayonnant des cieux. Sous les doigts des prophètes les harpes s'inspirent, et de leurs cordes d'or coulent à grands flots des torrents d'harmonie, imposants et graves comme la pensée qui les fait vibrer. La voix des archanges se mêle à ces accords célestes, et chante ainsi la gloire du Messie :

« Il descendit du royaume de la lumière, où il siégeait dans tout son éclat, ses légions firent entendre l'appel terrible du jugement. Et la nuit des tombeaux rendit ses victimes quand il se fit entendre l'appel terrible du jugement, quand elles s'écroulèrent les montagnes et les mers.

« Les cohortes que son sang avait rachetées de la mort se réveillèrent, et des rayons célestes s'échappèrent de leurs vêtements ; et leurs chants de triomphe, éclatants comme le mugissement des vagues, montèrent vers les cieux quand se fit entendre l'appel terrible du jugement. »

Les archanges se taisent, accablés sous le poids de leur émotion. Les mélodies des harpes murmurent encore à travers l'espace ; mais bientôt la voix des archanges se fait entendre de nouveau :

« Semence divine ! tu dormis jusqu'au moment où Dieu

[1] Ce tableau des sept églises primitives est une imitation des chap. 2 et 3 de l'Apocalypse. (*N. du Tr.*)

t'ordonna de couvrir ces champs de moissons dorées. Bienheureux ! vous que de poussière en poussière la mort paresseuse enferma dans son sein, vous l'avez vu s'envoler, l'aéone des mortels.

« Semence divine ! tu brilles maintenant de tout l'éclat de ta maturité, et l'appel aux moissons retentit dans les champs du Seigneur. Bienheureux, vous que de gloire en gloire le Sauveur a rassemblés, vous entrez triomphants dans les splendeurs de l'aéone nouvelle ! »

Les plus grands des anges élèvent leur voix ; un sourire céleste effleure leurs lèvres, et les accords puissants du psaltérion soutiennent leurs chants de bonheur :

« Morts, réveillez-vous ! morts, réveillez-vous ! L'appel du jugement se fait entendre, un cri de joie annonce la moisson. Partout où elle dort paisiblement la poussière, elle entend ce cri ; elle entend la voix des anges gardiens qui proclame le jour du jugement.

« Hâtez-vous, levez vos regards vers le trône, vous que Dieu appelle avec l'accent de la clémence ! Réveillez-vous, planez au-dessus de vos tombes, vous que Jésus daigne absoudre sans jugement : venez recevoir les palmes du triomphe !

« Allez siéger près du Fils de l'Éternel, sous les rayons d'or qui ombragent vos trônes. Élevez-vous tous, vous qui portez des vêtements blancs et des stigmates ensanglantés. Arrivez, juges de l'univers, venez recevoir la couronne du triomphe.

« Les voici ! Inondés de rayons célestes, ils dirigent leur vol grave et terrible vers le trône où s'agite la balance redoutée du Juge suprême. Le sang répandu sur le Golgotha étincelle autour d'eux ; sur leurs têtes brillent les couronnes de la victoire. »

Une immense chaîne de montagnes de cristal traverse l'étoile de Sarona. Du sein de leurs montagnes, les habitants de cet astre voient les mondes les plus éloignés, et à travers ce prisme ils leur paraissent et plus grands et plus beaux. Et quand les échos de ces masses transparentes répètent les chants de fêtes des cieux, ces chants deviennent plus mélodieux et plus suaves. Alors une foule innombrable entoure le pied des monts, s'étend sur leurs larges flancs, gravit sur les pointes les plus élevées de leurs cimes étincelantes ; là, elle s'arrête et écoute, silencieuse et pensive. En ce moment aussi, elle écoute,

et une joie ineffable dilate tous les cœurs, brille dans tous les regards, car le cortége triomphal du Christ passe au-dessus de leurs montagnes transparentes. Du point où l'image de l'Homme-Dieu se reflète, jaillissent des rayons vifs et doux qui voilent l'éclat de sa magnificence, et ne laissent apercevoir que sa beauté divine; là aussi, le murmure des échos qui répètent les chants de triomphe est plus harmonieux et plus sonore.

Du milieu du chœur des prophètes, Débora et Miriam élèvent tout à coup leurs douces voix, et le bruissement des harpes qui les accompagnent exprime tantôt une céleste mélancolie et tantôt un noble enthousiasme. Quand la tempête se tait, et que les arbres qu'elle a pliés se redressent, l'arbrisseau frémit encore sous le souffle léger de la brise. C'est ainsi qu'aux hymnes des anges succède le chant de Miriam et de Débora :

« O mort! toi qui jadis nous causas tant d'effroi, tu n'es plus pour nous qu'une source de félicités indicibles. Il ne les connaîtra jamais, les délices du réveil, celui qui, au fond des vallées nocturnes, n'a pas dormi dans les bras de la destruction.

« Vous qui êtes immortels, vous n'êtes point descendus dans l'arène de douleur que parcourt le pèlerin de la terre ; vous ne les avez jamais vues ouvertes devant vous, les tombes où gisent les ossements de vos frères.

« Vous n'avez jamais vu la décomposition, elle qui s'attache à tout ce qui dort le sommeil de la mort, dévorer jusqu'aux restes glacés des objets de vos affections ! Vous n'avez jamais entendu le bruit sinistre de la bêche qui creuse une tombe, et qui rejette la terre qu'elle a soulevée sur le pèlerin pour toujours disparu du monde !

« Jamais la voix sourde et lugubre du cercueil, quand il descend dans la fosse, ne vous a rappelé que, sur vous aussi, elle roulera un jour, cette terre froide et lourde qui couvre les ossements épars de vos frères ! »

Et, semblable aux torrents impétueux que vomissent les nuages, et qui, dans leur chute bruyante, labourent le flanc des rochers, le chœur des prophètes jette à travers l'infini ce psaume foudroyant :

« Morts, réveillez-vous ; la trompette du jugement a sonné ! Morts, réveillez-vous; le sein de la nuit se déchire, l'abîme des mers, les fondements de la terre tremblent et gémissent ! Les



ossements ont entendu l'appel souverain que les archanges crient à haute voix.

« Les palais dorés et les toits couverts de chaume s'écroulent ! Les morts que la terre couvre, que les eaux ont engloutis, se lèvent ; les vivants meurent et se réveillent.

« La nuit règne toujours, la terreur arrive et commande la fuite. Les champs, les bosquets, la cime des monts disparaissent au fond des vagues en fureur. Silence ! harpes d'or, silence ! devant les cris étouffés que les douleurs de l'enfantement arrachent à l'univers !

« Du haut du trône, le tonnerre mugit, le son de la trompette appelle et menace ; la tempête vole, hurle, et porte de pôle en pôle la terreur et l'effroi. Silence ! harpes d'or, silence devant les cris étouffés que les douleurs de l'enfantement arrachent à l'univers !... »

Deux archanges s'élèvent au-dessus du cortége, et le premier chante :

« O vous, à qui l'appel de la trompette cause d'affreuses terreurs, vous aussi, vous ressusciterez. Hélas ! pourquoi la nuit ne vous enferme-t-elle pas pour toujours dans les vallées de la destruction, vous que l'arrêt du trône a jetés dans l'abîme ?... »

Deux archanges s'élèvent au-dessus du cortége, et le second chante :

« Voix tonnante du Juge suprême, tes accents terribles résonnent trop haut au-dessus des tombes. Ils te demandaient un sommeil plus long, un sommeil éternel, tes malheureux enfants ! Vain espoir, ils sortent de la nuit, ils gémissent, ils s'écrient : Montagnes, tombez sur nous ; montagnes, couvrez-nous ! »

Le silence règne de nouveau dans le cortége triomphal, et, semblables aux fleurs printanières que le souffle du matin détache de l'arbre et porte à travers les airs, Bénoni et Miriam, la sœur de Lazare, s'élèvent au-dessus des ressuscités. Bénoni est brillant et beau comme le premier rayon d'un soleil d'été ; Miriam est douce et calme comme une nuit de printemps qu'argente la lune. Ils unissent leurs voix et les dirigent vers l'abîme où Satan vaincu est étendu sans mouvement, afin de lui apprendre quelle est l'étendue de la félicité des bienheureux morts dans le Seigneur :

« Tonne, chant majestueux ; porte l'effroi au fond de la nuit

terrible où gît le rebelle de la Géhenne. Réveillez-vous, écoutez, vous qu'il a précipités dans la mort éternelle !

« Vous qui, sous le poids des misères humaines, avez gémi et souffert ; vous que la mort a frappés au fond de la poussière, vous vous réveillerez, vous serez admis à la contemplation divine.

« L'entends-tu, toi qui t'es fait leur meurtrier ? Tu les accuseras en vain lorsque finira le temps ! Ils seront admis à la contemplation divine, ils sortiront de leurs tombes, tous ceux qui ont éprouvé les horreurs de la mort, les terreurs de la destruction.

« Tu as passé tes jours, tu as passé tes nuits à les accuser au pied du trône, avec le ricanement de la haine. Ce n'est pas seulement le péché que tu as fait sortir de la poussière ; tu as dénoncé les faiblesses, les erreurs, et tu les a entourées d'un sombre nuage avant de les déposer au pied du trône du Juge suprême.

« Accusateur perfide, Jésus t'a précipité au fond des abîmes où gisent les tortures, les gémissements et la mort éternelle ! Pour toi il n'y a point de réveil, pour toi il n'y a point de contemplation divine ! »

Un des anges de la mort laisse retomber la trompette terrible, et chante ainsi :

« Du fond de la plus noire vallée des enfers, se sont élevées des voix lamentables et des soupirs étouffés ; et à ces murmures lugubres, se sont mêlés les hurlements de la tempête et le mugissement du torrent, et le craquement des rochers qui s'écroulent, et des cris de rage et de vengeance. Et, semblables aux derniers rayons du jour qui fuient devant la nuit, nous nous sommes envolés tristes et pensifs. »

Des larmes brillent à la paupière de Gabriel, il les sent couler avec bonheur ; et avec ces larmes divines coulent les doux accents de sa voix prophétique, qui chante les secrets de l'avenir :

« Elle s'élève vers le ciel, l'épouse divine, elle brille de tout l'éclat de la rédemption ; les vêtements blancs de l'innocence la couvrent. Plongée dans les béatitudes de la contemplation, elle écoute les mélodies célestes qui lui arrivent avec la voix tonnante qui prononce les arrêts de la justice suprême.

« Et l'homme-Dieu la voit à ses côtés, l'épouse innocente

et pure que l'on sanctifie pour lui. Qu'un ravissement plus vif rehaussè l'éclat de vos psaumes, vous qui mêlez votre voix tonnante aux arrêts de la justice divine. »

Exalté par les chants prophétiques qui dévoilent les secrets de l'avenir, le cortége s'élève plus légèrement et d'un vol plus rapide dans les régions des clartés célestes. Pas une harpe ne reste muette, pas un chœur ne suspend ses psaumes foudroyants, et tous les immortels chantent à la fois.

Et tandis que le cortége triomphal s'élève d'un vol plus rapide des plages de la terre vers le trône divin, il entre dans le royaume de la lumière, celui qu'un regard du Dieu de miséricorde avait éclairé sur la croix; et ils entrent tous dans le royaume de la lumière, les pécheurs que le sang de la rédemption a rachetés.

Un chœur d'archanges dépasse les rangs, et envoie au-devant des prophètes ce chant de bonheur :

« Vous qui fûtes précipités dans les tombes de la terre ou dans les gouffres de l'Océan, par l'arrêt terrible que prononça le Seigneur, sous le frais ombrage d'Eden, premiers-nés de la poussière, élevez-vous dans tout l'éclat de votre magnificence nouvelle; hâtez votre vol, allez juger avec le maître qui voit s'incliner devant lui et le brillant sanctuaire des cieux, et les vertes collines de la terre.

» Jadis la main de Dieu sortit des ténèbres et traça sur la muraille de la salle du festin l'arrêt du roi impie. Jéhova t'avait pesé, toi qui gouvernais le monde au gré de tes caprices, et tu fus trouvé trop léger; et afin qu'on sache, au dernier jugement, combien le pécheur avait été trouvé léger, une voix descendit du trône, et dit :

« Le livre de vie témoignera un jour des merveilles accomplies par le Fils, pendant qu'il vivait de la vie de poussière; et il l'enterrera en silence et en [versant de pieuses larmes, ce livre [1], où le Dieu vengeur inscrit les actes des hommes en lettres étincelantes comme l'éclair quand il sillonne les ténèbres de la nuit.

« Les élus dérouleront au pied du trône les pages de ce livre,

[1] Tout ce passage est une imitation du chap. 12 de Daniel, où il raconte la vision qu'il a eue de la résurrection générale. Dans cette vision Dieu lui remet le livre où il inscrit les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Il lui ordonne de l'enterrer jusqu'au temps où les anges viendront l'ouvrir pour juger les morts. (*N. du Tr.*)

comme l'Océan déplie ses vagues dans son lit immense, et ces lettres étincelantes répandront la terreur et l'effroi. Premiers nés de la poussière, élevez-vous dans tout l'éclat de votre magnificence nouvelle; hâtez votre vol, allez juger avec le maître qui voit s'incliner devant lui et le brillant sanctuaire des cieux, et les collines funèbres de la terre.

« Il est le plus grand des jours, celui qui dévoile les mystères de Dieu, dont la volonté suprême règne sur l'éternité! Les cieux l'ont vu s'approcher, ce grand jour; réjouissez-vous, vous tous qu'il éclaire, ce grand jour, vous tous qu'il conduit à travers le labyrinthe où, jusqu'ici, vous avez erré sans guide.

« Elle dure encore, la journée de terreurs! Elle pèse encore sur le monde, la journée du jugement; ils frémissent encore devant l'arrêt terrible du Fils, ceux que cet arrêt a rejetés. Les rois, éperdus et tremblants, errent encore à travers les déserts, en s'écriant : Montagnes, tombez sur nous; montagnes, couvrez-nous!

« Mais les montagnes restent sourdes à vos cris; elle pèse encore sur vous la journée du jugement; ils frémissent encore ceux qui t'ont raillé divin Agneau immolé! écroulez-vous, montagnes tremblantes : couvrez tout ce qui existe, car la toute-puissance est irritée; la victime qui a répandu son sang sur la croix fait tomber des arrêts de mort du haut de son trône!

« Elle brille toujours, la journée du salut. Le Dispensateur de l'héritage de la lumière distribue toujours à ses élus leur part brillante; les routes ténébreuses du labyrinthe de la vie deviennent toujours plus claires; Dieu lève toujours plus haut le voile qui cachait le sentier de la Providence, et sa main libérale distribue toujours aux bienheureux restés fidèles à leur Sauveur, des palmes, des couronnes et des vêtements blanchis par le sang de la rédemption. »

Des larmes célestes brillent dans les regards des élus, qui glorifient le Dispensateur de l'héritage de la lumière; mais, dans leur douce humilité, ils n'osent élever leurs yeux vers lui, car il brille de tout l'éclat de sa gloire. Leurs harpes ne rendent que des sons faibles et craintifs; mais les rayons que le Sauveur fait descendre sur eux les pénètrent d'une joie indicible, et leur donnent la force de mêler aux psaumes des cieux ce chant de bonheur :

« Orient de l'empirée, Fils du Seigneur, lumière de la lumière, Rédempteur du monde, toi qui, au jour du jugement, tiendras la balance où se pèseront les péchés des malheureux pour qui le sang du Golgotha a coulé en vain;

« Gloire te soit rendue, Fils du Seigneur, lumière de la lumière, Rédempteur du monde, toi qui, au jour du jugement, tiendras la balance où se pèseront les péchés des malheureux pour qui le sang de la rédemption a coulé en vain!

« O toi, source primitive, c'est de ton trône étincelant qu'elle s'échappe impétueuse comme le torrent des montagnes, immense comme l'océan du monde, la source du salut. Regardez, archanges, voyez comme il s'étend sur toutes les régions de l'univers, l'océan du salut.

« Vous le voyiez déjà lorsque les ténèbres du trépas nous le cachaient encore. Lorsqu'au milieu de la nuit de la vallée des tombes, les misérables atomes de la poussière accusaient leur Dieu, et que leur Dieu, dans sa miséricorde, les écoutait en silence et sans les écraser de sa foudre, vous le voyiez déjà, l'immense océan du salut. »

Sans interrompre son vol rapide vers le trône des cieux, Jésus décide le sort des âmes qui viennent de quitter leurs enveloppes mortelles. Les arrêts de sa justice immuable embrassent toutes ces âmes à la fois; les unes descendent vers les abîmes de la mort éternelle, les autres s'élèvent toujours plus haut, et grossissent le cortége triomphal, d'où s'élèvent des voix isolées. Ces voix célèbrent ainsi l'arrivée des nouveaux enfants de l'immortalité.

« Les voici, elles arrivent, les âmes que nous envoient tous les pays, tous les peuples de la terre.

« Vous tous qui avez dormi dans vos tombes, vous avez pris enfin votre élan sublime, vous devenez lumière; le flambeau du Rédempteur vous éclaire et vous inspire; sa magnificence se déroule devant vous. »

Les âmes ont écouté avec ravissement, mais elles ignorent encore quel est l'esprit céleste que le cortége triomphal conduit à travers l'infini; elles ne savent pas même quelle est la nature des êtres qui composent ce cortége. Elles ont cru d'abord reconnaître en eux des hommes, des frères; mais à mesure qu'elles les contemplent de plus près, un saint frémissement les agite, car leur beauté étincelante et majestueuse les

ébloui. Un des ressuscités leur adresse ces paroles, et sa douce voix les rassure :

« Oui, naguère nous étions des hommes comme vous, et nous avons vécu de la vie que vous venez de quitter ; mais il nous a transfiguré, le divin Rédempteur que vous voyez marcher devant nous sur les étoiles, et dont les plaies glorieuses brillent des purs rayons de la lumière primitive. Contemplez-le, l'instant décisif est venu pour vous, vous pouvez accepter ou refuser sa divine intervention ; la mort a rompu toutes vos chaînes, jamais encore vous n'avez été libres comme vous l'êtes en ce moment. »

Ces paroles ont augmenté les doutes et les incertitudes des âmes. Un ange, interprète de la pensée du Christ, se dirige vers elles, les fait descendre sur une étoile, et leur dit d'y attendre les enseignements qui doivent les rendre dignes d'entrer au séjour des bienheureux.

Les chœurs célestes qui ouvrent le cortége triomphal aperçoivent dans le lointain le trône de l'Éternel, entouré de saintes ténèbres. Saisis de respect, les anges se voilent le visage de leurs longues ailes, les bienheureux tressaillent, et la victime immolée sur l'autel du Golgotha brille d'un éclat plus vif. Après un long silence, un chœur de ressuscités chante ainsi :

Légions étincelantes, suivez-le jusqu'au trône ! Harpes célestes, trompettes redoutées, chants de gloire, célébrez Jésus, le Fils de Dieu ! Il est tout amour, tout miséricorde ; l'autel qu'il a teint de son sang l'annonce à l'univers !

« Ils le glorifient, les héritiers de la mort ; les séraphins et les archanges le glorifient ! les justes le célèbrent dans leurs pieuses réunions. Il est auguste, il est saint ; c'est entre ses mains que Jéhova a remis la justice suprême !

« Héritiers du salut, et vous tous, chœurs des immortels, chantez, chantez le Sauveur du monde. Jésus, Fils de l'Éternel, tu es le roi de l'univers ; tu es le roi de la cité de Dieu, suspendue dans les hauteurs de l'infini.

« Père tout-puissant, par quelle fête solennelle le rétabliras-tu sur son trône, le Fils qui a souffert tout ce qu'il devait souffrir, qui a accompli tout ce qu'il devait accomplir ? Foudre du Très-Haut, prêtez vos ailes aux chants de triomphe des bienheureux rachetés par le sang du Christ. »

Un autre chœur de ressuscités effleure les bords d'un soleil,

et chante ainsi la gloire du Messie, qui s'approche toujours plus près de la droite de son Père :

« O toi qui viens d'accomplir le plus sublime des sacrifices ! par quelle fête t'accueillera-t-il, lui qui est immortel comme toi ? Il franchira son sanctuaire ; il te contemplera, toi, son Fils, toi qui fus toujours avec lui et en lui.

« Auguste victime du péché, quelle parole pourrait exprimer ce que tu es pour celui qui t'a renié et qui s'est relevé en toi ? pour celui qui, après s'être endormi dans la poussière, se réveille à la vie des anges ?

« Le Rédempteur a passé par les ténébreuses terreurs de la mort, et Dieu le rappelle au sanctuaire. Maître divin, toi qui étais descendu au rang d'un simple mortel, tu es redevenu l'orient de l'empyrée, et toutes les créatures fléchissent le genou devant toi.

« Et leurs cris de joie retentissent au fond de la poussière et dans l'immensité des cieux ! Il est glorifié l'Homme-Dieu, l'oint du Seigneur ! Chantez la gloire de l'Homme-Dieu ! chantez la gloire de l'Éternel ! »

Le chœur des ressuscités garde le silence, et les chants des immortels deviennent toujours plus rares et plus craintifs.

Les sept frères héroïques, les premiers ressuscités parmi les martyrs, s'élancent au-dessus du cortége et s'écrient :

« La mesure des perfections s'est répandue sur nous, elle nous a rendus dignes d'assister à la transfiguration du vainqueur de la mort ! O sainte extase des élus ! qu'il coule éternellement, le torrent de tes chants de bonheur.

« Mais qu'est-ce que les louanges des créatures auprès de ton regard, toi qui, en nous permettant de te contempler, nous élèves jusqu'à l'éclat de ton trône ? Devant tant de magnificence, notre chant de bonheur resterait muet si tu ne lui ordonnais pas de hâter son vol.

« Louons le Seigneur ! il a daigné nous permettre de célébrer son triomphe par des cris de joie, par des psaumes solennels !

« Il est magnifique, il est le saint des saints ; et, en le glorifiant, la voix des immortels est l'écho du tonnerre qui précède ses pensées, ses actions ! Coulez, chants de triomphe : célébrez les pensées, célébrez les actions du Seigneur !

« C'est vers l'Éternel que tu t'élèves, ô divin Messie ! Ton

Père t'appelle ; du plus haut des cieux il t'appelle à sa droite. Suivez-le, chants de triomphe ; suivez-le jusqu'au pied du trône ! »

Cent chérubins se dévoilent le visage, planent à la tête du cortége, et lèvent leurs palmes vers le sanctuaire des cieux, et chantent :

« Légions étincelantes, suivez-le jusqu'au trône ! Harpes célestes, trompettes redoutées, chants de gloire, célébrez Jésus, le Fils de Dieu ! Il est tout amour, tout miséricorde ; le tonnerre qui mugit au sanctuaire des cieux l'annonce à l'univers ! »

Les anges gardiens du trône ont vu briller le cortége triomphal de Jésus. Ils sont d'abord restés immobiles de surprise ; mais bientôt ils jettent à travers l'infini leurs cris de joie et de ravissement. Aucun d'eux ne connaissait ni l'heure ni le jour où le Fils de l'Éternel devait venir reprendre sa place dans le ciel. La vue du cortége triomphal leur annonce que cet instant solennel est arrivé, et, transportés de joie, ils volent de montagnes en montagnes, et s'écrient :

« Le Messie ! le Messie ! »

Et de bosquets en bosquets ils répètent :

« Le Messie ! le Messie ! »

Et le rayon redit au rayon :

« Le Messie ! le Messie ! »

Et ce mot, porté d'autel en autel, arrive jusqu'au nuage qui enveloppe le sanctuaire ; et, devant ce cri d'allégresse, les mystérieuses forêts, le torrent aux flots d'or et le tonnerre suprême retiennent leurs voix.

Précédé par les derniers rayons d'un soleil couchant, le triomphateur de la mort et du péché franchit le sanctuaire des cieux ! Les couronnes vacillent sur la tête des anges, et tous les immortels jettent leurs palmes sous les pas du Christ.

Accablés de béatitude, les ressuscités allaient s'arrêter dans un bosquet qui borde la route solaire ; mais la trompette d'or de Gabriel leur ordonne de suivre le Sauveur.

Jésus continue à s'avancer vers le trône, et le silence devient toujours plus profond : pas un immortel n'ose élever la voix, pas un ange n'ose faire vibrer une corde de sa harpe.

Les ressuscités s'arrêtent, les chérubins continuent à marcher sur les pas du Messie ; tout à coup ils se prosternent dans une muette adoration.

Gabriel seul a suivi le Christ jusque sur les marches du trône ; là, il tombe à genoux, et reste abîmé dans la contemplation de la divinité !

Le Tout-Puissant, l'Infini, lui que tous les êtres créés reconnaîtront un jour, et qu'ils adoreront avec des larmes de joie, Dieu ! le Père du Médiateur, s'est glorifié dans la plénitude de l'amour divin. Le fondateur de l'alliance nouvelle, lui qui fut immolé depuis le commencement du monde, que tous les êtres créés reconnaitront un jour, et qu'ils adoreront avec des larmes de joie; la victime sacrifiée pour expier les péchés du monde ; Jésus, le Rédempteur, le miséricordieux, s'est glorifié dans la plénitude de l'amour divin !

C'est ainsi que les cieux réunis voient le Père; c'est ainsi que les cieux réunis voient le Fils; et le Fils monte les degrés du trône, et s'assied à la droite de son Père ! ! !

ODE AU RÉDEMPTEUR.

J'ai placé mon espérance en toi, divin Médiateur, et j'ai chanté l'hymne de l'alliance nouvelle. Me voici arrivé au terme de cette redoutable carrière : j'ai chancelé souvent, mais tu m'as pardonné toujours !

Reconnaissance éternelle et brûlante, déploie tes ailes, fais entendre les premières vibrations de ta harpe. Commence ! commence ! Mon cœur se dilate et mes yeux versent des larmes de joie.

Je ne te demande aucune récompense ; en te chantant, divin Médiateur, la force primitive s'est réveillée au fond de mon âme, et j'ai goûté le bonheur des anges.

Émotion puissante, vous avez fait disparaître devant moi le ciel et la terre. Mais à travers votre vol, terrible comme la tempête, le souffle de la vie, semblable au murmure d'une matinée de printemps, m'est arrivé avec les plus douces sensations.

Vous ne comprenez pas toute l'étendue de ma reconnaissance, vous qui ne savez pas la deviner ; vous qui ne sentez pas que, pour exprimer l'excès de son ravissement, l'homme n'a que des sons confus et des mots entrecoupés.

J'a été richement récompensé : j'ai vu couler des larmes de chrétiens, et j'ai pu élever mes regards vers les larmes que versèrent les habitants du ciel.

J'ai goûté aussi les joies de la terre. C'est en vain que je chercherais à cacher l'ambition qui remplit mon âme ! Il battait haut, le cœur de l'adolescent ; devenu homme, j'appris à régler ses mouvements impétueux.

L'amour de toutes les gloires, de toutes les vertus, telle est la flamme que je me suis choisie pour guide ; puissante et

sainte, elle a marché devant moi, elle a conduit mon ambition sur une noble route.

C'est elle, c'est cette flamme céleste qui empêcha les joies de la terre de m'enivrer de leurs charmes dangereux ; c'est elle aussi qui m'a sans cesse ramené au bonheur des anges.

Et pour réveiller dans mon âme le souvenir de l'heure sainte de mon initiation aux mystères des cieux, les anges firent résonner à mon oreille le son harmonieux de leurs harpes, et l'appel tonnant de la trompette redoutée.

Me voici arrivé au but, je le sens, et mon âme tressaille. Nobles frères de celui qui mourut et se réveilla de la mort, s'il était possible au langage des mortels de peindre les émotions divines, je vous dirais : Ce que j'éprouve en ce moment, vous l'éprouverez tous quand les cieux s'entr'ouvriront pour vous.

Ton bras puissant, ô divin Médiateur ! m'a fait passer devant plus d'une tombe qui déjà se creusait pour moi.

Tu m'as retenu à la vie, tu m'as donné le courage de braver les ombres menaçantes de la mort, qui voltigeaient autour de moi. Je les ai à peine entrevues, ces terribles inconnues ; elles ont été forcées de fuir, car tu étais mon égide.

Elles se sont envolées !... J'ai placé mon espérance en toi, divin Médiateur, et j'ai chanté l'hymne de l'alliance nouvelle. Me voici arrivé au terme de cette redoutable carrière, car j'ai placé mon espérance en toi, divin Médiateur !



FIN.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.



